Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SEMET & PLUMELLE

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Manuscrit complet

LE MAS THÉOTIME

Hôtel des Princes
Vichy

17

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si tu veux retrouver la Parole perdue
Et le Séjour de Paix
Orientes-toi.

Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus.
Secundum Johannem XIII.

St Jean

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

LE MAS THEOTIME

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A

MA MÈRE

Henri Bosco

Rabat Novembre 1940

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

D/ Toutes premières lignes de la primitive rédaction de ce qui fut ensuite Le Mal et que j'ai en gros conservées.

Il était environ cinq heures de l'après-midi. (1)

~~J'étais seul~~.

En août, dans nos pays et à cette heure la chaleur brûle les champs. Alors ~~il fait chaud~~. Il n'y a rien alors de mieux à faire que de rester chez soi, au fond de la pénombre, ~~bien ménagée~~, en attendant l'heure du dîner.

~~Les fermes, dans ce pays sec, ont été bâties~~

Les bâtisses de ce pays que balayent les vents d'hiver et ~~qu'enflamme l'été~~ que l'été accable, ont été conçues en refuges ; et sur leurs murailles massives on s'abrite bien de la fureur des saisons.

Depuis dix ans j'habite la maison Théotimé.

Je la tiens d'un oncle qui portait ce nom. Comme elle est située en pleins champs, la chaleur l'enveloppe et du mont ~~dès~~ que Juillet monte. On n'y peut respirer avec plaisir ~~on n'y respire bien~~ qu'aux premiers ~~heures~~ du jour ou qu'à la nuit tombée.

~~[illegible]~~ Et encore faut-il que la nuit ~~[illegible]~~ y ~~[illegible]~~ accueille un peu de brise ; ~~alors~~. Il est vrai, qu'alors ~~[illegible]~~ il ~~[illegible]~~ on peut se tenir près de la source, sous ~~le~~ bois, et le chêne ~~[illegible]~~ ~~car on y respire bien et l'air y est odorant.~~ car on y respire là rencontre un air doux qui sent l'eau vive et la feuille.

~~Mais ces soirées sont rares.~~

J'étais seul et je jouissais de cette ~~Comme j'ai de la solitude un sentiment particulier~~ solitude qu'exaltait le chaleur environnante,

Dans la maison, il faisait ~~[illegible]~~ frais, tous les volets mi-clos, à peine si parfois on entendait le premièrement d'une mouche enivrée par un rais de lumière qui filtrait d'une fente

Il était environ cinq heures de l'après-midi.

En Août dans nos pays, un peu avant le soir, une puissante chaleur enlace les champs. Il n'y a rien de mieux à faire que de rester chez soi, au fond de la pénombre, en attendant l'heure du dîner. Ces métairies, que tourmentent les vents d'hiver et que l'été accable, ont été bâties en refuges et sont leurs murailles massives, on s'abrite tant bien que mal de la fureur des saisons.

Depuis dix ans j'habite la maison Théotime. Je la tiens d'un grand-oncle qui portait ce nom. Comme elle est située en pleine campagne la chaleur l'enveloppe et, du moment que Juillet monte, on n'y peut respirer avec plaisir qu'aux premières heures du jour ou bien de la nuit. Et encore faut-il [illegible] un peu de brise. Alors on peut se tenir près de la source, sous le buis, car c'est là qu'on rencontre un air doux qui sent l'eau vive et la feuille.

J'étais seul et je jouissais de cette solitude qu'exaltait la chaleur environnante.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

3/ Dans la maison, tous les volets mi-clos, il faisait assez frais. A peine si parfois on entendait le frémissement d'une mouche enivrée par un rais de lumière qui filtrait d'une fente.

Dehors l'air flambait en colonnes de feu et, du côté de l'aire, entre les meules, montait une odeur de blé et de fournaise. Les chaux dont on avait badigeonné le sol battu rayonnait contre le mur bas de la bergerie abandonnée où fermentait la paille chaude. (Les moutons sont depuis deux mois dans les Alpes). De là ne venait aucun bruit, pas plus que de la basse-cour où sommeillaient les bêtes.

Le cœur de la maison cependant demeurait frais. Du celliers qui sentait le bois et la futaille émanaient des coulées d'air. Il restait dans cette retraite des réserves d'ombre et de fraîcheur qui s'alimentaient à la nuit et qui, pendant les heures chaudes, m'étaient d'un grand secours.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tous les événements ~~qui ont composé cette aventure~~ que je vais raconter sont encore présents ~~dans~~ à mon esprit ; et bien qu'ils m'aient traîné à l'improviste porté d'une existence calme au cœur même du drame, je peux en expliquer l'enchaînement. Si rien ne laissait prévoir l'apparition de ce drame, du moins, à quelques années de distance, peut-on, sous ses péripéties, découvrir l'ordre fort qui ~~décèle~~ décèle l'intervention du destin.

Le destin ne s'annonce pas. C'est là le seul mystère. Tout ce qui a suivi son mystère ~~Tout le reste~~ ce qui ~~le suit~~ est lié par une logique si pure qu'il me suffira d'un ~~simple~~ récit, sans commentaires, pour mettre en évidence un lien fatal.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

J'estimais à son prix ma solitude, quoique ce fût dimanche. et je la devais aux vertus de ce jour que je n'aime point. Mais elle courait tant d'espace que j'en oubliais la qualité de mélancolie infécondé que donne aux plus belles journées le repos dominical.

Tous mes voisins étaient partis, les uns pour aller au village, et quelques autres jusqu'à la ville.

Les Alibert, qui habitent à quatre cents mètres d'ici, avaient pris la route avant l'aube. Ce sont mes fermiers. Rien ne remuait à Farfaille et Clodius lui-même semblait absent. Pourtant Clodius ne sortait guère. Sans même un chien de compagnie, depuis longtemps il vivait tout seul à la Jassière, pour mieux entretenir sans doute cette haine du voisinage qui, chez nous, tient de famille. Car Clodius est mon cousin. et bien qu'on m'ait élevé à la ville, avec une réelle douceur, je n'en ai pas moins reçu en partage ~~[illegible]~~ cette sauvagerie.

Et cependant nous ne nous aimions pas. Si nos humeurs avaient une commune source, qui était notre sang, la même me portait à fuir (la plupart de) mes semblables pour rester à l'abri de leur indiscrétion. Mais la sienne, qui l'inquiétait sans cesse d'un désir de rapacité ~~[illegible]~~ ne le poussait pas à la fuite. Il ne se retirait pas au loin des autres; mais il cherchait à les éloigner de ces lieux dont il était le maître. Pour y réussir, il acquérait (et cela depuis des années) tous les lopins tombés en infortune sur le bord ~~[illegible]~~ de ses terres,

(6

Mais encore faut-il s'entendre sur la nature des plaisirs. Entre ceux que nous ravissons à la vie et ceux qu'en soutiré, ou dont s'accommode, l'homme secret des maisons fermées du Maroc peut-être y a-t-il plus que des nuances. Cet homme ne goûte-t-il pas quelque ivresse dans le jeu des abstractions, les combinaisons de rythme, les subtilités de la grammaire ou de la prosodie, les mesures strictes du chant. Il ~~sépare~~ éloigne de lui avec horreur le tourbillon des phénomènes : il n'est pas panthéiste ; il n'imite pas la vie ; il ne se laisse pas absorber par elle ; il en sépare son Dieu, l'Unique, énergiquement. Il n'admire rien tant que la splendeur du nombre. C'est là son idéal de beauté. C'est là que tend son art. Son art, il sera géométrique. ~~Par conséquent il ne sera pas architecture et décoration~~. Il ne pourra fleurir que par l'architecture et la décoration. Surtout la décoration.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

5/ 6

de façon à créer autour de lui une étendue inhabitée ~~[illegible]~~. où il fût seul.

Il me haïssait. Je ne lui rendis pas toute sa haine, plus par faiblesse, je l'avoue, que par bon naturel. Mais je ne laissais pas que de le détester un peu plus que je n'eusse fait, sans doute, s'il se fût agi d'un autre homme, chargé d'identiques défauts, mais qui n'eût pas été de ma maison.

Nos terres étant mitoyennes, nous en étions venus depuis deux ans, à la suite de fiers débats, jusqu'à ce point de ne plus nous adresser la parole. Je n'avais apporté dans ces contestations nulle apreté. Car c'est à peine si je suis de la campagne, moi, en dépit de l'amour que je lui porte et qui, après la mort de mon père, m'y a ramené, pour y vivre.

Ce retour irrita Clodius. Sans doute avait-il déjà ~~[illegible]~~ établi des vues sur mon bien ~~[illegible]~~, où je ne m'étais pas montré depuis quatre ans. De mauvais fermiers ~~[illegible]~~ avaient laissé tomber ~~[illegible]~~ en friche la moitié de ce ~~petit~~ domaine. Une visite que j'y fis, ~~[illegible]~~ ~~l'impuissance~~, me serra le cœur. Je chassai les fermiers. Pendant trois mois les terres furent abandonnées. Clodius affermit ~~[illegible]~~ des espoirs. Mais je trouvai les Alibert, qui sont honnêtes et travailleurs. Je les installai

2/ Anonymes, ces murs, et liés de telle sorte qu'ils passent d'une maison à l'autre ~~sans s'en douter~~. Ils signifient que sans qu'on s'en doute. Il ne faut pas attirer l'attention des puissants ni des misérables sur les richesses et les plaisirs qu'ils celent. Les pillards (il s'en peut glisser dans la ville) s'y hanteront; la foule haillonneuse en sera refoulée; les bruits, les puanteurs, la poussière ne franchiront pas cette digue.

Aussi la maison indigène, avant tout est une enceinte de défense, un instrument de séparation, ~~[illegible]~~

Elle est inspirée en quelque sorte par le goût du refuge, le génie de l'abri, si naturels aux hommes des pays de désolation, où les villes sont rares, où le lumière est terrible, le chaleur écrasante, la terre aride, ~~les villes rares~~, l'eau peu abondante, où les passions violentes, tenaces, les rancunes sourdes et la ruse toujours aux aguets, ~~[illegible]~~ menacent sans cesse celui qui possède quelques biens.

Franchi le mur aveugle, on respire, on oublie, on prend son plaisir. ~~[illegible]~~

6/ dans une vieille métairie qui porte leur nom. Leur famille, jadis fort à son aise, l'avait possédée autrefois et près de là ils ont encore leur tombeau.

En un an les Alibert réveillèrent les terres ; le blé poussa, les vignes furent dégagées, il y eut de l'orge, un peu de luzerne et quelques fruits.

C'est alors que je vins habiter la maison Théotime. Mon arrivée déplut à Clodius. L'installation des Alibert leur succès, et notre bonne entente l'avaient irrité. J'allai le voir. Il me reçut fort mal, se plaignit de mes métayers et au bout de ~~quinze~~ huit jours me coupa l'arrosage.

Il avait quinze ans de plus que moi ; il en prétexta pour le prendre de haut quand j'allai me plaindre, et il devint tellement désagréable que je ne remis plus les pieds à la Jassière. Débouté sans recours sur la question de l'eau, il en conçut un sourd dépit qui le poussa à m'intenter un procès de bornage. A dater de ce jour ma vie se déroula de contestations en chicanes. Clodius espérait ainsi me dégoûter du lieu et m'inspirer le désir de retourner à la ville. Selon lui, je n'aurais jamais dû en sortir. J'étais un intrus. Mais, soutenu par les Alibert qui ont beaucoup de patience, je sentis s'éveiller en moi une ~~[illegible]~~ ténacité si paysanne, que je fis tête assez bravement. J'attendis les procès. Clodius m'en suscita trois que je gagnai l'un après l'autre, sans effort, et par le simple fait de ma bonne cause.

Après cela le feu prit à l'une de mes meules. Je ne voulus point entamer d'enquête, en dépit des Alibert-

Mais il y a le jardin.
C'est un ~~jardin~~ cercle à allées maçonnés, surélevés et se croisant à angle droit. Dans les espaces qui séparent ces allées, en contre-bas, s'étendent les parterres. Ils ont l'air d'être dans des ports.
Des balustrades longent les allées que surmontent souvent des tonnelles frêles. Des zellijs émaillés recouvrent le sol revêtent les balustrades, les fontaines. Dans l'axe du jardin sont placés de ~~belles~~ corps de marbre, ou même de grands bassins. Tout est construit. Le jardin n'est qu'un appartement planté où les arbres et les fleurs ~~remplacent~~ ~~tout~~ les meubles et les bibelots.

Là cependant poussent l'oranger, le citronnier, le figuier, le laurier, le bananier, l'abricotier, le poirier, le cognassier que dépasse ça et là la quenouille svelte d'un cyprès d'Asie. Au pied des arbres ou autour des arbustes. De tonnelles accueillent le rosier et le géranium grimpants enlacés à la vigne ou au chèvrefeuille. Tout est clarté, gaieté, couleur.
Le nard est un instrument de bonheur charmant.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

qui naturellement m'y poussaient. Ce sont des gens qui ont beaucoup d'amour-propre. Cependant je sus résister à leurs instances. Sans doute Clodius avait-il prévu que je me mettrais en campagne et m'attendait-il à quelque embûche où, par bonheur, ma nonchalence m'empêcha de tomber. Cette inaction dut lui paraître inexplicable et elle le mit en défiance. Il se tint coi pendant un an. Non seulement les chicanes cessèrent mais tout à coup je ne le vis plus.

Jusque là il apparaissait régulièrement, chaque soir, à peu près vers cinq heures, le long du canal d'arrosage qui sépare nos terres. Arrêté sur sa rive, il passait un bon moment à contempler ma vigne de chasselas. Puis il allait s'asseoir sous un saule et il y restait jusqu'à la nuit.

Ces apparitions m'étaient forcément désagréables. Le fait qu'elles cessèrent me soulagea. Je n'allais jamais de ce côté; mais Alibert le père ne manquait pas de s'y rendre dès qu'on voyait Clodius poindre, et en rentrant de son travail cet homme honnête d'un ton paisible me disait toujours : « A propos, Monsieur Pascal, j'ai vu le garde. »

Le garde, c'était Clodius.

Les deux hommes ne se parlaient pas. La présence de Clodius ne troublait nullement Alibert le père. Il faisait sa tache sans rien dire, cependant qu'à dix pas de lui, de l'autre côté du canal, large trois fois comme la main, Clodius d'un air assez sombre le regardait émonder la vigne.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

lui et le plafond ~~a~~ limite des regards. De là l'intérêt qu'il lui porte, l'amour avec lequel il le décore. C'est son ~~ciel~~ dôme intérieur, son ciel domestique, l'aire pure de toute agitation humaine, l'espace réservé à la contemplation, ou au rêve, l'horizon capital. Il sera le chef d'œuvre de la maison. Il la parfumera des effluves du cèdre et sera revêtu de brillantes couleurs.

Car rien n'est plus cher au Marocain que la vivacité des couleurs. Pour lui, point de boiserie achevée qui ne soit peinte. Il vit dans une cour profonde, en des pièces sombres. Il a créé autour de lui un monde artificiel d'où la nature est exclue. Aussi l'ombre bien souvent lui est elle lourde. Colonnes, ciselures, stucs, boiseries sculptées allègent le poids des murailles, aèrent la maison, mais sans lui ~~[illegible]~~ rendre tous les charmes de la lumière.

Seul le peintre peut les lui fournir. C'est lui qui dépose partout l'or,

Toutefois les gens du village ne le suivaient pas sur ce chemin et, somme toute, ils me considéraient un peu comme un des leurs ; ce qui exaspérait encore ~~[illegible]~~ l'animosité de Clodius. Elle l'aveuglait à tel point qu'il allait quelquefois jusqu'à oublier l'honneur de son propre sang. Alors il m'appelait : « le petit bâtard de Sancergues. » Mais je n'en étais pas humilié.

Je ne saurais dire comment ces propos, et bien d'autres aussi désagréables, arrivèrent ~~[illegible]~~ à mes oreilles. Les Alibert ont une sorte de culte du silence qui les rend à peu près muets, sauf sur les questions de labour, de dépiquage ou de vendange, dont ils parlent sobrement, quand la nécessité les y oblige. Les Alibert entendent tout et ne répètent rien. Or je ne voyais guère que leurs quatre figures taciturnes : le mari, la femme, le fils, ~~et~~ la fille, tous unis par le lien d'une discrétion irréprochable. Mais les médisances ont une telle force qu'elles remonteraient le fil du vent. Sans doute peuplaient-elles les airs où je les respirais sans le savoir.

La disparition de Clodius délivra l'horizon d'une silhouette menaçante. Mais sa présence ~~[illegible]~~ quelquefois encore se faisait sentir. Tout à coup un feu d'herbes s'allumait, quand le vent soufflait de façon à nous en apporter la fumée âcre. Ou bien, sans raison, l'eau baissait au canal jusqu'à ne ~~[illegible]~~ fournir qu'un petit filet. C'étaient là de modestes persécutions. Nous les supportions avec cette patience qu'on oppose, dans les campagnes à la malignité des éléments.

Clodius souffrait. Mais, malgré l'horreur que lui inspirait la vue d'Alibert-père, il ne pouvait pas s'empêcher de venir, à la limite de mon bien. C'était sa façon de se montrer sociable. Il voulait qu'on n'ignorât point qu'il était notre seul voisinage.

Au moment de la chasse il ~~[illegible]~~ apportait toujours ~~[illegible]~~ son fusil. Il ne tirait pas. Assis sous le saule son arme entre les jambes, il semblait surveiller un prisonnier.

– Quand on nous aperçoit d'un peu loin, me disait le vieil Alibert, j'ai l'air de travailler pour lui. et on ~~[illegible]~~ me croirait penché sur sa terre. Il se fait peut-être des idées, ...

~~[illegible]~~ Je crois qu'il s'en faisait. Il aimait trop mon bien pour manquer d'imagination à son propos. Ce bien, je le tenais de l'oncle de ma mère, car je ne suis pas un Clodius de Puyloubiers mais un Dérivat de Sancergues. Mon père ~~[illegible]~~ en vient. et les gens de Sancergues passent pour ne pas aimer ceux de Puyloubiers. J'ignore pourquoi. Mais quelle que fût la raison de cette inimitié villageoise, Clodius en tirait un surcroît de haine à mon adresse. et mon origine, à ses yeux, légitimait ses ~~[illegible]~~ sentiments farouches ~~[illegible]~~

Elles me paraissaient si anodines, en comparaison des chicanes où mon goût de la paix avait eu tellement à souffrir, que j'en étais venu à souhaiter que Clodius ne se dégoûtât point de ces deux inventions. Et quand le feu tardait à s'allumer — j'en concevais quelque inquiétude. Je nourrissais un peu l'espoir que Clodius s'en tiendrait à ~~des~~ ces de malfaisance et que dorénavant on pourrait vivre, chacun chez soi, sans se causer de plus grands dommages. Au demeurant il arrivait que le vent tournât brusquement au Nord et alors Clodius avalait sa fumée. Les jours-là les quatre Alibert, attentifs aux moindres variations de l'air, levaient la reg de leur travail et regardaient du côté de la Jassière. Ils paraissaient contents, mais naturellement ils n'en disaient rien.

Cette situation eût-peut-être porté les fruits que j'en attendais, si un événement, qui me prit à l'impro-viste, n'eût rallumé la flamme.

Il se produisit, le lendemain de Pâques, qui cette année-là tombait le 25 Avril; et ~~pour~~ conséquent trois mois ~~environ~~ jour pour jour avant l'aventure qui fait le sujet de ce récit.

Je reçus une lettre. Elle m'était adressée de Port-Vendres et m'annonçait, pour le soir-même, l'arrivée de Geneviève Dérivat, une cousine ~~[illegible]~~, et la filleule de mon père.

Cette lettre me mit d'abord de mauvaise humeur.

Mon premier mouvement fut d'écrire. Mais où? et comment dire non? D'ailleurs Geneviève était en route. ~~[illegible]~~ Je prévoyais que sa visite ne pouvait rien nous apporter de bon, ni à moi ni à elle; et ~~[illegible]~~ pourtant j'ignorais encore ~~[illegible]~~ les préparatifs du destin.

~~Geneviève et moi n'avons jamais fait bon ménage. Jusqu'à dix ans on nous a élevés un peu de compagnie. Les deux maisons de nos parents se touchaient par les écuries et par derrière un grand jardin qui unissait affectueusement les deux familles. Car les Dérivat et les Métidieu s'aimaient beaucoup. C'est le propre sœur de mon père qui avait épousé un Métidieu. Ils n'avaient eu que cette fille.~~

Geneviève et moi n'avons jamais fait très bon ménage. Jusqu'à dix ans on nous a élevés de compagnie. Nos maisons se touchaient et, par derrière, un grand jardin unissait affectueusement les deux familles. Car les Dérivat et les Métidieu s'aimaient beaucoup. Entre les deux maisons, il y avait bien une grosse haie d'aubépine, mais l'amour qui les joignait leurs [illegible] depuis un ou deux siècles était si fort qu'on avait pratiqué dans les arbustes quatre ou cinq ouvertures. Nous les appelions nos commodités. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Chez d'autres gens elles eussent fatalement engendré à la longue de ces dissentiments dont

12

la haine de Clodius à mon endroit peut donner quelque idée. ~~[illegible]~~ Mais les Métidien, pas plus que les Dérivat, n'avaient leur bile dans le sang. Ils s'aimaient sans se rendre compte de la singularité d'un tel amour entre deux familles si proches. Les uns et les autres étaient vifs, gentiment querelleurs, serviables, légers, sauf sur le point de leur affection mutuelle. ~~Il y avait~~ On comptait plus de dix mariages entre les deux maisons, et qui tous avaient bien tourné. Je pus le premier sauvage du nom. Mais je le fus bien. Toute l'âpreté des Clodius apparut en moi, vers ma huitième année, ~~et la consternation~~ je consternai à moi seul les deux familles.

Geneviève, qui avait à peu près mon âge, en conçut une telle frayeur qu'elle disparut de mes jeux. J'en souffris; mais les Clodius — quand ils jouent, et cela est rare — savent jouer seuls.

Geneviève était Métidien jusqu'à la racine des ongles: Elle ne vivait pas; elle dansait. Sa vivacité me déchirait le cœur. Car mon amour est lent à se poser; il lui faut des objets un peu lourds et qui longtemps restent en place.

Pour aimer j'ai besoin d'abord de m'attendrir et non pas d'admirer. Mais d'ailleurs comment admirer (du moins sans jalousie) une âme qui rit en plein vol, ~~au dessus de votre tête~~ quand on ne peut soi-même s'élever que faiblement au dessus de la terre ?

Métidieu et Derivat adoraient Geneviève. L'antipathie que tout à coup je manifestai à cet objet d'adoration faillit bien amener des nuages ; mais l'étrange amour qui, sauf moi, enveloppait tous ces êtres, triompha une fois de plus.

Je restai seul. On s'habitua peu à peu à mon hostilité ; et, après ~~quelques~~ huit jours de dépit, Geneviève elle-même parut s'accommoder de mon humeur.

Elle était déjà grande, leste, un peu rousse, hardie, et ~~[illegible]~~ offrait alors quelque ~~[illegible]~~ l'image d'une créature du vent, s'il en est. ~~Ce sont des~~ Les créatures-là, l'on peut bien les aimer, je pense, mais ~~[illegible]~~ on ne les retient pas longtemps à la portée de son amour.

13

Ainsi Geneviève joua toute seule de l'autre côté de la haie, dont sournoisement je bouchai les trous avec des ronces, sauf un, que je laissai libre et qui, tout au bout du jardin, n'était connu que de moi seul.

J'ignore pour quelle raison je ne l'obstruai pas comme les autres, car jamais je ne m'en servis pour passer chez les Métidieu. ~~où pour rien au monde je n'aurais voulu me montrer~~. Chez les Métidieu, je n'y allais plus guère qu'en visite, mais sans entrer dans leur jardin. Je ne rencontrais plus Geneviève sauf dans sa maison et alors j'évitais de la regarder. Pourtant elle ne me boudait pas. Quelquefois même, emportée par son élan naturel, elle courait vers moi et, me prenant la main avec violence, elle m'attirait ~~brusquement~~ dans un coin de la pièce. Furieux et ravi, je baissais la tête, mais je n'osais pas lui résister. Dérivats et Métidieu nous tournaient ostensiblement le dos ; mais j'entendais leurs rires étouffés ; Alors je devenais méchant. Geneviève pleurait, sans me quitter la main. On voyait ses beaux yeux s'emplir de larmes, et j'étais heureux, pendant un moment, de les voir couler.

Quelquefois, tapi sous la haie d'aubépines, je l'épiais, surtout le matin, à l'heure où les enfants sont le plus légers.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

J'étais ému de la voir courir çà et là sans but apparent. Jamais elle ne regardait de mon côté. Quelquefois essoufflée par l'ardeur de sa course, elle s'arrêtait, haletante, à deux pas de ma cachette. Et alors je la voyais bien, car je pouvais la regarder à loisir. Elle avait de grandes jambes nues, griffées par les ronces; des yeux verts, ~~[illegible]~~ très foncés, et quelques taches de rousseur sur les bras, au cou. Je la trouvais laide et effrontée. Pourtant, dans ces moments où je la touchais presque, il émanait de tout son corps une telle chaleur que je sentais mon cœur battre violemment contre la terre sur laquelle j'étais allongé. Mais je crois bien que si elle m'avait vu, j'en serais mort de honte.

J'étais sourdement dépité qu'elle ne me vît pas.

Depuis que nos jeux s'étaient séparés, nous avions dû, chacun de part et d'autre de la haie, suppléer à l'absence de notre compagnon habituel. Il nous fallait créer un être imaginaire qui se pliât avec docilité aux conventions de ces petits drames.

Malheureusement pour ma part je n'y réussissais guère et à peine avais-je inventé un ami fictif que son image s'évanouissait. Pourtant, j'avais trouvé, pour le mieux retenir, de lui donner un nom; car les noms imposent une forme et même une âme à tant d'essences invisibles que je pensais par cette vertu efficace disposer d'un fantôme plus facile à évoquer et à saisir.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

14

Mais le fantôme n'en fuyait pas moins de ma prise, ne laissant après lui que le lérint de ce nom désormais inutile à mon désir.

16

Par contre au delà de la haie, Geneviève, abandonnée à elle-même, la plupart du temps, semblait vivre au milieu d'un monde réel d'amitiés invisibles. Partout un être l'attendait.

A son approche ils sortaient de l'herbe et des arbres, des fleurs et des murs; et elle leur parlait tantôt avec douceur tantôt pour rire, et quelquefois même avec une pointe d'irritation. Quand elle était passée ils se retiraient dans leurs caches mais certains jours quelques-uns, plus hardis, ou plus fous, la poursuivaient. On le devinait à la frayeur qui soudain bouleversait son visage; elle se retournait brusquement, poussait un cri, et prenait la fuite, ses cheveux dans le vent, plus légère que jamais. Mais en vain. Malgré ses bonds, ses feintes et la rapidité de sa course, toujours ils l'atteignaient. Ils finissaient par la pousser vers le coin obscur du jardin, où se dressait la vieille charmille. Elle disparaissait sous son berceau; et alors on l'entendait doucement gémir et demander grâce.

J'aurais voulu voler à son secours. car je souffrais d'une jalousie dévorante; mais mon orgueil était plus fort que ma douleur et j'attendais.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Bientôt les cris cessaient et il y avait un très long silence. Puis Geneviève sortait de la charmille, pâle, ses cheveux roux ébouriffés, et elle ~~s'avançait~~ s'avançait ~~[illegible]~~ en titubant.

Alors je pleurais.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

15/ Ces spectacles me troublèrent si profondément qu'il m'arrivait la nuit de ne pouvoir dormir et alors je m'échappais de ma chambre pour descendre au jardin. Je n'ai jamais eu peur de ~~la nuit~~ l'ombre et, même enfant, je me plaisais à me perdre ~~dans l'obscurité~~, sous le couvert des arbres, au cœur de leur obscurité.

Le plus souvent j'allais jusqu'à la haie et là, me glissant dans ma cachette habituelle, je regardais le jardin Méditerranéen. Plus rien n'y bougeait. J'attendais longtemps. Les yeux fixés sur la fenêtre close de Geneviève, j'espérais qu'elle descendrait à son tour et qu'elle inventerait un jeu nocturne pour détacher ses démons familiers de leur repos. Mais jamais elle ne vint. J'en étais réduit à jouir tout seul, et bien amèrement, de l'odeur (lunaire) des arbres et quelquefois, au moment des crues de la ~~rivière~~ planète, j'entendais le souffle d'une brise qui se déplaçait dans (dans) le monde des feuilles.

Geneviève avait établi dans son jardin trois haltes où, quand cessaient les ébats vifs, elle venait s'entretenir avec des esprits plus calmes.

~~Celui~~ Le lieux de rendez-vous se trouvaient sous trois grands arbres. Elle y plaçait soit une pierre carrée, soit un petit banc de bois. Sur ces autels primitifs, qu'elle ornait de feuilles et de fleurs, on voyait de ~~petites~~ minuscules cruches de verre et de bois. Parfois elle appuyait son oreille contre le tronc de l'arbre; puis elle parlait. Elle le tenait trop loin de moi pour que j'eusse le sens de ses paroles. Mais je me souviens qu'elles étaient douces et aussi qu'elle les chantait.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Plus d'une fois une envie violente me prit de détruire ces petites chapelles ; mais au moment de franchir la haie d'aubépines, une frayeur m'en empêchait. De loin j'aurais pu à coups de cailloux en briser les verres fragiles, et peut-être Geneviève avait-elle espéré sournoisement que je commettrais ce sacrilège. Car je la soupçonnais de vivre à l'insu des exquis Metidien et des bons Derivat, dans un monde animé d'étranges arrière-pensées. Ils l'aimaient trop pour qu'elle ne les jugeât pas négligeables. Leur amour lui était devenu si naturel qu'elle avait fini par ne plus le sentir. Elle s'en passait. Peut-être moi, qui lui montrais une si vive antipathie, étais-je plus favorisé ; et nourrissait-elle en secret ~~[illegible]~~, à mon endroit, ~~[illegible]~~ sous son dépit, le désir de m'intéresser, ~~[illegible]~~ aux ~~[illegible]~~ légères inventions de ses yeux. Car elle devait me soupçonner de épier son ébat, à ~~[illegible]~~ à travers cette haie dont, peut-être je n'avais obstrué les ouvertures que pour susciter dans son cœur le désir de se faire admirer d'un enfant sauvage.

Je ne sais pas encore si cette admiration naquit vraiment, mais ma sauvagerie ne s'en manifeste qu'avec plus de puissance. Longtemps elle put contenir pas cette timidité passionnée dont elle était la source ; et, si je ne connais alors aucun acte de violence, j'en découvre la cause dans la source de cette imperfection qui me faisait redouter le ridicule. Ainsi me tenant à l'écart de Geneviève, l'occasion ne s'était point offerte encore de lui montrer cette bizarre animosité autrement que par mon mutisme, mes recul et une absence dont j'espérais qu'elle pourrait souffrir.

Mais un incident changea le cours de nos relations.

Bibliothèque Nice

On célébra entre les deux familles, chez des cousins (nous en avions une trentaine) une de ces noces rituelles qui permettaient périodiquement aux Métidien et aux Derivats, réunis par un nouveau lien, de se donner les marques quasiment publiques ~~de~~ ~~cette~~ d'une affection ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~en tous les temps de se manifester~~ toujours ardentes à se manifester.

Un mois avant les noces, les cœurs s'épanouissaient. On voyait Derivats courir chez Métidieux et Métidieux chez Derivats. ~~Les femmes~~ ~~[illegible]~~ On cousait sans relâche; ~~et~~ toutes les aiguilles, tous les crochets, s'activaient au secret des maisons. — On rivalisait d'ingéniosité et d'ardeur pour créer des œuvres de fil vraiment admirables. Une émulation vive, pour quelques jours, mettait aux prises les femmes des deux tribus alliées. Les filles Derivat montraient bien quelques jolis travaux aux filles Métidien, et celles-ci les leurs aux filles ~~Métidien~~ Derivat. Mais ce n'étaient là que des politesses. Dans le plus grand mystère, les unes et les autres, inventaient et composaient la pièce capitale. Cette merveille, toujours attendue, avec un peu de jalousie de part et d'autre, on ne la révélait qu'au jour solennel des cadeaux. Alors les Métidien se récriaient d'admiration ~~devant~~ sur le génie des Derivat et les Derivat ~~devant~~ sur le génie des Métidien. Les mariés riaient de bonheur devant tout le monde, et, une fois de plus, les deux familles s'embrassaient.

Cependant, (et sans doute en signe d'union) les deux familles s'entendaient ~~[illegible]~~ aussi pour offrir aux

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

B

– Elle ne retient rien. elle reste vide

– Elle n'a donc pas de désir : pas d'avenir.

Elle est dans le moment même qui passe.

– Les seuls arrêts que l'on constate en elle – coïncident avec une légère nostalgie.

– Elle n'a plus de mémoire : elle n'a que des réminiscences.

Il reste tout ce qu'elle voit dans le présent s'estompe aussitôt en réminiscence.

– Ainsi Cyprien se trouve désarmé :

Ses charmes n'opèrent plus sur la Nature.

Il ne peut emplir l'âme d'Hyacinthe –

Il est impuissant.

– Sa Faveur

– 2 Il pense que pour retrouver sa puissance

Il doit rendre Hyacinthe à elle-même.

– 1 Alors il regarde Hyacinthe et est pris de pitié. Aime-t-il Hyacinthe ? – Son trouble.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

17

époux un ouvrage fait en commun et qui fut naturellement le plus beau de tous. C'était ~~[illegible]~~ toujours un dessus de lit bleu de roi, piqué, et recouvert d'un réseau de dentelles au point d'Angleterre. Dans ce réseau on brodait deux colombes qui se caressaient du bec ; et chacune ~~de ces colombes~~ d'elles perchait sur une énorme initiale, également brodée.

La colombe de gauche l'était par une Métidien ; et celle de droite par une Derivat. ~~[illegible]~~ On les voulait exactement pareilles. Il existait ainsi une centaine de colombes, pour le moins, dans les armoires ~~de nos maisons~~ ou sur les lits de nos maisons. Et à chaque baptême, on les établit toutes, ou on les suspendait aux murs, chez les parents du baptisé, ce qui donnait lieu à des évocations émues et à des commentaires. « Voilà le point de grand'mère Angélique, disait-on. Qu'il est léger ! » Quelques-uns avaient connu ~~[illegible]~~ grand'mère Angélique, et pendant un moment ils en parlaient avec sympathie. Mais d'autres broderies, qu'avait jaunies le temps, restaient presque anonymes car même les plus vieux, jamais n'avaient vu cette aïeule ~~[illegible]~~ qui avait donné tant de soin à ~~son~~ travail.

Il y en avait un cependant qu'on plaçait toujours au cœur de cette exposition baptismale. Il était étrange ; car, au dessus des deux colombes traditionnelles, il offrait un dessin que aucun des autres ne comportait. Ce dessin représentait un arbre, un palmier ; et sur l'arbre on voyait une petite croix inscrite au milieu d'un cœur ou d'une rose. Car on pouvait s'y tromper. Les uns tenaient pour la rose, les autres pour le cœur. Mais tout le monde savait que cet emblème avait été brodé, il y avait presque deux siècles, par Madeleine Derivat, qui avait fini en religion. Comme elle avait été je crois, vers la fin de sa vie supérieure d'un petit couvent de Visitandines, on l'appelait toujours « la Mère » .. Et elle était morte à Nazareth.

Les colombes représentaient le trésor commun à nos familles et notre blason. Elles symbolisaient une douceur héréditaire et une gentillesse à vivre qui, même à Sancergues où les gens ne manquent point de bienveillance, passait pour un miracle dont la communauté montrait quelque orgueil.

Car les gens de Sancergues nous aimaient. Nous étions, Métidieux et Derivats, en quelque sorte l'aristocratie du bourg parfumé de lauriers et d'eaux vives ; et cependant nous ne tirions notre noblesse que de la bonhomie du cœur qui en nous révélait l'aucun mérite puisqu'elle nous était naturelle.

Pour moi j'en sentais la douceur et j'en admirais les vertus mais sans pouvoir partager les plaisirs que procurait à tous cet amour familial, ni le pratiques. Car mon cœur me semblait souvent prêt à déborder de tendresse ; et cependant, sous l'afflux de ces émotions d'une violence quelquefois extraordinaire, rien ne cédait en moi qui pût les exprimer. Tous mes élans se brisaient quelque part, à mi hauteur peut-être entre mon amour et ma bouche ; et même mes yeux, que je baissais d'un air moussade quand je les sentais sur le point de me trahir, ne traduisaient pas ce tourment d'âmes et de ne pouvoir le dire

Car c'était un tourment. En moi l'effusion familiale insatisfait tournait à la passion, et alors, le sang Clodius s'échauffant dans mes veines, mon âme me bouillait. J'en sentais la flamme sombre chauffer les parois intérieures de mon corps ; et j'endurais, sans même pouvoir exhaler un soupir de détresse, le martyre de ce bûcher intime.

Le feu couvait.

Il éclata à l'improviste à ces noces où Sylvestre Dérivat épousa Anne-Marie Métidieu.

A l'occasion de nos fêtes nuptiales tous les enfants étaient appareillés par ~~groupes~~ couples, chaque garçon ayant sa fille et chaque fille son garçon. Les uns ni les autres ne se devaient quitter de tout le jour. Dans la rue ils marchaient ~~toujours~~ côte à côte la fille à droite, le garçon à gauche. Et tout le monde se mettait sur le pas des portes par les voies passées.

Il arriva ce que, depuis l'annonce de ces fiançailles, je redoutais ~~[illegible]~~ pas dessus tout au monde (et que je désirais). On me donne Geneviève comme compagne de noces.

Or Geneviève relevait d'une maladie qui l'avait obligée à garder la chambre pendant deux mois. Vers la fin de sa convalescence on l'avait installée dans un fauteuil d'osier, au jardin, où depuis quatre semaines je ne l'avais plus revue. Et même alors je l'apercevais mal car elle se tenait ~~[illegible]~~ loin des autres ~~[illegible]~~ sous ~~[illegible]~~ une tonnelle de chèvrefeuille qui me la cachaient. C'était le mois de juin et il faisait si doux, sous les arbres ~~dans le jardin~~, que j'aurais peut-être franchi la haie si Geneviève avait fait quelques pas dans le jardin ~~[illegible]~~. Mais elle ne quitta jamais son fauteuil de convalescence d'où elle disparut, un jour, pour aller, à ce que j'entendis dire, dans une ville d'eaux.

Je ne la revis que le jour des noces.

Elle avait grandi ; sa figure était pâle. Sa vivacité coutumière semblait avoir fait place à une gaucherie un peu touchante. Point de timidité encore mais une étrange maladresse. Les cheveux qui d'abord tiraient sur le roux avaient perdu leur éclat ; et on les avait noués sur la nuque d'un court ruban. Le visage amaigri portait un air de lassitude, mais très tendre ; et dans les grands yeux verts qui s'étaient éclaircis comme de l'eau, quelquefois passait, en éclair, une expression d'égarement aussitôt effacée, près de langueur.

J'étais troublé.

Elle m'accueillit avec douceur et osa à peine me prendre la bout des doigts quand je lui tendis la main. Mais mon émoi m'empêcha de lui manifester la moindre gratitude ; et je me montrai taciturne et désagréable, comme toujours.

Elle parut peinée mais se tut ; et comme le cortège se formait pour aller à l'église, elle se mit à côté de moi, et nous marchâmes sans rien nous dire. Mais dans l'église au moment de l'élevation, quand tout le monde baissait la tête, elle tourna vers moi son visage et, me regardant en dessous, elle me dit : « Tu sais, Pascal, j'ai failli revenir.... » La voix pourtant très basse me parut retentir dans toute l'église, et je crus que l'assistance entière avait entendu les avec étonnement les paroles que Geneviève venait de m'adresser. Je rougis et me pinçai les lèvres pour ne pas crier du haut devant ce sacrilège ; et une onde de colère m'envahit contre Geneviève.

Elle avait repris sa position ; et maintenant elle regardait les dalles devant elle. Mais tout à coup je sentis qu'on me saisissait doucement la cuisse et qu'on la pressait. Puis la main se retira ; et je n'osai lever les yeux de mon missel où je lisais et relisais obstinément les paroles, que l'on prononce à l'Introït pour la messe du mariage :

« Deus Israël conjungat vos :
et ipse sit vobiscum
qui misertus est duobus unicis..... »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

« Que le Dieu d'Israël vous unisse
et qu'il soit lui-même avec vous,
Lui qui a eu pitié de deux enfants uniques..... »

Et plus je relisais ces mots, plus j'avais l'esprit égaré. J'étais près de panique. Je voulais fuir, quitter cette église, ne plus jamais revoir les yeux pâles de Geneviève ni sentir sa main le long de mon bras.

Je serais sorti comme un fou, si, serré dans les rangs de l'assistance, j'avais pu gagner l'allée centrale de la nef. Mais à ma gauche, quatre chaises étaient occupées par d'autres enfants ; et sur ma droite, se dressait Geneviève.

Bloqué, éperdu au centre du scandale, j'avais lâché le fil de la messe ; et, sans doute depuis longtemps, l'élévation finie, je me tenais debout, seul, dans l'église, car j'entendis la voix de l'oncle Métidieu qui, derrière moi, me disait : « Pascal, mon petit, assieds-toi. Aujourd'hui tu as la tête dans les nuages. » Cet avertissement affectueux acheva de m'égarer. Je fondis en larmes ; mais personne ne s'en aperçut, pas même Geneviève et, quand tout le monde sortit de l'église, j'avais les yeux secs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je me conduisis à peu près convenablement, pendant cette journée où ne cessèrent visites, congratulations, transports de cadeaux et de vœux, jeux d'enfants, cris de plaisir, rires et doux de friandises.

Je ne suis pas joueur - pourtant je me mêlai un peu, par honte de rester à l'écart, aux divertissements des enfants de mon âge. Geneviève n'y montra qu'un faible intérêt. Parfois elle allait s'asseoir sous un arbre, comme si la fatigue l'eut accablée soudain. Quand mes regards se tournaient sur elle, elle me sourisait tristement; et j'étais malheureux. Il me semblait que je la haïssais encore et pourtant j'aurais souffert les tourments de ne la point voir. Peut-être, avait-elle deviné mes sentiments et souffrait-elle aussi de mon impuissance à l'aimer ou de ma mauvaise à le lui dire.

Le scandale éclata le soir-même, au banquet.

Ce banquet que la tradition réunissait les deux familles, (à l'exclusion de toute personne étrangère, celle-ci ayant été invitée au déjeuner) se tenait dans une grange de Dérivat. Tout le reste encombrait la paille et le blé. On accrochait aux parois des ballons de papier peint et l'on plaçait devant les assiettes tous les chandeliers d'argent et de cuivre des deux races. Nous étions plus de cent; et les enfants, à part nous surveillés paternellement par le grand-oncle Ermilien, formaient une tablée bruyante et joyeuse. Nous étions assis deux à deux, chaque garçon avec sa fille.

→

L'on me mit à côté de Geneviève, au centre de la table, parce que nous étions alors les plus âgés. D'abord personne ne remarqua notre gêne. Nous nous taisions et nous mangions du bout des lèvres, sans jamais nous regarder. Mais comme nous occupions la place d'honneur, au bout d'un moment le cousin Barthélemy (qui était hardi) nous demanda si on nous avait gelés avant de venir. Toute la table éclata de rire. Devant un tel succès le cousin Barthélemy levait déjà le nez pour lancer une autre plaisanterie, mais je saisis mon verre, et il le vit. Il resta bouche bée, étonné de tant de violence. Malgré sa hardiesse, en bon Métidien qu'il était, il aimait tout le monde, y compris moi, probablement et ma méchanceté lui fit perdre tout son aplomb, d'un coup; il pleura. Toutefois il eut le bon goût de pleurer sans bruit. Mais un tel étonnement saisit tous les enfants qu'ils se turent ensemble; et le grand-oncle Emilien, levant les yeux de dessus son assiette, découvrit l'étendue du drame. Il me gronda personne, mais il se leva et alla embrasser Barthélemy. J'aurais je n'avais subi une si cruelle humiliation.

Il fallut un bon moment pour rendre son entrain à tout le cousinage. Il revint, mais je ne pouvais pas y participer. On ne me parlait plus; j'étais au bout de mes compagnons d'âge, et Geneviève, qui pourtant n'avait rien fait, humble, à côté de moi, restait elle aussi à l'écart, et ne disait rien.

21 Une animosité croissante s'élevait peu à peu en moi 19
contre petits et grands ; et plus le bruit de l'allégresse
s'exaltait, plus s'agitait ce démon secret qui tourmente
quelquefois le cœur des enfants et leur donne,
avec un dépit du plaisir qui ~~entraîne~~ emporte les autres
l'envie sournoise de le détruire par le fait d'un cata-
-clysme épouvantable, tout à coup ; et puis de mourir
dans cet écroulement.

Bientôt la joie devint si vive, (car on approchait
des grands toasts et il était fort tard dans
la nuit) que Geneviève elle-même, entraînée
par l'ardeur générale, s'anima, but un peu, et
se mit à rire.

Alors tout le monde se dressa et on leva tous les
verres. Au plus haut période du banquet, il
était de rigueur, chez nous, de brinder en faisant
un vœu, puis d'échanger les ~~verres~~ coupes et de s'embrasser
garçons et filles.

Je me levai. Geneviève me regarda.
Tous les enfants avaient les yeux fixés sur nous.
Geneviève me tendit son verre, mais je ne
le pris point.

Elle me dit :

« Pascal, pourquoi fais-tu cela ? Tu ne m'aimes donc plus ? »

Pourtant Elle approche sa bouche de mon jour pour m'embrasser.

Quand je vis son visage près du mien, je perdis la tête et je la souffletai. Deux fois.

~~J'entendis un cri, puis mon bronche la mienne, et je tombai sur la table.~~

~~Au bout d'un moment je m'avançais.~~

Mr blanc 13

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

22/ Ce geste, qui aujourd'hui encore, me semble inexplicable, eut sur les destinées de nos familles un effet funeste. De là date, je pense, le relâchement de ces liens qui avaient fait notre bonheur et notre force ; quant à moi, j'y retrouve l'origine de tous mes malheurs.

Qu'un Dérivat eût souffleté une Métidien cela, de mémoire humaine ne s'était jamais vu. Pourtant il en résulta plus d'ébahissement que de rancune. car il restait dans le sang de ces races amies, assez de mutuel amour pour effacer tout ressentiment. Mais entre les deux clans il subsista dès lors une crainte que rien, pas même deux noces successives, ne parvint jamais plus à dissiper. On s'embrassa moins, et dès lors le génie de la race ~~déclina~~ tourna vers sa déclin. Car ces embrassements l'alimentaient d'effluves ; et, de l'un à l'autre, il passait par ce moyen les vifs courants d'amour qui nous relaient, coeur à coeur depuis tant d'années. La moindre réticence suffisait à les interrompre ; et si tout le monde en souffrait, personne ne put cependant ressouder la cassure. Que l'on fût Métidien ou Dérivat, tout le monde jugeait de la même façon la cause de cet acte inconcevable : le sang des Clodius avait parlé. Mais nul n'en soufflait mot, car la communauté désirait avant tout plonger ce crime dans un oubli définitif de manière à pouvoir reprendre les habitudes douces de la famille.

Par malheur, ma mère (envers qui l'on redoubla de gentillesse) blessée dans son orgueil et pénétrant la pensée secrète de tous, résolut de réparer le dommage d'une façon éclatante ; et c'est de là que vint tout le mal.

Confusément elle se sentait seule ; car mon père lui-même sans en rien laisser voir, naturellement, avait pris parti contre moi et les Clodius. Les autres Derivat, qui avaient deviné sa réprobation tacite, l'avaient, à leur insu, ramené à eux ; et l'attrait de ce sang était encore si puissant que mon père nous devint tout à coup étranger. Il était bon, affectueux, expansif ; mais, à ses nièces, il laissait percer une espèce de méfiance triste.

Ma mère exigea qu'on m'envoyât dans un collège ; et pendant cinq ans, sauf pour quelques jours de vacances, je ne vécus plus à Saucergues.

Quand j'y venais je rencontrais jamais Geneviève. Un après midi, elle aussi, on l'avait confiée à un pensionnat, où, disait-on à mots couverts, les bonnes sœurs n'avaient pas toujours à se louer d'elle. Bien qu'on n'en parlât guère en ma présence, il m'arrivait d'apprendre sur son compte de menus faits qui la montraient sous un jour bien différent de la clarté qui l'avait jusqu'alors éclairée à mes yeux.

Son pensionnat se trouvait près d'Aix, dans la campagne. Un jour, à la fin de mes études, je me rendis dans cette ville pour mon examen. Je réussis assez brillamment et, tout heureux, avec quelques camarades, nous allâmes à une guinguette, dans les champs. C'était un Vendredi saint et il n'y avait pas un seul client dans la salle. Soudain on entendait un orgue qui jouait une messe quelque part derrière la maison.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

23/ Le servant nous dit qu'il existait une terrasse et un[21] jardin réservés aux habitués, mais elle fit de grandes difficultés à nous y conduire.

Nous étions quatre et de bonne humeur. Il fallut bien qu'elle nous y menât.

Sur la terrasse, nous trouvâmes cinq jeunes filles de quinze à seize ans ~~qui dansaient~~. ~~Elles~~. Malgré cela, toutes les cinq, elles étaient vêtues d'une même robe de toile à carreaux bleus et blancs, comme si elles eussent porté un uniforme. Deux dansaient et elles étaient jolies. Les trois autres, assises devant une table où il y avait de la bière, nous tournaient le dos.

Mes trois camarades, ravis de l'aubaine, s'avancèrent ~~vers elles~~ pour les inviter. Moi, non. Je ne danse pas. J'entends des airs étrusques, mais elles acceptèrent assez facilement l'invite.

J'allai m'asseoir à une autre table, et je commandai, moi aussi de la bière, car il faisait chaud.

Les trois couples évoluaient dans, lentement sur la terrasse. Tout à coup j'entends un petit cri d'effroi, et l'un des couples s'arrête brusquement. Une fille court vers moi.

~~Devant moi j'avais Geneviève.~~

C'était Geneviève. Sa figure était un peu pâle d'émotion, mais elle riait.

— Mon Dieu, Pascal, que tu as grandi! mais tu es toujours aussi laid.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mon camarade, Berluré, restait planté au milieu de la terrasse et les deux autres copains s'étaient assis dans l'herbe.

Je n'avais plus une goutte de sang dans le visage ; et mes jambes tremblaient sous moi ; mais Geneviève ne s'aperçut de rien. Elle riait toujours, puis, se tournant vers ses compagnons, elle dit :

— Vous ! c'est mon cousin ! Quelle rencontre ! Il y a cinq ans que je ne l'ai pas vu.

Les autres s'approchaient.

— Ta cousine ! ta cousine ! murmuraient mes camarades, c'est en effet une drôle de rencontre !

Moi, moi j'étais au comble de l'humiliation et de la gêne ; et je n'osais regarder ni la fille ni les garçons qui, eux aussi, paraissaient embarrassés.

Les filles chuchotaient entre elles ;

Enfin je pus dire :

— Comment se fait-il que tu sois ici ?

A peine eus-je posé cette question, qu'il me sembla qu'elle me rendait ridicule.

Mais Geneviève ne me répondit pas ; elle haussa les épaules.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

24 Sa figure avait pris une expression sournoise ; mais, elle, ~~[illegible]~~ d'un seul jet, était grande et jolie. Son être exhalait ~~une ardeur~~ maintenant une ardeur violente qui avait effacé cette incomparable vivacité qui donnait tant de charme à son enfance.

— On ne fait rien de mal, hasarda une petite brune, à la ~~[illegible]~~ moue insolente. Le pensionnat est au bout du pré. On saute le mur. Voilà tout. D'ailleurs ça n'arrive pas tous les jours.

Mes camarades riaient bêtement.

Geneviève, elle, souriait en dessous d'un air félin. De ses yeux verts filtrait une ruse latente. Toutefois elle savait qu'elle était prise et qu'elle ne pouvait plus s'échapper.

Je lui dis :

— Je vais t'accompagner jusqu'au pensionnat.

Mes camarades, consternés, regardaient le gravier du ~~[illegible]~~ jardin.

Je me dirigeai vers la porte. Geneviève me suivit docilement.

Arrivés sur la route, je lui demandai où se trouvait le pensionnat.

Elle me le montra de la main, derrière un grand mur, au milieu des arbres.

Nous nous y dirigeâmes.

Geneviève marchait à côté de moi sans rien dire.

A la porte du couvent, je sonnai.

Geneviève releva la tête.

La grille du judas glissa avec précaution, et j'entendis une exclamation de surprise, des pas près un va-et-vient affairé; Au bout d'un moment la porte s'ouvrit. Un peu en retrait, une grosse sœur apparut, figée sur place d'étonnement.

Comme Geneviève ne bougeait pas, je la pris par l'épaule pour la pousser.

Alors renversant brusquement la tête, elle me donna un baiser sauvage.

Puis elle ~~se jeta dans l'ombre de la porte~~, bouscula la sœur et disparut.

~~Je ne devais plus la revoir~~.

~~La sœur referma le portail~~ le portail se referma; et je me trouvai tout seul sur la route.

~~Et, comme je me sentais très malheureux, je me jurai de ne plus jamais revoir Geneviève.~~

J'étais très malheureux.

un blanc 3

25

Il ne faudrait point croire que l'impression ~~[illegible]~~ produite immédiatement en moi par ce geste inattendu ait été la cause de ma douleur. Autant que je m'en souvienne, j'éprouvai une vive honte en présence de la grosse sœur ; et j'ignore à quoi j'aurais pu me porter si celle-ci n'avait eu le bon esprit de refermer la porte et par conséquent de disparaître à son tour.

Je me jurai aussitôt de ne plus jamais revoir Geneviève. Abandonnant mes trois camarades à leur sort, je regagnai en hâte la ville que je quittai une heure après, ~~[illegible]~~ par le premier ~~[illegible]~~ train.

Certes l'acte de Geneviève m'avait surpris, mais un peu moins qu'on le pourrait croire. Car tout le long du chemin où je l'accompagnai, cependant que nous nous taisions, je ne cessai d'éprouver une confuse inquiétude et de me demander ~~[illegible]~~, comment Geneviève, fertile en inventions ~~[illegible]~~, méditait de sortir de cette situation difficile où sa malchance et ma sotte rigueur venaient de la contraindre.

J'eusse été furieux et gêné de la voir pleurer ; mais si les Derivat et les Métidien s'attendrissent facilement, ils ne cèdent guère qu'aux larmes de plaisir. Pas davantage ils n'usent de la fuite, comme tant de gens ~~qui ont~~ qui, passant pour incarnés quelque faiblesse restent au fond frères de leur sang et incapables d'une lâcheté.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

De ce sang il n'était pas inconcevable qu'un baiser vînt, pour Démons entre une Métidien et un Derivat, même sot, une crise dramatique. Que Geneviève s'y fût abandonnée, cela entrait naturellement dans l'ordre des choses. Mais une Métidien du modèle ordinaire, m'eût pris les mains et embrassé affectueusement les joues comme on le fait quand on se quitte sur le quai d'une gare. Peut-être eût-elle mis dans cet adieu une nuance d'orgueil, et le regret de avoir constaté en moi trop de dureté.

La part d'inattendu, le coup de surprise, fut moins dans le baiser que dans le mouvement. Geneviève ne se retourna pas ; elle jeta impétueusement sa tête en arrière, et c'est de bas en haut qu'elle atteignit ma bouche avec une violence que je n'ai pas pu oublier.

J'en augurai mal, par la suite, des puissances de vie et de séduction qui habitent en elle ; mais sur le moment, je pus prendre d'une sorte d'égarement. Car je voyais qu'elle avait les yeux clos, battus, la figure pâle, crispée de passion, et ses cheveux, qui sentaient le foin m'inondaient le cou et la figure.

Elle n'était plus une Métidien, mais une créature à part, issue de quelque ardeur de la terre, et aussi étrange dans cette famille facile que, moi, qui avais apporté la sauvagerie des Clodius chez les Derivat.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

26 Peut-être étions nous faits l'un pour l'autre, et notre union eut-elle marqué l'apogée de l'amour au sommet des deux races alliées ; mais sans doute de ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ des liens si forts ne se nouent-ils pas en ce monde ; ~~que dans une vie qui n'est plus celle de ce monde.~~ car, en ce monde, nous n'avons cessé de nous tourmenter mutuellement.

Je parvins cependant à m'éloigner assez de Geneviève pour que son obsession n'arrêtât pas l'élan, un peu sombre, de mon adolescence.

Je fis de bonnes études. Comme tous les jeunes gens d'un caractère renfermé j'aimais le travail. J'y allais par goût et aussi parce qu'il crée une solitude bien personnelle.

Mes parents, qui voulaient me retenir aux champs eurent le bon esprit de m'engager dans des disciplines solides qui, tout en me fournissant des connaissances supérieures à celles qu'on possède communément dans les familles agricoles, me laissât un amour de la terre. ~~et par conséquent~~ J'ai conservé ainsi un peu de cette sagesse paysanne sans quoi le blé pousse de travers et le meilleur raisin de vendange s'aigrit dans les tonneaux.

Je connais et j'aime les travaux ~~de la terre~~ des champs et j'y ai une compétence que les Alibert eux-mêmes reconnaissent tacitement.

Mais à cette expérience positive et à ces oeuvres réelles de la terre, j'ai ajouté l'amour des plantes. Qu'elles soient cultivées à des usages domestiques ou qu'elles croissent librement, je les aime toutes. Certes j'ai une préférence (que je cache tant bien que mal aux Alibert) pour les herbes sauvages; et je crois que mes seuls attendrissements je les éprouve devant un plant de grande chélidoine ou de véronique d'eau. Dans le Clodius que je porte, c'est la part ~~[illegible]~~ Derivat qui apparaît; et l'une me console de l'autre. Car j'ai un cœur comme tout le monde; et, si personne ne s'en préoccupe, ici, où je vis seul, il faut pourtant que j'aime, moi aussi, ~~quelquefois~~ malgré, ~~dans~~ ma solitude, et que je trouve au moins quelques fleurs des champs inutiles pour calmer, peu ou prou, ce besoin d'aimer.

J'ai ~~[illegible]~~ constitué un herbier à quoi j'ai réservé tout un grenier bien clos où je me retire à l'insu des Alibert ~~tout le monde~~. J'y ai fait bâtir une ~~large~~ bonne cheminée, afin de pouvoir y passer, même par les grands froids, ~~toutes~~ toutes ces mes soirées d'hiver, ~~et veillés sous la lampe~~ si douces sous la lampe, qui me permettent de classer mes plantes, et de les regarder

27 29

aussi longtemps que j'y prends du plaisir. Ainsi je peux bien les voir et bien en respirer l'odeur fragile. et je dis leurs noms pour moi seul qui les ai cueillies pendant l'été. Je les dis à haute voix sans craindre qu'on m'écoute. Car je n'ai pas d'autre bonheur que de vivre dans ce grenier, caché de tout le monde, parmi les plantes et les fleurs des champs

Je ne fais ici qu'obéir à un penchant naturel. Je le tiens de naissance. Je ne pense pas qu'il ait apparu dans ma vie pour se substituer à quelque amour humain qui m'ait déçu. Car Geneviève ne m'a pas déçu. J'ai connu tout d'abord sa vraie nature; et si je n'ai point retenu son corps, à défaut de son âme insaisissable, c'est moins du fait qu'elle m'ait échappé d'elle-même que par l'effet, sans doute malheureux, de cette répulsion qui me fait rejeter, malgré mon cœur, les créatures aériennes.

L'air n'est pas mon élément mais la terre. et j'aime les plantes parce qu'elles vivent et meurent là où elles sont nées.

Un blanc

Geneviève ne tarda pas à donner des preuves inquiétantes de cette mobilité qui devait la porter par la suite aux plus douloureuses erreurs. ~~[illegible]~~

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je les appelle ainsi uniquement parce que (je l'avoue) elles m'ont fait souffrir. Car je ne saurais juger Geneviève. Quand je parle de ses erreurs, je ne veux point lui infliger le blâme d'une vertu jalouse, mais indiquer par là combien je déplore, pour elle, qu'elle ait souffert d'avoir cru en quête du bonheur, loin de la seule voie qui y mène sur cette terre, et qui est celle, ce me semble, de la fidélité ~~à autre~~ au premier amour.

Si je ne la revis plus, du moins de temps à autre il m'arriva des bruits de son existence, chaque jour un peu plus agitée. Quand ma mère m'écrivait elle le faisait assez longuement pour me donner toujours ~~[illegible]~~ des nouvelles des deux familles. Chaque Derivat et chaque Metidieu était évoqué en deux lignes, l'une pour son âme, l'autre pour son corps. « Grand-oncle Emilien va toujours communier le Dimanche; mais sa douleur à la cuisse lui fait passer de mauvais moments : il se plaint un peu. »

Mais Geneviève n'était pas nommée. On m'écrivait « Les cousins Bernard Metidieu, tous les trois, se portent bien ce qui était faux. Car des trois, deux au moins, le cousin Bernard et sa femme, donnaient déjà des signes de cette étrange maladie qui allait ruiner les deux familles. [Frappés d'une langueur sans cause apparente, Metidieu et Derivat commencèrent à dépérir. En quelques années ils perdirent cette vitalité et cette puissance de joie, qui devait être leur profonde raison de vivre, puisque dès lors, les plus robustes de la race déclinèrent et un à un s'acheminèrent vers le tombeau

28 26

Quoiqu'on m'ait inculqué de fortes disciplines qui se fondent sur le réel, je n'ai jamais pu m'expliquer les origines de ce mal qui resta insensible à toutes les médications. Il parut dès l'abord s'élever au dessus des plus efficaces remèdes. Dérivat et Métidien se montraient sains de corps. Puis un jour ils s'affaiblissaient, sans qu'on sut pourquoi. On les soignait. Car on aime soigner dans nos familles. Ils n'en mouraient pas moins les uns après les autres, après quelques mois d'une langueur croissante, en dépit de la médecine qui les voyait glisser entre ses mains jusqu'à la mort. Comme elle ne comprit jamais rien à cette lente perte de vie, on finit par se passer d'elle. Quand tout à coup on voyait un Métidien ou un Dérivat donner des marques de cette langueur fatale, on savait à quoi s'en tenir et on ne pensait plus qu'à lui procurer une fin paisible. Au reste ils mouraient tous doucement. On eût dit qu'ils renonçaient d'eux-mêmes à une vie où peut-être leurs deux races ariennes avaient achevé leur destin qui avait été, pendant un ou deux siècles, de donner, dans un humble village, le spectacle du bonheur humain. Parmi eux il n'y eut jamais d'agonisants ; ils s'endormaient. Un beau matin on les retrouvait morts sous leurs couvre-lits bleus de roi et leurs deux colombes.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'apparition de ce mal inexplicable et sa propagation dans nos seules familles n'eurent pas les effets dramatiques qu'ils eussent certainement provoqués chez d'autres gens. Car sa singularité et sa marche implacable auraient dû engendrer chez Derivat et Metidieu une affreuse appréhension et bientôt la terreur. ~~Ce~~ Tous restaient désarmés sous la menace et en fait bien peu d'entre nous furent épargnés. Mais ces hommes et ces femmes, qui s'aimaient si délicieusement et qui aimaient la vie demeurèrent calmes. Ils avaient naturellement ~~[illegible]~~, (et sans qu'on s'en doutât jusqu'à ces années d'épreuves) la faculté de s'accorder eux-mêmes aux exigences du destin. Leur douceur héréditaire les avait préparés à cette sagesse. Ils acceptaient. Il y avait dans leur façon de s'en aller de ce monde un je ne sais quoi d'honnête et de rassurant. On eût dit qu'ils avaient donné leur parole et qu'ils trouvaient juste de la tenir.

C'est pourquoi leur déchéance resta noble. Leurs noms s'effacèrent un à un sans provoquer jamais un seul mouvement de désespoir. Mais les vivants regrettaient les morts et parlaient d'eux.

Je n'assistai que d'assez loin à cette lente destruction. Toutes les fois que je retournais à Sancergues, je constatais bien qu'un vieil oncle ou un jeune cousin était parti pour toujours.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais mon destin semblait me tenir à l'écart de ces malheurs. Je sentais en moi une force inattaquable, et comme si le sang Clodius, si âpre, m'eût valu une situation privilégiée au milieu des miens.

Je n'en éprouvais pas moins une peine toujours accrue à voir s'effriter ces maisons où j'avais entendu tant de rires dans mon enfance. Mais je ne disais rien de cette peine, de crainte de troubles, par quelque parole maladroite, ce monde encore aimable où les vivants et les Ombres se mêlaient avec une telle familiarité.

Pas plus que moi Geneviève ne fut le témoin de ces calamités.

On ne me parlait guère d'elle; toutefois on ne put me cacher que son mariage s'était conclu un peu trop vite au gré des sages de la famille. Elle épousa un officier de marine, mais les noces n'eurent pas lieu à Saucugues, et, sauf les parents (cousin Bernard et sa femme) aucun de nous n'y fut invité. Il paraît qu'il valait mieux. Comme jamais personne ne se plaignait de rien, je n'entendis pas de commentaires; mais j'eus l'impression que tout le monde considérait que Geneviève était perdue pour la communauté. On ne l'en aima pas moins mais on la traita un peu en absente, ce qui me parut grave dans une famille où même les morts étaient toujours là.

Je pense qu'on me l'avait de tout temps destinée, si j'en juge par la discrétion que l'on mit à m'annoncer l'événement. On ne me plaignit pas ~~d'une façon explicite~~,

mais on me traita comme si j'avais eu du chagrin. Et j'en avais. Je compris d'ailleurs qu'on envisageait les suites de ce mariage non sans de vives inquiétudes. Elles furent justifiées. Un an plus tard Geneviève quittait son mari sous un prétexte qui de loin parut futile, mais qui sans doute ne l'était pas puisque cet homme demanda le divorce et l'obtint. Un divorce chez les Metidieu était une malheur encore inconnue. Une vaste consternation abattit les deux familles. Mais on ne fit pas un reproche à Geneviève, car chez nous on n'accable pas les absents. On prie pour eux, en attendant leur retour.

J'ignore si Geneviève se remaria. On l'a dit. Mais par la suite, je ne voulus plus rien connaître d'elle. Toutefois les échos répètent malgré nous ce que les mauvaises langues leur confient, et les échos ne m'apportaient rien de bon. Je ne suivis pas la carrière aventureuse de ma cousine, au pour le pas, le long de ces dix années où nous avons vécu séparés l'un de l'autre. Mais il m'en arriva assez de nouvelles, par brèves, pour me donner une vue douloureuse de sa conduite. J'en vins (chose étrange dans mon état) à souhaiter qu'elle conçût un véritable attachement et qu'une fois au moins elle offrît les apparences de la fidélité. Car loin de me consoler à la connaissance de ses caprices, je déplorais d'y découvrir le signe d'une inconstance irrémédiable, chez un cœur que j'aurais voulu pur et ferme, parce que j'en avais, dans mon enfance, désiré follement la possession.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

30 30

Certes je ne subis pas la hantise de ces regrets. J'ai un tempérament assez viril pour savoir écarter des séductions aussi vaines et j'en connais la malfaisance. C'est pourquoi je m'engageai plus droit que jamais dans mes études; et, délivré des soucis matériels par quelque argent, je pus m'adonner à mon goût des plantes. J'eus dans cette discipline de bons maîtres, et avec eux j'herborisai pendant plusieurs années aussi bien en France qu'ailleurs. Je parcourus ~~ici~~ l'Italie du Sud, l'Espagne et le Nord de l'Afrique. J'ai beaucoup penché mon corps sur la terre au cours de ces explorations qui m'ont appris ~~les~~ les noms d'herbes et d'arbustes. C'est la raison, peut-être, qui fait qu'en présence de qui me parle, je me tiens gauchement; car je baisse les yeux comme si je n'osais regarder mon interlocuteur. Cependant je l'écoute et je n'oublie pas.

Je n'oublierai pas davantage Geneviève mais, gauchement aussi, je baissai les yeux devant son souvenir.

J'en avais, il me semble détaché mon esprit au moment où, lassé un peu de courir les pays lointains, en quête de plantes exotiques, je vins, repris par l'attrait de ma terre natale, m'établir d'abord à Sancergues puis dans la maison Théotime, à Puyloubières.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car je ne pus m'habituer à Sancergues.

La disparition de mon père m'y avait laissé des biens et la grande habitation du village, mitoyenne du jardin de Bernard Metidien. Mais Bernard était mort, ainsi que sa femme ; et leur maison avait été vendue ~~[illegible]~~ à un agriculteur qui finalement n'avait pas pu y vivre. Il y dépérissait. Aussi restait-elle close, depuis deux ans, et dans le jardin abandonné on ne voyait que des ronces.

Ma demeure, vide elle aussi, m'accablait de sa grandeur et j'en souffrais difficilement le silence.

Dans le village il ne restait qu'une demi douzaine de Derivat assez éloignés et à peu près autant de Métidien. Malgré leur bonté, je n'arrivai point avec eux à ~~[illegible]~~ renouer ces liens vitaux qui jadis nous unissaient si délicatement.

Mon absence (et sans doute la force du sang Clodius) m'avait détaché de leurs vies devenues précaires ; et je faisais figure d'étranger dans ce pays où tout le monde m'avait tant aimé.

Je ne trouvais un peu de compagnie qu'avec ce cousin Barthélemy Metidien qui m'avait gentiment plaisanté le soir de ces noces fatales où j'avais blessé Geneviève. Lui seul conservait une ardeur à vivre assez drue, et il restait d'une nature très affectueuse. J'en recevais de petits services, et il se montrait très attentif à ne pas éveiller ma susceptibilité. Sans doute se souvenait-il avec peine de ma violence. Il vit encore et quelquefois nous nous écrivons.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

31
29

C'est par une lettre qu'il m'envoya, ~~un mois~~ six mois environ avant l'arrivée de Geneviève, ici, à Puyloubier, que j'appris le principal de l'aventure malheureuse où elle s'était engagée et d'où, me semble-t-il alors, elle ne pouvait plus sortir que par un éclat.

J'ai répugnance à parler de ce dernier égarement, et j'emploie à dessein ce mot parce qu'il laisse à Geneviève au moins l'excuse d'un trouble irrésistible de l'âme.

Mais si par là j'ai le désir de lui témoigner ~~mon~~ l'indulgence, il m'est difficile pourtant de ne pas marquer de la douleur ~~ma réprobation~~ à l'endroit d'un acte qui eut des effets aussi tragiques.

Barthélemy, gêné ~~[illegible]~~ par l'importance de la nouvelle et de notre amitié, ne m'en parlait qu'à mots couverts. Mais ils ne l'étaient pas assez pour me voiler la vraie figure de ce drame. Car la passion y brûlait si vivement que ses flammes passaient à travers les paroles bonnes et maladroites de Barthélemy.

Non point que cette passion la dévorât, elle, Geneviève, si, autant que j'en puis juger, elle ~~[illegible]~~ sut préserver l'intégrité d'un cœur qui peut-être ne s'était donné qu'une seule fois. Car elle se montra finalement cruelle aux ardeurs qu'elle avait attisées

Ardens d'autant plus dangereuses qu'elles avaient embrassé un homme rude, plein de bonne foi et d'une ~~[illegible]~~ tempérament téméraire. Pour elle il avait abandonné femme, enfants; et il entendait être payé de ces abandons. Je dis : payé; car il m'apparut aussitôt comme un de ces esprits positifs, entiers, exigeants qui ne vont pas sans quelque vulgarité de caractère. J'étais étonné que Geneviève se fût abandonnée jusque là de se laisser aimer, approcher (et surprendre peut-être) par un homme d'une telle nature.

Il dut l'effrayer assez vite, après s'être imposé un moment à son caprice; et dès lors elle n'eut de cesse qu'elle échappât à cette prise brutale. Mais plus elle essayait de s'en délivrer, plus la main devenait dure et menaçante et plus cet amant redoutable cédait au feu qui le dévorait.

Telle que je connaissais Geneviève, cette volonté dominatrice, loin de la dompter, devait exaspérer en elle ses puissances de libération; et je la voyais opposant à une résistance passionnelle si basse, l'audace du repos et toutes les feintes du ressentiment.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La lettre du cousin Barthélemy ne relatait que les débuts et l'ascension de ce malentendu qui atteignait déjà à une violence extraordinaire. Mais Barthélemy s'en tenait là, sans doute faute de renseignements. Du reste ce récit coûtait beaucoup à ce Métidien en qui survivait toute la bonté héréditaire. Il m'écrivait : « Elle aurait bien dû rester ici où tout le monde l'aimait ; et elle y aurait trouvé certainement un bon mari ; pas moi, à qui elle a toujours fait un peu peur ; mais il n'en manquait pas d'autres ; et elle n'aurait pas été malheureuse, comme elle l'est, je crois, depuis plus de dix ans. »

Le cousin Barthélemy m'écrivit encore deux lettres ~~fois~~ dans les six mois qui suivirent ~~cette lettre~~ ces nouvelles. mais il ne me parle plus de Geneviève, sauf ~~par une~~ une fois où il se borne à me dire ~~dire en post-scriptum~~, qu'il ne savait plus ce qu'elle était devenue.

C'est alors ~~que~~ qu'à l'improviste Geneviève m'annonça son arrivée, ~~par le lundi de Pâques~~.

Si mon premier mouvement, je l'avoue, fut une fin de non recevoir, je l'attribue, non pas comme on pourrait le croire à un obscur ressentiment, mais à cet égoïsme naturel aux hommes accoutumés de vivre seuls et dont l'existence réglée assez méti-culeusement par des habitudes, et peut-être par des manies puissantes, s'effarouche, ~~[illegible]~~ de la moindre intrusion.

J'avais depuis deux ans établi ma vie sur des lieux dont j'éprouvais la bienfaisance. Cette terre est forte et nourricière d'âme. Mon être s'y alimentait à des sources calmes, et j'arrivais parfois, sous l'afflux de cette fraîcheur qui s'épandait dans tout mon corps, à mêler mes deux sangs ennemis contrariés.

Pour les êtres qui m'entouraient, ils m'apportaient des satisfactions et des soucis pareils à ceux qui me venaient de la terre.

× Les soucis qu'elle donne sont mâles et d'une lente progression pénétration.

Mais elle satisfait à ce besoin inné de lenteur solennelle et d'éternel retour que seuls la croissance du blé ou le verdissement des vignes offre à l'homme qui est aux prises avec la grandeur et les servitudes agricoles.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les Alibert étaient modelés aux exigences de la terre. 33

Les formes de leur âme familiale ne se distinguaient pas de ses aspects ni de ses variations. Ils étaient quatre qui reflétaient les saisons successives ; et, suivant les travaux qu'elles réclament, ils passaient insensiblement de l'obstination au courage, comme de l'hiver on passe à l'été.

(A) Quant à moi, qui veillais, en leur compagnie, à la fécondité modeste de ce territoire de céréales, de vignes et d'arbres fruitiers, j'avais, pour mes loisirs, introduit dans cette existence déjà calme, ce goût des plantes et des herbes, qui réclame des soins et une discipline, elle aussi, en accordance les saisons.

Il n'y avait pas, alors, jusqu'à Clodius qui n'eût réglé sa vie sur la mienne. La périodicité de ses persécutions, ses stations quotidiennes le long du canal d'arrosage, et la constance de son ressentiment, entraient dans la composition de ce monde des champs, comme un élément naturel, au même titre que la pluie, la grêle ou la gelée du matin. (B)

Ainsi, autant qu'on puisse l'être, je vivais heureux, parce que la terre et les hommes, même dans leur hostilité, ne faisaient pas sur moi leur puissance, ou n'en fortifiaient mon être, que suivant des lois naturelles, et j'avais tout au moins la paix du cœur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je connaissais assez Geneviève pour craindre que son irruption dans ce monde ~~le~~ bien équilibré n'y apportât un déréglement dont nous aurions bientôt tous à souffrir.

Ces craintes se portèrent plus vivement sur l'opinion des Alibert. J'en tenais le plus grand compte, au point que (sagement, il me semble) j'avais mis d'abord tous mes soins à me la rendre favorable.

Elle l'était. Nous vivions côte à côte, échangeant peu de mots, parce que nous pensions, en commun, des choses de la terre ce qu'il faut en penser quand on s'y applique sérieusement. Et nous jouissions de notre tranquillité.

Geneviève risquait de déranger [le pacifique] cet échange [va-et-vient] d'estime réciproque et de troubles, par sa seule présence, des lois si nécessaires à la paix des champs.

L'austérité des Alibert, qui n'était guère souriante, me semblait ne pouvoir s'accommoder d'une figure dangereusement expressive où rien ne voilait ~~la passion~~ l'impétuosité des passions.

Du côté de Clodius ~~j'étais~~ je me trouvais, à tort, un peu plus rassuré.

Quant à moi, j'étais calme.

//

34 Je savais que l'homme qui me plaignait l'arrivée inopinée de Geneviève ne tenait pas à une appréhension de la revoir et s'en être troublé, mais à une épreuve de sa compagnie solitaire.

J'aurais dû, pour la noblesse de mon cœur, déplorer ce sentiment.

Mais j'avais acquis par les faits du cœur une sagesse assez rustique qui en reconnaissait la malfaisance. Cependant quelquefois j'avais des regrets.

Je compris aussitôt que l'apparition de Geneviève, chez moi, à qui elle n'avait jamais écrit une ligne de sa vie était le recours du désespoir. Je la jugeais à peu près à bout de souffle; et je rattachais sa venue à la crise qui avait dû briser, dans quelque désastre, les liens de la dernière aventure, celle dont m'avait parlé Barthélemy.

Je n'en éprouvai ni joie ni pitié.

Je savais qu'à Sancergues, Geneviève, qui avait vendu la maison paternelle, à l'insu de tous, ne pouvait plus trouver qu'un accueil sans chaleur; sauf auprès de Barthélemy — mais Barthélemy est marié et a des enfants.

Elle s'en était pris à moi, en désespoir de cause, et sans doute pour reprendre haleine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car elle était encore jeune et devait obéir à son destin.

J'espérais donc que son passage serait court ; et qu'elle-même se lasserait assez vite de ce pays peu peuplé et de ces gens, dont la passion n'ayant pour objet que la terre, trouvait sa récompense dans les dons qu'elle leur rendait, et dans le repos, après le travail.

C'est pourquoi j'étais calme.

J'avais reçu la lettre de Geneviève le lundi matin. Il n'y a qu'un train, le soir, et la gare de Puyloubiers se trouve à 12 km d'ici. Je fis avertir Alibert père. Il vint après déjeuner et je lui dis qu'il faudrait atteler vers cinq heures pour aller à la gare.

Il me répondit qu'on prendrait le mulet, parce que le cheval boitait un peu du sabot de devant, à gauche.

Et il ajouta :

– Jean vous amènera la voiture.

Je lui dis :

– J'amènerais autant que ça soit vous.

Le vieil Alibert ~~[illegible]~~ me regarda ; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~.

Mais comme je réfléchissais, il ~~[illegible]~~ garda le silence.

Je réfléchissais parce que tout à coup je trouvais gênant de lui annoncer l'arrivée de Geneviève.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

35 Et en effet c'était gênant. Je finis pourtant par m'y décider :

– J'attends ~~ma~~ cousine Metidieu. C'est vous qui irez la prendre à la gare.....

S'il s'étonna de cette commission imprévue, comme cela est probable, il n'en laissa rien paraître. Il devait intérieurement se demander pour quelle raison je n'y allais pas, moi, chercher ma cousine. Rien qu'à sa façon de se taire, il était évident qu'il se posait cette question. D'ailleurs tout le monde aurait fait comme lui. ~~Moi comme~~ Je n'attendais pas qu'il me fît part de ~~[illegible]~~ son étonnement ~~et~~ ~~[illegible]~~ Je savais qu'il allait continuer à se taire, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. C'est pourquoi je me sentais de plus en plus gêné.

Je lui dis :

– Moi, j'ai du travail, ici, et au poste à feu.

Le poste à feu est une petite bastide qu'on appelle aussi Nicolombe, et qui m'appartient. Elle se tient à quinze cents mètres d'ici sur un bout de plateau où pousse une pinède. Il y a là un puits et deux chambres en assez bon état. J'y ai une table, un lit, quelque vaisselle ; car souvent je m'y arrête, en herborisant et j'y conserve un petit dépôt de plantes – C'est un lieu agréable où je passe quelquefois la soirée, surtout l'été, quand les nuits sont chaudes.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le vieil Alibert n'ouvre pas le poste à feu, qui lui semble, sans doute, un ~~poste~~ luxe inutile, du moment que je ne chasse ~~jamais~~ pas. Il n'y monte jamais. Quand il faut faire du bois, il envoie son fils dans la pinède avec le mulet.

L'annonce d'un travail à faire, là haut, où il ne pousse que de l'aspic et des plants de thym calcinés dans les caillous, dut lui sembler une mauvaise plaisanterie. Mais il se garde bien de montrer en aucune manière son sentiment à ce sujet.

Il se ~~borne à~~ contente de me répondre :

– Du moment que c'est moi qui vais à la gare, et pas vous, je prendrai tout de même le cheval. Il me connaît.

Cette réponse me parut (ce qu'elle était probablement) un reproche sourd. Car je connais les Alibert. Leurs propos ne vous livrent jamais l'expression claire de leur sentiment. ~~Quand~~ Et ils ont quelque chose à vous dire, ils ~~ont~~ prennent ~~[illegible]~~ soin de s'adresser à quelqu'un que vous ne voyez pas, à côté de vous et à qui cependant ils parlent toujours avec beaucoup de réticence. Ainsi ils ne vous heurtent pas, mais ils vous arrêtent.

(A) Le vieil Alibert venait de m'arrêter. Car j'allais, un peu sottement lui expliquer, ce que j'avais à faire ici et à Micolombe.

Sa réponse rendait cette explication inutile. Elle signifiait qu'il ne me jugeait pas d'une humeur bien sérieuse. ~~et qu'il viait certainement à la gare mais avec le cheval, même claudicant, pour faire honneur à cette parente~~

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

36

Il irait certainement à la gare, mais avec le cheval, même boiteux, pour faire quelque honneur à cette parente ~~[illegible]~~, que je n'allais moi-même pas attendre ~~[illegible]~~, comme je l'aurais dû.

Je ne pus cacher un peu ~~[illegible]~~ d'humeur. Il se leva ; mais en arrivant à la porte, il crut bon d'ajouter :

— Nous descendrons la côte doucement, à cause des cahots. On n'a pas comblé les fondrières.

~~[illegible]~~ Il sortit, et en ~~[illegible]~~ s'en allant je l'entendis ~~qu'il~~ qui parlait au chien, affectueusement.

un blanc

B

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

J'allai attendre à cinq heures du soir à Nicolosi, de façon à ne pas me trouver chez moi quand Geneviève y arriverait. A la distance de quelques années, je me demande encore à quel mouvement j'ai obéi en agissant de la sorte. Car ma conduite n'a pas résulté d'un calcul; et j'ai plutôt cédé à un besoin que préparé une abstention significative. Non que j'eusse conçu quelque appréhension de l'imminence de cette rencontre. Et cependant il n'est pas douteux que j'avais un motif de la retarder.

D'envoyer à ma place le vieil Alibert à la gare, pouvait offrir l'apparence de marquer peu d'empressement; et, peut-être, sans m'en faire l'aveu, l'ai-je voulu marquer.

Il y a pire. J'avais pensé que les Alibert verraient d'un mauvais œil cette fille inconnue; ils supporteraient sa présence sans marques, certes, mais mal, tout de même. J'imaginai donc qu'en montrant si peu de hâte à accueillir Geneviève, j'apaiserais leur inévitable hostilité et qu'ils comprendraient ainsi le sentiment que cette nouvelle figure ne pouvait dérange en rien nos relations. Mais l'attitude du vieil Alibert me donna à penser qu'il n'approuvait pas ma conduite. J'étais inquiet de la rencontre avec Geneviève

Las Geneviève même dans son enfance, n'a pas été une fille de la campagne; et, depuis lors, telle que je l'imaginais après tout de travers, rien ne devait [illegible] en elle de ce qui, malgré tout, peut survivre de nos origines, la figure, son port, les propos, et surtout ce je ne sais quoi qui d'abord inquiétait les âmes simples, devaient fatalement changer la gravité d'un homme à la trempe du vieil Alibert.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Aussi, pour que je l'eusse envoyé à sa rencontre, fallait-il qu'un puissant, mais obscur mouvement du cœur m'y eût déterminé. Était-ce rancune sousnoise (j'en suis capable) ou secrète intention de lui imposer quelque idée de sa solitude? ou bien ai-je voulu l'avertir, dès l'arrivée de mon indifférence? Mais n'était-ce pas plutôt le désir bien étrange (et cependant encore passionné) d'être accueilli chez moi par elle, et non pas de l'y accueillir, puisque j'avais décidé de ne rentrer de Micolombe à la maison Théotime que lorsque j'aurais vu la carriole d'Alibert revenir du village à travers les champs?

Ces questions, je ne me les posai point alors. J'agissais suivant un instinct. Car je ne pensais pas qu'il y eût d'autre motif à mes démarches que ce besoin que j'avais de les accomplir; et qui me suffisait. B

L'après-midi ne me parut pas long. J'arrivai vers deux heures à Micolombe. Comme il y faisait chaud j'ouvris la fenêtre du côté du Nord; puis le placard où j'avais déposé, huit jours avant, quelques plantes cueillies sur le plateau, non loin de la seule source qui s'y trouve. A peine un filet, dans un creux large comme les deux mains, et je constatai avec chagrin que ces plantes s'étaient séchées. Leurs feuilles recroquevillées craquaient sous les doigts et tombaient en poussière. Toutefois je pus sauver un specimen de cette sauge (Salvia verbenaca), qu'on appelle chez nous „herbe au prud'homme", deux plantes de la grande Centaurée, (qui est honorable, un vulnéraire) quelques [illegible] et de l'arnica.

Je les étalai à nouveau et avec ~~[illegible]~~ soin dans leurs chemises de papier gris foncé ; j'inscrivis leurs noms sur des étiquettes, sans penser à rien d'autre.

A quatre heures le soleil ayant tourné, je fermai les volets du Nord et ouvris ceux qui donnent au midi, de façon à surveiller le chemin qui, un peu plus bas, dans les fonds, réunit les terres ~~de Claudius et les miennes~~ à Puyloubiers. De l'endroit où je me tenais (c'est-à-dire de ma table) je découvrais à peine les toits brunis du village et son clocher trapu, car une faible éminence le sépare du quartier où j'habite. D'en bas il disparaît complètement, mais quand le vent vient de ce côté-là, on sent quelquefois, de très bon matin, la fumée de la boulangerie et l'odeur du pain chaud.

De temps à autre je levais les yeux de mes plantes et par la fenêtre je regardais en bas vers Puyloubiers. Je savais que le train arrivant à cinq heures, il faudrait au vieil Alibert plus de vingt minutes pour gravir la côte qui monte du village jusqu'à cette petite crête qui nous le cache, et d'où ensuite le chemin descend tout droit vers les terres.

J'avais calculé juste, car à cinq heures et demie la carriole parut au haut du chemin. J'étais trop loin pour distinguer autre chose que deux petites formes assises côte à côte sur le devant de la carriole. Mais je savais que le vieil Alibert se tenait toujours à droite pour conduire, à cause du frein, et j'en conclus que la forme assise à sa gauche était celle de Geneviève.

La carriole descendit très lentement le raidillon ; même de loin, on entendait le frottement du frein contre la roue et les cahots, quand il y avait une fondrière.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On ne voyait personne dans les champs, sauf un homme, qui se hâtait vers la route à travers la propriété de Clodius ; et il me semble que c'était lui. Il disparut dans un boqueteau de chênes qui borde le chemin pendant une centaine de mètres, à mi-distance entre le village et le mas Théotime.

La carriole s'engagea sous le couvert de ce boqueteau, puis en ressortit ; enfin elle atteignit l'entrée des terres, tourna en grinçant et se dirigea vers la maison qui se trouve bien à quatre cents mètres de la route. De Micolombe on l'aperçoit, au milieu des blés, comme un îlot entouré de grands arbres, où rien ne bouge, mais qui le soir fume doucement.

Le mas Théotime fumait.

Martha Alibert et sa fille, devaient préparer le repas du soir pour moi et pour Geneviève. Et sans doute avaient-elles déjà arrangé la petite chambre qui donne du côté de la source, sur les buis, et où j'ai mis les meilleurs meubles de l'oncle Théotime : une commode dont les tiroirs exhalent un parfum sauge fané, l'armoire aux draps de fils qui embaume le savon de lessive, et ce lit à bateau qui sent à la fois la paille fraîche de maïs et le vieux bois de chêne. Là Geneviève dormirait bien, car la pièce a des avantages et quoique la fenêtre ne soit pas bien grande, il en vient, la nuit, un air frais, celui de la source, et l'odeur amère du buis, que pour ma part je trouve agréable à respirer.

A J'attendis que la carriole fût entrée dans le cour pour fermer les volets de Nicolombe et je commençai à descendre lentement, par le sentier.

Chemin faisant, je m'arrêtais pour cueillir, ou simplement pour examiner une plante. Je n'étais pas pressé.

Je me demandais ce qu'avaient pu se dire Alibert et Geneviève, depuis la gare jusqu'à la maison et de quelle façon Martha Alibert et sa fille François l'avaient reçue.

Que se racontaient-elles à cette heure, tout en m'attendant et comment lui expliquaient-elles mon retard?

B

J'arrivai au mas, entre chien et loup, et avant d'entrer, je déposai ma boîte d'herboriste, dans un hangard.

De la cour, par la porte ouverte, on voyait à travers le rideau de cordes, la lampe à pétrole, posée sur la table servie; et on entendait parler Martha Alibert.

Je ne comprenais pas très bien ses paroles ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ quoiqu'elle parlât lentement, selon sa coutume.

Mais je saisissais quelques mots, par bribes.

Elle disait, entre autres choses, que l'eau de la source était potable, et qu'on n'avait pas d'autre lait que celui de la chèvre pour le déjeuner du matin. ~~[illegible]~~

— Les premiers jours, on le trouve un peu forts, ajoute-t-elle, mais après on s'y habitue bien. C'est du lait.

Jamais je n'en avais entendu tant (de mots s'en allez) de sa bouche avare. Elle se tut.

J'attendis encore un moment ; mais personne ne parlant plus dans la maison, je soulevai le rideau et j'entrai.

Au bruit de mon pas, Geneviève, qui se tenait debout devant la cheminée, retourne la tête, et me sourit.

Je m'arrêtai, saisi d'étonnement. Elle n'avait pas changé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je ne m'attendais point cela ; à ~~tout, mais non~~ à cela ; et quoiqu'elle fût, devant moi, pareille en somme à celle que j'avais connue, je n'en croyais pas mes yeux. Elle avait même retrouvé quelque chose de cet air grave et convaincu qu'elle avait naturellement quand elle parlait aux arbres du jardin, dans son enfance. Et cependant elle se dressait, grande, mince ~~et~~, d'un seul jet ; non pas femme, mais jeune fille, tant il restait encore de fraîcheur dans ses yeux qui s'étaient attendris en me regardant.

Elle ne bougeait pas, mais elle continuait à me sourire.

Les deux femmes Alibert arrêtées de l'autre côté ~~près de la table~~ se tenaient l'une ~~[illegible]~~ près de l'autre, et nous regardaient avec une sorte de stupeur.

Je ne pus m'empêcher moi aussi de sourire.

Geneviève me dit :

— Tu es beau, Pascal, maintenant. L'air de la campagne t'a fait du bien.

— Vous avez ~~bien~~ raison, Mademoiselle, fit alors remarquer Martha Alibert. Monsieur Pascal possède une bonne santé. Ça se voit à la mine.

Je croyais rêver.

La lampe, éclairant par le bas le visage tranquille de Geneviève, faisait luire doucement ses ~~cheveux~~ yeux.

Comme elle restait toujours immobile, je m'avançai et lui tendis la main.

Elle continuait à ~~me~~ regarder doucement ma figure et semblait éprouver un plaisir innocent, comme quand on retrouve un objet usuel, que l'on croyait perdu, après quelques années ~~depuis longtemps~~, et qui, sans offrir ~~en~~ soi la moindre valeur, nous paraissait alors indispensable, parce qu'il nous était familier depuis longtemps.

Elle me dit :

– Maintenant, j'ai faim, tu sais, Pascal ; et le voyage m'a fatiguée.

Dehors on entendait le char à foin qui revenait ~~rentrait~~ à la remise.

– Nous sommes en retard, déclara Martha Alibert. Il faut ~~aller à la maison~~ rentrer.

Françoise à son tour souriait, sans bouger de place ; mais sa mère lui prit le bras, et toutes deux sortirent.

Dans la cour le vieil Alibert gourmandait le cheval ; et son fils, qui revenait de l'abreuvoir, en passant lui dit quelques mots. Puis les deux hommes s'éloignèrent et sauf le piaffement d'une bête dans l'écurie et le doux frottement de son chaînes qui raclait de temps en temps le ~~[illegible]~~ froid du râtelier, il n'y

avait plus un seul bruit autour de la maison. 42

Théotime.

Je me ~~demanderai toujours~~ suis toujours demandé, ~~sans obtenir une bonne réponse~~ comment la figure de Geneviève s'incorpora si naturellement à ce monde composé d'êtres et de choses qui paraissaient tout d'abord incompatibles avec sa présence. J'avais craint que les Albert ne la pussent souffrir, et les Albert, tenu compte de leur caractère, l'avaient admise sur les terres avec une familiarité tout jamais jusqu'alors, à ma connaissance, ils n'avaient donné d'exemple. Il est vrai qu'elle était entrée dans ce groupement si fermé de vies nobles et dures avec une telle aisance que rien, à son passage, n'avait été ~~effleuré~~ dérangé par les mouvements toujours un peu vifs qui la portaient vers les objets de son désir. Et quoique ce désir fût resté de plaire (on le devinait à des gestes, à des regards impétueux) elle ~~gardait~~ lui imposait une ~~retenue~~ volonté délicate qui le retenait un peu en deçà du plaisir de la séduction. Elle ne faisait plus de conquête, mais elle attirait.

Pour les Albert, d'un accès si difficile, elle usait d'un art du silence qui leur inspirait quelque envie de parler, sobrement. Elle réussissait ainsi à tirer de la bouche avant de ces deux hommes quelques paroles sensées et peut-être évidentes. Elle ne leur parlait ni du blé, ni de la vigne, grand sujet cependant de leur soin mais des arbres improductifs comme le peuplier ou le platane, et aussi des oiseaux. A leurs réponses, on comprenait

(ce que je n'aurais jamais cru) qu'ils en avaient, ~~au~~ ~~moins~~ observé la croissance et qu'ils n'étaient point insensibles à leur beauté.

Ils l'appelaient tous Mademoiselle.

La ~~seule~~ jeune Alibert me disait :

— Mademoiselle Geneviève ne veut pas que on touche à l'ormeau. Il faudrait pourtant l'émonder un peu. Mais après tout ça peut encore attendre ....

J'étais bien étonné. Le ~~seul~~ jeune Alibert ~~[illegible]~~ finissait pas m'~~avouer~~ avouer ainsi :

— Il y a un nid. Oh ! pas grand'chose : des pouillots, quoi !

Il haussait les épaules ; puis, il repartait avec sa scie, au bout ~~[illegible]~~ du bras, sans me demander mon opinion, au sujet de cet émondage. Et pas une branche ne tombait de l'arbre.

~~[illegible]~~

Les femmes Alibert dès le deuxième jour n'étant ~~ne~~ furent plus sur leurs gardes.

Martha Alibert qui avait de l'âge, du sens et un certain esprit de domination, abandonna sans s'en apercevoir ses positions habituelles de ~~[illegible]~~ défense ; et, comme Geneviève ne parlait guère, c'est elle qui rompait ~~le silence~~ le premier la glace, mais rarement sur des sujets domestiques. ~~Elle~~ Après quelques détours, elle disait :

— Avant mon mariage j'ai porté moi aussi une robe

carreaux, qui ressemblait un peu à la vôtre. Seulement les carreaux étaient gris. C'est moins salissant.

Mais ~~c'était~~ Françoise Alibert surtout ~~qui~~ s'attacha ~~surtout~~ à Geneviève.

Françoise était belle et n'en savait rien. Elle avait un corps calme, et un peu gauche, mais la tête puissante et très douce; et de grandes épaules brunes qui ressuraient lentement quand elle marchait. Quelquefois oubliant au milieu de la paille sa fourche de bois, elle s'arrêtait de ressuer le chanvre, pour regarder Geneviève qui arrivait sur l'aire. ~~Et~~ Quand Geneviève ~~était~~ devant elle, ~~et~~ sans rien lui dire, elle reprenait tranquillement son travail, et leurs deux jeunes figures se souriaient.

Quant au vieil Alibert, il ne parlait jamais de Geneviève.

(A) Sur leur rencontre à la gare de Puyloubier, je ne sais rien. Ils étaient restés une heure ensemble dans la carrule, et ils avaient ~~été~~ probablement échangé quelques mots. Je revis le vieil Alibert le lendemain dans le potager. Il m'entretint des chenilles et de la sécheresse, dont les salades et les haricots souffraient beaucoup. Il avait son visage habituel, calme et défiant. Moi-même je ne lui ~~demandai rien~~ posai aucune question.

Il me dit cependant :

— J'ai couvert les fumées, ce matin, à cinq heures. Il est bien sec maintenant. Et puis quand le vent vient de ce côté, ça sent un peu fort, chez vous, je crois, dans la maison.....

De mémoire d'homme, jamais le vieil Alibert, n'avait dû tenir compte, des exécutions ~~de l'odeur~~ du fumier.

Il ajouta pourtant.

— ~~Et puis~~ Du reste ça le rend bon. Quand on le couvre, il se renforce.

(B) Si tout s'était passé sous l'empire des lois habituelles de ce monde exigeant et réservé, la position de Geneviève auprès de moi, dès le premier jour, eût semblé équivoque. La gravité des Alibert l'eût, par contraste, exposée en un tel ~~jour~~ éclat de légèreté que, malgré notre cousinage, elle et moi, nous n'aurions pas pu, sans ~~descendre~~ glisser au scandale, habiter familièrement sous le même toit. Ce toit où nous vivions ensemble avec un plaisir, innocent encore, mais assez vif pour que nous ne pensions même pas à la dissimuler. Mais ces lois, dont j'avais éprouvé la force, ne jouaient plus, ou bien je n'en avais acquis jusqu'alors qu'une connaissance imparfaite, presque, tout en réglant aussi utilement que de coutume le cours des travaux et l'ordre des pensées, elles admettaient ce léger attendrissement des cœurs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

44

Il suffit pour créer entre les Alibert et moi une confiance plus profonde que celle qui déjà nous unissait, et à quoi ne manquait peut-être qu'une nuance affectueuse.

Geneviève l'avait fait naître et dès lors notre petit monde si laborieux et si sensé prit quelque idée de la douceur qui pouvait se cacher sous cette vie de solitude agricole et de travaux utiles.

Le vieil Alibert lui-même, à la fin de sa journée, s'asseyait maintenant un moment sous la vigne de sa maison, et il regardait les champs sur lesquels il venait de laisser sa peine. Quoiqu'il fût las, il mesurait la grandeur de la terre soumise et il était satisfait content de sa force.

Il restait là jusqu'à l'heure de la soupe, qu'il aimait épaisse, et, quand il la trouvait bien à son goût, il disait à Martha Alibert :

— Il faudra inviter, un soir, Monsieur Pascal et sa cousine.

Cela, je l'ai su plus tard par Françoise, mais ni Martha ni lui n'osèrent jamais nous inviter.

un blanc

Cette discrétion un peu fière, si elle retint les Alibert de manifester par un geste tellement insolite l'apparition d'un nouveau sentiment dans leurs rudes cœurs, n'en rendit que plus pénétrante cette racine qui venait de naître.

On ne constata guère de changements dans le va-et-vient paisible qui continuait à réunir la métairie aux mas Théotime. mais alors que par le passé, malgré notre bonne entente, les deux maisons vivaient chacune à part en deux pôles séparés des terres, maintenant en dépit de la distance les âmes s'étaient secrètement rapprochées.

On voyait quelquefois de loin François, arrêté devant l'écurie au pré de la grange et qui, un moment, regardait dans la direction du mas Théotime.

Et il m'arrivait de dire, le soir, en faisant mes comptes :

— Tiens, aujourd'hui, je n'ai pas vu Alibert. Il faudra que demain j'aille à la métairie.

Ainsi, au lieu de troubler la paix des champs, comme je l'avais craint, Geneviève en avait seulement accru la tendresse.

Les Alibert lui savaient gré de sa retenue. Elle leur offrait pas avec étourderie des services indiscrets comme les citadins ne manquent point d'en proposer aux gens de la campagne, quand par hasard, ils passent quelques jours à la ~~ferme~~ ; ce qui crée fatalement un grand embarras. Car le paysan n'aime pas la pitié, surtout quand il s'agit de la terre, qui a elle-même tant de peine à fournir, parmi les servitudes que l'homme et la nature lui imposent, ce peu de blé, ce peu de vin qu'on lui arrache.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cela ~~Alors~~ Geneviève le savait, et sans rien offrir à l'avance elle était souvent là (mais non point toujours, car elle ~~était~~ avait alors de la prudence ~~prudente~~) pour aider à quelque tache facile; et on l'admirait de le voir travailler en se jouant.

— Je t'aime, Françoise, disait-elle, parce qu'au fond je te ressemble. Mais tu manies ~~mieux~~ la fourche mieux que moi.

Elle se taisait un moment, pour donner à Françoise le temps d'être contente, puis elle ajoutait, presque à voix basse:

— Toi, tu es forte.

Et Françoise rougissait de plaisir

non blanc

Je ne voyais guère Geneviève, au cours de la journée. mais je n'éprouvais pas le besoin de la rencontrer plus souvent. Car nous avions tous deux le sentiment d'habiter ensemble depuis des années. Nous étant établi, chacun pour notre propre compte, dans de vieilles et douces habitudes, il nous suffisait de savoir que nous vivions réellement l'un près de l'autre, pour jouir du plaisir d'une présence toujours sensible à notre cœur.

Je me réfugiais souvent dans mon grenier où je comptais et recomptais mes plantes, comme si Geneviève n'eût pas été dans la maison. Mais elle y était. Et parfois jusque sous mes tuiles, dans le silence de la matinée, m'arrivait le bruit de son pas qui claquait sur les carreaux de sa chambre, ou sa voix qui appelait familièrement Martha, dans le cour.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~Dès le soir de son arrivée, elle avait traité la maison comme une vieille mère chez qui l'on revient s'installer après quelques mois d'absence et qui nous aurait conservé, pour toutes ses habitudes, notre retour.~~

~~Elle lui parlait affectueusement, car elle avait le don d'animer les objets en apparence les plus insensibles et de tirer des pierres elles-mêmes des consolations et des confidences~~

Dès le soir de son arrivée elle avait traité la maison comme une vieille mère chez qui l'on revient s'installer après quelques mois d'absence et où rien cependant ne nous est devenu étrange.

Elle lui parlait affectueusement, et en obtenant des réponses, car elle avait le don d'animer les objets en apparence les plus insensibles et de tirer des pierres elles-mêmes des confidences.

— Pascal, me disait-elle, cette nuit, la chambre a parlé. Tu ne t'étonnes pas ?

Moi, je faisais signe que non.

Elle souriait avec malice :

— Elle m'a dit : « Regarde au fond de mon armoire et tu y trouveras quelques vieilles reliques des Dérivat et des Metidieu. Elles sont presque toutes là. Car Pascal a de l'ordre ~~[illegible]~~ ....

Comme je détournais la tête, elle ajoutait vivement, et d'un air un peu effrayé :

46

— Ne te fâche pas, Pascal ; et donne-moi la clef de l'armoire.

Je la lui donnais.

Jamais alors je n'ai touché ses mains ni approché de sa figure ; et jamais je n'ai repensé au seul baiser, (mais si fou !) qu'elle m'eût donné de sa vie, lorsque je la rencontrai dans la campagne d'Aix et que je souffris ~~tout~~ sans le lui montrer.

Le soir, il arrivait, que nous nous promenions ensemble, après dîner, sous l'allée de platanes qui borde le chemin du mas.

Elle me disait :

— Pascal, ici, il n'y a plus de haies d'aubépines, comme à Sancergues. Tu te rappelles ?

Je me rappelais.

— Tu n'étais pas méchant, Pascal, ajoutait-elle. Car tu n'avais bouché que cinq trous, sur les six de notre haie. ~~[illegible]~~ On aurait pu passer ; mais ni toi ni moi, nous n'osions le faire. ~~[illegible]~~ ...

Elle se taisait. Nous marchions côte à côte sous les arbres. L'air sentait bon, car on était près de la grange et il y restait encore un peu de paille et de foin de l'année précédente, dans les ratchées.

un blanc.

Elle aimait la maison. Souvent elle se tenait dans sa chambre car la saison était devenue chaude et déjà sur les aires le soleil brûlait. Pourtant elle ne descendait que rarement vers la source, car elle prétendait que les eaux, même limpides, ne sont pas toujours amicales. Il est vrai qu'on ne sait jamais d'où elles viennent quand elles jaillissent ainsi de la terre; et peut-être y a-t-il, non loin de leur résurgence, un abîme, où des rivières souterraines alimentent de leurs courants silencieux des ~~noirs~~ profondeurs liquides, que nul n'a jamais explorées et qui dorment, à notre insu, noirs et lourds de menace, dans quelque caverne de la montagne. « Près des sources, disait Geneviève, on perd la raison. »

Sans doute parlait-elle en connaissance de cause, car les seuls moments où je découvris quelque ~~inquiétude~~ égarement sur sa figure, ce fut sous le couvert des bois, près de cette vasque d'argile où le surgeon de l'eau la plus innocente coulait régulièrement et presque sans bruit pour nourrir de vieilles racines et deux douzaines de carpes.

Une nuit qu'il faisait très chaud et qu'il luisait doucement, j'entraînai sous le voulois Geneviève à la source. Elle ne parut pas tout d'abord s'émouvoir de ce voisinage; et déjà elle me montrait avec ravissement les écailles luisantes des carpes qui passaient dans l'eau illuminée de lune. Mais tout à coup elle se tut et je fus frappé de son silence. Étonné je levai les yeux sur elle. Son visage était très blanc. De la main gauche elle se retenait à une branche et, tout son corps suspendu sur le vasque, elle regardait avec une

singulière frayeur, dans l'eau calme de la source, le paysage de cristal que la lumière avait fait surgir des fonds sombres et au travers duquel les bêtes nageaient mystérieusement.

Elle avait les yeux égarés, et je crus qu'elle allait tomber dans l'eau. Pourtant je n'osais pas la toucher. Mais elle se reprit. Son bras se crispa sur la branche et ramena son corps en arrière. Elle resta un moment immobile, puis vint vers moi.

Elle avait le visage encore très pâle ; et, elle me fixait de ses yeux verts, tout à coup si étranges, ~~avec un~~ qui laissaient filtrer ~~[illegible]~~ un regard aigu que je ne lui connaissais pas.

— Tu as bien fait de ne pas me toucher, murmura-t-elle. Rentrons.

J'étais moi-même assez troublé pour ne pouvoir répondre.

En arrivant à la maison, elle me dit :

— Ici, Pascal, je suis heureuse ; et je ne veux rien de plus. Mais, tu le vois, l'eau trouble les filles....

Maintenant elle souriait un peu, d'un sourire encore nocturne, mais tout de même assez apaisé, qui me fit du bien.

Elle rentra, calmée, dans la maison.

Cette nuit-là je me couchai tard. J'allai m'asseoir sur l'aire.

Tout y était tranquille et rassurant.

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ce fut la seule fois que Geneviève donna des signes d'une agitation inquiétante, mais qui ne laissa aucune trace.

Le lendemain je la retrouvai telle que j'l'aimais depuis son retour.

Elle préparait le petit déjeuner du matin dans la grand'salle ; et elle souriait toute seule tandis qu'elle coupait le pain qui craquait en se brisant sous la lame. Déjà une jatte de lait reposait sur la table et des cerises noires trempaient avec toutes leurs feuilles dans une terrine d'eau. Par la porte ouverte sur la campagne, entraient la lumière et la fraîcheur du matin.

On entendait coquetter les poules, et au loin, chez les Hébert, le chien aboyait légèrement.

Il faisait beau.

Geneviève avait laissé tomber ses cheveux fauves jusqu'à la pointe de ses épaules qui paraissaient fermes et douces sous le tissu de son corsage de toile. Et ses mains, qui touchaient le pain de ménage, animaient paisiblement la table où fumaient les bols de lait.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ce matin-là, elle était vraiment ma compagne et son génie sensible à l'influence des objets s'accordait à l'esprit de recueillement et de paix qui donne au mas Théotime tant de charme, en dépit de la ~~puissance~~ grandeur et de la sévérité de sa masse.

(A) Elle était là, et ne me voyait point, arrêté sur le pas de la porte, encore chargé des plantes que je venais de cueillir sur le plateau, et qui embaumaient. Mais je la surprenais en train de se plaire à sa tache et d'aimer la maison. (B) D'où venait-elle? Elle n'avait rien dit, et moi, je ne l'avais point interrogée. Il lui avait semblé naturel d'arriver d'un autre monde. Les jours vécus, l'étaient, et avaient disparu de sa vie. Moi-même ~~[illegible]~~ si curieux à me tourmenter, je n'avais pu la revoir que dans sa nouvelle innocence; et je recevais de son âme, dont l'ardeur cependant m'avaient tant fait souffrir, cet apaisement que ni les travaux de la terre, ni même l'amitié des plantes, n'avaient pu jusqu'alors apporter à mon cœur solitaire.

Elle se retourna et m'aperçut.

– Pascal, me dit-elle, tu dois avoir faim. Assieds-toi. Pose tes plantes au bout de la table. Tu viens de loin?

– Je viens de Micolombe.

– Ah! murmura-t-elle, je ne connais pas encore Micolombe.

Je m'assis en face d'elle.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

– Tu aimes la maison, lui demanda-t-il.

Elle réfléchit un moment, puis me répondit :

– J'aime tout ce qui me participe, Raoul.

Le lait était bon, le pain chaud et nous finîmes tous nos bols dans un profond silence.

C'est elle qui me révéla cette puissance et aussi cette qualité d'abri moral qui émanaient des murs du mas Théotime. La douceur m'en était depuis longtemps perceptible, mais je n'aurais pas su en définir la nature. Geneviève trouva le sens de la maison dont le signe s'était perdu depuis tant d'années. Lui y apporta le désordre elle y venait chercher l'apaisement. Ce qu'elle avait imaginé sans doute que nous ne bâtissons jamais pour nos abris seulement des fureurs de l'hiver, mais aussi pour nous mettre à couvert des mauvaises saisons de l'âme. (A) De là cette piété quasiment filiale, chez elle, pour cette masse paternelle qui nous abritait tous les deux (B).

Elle en connaissait les moindres retraits et particulièrement les plus difficiles à atteindre. Des celliers aux mansardes, elle avait exploré, pièce par pièce, les profondeurs de la vieille demeure ; et, même dans les chambres basses, où l'on met les provisions de bois et les vieux tonneaux, elle avait trouvé du plaisir à s'aventurer.

Jamais cependant elle n'avait pénétré dans le grenier où je tiens mes plantes.

Elle en avait découvert l'existence le lendemain de son arrivée.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

J'étais avec elle et nous nous promenions à travers la maison. Je lui expliquais : « Ici, tu vois, c'est la soupente où l'on fait sécher les raisins pour l'hiver. » Ou bien : « Voici la chambre d'Anne-Clémence Clodius. Elle est un peu délabrée. »

Mais en passant devant le grenier, je ne dis rien. Comme elle attendait une explication, elle me regarda. J'étais gêné. Je lui dis :

« C'est le cœur de la maison. On n'y entre pas. »

Elle détourna la tête et sourit. Je compris aussitôt que j'avais eu tort. Un vif désir, ~~[illegible]~~, venait de s'allumer en elle, si vif que je craignis qu'elle ne pût le contenir.

Mécontent, je l'entraînai plus loin, d'un air assez bourru. Elle continuait de sourire, en dessous, avec une expression soumise, où pointait la ruse. Je l'avais piquée, je le voyais bien. Mais au bout d'un moment elle parut penser à autre chose.

Nous allâmes ainsi jusque sous les combles. En redescendant il fallait que nous repassions devant le grenier. Je m'aperçus alors que la clef était sur la porte. Geneviève surprit mon regard. Je n'osai, devant elle, enlever la clef et le mettre dans ma poche ; mais mon hésitation ne lui échappa point, et elle devina certainement ma méfiance. Nous continuâmes notre visite ; et nous passâmes une soirée agréable, jusqu'à dix heures.

Quand Geneviève se fut retirée dans sa chambre, je montai au grenier, comme tous les soirs. un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

50

~~Dès que j'en eus~~ à peine eus-je refermé la porte, ~~[illegible]~~ que, je fus saisi du pressentiment étrange qu'il ne fallait à aucun prix que jamais Geneviève y pénétrât.

Ce pressentiment me frappa d'autant plus vivement qu'il parut se former devant moi, dans la pièce ; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, comme si ~~quelqu'un~~ un être, ~~[illegible]~~ surgi de l'ombre, tout à coup m'eût parlé à voix basse, ~~quelqu'un était là~~. Je crus ~~[illegible]~~ sentir le souffle. ~~Cette impression de présence~~ Mon émotion fut si forte que je me hâtai d'allumer la lampe et que je examinai, autour de moi, toute l'étendue du grenier. Il était vaste et quelques coins en restaient sombres. J'y allai, la lampe à la main comme si j'avais cru vraiment que quelqu'un s'y trouvait ~~[illegible]~~ encore, dont la bouche invisible ~~m'avait~~ m'eût chuchoté cet avertissement.

Pourtant la pièce restait ~~paisible~~ accueillante ; et sauf l'inévitable bruit d'un insecte qui taraudait une poutre au dessus de ~~sa~~ ma tête, tout se taisait sous les tuiles, encore chaudes de la journée, ~~[illegible]~~ à travers lesquelles pourtant commençait à passer un peu de la fraîcheur de la nuit.

Sur la grande table de chêne, qui occupe le centre de la pièce, il y avait deux livres, dont l'un, encore ouvert, montrait le dessin d'une ~~[illegible]~~ branche d'armoise (artemisia vulgaris) avec ses fleurs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A côté se trouvaient, épars, quelques cahiers où j'inscris chaque jour mes observations de modeste herborisateur, (Mais là je note aussi le temps qu'il fait, l'état de la terre, le souvenir d'une lecture et quelquefois même un petit événement. Il est vrai que les événements dignes de remarque sont, ici, bien rares).

~~[illegible]~~, Le long des murs, je voyais les armoires et les vitrines où dorment les plantes. Au plafond, ~~qui est bas~~, pendaient, sur des fils, quelques plantes d'arnica et de pariétaire, que j'avais mis à sécher, parce que ce sont des herbes médicinales dont on a quelquefois besoin à la campagne.

Tout m'était familier et très amical dans cette studieuse retraite où j'avais abrité, depuis plusieurs années, la part la plus secrète de ma vie, ~~celle que je réserve aux plaisirs de l'étude ou de la lecture, et que personne [illegible]. n'avait encore pénétré jusqu'à ce jour.~~

~~Je vais m'y délasser des soins et des soucis de la terre, et j'y mène une vie à part, en accord avec mes goûts à part, qu'animent seulement les figures qui me sont chères, car, parmi quelques livres et des reliques familiales,~~

J'y reconnaissais le visage du moindre objet et je n'y voyais rien que ne m'inclinât à la confiance. Confiance si naturelle que je dors quelquefois dans le grenier, surtout l'hiver, parce qu'~~elle~~ j'y allume un grand feu, dès six heures du soir, et qu'alors il y fait très bon.

J'ai donc installé dans le fond, où s'ouvre une sorte d'alcôve, un vieux lit de bois, que je dissimule pendant le jour derrière un rideau glissant sur une tringle.

C'est là que je dors le mieux, personne ne s'en doute. ~~[illegible]~~ ~~et c'est là sans doute la raison de mon bon sommeil.~~ Car j'aime pour dormir les lieux ignorés, et nul ~~personne~~ ici ne connaît l'existence de ce lit de repos dont j'assure moi-même l'entretien.

Afin de le rendre plus agréable, j'ai suspendu au mur, ce vieux couvre-lit de famille brodé jadis par Madeleine Derivat, et où l'on voit, en plus des deux colombes, cette petite croix inscrite dans un coeur ou dans une rose (je ne sais). ~~[illegible]~~ ~~dont avait-elle un sens, que nous avons perdu depuis longtemps, et qui fut cher à cette sainte fille disparue.~~

Coeur ou rose jadis ont eu un sens, que nous avons perdu par négligence, et qui, pour qu'elle l'ait brodé sur les deux colombes, avait dû être cher à cette sainte fille disparue.

Ce couv.-lit dissimule une porte condamnée qui donne sur d'autres greniers dont on ne se sert plus maintenant ; de telle sorte que, je suis bien seul dans les hauts ~~immenses~~ de la maison.

Rien ne s'est jamais venu y troubler mon travail ni les quelques rêveries que parfois je m'accorde. Car je n'appelle pas un trouble l'apparition, dans mon sommeil ou dans une veille, des quelques figures que j'ai aimées et dont le souvenir, ou peut-être les Ombres, me visitent ici plus familièrement qu'ailleurs.

Ce sont les Derivat et les Metidien les plus tendres de la famille, ceux que je voyais ~~j'ai connus~~ à Sancergues dans mon enfance, et quelques autres plus anciens, que je n'ai point connus vus, mais qui viennent pourtant autour de moi. Nul d'entre eux ne me parle ; ~~Nul ne parle d'entre eux~~, mais souvent leur présence ~~est~~ se manifeste, ~~[illegible]~~ à des signes certains qui se forment en moi, dès ~~[illegible]~~ que ces Ombres touchent à ~~touché~~ mon âme ; et peut-être, à propos de Geneviève, est-ce l'une d'elles, qui m'a, cette nuit-là, averti si doucement de ne pas lui ouvrir la porte du grenier.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

52

(A) Si ces considérations peuvent sembler étrange du fait d'un homme comme moi, élevé dans de graves disciplines et quotidiennement aux prises avec la matière même de la terre, c'est que les âmes les plus simples (et c'est mon cas) reposent sur le sang ; et que le sang traîne en lui les puissances des vies antérieures, d'où le moindre désir, le moindre appel de notre bouche, dégage ces figures voilées qui viennent se ranger silencieusement autour de nous.

Devant les Alibert, en présence des champs et des saisons agricoles, je pense et travaille en Clodius qui s'attache au réel et n'élève jamais les yeux au dessus de l'horizon de la terre.

Cependant, ma tâche accomplie honnêtement, j'ai réservé ici l'étendue d'une petite retraite où je peux composer avec le parfum des herbes sauvages et quelques êtres amicales un monde clos qui m'appartient.

L'un ne nuit pas à l'autre ; car les messages que j'entends des invisibles qui hantent ma solitude, s'accordent aux conseils de la terre. Mais ce que l'une me dit avec rudesse, de l'aube au soir, les autres, dans la nuit, m'en entretiennent avec la douceur persuasive que savent prendre les Ombres familiarisées avec nos soucis.

B

C'est pourquoi je défends ce lieu de rencontre. J'ai peur que la moindre intrusion n'y dérange le secret de ces habitudes.

Toutefois si j'en ai toujours interdit l'accès à Geneviève, ce fut autant dans son intérêt que dans le mien.

Je savais qu'il était prudent d'arrêter, une fois au moins, son désir inlassable à tout pénétrer, à tout saisir ~~prendre~~ et à tout perdre. Pour calme qu'elle me parût, je craignais qu'à tout moment ce feu ne revînt la surprendre, et je pensais que le meilleur moyen de lui conserver les avantages de ce nouvel état qui lui donnait quelque bonheur, était d'abord de ne pas lui livrer le cœur ~~[illegible]~~-même de la maison; et qui, sans doute, n'est pas autre chose que mon cœur, ~~je le sais bien~~, trop sauvage et mal défendu.

(A) Certes, j'avais raison; mais il suffit tels! d'un incident, futile en apparence, pour qu'une porte tombe; car la femme n'a pas de cesse qu'elle n'ait enfreint les défenses, ne serait-ce que pour substituer sa volonté, ou son caprice, aux lois que l'on avait cependant établies ~~uniquement~~, ~~[illegible]~~. pour la protéger (autant qu'il se peut) contre ~~[illegible]~~ ce démon ~~qui les accompagnait~~. du désir inavouable qui partout l'accompagne ~~[illegible]~~.

Geneviève ne me dit rien, mais n'oublie pas ~~[illegible]~~ ma défense.

J'aurais cru cependant qu'elle n'aurait conçu qu'un respect craintif pour ce mystère, et non pas l'envie sourde et tenace qui la prit peu à peu de le briser. Je comptais sur l'attrait de ce lieu interdit pour attacher secrètement son âme à la maison, sans prévoir toutefois qu'elle irait au delà d'un dépit très éphémère et de ces rêves qu'elle était bien capable d'imaginer pour peupler cette retraite impénétrable.

Mais le dépit laissa une trace; et les rêves, au lieu d'apaiser sa curiosité naturelle, nourrirent une tentation qui se cacha. Et si je l'attachai ainsi, comme j'en avais le dessein, au cœur même de la maison, ce fut par la force d'un désir plus profond et plus dangereux que je ne pouvais le soupçonner.

un blanc

(53)

Car là se dressait une porte fermée ~~et cette porte était fermée~~, tandis qu'ailleurs, à travers les champs, elle s'ébattait sans contrainte, en dépit des ~~leurs~~ frontières. Mais ces frontières, le plupart du temps, restent fictives et rien ne marque le moment où l'on passe d'un lieu dans l'autre lieu.

Geneviève allait sans le savoir ~~passait~~ de l'un à l'autre, ce qui désolait en secret le vieil Alibert.

Car le vieil Alibert croit à la sainteté des bornes agricoles. Un champ ne devient tel, pour sa raison, que s'il a des limites bien établies ~~sûres~~. Il faut qu'on puisse les tracer sur la terre, ~~du Levant au Ponant, du Nord au Sud,~~

~~au [illegible]~~ d'un sillon ~~[illegible]~~ creusé ~~[illegible]~~ au cordeau."

Il a horreur des empiètements, même s'ils ~~sont~~ tournent à son avantage, et il n'est point, pour lui, de culture possible si l'on ne sait au juste où doit s'arrêter le labour, et le jet des semailles. Une poignée de grains jetée à l'étourdie et qui tombe chez le voisin ~~lui semble une impiété [illegible]~~ est une impiété grave. ~~[illegible]~~, et si le voisin, pas mégarde, vous gratifie de sa ~~[illegible]~~ semence, le vieil Albert, en arrache les épis ~~quand~~ dès ils poussent en herbe, car il prétend les reconnaître, parmi les siens. Il va ainsi jusqu'à ~~prétendre~~ vous dire que le blé ne pousse bien que chez soi, car chaque blé aime sa terre et méprise la terre du voisin.

Pour éviter la confusion et le sacrilège des sols, il a eu soin de ~~[illegible]~~ planter le ~~[illegible]~~ autour du domaine de grandes pierres, ~~qu'il a profondément plantées~~, et qui, de distance en distance, même quand les moissons sont hautes, dépassent les épis et affirment les droits de cette terre que les Albert ont ~~[illegible]~~ cultivée.

— On travaille mal, déclare le vieil Albert, quand on ne sait pas où s'arrêter.

Savoir s'arrêter est, pour lui, la loi ~~qui fonde~~ ~~[illegible]~~ ~~de la vie~~. sur quoi se fonde la solidité de la vie

~~Et dépasser la borne de son champ c'est profaner l'honneur de sa récolte.~~

Geneviève à son grand regret ne savait pas où s'arrêtait la propriété Théotime.

Il avait une fois ou deux essayé de lui en montrer les bornes : ici finissait Clodius, là commençait Farfaille et plus loin Genevet.

Elle l'écoutait gravement et l'admirait beaucoup d'avoir enfoncé dans le sol tant de pierres visiblement très lourdes ; puis elle lui disait :

— Je vois bien, M. Alibert ; mais enfin il n'y a pas de vraie clôture ; et alors qui peut m'empêcher, moi, quand cela me plaît, d'entrer dans le champ du voisin, du moment que je n'y fais pas de mal ?...

Le vieil Alibert baissait la tête et s'en allait.

Elle voyait bien qu'elle avait chagriné le vieil homme et en devenait ~~[illegible]~~ triste ; mais elle ne comprenait pas pourquoi il prenait tant de peine à lui indiquer des limites imaginaires. Car le sol arrivait du bout de l'horizon à travers Genevet, Farfaille, Clodius, Théotime, sans rencontrer l'obstacle d'une haie et il s'étendait d'un seul tenant jusqu'à la racine des montagnes. Cette vaste étendue en pente existait réellement à ses yeux ; mais le reste, non pas, qui n'offrait au regard que de chimériques barrières, à travers lesquelles avec toute la fougue du vent elle passait.

Car elle aurait ~~[illegible]~~ parcouru la campagne.

Contre mon attente, elle le fit avec un soin et une sorte de méthode dont je ne me suis jamais expliqué la raison. Au lieu de partir au hasard de ces champs dont elle avait anéanti une fois pour toutes les limites conventionnelles, elle s'orienta d'abord vers le Sud et explora vivement Farfaille.

Farfaille n'est pas grand et elle eut vite fait d'en accomplir le tour.

J'entretiens d'excellentes relations avec Farfaille. On se rend des services à l'époque du battage et pour les vendanges, quand un coup de main est nécessaire; car la fierté des Albert, si elle répugne à la confusion des tems, est demeurée assez sociable, et il est décourtoisie dans nos quartiers, même si l'on peut s'en passer, d'accepter l'aide qu'on vous offre poliment, à charge de revanche. Mais à part ces moments de bon voisinage, on se fréquente peu.

B J'imagine donc sans peine la stupéfaction de Farfaille lorsqu'il vit arriver cette fille du vent.

Je sais qu'elle le découvrit, près de sa noria, en train de repérer une rigole. Elle sortit à l'improviste d'un bouquet de roseaux.

Farfaille, qui est vieux, comme Albert, et qui lui ressemble un peu, a conservé de bonnes manières.

Il lui dit :

– Mademoiselle, sautez si vous voulez, mais surtout n'abîmez pas une rigole.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Geneviève sauta et n'abîme rien.

Il lui dit encore :

– Peut-être vous venez de loin, peut-être non. Ici, c'est Farfaille.

Elle s'assit au bord de la noria et lui répondit :

– Moi, je suis Théotime.

Le vieux se mit à rire :

– Je m'en doutais.

Il appelle sa femme. Sa femme vient. Elle est un peu grosse, mais bonne. On fit en quelque sorte des présentations. Mais Geneviève était curieuse de savoir comment Farfaille avait compris qu'elle venait de Théotime.

Il répondit :

– Ma foi, je n'en sais rien. Ça se voit. Vous n'êtes pas tout à fait comme les autres.

Et tout le monde se mit à rire. Farfaille était conquis.

Encouragée par cet accueil, Geneviève passa chez Genouvet.

un blanc

U. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Genevet comporte une petite ferme, une source, ~~une [illegible]~~, et ~~surtout le verger~~ une treille. La maison s'est mise à l'abri dans un creux, où poussent de grands saules. C'est un lieu humide et ombrage. Mais le beau de la terre est le verger. Au printemps, il se couvre d'une neige de fleurs et embaume toute la campagne. On ne le voit pas. Il se cache derrière une haie de roseaux vivaces qui s'élèvent au dessus de la tête des arbres. Il n'est pas grand, mais clos avec soin et fleure le fruit mûr, ~~et~~ le miel d'abeille. Genevet le tient très propre ; ~~et~~ l'eau d'arrosage y est canalisée jusqu'au pied de chaque arbre. Pas d'herbes folles sur le sol où pousse cependant un carré d'orge. ~~et~~ mais dans l'air on entend toujours un sécateur qui élègue discrètement les branches inutiles. C'est plaisir que d'y pénétrer ~~[illegible]~~ en Avril quand commencent les cerises, ou bien, à la fin de Septembre quand les dernières pêches riches de sucre et parfum, semblent sur le point de tomber de la branche et attirent un tourbillon de guêpes ivres.

Malheureusement l'accès n'en est pas toujours facile, à cause des deux Genevet, le mari et la femme, qui ne se montrent pas aussi accueillants que Farfaille. Ce sont du reste de braves gens, mais noirs et maigres, l'un et l'autre ~~tous les deux~~, et qui tremblent par leurs fruits. De mémoire d'homme on n'a pas vu un maraudeur dans la région ~~[illegible]~~, et jamais il n'a manqué une prune ~~[illegible]~~ au jardin Genevet. N'empêche que les Genouvet dès que leurs abricots ~~fruits~~ se dorent un peu deviennent extraordinairement taciturnes. ~~et méfiants~~ Ils se méfient

Même Alibert tout à coup paraît suspect ; et je sais que, la nuit, ils se lèvent à tour de rôle pour faire un tour sous leurs arbres. Jean Alibert les a vus, en rentrant de la fête.

Ils ont bien pris un chien ; mais toujours ce chien les déçoit. Vingt fois ils ont changé de poil et de race ; et fatalement le gardien qui leur arrive est une de ces bêtes pétillantes qui gambadent, et même qui rampent, devant le premier visiteur venu. Genevet a beau les mal nourrir pour les rendre un peu féroces, ses chiens restent tout juste bons à aboyer faiblement à la lune quand ils s'ennuient de se trouver seuls dans l'obscurité, tellement ils aiment la compagnie. Cela désole Genevet qui change de chien tous les six mois. Mais le chien a toujours le même caractère et Genevet par la chance. Il n'ose s'en plaindre, de peur d'attirer l'attention sur son jardin, si mal gardé. Quand par malice (car tout le monde connaît sa faiblesse) on lui en demande des nouvelles, il dit : « Maintenant ils peuvent venir. J'en ai trouvé un bon. Il mord. » Tout le monde se met à rire et Genevet quitte la compagnie presque aussi mécontent de lui que de son chien.

(A) Tel est Genevet.

A part ce petit ridicule, ce n'est pas un homme inabordable, pour qui le connaît. Mais comme il a peur même de son ombre, il présente la figure la plus revêche, à ceux qui l'abordent pour la première fois. Il faut savoir le prendre. Il s'attend toujours à entendre rôder quelque mauvaise engeance autour de son enclos. Aussi a-t-il à l'oreille très fine au vent, et le moindre bruit de pas le met sur ses gardes.

~~derrière un buisson~~.

Alors il se cache, aux aguets, derrière un buisson qu'il a aménagé pour cet usage ; mais il a beau y rester pendant des heures, personne ne vient. Et il est déçu.

(B) J'imagine donc aisément quelle fut sa crainte et sa joie, ce bel après-midi de juin, quand il s'aperçut tout à coup qu'un pas léger glissait avec précaution dans les feuilles, derrière la grande haie de roseaux, comme si quelqu'un y cherchait une brèche pour pénétrer dans le jardin. Il se retira aussitôt dans sa cachette, et au bout d'un moment il vit une jeune fille sous les arbres. Le chien la suivait, très heureux ~~d'une telle aubaine~~ de son aubaine ; ~~et~~ la jeune fille, qui portait un ~~grand~~ panier à son bras, s'assit sous le plus ~~[illegible]~~ le plus feuillu des abricotiers ; puis renversant ~~relevant~~ la tête et regarda les beaux fruits avec ravissement. Le chien vint s'asseoir près d'elle ~~à ses pieds~~. Le corps de tout son long ~~tête renversée en arrière~~, dans l'orge, qu'elle abîmait, la jeune fille paraissait si heureuse que Genevet, bien étonné dans sa guérite, se demandait, sans savoir que répondre, d'où elle tirait une si vive satisfaction. Mais Geneviève, qui l'avait surpris, à travers les roseaux, alors qu'il se retirait dans sa cache, trouvant qu'il faisait bon, que le lieu était beau, et l'odeur des abricots agréable, ne donnait aucun signe de vouloir changer de place. ~~Et~~ Genevet accroupi dans ~~qui commençait à trouver sa position~~ ce lieu incommode ne savait plus comment sortir de son trou, pour apparaître. Il était quatre heures.

~~Geneviève~~ Vers cinq heures Geneviève eut pitié de lui. Elle se leva, siffla le chien, tourna le dos, et s'éloigna de quelques pas dans la direction ~~de la ferme~~ de la haie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Aussitôt Genevet sortit de sa cachette, et furtivement s'esquiva du jardin, trop heureux qu'on ne l'eût pas aperçu ! Malheureusement en posant le long des roseaux, il en poussa un et le chien, pris d'un zèle étrange, se mit à aboyer vers lui avec fureur. Alors il se hâta vers la maison, et on l'entendit qui appelait sa femme ; sans doute lui conseille-t-il de ne pas se montrer, car en passant, devant la porte, Geneviève trouva tout barricadé.

Et Personne ne répondit à ses appels. Elle rentra à Théotimé avec le souvenir d'une vraie paradis de campagne qu'elle avait pu voir une fois, par une chance inexplicable, mais où jamais, à sa grande désolation, elle n'oserait revenir.

Mais moi qui connais Genevet, je pense qu'il a attendu le retour de Geneviève et qu'il ne s'est pas consolé, dans le fond de son cœur timide, qu'elle n'ait point voulu arracher sous ses yeux, fruits et feuilles, la plus belle branche du jardin.

~~Elle rentra à Théotimé avec la conviction d'avoir, par une chance inexplicable, vu, un vrai paradis de campagne,~~

Un blanc

(A) Ces courses de Geneviève vers le Sud, à Farfaille et à Genevet, ne furent sans doute que des tentatives préalables à une connaissance plus profonde du pays. D'instinct Geneviève descendit vers les lieux faciles. Ainsi elle essaya ses forces et tâta ce terrain encore inconnu d'elle qui entoure le mas Théotime. La nature ne lui en parut pas hostile; elle y prit confiance pour des expéditions plus longues et plus hasardeuses.

Au Nord commencent les premières pentes qui conduisent par mamelonnements successifs jusqu'aux plateaux. A mi-hauteur, on aperçoit sur une croupe le petit cube blanc de Micolombe.

Dès le premier matin, en ouvrant sa fenêtre, Geneviève le découvrit, et comme elle est très matinale, à cette heure, avec son petit toit à quatre pentes ~~il paraît~~ Micolombe était certainement encore tout baigné de lumière. Par derrière on voyait le bois de pins, les roses fauves ou violets, et les petits chênes tendus contre les premières falaises. A ce moment du jour qui suit l'aube, je sais que la ~~muraille~~ pic de ces falaises, touchée par une clarté encore très pure, prend une tendre coloration ~~[illegible]~~ qui repose les yeux, quand on sort à peine du sommeil; ~~[illegible]~~ L'été je ne me lève pas sans aller d'abord regarder, ~~du haut~~ de ma chambre, cette lumière qui se reflète sur la montagne. L'air qui vient de là haut

tout frais encore de la nuit, apporte jusqu'à Théotimé 58
l'odeur des myrtes et des genevriers qui poussent ~~le haut~~
en abondance sur les plateaux. Cette vue et cet air procurent
un plaisir à quoi je ne saurais rien comparer, car, à ma
connaissance, il n'en est point qui satisfasse autant les
sens, ~~les plus légers~~ à leur éveil et qui apaise le cœur si simplement.

Je comprends donc que Genevrière en ait été tout d'abord
ravie, ~~puisque~~ si je l'étais moi-même, et que ce ~~d'un~~ spectacle et cet air
se soient mieux accordés encore ~~qui s'accordaient~~ ~~en~~ ~~mieux~~ ~~avec~~ à la première fraîcheur de son sœur
qu'ils ne le peuvent faire à ~~la force aigre~~ l'âpreté du mien. Nicolombe
lui plut au point qu'elle m'interrogea, à son sujet,
dès que je la vis ; et quand elle en tut le nom, évidem-
-ment si doux à une fille, elle manifeste, avec une
vivacité extraordinaire, le désir d'y aller le jour-même
ce qui me donna de l'humeur, que je cachai ; car
Nicolombe, autant que mon grenier à plantes, est
pour moi, un lieu de refuge où je me protège.

Je ne sais si elle devina quelque réticence dans mes
paroles, mais elle ne donna pas suite à son projet.
Je la vis donc avec plaisir détourner son ardeur vers
le Sud, où je savais que Farfaille et Genevet ne
lui feraient pas un mauvais accueil.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais je n'espérais ~~pas~~ guère qu'ils le retiendraient.
Car il n'est point de comparaison possible entre ces satisfactions immédiates que nous donnent des lieux amènes, comme Genevet et Farfaille, et l'attrait des hauteurs.

Or Micolombe est déjà un haut lieu ; et la nature de son territoire inculte diffère beaucoup des terrains, encore labourables, de Théotime. Micolombe a peu d'eau. Sauf l'ermitage de St Jean, qu'on aperçoit un peu plus loin, et plus haut, à main droite, il n'y a pas dans tout le pays de bâtisse plus dominante. De là cet air à part, de solitude et de petite montagne qui plaît tant. A Micolombe on se trouve déjà en Haute-terre. Pour y atteindre, en partant de Théotime, il faut faire un grand détour. Car Théotime est séparé de Micolombe par Clodius ; et Clodius s'étend largement et profondément. ~~[illegible]~~ Le chemin ~~[illegible]~~ passe bien plus loin, à gauche, et s'élève en serpentant à travers les arbustes nains et les cailloux. Il est assez long. Tandis qu'en ~~prenant~~ coupant tout droit dans les terres, par Clodius, en un mien de temps ~~[illegible]~~, on arrive à Micolombe.

Mais il faut traverser Clodius dans toute sa profondeur. ~~et dans la quantité personne ne s'y risque~~ et personne ne s'y risque.
~~et dans toute la quantité~~

Les uns, comme le vieil Albert s'en abstiennent, par devoir et respect des bornes, les autres par crainte d'un éclat et des chicanes consécutives voire des représailles. Car Clodius veille, on le sait. De notoriété publique ses terres ne sont pas un lieu de passage, même pour les chasseurs. Et cependant il n'y a pas grand chose à abîmer sur ~~ses terres~~ elles, car il les tient mal. Son mauvais caractère et son avarice le laissent la plupart du temps sans métayers, et comme la propriété est vaste, (2) il ne peut (1) à lui seul (3) y suffire. Aussi ~~[illegible]~~ ~~y au regard~~, de grandes étendues incultes, où poussent vigoureusement ~~[illegible]~~ chiendent ~~[illegible]~~ le chardon bleu, la ronce, ~~[illegible]~~ rétais peu d'ablé, d'avoine et une maigre vigne, ~~et pas un seul arbre fruitier~~. Il faut dire cependant, à la décharge de Clodius, que son territoire, qui forme la transition entre les quartiers à culture et le roc des collines, ne lui fournit ~~[illegible]~~ qu'un sol ingrat, ~~[illegible]~~ qui mange la semaille.

est vaste, à lui seul, il ne peut y suffire. Aussi découvre-t-on ~~[illegible]~~ de grandes étendues incultes où bleuit le chardon et foisonne la ronce. Peu d'ablé, une maigre vigne, et peut-être ça et là quelques amandiers.

Cependant il faut reconnaître, à la décharge de Clodius, que son territoire, placé entre le quartier des cultures et le roc des collines, ne lui fournit qu'un sol ingrat qui mange la semaille.

Par contre, sur une ligne de deux ou trois cents mètres et au beau milieu de ces pauvres terres, s'élève une masse de grands arbres, platanes, chênes et peupliers. Ils croissent là, sans doute à la faveur d'une nappe d'eau souterraine qui n'a pu remonter à travers le calcaire jusqu'à ~~[illegible]~~ l'humus, mais que les racines profondes, toujours en quête d'un peu de fraîcheur, ont dû atteindre après un siècle ou deux de pénétration. Et maintenant elles mordent à l'eau.

Les arbres, dont quelques-uns sont de ~~vrais~~ colosses, ensevelissent la maison de Clodius sous leurs ~~feuillages~~ frondaisons. On ne la voit plus. Ainsi Clodius vit dans l'ombre, et rien n'indiquerait qu'un homme habite là, si, le soir, un peu de fumée ne s'élevait à travers le feuillage, quand il allume son maigre feu.

Cette fumée naturellement attira l'attention de Geneviève, et il faut reconnaître qu'elle est souvent très douce et très bleue. Moi-même je m'oublie quelquefois à la regarder.

Je surpris ~~un jour ou deux~~ un soir ou deux, Geneviève en contemplation devant elle ~~ce filet de vapeur calme~~. [Quatre cents mètres au moins nous séparent de la maison de Clodius et j'ai constaté que l'espace nu, qui s'étend des Tosnes ~~nord~~ ~~de Théotime à cet~~ plantées au Nord de Theotimi jusqu'à ces ~~sombres~~ ~~frondaisons~~ noirs ombrages où elle se ~~[illegible]~~ tapit, donne par contraste à ce bois un attrait puissant qui peut ~~tenter~~ agiter l'imagination.

La fumée, l'étendue, le bois me semblèrent des tentations propres à troubler Geneviève; ~~et~~ j'aurais voulu, ~~[illegible]~~, provoquer ses confidences; mais, soit maladresse de ma part, soit dissimulation en elle, jamais je n'obtins qu'elle m'en parlât. Alors qu'elle m'avait, peu ou prou, éclairé ~~tout de même~~ de ses descents à Geneviève, à Barfeuille ~~[illegible]~~, sur le fait de ces terres silencieuses et de ce bois d'où ne sortait qu'un fil de fumée vers le soir, elle garda le silence.

60

Cependant la passion couvait en elle ; à des riens, tout à coup, on le devinait. Mais elle devait soupçonner qu'une aventure sur ces terres nouvelles comportait probablement plus de risques, et surtout qu'elle ne serait désagréable. Elle ignorait pour quelles raisons, pourtant je savais par les Alibert qu'elle avait posé des questions prudentes à Françoise sur ce domaine qui touchait de si près à Théotime et où jamais personne ne se montrait.

Car Clodius continuait à sa terre chez lui. S'il coupait encore l'arrosage de temps à autre, il avait cessé d'allumer, même par vent favorable, ces feux de broussaille qui nous enfumaient si bien. Ce calme, il va de soi, ne me disait rien de bon ; et le vieil Alibert lui-même, qui n'en soufflait mot, n'était pas sans en tirer quelque souci, comme Françoise me le confia. (A)

La journée finie, au lieu de se reposer sous la treille, il allait faire un tour dans la vigne qui mitoyenne à Clodius ; et là, tout en ayant l'air d'examiner son chasselas, il portait, en dessous, un regard méfiant sur toute l'étendue visible du bien Clodius. Mais le bien Clodius restait muet.

Les jours passaient et à Théotime nous commencions à éprouver un petit malaise.

B

Pour comble le temps se mit à l'orage. L'air d'abord s'alourdit des nuées montèrent lentement de l'Ouest, mais elles s'arrêtaient au dessus des plateaux et là elles s'immobilisaient. ~~Cependant~~ Le ciel devenait chaque jour un peu plus ~~sombre~~ ~~haute~~ bas, mais l'orage n'éclatait point.

Cet alourdissement de l'air augmenta la malaise. Geneviève errait dans les champs, sans but; et le vieil Albert, dont la méfiance augmentait d'heure en heure, surveillait avec plus d'inquiétude le bois ~~menaçant~~ de Clodius encore assombri par la descente des nuages.

Ce fut justement dans le règne que Geneviève le rencontra. Je crois qu'elle le cherchait.

Il l'entendit venir, mais il ne leva pas la tête. Elle s'arrêta derrière lui et attendit un moment. ~~mais~~ Elle le connaissait mal; il ne broncha pas.

En face Clodius, enfoui sous ~~dans~~ ses arbres, ne fumait même plus. Depuis deux jours il paraissait mort.

Geneviève dit :

– Il pleuvra, peut-être, cette nuit.

– Peut-être, bougonna le vieil Albert, sans se retourner.

Geneviève attendit encore un moment, mais le vieil Albert paraissait encore moins ~~parlant~~ liant que d'habitude.

– Il fait bien sombre, finit par dire Geneviève. Les gens qui habitent en face, dans ce bois, ne doivent plus y voir clair à cette heure. Ils ne vont pas tarder à allumer.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

9

— Je ne crois pas qu'ils allument, ~~répondit~~ remarque le vieil Alibert.

— Pourquoi, demande Geneviève ? Vous les connaissez ?

Le vieil Alibert ne répondit pas ~~tout de suite~~ ; mais il ~~sortit du sillon, et jetant un regard~~ releva un peu la tête et jetant un regard sur les arbres mystérieux de Clodius, il se borna à dire :

— C'est pas là que le temps menace. Il faut rentrer.

Puis il s'en alla.

~~Il sortit de la vigne,~~

~~Geneviève resta seule dans la vigne. De la fenêtre du grenier je la voyais encore. Elle fit quelques pas vers Clodius, hésita, revint, et fit quelques pas encore.~~

~~En face rien ne remuait. Il faisait de plus en plus sombre. La nuit descendit complètement, et je la perdis de vue.~~

(A) Geneviève resta seule dans la vigne. De la fenêtre du grenier je la voyais encore. Elle fit quelques pas vers Clodius, hésita, s'avança un peu.

En face rien ne remuait. La nuit tombait rapidement ~~vite~~ ; et je la perdis de vue

Un blanc

Elle rentra pourtant un quart d'heure après. Elle se montra, aussitôt vive, tendre, comme toujours. Mais du premier coup d'œil je devinai qu'elle s'efforçait à me cacher quelque chose. Car elle dépassait, (bien que ce fût à peine d'une pointe), sa vivacité habituelle. Bientôt cette vivacité s'atténua, et, nous prîmes notre repas en peu près en silence.

(B) Il faisait nuit noire. A cause de la chaleur, j'avais laissé la porte ouverte ; elle donne sur le cours d'où l'on aperçoit la source et les bois. Mais il n'en venait point d'air. La terre et les arbres élevaient seulement une odeur puissante, amère, et comme par un souffle, ne l'agitait, nous restions pris sous le poids de cette amertume.

(A) Rien ne bougeait dans la maison, ni dehors. Sous les voûtes basses de la salle on étouffait. Je me levai et allai jusqu'à la porte pour respirer un peu ; mais Geneviève me pria de ne pas sortir. Elle n'avait pas quitté sa place. et elle m'avoua qu'elle éprouvait comme une sorte d'appréhension inexplicable.

— ~~Quelle soirée pénible, Pascal ! J'ai une angoisse~~ .... on ~~dirait qu'on attend~~ .....

(B) Je lui dis :

— ~~Tu sais bien qu'on n'attend personne~~. Calme-toi. C'est le temps.

Pendant un moment, elle se tut.

Je lui proposai de venir avec moi sous l'allée où l'on trouverait peut-être un peu de fraîcheur.

Mais elle refusa : ~~elle avait toujours cette appréhension~~ éprouvait cette ~~crainte~~ ....

Je lui grondai un peu ; puis je lui déclarai que j'avais envie d'aller faire un tour sous les ~~marronniers~~ arbres, tout seul, puisque elle refusait d'y venir avec moi ; et je m'éloignai, en lui recommandant de monter dans sa chambre, si elle se sentait lasse.

Elle ne ~~me~~ répondit ~~[illegible]~~ rien.

Je fis quelques pas dans la direction des marronniers. Aussitôt je sortis de la faible zone de lumière qui dépassait à peine le seuil de la porte, et je fus ~~pris~~ saisi par les ténèbres. Leur épaisseur était si dense que j'avançais à l'aveuglette, lentement, de crainte de me heurter contre un arbre. J'atteignis cependant les marronniers, dont on n'entrevoyait que confusément les ~~[illegible]~~ masses ~~[illegible]~~ sombres. Au bout de l'allée s'ouvraient les champs. Mais ils étaient noirs, muets. J'avoue que j'éprouvai, moi aussi, un ~~fort~~ léger malaise. Pas une étoile. Un ciel sourd, fermé. Aucun frémissement d'insecte. Tous devaient brûler à feu clos sous ~~[illegible]~~ le ~~couvert~~ toit de la terre. ~~[illegible]~~

Au milieu de l'allée, de distance en distance, on sentait un parfum brûlant ~~de~~ d'écorce végétale, ~~qui [illegible]~~ qui tombait, comme une colonne étroite, de la ~~[illegible]~~ profondeur étouffante des feuillages.

Il était si fort que je m'arrêtai. Et aussitôt un être tiède me toucha la poitrine ; un être doux, dont je reconnus l'odeur, le sang ; et qui m'avait pris doucement les deux bras, qui les serrait.

– ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. Ne me laisse pas toute seule, Pascal. ~~Ni cette nuit, ni demain~~ ....

~~Il tourna très loin, vers l'Ouest.~~

Elle s'écarte un peu.

– Pourquoi ~~es~~-tu ~~est~~ parti ~~allé~~ ? ~~me dit-elle~~ ... Il faut rentrer tous les deux, maintenant ... Il n'y a plus personne à la maison ...

Je la pris par le bras pour la guider.

Elle ne parlait plus.

Quand nous fûmes arrivés dans la cour, je lui dis :

– Entre la première. Je veux voir si tu es brave.

Elle m'obéit.

J'entrai derrière elle et refermai la porte.

(A) Elle souriait, avec un peu d'effort, de gêne.

– Tu vois, me dit-elle. Je suis assez brave ...

Elle réfléchit un moment, puis elle ajoute, avec un accent de regret :

– Assez brave pour aller toute seule dans la montagne. (B)

Nous étions appuyés, ~~tous les deux~~, contre la table, côte à côte, et nos épaules se touchaient. Mais nous regardions devant nous ~~pas~~ tout dit, pas dont. ~~tous chez~~ ~~ne nous regardions pas~~

Je demandai :

– Pour monter jusqu'à Micolombe ? ~~lui demandai-je~~.

– Non, ailleurs. Je ne connais pas le chemin de Micolombe

Je ~~fis~~ signifiant de ne pas entendre, et je lui dis :

– Va, dans la montagne, si tu le veux. Mais ne coupe pas à travers les terres. Prends le sentier. Il est bon.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A son tour elle eut l'air de ne pas entendre ~~avoir entendu~~.

— Tu as envie, lui dis-je, ~~doucement~~ de passer chez notre voisin.

Elle ne broncha pas.

— Je t'ai vue, je le sais, tu en as envie. Mais si tu veux me faire plaisir, n'y passe pas....

~~Je sentis que je venais~~

J'avais trop parlé, je le sentis; mais dans ces cas on parle encore. J'hésitai un peu, puis je finis par avouer:

— Mon voisin ne m'aime pas beaucoup, je crois.

La tête basse, elle se taisait toujours, et j'étais irrité contre moi-même d'avoir, même sans prononcer ~~le nom~~ son nom, évoqué Clodius.

Elle me dit

— Je ne connais pas ton voisin. Est-ce qu'il vit seul? ~~Il vit seul~~?

Je cédai ~~tout à coup~~ à ~~j'éprouvai~~ un mouvement d'humeur, votre réponse. ~~de colère~~

— Oui, seul. ~~Mais que nous importe~~? Mais moi aussi, je vis seul.

Elle m'interrompit:

— Non, Pascal. Tu ne vis pas seul. Je suis là.

J'eus un peu honte de ma mauvaise humeur; et je détournai la tête.

Geneviève posa sa main sur mon épaule, légèrement, et murmura:

— Il est tard, Pascal, va dormir. Tu sais bien que je t'aime....

Elle prononça ces mots ~~très naturellement~~ d'un très naturel ton, puis elle prit la lampe et se retira.

(A) Je l'entendis qui ~~fermait~~ poussait la porte de sa chambre ; ~~et~~ j'étais malheureux. À mon tour, je quittai la salle basse pour monter au grenier des plantes, où j'entrepris de lire une „Flore des Iles d'Or", celle qu'ont établie les frères Jahandiez, et que j'aime beaucoup parce qu'elle me rappelle la mer, et les fleurs ~~[illegible]~~ de la côte.

Je veillai jusqu'à l'aube.

À deux heures quelqu'un ~~[illegible]~~ descendit ~~de~~ l'escalier. En bas, la porte grinça ~~[illegible]~~ un peu, à peine. On sortit dans la cour. Un pas fit crisser le gravier puis s'éloigna. Il me sembla qu'il se dirigeait vers la montagne.

Il eut de la peine à m'endormir.

~~Je m'endormis quand le jour se levait~~, et je m'éveillai fort tard, dans la matinée.

En sortant du grenier je trouvai accroché à la clef, qu'on ~~j'avais~~ j'avais oublié dans la serrure un énorme bouquet d'herbes ~~sauvages~~ de la montagne — un bouquet mal fait, cueillies au hasard, mais encore ~~[illegible]~~ brûlantes, ~~et pleins d'odeurs sauvages~~ ~~et [illegible]~~ des odeurs sauvages de la nuit.

Je veillai très tard dans la nuit. Quand je m'endormis il devait être à peu près deux heures. Dans mon sommeil ~~il me semble~~ j'eus l'impression d'entendre quelqu'un qui descendait l'escalier. En bas la porte grinça, un peu, à peine. On sortit dans la cour. Un pas fit crisser le gravier, puis s'éloigna. Il me semble ~~paraît~~ qu'il se dirigeait vers la montagne.

un blanc

La pluie qui tomba vers quatre heures du matin dissipa ces bruits qui avaient pesé sur la campagne depuis plusieurs jours et une fraîcheur subite pénétra dans les chambres. Elle fut si vive qu'elle m'éveilla tout à coup dans le grenier où j'avais dormi. Je respirai ce parfum d'eau en gouttelettes, et de végétal avec plaisir ; et je vis que le jour qui se levait colorait la campagne calme d'une lumière très pure. Les nuages, sans bruit, sous l'effet d'un courant qu'on n'avait pas perçu dans le quartier, avaient dû se déplacer vers l'Ouest, leur pays d'origine, où ils s'étaient évanouis. En passant, les plus bas avaient laissé tomber cette petite pluie de printemps qui avait mouillé les arbres et rendu à l'air matinal toute sa limpidité. Pas une vapeur ne flottait comme il arrive quelquefois après une ondée nocturne à mi-flanc des collines, toutes brillantes d'eau et si fraîches que leur humidité arrivait, à travers le bleu de la campagne, jusqu'aux bruits de la source qui embaumaient l'air.

Je me dis que ce serait là un beau matin pour Micolombe. Et comme j'entendais le pas de Geneviève, très alerte, claquer dans sa chambre, au dessus du grenier, je me sentis plus d'amitié pour elle et une bonne pensée me vint de lui dire qu'elle me rejoignît là-haut, dans la matinée, où je comptais déjeuner de quelques provisions.

Je lui écrivis un billet que j'épinglai à sa porte ; et je partis, emportant mon bissac, des livres pour deux, et un petit traité de botanique, tout heureux que

l'air fût devenu si bon à respirer, et si dispos moi-même que je chantonnais en marchant à travers mes terres. (B)

Et il est bien certain que tout, ce matin-là, s'offrait avec une sorte d'innocence. Les alouettes s'envolaient à peine à mon approche, pour se poser un peu plus loin au milieu des clairières; et de petites compagnies de perdreaux, déjà très affairés, traversaient le sentier sans méfiance.

Il faisait trop bon pour herboriser. Dès que je me penchais vers une fleur, le parfum qui en émanait, et qui avait filtré à travers l'eau de pluie dont les corolles regorgeaient encore, me rafraîchissait le visage; et il laissait ainsi sur le bout de mes lèvres ce goût de miel et d'amertume que contient toujours le suc des plantes sauvages.

Geneviève arriva vers dix heures à Micolombe; et je le vis monter avec un grand panier au bras, et un chapeau de paille bleue sur la tête. Elle n'avait pas pris à travers les terres, mais suivi mes indications concernant le sentier. Elle aussi paraissait émerveillée de tous les pas qu'elle faisait sur ces pentes fleuries de fraxinelles et de grandes digitales.

J'avais ouvert les volets de Micolombe, et déjà établi une petite table sous les pins dont les rames étincelaient de gouttes d'eau.

Dès qu'elle m'aperçut elle sourit. Sa figure, un peu animée par la course et l'air du matin, exprimait une grande confiance.

~~[illegible]~~

Et de la voir, ainsi j'éprouvais une étrange émotion.

(A) Je me rappelle que Micolombe lui plut beaucoup. Je ne lui cachai rien : tous les placards furent ouverts ; et elle feuillet les livres et les plantes, avec un tel bonheur et de tels mouvements de reconnaissance que je finis par me laisser gagner ~~[illegible]~~ au feu de son plaisir, comme si j'eusse découvert, pour la première fois, à côté d'elle, les fragiles merveilles ~~[illegible]~~ de ce lieu.

Nous passâmes la matinée partout : dedans, dehors, en haut, en bas, sous les pins, ~~[illegible]~~ près de la source ; et le filet d'eau, malgré la pluie restait si ~~[illegible]~~ pur, en filtrant dans sa minuscule coupe rouge, que Geneviève y but à même l'argile.

De temps à autre un couple familier de palombes bleues, qui ~~[illegible]~~ a son nid dans la pinède voisine, venait se poser sur les tuiles de Micolombe. (B)

Tout portait Geneviève au noisement. Les ligands étaient beaux, peints de vert et de jaune, apprivoisés, prétendait-elle ! et déjà l'écureuil, saisi d'étonnement, ~~[illegible]~~ était descendu de deux ou trois branches.

(A) Elle ne riait pas (~~[illegible]~~), mais par moments, elle paraissait un peu ivre de bonheur ; et alors elle secouait vigoureusement ses cheveux fauves. On eût dit qu'elle ne pouvait pas croire à sa chance et que j'eusse cédé si vite à son désir, loin de lui inspirer la ~~[illegible]~~ moindre vanité, la rendait encore plus tendre que de coutume.

Le était comme sa patrie primitive, ~~[illegible]~~ le sol d'amitié, si communicatif, dès qu'on y marche et que l'être s'allège, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, mais d'un ~~[illegible]~~ élan irrésistible.

Bibliothèque Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En épandant toute son âme, dès le seuil, sur les humbles objets de Micolombe, elle avait touché, je crois, le génie du lieu.

(B)

Elle avait le bonheur si communicatif que, moi-même, qui suis rebelle, aux premiers emportements et qui résiste aux plus insistants passions de qui veut me séduire, ce jour-là, touché tout à coup, et ébranlé par cette fougue, je cédai au plaisir de m'abandonner un peu à ma sorte de délire pur. La candeur de la matinée, l'odeur de la pluie, et cette jeunesse du sol, qui s'épanouit délicieusement après l'orage, s'accordaient peut-être à porter quelque amollissement au plus dur de mon âme rétive. Par ce chemin, Genevieve s'était jetée pour attendre du premier coup jusqu'à mon cœur, plus sensible, sans doute, que je ne crois.

Nous restâmes à Micolombe jusqu'à la tombée de la nuit.

(A)

Quand elle vint, nous attendîmes que son ombre baignât le toit et les feuillages de Théotime.

Nous savions que le repos nous y accueillerait et que les femmes Abbert, si diligentes, avaient certainement préparé notre repos. Tout nous appelait dans les terres, aussi bien notre lassitude d'avoir tant joui du grand air, que la paix et le recueillement de la campagne sur le point de s'endormir.

Mais nous demeurions, tous les deux, immobiles, devant la porte fermée du pavillon. Aussi longtemps qu'il se pourrait, nous voulions retarder le moment de descendre vers ce pays où tout était resté calme depuis le matin. Car, malgré l'influence apaisante de la nuit, nous gardions quelque chose encore de notre jeunesse et de notre force.

Comme Geneviève se taisait,

je lui dis :

— Je te donne Mécolombe.

B A

un blanc

Malgré les douloureuses conséquences qui devaient en résulter, je considère encore que le don de Mécolombe à Geneviève a été la meilleure action de ma vie. Je ne le regrette pas. Car je ne me reconnais pas responsable des filiations du destin.

Si d'avoir écouté mon cœur, au moment de sa plus haute innocence, me devait procurer quelque remords, à qui donc désormais pourrais-je confier le soin de corriger cette sauvagerie native dont la rigueur ne m'a laissé qu'inutiles souffrances, en éloignant de moi les quelques âmes qui pouvaient m'aimer, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, et dont l'absence, aujourd'hui même, me rend. Je ne le sais que trop, la solitude dure ? (A) Je m'étonne seulement d'avoir cédé à une générosité qui ne put entraver ma défiance instinctive. ~~et~~ Mon geste dut paraître si étrange que Geneviève, payée déjà longtemps pour ne s'attendre à rien de tel, fut saisie d'émerveillement et s'arrêta au milieu du chemin pour me regarder.

~~Puis elle eut un peu honte d'avoir laissé percer cet étonnement qui pouvait me [illegible] qu'elle [illegible]. Elle me prit doucement la main et nous descendîmes vers Théotime sans nous parler.~~

Puis elle eut un peu honte d'avoir laissé percer cet étonnement, qui pouvait me porter à croire qu'elle avait une médiocre opinion de mon naturelle libéralité. Elle me prit doucement la main, la serra, et nous descendîmes ainsi, sans nous parler, jusqu'à Théotime.

B

un blanc

67

Les moments les plus heureux de ma vie, c'est alors que je les ai vécus ; et si, malgré les douleurs qui s'ensuivirent, j'aime encore à me les rappeler pour me consoler de ma solitude, n'est-ce pas le signe que en fin de compte je dois rendre quelques grâces à la Providence de me les avoir accordés ?

Ils m'ont marqué si fort que rien ne s'en est effacé de ma mémoire et que, parmi tant de souvenirs qu'elle recueille et dont ensuite elle se désintéresse jusqu'à les perdre, ceux-ci vivent toujours et gardent l'éclat d'une brillante fraîcheur.

Certes le mouvement irréfléchi qui me fit donner Micoloulu, ne laissa pas, à la réflexion, de m'inquiéter. A Parfois j'avais imaginé que si, comme il y paraissait, Geneviève avait conçu pour moi un attachement qui ne s'était point relâché, encore je le devais peut-être à la résistance ~~tenace~~ que j'avais toujours opposé à ses tendres élans de dominations. B Je craignis donc qu'elle prît pour un geste de faiblesse, ce qui n'avait été qu'un irrésistible besoin d'accroître son bonheur par ce don qui n'était autre chose que le don de moi-même. Mais loin de marquer ma faiblesse, il s'en élevait cette force que le moindre mouvement de générosité dégage du cœur le plus réticent. et cette force, à n'en point douter, j'en avais senti la présence, en moi.

Heureuse certitude qui m'empêche de montrer quelque maussaderie à Geneviève ; car, je l'avoue, dès notre retour à Théotimé, j'eus des points de brumeux qu'il me fallut réprimer

Feux de Paille. — Je ne parlerai qu'à peine de ce livre, au
ger comme la paille incandescente, parce qu'on ne saurait dire
autant qu'il a su en résumer en un seul vers. Et puis, parler poésie
aussi présomptueux qu'illustrer le catalogue d'un peintre ou exp
symphonie par une romance. Mais, outre le plaisir de le lire,
nous a donné l'occasion d'entendre un autre de nos poètes so
cœur de toute l'amertume de ses semblables devant l'indifférence
des foules.

Or c'est précisément le livre qui fournit la réponse à la préf
donna Métérié, préface dans laquelle celui-ci nous convie désesp
quelque chose comme le remord de la poésie, suivant ce joli mo
trouvé dans Nerf à propos de Rilke.

Eh bien ! dans ce Maroc où, dit Métérié, « depuis Loti pas
ne semble avoir respiré », retenons toutefois le doute, il est
de la poésie. L'été dans les villes du Sud débarrassées de toutes
ces (et de contingents) on voit des hommes déambuler drôlemen
trop grandes lunes. Ils sont tous poètes à cette heure, nonobstant
et les boisosns glacées, et ce sont les « Petits Maroc » et les «
paille » dont on se souviendra bien plus que ne veulent le cr
auteurs (et même que nous ne le pensons), qui ont préparé leu
ces départs, les seuls qu'ils peuvent s'offrir, où les pressent leur s

Par une de ces soirées brûlantes — Ah ! ne les reléguez pas e
accesoires ! — nous eûmes la connaissance que tout n'avilit pas,
bureaucratie, même la misère (sauf peut-être la colonisation) et
anonyme contemporaine garde encore une étincelle d'où peut
feu, fût-il de paille.

Peut-être ne se souvient-i pas, Métérié, de ce chômeur, père d
qui, il y a deux ans, nous arrêta, passé minuit place du Trépas en
l'heure, et la température, tout heureux de serrer la main d'un «
te » et de lui confier qu'il avait sacrifié sa faim à un volume des
ves ». Et c'est à ce propos que Métérié me fit lire, dans une lu
mantique, quelques vers que lui avait envoyés, le jour même, un je
tionnaire de je ne sais quelles recettes, Roger Gaymard.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

68 Mais la vertu de cette journée, où avait soufflé la bonne fortune, était si efficace qu'elle dissipa mon malaise et s'étendit, pour les éclairer de la plus pénétrante lumière, sur les jours qui nous revinrent ensemble à Micolombe.

Quelquefois Geneviève y montait seule, dès le matin, car je lui en avais donné la clef en même temps que l'entière possession.

Je l'entendais qui se levait tôt ; et, ces jours-là, son pas était encore plus vif que d'habitude.

Si je n'allais pas avec elle, je trouvais cependant mon déjeuner tout prêt, dans le grand sable, en bas : le pain tendre, le ~~[illegible]~~ sucre de verre, et les petits toupins du lait et du café, qui cuisaient côte à côte, sur la braise de la cheminée recouverte de cendres tièdes.

Avant de partir, elle cueillait toujours, dans un petit champ ~~[illegible]~~ délaissé, derrière la maison, deux ou trois chardons bleus, ou des narcisses, qui trempaient dans un verre d'eau limpide, devant mon bol.

Je ne sais ce qu'elle faisait si tôt à Micolombe, quand elle y montait seule. Sans doute rien que boire à plaisir l'air du matin, et, ce qui est un délice là-haut, écouter ~~[illegible]~~ le chant rare, mais pur, d'une grive qui s'apprête, au début de juin à faire sa seconde couvée, dans le plus gros chêne de Micolombe.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Chronique marocaine

JEAN SERMAYE. — *Barga, maître de la brousse* (Les Editions du Moghreb, Casablanca. Prix de Littérature Coloniale 1937). — Tout le monde en a parlé, avant, pendant et après le prix colonial, qui a récompensé ce beau roman africain. Marius Ary Leblond, Pierre Mille, Robert Randau, Jean Ajalbert et bien d'autres lui ont consacré d'élogieux articles.

René Maran se promenait sur les boulevards avec le livre sous le bras en disant : « Avez-vous lu Barga ? ». et il décernait à son auteur le titre de nègre « honoris causa ». En dépit de pronostics contraires, huit voix lui étaient assurées avant le scrutin. Il en obtint douze, emportant la palme de haute lutte sur tous ses concurrents.

Je n'analyserai pas ici l'histoire de ce chasseur nigérien, de ce « Maître de la brousse », comme l'appelle son chroniqueur. Je dirai seulement que Jean Sermaye, officier colonial, attentif et savant, a rapporté là des faits exacts dont il a été le témoin, qu'il a interprété cette mentalité primitive avec une intelligence peu commune, et qu'il a su présenter au lecteur un récit épique de la manière la plus directe, la plus émouvante, où le romantisme s'allie adroitement au réalisme le plus probe. C'est bien là, selon la vraie formule de l'exotisme moderne, une révélation d'humanité.

Je déplorerai, avec d'autres, que les timidités de l'édition locale n'aient pas permis d'approvisionner plus largement les librairies métropolitaines. Une deuxième édition s'impose, rapidement, avant qu'il ne soit trop tard, *lest we forget* ! Il est vrai qu'un second volume, formant suite à *Barga* est prêt à sortir des presses parisiennes. Nous l'attendons avec confiance.

ROLAND LEBEL.

69

Je le connais bien cette grive. Elle passe l'hiver avec nous ; et se nourrit aux genévriers bleus et aux haies rouges de nos aubépines. C'est un bel oiseau courageux qui ne craint ni le vent ni les averses de l'automne.

Quand je montais, un peu plus tard (car il fallait d'abord s'occuper de la ferme), nous herborisions.

J'avais entrepris, depuis deux ans, une Flore des collines de Puyrebouhes. On appelle ainsi les petits monts qui dominent au Nord le village de Puyloubier et le quartier des tens. Cette chaîne modeste et doucement mamelonnée porte des bois de petite futaie, beaucoup de taillis de genévriers et de myrtes et ça et là une pinède ou un groupe de chênes. L'été, grillée ! ~~[illegible]~~, par le soleil elle flambe ~~[illegible]~~ et embaume l'air à dix lieues à la ronde ; en automne elle ~~[illegible]~~ couvre d'un manteau ~~rouge~~, ~~[illegible]~~ rouge sombre, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ; et au printemps c'est la plus riante et la plus odorante des collines. Micolombe s'y abrite, à mi-hauteur ; et les petites clairières de son voisinage offrent quelque ressource au botaniste.

Je conserve encore des plantes cueillies par Geneviève : quelques ~~des~~ aucolies des Alps, ~~[illegible]~~ deux ou trois valérianelles, et ~~[illegible]~~ un plant de ~~[illegible]~~ cette calaminthe odorante qu'on appelle chez nous le grand basilic sauvage.

(A) Geneviève a beaucoup contribué à la Flore de Puyrebouhes, mais je n'ai pu garder un souvenir écrit de tous les spécimens de plantes qui me viennent de sa main. ~~[illegible]~~ Ceux que j'ai nommés ci-dessus ~~[illegible]~~ me parurent si remarquables que j'ai inscrit le nom de Geneviève sur le papier pareux où leur leur fragilité se conserve. C'est là qu'il repose maintenant parmi les herbes de la montagne

(B)

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ils s'aiment. Se le disent-ils ? On ne sait. C'est le miracle de la pureté. Bellatrix disparaît. Altair s'évanouit et tombe sur la neige — et là il fait un songe, un songe allégorique.

Comme vous le voyez, détaché de la terre, M. de Miomandre, ne se gêne plus. Une hallucination ne lui suffit pas ; il y glisse un songe. Son récit devient peu à peu le rêve d'un rêve.

Je ne saurais dérouler devant ce tissu où (toujours sur le plan hallucinatoire), s'enchaînent, avec une logique de veille, les événements d'un roman d'amour merveilleux et tragique. Des scènes d'un humour tout terrestre s'insèrent çà et là, dans ce récit. Elles lui donnent la consistance et le poids nécessaires pour qu'il ne s'échappe pas, tel un ballon, vers la divagation céleste.

Car le héros, dans son hallucination même, vit une double vie. D'un côté, une sensualité bien humaine lui conserve un aspect terrestre.

Altair n'est pas un fantôme. Il se marie et fait des dettes. Il fait même pis. Mais par ailleurs, continuant à peupler son hallucination de songes, télépathiques ou prémonitoires, il languit d'amour pour la céleste Bellatrix.

Il s'en faut de peu que cela finisse très bien pour lui.

Mais ce serait mal connaître M. de Miomandre que de croire à une heureuse issue.

La fin est ironique, c'est-à-dire amère et dure.

Reste le beau rêve. Comme il est de l'espèce de ceux qu'on ne fait plus guère de nos jours, je crois qu'on peut en tirer quelque délassement. C'est un voyage, à travers des symboles élastiques, comme les nuages.

M. de Miomandre nous tient suspendu à mi-hauteur, entre ciel et terre, et là nous l'entendons parler avec élégance. Car on peut parler avec élégance même dans cette position.

JACQUES BRAUD.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Quelquefois nos explorations nous conduisaient jusqu'à la chapelle de Saint Jean. On n'y monte plus guère de Puyloubier, et l'ermitage qu'elle abrite tombe, depuis quelques années, en ruines. La chapelle a mieux résisté. Quelque âme pieuse, en a cloué la porte, peut-être par crainte de la violence du vent qui là-haut souffle dur en hiver. Pour entrer il faut découvrir une fenêtre qui se trouve du côté de l'abside. ~~[illegible]~~ On pousse le volet et l'on est dedans.

Les murs peints à la chaux n'ont d'autre ornement qu'un chemin de croix coloré et une statuette en plâtre de Saint Jean l'Apôtre, celui qu'on appelait jadis l'Ami de Dieu. Cette statuette est à droite du maître-autel. Il reste trois bancs dans la nef et sur le sol, près du bénitier, un vieux bouquet de fleurs en papier fait qui est tombé là je ne sais d'où et que personne ~~[illegible]~~ ne s'est jamais donné la peine de ramasser. Le maître autel est en bois, peint de bleu et de rose, et sur le tabernacle se dresse une modeste croix de plomb doré. Il n'y aurait donc rien de bien remarquable dans cette pauvre chapelle, qui ressemble à tant d'autres sanctuaires campagnards, si, pas dessus le maître-autel, on ne voyait, contre le mur où se creuse l'abside, une grande croix peinte au milieu d'une rose. La croix n'est pas latine, mais grecque et la rose (car c'en est une, à n'en pas douter) est fendue cependant en haut comme un coeur symbolique.

Quatre lettres mystérieuses : N. L. R. M. entourent cet emblème ~~et il y a un mot à demi effacé~~ mais qu'on peut déchiffrer encore : au dessous de la rose : ~~PAX~~ et un autre au dessus : ~~[illegible]~~.

cet objet que, par une sorte de cosmogénèse, se crée un système d'associations d'images qui forme un univers fictif.

Dans le récit de M. de Miomandre, le point hypnotique, c'est le visage d'une femme. Vous reconnaissez là, tout de suite, la matière de cet écrivain que touche la beauté de la femme, mais que la femme déçoit toujours, sauf en rêve.

Et voilà sans doute la raison qui fait que ce livre est le récit d'un rêve.

Les personnages qu'on y rencontre semblent tombés de la voûte céleste. Leurs noms stellaires ne désignent ordinairement que des astres. L'un s'appelle *Altair* (c'est le héros, le narrateur), l'autre *Aldébaran* ; il y a *Antarès* et le vieux général *Wéga*. Une danseuse (et qui vit aussi de ses charmes) répond au nom significatif d'*Electra*. Enfin l'héroïne, l'Etoile, porte un prénom peu commun, celui de *Bellatrix*.

Le héros, *Altair* (puisqu'ainsi il s'appelle), roule dans le métro. Il va achever sa soirée chez un ami, le peintre Aldibaran. Il lit son journal.

Tout à coup, il lève les yeux et aperçoit une jeune fille installée sur la banquette d'en face.

Pendant ce temps, le métro roule vers la station Edgar Quinet ; mais Altair ne s'en rend pas compte ; car déjà, à *Edgar Quinet*, l'hallucination romanesque a tissé les premiers fils d'une affabulation merveilleuse. Altair entre dans une aventure amoureuse. Il arrive, par une nuit d'hiver, non point chez le peintre Aldébaran, but de son voyage terrestre, mais au milieu d'une réunion bizarre d'hommes et de femmes élégants, où il retrouvera le dit Aldibaran.

Ces inconnus, d'une courtoisie exquise, se sont ainsi donné rendez-vous pour fêter les vingt ans de Bellatrix.

Peu après, *Bellatrix* fait son entrée. Et Altair, tout tremblant, émerveillé d'ailleurs, reconnaît la jeune fille du métro.

Leurs regards se rencontrent. Bellatrix, dédaignant la foule de ses admirateurs et de ses admiratrices entraîne Altair dans la nuit, dans la neige...

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Quatre lettres mystérieuses H. L. R. M. entourent cet emblème; et l'on peut déchiffrer encore deux mots, à demi effacés, l'un au dessous et l'autre au dessus de la rose. On lit PAX au dessous et GLORIA au dessus.

Personne, pas même le curé de Puyloubiers, n'a pu m'expliquer le sens des quatre lettres ni me donner des éclaircissements qui m'aient satisfait sur la croix, le cœur et la rose. Et pourtant j'y étais d'autant plus intéressé que je retrouvais là exactement les mêmes signes qui ornaient cette courte-pointe brodée par Madeleine Dérivat, ma très lointaine parente morte Visitandine à Nazareth, il y a deux siècles....

Je me rappelle nettement quel effet extraordinaire produisit cette croix sur Geneviève, quand je l'amenai à Saint Jean pour la première fois.

Elle était déjà assez émue de notre escalade par la fenêtre; et notre présence solitaire dans la petite église avait un air d'intrusion clandestine qui, tout en la ravissant, la troublait un peu.

Comme le soir tombait et que l'air confiné entre ces vieux murs exhalait une odeur de plâtre et de moisissure, cela vous serrait tout de même un peu le cœur; et l'on se taisait.

Tout à coup Geneviève vit la rose; elle pâlit. Je m'en étonnai; mais sa main se crispa sur mon poignet; et, incapable de me répondre, elle paraissait fascinée par l'apparition de cette grande image qui, dans la demi-pénombre de la nef, se dessinait au delà du maître-autel.

Son saisissement passa vite; mais il lui en resta une émotion si pénétrante qu'elle ne put me parler tant que nous restâmes dans la chapelle. Moi-même, assez ému et par cette image qui m'avait longtemps obsédé, et par le trouble inexplicable de Geneviève, je n'osai rompre le silence.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cette situation est posée très vite ; dès la trentième page on est au fait. Les deux cents pages qui suivent exposent clairement les effets de cette anomalie, d'une part sur l'aveugle lui-même qui commande le navire, d'autre part, sur les officiers et son équipage, qui sont aussitôt au courant de sa cécité, mais ne croient pas pouvoir se substituer à leur chef. Survient naturellement un cyclône... Tout cela est fort dramatique. Il y a des trouvailles. Les caractères sont dessinés avec soin, intelligemment. Au physique comme au moral, ils restent cohérents. Mais leurs images n'offrent que ses traits élémentaires. Ce sont des types connus, vrais, mais peut-être trop connus, trop vrais. La grandeur ne fait pas défaut. Ce qui fait défaut, c'est la poésie. L'auteur se débrouille trop bien et trop seul dans cette situation effroyable. On le sent avisé, il se tient un peu à l'écart ; il n'est pas « pris ». Rappelez-vous Conrad, perdu dans ses souvenirs, alourdi par ses désirs, chargé de redites, mais tout vibrant, des talons aux cheveux, enveloppé de cette *aura* tragique qui émane du vieil Océan qui s'évapore du sein antique des forêts...

MADELEINE FONTENILLES.

FRANTZ FUNCK BRENTANO. — *Liselotte.* — Sous ce prénom charmant, M. Frantz Funck Brentano présente la mère du Régent, Elisabeth Charlotte de Bavière. On la connaît surtout par Saint-Simon et l'histoire fameuse de la gifle. Elle peint à merveille cette princesse, qui n'était pas une mauvaise femme.

C'est du moins ainsi qu'elle apparaît dans le livre que M. Frantz Funck Brentano lui consacre.

La principale source en est fournie par la correspondance de la Palatine. Des milliers de lettres. Jamais femme n'a tant écrit, ni si longuement. Pour chaque jour de la semaine, Liselotte s'était fixée une tâche. Le dimanche, par exemple, comportait une dizaine d'épîtres. Il arrivait qu'elle écrivît jusqu'à quarante-huit feuillets (sur un très grand Hollande) à la même personne.

72

Au bout d'un moment nous sortîmes.

Il faisait à peu près nuit.

Nous nous arrêtâmes à Micolombe pour prendre un panier. Puis nous nous engageâmes dans le sentier rocailleux qui mène aux Basses-Terres.

A cause des cailloux qu'on voyait mal, nous marchions lentement. De temps à autre nous échangions quelques paroles.

A mi-chemin, Geneviève me dit :

– Pascal, nous la connaissons, cette rose .... Tu te souviens ?...

Je me souvenais, certes.

Aussi quand Geneviève me demanda ce qu'elle était devenue, je lui répondis laconiquement que j'en avais hérité et qu'elle était à Théotime.

blanc

Cette visite à la chapelle de Saint Jean, quoiqu'elle eût si profondément ému Geneviève, ne troubla pas le cours de notre existence en commun, tant à Théotime qu'à Micolombe.

Il est vrai que je montai moins souvent au refuge. La cause en fut qu'avec les beaux jours ma présence devint, en bas, plus nécessaire, car j'avais toujours eu pour habitude de participer moi-même aux travaux les plus importants de notre exploitation.

Par ailleurs si, de son côté, Geneviève passa plus de temps à Micolombe, je n'eus garde d'en prendre ombrage. Car elle y prenait de plaisir, et je pensais que ce plaisir, en raffermissant les bonnes parties de son âme, l'attacherait par des liens de plus en plus solides à cette vie de Théotime, où personne ne cherchait le bonheur, et où tout le monde était heureux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

LES REVUES

Nouvelle revue française (1er *juin* 1937). — Citons : « Maison Hantée », par Marie-Anne Comnène. Toujours ce charme.

Rilke. D'admirables « Lettres à un jeune poète » « ...Vos événements intérieurs méritent tout votre amour... Dans le monde des choses et dans celui des bêtes, tout est plein d'événements auxquels vous pouvez prendre part... »

« Mademoiselle Lemoine, Directrice d'Ecole ». Documents publiés par Louis Guilloux. Très réjouissants.

Dans « l'Air du Mois », de Francis Jammes : « Les couvents sont des fissures par où s'exhale vers le Ciel le soupir infini de la Terre ».

Les Cahiers du Sud (*Avril-Mai*) offrent toujours des textes rares. « La Mort de l'Insensé », de Hugo de Hoffmannthel, par exemple. Beaux poèmes de Robert Vivier :

« Nos mains plus douces que des bêtes
N'ont rien blessé dans la pénombre... »

« Solitude de la pensée », plaidoyer d'Edmond Barnola pour l'Intelligence. Autrefois, nous semble-t-il, nous avions entendu queque chose comme ça...

Le premier numéro des *Nouvelles lettres françaises* vient de paraître. Format, présentation qui rapellent un peu la *Nouvelle revue française*. De bonns pages. Cette revue naissante se propose de donner connaissance des mouvements littéraires et culturels les plus récents : textes et critiques. Belle promesse qui mérite la sympathie.

Bulletin des lettres (25 *mai* 1937). — *Actualités* sur Raoul Ponchon. Une lettre inédite de Gérard de Nerval à Liszt (1854). Inquiétante : « J'ai encore souffert, moralement, plus de deux mois dans la maison de santé Blanche où l'on était parvenu à me réintégrer... Pourtant, je reconnais que l'on m'a rendu un grand service en m'enseignant la dignité... »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il suffisait pour le devenir de s'y accorder aux lois les plus simples de la vie ; car l'année s'y partage naturellement en quatre saisons dont il faut tenir compte ; en automne du fait des pluies, en hiver à cause de la neige ou de la tramontane, au printemps parce qu'on y a des gelées et de violents orages ; et en été, ~~[illegible]~~ un soleil dur qui dévore ~~[illegible]~~ tout. Quand on sait tout cela on suit les saisons, et l'on mène à bien son âme et ses semailles, à travers les temps de la pluie, de la bise, de la gelée et du soleil.

Geneviève vivait encore dans ~~[illegible]~~ la zone des ~~[illegible]~~ tempêtes et ne soupçonnait pas la grandeur bienfaisante des autres saisons de l'année ; car l'hiver, s'il est dur, donne de la solidité à notre cœur, et le printemps nous paye de bien des peines, avant de nous ~~[illegible]~~ livrer à ces jours de splendeur et de flamme où la puissance de l'été nous fait pénétrer dans les joies de l'exaltation et de l'amplitude.

Si l'exaltation ne manquait point à Geneviève, qui pour un rien se portait tout à coup à la pointe extrême de son cœur, et y flambait, elle ignorait encore les bienfaits de l'amplitude qui compense l'élan et équilibre l'âme. Car l'exaltation nous emporte au dessus de nous même, comme un jaillissement vers la hauteur, tandis que l'amplitude, contrairement à l'apparence, ne s'acquiert que par le recueillement ~~[illegible]~~ et une lente concentration.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Tu boiras bien un verre d'eau avec un doigt de vin blanc, j'ai des figues sèches.

Il me montre une table de pierre, devant la maison. Nous nous assîmes. Je croyais rêver.

— Comment t'appelles-tu ?

La voix semblait conserver quelque méfiance.

— Constantin Gloriot, lui dis-je...

Alors il sourit. Sa vieille figure s'éclaira, perdit sa rudesse. La bouche s'élargit, livra toute sa bonté ; des rides se plissèrent aux coins des yeux, le regard se fonça d'un bleu d'outre-mer ; et je vis deux grandes mains sèches, toutes couturées de cicatrices, qui me tendaient un panier de figues.

Il me dit :

— L'abbé Chichambre m'a parlé de toi. Je suis content que tu sois venu.

Je le regardai à la dérobée.

Il paraissait heureux. Ses doigts noueux étaient encore rouges de terre et lui-même, avec sa culotte de bure, sa chemise brune, sa peau recuite, il semblait à peine détaché d'un lit d'argile ferrugineuse.

Je mangeai quelques figues et bus un verre d'eau coupé de vin clairet. Dans ce vin on avait mis à macérer des graines fraîches de fenouil. Aigrelet, il sentait le caillou, le bois sec et la plante aromatique.

— Je te ferais bien entrer un moment dans la maison, me dit le vieux, mais je ne sais pas si c'est possible. Je vais voir.

Il se leva, passa la tête à travers l'ouverture de la porte, puis se tournant vers moi :

— Allons faire un tour dans le verger.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On s'exalte à Micolombe et l'on se grandit à Théotime. A Théotime l'âme se contient. Je le sais par expérience, car c'est là, dans ma solitude réservée, (et qui est, je l'ai dit, comme le cœur de la maison), qu'après mes courses les plus enivrantes, j'ai toujours retrouvé, en quelques heures d'isolement et de retour à l'air, cette vue large et calme du monde, naturelle aux gens de la terre, et d'où me vient toute ma tranquillité.

Ce sont là des connaissances incommunicables. Et si j'avais cédé au puissance d'exaltation de Geneviève, en lui accordant Micolombe, je n'avais toutefois éprouvé nulle envie de lui ouvrir jamais cette retraite dont je pensais que les vertus sévères ne pouvaient agir efficacement que sur un cœur un peu sombre, comme le mien.

Certes je ne pouvais me méprendre sur le silence qu'elle observait à ce sujet; et j'avais plus que des soupçons de l'intérêt vif, mais caché, qu'elle portait à ce refuge où je m'enfermais, à peu près toutes les nuits. Mais ayant constaté que je ne désirais pas l'y accueillir, ~~et que je préférais qu'on n'en parlât point~~, elle se maintint, par fierté et par discrétion, dans la réserve. Elle n'affichait pas une indifférence hypocrite, ni ne manifestait la moindre humeur. Elle attendait avec patience. Et la patience m'inquiète toujours.

Tant que dureraient les beaux jours et qu'elle irait à Micolombe, je n'avais rien à craindre. Mais que vînt la mauvaise saison, ou un empêchement de quelque durée, et je n'étais pas sûr que, repliée sur Théotime, Geneviève ne sentît pas le besoin d'une tentation. Le plus profond de toutes ne pouvait être, je le savais, que l'ambition de pénétrer dans ma retraite; et le même pressentiment qui m'avait déjà tourmenté, revenait alors de placer entre elle et moi pour me conseiller une inexorable prudence.

CHRONIQUES

Les Lettres

Chronique - Eclair

LES LIVRES

ALAIN. — *Histoire de mes pensées* (Gallimard). En somme, l'histoire universelle, mais pas plus, heureusement.

ROBERT GOFFIN. — *Le roman des rats* (Gallimard). — Que de rats ! (Le rat, ennemi public n° 1 de l'Humanité).

H. FABUREAU. — *Paul Valéry* (Nouvelle revue critique). — Valéry, quarante beaux vers...

ETIEMILLE. — *L'enfant de chœur* (Gallimard). — Un drôle de chœur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Comme nous nous trouvions ~~[illegible]~~ encore loin de l'hiver et que je ne prévoyais pas d'incident fâcheux, ces craintes ne me touchaient que rarement encore, et je m'abandonnais un peu aux avantages moraux d'une sécurité qui paraissait assez bien établie. Ce qui contribuait à me maintenir dans ce sentiment, c'était la docilité et la constance de Geneviève sur le fait du sentier qui monte à Nicolombe. Quoiqu'il fût long, elle se résignait à le prendre, de bonne grâce, pour satisfaire à mon désir qu'elle ne passât point dans la propriété de Clodius. D'ailleurs elle ne paraissait pas y tenir beaucoup et, visiblement, elle cherchait d'abord à me complaire. De Clodius lui-même nous n'avions ~~[illegible]~~ plus parlé. Elle n'avait jamais vu sa figure et ignorait même son nom, à plus forte raison, notre cousinage. Ni Alibert ni moi n'avions jugé utile de la mettre au fait de cette parenté. Elle savait donc seulement que nous ne vivions pas en bons voisins. ~~[illegible]~~

Quant à Clodius il restait invisible ~~on ne le voyait pas~~. Même au village, paraît-il on ne le rencontrait plus guère, et, s'il y descendait, il le faisait, seulement ~~[illegible]~~, à la nuit, chez quelques fournisseurs où il parlait peu et achetait encore moins.

A Théotime nous avions fini par nous habituer à cette invisibilité anormale, et, sauf le vieil Alibert, tout le monde commençait à respirer. Le vieil Alibert, non, naturellement; car pour lui, comme il aime à le dire : « quand le mal est à l'os il faut couper la jambe. »; et il ne pensait pas que Clodius ne le fût lui-même coupée, pour nous faire plaisir.

Il continuait donc à veiller, sans en avoir l'air, bien sûr que tôt ou tard le renard ~~[illegible]~~ las de ~~[illegible]~~ son terrier, reviendrait courir le long de nos terres.

L'Ane Culotte

Une vieille, une très vieille figure, rouge brique, une figure au fond de laquelle s'ouvraient deux yeux pâles, immobiles, un peu effrayants.

Ces yeux me regardaient. L'homme ne disait mot, mais son regard ne bougeait pas. Il s'était arrêté sur ma figure, du premier coup, et il restait.

Il n'examinait pas mes traits ; il ne s'attardait pas à mesurer ma gêne, il n'exprimait aucune hostilité, il n'était réchauffé par nulle symphathie, mais il regardait. Cela semblait comme une vocation surnaturelle. Il regardait. Il regardait au delà de mes formes, de ce que j'offrais d'apparent, au delà de mes craintes, des mots que j'allais lui dire ; il regardait peut-être comment vivait au fond de moi, en ce Dimanche des Rameaux, cette énorme montagne qui venait d'entrer fraîchement dans ma chair, et qui avec une sourde lenteur y remuait encore.

Enfin il parla :

— Il y a loin d'ici à Péïrouré, n'est-ce pas petit ? Tu dois être fatigué. je vais t'aider à descendre de l'âne.

Il s'approcha de moi ; je sautai à terre.

Il hésita un peu, puis ajouta :

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Par Françoise (qui me raconte tant de choses) je sus qu'il appréhendait même des entreprises plus audacieuses ; car, selon lui, une si longue retraite n'avait pu qu'échauffer le sang déjà si vindicatif de notre ennemi.

En attendant Clodius continuait à faire le mort. Il le faisait bien.

— Trop bien, grommelait le vieil Alibert. Monsieur Pascal, on dirait qu'il veut nous mettre en confiance....

Clodius connaissait assez le vieil Alibert pour ne pas espérer le moindre succès de ce côté-là.

— J'attends, se bornait à dire le vieil homme.

Mais lui, n'était pas sûr que tout le monde restât sur ses gardes aussi sagement. Pas même moi, qui pourtant avais tant de raisons de me méfier de Clodius. Et je sais qu'il pensait aussi à Geneviève.

Il n'avait pas tort.

Depuis que nous étions montés à Saint Jean Geneviève vivait beaucoup dans les collines, elle y passait quelquefois des journées entières ; et, je l'ai dit, je ne pouvais pas l'y rejoindre tous les jours. Quand elle s'attendait, elle descendait en courant pour ne pas me faire attendre : on dînait à sept heures. Elle arrivait un peu essoufflée par la course, et, dès qu'on s'était mis à table, elle me racontait ce qu'elle avait fait depuis le matin. Car, même dans les collines, Geneviève faisait beaucoup de choses. Cependant elle ne me disait pas tout ; elle allait à Saint Jean et c'est là qu'elle oubliait l'heure du retour ; j'en ai eu des preuves. Jamais elle ne me parlait de ces visites à l'ermitage. Une ou deux fois, je lui avais proposé d'y revenir ; elle avait trouvé un prétexte pour ne pas les faire. J'ai compris qu'elle voulait y aller toute seule, et, cette volonté me parut si respectable, que

droit, le tissus en était rêche. Et pourtant, cette immobilité paraissait anormale...

A ce moment, M. Cyprien réparut. Il tenait un petit coffret d'où il retira un paquet ficelé, qu'il me tendit en me disant :

— Ça, tu le donneras, sans faute avant la messe, à l'abbé Chichambre. Tu iras dans la sacristie. Il ne faut pas qu'on te voie. C'est de l'encens, mais pas de l'encens vulgaire, de l'encens de boutique. C'est de l'encens indien, de l'encens mâle, de l'oliban, cueilli au pays des Rois, chez le dernier héritier de Salomon. Là dedans, tu ne trouverais pas une miette de sandaraque ou de résine de pin.

Je l'écoutais sans trop comprendre. Il avait pris une figure sérieuse. Il parlait tout en me regardant, penché sur moi, son coffret à la main, près de ma figure, et je voyais les grandes cicatrices que le sel de la mer et le travail de la terre avaient laissées sur ses doigts usés.

— Tu as juste le temps de rentrer avant l'office, me dit-il.

Il m'aida à grimper sur l'âne.

Je jassai la porte de l'enclos. Arrivé au milieu de l'aire, je me retournai. Je vis le vieux qui me faisait un petit salut amical. Mais tout à coup, ce que je découvris derrière lui m'emplit de stupeur. Dans l'intérieur de la maison, le rideau de la niche avait glissé. On apercevait un large trou noir. Au fond de ce trou étincelaient deux yeux. Cela ne dura qu'un éclair. Tout s'éteignit. Le vieux avait disparu.

L'âne descendit dans le sentier et aussitôt je perdis de vue la maison. Nous marchions sur le chemin du retour. Il me parut plus court que la montée. Arrivés au dessus de la Gayolle, dans le bois de chênes, l'âne s'arrêta et ne bougea plus. Je compris qu'il n'était pas dans son intention d'aller plus loin. Je sautai à terre. Culotte vira du côté de la montagne et repartit paisiblement vers Belles-Tuiles.

Je restai seul.

HENRI BOSCO.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

d'un manteau rouge sombre;et au printemps c'est la plus riante et la plus odorante des collines..Micolombe s'y abrite,à mi-hauteur;et les petites clairières de son voisinage offrent quelques ressources au botaniste.

Je conserve encore des plantes cueillies par Geneviève:quelques Ancolies des Alpes,deux ou trois Valérianelles,et un plant de cette Calaminthe odorante qu'on appelle chez nous le Grand Basilic sauvage.

Geneviève a beaucoup contribué à la "flore de Puyloubier",mais je n'ai pu garder un souvenir écrit de tous les spécimens de plantes qui me viennent de sa main.Ceux que j'ai nommés ci-dessus me paraissent si remarquables que j'ai inscrit le nom de Geneviève sur le papier poreux où leur fragilité se conserve.C'est là qu'il repose maintenant parmi les herbes de la montagne.

Quelquefois nos explorations nous conduisaient jusqu'à la chapelle de Saint-Jean l'Apôtre, [illegible] jadis l'Ami de Dieu.Cette statuette est à droite du maître-autel. Il reste trois bancs dans la nef et sur le sol,près du bénitier, un vieux bouquet de fleurs en papier peint qui est tombé là je ne sais d'où et que personne ne s'est donné la peine de ramasser.Le maître-autel est en bois,peint de bleu et de rose,et sur le tabernacle se dresse une modeste croix de plomb doré.Il n'y aurait donc rien de bien remarquable dans cette pauvre chapelle,qui ressemble à tant d'autres sanctuaires campagnards,si,par dessus le maître-autel,on ne voyait,contre le mur où se creuse l'abside,une grande croix peinte au milieu d'une rose.La croix n'est pas latine mais grecque,et la rose(car c'en est une à n'en point douter)est fendue cependant en haut comme un coeur symbolique.

Quatre lettres mystérieuses H.L.R.M. entourent cet emblème;et l'on peut déchiffrer encore deux mots,à demi effacés,l'un au dessous et l'autre au dessus de la rose.On lit PAX en dessous et GLORIA au dessus.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

droit, le tissus en était rêche. Et pourtant, cette immobilité paraissait anormale...

A ce moment, M. Cyprien réparut. Il tenait un petit coffret, d'où il retira un paquet ficelé, qu'il me tendit en me disant :

— Ça, tu le donneras, sans faute avant la messe, à l'abbé Chichambre. Tu iras dans la sacristie. Il ne faut pas qu'on te voie.

[illegible] l'encens de l'encens indien, de l'encens mâle, de l'alibon, [illegible] de Salomon, [illegible] pas une miette de sandaraque ou de ré-[illegible]

Je [illegible] trop comprendre. Il avait pris une figure sé-[illegible] en me regardant, penché sur moi, son cof-[illegible] je voyais les grandes cicatrices que le sel de la mer et le travail de la terre avaient laissées sur ses doigts usés.

— Tu as juste le temps de rentrer avant l'office, me dit-il.

Il m'aida à grimper sur l'âne.

Je passai la porte de l'enclos. Arrivé au milieu de l'aire, je me retournai. Je vis le vieux qui me faisait un petit salut amical. Mais tout à coup, ce que je découvris derrière lui m'emplit de stupeur. Dans l'intérieur de la maison, le rideau de la niche avait [illegible] Quelques [illegible] cela ne dura qu'un éclair. Tout s'éteignit. Le [illegible]

L'âne descendit dans le sentier et aussitôt je perdis de vue la maison. Nous marchions sur le chemin du retour. Il me parut plus court que la montée. Arrivés au dessus de la Gavolle, dans le bois de chênes, l'âne s'arrêta et ne bougea plus. Je compris qu'il n'était pas dans son intention d'aller plus loin. Je sautai à terre. Culotte vira du côté de la montagne et repartit paisiblement vers Belles-Tuiles.

Je restai seul.

HENRI BOSCO.

Jamais plus je ne renouvellai ~~p~~ une proposition.

Le 6 juin ~~j'avais~~ je dus descendre à Puyloubier pour y accompagner le vieil Alibert et son fils qui conduisaient deux chargements de foin à la gare. Les formalités d'embarquement et de livraison à ~~la gare~~ furent très longues et nous rentrâmes en retard à Théotime. Il était huit heures ~~et demie~~. J'étais fâché d'avoir fait attendre Geneviève.

En arrivant nous vîmes Marthe Alibert, debout devant la porte. ~~et qui vitellant~~

~~Je lui criai, de loin.~~

~~— Nous ~~[illegible]~~, ne vous inquiétez pas.~~

~~Je sautai bas de la charrette~~

Nous n'étions pas descendus de la charrette qu'elle nous dit :

— Mademoiselle Geneviève n'est pas rentrée.

Le vieil Alibert et son fils ~~allèrent dételles~~ se regardèrent. Moi, je sautai devant la porte ; et, eux, ils s'en allèrent dételer.

Marthe Alibert me dit :

— François est parti, il y a une demie heure, pour le chercher. De cités-Micolaud, naturellement. Elles ne vont pas tarder à revenir.

Je compris que Marthe Alibert était inquiète.

Je pris mon bâton, et je priai Marthe Alibert, de rester à la ~~[illegible]~~, en attendant mon retour.

— Je vais à leur rencontre ;

M. Cyprien, se leva et me dit :

— Tu emporteras ce panier de figues et tu donneras cette branche d'amandier à l'abbé Chichambre. Prends bien garde en descendant de ne pas semer au vent les corolles. Ça part comme la neige...

Nous nous dirigeâmes vers la maison.

M. Cyprien me précédait de quelques pas. Je le vis pénètrer dans la bastide où je n'osai le suivre. Cependant, du dehors, j'apercevais, à travers la pénombre, une pièce blanchie à la chaux.

Sur le sol, des carreaux jaunes et une natte. Au fond, contre le mur, une espèce de lit bas surmonté d'une niche. Cette niche était voilée d'un rideau de couleur rayé de rouge. Par dessus, on avait accroché horizontalement un fusil. A droite, une étagère portait un pot à tabac et un ratelier de pipes. A gauche, une petite lampe posée sur une commode et quelques livres. Le tout bien rangé, propre.

La maison comportait un réduit, par derrière, et sans doute, aussi, une cuisine, Au pied du lit, sous l'étagère, on voyait une porte basse, cadenassée, qui devait conduire à quelque cellier taillé dans le roc.

Je n'apercevais pas M. Cyprien Où pouvait-il être passé ? Cette maison m'attirait, m'inquiétait aussi ; sous son air bonhomme, avec son propriétaire bienveillant et mystérieux, blottie à une lieu de toute habitation, presque invisible de la plaine, elle me paraissait cacher quelque chose de plus qu'une simple demeure humaine. Elle devait traduire d'autres besoins que ceux d'un abri contre la pluie et le vent ; répondre à un desein secret ; contenir, peut-être, des objets tels qu'on n'en voit point sous les toîts de de nos villages. Il s'en échappait comme un odeur d'épices, gingembre ou cannelle, que je respirais avec ivresse.

Cependant, ce qui sollicitait surtout mon attention, c'était la niche. Que pouvait-elle dissimuler derrière son rideau ? L'étoffe roide ne bougeait pas. Quoi de plus naturel ? Les plis en tombaient

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

79

Je montai aussitôt vers Micolombe ; A mi-chemin ~~je me hantai~~ j'entendis un pas ; ~~et je~~ mais c'était seulement Françoise, ~~qui n'eut pas peur~~, qui m'apprit que Micolombe était fermée, et qu'il n'y avait ~~qu'elle n'avait vu~~ personne aux alentours.

– J'ai appelé, ajoute-t-elle ; on n'a pas répondu.

Nous revînmes ensemble, ~~et~~ et chemin faisant, ~~nous faisions~~ ~~de mauvaises raisons de nos recours~~ ~~des suppositions, pour essayer de nos recours~~. Françoise essayait de me rassurer.

A Théotime je trouvai Marthe Alibert toute seule.

– ~~Elle n'est toujours pas revenue.~~ Toujours pas revenue. ~~Geneviève n'était pas rev~~

Je ~~le~~ renvoyai Marthe Alibert en lui disant :

– Si dans une heure elle n'est ~~pas là~~ ici, vous amenez vos hommes et remontez là-haut, tous les cinq.

– Et si ~~elle n'était~~ on ne la trouvait pas ~~là-haut~~ à Micolombe, me fit remarquer Marthe.

Je compris parfaitement sa pensée.

– Alors, lui dis-je, c'est moi seul qui repartirai.

Elle s'en alla, ~~sans~~

~~Au bout d'une~~

~~j'attendis~~ Je ne dînai pas ; j'attendis.

Au bout d'une demi-heure ~~les quatre Alibert~~ j'entendis revenir les quatre Alibert.

Ils avaient des figures soucieuses.

– ~~Essayons, un~~

Nous explorâmes le collier jusqu'à dix heures du soir. Le lieu était haute ~~[illegible]~~ Il faisait clair, ~~à cause d'une belle~~ ; mais nous ne trouvâmes personne.

encore. Patiente, attends le coucher de la lune, car la bête la plus mystérieuse de la montagne n'a pas encore donné signe de vie. Il n'y a plus qu'une mince lueur, au ras des crêtes. Elle s'évanouit. Alors, le renard glapit dans le lointain. Mais où ?... Est-ce vers Peïrouré, ou bien dans le ravin des Baumelles ? La voix vient de partout, une voix triste, désabusée ; on ne l'entend pas sans frémir. La bête voyage. Je l'ai vue une fois, sur un rocher, et, par hasard, en pleine lune, son museau pointu levé vers les astres. Mais c'était loin d'ici. Je ne pense qu'elle se risque jamais dans nos parages.....

Il s'arrêta de parler.

— Vous avez un fusil, M. Cyprien ?

— Oui, comme tout le monde. Mais ça n'est pas à cause du fusil.

Etonné, je lui demandai :

— C'est à cause de quoi, alors ?

La réponse ne vint pas. Il se taisait.

Je regardai sa figure. Elle me fit peur. Un étrange durcissement en avait creusé les traits. Des muscles secs coupaient les joues ; le nez s'était pincé, la bouche était devenue mince. Je reconnaissais à peine le vieillard accueillant qui m'avait fait asseoir dans le verger. Un esprit inhumain animait son regard.

Il murmura :

— Même le renard en a peur.....

Il paraissait inquiet et se leva.

Alors, le front se détendit, le sang afflua sous la peau, l'œil bleuit, et cet air de sagesse et de bonté qui m'avait donné confiance, reprit peu à peu les points les plus émouvants de cette vieille figure.

A la porte du verger, sous un amandier en fleurs, l'Ane Culotte semblait nous attendre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il nous fallut rentrer.

Je renvoyai les Abibert chez eux, puis je fermai la porte ~~de la maison~~, et à grands pas, je ~~me dirigeai~~ m'engageai ~~sur~~ les terres de Clodius.

Mme Blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

dibules... Je ne les aime pas... Juste à dix heure, du côté de Boutelangue, une petite chouette commence à parler... Une drôle de petite chouette qui a l'air d'avoir du chagrin... Sa plainte, on dirait un signal. Aussitôt la chevêche du bois de rouvres, à une demi lieue de là, et la hulotte qui habite, non loin d'ici, dans la pinède, jettent des plaintifs miaulements. Plus un oiseau ne bouge. Le chat huant et le hibou, qui attendent là-haut dans les rochers, répondent tout à coup à ces appels. Leurs cris réguliers se rapprochent. D'arbre en arbre, sans bruit, ils descendent jusque dans le verger, puis, après une petite halte, ils vont se poser plus bas et leurs hululements s'éloignent vers les Basses-Terres..... Alors, c'est la terre qui s'anime, le sol, les buissons, tout autour de toi.

— D'abord, un faible craquement de branches cassées, puis deux ou trois feuilles qui s'agitent. Il y a quelque part une bête qui passe. Tu ne la vois pas. C'est peut-être un rat noir ou une taupe qui vient, du fond de ses retraites, respirer un moment l'air de la nuit et qui a soulevé l'argile fraîche, de son museau... Ne bouge pas, écoute... Un buisson secoué... Le blaireau est là. Je le connais. Il gîte à cent mètres plus haut près d'un oléastre. Une bêtre trapue, féroce. Je l'entends quelquefois rôder autour des hangars... Un peu plus tard la fouine se glisse sous les feuilles. Elle est prudente, et il faut de bonnes oreilles pour relèver son passage... Vers minuit, monte un bruit de pas, un piétinement sourd. C'est une grosse bête. Elle marche, s'arrête, grogne, gratte, renifle, souffle et donne des coups de boutoirs dans le sol. Quelquefois un petit troupeau l'accompagne et alors les buissons gémissent, les branches craquent, les bêtes fuient. Regarde..... Les sangliers sont là, dix, douze, peut-être. Un vieux mâle les guide. Ils défoncent le sol, coupent les racines, du groin font voler les cailloux près des chênes-truffiers, défoncent, cassent, creusent, dévastent. Ils se retirent tard, du côté des hautes combes. Par là, il existe un ravin où personne n'a jamais fourré le nez, Après leur départ les collines retrouvent le silence. Mais reste là

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je marchais à grands pas avec cette insouciance qui suit les décisions violentes. On s'abandonne au mouvement. C'est pourquoi j'avançais, sans penser à rien, sauf à ceci : que jamais encore je n'avais mis le pied sur une terre appartenant à mon cousin Clodius. Je parle ici du sol, de l'argile des champs, pas d'autre chose. Car si j'étais allé auparavant, deux ou trois fois, chez Clodius, j'avais toujours suivi, pour m'y rendre, le chemin régulier, sans m'écarter d'un pas, hors de l'ornière pour fouler une seule motte de ses mauvais labours. Mais là où je marchais maintenant, il n'y avait pas de labours. Ce n'était, dure au pied que la pierraille de cet homme, et je la sentais qui criait de colère sous les clous de mes semelles quand je faisais voler un caillou. On y voyait clair ; car la lune était encore resplendissante, à ma droite, très haut dans le ciel ; et elle frappait vivement le sommet des arbres de la Jassine, où je savais que Geneviève se trouvait. Je n'éprouvais nulle agitation ; car je faisais corps tout entier avec une sorte de volonté droite, dont je sentais le poids, entre mes deux seins. Elle m'entraînait en avant, et chacun de mes pas m'importait avec elle sans colère. Je savais vers quoi je marchais, qui j'allais voir, mais je n'avais pas de dessein. De temps à autre, seulement je sentais battre mes deux mains contre mes jambes, et je restais si résolu que je ne serrais même pas les poings.

on sent chez l'auteur une sincérité absolue, nulle intention de « bourrer le crâne » par des artifices de technique ou des tableaux brossés de telle sorte que les cheveux vous dressent sur la tête. C'est de l'honnête reportage : conversations des gueux sur les bancs des parcs de New-York, dans les foyers des marins et les asiles de nuit, dans les jungles et dans les trains. L'élément fictif est réduit à son minimum, et la brève aventure sentimentale du héros n'est là que parce qu'un roman sans amour est, ainsi que le disait Anatole France, comme du boudin sans moutarde une chose insipide.

Tel est, dans ses grandes lignes, le roman picaresque américain d'aujourd'hui. Semblable à ses brillants ancêtres par l'esprit et le ton. On y sent gronder la révolte, et toute verve en est absente. Il n'est plus question d'instruire en diversant, mais d'ouvrir brutalement les yeux des lecteurs pour qu'ils viennent en hâte se grouper autour du drapeau rouge. Fort loin du pittoresque romantique de *La Chanson des Gueux* et de *Miarka la fille à l'ourse*, ce genre renouvelé est moins près de Lesage que de Maxime Gorki. Et il a plus de parenté avec *les Soliloques du Pauvre* de Rictus qu'avec les grasses ballades de Villon. A moins qu'on n'imagine un Villon qui remplacerait le vin de France par le gin et par le whisky, et entonnerait l'*Internationale* au lieu d'adresser d'émouvantes prières à la « dame du Ciel, empérière des infernaux palus ».

MAURICE EDGARD COINDREAU,
Agrégé de l'Université

Princeton University

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dès que j'eus pénétré sous le couvert des arbres, je ralentis le pas, et pas un pas bruts contre les racines, car l'ombre y était si épaisse qu'à deux mètres devant moi je n'y voyais rien. Le lune ne traversait pas les feuillages.

J'arrivai contre la maison. Tous les volets étaient clos. Mais de l'un d'eux, au rez-de-chaussée filtrait un faible rayon de lumière. Dedans on entendait un bruit de pas comme de quelqu'un qui marche lourdement de long en large, puis s'arrête, puis rapporte. Et de temps à autre, une voix parlait. C'était la voix de Clodius.

Il m'en arrivait des éclats, puis des murmures sourds.

Je tirai le volet à moi. On l'avait simplement fermé sans l'attacher, de l'intérieur, à l'appuyer de pas.

Un oubli. Le volet vint, sans bruit, et je sautai dans la pièce, qui était sombre. Mais il y avait au fond une porte qui s'ouvrait sous une salle basse, d'où venait la lumière d'une petite lampe posée sur le bord d'une table.

C'était là qu'on parlait. Je ne m'étais pas trompé en reconnaissant la voix de Clodius.

Il allait et venait de son pas lourd, ~~et un peu claudicant.~~

~~[illegible] à une agitation~~ Je m'étais arrêté.

~~Je ne le voyais pas. Je m'étais arrêté au milieu de la pièce, et, pour écouter, non pas pour hésiter, mais pour~~

Il me disait :

— Les bêtes, petit, tu ne les vois pas toutes pendant le jour. Il y en a beaucoup qui attendent la nuit. Alors elles sortent de leurs demeures. Tant qu'il reste un reflet de soleil, une lueur, elles dorment, bien cachées là-haut, au-dessous des crêtes. C'est plein de terriers par là et de grands nids sauvages.

— Vous y êtes allé ?

— J'y suis allé.

— La nuit ?

Il ne répondit pas. Subitement, ses yeux étaient devenus clairs, presque blancs, et son regard avait retrouvé cette fixité qui d'abord m'avait effrayé un peu.

— De l'endroit où tu es assis, murmura-t-il, quand il fait bien sombre, on entend vivre la forêt.

— Elle vit M. Cyprien ?

— Elle vit. Et d'abord les arbres. Les arbres, cela dit toujours quelque chose. De temps en temps, tu en entends un qui gémit, un grand, d'habitude. Le gémissement part de la pointe, là, où passe le fil du vent... Une écorce craque, une pigne tombe... ... Le vieux ne regardait plus rien. A qui parlait-il ? Il continua :

— Mais, la nuit, c'est surtout les racines qui travaillent. Si tu collais l'oreille contre terre, tu les entendrais remuer un peu partout. Elles se glissent à travers les fentes, soulèvent les pierres, creusent l'argile, mordent, enlacent, étouffent les bancs de calcaire ou de safre, s'enfuient, tournent, rongent, se gonflent, se perdent dans les profondeurs, cherchent la vie... Et cela se passe partout, dans le jardin, sous la maison... Il y a de quoi faire peur... peut-être, il vaut mieux ne pas y penser...

Il se tut pour éloigner cet effroi souterrain, puis il reprit :

— Jusqu'à dix heures, tu n'apercevras guère que des cerfs-volants ou des capricornes. De grosses bêtes noires avec des man-

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je n'étais arrivé, ~~tout à l'heure~~, saisi par le timbre de voix, un peu rauque, basse, d'un instant vraiment une grande ~~toute de~~ haine.

Il essayait pourtant avec gaucherie de rassurer Geneviève : il protestait qu'il n'était pas méchant, loin ; et, s'il l'avait gratté, s'il l'avait amenée là, un peu de force (il s'en excusait) c'était pour lui ouvrir les yeux ; il le fallait bien....

— Vous partirez, grommelait-il, je compte pas vous garder toute la nuit à la Yastine. Il vous attendront un peu, voilà tout..... La belle affaire !.... Après tout, moi aussi, je suis votre cousin... le cousin Christ, quoi !....

Il ricanait.

— Ça n'est pas le cousin Pascal, je le sais bien....

Il respira violemment et se tut.

Je m'avançai vers la porte ; ~~et je le vis.~~

Il me tournait le dos. Il était en bras de chemise, les manches retroussées, et de sa main il serrait le dossier d'une chaise.

En face de lui, Geneviève, assise devant la cheminée, baissait la tête franchement.

Il reprit :

— ~~Mais~~ Un fameux homme, le cousin Pascal !.... Il tient à la terre plus qu'à sa peau.....

Il soupira, se tut, puis dit :

— Mais je connais quelqu'un qu'il aime encore mieux que la terre.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

diffère de l'espagnol le langage de *germania* qu'emploient les héros de Quevedo.

Cet argot, nous le trouvons reproduit avec exactitude dans les romans ou ces mœurs nouvelles sont plus ou moins loyalement étudiées. Depuis 1930, en effet, on assiste en Amérique à une véritable renaissance du roman picaresque car c'est vraiment à ce genre qu'appartiennent des ouvrages comme *Bottom Dogs* de Edward Dahlberg (1930) *Somebody in boots* de Nelson Algren (1935) *Hungry men* de Edward Anderson (1935), pour ne citer que les plus importants. Ils entrent sans contesté dans la définition que donne, de la nouvelle picaresque, Ernest Mérimée dans son petit *Précis d'Histoire de la Littérature Espagnole* : « On entend par nouvelle picaresque celle dont les personnages sont empruntés à cette classe particulière de gens de basse extraction, qui vivent aux dépens d'autrui, se mettent résolument au dessus des conventions sociales ou des lois et ne demandent leurs moyens d'existence qu'à leur industrie, à la fertilité d'une imagination peu scrupuleuse ». (1) Ces gens (*picaros* en Espagne, *hoboes, tramps* ou *bums* en Amérique), les auteurs espagnols et leurs disciples les présentent toujours avec une certaine complaisance. Que ce soit dans *Lazarillo de Tormes Guzman de Alfarache*, la *Picara Justina*, ou la *Vida del Buscon*, on retrouve toujours le même cynisme gai, la même effronterie, atténués bien imparfaitement par les considérations morales qui, parfois, terminent les chapitres. On sent qu'en rédigeant les aventures de leurs héros, Mateo Aleman, Francisco de Ubeda et Quevedo comme plus tard, en Angleterre, Fielding et Smollett, approuveraient l'auteur de *Gil Blas* qui, dans *Turcaret*, fait dire au valet Frontin que vols et abus de confiance forment « un ricochet de fourberies le

(1) p. 191.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~Tout à coup~~

Tout à coup il gronda,

— Il faut partir d'ici, ma fille .... et le plus tôt possible .... On vous connaît maintenant .... Vous savez ce que c'est, les petits pays .... Il n'y a qu'un mot à dire ... et tout le monde vous dévisage sur les yeux ....

Puis il murmure avec une espèce de tristesse :

— N'ayez pas peur, il vous suivra, Pascal .... On en sera débarrassé ....

Geneviève entendait, mais ne bougeait pas. C'était un bloc.

Je ne bougeais pas davantage. Comme elle, tous les mots me pénétraient, mais ma volonté restait immobile. Une étrange lucidité m'éclairait intérieurement. ~~Je jugeais la situation dans sa simplicité~~

En face, je voyais Geneviève, et, devant elle, le dos bas, trapu de Clodius. Je me disais : « C'est tout de même ton cousin, ~~[illegible]~~. Il faut essayer d'en sortir sans l'assommer. »

Je n'avais, en ce moment-là, contre lui, aucune haine. Il ne m'irritait pas ; il me gênait. Il me gênait parce qu'il se tenait entre moi et Geneviève, et qu'il me tournait le dos.

Je connaissais mes avantages et ne voulais pas abuser de la surprise.

Je voulais simplement écarter Clodius, aller à Geneviève, la prendre par la main et la faire sortir de la Jessine.

Pas plus.

Je l'aurais fait. Je m'en sentais la force.

Bibl. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La prostitution est considérée comme une occupation parfaitement légitime. Thomas Minehan écrit : « Ils disent : c'est une putain comme d'autres diraient c'est une maîtresse d'école ». (1)

Au point de vue politique, tous croient à la révolution prochaine bien que sans trop savoir quand, ni comment elle arrivera, car la fréquentation des hommes leur a donné un certain scepticisme et beaucoup ne croient plus aux paroles. En revanche, ils croient aux actes. Toute manifestation de force soulève leur enthousiasme. Ils admirent les grands vols, les grands crimes mais songent rarement qu'ils pourraient un jour les commettre. Ainsi le bon élève, à l'école, admire un écrivain fameux tout en n'ayant aucun espoir de pouvoir jamais l'égaler. Il existe, parmi les vagabonds, d'étranges hiérarchies dans le domaine de l'action. Par exemple, il y a trois degrés dans la mendicité : le degré le plus bas consiste à demander simplement de quoi manger. Puis viennent les mendiants qui vont de porte en porte, et enfin, au sommet, ceux qui osent entrer dans les maisons pour quêter carrément de l'argent.

Les prouesses des uns et des autres font le sujet habituel des conversations au cours des interminables heures de voyage en trains de marchandise ou près du feu des jungles. La facilité d'élocution est un don que tous envient et admirent. On parle beaucoup de voyages et d'aventures érotiques ; et l'éternel besoin de rêve qui dort au fond de l'âme de tous les hommes inspire aux vagabonds américains des légendes comme le Wabash Cannonball, sorte de train-fantôme qui vous emporte dans des pays merveilleux. Tout cela est conté dans un argot très pittoresque, un jargon aussi différent de l'anglais que le parler des truands de Villon diffère du français ou que

(1) page 169.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Malheureusement Geneviève leva brusquement la tête et me vit.

Ses yeux verts brillèrent d'un tel éclat que Clodius, troublé sans doute, tâcha le dossier de la chaise, et fit un pas en avant, vers elle.

Alors j'entrai.

Clodius m'entendit venir et se retourna. Mais j'arrivais sur lui avec une telle force qu'il roula par terre, et se tête heurta le coin de tables, sur laquelle il tomba.

Je pris le bras de Geneviève et je l'entraînai hors de la Jessine.

Nous traversâmes le champ de Clodius. ~~[illegible]~~

La lune était basse, mais on y voyait encore assez clair pour marcher.

Geneviève ne parlait pas. Elle allait, droite, la tête haute, d'un pas mécanique.

En arrivant dans la vigne, j'aperçus quelqu'un, un homme, je crois, qui s'éloigna rapidement.

Je tâchai alors le bras de Geneviève. Elle me déposa.

J'étais moins calme qu'à l'aller, mais je gardais quand même le silence.

Devant la porte Geneviève m'attendit.

Vous entrâmes

Sans un mot elle monta dans sa chambre.

Brusquement le sommeil me tomba dessus, comme une masse.

J'allai me jeter sur mon lit, tout habillé, et je m'endormis aussitôt, écrasé par la fatigue.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

avait ainsi invité plusieurs fois, essuyez toujours vos pieds sur le perron. Ne parlez pas trop au début. Enlevez votre chapeau et faites comme si vous étiez intimidé. Attendez d'avoir fini. Elle s'assoiera et se mettra à vous regarder. Ensuite elle vous posera une question et vous répondrez bien poliment. Et puis elle vous demandera autre chose, c'est alors qu'il faut commencer votre boniment. Si c'est une grosse femme et si elle est assise, vous pouvez lui raconter n'importe quoi. Au bout de deux minutes elle se mettra à brailler et vous pourrez lui demander toute la maison » (1).

— Quand la mendicité honnête a échoué, le jeune vagabon n'hésite pas à employer des procédés moins louables. Le vol est un usage courant. Chacun a sa spécialité, mais tous sont exposés aux mêmes dangers : le policeman et les chiens. Les fox-terriers et les collies sont, parait-il les plus dangereux, les bull-dogs sont moins à craindre, et les chiens policiers ne sont que du bluff. Quant aux policemen, ils ne sont pas redoutables s'ils sont gros, à moins qu'ils ne soient saoûls. Il faut se méfier des petits mal rasés. Ils sont hargneux et ont en général la poigne ferme.

La morale des vagabonds est, on s'en doute, fort différente de la morale bourgeoise. Au point de vue sexuel, l'union libre est admise, et les diverses perversions que la promiscuité engendre sont aussi répandues qu'à en croire Flaubert, dans l'armée d'Hamilcar. Au point de vue religieux, si les pratiques n'existent guère, du moins peut-on fréquemment constater une sincère croyance en Dieu. Dans les asiles de nuit les gueux chantent des cantiques, mais c'est à seule fin d'obtenir un repas et un lit pour la nuit. Des croyances strictes s'allieraient du reste assez mal avec le code moral de tous ces dévoyés. La notion de vol est ignorée. Voler, c'est « avoir de la chance »,

(1) Page 127.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cependant je me disais : « Maintenant elle va m'expliquer pourquoi elle se trouvait chez Clodius. »

Devant la porte Geneviève m'attendait.

Je pensai : « Elle parlera la première ... »

Car je ne voulais pas lui poser de questions, par outrageuse fierté.

Nous entrâmes.

Sans un mot elle monta dans sa chambre.

Je restai, étourdi, sur le seuil de l'escalier, et je la regardais s'éloigner de ses pas de fantôme.

Brusquement

Etourdi, je demeurai sur le seuil de l'escalier. Geneviève avait disparu : j'étais seul.

Et brusquement le sommeil descendit sur moi. J'allai me jeter sur mon lit, tout habillé, et je m'endormis aussitôt, ivre de fatigue.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

86

(1)

Je suis naturellement porté à attacher aux événements du sommeil plus d'importance qu'on n'a coutume de le faire. La majeure partie des hommes se contente d'associer le sommeil au repos. Ils y descendent presque tous avec insouciance et y reposent en effet entre deux eaux sur ~~tant de profondeurs~~ les abîmes. A leur réveil, quand ils en parlent (ce qui arrive rarement) ils se bornent à dire qu'ils ont bien ou mal dormi. Ainsi montrent-ils qu'ils n'accordent au sommeil qu'une valeur pratique ~~uniquement~~ relative ~~en relation avec les~~ aux travaux et aux fatigues de la veille.

Mais pour nous le sommeil offre de singulières ressources. ~~Si~~ quand je dis « nous », ~~c'est que j'entends~~ je parle de nos ~~[illegible]~~ familles alliées, Métidien et Derivat, qui encore aujourd'hui, malgré leur déchéance, se prétendent liés dans le sommeil avec autant de puissance que dans la veille.

En effet j'ai toujours entendu ~~[illegible]~~ que nous possédions en commun deux rêves. L'un provenait des Métidien, l'autre des Derivat. Chacun de nous peut y prétendre, et je les ai rêvés moi-même dans mon enfance, tous les deux. Car même dans ce monde

où l'être s'abandonne à des forces ingouvernables, il est d'invisibles courants qui nous portent les uns vers les autres et nous échangeons nos fantômes, au cours de la nuit, avec la même libéralité que nos biens matériels et nos mutuelles tendresses, au temps de notre vie diurne.

De ces deux rêves l'un (le seul ici qui m'intéresse) offre ceci de singulier qu'on le rêve tous à la fois, pendant la même nuit.

A vrai dire plutôt qu'un rêve, c'est un site de rêve : un lac ; mais un lac de montagne dont les eaux immobiles reposent sur des profondeurs qui s'éclairent ou s'assombrissent suivant l'état collectif de nos âmes descendues au sommeil, dans la joie ou dans le tristesse. Ce site n'apparaît en nous qu'après un événement d'une très grande importance, heureux ou malheureux, mais qui ait troublé à la fois tous les cœurs. Dérivat ou Mélidien. Quand il advient chez nous quelque malheur nous attendons ~~sous aucun impatience~~ patiemment le rêve, sachant qu'il doit venir dans les deux ou trois semaines qui suivent cet événement, et, s'il tarde, nous nous réunissons le soir, pour en parler, car nous nous inquiétons de son retard, comme d'un signe funeste.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

(2) (87)

Dans ce rêve nous voyons le lac, de la rive, (Sans savoir comment nous nous y retrouvons tous réunis) ~~où nous nous trouvons tous~~ réunis. C'est le bord des vivants couvert d'ajoncs et de roseaux.

En face, où descendent des bois accrochés à de hautes falaises, on aperçoit une petite ~~[illegible]~~ chapelle à la pointe d'un promontoire ; et l'on dit qu'elle garde le rivage des morts.

Entre elle et nous s'étendent les eaux calmes du lac.

Dans ce paysage se forme le rêve lui-même ; il y assemble ses figures propres, variables suivant l'événement qui provoque l'apparition de ce monde irréel, où elles viennent se placer pour donner des actes du jour l'image reflétée ~~et peut-être le mot du songe~~. qui déforment ~~les~~ ~~[illegible]~~ [d'étels mirons] et nous livrer le mot (toujours étrange) ~~obscur~~ ou du mont ou l'allusion du songe.

Le rêve commence toujours de la même façon. De la rive opposée se détache une barque qui traverse le lac pour déposer sur notre rive les personnages qui vont y jouer la fiction dramatique des puissances latentes du sommeil.

La fin du rêve reste plus obscure, car toujours le lac et ses fantômes s'évanouissent avant que les acteurs du drame aient pu se rembarquer pour regagner leur pays d'origine.

Les eaux et les falaises, s'enfoncent, dans un paysage immense entraînant avec elles les êtres imaginaires qui les ont un moment animés, et nous disparaissons nous-mêmes insensiblement pour rejoindre les lieux immobiles du sommeil.

On pourra s'étonner sans doute qu'arrivé à ce point de mon récit je m'en sois détourné pour parler si longtemps des singularités d'un rêve. —

La raison en est qu'il m'a visité cette nuit. Le poids insolite de mon sommeil me fit couler à pic jusqu'en des profondeurs où je n'avais plus atteint depuis mon enfance.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

88 (3)

Les sains fatigues de la terre, la pureté de ses travaux depuis longtemps me livraient à de calmes sommeils. et si quelquefois je rêvais, c'était plutôt, pendant mes longues veilles, dans le grenier aux plantes, alors que je m'accordais le plaisir de me confronter à des vies peut-être imaginaires, comme un délassement de la lassitude du corps.

Mais cette nuit-là je passai outre à mon sommeil, et j'arrivai dans cette région indécise où l'on reprend quelque conscience de soi au milieu d'un monde encore fluide dont aucune forme ne tient jusqu'à ce qu'une vision plus puissante y impose un ordre ~~[illegible]~~ déraisonnable.

~~[illegible]~~ ~~Ses ténèbres~~ Dans les ténèbres de mon sommeil peu à peu se forma la loc. Mais j'étais seul sur cette rive où jadis nous nous rassemblions en silence.

Du bord opposé, la barque se détacha. Elle venait vers moi rapidement, mais ne portait personne. Elle avançait sur les eaux noires, sans ~~[illegible]~~ voiles, sans ~~[illegible]~~ rames, sans un ~~[illegible]~~ passager.

Elle vint s'échouer non loin de moi dans les roseaux. Le vent se leva qui les fit plier et se plaindre, et quelqu'un qui errait m'appela alors par mon nom. Je crus reconnaître la voix de Geneviève, mais, elle je ne la vis pas.

Sur la rive opposée, où jamais de mémoire de Nehdhi ou de Derwât, on n'avait aperçu la moindre signe de vie, on voyait une petite flamme qui vacillait sous le porche de la chapelle.

Le vent ~~cette~~ tomba, les roseaux cessèrent de se plaindre, et peu à peu la vision se dissipa dans la nuit.

Seule la lampe persiste longtemps à ~~[illegible]~~ trembler dans le vide, alors que le lac et ses rives avaient déjà disparu au fond de l'abîme.

Enfin je la perdis de vue et je quittai le songe pour reprendre dans mon sommeil la place qu'il réserve au simple repos de l'âme et du corps, après une dure épreuve.

Je m'éveillai tard.

un blanc

87

~~[illegible]~~ Aucun souvenir des événements de la nuit ne se présenta à mon esprit au moment où j'ouvris les yeux ; ni mon expédition chez Clodius ni l'apparition de mon rêve.

(A) Je regardai autour de moi et je reconnus un à un les objets que j'avais l'habitude de voir à mon réveil. Ils occupaient toujours la même place et d'eux à moi rien ne s'interposait qui pût dénoncer l'intervention d'un événement anormal. Toute la maison était calme ; et cependant, alors même que je n'avais pas encore ressaisi le fil de ma vie antérieure, j'éprouvais le sentiment sourd qu'il s'était produit quelque chose de grave, à quoi je ne pouvais pas donner de nom mais dont la présence morale peu à peu, en se précisant, m'angoissait. (B)

Il faisait un temps un peu gris, d'ailleurs très doux, et qui tirait de la campagne plus de mélancolie que n'en comportait cette belle saison.

(A) La pensée qui d'abord s'offrit à moi fut celle du vieil Alibert, comme si ma première rencontre avec le monde dût être le contact ~~avec~~ d'un sentiment moral, ~~[illegible]~~.
Je compris que j'appréhendais de revoir le vieil homme, et cette appréhension devint bientôt si vive qu'elle me remit en moi-même. ~~[illegible]~~ Je repris possession d'une certaine étendue de ma mémoire, et il ~~me~~ m'y ressouvint tout à coup des graves ~~[illegible]~~ incidents qui avaient précédé mon sommeil.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

90

Je mis quelque temps à y croire tant le fait de la violence répugne à mon caractère. Je n'arrivais pas à admettre qu'il se fût produit chez Clodius cette scène brutale dont cependant déjà je pressentais la terrible puissance. « Désormais, me disais-je, rien ne peut faire que cette scène n'ait pas eu lieu. » Pour la première fois de ma vie je rencontrais l'irrévocable ; et je pénétrais bien son génie propre qui est de vous accompagner partout et toujours comme une antique malédiction.

Pourtant je ne regrettais pas mes actes. Je les avais accomplis sans débat et saisi le drame à même le corps avec une telle facilité qu'il n'en revenait plus, du fond de ma mémoire, que l'image d'un rêve et non la vision d'un fait réel. Pendant l'exécution de la violence, il ne m'était resté de ma conscience normale qu'une impersonnelle lucidité. Ni scrupule, ni crainte ~~[illegible]~~, ni calcul préalable mais une aptitude imprévue à traverser tous les obstacles et à me mouvoir avec une aisance, sans doute dangereuse au cœur même de la tempête. Détaché du bien et du mal, j'étais en possession d'une liberté souveraine qui me laissait tellement maître de mes actes que je n'avais plus à choisir entre eux mais simplement à les créer pour dénouer tranchés tous les liens de la crise.

Le remords ne m'atteignait pas. Ayant agi, mon action me justifiait à mes propres yeux ; et ainsi du côté de moi-même je ne voyais de leur ~~[illegible]~~ nul reproche.

~~Et~~ Cependant cet événement de la nuit ~~[illegible]~~ me pesait ; et si je ~~[illegible]~~ définissais mal la nature de ce ~~[illegible]~~ malaise vague, la gravité ne m'en était pas moins déjà sensible, comme si j'eusse été coupable d'un délit obscur, ~~et~~ d'autant plus ~~[illegible]~~, ~~qu'il~~ lourd à porter.

Ce poids, ~~m'était surtout pénible~~ s'agravait surtout quand je pensais au vieil Alibert ; ~~mais je [illegible]~~ mais je ne voyais pas pour quelle raison ~~[illegible]~~ cette figure familière s'associait ainsi à une ~~[illegible]~~ gêne morale dont la cause profonde m'échappait.

J'avais ouvert les fenêtres de ma chambre sur la campagne d'où venaient les bruits habituels ~~ne me venait aucun bruit, pas même le chant du coq~~. Et comme il était déjà assez tard, je savais que les Alibert étaient à l'ouvrage. Parfois on entendait la voix du fils qui devait atteler et qui parlait à son cheval. C'était une ~~[illegible]~~ voix, sans rudesse, mais pleine d'autorité ; ~~et~~ le cheval piaffait d'impatience

dans la terre, avec ses énormes sabots, dont le choc sourd arrivait jusqu'à moi ~~[illegible]~~ de temps à autre à travers l'air ~~[illegible]~~ calme de la matinée.

Théotime reposait.

Du verger qui est proche de la maison une odeur de résine ~~[illegible]~~ s'abritait et le ~~[illegible]~~ cerise ~~noire~~ donnait quelques saveurs ~~légèrement sucrées~~ à ~~[illegible]~~ l'air ~~[illegible]~~ un peu humide qui atténuait la lumière de cette paisible journée.

~~Rien~~ Geneviève ne bougeait pas.

Moi non plus. ~~[illegible]~~

La maison avait l'air de tenir au silence, et nous nous abritions sous ses tuiles pourtant légères, comme si nous eussions été seulement soucieux de préserver son repos.

Et cependant notre immobilité ne signifiait point cette ~~[illegible]~~ paix de l'âme. Nous jouissions tous deux de l'avantage précaire de ne point encore nous voir, et nous n'osions pas remuer de peur de déceler l'un à l'autre une présence qui fatalement ~~[illegible]~~ exigeait de nous ~~une~~ cette confrontation redoutable que nous retardions, ~~ne pouvant l'éviter~~.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Geneviève couchait au dessous de ma chambre ; et je le soupçonnais d'attendre mon départ, pour se lever. Pourtant, ses volets, comme les miens, étaient déjà ouverts sur la campagne ; les mêmes parfums, les mêmes bruits devaient l'atteindre, et peut-être avait-elle cédé à la douceur, de l'abandon devant tant de tranquillité et de bienveillance qui flottait sur les champs comme une buée du matin.

... Par moments elle appréhendait de me voir, et peut-être refoulait-elle un peu de rancune. Du moins je l'imaginais car je n'avais moi-même que une connaissance fragile de mes propres sentiments et l'immobilité de Geneviève, tout en s'accordant à la mienne, n'était que le signe incertain de l'humeur que je supposais.

(A) J'avais joué un trop beau rôle pour qu'elle n'en fût pas obscurément un peu humiliée. Et jamais payé chez cette femme de reparaître devant elle sous l'aspect maladroit et passionné qui lui laissait au moins les avantages de la grâce.

Car je tenais plus à son cœur qu'à l'autorité trop facile qui me pouvait venir de mon intervention chez Clodius.

Je ne pouvais d'ailleurs croire qu'elle en conçut la moindre admiration. Je n'ai jamais compté sur la reconnaissance des êtres que j'aime. Ils savent bien qu'il est facile de les servir et qu'on n'y a aucun mérite puisqu'on défend son bien le plus cher. (B)

Cependant une voix indéfinissable me disait que parmi tous les sentiments, dont je pensais qu'ils agitaient le cœur de Geneviève, un étrange plaisir se faisait jour d'avoir tiré de mon âme ombrageuse un élan brutal où semblait éclater quelque passion.

Désormais je ne pouvais plus lui cacher que je tenais à elle et cet aveu involontaire lui donnait de nouveau l'avantage. Mais sans doute me connaissait-elle assez bien pour ne pas en tirer ouvertement parti, et je savais qu'elle allait feindre d'ignorer à quel point les événements de la nuit avaient découvert le feu sombre qui depuis si longtemps couvait, pour elle, dans l'aridité de mon cœur.

Je n'avais oublié qu'une chose : à savoir qu'elle était, peut-être, simplement malheureuse. Il y a ainsi des douleurs pures, qui se contentent de nous faire souffrir également sur toute l'étendue de l'âme.

On les apaise, pour peu qu'on en comprenne l'innocence et qu'on s'abandonne soi-même à un mouvement tendre.

Mais je ne suis guère capable de tels abandons

Pour que je le voie il faudrait que j'aie cette fatuité cependant si commune parmi les hommes, et qui les porte facilement à croire qu'on les aime.

Je ne crois pas qu'on m'aime. Et si parfois il s'en offre à mes yeux quelque apparence, je me tourmente à trouver des raisons qui détruisent en moi la croyance naissante en cet amour, qui pourtant je souhaite en secret avec la ~~[illegible]~~ sourde fureur d'une âme acharnée à nier les puissances de séduction qui sommeillent peut-être en elle, comme dans toutes les autres âmes.

Je ne sais jusqu'où m'eût porté la singularité de mon caractère si la douceur du temps, à laquelle je suis très sensible, et qui, ce matin-là me pénétrait, n'eût à mon insu, dégagé des troubles de ma conscience une pensée calme et le besoin de la simplicité.

Cette pensée fut qu'il fallait faciliter à Geneviève son retour à ~~cette~~ vie paisible que nous menions ensemble. Et pour cela il valait mieux qu'en descendant dans le grand'salle elle ne me trouvât pas, le premier levé, à l'attendre. Cette situation m'eût donné figure de maître. Elle risquait de gêner Geneviève et de la contraindre à une explication que pour ma part je ne désirais pas et que sans doute elle appréhendait depuis son réveil.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

C'est pourquoi je quittai ma chambre en (93
faisant un peu de bruit, et je m'éloignai dans
les champs. — Agnelomane de Sidi Ali

Ils étaient bien [illegible]
mais j'avais [illegible]

Je l'aimais ; je le savais bien ;
et d'elle à moi, s'était établi peu à
peu. Depuis mon retour, un accord
de raison et de sentiment pourquoi, je
lui donnais mes soins et les plus bonds de
mes soins et elle me rendait en
raisins, en fruits, et en grands céréales ~~puissants~~
l'affection que je lui portais, et
qui cependant lui ~~imposait~~ valait de l'hiver au printemps tant
de fatigues souterraines

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

depuis longtemps
J'en connaissais toutes les [illegible]

car elle n'était pas la maison parfaite [illegible] elle

je disais quelles plantes ~~trouvaient à cette~~

elles aimaient à

~~[illegible]~~

porter sur la véritable [illegible] de cette

pente, en quelle qualité d'[illegible] de

l'été, à ceux ~~accueillie~~ volontiers

à prendre l'effet des

accueille [illegible]

autres, ~~portées~~ le plus volontiers.

Je ne la fréquentais pas; ~~[illegible]~~ lui j'accordai

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ des jachères ~~[illegible]~~ cabanes

où elle peut se repaître d'herbes sauvages et

de fleurs pendant toute une saison. ~~Ainsi~~ Ainsi

sur cette parure souvent épineuse, elle

recampe ~~sur le sol des cendres d'humus incertain~~

~~et des veines d'eau.~~ en dehors des cendres

d'humus incertain et les veines d'eau

Rbal

(94)

La terre était belle, ce matin-là ; il est vrai que pour moi elle est toujours belle. Mais souvent elle montre une figure rude et d'un abord difficile, surtout à l'homme de labeur qui ne l'affronte guère que pour lui imposer les marques de son travail.

Elle s'étendait devant moi, grise comme le temps, mais douce, avec ses mottes qui fondaient sous le pied. Sous les gouttelettes encore fraîches de la nuit, brillaient des herbes courtes, et l'odeur amère du chiendent, à chaque pas broyé par les semelles, montait autour de moi, qui avançais par grandes et lentes enjambées, dans la glèbe luisante et noire. Chaque fois que je la touchais, mon soulier s'enfonçait en elle jusqu'à la cheville et sur le cuir je sentais sa matière friable qui prenait mon pied et cherchait à le retenir ; mais, moi, je m'arrachais de là et j'allais plus loin, en emportant à mon talon un peu de cette terre tenace sur laquelle avaient peiné les hommes de mon sang et qui maintenant m'appartenait. (A) C'était une belle terre, vraiment, et un peu grasse, mais pas trop ~~cependant~~ toutefois, que le soc coupait au couteau et qui ne couvrait pas de vermine. Elle se refermait bien sur la semence, la pluie y filtrait sagement et le germe, en faisant éclater sa croûte, ~~[illegible]~~ fragile, s'élevait de là sans briser la pointe tendre, où allait se former l'épi. ~~Cette~~ Une terre enfin qui couvait sa graine, l'hiver, sous le toit de la neige, et qui restait tiède longtemps ; puis qui ~~la~~ nourrissait cette vie, d'une substance brune où mordaient les racines et que rayaient des sucs odorants et vivaces. (B)

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je l'aimais, je le savais bien, et elle-même s'était attachée peu à peu, depuis mon retour, un accord de raison et de sentiment par quoi je lui donnais mes soins et les plus lourds de mes soucis ; mais elle me rendait en raisins, en fruits et en grands céréales, l'affection que je lui portais et qui cependant lui valait, de l'hiver au printemps, faut de fatigues fraternelles.

J'en connaissais depuis longtemps toutes les zones ; car elle n'est pas la même partout ; et je sais quel plant elle aime à porter sur le versant méridional de cette pente, en quelle qualité l'orge ou le blé, à ceux, à peine affranchis des autres, accueille cependant les plus volontiers.

Je ne la fatigue pas. Je lui accorde des jachères calmes, où elle peut se refaire des baies sauvages et des fleurs pendant toute une saison. Ainsi, sous cette parure souvent épineuse, elle recompose en silence ses cycles d'heures nourricières et ses veines d'eau.

Le travail des hommes et la puissance de la possession l'ont peu à peu partagée en quartiers différents qui ont gardé quelquefois une marque de leur origine, non seulement par les noms qui les désignent encore (comme le carreau Clodeis ou le clos Flibert) mais aussi par la variété des cultures qui s'y sont lentement acclimatées, au cours de tout l'amour de patience et de labeur infatigable.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si j'ai nommé les Alibert, c'est que leurs vieilles terres, limitrophes des nôtres, mais qui depuis quatre-vingts ans nous appartiennent n'ont pu se fondre cependant aux biens plus vastes et plus forts des Clodius.

Nous les avons honnêtement acquises, et la déchéance des Alibert n'a pas été le fait de notre famille. Mais si les Alibert, tombés de leur aisance par une fatalité dont nous n'étions pas responsables, nous cédèrent le sol de leur plein gré, ce bien où ils avaient vécu pendant des siècles, gardait de leurs vertus familiales une empreinte si pénétrante que même aujourd'hui, on en reconnaît la figure sévère et la grave quasiment religieuse à côté des champs plus anciens [qui s'étendent autour de Théotime.

Quoiqu'il n'y ait plus de limites, ces terres ont conservé leur ancien caractère, et Alibert, qui le sait bien, mais qui est d'un cœur délicat, évite d'aggraver ces traits familiaux dans un sol qui n'est plus sa propriété. Cependant, en portant son travail sur mes terres, il leur a donné quelque chose de l'esprit Alibert, et parfois, quand on marche le long de nos vieilles limites, on ne voit plus trop bien où les avaient tracées nos pères, tant le vieil Alibert y a retourné le soc de sa charrue pour mêler les deux terres associées. Il l'a fait volontairement, je le sais, a ce que je soupçonne, depuis près de dix ans qu'il y travaille. Et c'est ainsi que, juste sur les lieux où quelques droits et une vingtaine de bornes séparaient jadis nos familles, il n'y a plus maintenant qu'un terre et peut-être qu'une seule âme,

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Je pensais à cette âme, en marchant lentement, ce matin-là, à travers mes champs.

Elle montait du sol avec une telle puissance qu'à peine mis le pied hors du mas Théotimé, j'en avais retrouvé la majesté. Sans le vouloir mais par l'effet d'une influence dont souvent j'avais éprouvé la force, je me dirigeais vers la métairie des Alibert. Et je voyais devant moi nos vieux champs légèrement en pente, avec leurs grands carrés de cultures, où l'avoine surtout était déjà haute, s'étendre par delà cette maison amie jusqu'aux haies basses de Farfaille et au jardin si touchant de Genevet.

Les événements de la nuit et mes réflexions du matin, si brûlantes dans l'immobilité de ma chambre, maintenant que je déplaçais mon corps et mon âme à la fois, en plein air sur ces terres robustes, sans déchoir de leur importance, perdaient peu à peu cet aspect équivoque des figures de mauvais rêve et ce je ne sais quoi d'illégitime qui s'attache toujours aux violences passionnelles.

Les actes accomplis se montraient dans leur vraie nature, et je les jugeais plus graves à mesure que je me sentais plus fort. La terre ne me leurrait pas, bien au contraire ; car en réveillant ma raison elle soumettait à sa lumière tranquille tous les aspects de ma conduite si contraire à ses lois. Mais comme, après mon héritage, je l'avais adoptée et rendue à sa vocation séculaire de nourrice des bêtes et des hommes, elle avait acquis sur mes actes des droits puissants qu'un cœur comme le mien ne pouvait pas oublier. Et je savais qu'un jour ou l'autre elle les exercerait à sa manière qui est forte et qu'il faudrait obéir et disparaître.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Pour lui elle restait encore bienveillante, et ce n'était pas un matin de jugement.

Je cherchais le vieil Alibert et ne le découvrais pas dans la campagne.

Dans leur maison, on entendait quelquefois caqueter une poule ; et de la cour montait une fumée droite qui prouvait que Marthe Alibert faisait sa lessive.

Quand je passai le portail je la trouvai en effet en train de remuer son linge avec une branche dans le cuveau d'où s'élevait cette vapeur qui sentait la cendre mouillée et le charbon de bois. A côté, sur le chaudron noir, ~~Sur dessous~~ pétillait un ~~gros~~ fagot de sarments.

Marthe Alibert, les manches retroussées, guidait la flamme et la vapeur avec cet air de compétence qu'ont les femmes âgées de la campagne, habituées, mieux que les jeunes, à se contenter de l'eau, du bois, du feu, et de quelques déchets domestiques pour l'accomplissement des gros travaux ménagers.

Quand elle me vit, elle essuya ses mains encore humides à la toile ~~[illegible]~~ de son tablier bleu, et, sans me regarder, elle me demanda si sa lessive sentait bon...

Elle sentait bon en effet, et j'en fis l'aveu, qui lui causa certainement du plaisir, car elle se montra assez fière de la propreté de son linge.

Elle était seule dans la cour. Son fils, Jean avait dû partir avec son attelage pour tailler la foire, car la porte de l'écurie était restée ouverte et l'on n'y voyait pas les bêtes.

François l'avait peut-être accompagné.

Je parlai un peu du temps, un peu de l'avoine, du potager.

Puis je me tus. Marthe Alibert aussi.

Je m'assis près du feu sur une pierre, et me mis à contempler les grosses bulles d'eau et de linge qui se formaient à la surface de la cuve bouillante.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Marthe Alibert me demanda enfin si j'étais bien rentré, la veille, après son départ.

Ce n'était qu'une politesse, car je savais qu'elle était au courant de tout.

Je lui répondis cependant que j'étais rentré sans encombre.

Elle retomba dans le silence, puis, au bout d'un moment, finit par me dire, avec quelque gêne :

— Si vous cherchez Alibert, il est là-bas, ~~avec les siens~~.

Elle reprit sa branche et la plongea dans le cuve.
La vapeur l'enveloppa sa tête.

Alors je me levai et me dirigeai vers le tombeau des Alibert.

un blanc

Le tombeau des Alibert se cache, à l'Ouest des terres, dans une dépression que couronne une vigne. C'est un petit enclos où l'on accède par une porte en bois que jadis on fermait à clef ; mais aujourd'hui on la trouve souvent entr'ouverte. Trois grands cyprès le protègent contre les vents du Nord ; de vieux arbres. Et le long de l'enclos court une main de lierre qui a descellé quelque peu la crête du mur.

A l'intérieur pousse une herbe sèche et brûlante qui par endroits vous monte à mi-jambe.

Pas une dalle. Le long des murs on a cimenté quelques pierres modestes qui portent un nom et une date, la plupart du temps à ~~peu près~~ demi effacés. Car ce lieu de repos est ancien de deux ou trois siècles et bien des Alibert qui y reposent, sous cette herbe si sensible au soleil, n'ont rien laissé de leur passage en ce monde, pas même un nom.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

D'ailleurs quelques ronciers, piqués l'été de petites mûres que butinent furieusement les abeilles, ont si bien recouvert les pierres votives que rien n'indiquerait que cet enclos renferme des tombes, si, vers le fond, une vieille couronne fanée, pendue à un clou contre la muraille, n'attirait l'attention et ne décelait la présence d'un mort.

Un lichen argenté couvre cette muraille travaillée par l'eau de pluie, et les gels de l'hiver.

Dehors, du côté du midi, à l'abri de l'enclos, le vieil Alibert a installé une dizaine de ruches.

C'est là que je le trouvai.

Il me tournait le dos, quand je le découvris ; en m'entendant venir, il ne se dérangea pas ; car il était fort occupé à étayer une ruche.

D'ailleurs les Alibert ont toujours l'air d'ignorer que vous arrivez près d'eux ; dès qu'ils vous aperçoivent, de loin (car ils sont très attentifs et ont la vue perçante), ils s'absorbent complètement dans leur ouvrage, et vous ne voyez guère un coin de leur figure qu'après leur avoir adressé la parole. Non qu'ils soient discourtois ; bien au contraire. Mais une ombrageuse timidité, et peut-être un besoin inné de solitude, les porte à se mettre à l'écart et les rend ainsi d'un abord difficile. J'ai eu quelque peine à m'habituer à ces façons ; et j'avoue que, les premiers jours, ma nature retirée, souffrit d'une attitude aussi peu sociable à quoi les mœurs douces des Métidieu et des Derivat ne m'avaient point préparé. — Peu à peu je me fis cependant à ces relations austères qui, somme toute, étaient conformes à quelques-uns de mes goûts profonds. Ainsi, ayant traité les Alibert, comme moi-même ils me traitaient, nous finîmes par vivre côte à côte, liés de cette amitié du silence, qui vous conduit bientôt aux ententes tacites.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Université Nice Sophia Antipolis, Service Commun de la Documentation

Le vieil Albert était penché sur une ruche, la dernière à main gauche et ne bougeait pas. J'ai toujours admiré que jamais les abeilles ne s'offusquent de sa présence et qu'il puisse mener leurs demeures sans y provoquer la moindre irritation.

Il soigne bien ces petites bêtes vindicatives. Son seul délassement est de venir, ~~quelques heures~~ chaque semaine (pendant quelques heures), le long de ce mur brûlant de soleil, où courent les légends. Il n'aime guère qu'on l'y accompagne; et l'on sent que (surtout à mesure qu'il prend de l'âge), il trouve ~~son~~ plus grave plaisir à vivre un peu ~~ainsi~~, dans la compagnie de ses abeilles et le voisinage de ses morts.

Le lieu d'ailleurs n'est point mélancolique, et la sévérité en est adoucie par la présence de quelques divers qui entourent l'enclos. ~~[illegible]~~ On n'en compte pas plus d'une dizaine, et ils ne sont pas grands; mais leur vieux feuillage argenté épand dans ce creux, qui embaume le miel, la menthe ~~[illegible]~~ et le mélisse, quelques ombres légères et le ~~[illegible]~~ charme si particulier à ces arbres solides et modestes.

Je saluai aussi doucement que possible le vieil Albert dont je savais qu'une visite matinale en cet endroit, dérangeait les habitudes, et je ne m'étonnai point qu'il tournât vers moi, lentement, et comme à regret, son visage ~~[illegible]~~ méfiant.

Il me rendit mon salut,
Ses yeux gris regardaient pas terre, et il se taisait.
Au bout d'un moment il finit par me dire que les abeilles étaient malades.

tenaient ces nouveaux romans picaresques, pour la plupart tendancieux. On avait entendu parler des enfants sauvages de Russie et de Berlin. A peine savait-on qu'il y avait aussi en Amérique des bandes d'enfants errants qui constituaient, et constituent encore, un problème des plus graves.

Thomas Minehan, professeur de sociologie à l'université de Ninnesota, a vécu pendant près de trois ans au milieu de ces jeunes épaves. Il en a étudié les mœurs, les idées, le code moral et, si l'on fait exception de quelques tableaux synoptiques assez naïvement comiques, son livre est un document des plus sérieux pour l'histoire de la société américaine, comme pour la juste appréciation des romans qui dépeignent le monde étrange des gueux.

Thomas Minehan s'est posé une première question : pourquoi ces enfants, garçons et filles, ont-ils quitté leur foyer ? Ce serait une erreur de rejeter toute la faute sur la crise et le chômage qui en résulta. Au temps de la prospérité, nous l'avons dit, le vagabondage existait. La crise, naturellement, l'a considérablement augmenté, mais bien des départs sont dûs aussi à des conditions familiales intolérables. Sur 503 garçons, 124 ont avoué à T. Minehan qu'ils étaient trop cruellement battus par leurs parents. Plus triste encore est l'inconduite du père et de la mère, sanctionnée, en quelque sorte, par des lois absurdes qui font du mariage, en Amérique, une comédie dont le dénouement presque inévitable est le divorce. Quiconque, en effet, a atteint sa majorité peut se marier en quelques minutes moyennant une petite somme glissée dans la main d'un pasteur véreux. Le procédé n'est pas nouveau. En 1546 dix ans avant que le roi Henri II permît aux parents de déshériter leurs enfants unis sans leur approbation, Rabelais avait écrit contre les « pastophores taulpetiers », qui, en France, prêtaient la main à ces mariages le beau chapitre XLVIII de son *Tiers Livre : Comment Gargantua remonstre n'estre licite ès enfans soy marier sans le*

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je demandai lesquelles.

— Il me désigna la ruche dont il s'occupait. Puis il se résigna à parler un peu, mais par bribes, à mesure que je lui posais des questions.

— Ce n'est pas le mal de mai ? lui demandai-je.

Il secoue la tête.

— M. Pascal, elles sont d'abord devenues un peu folles....

~~Je m'étonne d'entendre~~ Je m'en étonne sincèrement.

Le vieil Alibert hoche la tête.

— Pourquoi pas ? — Il suffit d'une. La folie, ~~[illegible]~~ s'attaque ~~[illegible]~~ .....

~~autre chose~~ .....

Son regard un peu dur mais vif, derrière les sourcils en broussaille, allait du sol au mur de l'enclos ; et je cherchais en vain à l'arrêter, pour y saisir une lueur qui m'eût éclairé tant soit peu sur les sentiments qui avaient pu naître, depuis la veille, chez cet homme que j'estimais ~~[illegible]~~, et qui (je le reconnaissais à part moi) avait son mot à dire.

Je suggérai une solution, mais timidement, car elle était brutale :

— Il faudra, peut-être, détruire la ruche....

Je pensais à la contagion.

Le vieil Alibert ne s'émut pas (du moins en apparence). Il se contenta de répondre qu'il y avait pensé, puis il ajouta :

— On peut toujours.... mais il y a des gens qui n'aiment pas...

Je crus devinés une intention couverte sous cette phrase banale, car il la prononça d'une voix sourde, en détournant la tête.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

des locaux de l'Armée du Salut ou autre établissement de bienfaisance. Il y sera nourri et y pourra rester jusqu'au lendemain moyennant qu'il passe à l'étuve et chante quelques cantiques. D'autres préfèrent rejoindre leurs camarades dans ces sortes de campements qu'ils appellent *jungle*. Ces jungles se trouvent habituellement aux abords des gares, dans des bâtiments abandonnés, dans des carrières ou de vieux hangards. Un feu de bivouac y est entretenu autour duquel les gueux s'endorment ou échangent le récit de leurs aventures. Chacun apporte ce qu'il a pu trouver à manger et, si quelque femme se trouve parmi eux elle sert de cuisinière en attendant parfois l'heure où elle jouera volontiers le rôle d'épouse collective. Voici une des anecdotes que raconte Thomas Minehan : « une après-midi de septembre, près d'une ville agricole, deux de ces filles entrèrent dans une jungle où une quarantaine d'hommes faisaient la cuisine. Les jeunes filles les aidèrent très efficacement, lavèrent les gamelles et mirent un peu d'ordre dans le campement. Ensuite elles firent une proposition. Un wagon de train de marchandise était garé sur la voie voisine. Elles iraient se cacher et les hommes, deux par deux, pourraient les suivre. Ceux qui auraient de l'argent leur donneraient cinq ou dix cents, car une des filles avait besoin d'une paire de souliers. Ceux qui n'auraient rien pourraient venir tout de même mais ils paieraient en nature en préparant le repas des filles qui devrait être prêt à six heures. Toute l'après-midi les filles reçurent les hommes et les jeunes garçons dans le wagon. Il y en eut qui, pour recommencer, reprirent la file. D'autres se payèrent le luxe des deux femmes. A six heures précises, les filles exigèrent leur dîner, se partagèrent les soixante-dix cents que leur journée leur avait rapportés, et sautèrent dans un train à destination de l'Est » (1).

(1) Page 140.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Puis, comme pris d'un obscur regret, il murmura :

— Pourtant ici la terre est bonne. Tout y vient. Il faut que ça soit ~~venu~~ arrivé du dehors.....

Par la porte entr'ouverte ~~de l'enclos~~, on voyait au fond de l'enclos ~~la couronne fanée~~ ~~et~~ accrochée à son clou contre le mur ; et, de la crête, dans le lierre, ~~on entendait~~ s'élevant le bourdonnement des abeilles.

Je pris congé du vieil Alibert et je me dirigeai, à travers les oliviers, vers la vigne. Arrivé en haut de tables, je me retournai. Le vieil Alibert se tenait à genoux devant sa ruche et l'examinait avec soin.

La matinée était toujours grise, calme ; et l'on entendait, quelque part, le tranchant de la faux qui entrait dans le foin régulièrement. Comme je sortais de la vigne, j'aperçus ~~je vis~~ François qui pendait du linge, sur une corde, à son lieu de la métairie.

Elle avait un corsage noir et, devant elle, une corbeille ronde pleine de torchons.

Quand elle me vit venir, elle s'arrête de travailler et me sourit.

Je lui dis :

— François, est-ce que votre père sait ce qui s'est passé, hier soir, chez Clodius ?

Elle rougit un peu ~~beaucoup~~ ; mais elle m'apprend qu'elle ignorait ce que savait son père.

— Et vous ?

Cette question ne l'émeut pas.

~~[illegible]~~ .....

Elle me répondit avec franchise ~~sans embarras~~ qu'elle était au courant. ~~de ce qui était arrivé, la veille, et me demande si j'avais déjà vu~~ de quelque chose ~~Germain, depuis~~

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Elle se tenait devant moi, droite, forte ; et jamais je ne l'avais vue de si près.

Ses yeux qui étaient grands comme ceux de son père, et aussi beaux, mais plus larges encore et d'une atteinte plus facile. Son teint hâlé, un peu coloré sur les joues, décelait un sang pur. Elle avait tressé ses cheveux bruns d'une main forte ; et ils couronnaient sûrement ce front calme qui donne à tous les Alibert une expression si naturelle de simplicité et de courage.

— J'ai vu Geneviève, me dit-elle. Et vous ?

Je fis signe que non.

— Il faut le voir, M. Pascal.....

Elle hésitait à en dire davantage ; mais, comme je l'interrogeais, elle me rapporta ce que lui avait appris Geneviève ; Geneviève était en retard ; il faisait nuit.. Elle ne voulait ne pas me faire attendre.....

Alors Elle avait coupé courts pas les terres ; où Clodius (qui le guettait) l'avait surprise. Il l'avait, puis, emmenée chez lui...

— Elle n'a pas osé se confier, mûrement françois. Je crois qu'il lui faisait peur..... ~~[illegible]~~

D'abord il lui a raconté qu'il était votre cousin..... Elle ne savait plus que penser de lui...

Les confidences m'irritaient ~~[illegible]~~ ; et

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

101

RABAT, le

Une vague impression de complicité entre Geneviève et Françoise peu à peu ~~me voulait~~ m'offusquait l'esprit ; ~~et~~ Comme toujours, quand un travail de soupçons, ~~[illegible]~~, le désir soudain m'envahissait de céder tout à coup à cette sauvagerie latente qui peut à tous moments me pousser à la violence.

Mais Françoise en parlant restait si calme ~~[illegible]~~ que j'eus honte de l'humeur sombre, où je commençais à descendre ; ~~et je fis un effort [illegible] pour me ressaisir~~ et je pris un ressaisir.

Et votre mère ? Françoise ? lui demandai-je.

— Ma mère est retournée à la maison ~~[illegible]~~ ; moi je suis sortie avec Jean.... Il ne voulait pas vous laisser seul. Il était dans la vigne.... Il vous a vu rentrer....

~~[illegible]~~. Je fis un violent effort pour cacher mon émotion. Pourtant je ne pus pas m'empêcher de regarder Françoise. Elle leva les yeux, ces grands yeux d'Alibert, qui ne vous ~~regardent~~ rencontrent jamais. Mais alors ~~[illegible]~~ pis ; ~~[illegible]~~ Ils ne se dérobèrent point.

~~Je suis à Françoise. Elle détourne~~

Pendant un moment (très court, il est vrai) — ils me fixèrent. Ils n'étaient ni tristes ni durs, mais ~~d'une grande pureté~~ seulement d'une très grande pureté.

Comme l'attelage rentrait à la métairie ~~avec son chargement de foin~~, je qui étais Françoise et m'éloignai ~~[illegible]~~ vers Théâtre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il n'y a pas plus de quatre cents mètres entre les Alibert et le mas Théotime ; mais je les franchis de si mauvais gré qu'il m'y fallut plus d'un quart d'heure. Car je désirais et appréhendais à la fois de revoir Geneviève ; ~~et~~ le peu qu'on ~~[illegible]~~ m'avait raconté ~~[illegible]~~ de son aventure nocturne en me revenant à l'esprit, de nouveau y jetant le trouble, ~~[illegible]~~ Et cet obscur ressentiment que j'avais pu dompter mais qui me pressait de le laisser renaître ~~avec une telle ténacité que j'en redoutais déjà la puissance et les déplorables effets sur ma conduite~~, ~~par moments~~ ~~[illegible]~~ par moments m'inspirait ~~[illegible]~~ de sourdes mouvements de colère qui s'ébauchaient (au plus noir de moi-même) mais que je parvenais encore à contenir.

Cependant ~~[illegible]~~ je suis ainsi fait qu'à mesure que je m'approchais de Théotime ma résolution d'en finir l'emportait rapidement sur ma crainte, et c'est ainsi que je franchis la porte d'entrée de la grand'salle sans agitation, quoique je fusse sûr d'y trouver Geneviève.

Elle y était en effet ; et debout devant la cheminée. Elle aimait cette place.

Du premier coup d'œil, je vis qu'elle était irritée ; et cette expression un peu dure, que je ne lui connaissais pas, me frappa si vivement que je ~~[illegible]~~ oubliant de la saluer, ~~[illegible]~~ je m'arrêtai près de la table, ~~et~~ pour la regarder. Elle tourna les yeux vers moi et me dit :

— Je t'ai attendu. Est-ce que tu as pensé à Clodius ?

Elle avait posé cette question sur un ton un peu sourd, mais décidé ; et dans sa voix il passait un je ne sais pas de voile et d'âmes qui sentent le reproche et qui me glaça subitement le cœur. Car je m'attendais à tout, mais cette pointe à ce qu'elle me parlât d'abord de Clodius.

102

Je souffris aussitôt ~~[illegible]~~. Cette souffrance fut telle que je ne trouvai rien à répondre.

Je voyais devant moi Geneviève sombre, peut-être agressive. Et tout-à-coup je ne la reconnaissais plus. Elle était aussi belle, mais plus grande, très mince et d'une dangereuse flexibilité.

Elle me regardait, les sourcils relevés, de l'air de quelqu'un qui attend une réponse, et qui s'étonne qu'elle tarde. Et sans doute à ce moment-là mesurait-elle avec passion la puissance qu'elle pensait avoir acquise sur mon âme, cependant que je m'obstinais à la regarder sans répondre.

Car je ne voulais rien lui dire. Je n'avais pas trop de toutes mes forces pour comprimer la violence de mon ressentiment et sans doute de ma jalousie.

Aussi je me dirigeai vers l'escalier qui mène à l'étage. Geneviève me laissa passer devant elle, puis, voyant que j'allais disparaître, elle me dit :

— Clodius est tombé sous la table. Et il ne s'est pas relevé. Tu l'as vu. Il est blessé ~~[illegible]~~, peut-être.

Ces quelques mots m'épouvantèrent, et je m'arrêtai. Mais la force qui m'animait était encore si vigoureuse que je cédai à son impulsion. ~~Et~~ Je tirai la porte derrière moi.

~~Et~~ Je montai. ~~[illegible]~~

BU Lettres Nice

Mutilane

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'appel de la route est d'autant plus écouté aux Etats-Unis que l'instinct de solidarité, qui donne tant de cohésion à cet immense pays, offre au vagabond des facilités qu'il chercherait vainement dans des contrées moins hospitalières. En France, l'étranger qui s'arrête à la porte est, par définition, l'ennemi, l'homme dangereux dont il convient de se méfier. En Amérique, au contraire, le temps n'est pas encore bien loin où le voyageur qui passe était l'ami envoyé par Dieu. On voyait en lui le fort qu'attire l'aventure, le solitaire que séduit l'isolement des forêts ou le grand vent des prairies. On n'osait point imaginer qu'il pût être un criminel. C'eût été manquer au principe fondamental de la charité chrétienne. Comme tous les peuples jeunes, les Américains sont crédules. Ils ont tous, comme Rousseau, l'idée que l'homme est naturellement bon, et leur ouvrage favori est encore *Les Misérables* dont la philosophie humanitaire leur alla droit au cœur. Ils virent le monde peuplé de Jean Valjean. Et il faut reconnaître que le nombre d'excentriques, d'inadaptés parfaitement inoffensifs qui, jusqu'à nos jours, couraient les routes de l'Atlantique au Pacifique expliquait cet optimisme. Le vagabond n'était pas forcément un dévoyé. Ce pouvait être un illuminé qui, à la manière de Tolstoï, s'avisait, un beau jour, de quitter femme et enfants pour obéir à ce que Jack London appelait « *the call of the wild* » ou pour entreprendre quelque œuvre de rédemption. Le meilleur exemple de ce genre de névrose nous est offert par le poète Vachel Lindsay dont la gloire fut aussi bruyante qu'éphémère. A trois reprises, il partit sur les routes, pour prêcher son « Evangile de Beauté ». A l'instar des bardes antiques, il s'arrêtait de porte en porte, chantant ses poèmes étranges où le mysticisme s'agrémentait de touchantes puérilités. Et quand il eut compris que la terre n'était pas faite pour de semblables prédications, que la poésie ambulante n'était, après tout, qu'un mode d'évasion bien incomplet, il demanda au suicide la solution

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'escalier était noir et je bronchai deux ou trois fois contre les marches, jusqu'au moment où j'arrivai sur le palier de ma chambre.

J'entrai. [Le lit était encore défait et les deux volets grands ouverts laissaient pénétrer tellement de lumière qu'il ne restait pas un coin de pénombre où se réfugier.]

Tous les objets me parurent désuets, affreux : les meubles de noyer ciré, tout à coup si absurdes, les grands rideaux de coton blanc, le fauteuil de velours grenat et cette vieille table de toilette au marbre jauni par le temps qui a un coin cassé. Ces détails, jusqu'alors invisibles, me blessaient les yeux.

Je n'assis sur le lit [en désordre], et j'essayai de réfléchir pour prendre une résolution. Mais tout me passait à travers la tête sans s'y maintenir, et je n'arrivais pas à appréhender un objet de réflexion où ~~je pusse~~ appliquer mon esprit. Je n'étais qu'un lieu de passage torrentiel.

Je ne sais combien de temps je restai là. La maison paraissait abandonnée tant il y régnait de silence et cette sensation qui m'envahissait peu à peu finit par s'imposer au chaos intérieur où se perdaient mes forces cependant qu'il s'en dégageait cette idée douloureuse que Geneviève était partie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Rien ne remuait en bas ; et pas un souffle d'air arrivé du dehors ne me détournait du souci de cette tranquillité extraordinaire. Car il est des degrés dans la profondeur du silence, soit qu'il résulte simplement d'une immobilité fortuite ~~et~~ d'un repos de la parole, ou qu'il s'élève de la solitude, dans toute sa pureté. Or c'était un silence de solitude qui semblait ~~me avoir~~ monter de la paix (~~[illegible]~~) du mas Théotimé, et je me sentais tout à coup seul au monde avec ma vieille maison, perdue au milieu des champs. ~~Et~~ Je me disais :

— Maintenant, c'est comme si tu étais tout seul avec ta mère.

~~[illegible]~~ Quand on a été abandonné, (il arrive) qu'on se retrouve pas pesant auprès de sa mère, dont la vieille ~~[illegible]~~ tendresse s'inquiète de vous protéger, — mais hélas ! tous ses soins, et surtout les plus tendres, ne peuvent vous persuader que quelqu'un encore vous aime, puisque c'est elle seulement qui peut ~~[illegible]~~ vous aimer.

Alors je me disais :

— Geneviève a pitié de lui.

Et je pensais à Clodius avec une envie amère, et le regret qu'il ne m'eût pas blessé, ~~[illegible]~~ dans cette brève lutte où pour mon malheur j'avais eu (si rapidement) le dessus.

Cependant ~~Car~~ je savais Clodius fort et méchant, et je pouvais imaginer qu'il m'aurait, peut-être tué, si j'~~étais~~ allé à terre ; mais cette idée ne me ~~troublait pas~~ m'épouvantait pas.

Je ne pensais pas encore à la mort, ~~mais~~ car je subissais les attaques de plus en plus ardentes de cette ~~[illegible]~~ jalousie qui est la force basse et orageuse de l'amour. Comme toujours, dès qu'elle atteint à notre esprit, elle l'immobilise et l'enfièvre à la fois ; car, tout en le fixant à une idée atroce, elle en active la subtilité au point de le rendre capable d'apporter à notre douleur ces irréfutables raisons qui nous poussent à la démence.

En pensant au silence de Généroïsie, je n'y cherchais pas des excuses : la peur, ou la perte, ou même mon propre silence. Je préférais imaginer que, la nuit précédente, si elle n'avait pas parlé, dès son retour à Théotino, de sa présence chez Clodius, c'était par honte de se trouver coupable et par rancune d'avoir été prise sur le fait. Car j'allais jusqu'à me persuader, dans ~~un égarement~~ un folie, que, d'autres fois, elle avait dû rencontrer Clodius, lors de ses courses dans la montagne, ~~et peut-être~~ ou même en traversant, à mon insu, ses propres tens.

Pourtant les paroles cruelles que Clodius avait prononcées auraient dû m'éclairer ; mais le fait de l'avoir trouvée, elle, chez cet homme de mon sang qui me haïssait, suffisait à troubler ma raison, tant il me paraissait injuste et inexplicable qu'elle pût rester, ~~[illegible]~~ fût-ce ~~qu'un instant~~ de force, dans une telle compagnie.

« Elle m'a trompé » me répétai-je avec passion ; et j'étais tellement perdu de désespoir, que cette idée, pourtant si douloureuse, je m'y attachais avec le désir intensif de la justifier irréfutablement pour souffrir davantage.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Quelquefois les explications de François me revenaient, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, à la mémoire : « Il était tard ..... elle ne voulait pas vous faire attendre .... elle s'est hasardée sur les terres de Clodius .... Il la guetta .... elle n'a pas osé s'enfuir .... il lui faisait peur .... elle ne savait plus que penser de lui .... »

Mais ces paroles, loin d'apaiser mon ~~angoisse~~ tourment, l'alimentaient car je n'en retenais que les parties douteuses. Je m'arrêtais obstinément ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ mots redoutables : « Elle n'a pas osé s'enfuir. elle ne savait plus que penser de lui .... »

Ainsi, ~~pensais-je~~ me disais-je, cette force mauvaise, Geneviève y a été sensible ; elle en a subi le prestige au point d'y céder sans combat, et de suivre Clodius jusque dans sa maison. Cependant, moi, je l'attendais ; elle devait se le dire, puisqu'elle savait qu'il était tard ; mais l'attraction de cet homme brutal était si ~~[illegible]~~ étendue sur elle qu'elle n'osait pas bouger devant lui, malgré ses insultes. Et sans doute avait-elle éprouvé quelque sournoise déception que j'eusse brisé le charme, en terrassant inopportunément cet homme dont la puissance et le mépris étaient en train de la dominer.

Mr Blanc

Je ne repris quelque empire sur moi que vers le soir, où m'atteignit enfin un appel du dehors, celui désolé ~~[illegible]~~ du courlis qui niche quelque part dans les cailloux. Derrière les étables, abandonnées.

La journée s'achevait dans la même douceur, et le ciel, un peu humide, à travers la brée, ne dispensait plus qu'une faible lumière.

Quand je me retrouvai sur le bord de mon lit défait, j'eus l'impression de m'éveiller d'un mauvais rêve, et je rentrai dans la réalité avec une sorte de soulagement. Car la réalité me paraissait moins effrayante que le monde hallucinatoire d'où je sortais à peine.

Je me dis que j'avais quelque chose à faire ; il fallait ~~et d'abord~~ d'abord aller voir pourquoi on n'entendait toujours pas un seul bruit dans la maison.

J'étais très abattu, quand je quittai, ~~en titubant~~, ma chambre.

Descendis. En bas il n'y avait personne. Le couvert n'était pas mis.

J'errai au hasard à travers la cour, dans les étables, la grange, les écuries ; j'allai jusqu'aux cellées, puis je rentrai à la maison. J'en visitai toutes les pièces ; mais je n'osai pas frapper à la porte de Geneviève.

« J'aurais dû lui répondre, pensai-je ; lui faire au besoin des reproches, et lui demander de s'expliquer. Elle avait peut-être raison... mais je l'ai odieusement blessée, par mon silence. » Et si je me disais tout cela, c'était moins pas remords d'avoir été injuste ~~que pas~~ que par l'effet de cette absence dont tous les signes me serraient le cœur.

Car Geneviève n'était plus dans la maison ; je le savais. et comme la nuit commençait à descendre, je me demandais avec angoisse si elle n'errait pas à travers les champs.

Je quittai la maison, j'allai jusqu'à la vigne, mais je ne aperçus personne.

Quand je revins il faisait très noir. Il me fallut chercher à tâtons la lampe et les allumettes.

Quand je l'eus allumée, je constatai pour la première fois que sa flamme jaune n'éclairait pas la salle jusqu'au fond. Je montai la mèche ; mais elle fumait.

Je m'assis derrière la table. J'avais laissé la porte ouverte sur le cours, d'où me séparait cependant le rideau de cordes.

Vers neuf heures une rainette coassa (pendant un moment) du côté de la source.

Je ne bougeais pas. En moi, le tumulte apaisé, il ne restait qu'un trou.

un blanc

Françoise ne vint que plus tard. J'entendis son pas sur le gravier de la cour et je crus que c'était Geneviève. Avant d'entrer elle m'appela. Quand je reconnus sa voix je pensai que tout était perdu et je me remis à souffrir. Tout de même je lui dis d'entrer.

Elle s'assit de l'autre côté de la table et me parla doucement.

Je ne voulais pas la regarder, ~~mais malgré moi~~ ~~mais cependant je la voyais~~,

« Geneviève est chez nous, me dit-elle ; ~~elle n'est pas fâchée~~ ~~elle a de la peine~~. elle y dormira, cette nuit. »

J'aimais cette voix de Françoise, paisible et pénétrante.

Geneviève dort un haïs, lui répondis-je.

Elle garda un moment le silence, puis me dit :

— Elle a de la peine, M. Pascal.

Elle prononça mon nom avec une telle douceur que je en éprouvai un ~~étrange~~ plaisir inattendu ; mais je ne levai pas les yeux.

Je lui dis :

— Restez ~~[illegible]~~ un peu avec moi, Françoise ..... Vous avez été bonne ....

Elle ne répondit rien.

Au bout d'un moment, elle se leva pour partir. Nous ne nous étions plus parlé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle sortit silencieusement et je l'entendis qui poussait le portail de la cour que j'avais oublié de fermer.

Je pris la lampe et je montai dans le grenier avec l'intention d'y dormir, peut-être.

un blanc

En me retirant dans le lieu de la maison qui m'était le plus cher, j'obéissais moins au désir de m'échapper à moi-même que de me joindre véritablement ; car je ne voulais pas admettre que je fusse en réalité ce que, pour la première fois de ma vie, je venais d'être. La fièvre qui m'avait saisi, et l'oubli où j'étais tombé de mes dignités familières, ce long délire subi dans ma chambre, et la honte d'avoir cédé à une jalousie aussitôt dégradante, m'inspirèrent quelque dégoût et une obscure terreur. Je n'osais m'avouer un peu clairement que je ne me connaissais pas encore ; car, me l'avouer, m'eût contraint à un dur jugement moral ; et je gardais encore assez d'amour-propre pour ne point croire à une naturelle faiblesse dont les effets récents m'eussent conduit à me mépriser.

La visite inattendue de François m'avait apporté une langueur étrange qui me laissait à mi-chemin entre les hallucinations dont la menace me guettait encore et un monde à demi-réel.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car il me semblait que je venais d'assister au passage d'une figure de songe, tant il me paraissait peu croyable qu'en pleine nuit, cette fille si prudente fût venue, toute seule, en ma maison, pour m'y entretenir, ~~[illegible]~~, de la figure de Geneviève et prononcer mon nom avec une telle douceur. Dans le monde ébranlé où je flottais encore, même cette douceur me paraissait suspecte. Et c'est pour changer de versant et retrouver mes fortes habitudes que j'avais obéi à ce désir de me ~~[illegible]~~ réfugier, pendant la nuit, dans le lieu le plus sage et le plus solide de la maison.

(A) Les effets que j'en espérais ne me déçurent point ; et je retrouvai peu à peu cette lenteur d'âme et d'esprit qui jusqu'alors m'avait semblé l'aspect le plus certain de ma nature. Car, tout passionné que je sois, ~~[illegible]~~, dans mes moments de native sauvagerie, c'est pas des mouvements graves du cœur et de la raison que je vis d'ordinaire.

Le grenier aux plantes était calme comme d'habitude et l'accord entre lui et moi restait encore si profond que je repris insensiblement une position presque familière en face du tumulte qui venait de me bouleverser. Je me détachai de moi-même ~~[illegible]~~ et je ne tardai pas à pouvoir regarder avec assez de sang froid, au delà de mon trouble, la figure si fuyante des événements,

Déjà de les revoir, quoique confusément encore, me laissait espérer que j'y pourrais penser bientôt avec quelque ~~[illegible]~~ sérénité ; et je ne me trompais point ; mais je ne prévoyais guère pas que cette froide ~~[illegible]~~ clarté allait ~~[illegible]~~ éclairer une ~~[illegible]~~ menace.

~~[illegible]~~

108 Il me revenait à l'esprit des images précises de ma lutte avec Clodius. Pourtant alors je n'avais rien remarqué. Et maintenant je sentais tout à coup l'odeur de sueur et de peur qui sortait de sa chemise entr'ouverte, et le choc plein de sa lourde épaule contre mon épaule. Je voyais ses yeux bilieux, étonnés ; sa large main qui se levait sur ma figure ; et cette tête qui basculait en arrière puis heurtait de la nuque, avec un bruit mou, contre le coin de la table....

Et il était bien vrai qu'il n'avait plus bougé : une fois par terre. De la part d'un homme vigoureux comme lui et d'une telle haine, cette chute et cette immobilité, bouleversant me parurent inexplicables.

— Même blessé, pensai-je, il aurait essayé de se relever. Il faut qu'il soit tombé assommé sur le coup.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je répétai plusieurs fois ces paroles et peu à peu j'en atteignis le sens.

Il était terrible. Mais en moi tout demeura sourd. Seule une lucidité singulière éclairait mon acte. Je me dis :

— Si tu as tué Clodius, il faudra en tirer les conséquences.

J'étais assis devant ma table et j'émiettais dans mes doigts une feuille de menthe sauvage dont le parfum me procurait un vif plaisir.

Maintenant je ne m'indignais plus que Geneviève m'eût parlé tout d'abord de Clodius, ~~et~~ je m'avouais qu'elle avait eu raison, mais je m'en étonnais. Car la révélation de ce sens aigu du réel, dans cette âme où se combattaient les démons et les anges, me décevait. Je me disais : « Elle parle le langage du bon sens. (1) Il faut l'écouter ». Et je lui en voulais ~~[illegible]~~ de ne plus me pousser à la folie, car maintenant je regrettais inconsciemment mon délire, parce que Geneviève y était grande ~~tandis que~~ et que cela seul importait à ma passion.

Je tenais ~~déjà~~ assez vigoureusement à cette passion pour m'inquiéter, même dans ces conjonctures terribles, du moindre signe qui en marquât l'affaiblissement ; et je craignais que d'avoir découvert une Geneviève si avisée n'atténuât ce feu qui pourtant m'avait inspiré du premier coup les plus dangereuses résolutions.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car je sentais que se substituait en moi à cette chaleur dévorante une sorte de fièvre froide, comme si, transporté avec une égale impétuosité, mon sang fût cependant devenu de glace ; de telle sorte que les jugements de ma raison dominaient les récents tumultes de mon âme jusqu'à les effacer, pour me porter au point où allaient naître d'autres événements plus grands qui, sous cette inhumaine lumière, présentaient leurs cruelles exigences.

J'envisageais en quelque sorte abstraitement, la dette alternative : ou Clodius est mort, (me disais-je) et il faudra payer cette dette, dès demain ; ou Clodius n'est que blessé, et il faudra alors payer une autre dette, un peu plus tard sans doute, et d'homme à homme ; mais je ne saurais y échapper.

Ainsi, mort ou vivant, Clodius menaçait mon honneur et ma vie ; et cette menace était devenue si urgente que j'en attendais les effets d'un moment à l'autre. Mais mon âme ne bougeait pas.

Pourtant je crois me rappeler que j'avais peur, mais d'une étrange manière : j'avais peur froidement. Non que je fusse paralysé d'effroi par l'apparition attendue de ces deux figures germaines de la justice et de la vengeance que je savais inévitable, et qui m'étaient également odieuses, Monsieur et ma raison continuaient à fonctionner avec une parfaite régularité. Cependant j'avais peur.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

C'était là, détachée des ~~[illegible]~~ sombres contingences, une ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, une peur calme, une peur ~~[illegible]~~ presque impersonnelle ; car elle ne m'inspirait ~~[illegible]~~ nulle ~~de~~ panique, mais un sentiment morne et lourd du redoutable lendemain. Pour l'heure il ne s'offrait aucune possibilité de savoir quel avait été le sort de Clodius. Il fallait attendre.

Si Clodius était sauf, il ne tarderait pas à manifester sa malfaisance. Comment ? — D'un homme tel que lui, il était impossible de le prévoir ; et plus que ~~[illegible]~~ sa mort cette incertitude m'inquiétait. Je le savais capable d'inventer une vengeance ~~[illegible]~~ inattendue et, pour l'attendre, je ne comptais guère sur ma pugile patience.

Du moins, s'il était mort, on serait fixé ; et je dois avouer, peut-être à ma honte, que par moments j'envisageais avec moins d'horreur cette éventualité irrémédiable. Car Clodius lui-même, rayé de ce monde, ne me donnait pas de remords ; et cette vie humaine, faite cependant de mon sang et animée de quelques-unes de mes passions, qu'elle existât ou non, ne me touchait plus en rien, pas même du fait de nos ~~deux~~ deux haines. Je ne haïssais plus Clodius ; ~~[illegible]~~ je me contentais d'évaluer les conséquences de nos actes, et, sans y parvenir ~~[illegible]~~ complètement, j'en savais assez pour comprendre que le lendemain serait dur.

~~Tout dépendrait, ~~le~~ du premier signe de vie qui parviendrait de la Jassine, si toutefois elle en donnait un. C'est vers elle que dès l'aube, il faudrait regarder, et la moindre fumée dans le feuillage annoncerait l'orientation du destin.~~

Tout dépendrait du premier signe de vie qui parviendrait de la Jassine, si toutefois elle en donnait un. Aussi dès l'aube, c'était bien vers elle qu'il faudrait regarder ; et la moindre fumée dans le feuillage nous annoncerait l'orientation du destin.

La simplicité de cette situation s'imposa tellement à mon esprit qu'il n'en put tirer qu'un conseil de repos et d'attente. Le silence montant en moi comme déjà, depuis la tombée de la nuit, il s'était élevé de la maison.

J'allai vers le lit. J'étais tout seul. Même mes ombres familières n'étaient pas revenues, et j'avais combattu en moi, et contre moi, sans la présence mes témoins. Cet abandon ne me laissait pas sans amertume. Quand j'eus éteint ma lampe, je demeurai longtemps, les yeux grands ouverts, dans l'ombre.

J'avais besoin d'un peu de sommeil avant l'aube, et, comme il ne venait pas, je gardais, autant qu'il possible, l'immobilité.

Un blanc

Le temps doux et gris qui était apparu depuis la veille resta (étendu) sur la campagne pendant plusieurs jours. Il épandait une clarté atténuée par les nuages qui ne permettait plus de distinguer une journée de l'autre, tant le ciel bas et la terre monotone changeaient peu, de l'aube incolore au retour de la nuit.

En m'éveillant je vis le grenier à peine éclairé par cette lumière modeste. L'humidité, en filtrant ~~à travers~~ sans les tuiles, avait tiré des murs une odeur de plâtre et de brique mouillée qui descendait sur moi à travers les vieux bois de la charpente et me pénétrait jusqu'à l'âme de cette désolation des matins tristes où tous les mouvements de la vie se perdent dans le vague et nous laissent une pensée de ~~la~~ lassitude.

A peine dégagé du sommeil, je retrouvai le Tableau clair des événements, devant moi, avec ses fonds et les perspectives qui j'y avais posés la veille. Rien n'avait bougé de ce monde fatal et je savais déjà ce qui m'attendait au sant du lit. C'est pourquoi je ne fus saisi d'aucune fièvre. Je pris mon temps. Le destin (patient) accoutumé toujours, quelque mauvaise volonté que nous mettions à le joindre. J'établis le programme de ma journée dont je ne voulais pas distraire les soins que je donne quotidiennement à la bonne marche de la ferme. Je fis ma toilette sans hâte.

BU Lettres NKP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Et Hassan, tout heureux d'échapper, pour un soir, au traintrain coutumier, accepta.

*
**

Naturellement, l'heure-de-marche dura un peu plus du triple, et le soleil touchait l'horizon lorsqu'on arriva chez Brahim-ould-Youssef.

Les selles, les outres, les sacs de peau formaient un vaste rempart circulaire, où les hommes étaient assis, par petits groupes maussades, pêle-mêle avec les chameaux barraqués.

Pas un feu ne brillait, donc, pas de thé, ce soir, et des dattes sèches en guise de méchoui !... Hassan soupira... mais il loua, dans son cœur, la vigilance du chef qui, à pareille distance de l'ennemi, par crainte de lui révéler sa présence, imposait à ses hommes cette belle frugalité...

Comme ils barraquaient tous trois dans l'enclos, une voix psalmodia l'appel à la prière. En un clin d'œil, tous les guerriers furent massés derrière le Cheikh, puis, comme un mur frappé de la foudre, d'un même élan, tous s'écroulèrent, face au sol.

Béni soit, mille fois, le nom du pieux vieillard dont la sainteté galvanise ainsi ses troupes !

Ayant quitté son *siroual* (1) impur, Hassan se mit au dernier rang, entre Baba et Bohibé, ses deux compagnons de route. Mais, en accomplissant les gestes rituels, il ne pût tout à fait empêcher ses yeux d'errer de droite à gauche, de sorte que, le *Salam* terminé, il avait évalué la puissance du *razzia*, l'excellence des bêtes et de l'armement.

(1) *Siroual.* Large pantalon de cotonnade.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je ne m'étonnai pas de trouver mon déjeuner ~~[illegible]~~ prêt dans la grand salle. Sans doute Martha Alibert y avait-elle mis la main, mais je ne voulais pas le savoir.

Elle n'avait préparé ~~[illegible]~~ qu'un seul couvert. ~~[illegible]~~ [Je me demandai alors comment Geneviève avait pu passer la nuit, chez les Alibert, et quelles réflexions leur avait inspirées cette demande d'hospitalité inexplicable; mais je savais bien que de toutes façons ils garderaient pour eux leurs pensées, sauf peut-être Françoise, qui me manifestait une amitié plus communica-tive.

J'avais le désir de revoir Geneviève et d'avoir avec elle une explication paisible. J'étais dans les dispositions d'esprit les plus conciliantes, au point que j'essayais de lui faire crédit, en ce qui concernait son attitude étrange, lors de notre retour à Théotime. J'éprouvais maintenant le besoin de croire à son innocence et que Clodius l'avait contrainte par la force à s'arrêter chez lui. Et je tendais ainsi à renoncer les fils de ma vie quotidienne, comme si je savais déjà qu'il ne s'était rien passé d'irréparable.

Quand je sortis, j'eus la faiblesse de ne pas regarder du côté de la Jassine et même d'y tourner le dos pour me diriger vers les Alibert.

Je rencontrai Geneviève dans le chemin creux qui y mène quand on fait le tour de l'oliveraie. Elle venait vers moi, ~~[illegible]~~, l'air préoccupé.

derniers temps, la guerre sainte au peuple *Beidane*. C'est une tribu puissante. Dommage qu'un peu de l'astuce ouled-Delim ne vienne tempérer, parfois, son fanatisme ; les Nazaréens ne seraient pas longtemps les maîtres du pays ! Et alors, comme par le passé, les grands *rezzou* mûrement préparés dans le mystère des tentes ramèneraient, vers les sables du Nord, les richesses du Trarza et du Hodh.

***

Hassan rassura, d'un signe, les étrangers qui, l'ayant aperçu, armaient leurs mousquetons, et poussa sa monture dans la pente.

Quelques instants plus tard, après un long échange de salutations polies, il avait tiré de ses interlocuteurs, peu loquaces pourtant, tout ce qu'il désirait savoir.

C'étaient bien des R'gueïbat, alliés aux Ma-el-Aïnin, qui, sous la conduite de Brahim-ould-Youssef, l'Invincible, allaient, avec l'aide d'Allah, anéantir les pelotons méharistes de la Koedia et de l'Adrar. Une fois ces gêneurs supprimés, il serait facile de surprendre les Postes, et de réoccuper les ksour qui commandent points d'eau et palmeraies.

Alors les tribus soumises aux Français, voyant que les R'gueïbat sont les plus forts, feront cause commune avec eux, et le nord du pays sera enfin délivré de la présence impure des infidèles.

Pour tout dire, c'est le côté... temporel de ce projet, bien plutôt que le spirituel, qui séduisait l'Ouled-Delim, mais il n'en feignit pas moins un religieux enthousiasme. Si bien que les braves R'gueïbat, édifiés, pensèrent qu'il fallait, à tout prix, s'annexer une aussi précieuse recrue. Ils l'engagèrent donc à les accompagner au lieu où campait Cheikh, situé, d'après eux, à moins d'une heure de marche.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle me sourit un peu, mais avec une gêne visible, quand je lui pris amicalement la main. Elle était moins jolie que d'habitude et ses yeux pâles, ses traits tirés, montraient bien qu'elle avait passé une mauvaise nuit. [Elle me demanda pardon d'avoir quitté Théotimé mais ne m'annonça pas qu'elle ~~allait~~ comptait y revenir. Elle parlait d'une voix blanche, impersonnelle, et rien de ce qu'elle me disait ne touchait mon cœur. Elle s'expliquait avec une sorte de pauvreté d'âme qui me navrait. En passant par sa voix tout devenait banal; ~~et~~ son récit ne me rendait plus qu'une énumération de faits distincts les uns des autres et tellement plausibles que je me demandais s'il était vrai qu'il se fût passé quelque chose et si je ne sortais ~~[illegible]~~ pas d'un cauchemar.

.....Elle avait rencontré Clodius tout près de sa maison, et il lui avait parlé d'abord familièrement, en voisin. Comme déjà il faisait nuit, il lui avait offert de lui prêter une lanterne et pour cela il l'avait invitée à entrer chez lui, ~~[illegible]~~ elle avait accepté sans méfiance. C'est alors que, seul avec elle ~~[illegible]~~, Clodius brusquement avait changé..... Elle reconnaissait qu'elle avait eu tort d'enfreindre mes défenses en passant sur ~~les~~ terres et de ~~le~~ suivre ~~[illegible]~~ cet homme..... C'était un peu par honte d'elle-même qu'elle ~~avait fui~~ s'était retirée dans sa chambre, sans me parler, après notre retour à Théotimé; car elle appréhendait des reproches trop justes pour qu'elle y pût répondre; et cependant elle avait follement espéré toute la nuit, que je viendrais frapper à sa porte pour ~~[illegible]~~ la contraindre à une explication.

Son estime pour les R'gueïbat s'en accrût, et sa confiance en l'issue de leur entreprise, aussi fut-il pris soudainement d'un violent désir de se joindre à eux.

Il se fit conduire devant leur chef qui devisait gravement entre un vieux marabout et un *hartani* à l'allure arrogante. Il s'inclina très bas, toucha la main que lui tendit le Cheikh, et, avec componction, il frotta son visage de la paume qu'avait honorée ce contact. Alors, comblant le vieillard impassible d'assurances, de respect, de dévouement, le suppliant de disposer à son gré de sa vie, il déposa son fusil à ses pieds.

Sans un geste, Brahim donna un ordre bref ; le *hartani* ramassa l'arme, le marabout congédia le visiteur : Son maître désirait méditer.

Le malheureux Hassan fut tout désemparé. Quel affront, en échange de son immense confiance ! Mais il n'osa pas protester... d'autant qu'il était seul au milieu de ces gens et que la nuit était fort noire...

Il pensa bien à rejoindre les siens, mais abandonne-t-on ce bien précieux qu'est un fusil ? Il préféra, se laissant aller à l'optimisme, penser que Brahim avait seulement voulu l'éprouver... et il admira la prudence du chef qui ne se fiait pas aux paroles dorées.

Remettant donc ses soucis au lendemain, il partit à travers le campement en quête de quelque nourriture.

*
**

Décidément, Baba et Bohibé l'avaient lâché. Les gens qu'il abordait étaient polis, mais distants... et, du reste, ils avaient terminé leur souper.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~Elle avait~~ Le lendemain matin, elle m'avait entendu ~~[illegible]~~ remuer dans ma chambre ~~[illegible]~~, jusqu'en dernier ~~moment~~, elle avait attendu un signe ; — Quand j'étais sorti, elle avait eu la tentation de m'appeler, mais je m'étais éloigné à si grands pas qu'à me voir on pouvait ~~[illegible]~~ penser que j'obéissais à des mouvements de colère. Et elle avait quitté le mas, de crainte de me retrouver ~~[illegible]~~ plus orageux encore. ~~[illegible]~~. ~~[illegible]~~. Maintenant, elle m'avait cherché pour m'expliquer l'étrangeté de sa conduite. Comme elle m'avait aperçu qui prenais le chemin de l'olivette, elle y était venue à ma rencontre ...

~~Et~~ Je me taisais.

Elle regardait le sol d'un air indifférent et semblait ne parler, sur ce ton monotone, que pour accomplir un devoir indispensable, dont elle n'espérait pas plus retirer ~~aucun~~ bénéfice ~~et par quoi~~ que ~~[illegible]~~ me donner ~~des~~ une satisfaction.

A son tour elle se tut.

J'avais pitié d'elle. Sans doute en eut-elle un soupçon, car elle ajouta simplement :

— Il faut ~~un peu~~ pardonner un peu à Geneviève, Pascal...

Puis elle partit.

~~Et c'est alors que mon cœur se remit à battre~~

Mon cœur se remit à battre.

Un blanc

gage? Un *azouzel* (1), une chamelle pleine? Quelle dépene en perspective, et que d'ennuis !... Les Français sont si méfiants ! Il est facile de leur faire croire que de bons chameaux sont mauvais, mais allez donc leur faire prendre un mauvais chameau pour un bon ! Si encore on n'était pas à la merci de ces interprètes cupides qui font la pluie et le beau temps auprès des commandants de postes !

En vérité, en vérité, la vie devient trop dure aux pauvres dissidents !

« Ouôtch ! » grogna Hassan. Et il appliqua un coup retentissant sur la croupe de sa monture : la dune à franchir était abrupte, et il préférait prendre le large avant les catastrophes qui n'allaient pas manquer de se produire à l'arrière.

Arrivé sur la crête, il jeta machinalement un coup d'œil au fond de la vallée, où quelques buissons annonçaient un point d'eau. Ah ! les scènes, immuablement pareilles, qui allaient se dérouler là dans un instant ! Mais le baillement écœuré qui, déjà, distendait sa bouche, s'arrêta, coupé net : près du puits, deux guerriers inconnus faisaient remplir par des captifs quelques outres de peau de chèvre. Une troupe nombreuse campait donc aux environs. Mais de quelle tribu amie ou ennemi ?

Hassan ne resta pas longtemps indécis : ces corps massifs, ces faces carrées rongées de barbe juqu'aux yeux... c'étaient, à n'en pas douter, des R'gueïbat.

Ah ! les R'gueïbat (et l'Ouled-Delim hocha la tête avec un claquement de langue déférent) ce sont des purs, ceux-là ! Les seuls champions, à l'heure actuelle, de la résistance devant l'envahisseur ; les derniers disciples de Ma-el-Aïnin, les pieux marabout qui, de son ksar de Smara, prêchait, jusqu'à ces

(1) *Azouzel.* — Chameau de course.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je sentis une vie plus chaude (et immédiatement douloureuse) circuler de nouveau de mon corps à mon âme ; et, c'est pourquoi sans attendre davantage je me mis en quête des Alibert dispersés dans les champs. Par calcul j'évitai de rencontrer Françoise qui cueillait des cerises dans le verger ; à Genevièvre avait dû la rejoindre. Son père travaillait à l'enclume dont on entendait tintes le marteau. Marthe restait à la maison à en juger par l'importance des fumées domestiques. Seul le vieil Alibert apparaissait au loin sur un petit coteau.

On appelle ce coin : « les Tornes » parce qu'il s'en dresse trois grands, alignés sur la crête, et qu'on les voit de toute la propriété. Abattus, enterrés et tombés dans l'oubli depuis plus de cinquante ans, le vieil Alibert les a remises toutes trois en place et solidement enfoncées. A peine achevé ce travail de défense indispensable, il a constitué, en arrière des Tornes, sur la pente du coteau, une vigne carrée, pour laquelle il n'a ménagé ni son temps ni sa fatigue. Cette vigne a pris la terre par trois mille racines, vigoureusement, en dix ans, et maintenant elle ne la lâche plus. Je l'ai baptisée l'Aliberte. Elle donne un vin noir, âpre, alcoolisé, qui est pour le coupage, qui est d'un bon rapport.

Mais elle marque aussi, sur les limites d'un voisinage difficile, la volonté de défendre mon bien par une culture puissante et personnelle.

— Ça, c'est nous, dit quelquefois le vieil Alibert, d'une voix contenue.

Ce n'était pas sans raisons qu'on s'écartait ainsi d'elles le malheureux qu'elles happaient était assailli de revendications : pourquoi le chef du campement n'ordonnait-il pas un repos ? Elles étaient trop fatiguées... leurs montures n'en pouvaient plus et butaient à chaque pas... elles avaient un besoin à satisfaire... elles avaient soif, elles avaient faim, elles avaient... tout ce qu'on peut avoir pour arrêter un campement qui s'en va en transhumance.

Les petits enfants eux-mêmes, insouciants et joyeux comme tous les petits enfants de tous les pays du monde en période de déménagement, fuyaient soigneusemnt leur groupe.

N'ayant personne à tourmenter, elles s'invectivaient entre elles, et leurs bébés, réveillés, braillaient comme les jeunes chevreaux quand le troupeau pâture au loin.

Oui, vraiment, le coin des femmes était un coin à éviter !

Béni soit à jamais le nom du Tout-Puissant qui, dans sa bienveillance, a dispensé les Maures de la polygamie ! Et louanges, aussi, au Prophète inspiré qui institua la loi commode du divorce !

Le divorce ! Mais oui ! Pourquoi Hassan ne divorcerait-il pas d'avec Aminettou, cette épouse acariâtre qui ne lui donnait que des filles ? Les filles, c'est très bien si on a du lait de chamelle à leur donner, mais quand on ne peut les engraisser, quelle dot peut-on espérer tirer d'elles ? Et jusqu'à quel âge faut-il les nourrir avant que se présente un fiancé ? Parlez-moi des garçons ! Eux, c'est tout autre chose : on les envoie faire boy ou partisan à Port-Etienne, et ils y gagnent un peu d'argent...

Avec la permission d'Allah, Hassan en ferait bien autant! Mais ne devra-t-il pas offrir, à l'Administration, quelque

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

116

Et comme par delà les bornes il ne pousse guère que des chiendent, il ne juge pas nécessaire de rien ajouter à cette solere affirmation.

Quand je le joignis il ébouageonnait. Cependant il m'accueillit bien et nous parlâmes de la beauté de l'Aliberte. C'est une vigne basse, au pied court, ramassée ; et jamais elle n'a trahi notre confiance. « Un plant loyal, affirme le vieil Alibert, qui en connaît le moindre bourillon. »

Je pris un sécateur et me mis au travail, à côté de lui ; mais avec prudence, car, de temps à autre, il jetait un bref regard sur moi, pour me surveiller. Dans sa compagnie le temps ne passe pas vite, la main s'applique, l'esprit ne bouge guère et ainsi la pensée subit gravement ses préoccupations. Tout en travaillant, le nez sur le sol, dans cette vigne-frontière, qui ~~était~~ un défi à Clodius, je me demandais sourdement où j'en étais et ce que j'allais faire. Car La Yassine restait muette, et les champs, par delà les trois bornes, ne me disaient rien de bon. ~~Il était~~ Quoiqu'il fût un peu plus de dix heures ~~[illegible]~~ pas une âme ne s'y montrait.

De la terre encore humide ~~montait~~ s'élevait une bonne odeur de cep et de racine. Quelquefois je me mettais à genoux pour mieux tailler, et je disparaissais au milieu des jeunes feuillages qui me touchaient les joues. J'aurais voulu n'en plus sortir, m'enraciner et faire corps avec les sarments. Mais dès que je levais la tête, je voyais au pied du côteau, toute l'étendue de Théotime, et, sur l'autre versant, les jachères et les maigres cultures de Clodius, que j'avais peut-être tué.

mitrailleuses, mais Moulana permet que le sable les enraie ! Ils ont aussi les avions, mais que peuvent ces bruyants oiseaux contre des troupes légères qui se dispersent à leur approche et abattent les pilotes s'aventurant trop près du sol ?

Non ! Ce qui est décourageant, c'est que les profits ne sont plus proportionnés aux risques.

Avec leurs grands mâts de fer qui se parlent les uns aux autres, les Français surveillent toute la brousse, et, pour le moindre *razzi*, ils ont vite fait d'alerter les Groupes Nomades, aux *méhara* toujours gras et reposés !

Alors, nuit et jour, sans répit, il faut fuir vers le Rio de Oro. On ne peut ni boire, ni manger, ni faire boire et manger les bêtes, et on abandonne en chemin les chameaux trop fatigués. De sorte que, lorsqu'on atteint enfin (quand Dieu permet qu'on l'atteigne) la zone de protection espagnole, le troupeau est décimé.

Qu'ils étaient loin les *rezzou* de son enfance, quand il avait plu dans le Sud ! Son père et tous les guerriers du campement partaient piller les pâturages du Trarza et même du Hodh. Lui ne pouvait pas les suivre : il n'avait pas encore de *boubou*, et encore moins de fusil. Mais quelle fête quand ils revenaient, ramenant des troupeaux entiers de méhara, de chamelles pleines ou allaitant leurs petits chamelons !

On brûlait en leur honneur toutes les cartouches du campement, et les captifs faisaient un *tam-tam* magnifique. On tuait l'une des bêtes les plus grasses, et chaque tente en prenait sa part. On mangeait toute la nuit pour deux jours. Les esclaves eux-mêmes avaient de gros morceaux de graisse de la bosse, et l'on buvait tant de théières que les enfants se partageaient des calebasses pleines de feuilles de thé poisseuses et brûlantes.

Parfois, aussi, l'on ramenait des captifs surpris auprès

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

112

A quelques pas de moi Alibert ébourgeonnait en silence. ~~Qu~~ A quoi pensait-il ? Nul n'aurait su, au juste, le dire : Il travaillait. Je l'enviais d'être si calme ~~hors du jeu~~ ; ~~Et~~ J'admirais sa lenteur quand il ~~à~~ écartait une branche et sa circonspection avant de tailler, au dessus du courson utile, le bois sacrifié.

(B) Par moments je me reprochais d'être venu là, dans cette vigne. Mais quand je jetais un coup d'œil derrière moi sur les cinquante deux hectares de mes ~~terres~~ biens, je constatais qu'au Nord, tout le long des terribles bornes qui les défendent contre Clodius, Alibert avait établi les cultures de force, celles qui font respecter un domaine et pour lesquelles, en cas de litige, on peut aller jusqu'aux pires violences, ~~pour en~~ ~~[illegible] la grandeur~~. moment qu'on est attaché ~~[illegible]~~ ~~grandeur~~. ~~Par le travail et par le sang~~ à la grandeur de sa terre.

Je déjeunais tout seul, tristement, ~~tout seul~~. A trois heures, j'avais réglé avec les Alibert toutes les questions domestiques du lendemain. Je commençais à supporter difficilement mon inquiétude. Deux fois, j'allai regarder la Jossine. On la voit ~~bien~~ un peu, en passant derrière les écuries, dans ce champ abandonné où se rouille depuis longtemps une vieille herse. ~~[illegible]~~. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

La Jossine, ensevelie sous ses ~~[illegible]~~ feuillages, ~~continuait à donner aucune ligne de vie~~ restait muette.

Le razzi des R'gueïbat

(ou le chacal et les zébus)

Hassan se rendait compte que çà ne pouvait pas durer !

Depuis que les Français se répandaient au nord de l'Adrar, établissant des postes jusqu'à Koedia d'Idjil, le métier de dissident ne nourrissait plus son homme.

Déjà, quantité d'Ouled-Delim travaillaient à Port-Etienne au service des Européens, diminuant d'autant l'effectif (déjà si réduit !) des membres de sa tribu.

Les *rezzou* (1) ne rapportaient plus. Quinze, vingt chameaux fatigués qu'il fallait se partager entre 30 hommes, et mettre au pâturage 6 mois durant avant qu'ils aient refait leur bosse ! Vraiment, au jour d'aujourd'hui, on n'y trouvait plus son compte.

Qu'ont ait à lutter, à souffrir pour piller les caravanes ou les troupeaux des marabouts, rien à dire, c'est régulier, ce sont les inconvénients du métier. Et qu'on ait à batailler contre des français ou contre d'autres maures.. cela revient à peu près au même. Les premiers ont, il est vrai, les fusils-

(1) *Rezzou*, sing. *razzi*. — Troupe de Maures armés, d'une quarantaine de fusils et davantage.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

D'habitude je ne l'aurais pas remarqué. Depuis quelques semaines comme je l'ai dit, Clodius n'apparaissait guère sur les confins de Théotime. Mais les jours même où il demeurait invisible, quelques faibles indices décelaient tout à coup sa présence. Il avait beau se tenir bien coi, on savait qu'il vivait derrière ses arbres et dès lors on n'avait pas grand peine à l'imaginer rôdant à couvert pour nous épier . Mais ces indices ne parvenaient plus jusqu'à nous et, sans qu'on sût pourquoi, la Jassine paraissait morte. Je dis : morte, à dessein et non point simplement inhabitée. Car la vie, comme d'habitude, ne s'y manifestait par aucune apparence perceptible ; mais ce silence et cette immobilité avaient pris un singulier caractère. Ils disaient que, si l'habitant sauvage de ces lieux était toujours là, il ne pouvait plus manifester son existence. qu'il pût atteindre volontairement à une abstention si parfaite, cela paraissait invraisemblable. J'étais ainsi porté à croire que cet effacement dénonçait un malheur.

Vers le soir, je me mis à penser tout à coup que notre algarade datait de quarante heures, déjà ; presque deux jours entiers. Si Clodius n'avait point paru, c'est qu'il était blessé ou mort.

Je ne pouvais douter que Geneviève et les Alibert fissent les mêmes réflexions que moi. Sans doute n'en disaient-ils rien parce qu'ils attendaient de ma part une démarche qui éclairât rapidement la situation.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

119 ~~Il venait tout de suite à l'esprit que~~ Le plus simple était d'aller à la Jassine, et que ~~cette redoutable démarche~~ et, il m'appartenait, qu'à moi seul, de la faire. Mais j'avais peur. Je ne cherche pas à m'en ~~excuser~~ cacher. ~~Je pourrais rappeler évidemment~~ que je n'avais pas manqué de hardiesse, en affrontant chez lui Clodius, qui est fort et qui me ~~hait~~ déteste. ~~Mais~~ Cependant je ~~sais~~ sais bien qu'il s'agissait là d'un courage banal, puisque j'allais à un songer que l'éclat de ma colère, en m'aveuglant, me rendait méprisable; ~~et que~~ Dès lors, n'agissant point pour défendre mon corps mais pour libérer d'une contrainte odieuse, un être, que tout à coup j'aimais à la fureur ~~jamais~~ les puissances de l'amour et du ressentiment ~~me portaient~~ m'avaient porté au dessus de moi-même.

Maintenant Genevièvre ne se trouvait plus à la Jassine. Ce qui m'y attendait, c'était Clodius, vivant ou mort; et je le craignais de toute façon.

S'il vivait, et qu'il fût à ce point ~~resté~~ demeuré invisible, on pouvait en ~~penser~~ conclure qu'il établissait ses vengeances; car l'invisibilité d'un tel homme dénote toujours des desseins; et ceux que j'en pouvais attendre, je les redoutais. L'humiliation, la douleur, l'animosité familiale et cette force innée aux Clodius d'antipathie latérale, avaient dû travailler son sang et le porter à ce degré d'ardeur où la raison peut concevoir la ruse et la violence. ~~Tout être~~ ~~Il pouvait~~ On triomphe quelquefois à triompher de la violence, mais la ruse m'~~épouvantait~~ angoissait. Je n'ai pas assez d'invention pour imaginer les embûches et trop peu de prudence pour les déceler à temps. Désarmé devant leur mystère, je reste exposé à tous les coups. On me voit de ~~partout~~ tous les côtés et je ne vois rien. Alors j'ai peur.

Secrets

J'ai des secrets de mendiant
Que je répète aux durs chemins
Avec des gestes de misère
Partis implorer les mystères
Qui me brûlent au fond des mains.

Je les ai tous sertis d'un bijoux de silence
Le froid baiser des morts caresse leur sommeil
Où le rêve est la nuit sans vision ni réveil
Et tous me font danser de leur funèbre danse.

Vous qui passez à l'affût des mystères
Bien sûr, fuyez-la ma dure misère
On n'embrasse pas le visage d'un mendiant.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

120

Le position de Clodius vivant me semblait, ainsi, de plus favorable, car, sans bouger lui-même, il avait pour me voir venir, l'étendue de ses terres. Ainsi, j'y devais arriver seul, et, sans défiance, me diriger fatalement vers lui, qui m'attendait. L'idée de cette vigilance indiscernable me troublait le sang, et me rendait lâche. Surtout j'ai assez d'amour propre pour surmonter mes faiblesses; et je me serais, peut-être, contraint moi-même à l'aventure, si, sur le point de me vaincre, une menace plus terrible encore ne m'eût arrêté.

Car, me disais-je, Clodius est peut-être mort.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Notre-Dame-de-Lumière

A Notre-Dame de Lumières
Les feux du ciel demeuraient pris.
C'est en plein jour qu'elle brillait
De tout l'automne de la terre
Dans son manteau de pierreries.

La foule de l'ombre priait.

J'étais cet enfant merveilleux,
Par la grâce de vos jardins
Et la lumière de vos yeux,
Qui découvrait son pur domaine
D'allées de fleurs et de bassins.

Procession, colline enchantée,
Silence, chants, musique à peine,
Repas de midi sous les pins...
Le calme comme une clarté
Lavait les cœurs de toute faute.

Je cueillais au creux de mes mains
Un miracle d'eau qui stillait
Du cœur d'une petite grotte.

PAUL SOUFFRON.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

121

Il semblera sans doute singulier que j'aie envisagé alors l'éventualité de ce malheur sans que ma chair se hérissât d'épouvante. Car la seule pensée de me trouver à La Jassine en présence du cadavre de Clodius aurait dû la soulever d'horreur. Mais elle restait insensible. J'attribue cette insensibilité anormale à ce fait, non moins singulier, que je n'évaluais pas moralement ce meurtre. Il me semblait que, si Clodius était mort, le mal ni le bien n'y avaient rien à voir. Il tenait, selon moi, son corps et sa mauvaise âme hors des lieux où nos actes engendrent des responsabilités. C'est là que je l'avais atteint, mais seul le hasard l'y avait frappé. Sur cette étendue amorale il ne pouvait exister de mouvement coupable; et ma conscience s'y taisait sans effort.

Mais si je ne craignais point ses reproches, j'étais effrayé par les hommes; car le meurtre, même involontaire, de Clodius allait attirer sur moi leur justice; et je tremble devant la puissance des lois humaines. Je tiens cette terreur innée de mon sang Derivat. Car Metidieu et Derivat héréditairement éprouvent à l'endroit des grandeurs judiciaires une vive crainte. Ils les respectent parce qu'elles sont nécessaires; on le leur a dit; mais ils ne les aiment pas. Tribunaux, juges, avocats leur semblent également redoutables et plus leur justice est exacte plus elle les inquiète. Car Dérivat et Métidieu vivent trop par le coeur pour ne pas s'écarter, sans le savoir, de la rigueur légale; et ils ne se croient pas honnêtes, mais aimables; Il est vrai qu'ils le sont au point d'atteindre ainsi à quelques modestes vertus. Mais s'ils les pratiquent avec ~~[illegible]~~ passion, ce n'est point ~~[illegible]~~ par attachement aux lois qu'ont écrites les hommes. Ils aiment la vie innocente et ils ont le goût du ciel. Ainsi le moindre juge de canton les épouvante, et les plus purs, devant lui, se sentent aussitôt ~~[illegible]~~ coupables. Ils ne sauraient dire de quoi, si ce n'est du péché originel peut-être; mais ils sont prêts à avouer, pour peu qu'on les y engage.

Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle ne
Cette peur ne les saisit pas à l'âme mais au corps.
La vue des magistrats, des gardes, des témoins, des inculpés
des défenseurs, et aussi le bruit des chaînes, m'enlève
tout courage. Je redoute un appareil dressé pour ma
propre défense, mais tout la sombre majesté de la
plus juste, avec raison, et semble toujours, devant vous,
attendre son heure.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

convaincu, ce ne fut pas faute d'éloquence. Du reste, il n'en laissa rien voir, puisque, quoi qu'il en fût du loyalisme réel du transfuge, les faits parlaient pour lui : Deux paires d'oreilles dissidentes, un prisonnier et trois fusils... sans parler du beau méhari retrouvé, cela se paie ! Hassan toucha la prime, et une autre encore pour avoir signalé l'approche du *razzi*.

L'accrochage eût lieu. Les Français, prévenus, eurent facilement raison de cette poignée d'hommes, dont un bien petit nombre pût regagner le Rio. (*La illah il Allah !*)

L'Ouled-Delim... et le R'gueïbat lui-même, Français par la force des choses, mais guerriers par tempérament, firent brillamment le coup de feu contre leurs copains de la veille. Peut-être même est-ce bien Daoud qui, comme il s'en vanta plus tard, toucha au bras le vieux Brahim...

Bref, Hassan est, à présent, partisan à Port-Etienne, et ses troupeaux paissent dans la brousse, sous la garde d'Aminettou.

Il exerce son métier, mon Dieu ! aussi bien qu'un autre, et emploie cadeaux et solde à enrichir son cheptel.

Et il en sera ainsi jusqu'à ce que Moulana permette que la pluie tombe sur le Rio...

Ce jour-là, qui peut prévoir ce qu'il adviendra d'Hassan, de son épouse acariâtre, de ses quatre grosses petites filles et de son opulent troupeau ?

MARION SENONES.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

[Ils ~~Cela~~ composent aussi ~~de~~ la justice humaine une figure menaçante ~~sombre~~ dont la vigilance pèse à leurs ~~ces~~ coeurs qu'un souffle emporte si facilement aux extrémités de l'amour. S'ils les atteignent, et même les dépassent avec tant de bonheur, ils savent bien qu'il arrive un moment où la passion peut conduire à de punissables démences ~~excès~~ ; et ainsi c'est peut-être ~~ainsi~~ à cause de leur naturel aimant qu'ils sont épouvantés par l'imminence de ces lois justes mais impersonnelles.

Cette imminence je l'entrevoyais maintenant ~~ici~~, ~~p~~ ~~qui menaçait~~ suspendue sur ma tête.

Car si je découvrais, à La Jassine, que j'avais tué Clodius, il ne me resterait plus ~~[illegible]~~ qu'à me livrer aussitôt à la justice.

Pour le faire, il fallait descendre à Puyloubiers, aviser le maire, appeler les gendarmes de Sancergues, les attendre à la mairie, les voir arriver ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ platanes ~~par~~ la route de Silvadour, et sous les cependant regarder à travers ~~par~~ la fenêtre les attroupements qui se forment, ~~[illegible]~~ au moindre bruit, devant ~~la~~ ~~[illegible]~~ la maison de Crouzilles, le boulanger.

Ces ~~[illegible]~~ détails, à l'avance, me hantaient l'esprit et m'emplissaient de dégoût.

Une Ile pour le Poëte

C'est presque un rêve : mais il a été plusieurs fois réalisé, ou près de l'être : à Pathmos, chez les Thélémites, à Créteil. Aucune cire ne peut en ces jours de tempête empêcher les Ulysses ballottés sur les flots d'entendre l'appel pernicieux de ces inlassables sirènes, les voix de l'actualité. Il faut fuir, non par lâcheté, mais par souci de préserver au cœur de soi une source impolluée. Je parle d'un poëte tel qu'il aimerait son art au-dessus de sa vie : non pas d'un militaire ou d'un marchand, non plus que d'un avocat, ni d'un paysan : du moins, riche, ou s'il vivrait dans le dénuement : mais à coup sûr ne serait-il cela qu'accidentellement. Je ne sais pas s'il serait habité de l'esprit de pauvreté. Son or, il le puiserait dans les regards humains, dans la scintilliation des astres, au contact d'un pelage amical, ou de l'eau pure. Il le puiserait sous ses divers états, le liquide des pleurs, le solide du sol et de ses veines, l'immatériel des nuits — puis il le restituerait au monde sous une forme inconcrète et presque imperceptible : un pollen de mots ailés, un souffle plus brûlant que le vent des sables, une flèche apportant avec elle la vie.

A l'île de son salut il finirait par aborder : la voici distincte au regard, masse ferme sur les eaux, hors de toute latitude. Un printemps éternel n'y règne pas — mais toute

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cependant

J'errais dans les champs. Aux approches de la nuit, me trouvant près du bouquet de chênes qui couvre la propriété à l'Est, j'aperçus une femme au milieu des terres ; mais trop loin pour la reconnaître. Elle se dirigeait des Alibert vers Théotime, et elle disparut sous les bois qui entourent la source.

Je m'imaginai aussitôt que je venais de voir Geneviève, et qu'elle allait à la Jassine : effrayé par mon inaction, elle voulait savoir.....

Je pris à travers champs pour lui couper le chemin, mais en arrivant à la source je n'y trouvai personne.

Alors je passai chez Clodius

La nuit tombait vite ; cependant il restait encore assez de jour pour être vu, et j'y pensais. J'avançais tout droit. Ou de pareilles conjonctures on avance tout droit uniquement parce qu'on manque de courage : il faut agir vite, en finir.

Quand j'abordai le bois qui enveloppe la Jassine j'y trouvai un peu plus d'obscurité. Cependant il y flottait encore une lumière verte et triste qui éclairait étrangement le moindre objet.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

beau mehari rencontré, et, quand la convoitise brilla dans le regard des autres, il insinua qu'ils feraient œuvre pie ceux qui, s'emparant de la bête, en rapporteraient la viande au campement.

Longuement, Baba et Bohibé se concertèrent. Ce pré-razzi alimentaire les enthousiasmait visiblement... Mais, ils ne connaissaient que la consigne : ne pas quitter leur prisonnier...

Alors, Daoud leur vint en aide : il leur proposa de s'entremettre auprès d'Hassan afin d'obtenir qu'il les accompagnât, ce qui arrangerait toutes choses.

Hassan se fit d'abord prier, puis feignit de se laisser convaincre, et, se glissant furtivement hors du camp, tous quatre arrivèrent à franchir, sans être vus des sentinelles, les hautes dunes derrière lesquelles se dissimulaient les forces R'gueïbat.

Malgré l'obscurité, Daoud, excellent guide, les mena juste au bon endroit, si bien que, lorsque la lune se leva, ils trouvèrent facilement les traces de la bête, et l'aperçurent elle-même, du haut d'un monticule, barraquée à quelques portées de fusil.

Pour la cerner, on se sépara en deux groupes : Hassan et Bohibé suivirent les empreintes qui s'étiraient le long d'une étroite vallée, tandis que Daoud et Baba, coupant à travers dunes, allaient barrer l'autre extrémité du couloir.

***

Enfin, Hassan n'avait plus affaire qu'à un seul homme, tout à la pensée du festin entrevu. Cet homme, il est vrai, possédait un fusil, tandis que lui n'avait que son poignard. Mais le poignard d'un Ouled-Délim sur ses gardes vaut bien le fusil d'un R'gueïbat distrait.

Quand les autres furent suffisamment éloignés, d'un croc-en-jambes, Hassan fit trébucher le pauvre diable, et, comme

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Jamais je n'avais visité les abords de cette demeure ennemie. Le sol en était bossué, moussu, ~~[illegible]~~. Çà et là des ferrailles : ~~[illegible]~~ : un soc, une boue, un débris de rateau. Brancards en l'air, sous un hangar à demi écroulé, pourrissaient deux charrettes. A côté, subsistant encore ~~il y avait~~ un four de briques dont la porte pendait à l'un de ses gonds. ~~[illegible]~~ Au delà, on apercevait les quatre auges désertes ~~abandonnées~~ de la porcherie. L'air sentait le vieux fer, le bois ciroué, l'argile humide et cette navrante odeur de suint mort et maigre litière qu'exhalent les bergeries depuis longtemps abandonnées ~~inhabitées~~. Contre les piliers du hangar on voyait une caisse démolie et un vieux panier, ~~[illegible]~~ ; et dans un trou on avait jeté de la chaux. ~~[illegible]~~.

Les arbres énormes ~~[illegible]~~ ; ~~[illegible]~~ m'écrasaient, et le peu de clarté, qui descendait du monde humide et noir de leurs ~~[illegible]~~ frondaisons séculaires, doublait tous les objets, en leur superposant comme un fantôme indéfinissable de leurs formes.

C'est ainsi que j'apercevais la Jassine maison. Ses volets étaient clos. Pas une lueur, pas un bruit ne s'en échappaient, et je n'en voyais, semblait-il, ni les murs réels, ni les fenêtres, ~~[illegible]~~ mais leur double émané du bois et des pierres dont elle est ~~[illegible]~~, construite, et cela par moments avec une

Il jugea donc prudent de ne plus compter que sur lui-même, et de retirer, au plus tôt, son épingle d'un jeu devenu trop dangereux.

***

Le lendemain de cette soirée, Brahim décida qu'on resterait sur place pour réparer ses forces avant le combat. Et des garçons hardis s'égaillèrent parmi les dunes, afin de recueillir, s'il se pouvait, quelques indices sur les mouvements du peloton.

Hassan, gardé à vue, mit à profit cette journée d'inaction pour enregistrer dans sa tête les moindres replis du terrain, et étudier tous les plans d'évasion que lui suggérait sa cervelle inventive.

La nuit venue, Daoud, au retour d'une patrouille, se faufila auprès de son ami. L'ennemi, à son idée, n'était plus éloigné, car il avait recoupé, près d'ici, les traces toutes fraîches d'un chameau magnifique qui ne pouvait appartenir qu'au peloton.

Cette fois, la décision de l'Ouled-Delim fut prise : élevant la voix afin d'être entendu de Baba et Bohibé, en sentinelle à quelques pas de lui il commença par louer Brahim avec emphase. Il vanta sa piété, sa bravoure, son ascétisme, ses qualités de chef et d'organisateur. Il dit la foi qu'il aurait eue en la victoire... si l'état des troupes eut été meilleur. Mais quoi? Depuis près d'une lune qu'on se nourrissait de dattes sèches et que l'on se passait de thé, tout le monde était épuisé ! Comment Brahim, le Sage, le Subtil, ne comprenait-il pas que, si les privations conviennent à la vieillesse, elles sont funestes à l'homme dans la force de l'âge qui doit fournir un rude effort ?

Du coin de l'œil, Hassan voyait que ses geôliers opinaient gravement de la tête. Alors, il questionna Daoud au sujet du

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

telle puissance que cette bâtisse muette me paraissait une maison imaginaire. C'était comme si, par l'effet d'un sens surnaturel, j'en eusse atteint la structure morale; et alors, à travers ses murailles massives, je ne discernais plus que la figure ténébreuse de son âme.

Je m'étais arrêté à quelques mètres de la façade, si vieille, si grise, et que rougent de grandes plaques d'humidité. Je n'avais pas peur : j'étais là; et il suffisait que j'y fusse. Ma présence insolite en ces lieux hostiles, à défaut de courage, m'avait rendu la lucidité, le calme. Lucidité impersonnelle, calme inhumain. Un coup de feu pouvait rayer à tout moment l'ombre, de sa flamme courte. Mais je m'exposais à la mort avec un détachement sans mérite. Conscient du danger sournois, je n'y prêtais plus le moindre intérêt, pris que j'étais par la révélation de ce monde si triste, où tout laissait suinter, comme un brouillard, la forme de son âme humide, dans cette lumière fantomale.

Quand je pensais à Clodius je ne subissais pas le flux d'animosité noire qui, depuis deux jours, me troublait la raison. La grandeur des lieux qu'il gardait avec une si jalouse passion transfigurait dans mon esprit sa personne et sa malfaisance. J'en oubliais que j'étais venu à La Yassine pour le retrouver, mort ou vivant, et que pour cela, il fallait, s'il restait encore invisible, pénétrer

Ils se groupèrent autour du Cheikh, cherchant à deviner sa pensée.

Celui-ci promena lentement ses yeux calmes sur tous ces visages anxieux tendus vers lui, et d'une voix grave, qu'un douloureux étonnement altérait, il leur reprocha leur manque de foi. Si Moulana les avait conduits sans obstacle à travers le pays soumis aux infidèles, il saurait bien leur donner la victoire, quelle que soit la puissance de l'ennemi. Rien ne peut arriver que par Sa volonté. *La illah il Allah.*

Et le ton de Brahim était si assuré que chacun se sentit apaisé dans son cœur.

***

Il va de soi qu'Hassan était tenu à l'écart des palabres. Mais il avait un allié dans la place, Daoud, l'ami du premier soir, un jeune garçon d'esprit plus libre que les autres, et qui adoucissait, par tous les moyens en son pouvoir, les rigueurs de sa quarantaine.

Comme chaque nuit, il vint le retrouver et lui rapporta fidèlement les nouvelles de la journée.

Tristes nouvelles... Hassan resta songeur... Il connaissait par oui-dire El Gazi et plusieurs de ses hommes, et il savait que, même à armes égales, on aurait eu du fil à retordre avec eux. Mais dans l'état d'infériorité où l'on était, une seule tactique lui semblait raisonnable : surprendre le goum en cours de déplacement. La présence des bagages, des femmes, des troupeaux, entravant l'action des guerriers, faciliterait le pillage. Seulement, pour préparer efficacement l'embuscade, il eût d'abord fallu savoir vers quels lieux se ferait l'exode du peloton...

Tout à coup, une lueur de triomphe passa dans les yeux obliques de l'Ouled-Delim : il la tenait enfin cette occasion tant attendue de se signaler aux yeux de Brahim !

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

dans cette maison irréelle, où il gisait, peut-être, sous la table, le crâne brisé.

La nuit était ~~[illegible]~~ descendue ; je ne distinguais plus la porte ; et je dus m'approcher, pour voir si elle était ouverte.

Elle l'était ; mais à demi seulement, et je me demandai si, en partant avec Geneviève, je l'avais tirée ou non, derrière moi. Je ne me souvenais de rien ; et cette incertitude me donnait une angoisse sourde ; car j'aurais voulu que la porte, me ~~[illegible]~~ fournît, dès le seuil, la réponse que je cherchais concernant le destin de Clodius. Si je l'avais laissée, en partant, entr'ouverte, telle que je le voyais maintenant devant moi, c'est que Clodius était mort. Mais ma mémoire restait muette. Dans l'obscurité, on distinguait la fente de la porte, entre le battant et la muraille. Elle ne ~~[illegible]~~ semblait pas assez large pour me livrer passage. Il fallait la pousser. Derrière elle s'ouvrait ce corridor profond qui mène dans la salle basse. Il était noir, et toute la maison silencieuse.

Un sentiment de crainte (et ~~[illegible]~~ de respect, peut-être) me immobilisait. Je n'avais pas peur, je l'ai dit. Mais je me trouvais tout à coup en présence d'un être qui, pour bâti qu'il fût de mortier, de pierre, de bois, n'en paraissait pas moins revêtir une âme attentive à mes gestes, et dont, contre sa volonté, je n'avais aucun droit de forcer le mystère.

Où était Clodius, pourtant ?

rejoint, le sable est traître, et on l'aurait massacré sans répit-que, de crainte qu'il n'allât prévenir les Français.

Le mieux, évidemment, était d'attendre, et de guetter patiemment l'occasion de forcer l'estime de ses compagnons.

***

Cette occasion se présenta le jour où le sable conta que les Français n'étaient plus loin. Le sable, et aussi un goumier qui rejoignait sa tribu, son engagement terminé.

C'était un Ahel-Akchar, et ceux qui connaissent ces gens-là prétendent que l'on n'en peut rien tirer de bon ; qu'ils n'ont que mépris pour les autres Maures, bien que leurs femmes « fassent putain » dans les postes, aussi bien avec leurs congénères qu'avec les nègres et les Nazaréens.

C'est possible, mais, pour ce qui est de cet Ahel-Akchar-là, il est juste de dire qu'il rendit grand service aux R'gueïbat.

Il leur expliqua, avec beaucoup de minutie, l'emplacement du peloton, quitté depuis trois jours et où, affirma-t-il, on ignorait encore l'approche du *razzi*. Il indiqua les lieux de pâturage, les jours d'abreuvoir, le nombre des goumiers, les quantités d'armes et de munitions. Il cita le nom de ses ex-camarades, celui du Capitaine, un vieux Saharien bien connu des *Beidane* qui le surnommaient « El Gazi », le Dur. Et il ajouta que les puits étant presque taris, à son départ on devait s'apprêter à changer de place, mais il ne sût pas dire en quelle direction.

Ces renseignements jetèrent le trouble dans l'armée. Les forces ennemies excédaient de beaucoup celles des R'gueïbat, et la valeur de leur chef était notoire.

Une rumeur sourde parcourut le campement, et ces hommes, que l'espoir avait soutenus, jusque là, sentirent tout à coup leur fatigue.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tandis que je l'imaginais mort sous sa table, ne m'épiait-il pas? Et s'il était blessé, ne fallait-il pas lui porter secours?

Je voulus appeler; mais ma voix s'étouffa dans ma gorge.

Peu à peu l'ombre m'avait enveloppé; et son opacité en ces lieux était telle que j'avais l'impression d'être engagé dans la matière même des ténèbres jusqu'à faire corps avec elle. La Yossine très lentement disparaissait. Les tons gris de ses vieilles pierres absorbaient l'ombre pour s'y fondre. Bientôt les fenêtres, la porte, et la lueur de la façade s'enfoncèrent dans cette puissante obscurité. Tout se confondit; l'effacement de ce monde, où cependant je m'attardais, avait emporté tant de choses, et moi-même avec elles, qu'il n'y resta pas même un fugitif contour de ses figures indistinctes absorbées par le vide, à l'apparition de la nuit.

Elle semblait avoir glissé autour de moi comme un fluide épais qui épousait toutes mes formes et me moulait si bien dans sa coulée que je n'arrivais plus à me détacher de sa grasse et tenace viscosité. Il me fallut un effort pour me dégager de cette ombre si matérielle et je fis, au hasard, les mains en avant, quelques pas d'aveugle. Une grande fraîcheur végétale descendait de la masse compacte des feuillages; et, du sol un peu pourrissant, s'exhalait maintenant la fermentation des couches les plus profondes de l'humus.

Je fendais lentement la nuit de mon épaule, et je dus errer très longtemps sous le couvert du bois avant de respirer un air plus léger qui m'annonça que j'avais atteint une lisière.

Comme le ciel restait bas, et couvert, l'étendue des champs, que n'éclairait aucune clarté d'astre, avait l'air d'un abîme.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On n'osait s'y aventurer. Je me sentais perdu et, pour absurde que cela paraisse, j'eus un bref mouvement de désespoir. Puis je me repris et j'entrai dans les terres, comme on se lance dans un gouffre, les yeux clos, les dents serrées, ~~m'attendant à ... tomber vertigineusement dans le vide~~. Je ne tardai pas à m'y perdre. Aucun un point de repaire. ~~Je ne reconnaissais~~ Plus un arbre, plus un buisson ne me guidaient. Et ce n'est que très tard que je rencontrai le mas Théotime, ~~obscur, muet~~. Je le reconnus à l'odeur des écuries ; elle n'a été toujours douce ; ~~...~~ Quand je retourne du village, et que le mas est encore caché par un pli de terrain, c'est elle qui m'annonce sa présence ; elle ne ressemble à nulle autre, et je m'attendrais toujours en la respirant.

Le mas était noir comme toute la campagne. Mais quand je fus dans l'écalier, j'entendis remuer quelqu'un à l'étage et je vis un rais de lumière sous la porte de Geneviève.

Je l'appelai.

Elle ouvrit aussitôt et me dit qu'elle m'attendait, depuis le tombé de la nuit.

— Je m'assis près de la porte. Elle vint près de moi et me prit les mains. Elle avait retrouvé son beau visage ; et son bras — qui touchait le mien, avait des mouvements très doux que je sentais.

Nous parlions longtemps à voix basse. La femme aperçue dans les champs, c'était bien elle. Elle m'avait vu m'engager sur les terres de Clodius et comprise ce que j'allais faire. Je lui dis tout. Elle essaya de me consoler.

Comme j'étais las à l'aube, je m'endormis, un moment, sur son épaule, sans le vouloir.

La journée du mardi fut longue et douloureuse. Je me souviens que Geneviève ne quitta pas la maison.

Le matin, Marthe Alibert vint faire le ménage. Je ne la vis pas ; mais elle dit à Geneviève qu'on n'avait plus rencontré Clodies au village, depuis six jours.

Mon inquiétude ne cessait de croître. Cependant j'allai visiter quelques cultures.

Le vieil Alibert ne m'apprit rien d'intéressant. Mais, en passant près de ses ruches, je constatai qu'il en avait déplacé une pour la mettre très à l'écart, au milieu d'un champ. Je lui en demandai la raison. Il me répondit que les abeilles malades étaient mortes.

Il avait sa figure de tous les jours, grave, méfiante. Je le quittai.

A la maison, je retrouvai la compagnie de Geneviève. Nous parlions peu et brièvement, mais tout à coup, comme prise de pitié, à voix basse, elle me disait une parole tendre. ~~(effacé)~~.

Dans le courant de l'après-midi, je vis passer près de la source Jean Alibert qui portait la ruche sous son bras. Il la déposa dans la vigne limitrophe de Clodies.

Je m'étonnai de cette démarche, devant Geneviève, qui garda le silence.

Peu après, Marthe Alibert arriva dans la vigne avec

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Françoise. et elles se mirent à parler toutes les deux en regardant la ruche.

Geneviève me dit :

— Quand la nuit sera tombée, Jean la portera dans la terre de Clodius, de l'autre côté du fossé.

Comme je demandais pourquoi, Geneviève, sans me répondre précisément, me confia que cette idée venait de Marthe.

— Mais Alibert, lui dis-je ? Est-ce qu'il sait ?

Geneviève fit un petit geste évasif : avec lui, qui peut savoir ? Il entend, il voit, il se tait. On ignore tout le reste ....

Je sortis de la maison et je joignis Marthe et Françoise dans la vigne.

Marthe me dit :

— Oui, on va la passer chez Clodius. S'il lui reste deux hards de vie, cette nuit même il fera surement un esclandre. Vous pensez, M. Pascal, s'il peut supporter une ruche morte, chez lui ! sur ses cailloux ! une ruche d'Alibert !....

Dans cette pénombre ~~tragique~~ où je vivais, l'idée de Marthe Alibert m'éclaire d'une sorte d'espérance.

Pourtant je répondis, malgré tout, sur un ton un peu amer :

— Je vois bien. C'est une idée plaisante.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

131

— Les meilleurs sont comme ça, répliqua Marthe, sans se fâcher.

Puis elle s'en alla avec sa fille.

Je revins à Théotimé.

La nuit tomba. Geneviève semblait préoccupée, mais assez calme.

Nous restâmes longtemps ensemble à nous entretenir de Sancergues, de Bernard Métidien son père, et du bon cousin Barthélemy. Puis nous allâmes nous coucher.

Je mis très longtemps à m'endormir.

Vers deux heures du matin, on m'appela.

— Viens voir, Pascal ! me criait Geneviève. Sa voix paraissait joyeuse.

Dehors on entendait un pétillement vif. J'ouvris la fenêtre.

En face de moi, à cent mètres de la maison, chez Clodius, il y avait un feu. Les flammes dansaient vivement, puis crépitaient en lançant dans le noir des paquets légers d'étincelles.

La ruche brûlait. Clodius était là. ~~On le voyait bien. Il attisait le feu avec un bâton~~.

On ne pouvait pas s'y tromper, car la flamme l'illuminait des pieds à la tête. Et il attisait le feu avec un bâton

— un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si la résurrection de Clodius nous apporta un soulagement inespéré, et d'autant plus vif, cependant celui-ci ne suffit pas à dissiper tout mon malaise. Je ne pouvais plus effacer de mon âme les affres qui venaient de s'y marquer, ni me croire, par ce retour, délivré des vengeances d'un homme si durement humilié et maintenant, sans raison apparente, insulté sur ses propres terres. Car Théotime l'avait insulté : du moins devait-il en juger ainsi. En jetant dans son bien une ruche maudite, on avait violé, tout d'abord, ce droit-maître du sol à quoi il était si sauvagement attaché ; et, par surcroît, traité son terrain, comme un lieu de mépris, voué à la stérilité, et tout juste bon au dépôt des immondices.

Immédiatement il avait réagi contre cette intrusion abominable. Sans doute, en grand secret, nous surveillait-il, depuis sa disparition, et cela en bordure de nos terres.

Désormais on pouvait prévoir des actes de retorsion, et s'attendre à des grands mouvements de violence, inspirés et légitimés par notre geste impie. Car j'imaginais Clodius brûlé de cette passion redoutable où flamboyait l'orgueil du maître, et l'exclusif amour d'une terre qu'il avait chargée de droits quasiment religieux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

133

L'inviolabilité ~~[illegible]~~ était le plus éminent de ces droits, et si, du point de vue des lois publiques, il en exerçait belliqueusement la puissance, cette ardeur était soutenue par le sentiment du sacré. ~~Par là~~ ~~Il~~ Clodius s'accordait ainsi, ~~[illegible]~~, aux conceptions domaniales du vieil Alibert, qui a voué un culte aux bornes rustiques. Mais alors qu'Alibert (tout en les aimant elles-mêmes, dans l'obscur de son coeur) les consacrait pratiquement à la défense de ses blés et de ses vignes, Clodius, qui n'obtint jamais que de maigres récoltes, accordait au terrain lui-même une valeur sacrée. L'eût-il en effet tant aimé, et eût-il tellement cherché à en agrandir l'étendue, s'il n'en avait reçu, ~~[illegible]~~, quelque bénéfice plus grand que le prix élevé d'une moisson ou d'une belle vendange? Je ne puis m'expliquer autrement sa conduite, car plus ses terres tombaient en jachère plus il s'y attachait et ~~[illegible]~~ voulait les étendre. Depuis qu'il n'y imposait plus que de faibles cultures, il semblait qu'elles eussent trouvé une vie propre et que leurs fermentations, désormais inutiles aux semences, eussent troublé l'air qu'on respirait à La Yassine. A mesure en effet que l'abandon les rendait à leur primitive sauvagerie, elles prenaient sur Clodius une influence grandissante, au point que quelquefois il m'était apparu, non plus comme un homme de mon sang, mais comme un ~~[illegible]~~ démon des terres incultes. ~~Pour lui~~ A ses yeux, elles n'étaient pas un surface productive, un moyen de rapport, mais une puissance. Cette puissance, il en subissait les effets pernicieux.

La terre, libre du joug agricole, est rarement d'une compagnie rassurante. Il faut pour soutenir un long tête à tête avec elle, une âme singulièrement robuste ~~[illegible]~~. Car, à la moindre défaillance, elle nous secourt aussitôt de ses forces, et nous en sommes peu à peu pénétrés jusqu'à n'obéir plus ~~[illegible]~~ à nos volontés intérieures mais aux puissances ~~[illegible]~~ de la ~~[illegible]~~ Nature.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

qui me faisait un petit salut amical . Mais tout à coup ce que je découvris derrière lui m'emplit de stupeur . Dans l'intérieur de la maison le rideau de la niche avait glissé . On apercevait un large trou noir . Au fond de ce trou étincelaient deux yeux . Cela ne dura qu'un éclair . Tout s'éteignit . Le vieux avait disparu .

L'âne descendit dans le sentier et aussitôt je perdis de vue la maison . Nous marchions sur le chemin du retour . Il me parut plus court que la montée . Arrivés au dessus de la Gayolle, dans le bois de chênes, l'âne s'arrêta et ne bougea plus . Je compris qu'il n'était pas dans son intention d'aller plus loin . Je sautai à terre . Culotte vira du côté de la montagne et repartit paisiblement vers Belles-Tuiles .

Je restai seul .

.
. .

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Or dans la solitude des champs, des bois et des collines, si quelque aliment pur ne nous soutient, il peut nous arriver d'abandonner, sans ~~[illegible]~~ le savoir, l'exercice des facultés humaines et de perdre le sentiment et la jouissance des biens ~~[illegible]~~ intérieurs. Ce sont de vieux biens, depuis longtemps déposés en nous par la patiente communauté des hommes, et qu'ils nous ont légués pour nous permettre justement de passer sur la terre, sans trop de terreur ni de désespoir. Quand nous les perdons, il ne nous reste plus que notre chair à opposer au monde, et nous savons trop le peu qu'elle pèse. Nous perdons vite alors le sens du cœur et ces mesures de raison qui nous gardent un peu de la tentation naturelle; et, livrés aux forces obscures du sol, nous prenons, de la terre même, cette brutalité des éléments qui brise tout. Il existe ainsi des familles qui transportent de père en fils dans leur sang, puisé, semble-t-il, aux nappes les plus ~~[illegible]~~ souterraines, une ivresse héréditaire qui court directement des veines de la terre = leur cœur sauvage. Nous sommes de ce sang, Clodius et moi. Mais j'ai ~~pris~~ tiré, de la part Dérivat et Métidien un besoin d'amour et même de simple tendresse qui, tout voilé qu'il soit sous mes sombres humeurs, n'en dégage pas moins assez de charme pour me donner le goût des hommes et me laisser aimer la terre, dans la magnificence de ses formes et la beauté de ses plantes, sans ~~[illegible]~~ que j'en subisse pourtant les maléfices.

D'autres, comme les Alibert, plus solidement hommes, ont pour vocation naturelle de lutter contre la Nature et de soumettre, aux ~~[illegible]~~ besoins de leur existence, quelques-unes des forces qu'elle contient, en travaillant longtemps sur de petites étendues. Ils le font avec amour, tant ils ont le goût ~~[illegible]~~ de leur œuvre; mais pour la terre, ils l'aiment, ~~[illegible]~~ avec prudence. La vertu de leur labeur les met à l'abri des envoûtements ni

à l'abbé Chichambre . Tu iras dans la sacritie. Il ne faut pas qu'on te voie . C'est de l'encens, mais pas de l'encens vulgaire, de l'encens de boutique. C'est de l'encens indien, de l'encens mâle, de l'oliban, cueilli au pays des Rois, chez le dernier héritier de Salomon . Là dedans tu ne trouverais pas une miette de sandaraque ou de résine de pin .

Je l'écoutais sans trop comprendre . Il avait pris une figure sérieuse . Il parlait tout en me regardant, penché sur moi, son coffret à la main, près de ma figure, et je voyais les grandes cicatrices que le sel de la mer et le travail de la terre avaient laissées sur ses doigts usés .

- Tu as juste le temps de rentrer avant l'office, me dit-il .

Il m'aida à grimper sur l'âne .

Je passai la porte de l'enclos. Arrivé au milieu de l'aire, je me retournai . Je vis le vieux

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Loin d'y céder, ils ont acquis une sagesse lente et grave qui les distingue des autres hommes. Ils la doivent pourtant à la longue fréquentation de cette Créature étrange et terrible, qui est ~~[illegible]~~ quelquefois une mère.

La plupart des gens de la campagne appartiennent à cette famille patiente et positive. Tant qu'ils restent constitués en groupes familiaux, et en maisons alliées, ~~[illegible]~~ ils demeurent les maîtres de leurs âmes sérieuses, et gardent leur domination sur les terres qu'ils ont laborieusement soumises. Mais que le groupe se dissolve et que les âmes se dispersent au loin, alors les derniers qui subsistent sur les vieux domaines n'y conservent plus qu'une puissance précaire. Sous la poussée du sol, des eaux, des arbres, rendus à leur antique sauvagerie, il arrive parfois, ô ces isolés, s'ils s'obstinent, qu'ils ~~[illegible]~~ tombent de la sagesse héréditaire à une misanthropie grandissante, qui, après les avoir séparés des autres hommes, les livre, comme Clodius, aux mystères des forces ~~naturelles~~ impulsives; et, dès lors ils deviennent redoutables. Car ils vivent continuellement dans un état d'ivresse sourde ou de demi-démence; et ainsi ils répandent autour d'eux, tant ~~[illegible]~~ les desseins de leurs passions restent imprévisibles, le pressentiment du malheur.

Désormais ce pressentiment était en nous.

Nous savions tous que Clodius ne laisserait pas sans réponse l'incident de la ruche. Mais de l'avoir revu en chair et en os, nous rendait tout de même un peu plus légers. ~~[illegible]~~ La pire vengeance eût été de ne plus reparaître, puisqu'une ~~[illegible]~~ absence ~~[illegible]~~ sans retour ne pouvait que signifier sa mort. Je pensai donc qu'il valait mieux encourir l'animosité d'un vivant que de porter le poids d'une Ombre vindicative.

Personnellement je sortais du plus sombre ~~[illegible]~~ cauchemar de ma vie, et rien que de me dire avec stupéfaction que toutes mes terreurs avaient été imaginaires m'inspirait un élan de gratitude sans objet qui suffisait pourtant à m'attendrir et par là à me procurer un bonheur ingénu.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Toutes les réflexions qui me pouvaient naître concernant l'avenir prochain n'effaçaient pas cette douceur subite ; et bien que je fusse le seul à me laisser aller à l'attendrissement, il me paraissait bon d'en jouir tout de suite, sans penser au lendemain.

Les Alibert restaient sur leurs gardes. C'est leur nature. Le vieil Alibert ~~[illegible]~~ feignait d'ignorer l'usage qu'on avait fait de sa ruche ; mais François pensait qu'il était mécontent. Il avait prononcé, dans le courant de la journée, deux ou trois paroles sur l'imprudence des femmes, sans préciser de quelles femmes ni de quelle imprudence il s'agissait.

D'ailleurs pas un ~~[illegible]~~ reproche. Le reproche n'est point dans sa manière, qui procède par allusions générales et sous-entendus. Les allusions viennent de sa bouche et les sous-entendus de son silence.

C'est un homme qu'il faut traduire. Après avoir transmis ses phrases laconiques, il se tait longtemps. Il reste alors à le comprendre et à tirer de ce silence la pensée qu'il a réservée en lui ; car ce n'est point ce qu'il vient de dire qui compte, mais l'arrière-pensée dont il ne présente qu'une ombre presque insaisissable.

On n'y atteint un peu que par la connaissance ~~[illegible]~~ des lois si personnelles qui gouvernent ce caractère renfermé. Or ces lois lui interdisaient avec rigueur d'approuver une démarche comme venait d'en accomplir Marthe Alibert, en violation des droits du sol et de la souveraineté des Tosus.

Tout le monde le savait. Mais ~~[illegible]~~ il n'avait ~~[illegible]~~ parlé de rien.

Il s'était contenté d'appeler son fils et de lui dire :

– Ce matin, on ira couper les mauvaises herbes du ruisseau.

Le ruisseau c'est notre frontière, le long de la vigne.

Comme il est soigneusement désherbé, sur notre bord, Marthe s'était aussitôt étonnée, à haute voix, de ce projet ~~[illegible]~~ inopportun.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Il y a les pois à ramer, avait-elle dit. Ça presse davantage.
Le vieil Alibert avait gardé un moment le silence, et puis il avait répondu que Clodius, un de ces jours, pouvait bien se décider à brûler son chiendent.

— Et je ne voudrais pas, avait-il ajouté, que son vent vienne porter le feu à nos broussailles. Chacun chez soi.

Toute la famille avait compris.

Marthe Alibert n'en resta pas moins satisfaite du succès heureux de son entreprise. Car la Tonne issue d'une ruse, surtout quand on l'applique à un homme aussi retors, flatte naturellement la vanité des femmes, fussent-elles aussi sages que Marthe Alibert. Il y avait d'ailleurs dans son stratagème une imagination vive et plaisante qui décelait la bonhomie cachée de cette femme, par ailleurs, si laborieuse et si grave dans ses devoirs. Cette bonhomie, avait dû, irrite à l'extrême l'humeur de Clodius.

Je ne jurerais pas que Marthe Alibert n'en fût pas bien aise, secrètement. Car elle est courageuse, et Clodius, si dangereux fût-il, dans sa demi-démence, ne lui faisait pas peur.

Mais comme malgré tout, elle possède des savoirs et cette raison qui tient compte toujours de l'imprévu paysanne, elle prit aussitôt ses positions de méfiance, les seules qui d'ailleurs nous restaient à prendre, dans l'attente de cette réponse que Clodius déjà devait préparer contre nous.

— Maintenant le diable est dehors, me dit-elle; il ne rentrera pas dans son trou sans avoir fait son ouvrage. On le sait — ..... Il n'y a plus qu'à prendre la fourche.....

Pure image d'ailleurs, car elle savait bien que Clodius ne suivait guère les voies droites, sauf pour vous mieux tromper, à l'occasion.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Personne ne fut donc surpris qu'il ne remît pas en usage ses habituelles mesures de vexation : le canal à sec, la fumée dans le vent du nord, et toutes les menues ~~[illegible]~~ tronnailles, ~~[illegible]~~ désormais ~~[illegible]~~ inégales aux événements qui venaient de se dérouler et à cette vengeance ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ qu'ils appelaient fatalement.

Clodius disparut de nouveau pendant deux ~~[illegible]~~ jours ; puis on le vit reparaître à l'Ouest, qui conduisait trois moutons maigres, en bordure du chemin de Micolombe. De chaque côté de cette sente s'étendent des terrains pierreux coupés de petits taillis épineux qu'on appelle Les Garrettes. C'est là qu'il se montra, un matin, de bonne heure ; et ce fut Françoise qui le découvrit.

Elle dit à sa mère :

– Tiens, Clodius a un troupeau ....

J'étais ~~[illegible]~~, avec elles. Je regardai aussitôt vers Les Garrettes. Clodius, immobile au sommet d'un rocher, s'appuyait sur un long bâton, cependant que derrière lui, les trois moutons arrêtés à la file, profilaient leurs chétives silhouettes. Autant qu'on en pouvait juger à distance, ils n'avaient plus de laine. On les avait tondus au ras de la peau. Pas plus que Clodius ils ne bougeaient. Ils se tenaient, le museau droit, sans broutes, sur cette crête ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ de calcaire. On ne les avait pas vus arriver. Ils s'étaient formés là, tout à coup, par miracle, et depuis ils semblaient inanimés.

Clodius, la tête en avant, contemplait Théotime. Du haut de son observatoire il pouvait en découvrir toute l'étendue calme et les grandes cultures allongées sur les pentes qui descendent de la montagne à Puyloubiers. Déjà les céréales commençaient à blondir en vastes nappes sensibles au moindre déplacement d'air. et parfois, sans que nous en eussions senti passer le souffle, elles ondulaient ~~[illegible]~~ d'un bout à l'autre.

– Ces trois moutons ne me disent rien de bon, grommela Marthe.

A ce moment le vieil Alibert sortit de l'oliveraie avec son fils et vint vers nous. Ils portaient chacun une houe sur l'épaule.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Marthe me dit :

– Il sait peut-être où Clodius s'est procuré ces bêtes.

Elle l'interrogea. Mais il ne savait rien. Elle s'étonna alors que ces moutons fussent si tondus et si maigres.

– De pareils, remarqua-t-elle, on n'en a jamais vus dans le pays. On dirait qu'ils sont nés sans chair ni laine. Pour sûr, ils n'engraisseront pas.

Cette réflexion parut frapper le vieil Albert qui, relevant vivement la tête, fixa sa femme. Ils échangèrent un bref regard. Marthe se tut.

Françoise dit :

– Il y a un homme sur les terres. Je crois que c'est le facteur.

C'était lui, en effet, qui se dirigeait vers Thestime. Je quittai aussitôt les Albert ; mais avant de partir, je jetai un coup d'œil sur les Garrettes.

Clodius et son troupeau avaient disparu.

★★★ un blanc

Le facteur, ne m'ayant pas rencontré à Thestime, avait remis la lettre à Geneviève.

Je la trouvai dans la grand salle, occupée à coudre de petites agrafes à un rideau. La lettre était posée à côté d'elle, sur la table. Elle me dit :

– Ce sont des nouvelles de Sancerguess. J'ai vu le timbre.

J'ouvris la lettre. Elle venait du cousin Barthélemy.

Il m'annonçait que la maison de Geneviève était en vente. Le gens, à qui elle-même l'avait cédée quelques années auparavant, n'avaient pu s'y faire, (comme je l'ai dit) ils voulaient maintenant s'en débarrasser coûte que coûte, mais ils ne trouvaient pas d'acquéreurs. Barthélemy m'en avisait : on pourrait l'obtenir à un bon prix. Par ailleurs, il n'avait plus eu de nouvelles de Geneviève ; Pourtant il aurait bien voulu savoir comment avait fini sa dernière aventure, à tant d'égards si inquiétante et pour elle, et pour l'honneur de la maison.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

quant à lui, il se demandait parfois s'il n'était pas de notre devoir de tentes tout au fond de la joindre. Il pensait qu'avec un peu d'indulgence et beaucoup d'amitié, on pourrait peut-être, un beau jour, réussir à la ramener à Sancergues. « Car elle est une Métidien, ajoutait-il, notre bonne cousine ; et il n'y a plus tout de Métidien ; puis nous avons joué tous les deux avec elle, dans nos jardins. Nous l'aimions beaucoup, si tu t'en souviens, à cette époque. Il y a des moments où je me dis que c'est nous qui l'avons chassée, parce qu'ici elle ne ressemblait à personne, sauf à toi, peut-être, Pascal. Tu étais alors, en sauvage, ce qu'elle était en fille, mais bien amoureuse de tout, pourtant, même d'un souffle, comme tu me le disais, quand nous parlions d'elle ..... »

Je repliai la lettre de Barthélemy et regardai Geneviève. La tête penchée sur son ouvrage, elle cousait avec application. Sa figure très attentive exprimait une grande douceur. Je pensai : « C'est Barthélemy qui a raison ..... »

Elle tirait lentement son aiguille et le fil, en suivant son doigt léger crissait imperceptiblement contre la toile. Elle paraissait absorbée dans sa travail. Pourtant, elle me demanda :

– Que t'annonce Barthélemy ? J'ai reconnu sa grosse écriture ....

Je répondis qu'il s'agissait de peu de chose :

– Des ventes, des achats, comme toujours .....

Elle continua à coudre puis me dit :

– Je ne retournerai jamais à Sancergues ..... je n'ai plus que toi, Pascal ....

Je me tus. Elle cousait toujours. Tout à coup elle posa son ouvrage, et vint vers moi.

– Pascal, me dit-elle, que t'a écrit de moi Barthélemy ?

Je détournai la tête :

– Ta maison est en vente, Geneviève ..., je ne voulais pas t'en parler ....

Elle ne broncha pas ; mais je l'entendis qui murmurait avec une sorte d'effroi :

– Pardon, Pascal .... – je t'ai fait de la peine ....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

– Elle s'éloigna, se rassit et reprit son ouvrage.

Je lui dis :

– Et si je l'achetais, ta maison ? ....

Elle secoua tristement la tête.

– Non, Pascal, mon cœur n'y est plus, tu le sais ....

Je n'osai pas lui demander où il était, son cœur. Mais sans doute me devina-t-elle, car elle ajouta doucement :

– ~~Ici~~, je suis heureuse, ~~[illegible]~~ ...

~~Elle [illegible] de~~ l'autre côté de la table, ~~mais ne me regardait pas, tant elle~~ elle travaillait avec soin à coudre son rideau.

Mon émotion était bien forte. Elle me demanda, encore :

– ~~Tu n'as jamais écrit à Barthélemy que j'étais chez toi~~.

– Est-ce que Barthélemy sait que je suis ~~chez toi~~ ici ? –

Je lui répondis que non. Personne ne le savait, à Sauceagues, pas plus qu'ailleurs.

~~Elle sourit~~ :

– Il faut me garder pour toi seul, Pascal, murmura-t-elle, ... ~~ce n'est pas difficile~~ ... ~~et sourit un peu~~, sans me garder ....

~~[illegible]~~

~~Elle leva [illegible] tête et~~ ~~Elle~~ me regardait ~~en souriant~~ :

~~A ce moment quelqu'un entra dans la cour et m'appela~~.

– Ce n'est pas difficile ....

A ce moment quelqu'un entra dans la cour et m'appela.

– Tiens, dis-je, Mr ~~Glatoilla~~ Aubrion, le restaurant. Qu'est-ce qu'il vient faire chez nous ? .

Geneviève se leva ~~rapidement~~ et monta dans sa chambre.

M. ~~Glatoilla~~ ~~Aubrion~~ Ferricat ~~frappa à la porte~~, s'annonça ~~puis pénétra familiarement dans la salle~~ familiarement sur le seuil. ~~puis se montra sur le seuil~~. puis se montra.

C'est un vieil ami de la famille.

Il avait l'air un peu narquois.

~~Il lui~~ dit-il
– Alors, s'écria-t-il ~~avec sa bonhomie habituelle~~, il paraît qu'on assomme ses
confrères ? Clodius le raconte à qui veut l'entendre, en montrant une cicatrice toute
fraîche.....

Je pâlis. – Mais il continua sur un ton bonhomme :
– ~~Ha~~ ! ~~Calomnies~~ ! ~~calomnies~~ Maître ~~Rabourdin~~. ~~Vous connaissez Jean~~ : Naturellement il y a peu de
gens qui le croient, et personne ne le plaint. Pourtant, en ce qui me concerne, il est
venu dans mon étude, avant-hier, pour me confier son testament. Il m'a déclaré
qu'étant donnés les circonstances il avait jugé opportun, voire prudent, de mettre
de l'ordre dans ses affaires. Ensuite il m'a remis ~~entre mes mains~~ une grosse enveloppe jaune,
dûment ~~cachetée~~ scellée, de haut en bas et de long en large, de sorte qu'elle rend parfaitement
invisible..... Mais, entre nous, je ne pense pas qu'il vous ait bien avantagé dans
le grimoire.....

Me Perrichet ~~Antelme~~ parlait maintenant d'un ton ~~de~~ grave : ~~j'entends bien~~.

– Je ne prends pas votre confrère très au sérieux, ~~aujourd'hui~~. On le sait un peu
fou à Puylaurier, et d'ailleurs ~~il n'est pas mauvais~~ qu'on le sache..... J'ai tenu à vous
avertir. Le cas échéant, cela pourrait vous être utile..... Comme vous le penserez bien,
il ne s'en tiendra pas à cette vindicte.....

J'étais atterré.

Nous changeâmes de conversation. On parla du blé, et de
l'orge, et de ce temps ~~de~~ lumineux et gris qui s'était ~~mis~~ étendu,
hors de saison, sur la campagne. Car on était à la mi-juin, et
l'habitude, à cette époque, les journées sont presque toujours belles.
Elles se lèvent ~~bien~~ parfois dans le brouillard ; mais, vers sept heures
du matin, il se dissipe de lui-même, en laissant des rubans
de gouttes d'eau ~~accrochées~~ suspendues aux buissons ou aux épis, qui ~~s'étirent~~
s'étirent et se mettent à fumer légèrement, dès que le soleil est assez fort pour
provoquer leur évaporation.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cependant j'accompagnai Me Albron jusqu'à la route.

Nous rencontrâmes Alibert.

– A propos, lui demanda le notaire, est-ce que vous avez connaissance d'une « carraire » sur le bien ?

Une « carraire » c'est un vieux chemin où, au temps de la transhumance, jadis, on faisait passer les troupeaux. Les carraires traversent souvent les propriétés et y constituent des servitudes. mais, depuis à peu près un siècle, on ne les utilise plus. Les troupeaux suivent d'autres parcours,

– Une « carraire » ? répondit le vieil Alibert. Je crois bien en effet qu'il y en avait une, autrefois. Elle coupait la terre, entre la vigne haute et les chênes-truffiers. On en voit encore des traces....

– Vous savez, reprit le notaire, que les bêtes, en toute saison, y ont droit de passage ? C'est un bien communal.

– Je le sais, grogna Alibert ; et puis, après ?

– Hé bien ! répliqua le notaire, vous ne pourrez pas empêcher les trois moutons de Clodius d'y passer, de nuit ou de jour, en traversant vos terres, quand il lui prendra fantaisie de la conduire de La Yasserie à Peyrebrières ou de Peyrebrières à La Yasserie. Le chemin est à tout le monde....

– Dans ce cas, répondit Alibert d'un ton sombre, je le boucherai.

Et il s'éloigna. #A

Me Albron rentra au village. Je restai seul. J'étais triste, inquiet. Il bruinait doucement sur la campagne ; et Thérèse près de la source émettait dans l'air calme une faible fumée domestique. J'avais envie de revoir Geneviève et de lui dire que je l'aimais ; mais j'étais maintenant si triste que je ne me sentais pas le courage de le faire.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si elle influa sur mon courage, cette tristesse ne troubla pas ma lucidité ; elle en accrut plutôt l'éclat et donna plus de pénétration à mon esprit. Ainsi il n'en résulta pas une déchéance de l'âme. Mon assiduité aux champs resta forte et mes petits travaux personnels m'occupèrent autant que d'habitude. Pourtant j'étais triste. Mais au lieu de m'abandonner à une amertume diffuse, je pris ma tristesse de face, pour la bien voir. Elle offre aussi sa figure forte, et l'on a toujours avantage à se confronter à cet aspect d'une puissance dont il faut redouter [illegible] la nature insaisissable. Je savais qu'elle émanait d'un profond dégoût. L'animosité de Clodius m'écœurait plus qu'elle n'échauffait ma colère ; et j'en concevais de la tristesse parce que je la jugeais absurde. Il me semblait qu'un jeu de forces malfaisantes conspirait à détruire un bonheur innocent, le mien et celui de Geneviève. On eût dit qu'il fallait que Geneviève retombât sous le joug de ses fautes, quoiqu'il lui fît horreur, et qu'elle eût acquis maintenant, après tout de mauvais recours, la possession d'une sorte de vertu gracieuse et tendre qui lui assurait les beaux plaisirs de l'âme.

Ces plaisirs l'attachaient aux lieux qui les avaient fait naître. Et j'en recevais par surcroît le bénéfice d'une gratitude très douce à mon cœur. Je ne désirais rien de plus que cette pénétrante intimité où même la passion restait si pure. En me ramenant Geneviève par cette voie rustique où nous croisions tant de beaux souvenirs de notre enfance, son influence dégageait de cette créature ardente la figure sensuelle que j'avais aimée. Cependant le temps, les épreuves, et les chutes cachées, semblaient avoir rendu Geneviève sensible au goût de l'innocence et aux avantages du calme. Ce sentiment était issu des mérites de Thérèse, dont la paix naturelle aux vieilles demeures honnêtes et aux champs travaillés avec courage, manifestait ainsi sa vertu efficace même sur ce cœur jusqu'alors insatiable.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

145 Mais que cette paix disparût, et il était à craindre que les vertus dont elle était la source disparussent aussi, pour livrer de nouveau Geneviève aux ardeurs funestes de son sang. # B

Or déjà cette paix était brisée. Clodius avait pris Geneviève à partie ; et je sentais que désormais c'en était fini de la tranquillité de Théotime. Clodius la menaçait au point le plus sensible, qui était la présence de Geneviève. L'obliger à partir, même par des moyens sournois ou violents, formait le dessein capital de Clodius. Je savais qu'il allait s'y acharner. Et je savais aussi qu'en chassant de moi Geneviève, il pensait me faire souffrir assez profondément pour que la privation de cet être si cher me rendît le séjour de Théotime intolérable, et me fît quitter cette terre où, depuis dix ans, ma présence l'irritait.

Comme la haine inspire, j'étais certain que Clodius se trouverait assez de ruse et d'ingénieuse invention pour nous tourmenter sans relâche. Le peu que venait de m'apprendre le notaire me le garantissait. Je prévoyais qu'il userait de plusieurs armes ; car nous étions plusieurs à frapper à la fois. S'il lui fallait d'abord blesser Geneviève directement, il pouvait aussi la toucher en m'atteignant moi-même et en portant des coups jusqu'aux Alibert. Nous étions en effet assez unis pour que le moindre choc se communiquât aussitôt des uns aux autres et que tout l'édifice moral de Théotime en fût ébranlé.

Or Clodius savait par quoi cet édifice était vulnérable, à savoir notre attachement à la terre et l'honorabilité de notre petit groupe. Cette honorabilité, il pouvait la ternir par la médisance. Certes les Alibert aimaient Geneviève ; mais sur les questions de l'honneur ils étaient durs. S'ils apprenaient quelque chose de ses désordres, ils se retireraient peut-être de cette amitié inquiétante et me tiendraient rigueur d'y avoir engagé leur confiance. Notre union en serait détruite et bientôt Geneviève, en butte à une hostilité tacite, devrait fuir loin de Théotime. « Tôt ou tard, pensait Clodius, Pascal abandonnera tout pour la rejoindre. »

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

146

~~[illegible]~~ Car, dans la solitude de Théotime, assombrie par l'humeur austère et la réprobation des Alibert, cette absence me serait fatalement insupportable.

D'ailleurs, lui-même, Clodius, ~~[illegible]~~ saurait agiter mon sapin ~~[illegible]~~ de persécutions quotidiennes. Il n'est rien en effet de plus facile, à la campagne, pour un esprit ingénieux, que de troubler la paix du voisinage, sans enfreindre les lois; ou, s'il faut qu'on les viole, de le faire à peu près impunément. L'étendue des champs, l'éloignement des villages, la rareté des habitants et leur dispersion rendent aisés tous les petits délits de mitoyenneté, contre quoi on ne peut guère se prémunir, car ils restent insaisissables. Et l'on s'y fait la main à de plus dangereuses entreprises.

Je prévoyais que Clodius devait envisager de portes, à peu ~~[illegible]~~ de risques, des coups forts. Car désormais, ~~[illegible]~~ m'ayant accusé le premier de violences, il avait prévenu l'opinion. Je sais bien qu'on ne l'aimait guère; mais il se trouverait toujours à Puyloubien dix personnes bien intentionnées pour prendre sa défense, sous prétexte qu'il était ~~[illegible]~~ seul, en face de ~~[illegible]~~ ses six voisins. „Et, diraient-elles à six contre un, la tentation est forte de persécuter l'innocent. Il faut être juste....» Rien ne prouve pourtant que la seule justice inspire de tels raisonnements; on ne le sait que trop. Mais il est vrai que bien des justes pensent communément de la sorte, et qu'aveuglés par la facilité de leur sensibilité, ils se trompent de victimes. Il est plus commode en effet de juger sur les apparences que d'obliger tout son esprit à percer au delà, pour descendre jusqu'au fond des cœurs.

147 A

Pour ma part je me suis efforcé alors d'y voir clair, aussi bien dans mon cœur que dans celui de Clodius. Je n'ai pas détourné les yeux des effets, peut-être funestes, que ~~leurs~~ des mouvements si passionnés pouvaient avoir sur l'amitié des Alibert et le destin de Geneviève. J'ai voulu, autant qu'il se peut, écarter de ~~[illegible]~~ mon esprit les pernicieux conseils du sentiment. Sans doute n'y ai-je point tout à fait réussi, puisque l'événement en fin de compte a trompé ma prudence ~~[illegible]~~. Du moins, pour me conduire, m'en suis-je un peu remis aux ressources du jugement, et s'il m'a déçu, je n'en accuse que ~~la~~ faiblesse de ma raison. J'avais envisagé ce qu'on pouvait humainement prédire. La fatalité a voulu qu'ayant fait tant de prévisions j'eusse oublié uniquement l'imprévisible. ~~[illegible]~~ Alors que j'attendais le pire, le destin a levé sur moi un visage encore plus terrible. ~~[illegible]~~

Peut-être ai-je dû mon salut au fait que durant cette attente j'ai su m'imposer quotidiennement des taches matérielles et morales. C'est ainsi qu'après mon travail ~~dans~~ sur les terres, j'avais soin chaque soir de me retirer longuement dans le grenier pour m'y recueillir un peu. J'y notais les événements significatifs de la journée, et j'essayais d'en apprécier la valeur.

Aujourd'hui que j'~~y~~ ai recours à ces notes pour la composition de mon récit, leur puissance est demeurée telle que la phrase ~~[illegible]~~ la plus banale ébranle et suscite de l'ombre de monde encore si sensible à la moindre parole d'évocation ; et je revois ~~alors~~ ainsi les figures les plus terribles et les plus douces de ma vie, alors qu'elle était dans son temps de force et de sombre amour.

B

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

148

Clodius n'attendit pas longtemps pour exécuter le projet dont Mme Perricat nous avait entretenus. Le mardi vers cinq heures du soir, Jean Alibert qui travaillait à la melonnière aperçut Clodius suivi des trois moutons au dessous des chênes-truffiers. Il signala le fait à Françoise, occupée à ramer des pois au fond du potager; Françoise en avertit son père dans la vigne et sa mère, au mas. Celle-ci me communiqua la nouvelle. Dix minutes plus tard nous étions en observation aux Trois-Tornes. Le vieil Alibert n'avait pas voulu se déranger.

Clodius et ses trois moutons étaient visibles sur la pente qui descend de son bien dans le creux où s'enfonce la "carraire" avant d'entrer dans Théotinie. Cette pente lui appartient. Il était évident qu'il ne voulait pas passer inaperçu. Il interpellait ses trois pauvres bêtes avec autant de zèle que s'il avait eu un troupeau de cent brebis à gouverner.

Quand il nous vit (Marthe, Françoise et moi) réunis, aux Trois-Tornes, il commença à descendre la pente, vers "la carraire", tout en gourmandant ses moutons qui, broutait silencieusement. Car ils paraissaient insensibles, et, malgré tant d'objurgations, pas le moindre bêlement ne sortait de leur gorge. C'étaient trois bêtes taciturnes, et fantomatiques, à l'échine osseuse aux pattes maladives, car elles se déplaçaient en boitillant; et elles eussent fait pitié si, derrière leurs silhouettes de misère, ne se fût pas dressé ce berger de mauvais augure. Il les poussait lentement vers Théotinie. Bientôt, les uns et les autres disparurent dans le creux. « Ils sont maintenant sur la "carraire", dit Marthe Alibert et ils ne vont pas tarder à entrer dans Théotinie. »

Un épaulement de terrain nous les cachait.

Entre cet épaulement et le bois de chênes-truffiers qui couvre, en face, un mamelon, la « carraire » suit le creux. Elle pénètre presque aussitôt sur le territoire de Théotime pour n'en sortir qu'un demi-kilomètres plus loin, à l'est du jardin Genevet. A l'entrée, un petit ravin peu profond que bordent des rochers, la limite parfaitement pendant une centaine de mètres ; puis le chemin monte sur un plateau qu'il traverse de bout en bout, avant de se perdre, derrière les haies du verger, dans une garrigue déserte.

En suivant la « carraire », Clodius, après le ravin, devait forcément apparaître sur le plateau, qui nous appartient.

Il y a soixante ans qu'on le cultive. Le sentier s'y est effacé par endroits sous les blés et les hautes avoines. A peine trouve-t-on çà et là un sol dur que la charrue a respecté par miracle ; de telle sorte qu'un troupeau, qui emprunterait ce parcours, devrait, en juin, se frayer un passage au milieu des tiges serrées et déjà lourdes de leurs épis qui nous arrivent quelquefois à la poitrine. Il en résulterait de graves dommages ; et c'est à quoi visait Clodius avec son troupeau famélique. Car, sans nul doute, il se dirigeait vers ce quartier à céréales où justement, cette année-là, les moissons s'annonçaient belles.

Marthe dit à Françoise :

— Je comprends ton père, qui n'a pas voulu venir. Au premier coup de dent, il serait tombé.

Nous attendions. Cependant Clodius ne se pressait guère. Du lieu où nous étions, quelques arbres nous cachaient la vue du plateau, où Clodius n'apparaissait pas.

— Il faut aller voir ce qu'il fait, déclara Marthe.

Avec précaution et au couvert de ces arbres, nous atteignîmes le ravin. En nous penchant, nous aperçûmes Clodius.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il était arrêté au milieu du chemin. Ses trois moutons serrés contre ses jambes, il se tenait, immobile devant deux grands poteaux de bois peints à la chaux. Ces poteaux se dressaient de chaque côté de la „carraire", à l'entrée du plateau, devant les blés. Ils étaient aussi hauts qu'un homme. Et plus loin, à travers le champs, de vingt mètres en vingt mètres, jusqu'aux roseaux de Genevet, on en voyait se dresser d'autres, tous également peints à la chaux, qui marquaient le tracé de l'antique chemin de transhumance. Et Entre les poteaux, au ras du sol, on avait fauché le blé.

Clodius ne bougeait pas. Il ne criait plus. Ses trois moutons, toujours blottis de peur contre ses mollets, attendaient, tête basse.

A pas de loups quelqu'un derrière nous marcha. C'était Jean Alibert.

Il nous dit à l'oreille :

– Nous avons travaillé toute la nuit.

– Où est Alibert ? demandai-je.

– Il fait ses comptes, me répondit Jean.

– Mon Dieu ! murmura Marthe Alibert, il va falloir souper. La nuit tombe.....

Elle tombait en effet. Nous partîmes.

Clodius n'avait pas changé de place.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

151

En rentrant je trouvai Geneviève agitée ; et, quoiqu'elle eût acquis plus d'empire sur ses sentiments, son agitation m'était sensible, moins à des signes expressifs qu'à ce trouble étrange que par moments son âme à l'étroit épandait autour d'elle. J'en recevais aussitôt la communication, comme si mon esprit eût été accordé à percevoir les appels singuliers de cette créature, qui m'était la plus chère de toutes. // et mon inquiète humeur répondait à ces mouvements passionnés par les orages intérieurs que je retenais en moi-même, où ils me ravageaient.

Elle fut, pendant le repas, plus taciturne que de coutume. Nous parlions habituellement peu, mais avec amitié ; et nos silences étaient plus doux que nos paroles. Nous avions une façon d'être ensemble, et tout seuls, qui nous dispensait de conversations explicites, tellement nous mêlions à notre insu nos sentiments et même nos pensées. Qui nous eût vu, en face l'un de l'autre, conserver ce silence, eût risqué de porter un faux jugement sur notre intimité. Car nous ne nous taisions que pour mieux nous comprendre, puisque nous savions maintenant que nos souffrances et les erreurs commises, nous les devions plutôt aux apparences de nos caractères qu'à la nature profonde de nos âmes.

Geneviève prolongea fort tard la soirée, et je devinais bien qu'une raison la poussait à le faire ; car son agitation ne se manifestait ni par des mots ni par des gestes, mais par un air de préoccupation, sur quoi je me gardai bien de l'interroger, quoique j'en eusse le plus vif désir. Je savais en effet de quelles conséquences pourraient être les arrière-pensées de Geneviève ; et combien elle-même jusqu'à ce jour s'était abandonnée souvent à leur puissance. Mais je préférais ne pas les évoquer moi-même, car peut-être n'attendait-elle qu'une question pour m'adresser une demande, à laquelle je sentais bien qu'il me faudrait répondre par un refus.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle se montra cependant d'une particulière douceur et me parla un peu de Sancergues et de nos vieilles familles. C'est là un sujet qui me touche toujours ; car l'évocation des figures aimées en ces jours lointains me charme et m'attendrit au point que le meilleur de ma nature, la part Dérivat, me reprend, malgré tant d'années de solitude, pendant lesquelles je me suis efforcé, sans oublier ces Ombres disparues, à vivre gravement sur des terres plus dures que les vergers, les prés fleuris et les jardins aimables du village où j'ai passé toute mon enfance. Je me trouve alors dépouillé de ma sauvagerie et je tends à la confidence, parce que les visages, les noms, les lieux, les faits, se recomposent si vivement dans ma mémoire que le charme des Métidier et des Dérivat ressuscités m'incline à l'effusion héréditaire.

Comme la soirée était un peu humide, nous avions allumé un petit feu de bois dans la cheminée de la salle ; et cela nous aidait à parler de notre vie passée, sans aucun effort ; car l'on sait que le feu facilite le jeu de la mémoire et rappelle de loin les souvenirs les plus oubliés. Il est favorable à l'évocation des temps de l'absence. Et nous étions, Geneviève et moi, les deux êtres de la famille qui sans doute avaient dit le plus d'adieux, qui avions vécu le plus loin et pour de si douloureuses séparations. J'ai beaucoup voyagé par amour des plantes, mais aussi par regret, peut-être, et besoin de quelque consolation. Je ne m'en cache pas. Si jamais je n'en avais fait la confidence à personne, et surtout pas à Geneviève, elle en avait pourtant quelque soupçon, puisqu'elle aimait m'interroger sur ces voyages au delà des mers.

Ce soir-là, elle m'en parla un peu plus que de coutume, et je l'aurais sans doute remarqué, si le plaisir que je prenais toujours à m'entretenir avec elle ne m'eût occupé tout l'esprit.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Aussi restâmes-nous fort tard devant la cheminée. Geneviève écoutait en silence.

Soudain elle me demanda si je connaissais Nazareth. Cette question me fut posée si inopinément et d'un tel ton que je devinai que Geneviève l'avait sur les lèvres depuis le début de la soirée ; c'était bien là le premier signe de cette préoccupation que j'avais pénétrée.

Je répondis que je ne connaissais pas Nazareth. Puis je me tus.

Geneviève réfléchissait.

Au bout d'un moment elle me dit :

– J'aurais aimé que tu m'en parles. Quand j'étais petite, j'avais une grande ambition : je voulais ressembler, un jour, à notre belle cousine Derivat qui y est morte, chez les Visitandines. Naturellement je n'en ai jamais parlé à personne : les enfants sont très cachottiers. J'avais même construit tout au fond du jardin un petit autel dans une niche. Tu ne l'as jamais vu, Pascal. Il était derrière la Charmille.....

Je me souvenais de ses petits autels, mais il était vrai que celui-là, je ne l'avais jamais vu. Je le lui dis.

– ... J'y avais mis, poursuivit-elle, un petit dessin très mal fait. J'essayais d'y représenter cette vieille broderie de famille qui était de la main de Madeleine Derivat, et où, tu t'en souviens, elle avait mis la croix, un cœur, et nos deux colombes..... J'étais un peu folle, certainement.....

Elle se tut de nouveau, sans doute par amour de ses souvenirs, puis ajouta :

– Rien ne me plaisait plus que ce vieux dessin à l'aiguille. Il était encore en très bon état, il y a quinze ans.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

caché qui appelait

Il y avait sous cette phrase une question ~~dont~~ à la reprise. Mais comme je gardais le silence, elle me dit :

– J'aimerais la revoir, Pascal.....

Je voulus alors lui répondre parler, mais je ne pus. Tout à coup j'avais peur.

Le feu menaçant de s'éteindre, j'allai prendre une bûche et je la plaçai avec soin au milieu du foyer.

Je passai une partie de la nuit à regretter mon attitude et à en chercher les raisons. J'étais irrité contre moi ; et je me demandais pourquoi je n'avais pas aussitôt pris Geneviève par la main pour la conduire devant cette image qui avait été si douce à son enfance. Sans doute (comme je l'ai déjà dit), en lui fermant le grenier aux plantes, j'obéissais au besoin presque maladif de me réserver, contre tous, une retraite inviolable ; et aussi, il faut l'avouer, (je me réglais sur) un calcul. Pour m'attacher Geneviève, à qui nul jusqu'alors, sauf moi, n'avait su résister, (pour son malheur), ~~[illegible]~~, je pensais qu'il (était indispensable de) conserver un lieu secret dans le mas Théotime. chambre close, signe d'un cœur qui, pour ardent qu'il soit, entend demeurer fort. C'était là une précaution, un fait de prudence. Mais je savais aussi que cette sagesse eût, peut-être, cédé aux instances de Geneviève, si je n'avais senti en moi, hors de toute raison, une volonté ferme qui s'y opposait. Ce n'était pas ma (propre) volonté humaine, mais une (sorte de) force anonyme, ~~[illegible]~~, qui se manifestait tout à coup quand déjà je m'abandonnais à ma faiblesse. Cette bouche muette m'intimait, ~~[illegible]~~, l'obscure volonté d'une (autre) puissance, et je me raidissais contre mon attendrissement.

Geneviève ne marqua sa déception ni par des paroles ni par des actes ; mais son agitation s'accrut et sa tristesse quelquefois apparaissait.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle devint pourtant plus soumise, et si douce que j'avais des remords de ne lui offrir que ce cœur réticent. Je souffrais qu'elle en ménageât l'humeur ombrageuse ; et j'allais jusqu'à désirer, tout en le redoutant, quelque geste, qui me fût douloureux, pour me punir de mon impuissance à répondre à cette tendre soumission. Mais Geneviève, dont la vie étrange s'animait tout à coup de feux divers, maintenant refusait de s'abandonner aux élans de sa nature passionnée et, de son fond le plus secret, elle levait un visage plus pur.

Cependant son agitation commençait à grandir, et j'en conçus assez d'inquiétude. Elle ne sortait guère de la maison et jamais des limites de la propriété. Quand elle s'éloignait, c'était tout au plus jusqu'aux Alibert. Le temps avait déjà repris assez de douceur pour permettre quelques courses dans la montagne ; mais Geneviève, si légère à courir les chemins, paraissait avoir oublié ces plaisirs.

Le plus souvent elle demeurait dans sa chambre, mais quelquefois aussi elle errait à travers la maison, surtout quand elle pensait que je ne pouvais pas observer ses étranges vagabondages domestiques. Alors elle passait de pièce en pièce, poussait le battant d'une armoire, ouvrait une porte, explorait un meuble, montait du cellier aux combles, et c'est à peine si on l'entendait marcher dans les couloirs, tant la légèreté de son pas rendait son passage insaisissable.

Il lui arrivait de restes, sauf les repas, des journées entières invisibles, et de ne trahir sa présence que par le grincement très doux d'une fenêtre, le craquement presque insensible d'un parquet, le choc amorti d'un objet inconnaissable. Elle finissait ainsi par créer l'illusion d'une présence imaginaire, car par moments elle n'était plus Geneviève, mais ce bruit pur à peine perçu, qu'elle aurait fait vraiment si elle eût encore habité le mas Théotime. Rien plus que de tels bruits indéfinissables ne détache des corps la matière et la forme, pour n'en laisser que l'âme qui, délivrée de ses contraintes dès lors hante facilement l'esprit et le désoriente. Car cette âme fictive a le don de passer partout et d'être partout à la fois ; on ne la voit pas, on l'entend ; et quand on ne peut plus l'entendre, on l'imagine près de soi qui nous observe.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je ne suis pas très imaginatif ; et cependant moins je voyais Geneviève elle-même et plus j'en étais obsédé, tant sa discrétion infinie à ne pas troubler ma retraite, rendait efficace cette présence qui se révélait tout à coup par des signes imperceptibles aux quatre points cardinaux de la maison. Elle en était le fantôme domestique.

Comme je veillais tard, parfois, la nuit, je surprenais le glissement d'un pas feutré dans les couloirs ; et je n'osais monter là-haut pour voir à quoi s'occupait Geneviève tellement je craignais de la surprendre dans l'un de ces moments où la nuit transfigure les êtres jusqu'à les rendre un peu surnaturels. Je pensais que la Geneviève nocturne, prise à demi par le sommeil et ne vivant que d'une inquiète rêverie, aurait un charme si magique et si doux que mon cœur, et un chair peut-être, ne résisteraient plus à l'attrait fatal qui émanait naturellement de sa forme et qui conduisait au malheur. La nuit, elle m'effrayait un peu. Je savais qu'il ne m'était donné de l'atteindre et de la ressaisir que par le point le plus lumineux de son âme diurne. Je sentais que, la nuit, la passion l'embrasait, alors que le matin, la lumière et la pureté de l'air la rendaient uniquement tendre.

pas de blanc suivre

157 A

Mais maintenant, même pendant le jour, son activité restait furtive, et, malgré ses feintes, sous la simplicité de ses paroles, je soupçonnais qu'une idée fixe la tyrannisait. Elle n'avait peut-être pas de dessein dans l'esprit, mais rôdait autour d'un désir, celui de pénétrer dans ma retraite. Vieux désir déjà, je l'ai dit, et qui, depuis qu'elle passait la plupart de son temps à Théotime, avait repris feu d'abord lentement, puis s'était étendu sur tout ce foyer passionnel qui brûlait, nuit et jour, autour d'une âme trop sensible à la moindre ardeur.

Je pensais qu'il était sage de ne pas opposer à cette envie (qui cependant me paraissait avoir la force irrésistible d'un caprice) d'autre obstacle que Geneviève elle-même ; et je laissais toujours la clef à la porte, même quand je m'absentais de la maison pendant plusieurs heures. Cette marque de confiance ne fut jamais trahie ; mais elle accrut peut-être la violence de ce désir que Geneviève devait prendre sur elle de réfréner. Et Geneviève contre Geneviève, c'était là un combat où je craignais à tout moment que la meilleure part ne fût vaincue. J'aurais donc aimé la remettre sur le chemin de ses anciennes habitudes de liberté, et lui rendre cet esprit de dispersion, de course vive, et de pâcheur rustique qui l'avait animée si heureusement pendant les premières semaines de son séjour à Théotime. Mais je comprenais bien que, depuis l'aventure avec Clodius, elle appréhendait de repartir toute seule vers les Hautes-Terres. Quand je lui en parlais, d'ailleurs à mots couverts, elle prenait un air de langueur et de lassitude qui me décourageait. — « A quoi bon ? » semblait-elle dire, comme si désormais elle eût constaté l'impuissance de toute cette claire et charmante campagne à lui donner un peu de bonheur.

Il est vrai que le temps demeurait triste, hésitant, et qu'il n'émanait point des collines cet attrait qui vous tire si facilement des Basses-Terres dès qu'une odeur d'écorce ou de feuille vivace descend des ravins et des crêtes où poussent le chêne-kermès, le lentisque et le pin résineux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Si la campagne restait belle, son charme était moins exal-
-tant, et l'on prenait plus de plaisir à la contempler du
seuil de la maison qu'à parcourir ses étendues calmes et mé-
-lancoliques.

Il m'arrivait parfois de surprendre Geneviève arrêtée dans
l'allée de platanes et en grande contemplation. Elle ne m'enten-
-dait pas venir. Je m'approchais d'elle sans bruit, et je lui demandais
doucement :

– Qu'est-ce que tu regardes ?

Elle tressaillait, puis me prenait le bras, elle s'appuyait un peu
contre mon épaule.

– On ne voit plus Saint-Jean, Pascal, me disait-elle.

En effet, dans cette brume, cependant très légère, l'ermitage, haut de
d'ordinaire quelques traits au milieu des chênes, avait disparu.

La saison m'obligeait à passer plus de temps avec les Albéret dans
les cultures ; et Geneviève, confinée à Théotime, ne m'y accompagnait jamais.
Elle voyait toujours Françoise ou Martha, mais en leur présence montrait une
gêne discrète et comme un singulier remords. Sa figure si expressive laissait voir
par moments les reflets d'un combat caché où il semblait que la passion luttât
encore contre la tendresse. Car ses yeux, tout à coup aigus, flambaient dangereu-
-sement, et elle secouait sa tête d'un air égaré, comme pour en chasser une
obsession.

Cependant ses pas, ses repos, sa parole, ses gestes mêmes, tout
dénonçait une langueur désabusée et le besoin d'une plus pénétrante possession
d'elle-même. Peut-être avait-elle découvert qu'une femme ne peut jamais
atteindre à cette emprise de soi ; et qu'il lui faut pour se trouver, se pénétrer
se prendre, le détour d'un amour viril. Ainsi elle ne peut s'aimer que dans
l'amour qu'elle a porté au cœur de celui qui l'aime et ne se voit dans
toute sa puissance qu'à la clarté de cette flamme qui brûle pour elle dans un autre
vie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

159 Elle avait l'esprit trop subtil pour n'avoir pas compris qu'en moi brûlait toute l'ardeur de cette flamme, mais à feu si couvert que nul éclat n'en rayonnait pour illuminer les régions sacrées de sa nature et lui révéler cette part de noblesse que nous portons, plus ou moins cachée, dans nos âmes et qu'un rayon heureux peut frapper tout à coup et élever dans sa lumière.

J'aurais voulu lui apporter cette lumière ; mais elle n'éclaire qu'en moi ; et, en moi, malgré mon désir violent qu'on y pénètre, nul n'entre qu'avec de la peine, et des mois de ténacité, comme si l'ascendant d'un mauvais astre m'obligeait à me refuser à ceux que j'aime, cependant qu'intérieurement je me donne à eux ~~[illegible]~~ tout entier mais en silence.

un blanc

Un soir que je me promenais avec Geneviève à l'Ouest des terres, nous arrivâmes au sentier de Micolombe. Tout en marchant nous échangeions quelques paroles concernant la saison, le temps ou de vieux souvenirs, de telle sorte que nous montâmes jusqu'au pavillon sans nous en apercevoir.

La nuit n'était pas loin ; cependant il restait assez de lumière pour assurer notre retour.

Nous nous assîmes sur deux pierres devant Micolombe, dont je n'avais pas la clef sur moi. J'en manifestai le regret et je fis remarquer à Geneviève combien la porte humide et close était devenue triste depuis qu'on ne ~~[illegible]~~ revenait plus l'ouvrir. C'est une vieille porte qu'on a ~~[illegible]~~ peinte en vert. Sa couleur, fatiguée par la pluie et le soleil, laisse voir un peu partout les fibres du bois.

Geneviève tourna la tête pour regarder la porte et me dit :

- La dernière fois que je suis venue ici, j'y ai laissé ~~[illegible]~~ quelque chose....

La dernière fois, c'était le soir où Clodius l'avait arrêtée.

- Qu'as-tu laissé ~~[illegible]~~ ? lui demandai-je.

- Une ~~[illegible]~~ image pieuse.... je l'avais trouvée....

- Pas ici, je suppose ?

- Non, à Saint-Jean. J'y étais allée, ce jour-là. Je l'ai ramassée ~~[illegible]~~ derrière le maître-autel. Et c'est elle qui m'a mise en retard....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je m'en étonnai :

– Que représentait cette image ?

– Tu la verras, Pascal, me répondit-elle. Elle est encore là. Tu la trouveras sur la table, quand tu reviendras à Micalombe. Alors tu comprendras pourquoi j'ai oublié l'heure en la regardant.

Geneviève parlait d'une voix singulière. Ces paroles simples, elle les disait avec une sorte de droiture. J'en fus si surpris que je me tournai pour la voir. Comme elle avait relevé ses cheveux sur la nuque, où les retenait un ruban, on voyait sa joue sensible. C'était bien Geneviève, mais elle ne parlait pas comme d'habitude.

Je le lui dis :

– Ta voix a changé, je ne te reconnais plus.

Elle secoua la tête :

– C'est parce que je suis tout à fait calme, Pascal.

Et elle sourit.

Je lui demandai :

– Est-ce l'effet de cette image dont tu m'as parlé ?

Elle répondit doucement :

– Peut-être, quoiqu'elle m'ait bien intriguée. ~~[illegible]~~ Au ~~dos~~ bas quelqu'un avait écrit : « Il y a un trésor sous cette image. » Naturellement j'ai cherché le trésor, et c'est comme cela que la nuit est venue .... Maintenant je suis sûre que tu me pardonnes, Pascal ....

Elle me regarda. Elle vit combien je l'aimais et me demanda si j'étais heureux.

– Tant que tu seras là, Geneviève ...

Elle détourna la tête ~~et regarda le sol, devant elle~~.

– Pascal, je ne serai pas toujours là ....

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ je sentis se serrer mon cœur.

– Viens, lui dis-je, il n'y a pas de trésor à chercher ici, et la nuit tombe.

Elle se leva docilement. Dès qu'elle fut debout, elle me parut plus grande que moi.

Puis nous quittâmes Micalombe.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Nous ne devions plus y remonter ensemble. Les événements prirent une telle tournure que Geneviève se confina étroitement à Théotime. Pour moi, qui commençais à concevoir de vives craintes, j'm'efforçai, autant que les travaux m'en donnaient le loisir, de ne plus la quitter beaucoup.

Je le fis certainement par prudence. Témoin des agitations et des alarmes de Geneviève, je pensais qu'en restant près d'elle, je lui serais lui porte à l'occasion quelque secours et que tout au moins ma présence la rassurerait contre les périls du dehors et ceux, plus dangereux encore, de son cœur toujours prêt à se soulever.

Non qu'elle donnât des signes plus marqués de son trouble. Elle jouit tout au contraire, pendant ces cinq ou dix semaines, d'une singulière tranquillité. Dans les humbles travaux domestiques qu'elle s'était attribués au premier jour, elle les accomplissait (maintenant) avec un soin et une minutie qui indiquaient la volontaire application de son esprit aux (petites) tâches. La maison devint douce et propre. Elle l'était déjà par les soins de Martha Hilbert et de Françoise; mais la douceur et la propreté qu'y porta Geneviève avaient un charme indéfinissable. Du haut en bas, on y sentait la cire fraîche, le savon, le miel et le pain de ménage. Des pièces, depuis très longtemps condamnées, s'ouvraient l'une après l'autre à l'air de la campagne qui en emportait la tristesse; et les meubles se mettaient à luire doucement, surtout les vieilles armoires pleines de linge que personne n'avait jamais ouvertes depuis la mort de l'oncle Théotime.

Geneviève régnait sous la maison avec sa légèreté coutumière; comme si pour très toute ces vieilles choses de leur long accroupissement, il fallait bien qu'elle donnât quelque prise au travail de ses mains.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais je n'étais pas dupe de cette activité nouvelle ni de cette fausse sérénité. J'en savais trop maintenant sur Geneviève pour croire aux apparences de son caractère et à l'inconstance de son cœur. Je savais que l'âme y vivait d'une vie seconde, brûlante, et que les coups portés à sa chair secrète y traçaient des blessures ineffaçables. J'avais à tous moments des signes de détresse qui me parvenaient de ces retraites éloignées et que semblaient pourtant démentir trop de gestes minutieux et tant de soin à bien conduire le ménage. Et c'est pourquoi je n'étais point heureux de la voir s'attacher de cette façon, cependant si touchante, à l'entretien du vieux mas Théotime, parce que j'y voyais une discipline imposée, et comme le dernier effort d'une volonté déjà défaillante, contre l'élévation de la flamme intérieure et je ne sais quel désir presque surnaturel de liberté.

D'elle, qui m'avait toujours étonné par ses initiatives imprévues, je pouvais redouter, à chaque instant, quelque mouvement illogique; mais peut-être pourrais-je aussi y parer par la connaissance que j'avais acquise de ces sortes d'impulsions. Et sachant quelle était sur ce point ma défense, je n'en tirais qu'une inquiétude définie, et pas conséquent supportable.

Mais je soupçonnais, au delà de ces dangers habituels, l'apparition encore vague d'une énigmatique menace, comme si Geneviève eût commencé à découvrir, pour cette âme nouvelle qu'avait dégagée Théotime, un ordre de passion qui dépassait mon entendement. Je ne parvenais pas à définir la nature de cette passion; mais je me doutais bien qu'elle s'était formée pendant ces jours où Geneviève, livrée à elle-même, avait couru au milieu des collines. Je ne possédais de cela que de rares indices, à peine quelques allusions éparses, obscures. La seule lumière qui les éclairât, mais si faiblement encore, me venait des paroles que Geneviève m'avait dites, en dernier lieu à Micolombe, et qui se rapportaient à cette journée douloureuse où Clodius l'avait attirée à La Jassine.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Sur les causes de son retard, ce soir-là, elle n'avait fourni qu'une explication évasive. J'eus le tort de ne pas attacher tout d'abord trop d'importance à la mention de cette image qu'elle avait trouvée à Saint-Jean et qui, disait-elle, l'avait occupée jusqu'au point de lui faire oublier l'heure du retour, et ~~la proximité~~ la tombée de la nuit.

Je n'y pensai que plusieurs jours après notre passage à Nicolombe, où je fis tout seul une rapide visite.

J'y trouvai en effet l'image sur la table ; et je n'arrivai pas à comprendre pourquoi elle avait à ce point enchanté l'imagination de Geneviève. Aujourd'hui je le sais ; mais je n'y ai aucun mérite puisque les événements m'ont instruit de ce mystère.

Je possède toujours l'image. Cependant que j'écris, elle se dresse devant moi, sur une tablette où je l'ai fixée. De temps à autre je la regarde. On y voit, comme sur les murs de la chapelle, ce cœur qui rappelle une rose dans lequel pénètre une croix. L'un et l'autre sont imprimés d'un trait simple, dans un petit carton dentelé sur les bords. Au dessous de cet étrange symbole on lit ces mots :

Si tu veux retrouver la Parole perdue
Et le Séjour de Paix,
Oriente-toi.

~~Lux~~.

Et c'est un peu plus bas que quelqu'un a écrit, à l'encre, d'une plume ~~rugueuse~~ appliquée :

« Il y a un trésor sous cette image. »

L'image, je l'ai retournée. Mais le verso est vierge de tout signe, et de toute écriture. ~~Et~~ C'est sans doute cela qui a dû étonner Geneviève et l'entraîner, ~~mieux que je n'ai pu faire~~, dans cette rêverie de si grande conséquence, où la nuit l'a surprise, sans doute parce que son âme ~~si facile à~~ avait déjà passé du versant de son ombre à un autre versant où elle ~~voyait~~ apercevait un peu de lumière.

— un blanc —

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

La visite à Micolombe eut lieu le 22 juin. Nous rentrâmes à Théotime sans encombre. Mais le 23, vers la fin de la matinée, Clodius reparut sur le chemin du pavillon. On le perdit de vue assez vite. Nous coupions le foin. Ce fut Jean Alibert qui le vit et qui nous le signala, en disant :

— Voilà le troupeau.

Tout le monde comprit et regarda vers Micolombe.

— A cette heure où va-t-il ? demanda Françoise.

On n'était pas loin de midi, et ce n'est pas une heure où partis pour pâtures dans les collines.

— Il a une musette, fit remarquer Marthe. Il va manger là-haut, probablement.

Le vieil Alibert arriva avec la ridelle, et nous commençâmes à enlever le foin à grands coups de fourches.

Je n'étais pas très content de savoir Clodius dans ces quartiers. J'ai là haut, à contre-pente d'un ravin, un bois de chênes. On ne le voit pas, de Théotime, parce que la crête le cache ; et on n'y monte guère. Il est très vieux. Je n'ai jamais voulu qu'on y touche. Il reste ainsi une cinquantaine de chênes centenaires, avec un oeil d'eau, et un abreuvoir pour les moutons. La bergerie est à deux cents mètres plus haut, toujours dans le vieux ; mais on n'y met des bêtes que l'hiver, quand elles redescendent des Alpes, le berger y couche, et on s'y trouve pas trop mal. En Juin naturellement personne n'y habite. Les étables sont closes, et sauf moi, qui y passe de temps à autre, en herborisant, personne ne visite ce ravin, qu'on appelle La Font-de-l'homme.

Sur l'autre pente poussent des fourrés impénétrables de buis, de myrte, de lentisque et de genévriers. Cela est noir, barbelé d'épines, odorant et d'une essence sèche, très favorable à la propagation de l'incendie.

La journée s'écoula sans incidents et je me rassurai un peu en constatant que l'air restait encore très humide après deux semaines de temps gris.

Cependant à la tombée du jour je fus repris par mon inquiétude ; et j'avais une envie si violente de monter à la Fort-de-l'homme que Geneviève remarqua ma préoccupation. Elle m'interrogea et je lui dis la vérité.

— Et Albert qu'en pense-t-il ?

J'avais que je n'avais pas osé parler à Albert. Elle réfléchit un moment m'entretint d'un détail domestique, puis sortit. Elle revint au bout d'un quart d'heure. Je lui demandai :

— N'as-tu rien ?

Elle me dit :

— J'ai vu Albert et je lui ai fait part de tes craintes. Il ne pense pas que ce soit pour cette nuit. Jean est là-haut depuis une heure. Il y couchera.

Tout en parlant elle me regardait avec une émotion extraordinaire.

— Ils te connaissent bien, Pascal. Je sais qu'ils t'aiment.

Gêné par l'acuité la pénétration de son regard, je détournai la tête, et je répondis que, moi aussi, je les aimais. Mais je dus parler gauchement car Geneviève soupira.

Elle se tenait devant la cheminée, debout. Je m'approchai d'elle et je pris doucement ses deux mains dans les miennes.

— Mon bon Pascal, murmura-t-elle.....

Jamais je n'avais éprouvé un pareil désir de l'étreindre. Elle m'écarta tendrement. Pourtant je n'avais pas bougé, pas dit un mot, pas levé un regard sur elle. Mais peut-être avais-je les mains brûlantes ----

Elle me dit :

— Moi, je ne connais pas tes vœux, mon pauvre Pascal, et cependant ---

Elle s'arrêta ; j'attendais, tout à coup plus sombre, qu'elle achevât la phrase. Mais elle se tourna vers une autre pensée :

— Presque autant que Albert, dit-elle, il y a Ramon qui t'aime.....

Je lui répondis que je le savais.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mes craintes étaient injustifiés car il ne se passa rien à la Font-de-l'homme. Clodius ne s'y montra pas, et Jean Sibiert supposa, pour avoir entendu remuer des buissons, qu'il avait erré quelque temps, un peu plus haut, sur les pentes. Mais à neuf heures tout s'était tû. Profitant d'un peu de lune, Clodius avait dû redescendre avec ses biêtes à la Gassine où il s'était tenu tranquille toute la nuit.

Le temps commença à changer le 24, qui est le jour de la Saint-Jean. La grisaille se dissipa après une pluie fine qui était tombée le matin et qui attira sur le pays un coup de vent. Le vent, d'abord capricieux, emporta cependant quelques bancs de nuages du côté de l'Ouest, et, vers le soir, il soufflait déjà assez fort pour faire gémir les grands platanes de Théodine et dégager, à l'orient, une bande de ciel où deux ou trois étoiles commencèrent à s'allumer. Depuis vingt jours on n'en avait pas aperçu une seule. Mais elles étincelaient merveilleusement.

Tandis que je les regardais, du bas de l'Olibert, Clodius avec ses moutons passa au delà des Trois-Bornes. Il portait un manteau et il marchait, courbé, contre le vent. Il se dirigeait vers le village, mais en prenant le large par le garrigue, loin de la "carraire" abominée et de ses poteaux blancs. Il disparut.

Le vent qui avait dû glisser sur les étangs (il y en a d'assez vastes, à quelques kilomètres dans la plaine) me pénétrait. Il paraissait d'une fraîcheur incertaine, car il soufflait tantôt d'un point tantôt de l'autre, de telle sorte que les nuages, qui pendaient encore assez bas, tournaient en s'effilochant sur le pays et nous menaçaient de l'averse. Les grains de pareils temps sont rares, et en tout cas ne durent pas plus d'un jour ou deux. Celui-ci dura deux semaines, et retarda le commencement des moissons.

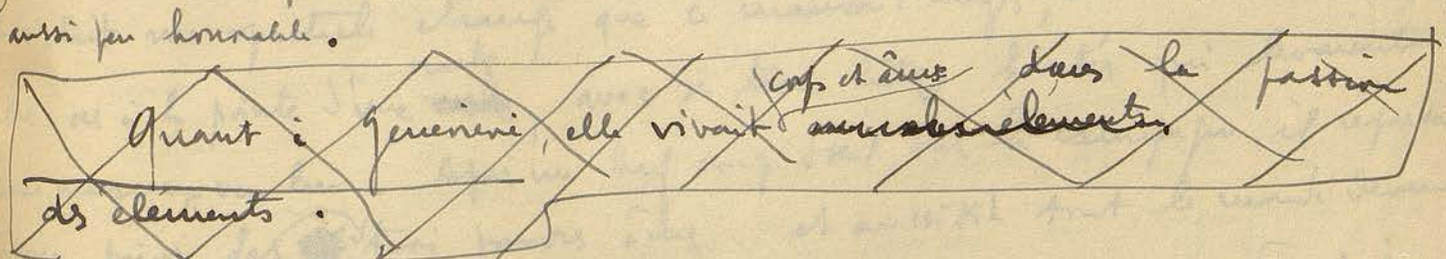
Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il n'y eut nulle part de feux de Saint-Jean. Il faisait trop mauvais.

Nous allions travailler entre deux averses. L'herbe qu'on emportait étant mouillée, on l'étendait avec des fourches sur les planches du fenil où elle fumait devant nous. Sa fermentation portait à la tête, et quelquefois, en remuant les bottes de luzerne ~~[illegible]~~, on titubait un peu. Ce travail et les brusques sautes du temps contribuèrent sans doute à ~~[illegible]~~ la fatigue de mes nerfs; car ma nervosité fut anormale, au cours de ces semaines où les variations atmosphériques nous firent quotidiennement passer du serein à l'orage et du vent à la pluie. Tout le monde en souffrit plus ou moins, et même le vieil Alibert qui, pour la première fois de sa vie, manifeste quelque la mauvaise humeur, au sujet des ~~[illegible]~~ intempéries. Il le fit toutefois avec discrétion.

— Le temps nous a menti, dit-il, un soir, à Marthe. Je ne l'ai jamais vu aussi peu honorable.

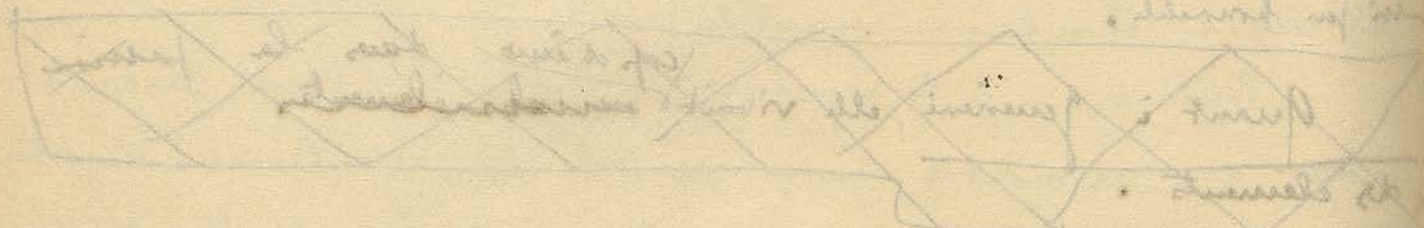
~~Quant à Geneviève, elle vivait corps et âme dans la passion des éléments.~~



Quant à Geneviève elle semblait vivre corps et âme avec les éléments.

B

Pas de blanc



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Par ailleurs on aurait dit que Clodius avait renoncé à ses vengeances. Il se bornait à profiler sa silhouette pastorale aux quatre points de l'horizon, où il apparaissait toujours de la façon la plus inattendue. Quand on le croyait dans le Nord il pointait dans le Sud, et bien souvent il surgissait à travers une ondée ou au milieu d'une rafale. Ses moutons ne le quittaient plus. Quoique toutes les heures du jour lui fussent bonnes à nomadiser dans les guérets ou les hautes jachères il montrait une préférence pour les courses entre chien et loup. Alors ses bêtes n'étaient plus que des ombres, elles n'avaient pas le temps de paître tant Clodius se déplaçait vite; et l'on voyait ces trois maigres fantômes qui se hâtaient craintivement sur ses talons. Lui marchait à grands pas, puis tout à coup il s'arrêtait; le vent soulevait son manteau et c'était un spectacle étrange que ce mauvais berger, debout sous un grand arbre ou à la pointe d'une roche, avec ses trois bêtes hantées qui levaient leurs museaux vers lui. Après un bref coup d'œil sur la campagne, il repartait toujours suivi des trois pauvres âmes, et aussitôt tout le monde devenait inquiet à Théotimé, même le vieil Albert, quoiqu'il n'en parût rien sur son visage. Car l'on pensait : « C'est peut-être pour aujourd'hui ..... Il a dû inventer quelque diablerie .... Il marche trop vite pour être honnête ..... ».

Mais il n'arrivait rien, du moins de ce qu'on redoutait. Cependant ces apparitions finissaient par modifier le caractère habituel des horizons qui limitent notre territoire et qui donnent à notre vie, par leur noble et paisible ordonnance, cette simplicité où se règlent non seulement nos paroles, nos sentiments, notre pensée, mais même le calme de notre respiration.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ce territoire est beau aussi bien à l'âme qu'aux yeux par la douceur de ses pentes et la modération de ses étendues, prises dans de grandes couleurs où pénètre la pluie et que traversent d'un bout à l'autre de lents mouvements de la terre. Ces mouvements imposent au pays une beauté morale ; car ils portent l'esprit qui les contemple, depuis les glèbes agricoles jusqu'aux plateaux incultes, à l'intelligence du monde et à l'amour de la création.

Maintenant on ne pouvait plus poser son regard sur cette bienfaisante nature, pour son plaisir ou l'élévation de son âme, sans que cette contemplation ne fût troublée par l'image obsédante de Clodius. Partout où il dressait sa figure menaçante la paix du paysage était rompue. Il détruisait la simplicité de la terre. La douceur en devenait insidieuse, la modération réticente, et toutes les couleurs s'assombrissaient. Il se dégageait des miasmes qui dérangeaient les habitudes de l'esprit et la connaissance apaisante qu'il avait prise de ce pays calme. Les grandes poussées de la pierre qui emportent les champs, les bois, les mamelons, les sources, de la plaine aux vallons et des vallons aux vastes plateaux solitaires qui couronnent les crêtes ne développaient plus ces purs ravissements des regards et de l'âme, où quelquefois tout Théâtrine on s'oubliait. Dès que les formes de ces demi-spectres débouchaient d'un chemin ou s'engouffraient dans une combe, elles laissaient derrière leur passage le malaise d'une inquiétude indéfinissable.

Comme il n'arrivait jamais rien, plus il passait de jours, et plus on s'attendait à ce qu'il arrivât quelque chose d'extraordinaire. Cette appréhension sans objet, incapable de se fixer sur une menace précise, errait d'un bout à l'autre du pays et finissait par déroutes le jugement.

Par bonheur, le 3 juillet, il se produisit un événement inespéré. D'un quartier des collines qui se trouve au dessus de Saint-Jean et qu'on appelle la Gardiole, on vit monter une colonne de fumée. Le fils Albert y alla voir. Il n'y trouva pas Clodius mais quelques grosses pierres au milieu desquelles brûlait plusieurs touques sèches de pin d'Alep.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tandis qu'il examinait ce foyer, une autre fumée s'éleva à un kilomètre plus loin au nord. Il y courut aussitôt ; mais là non plus il ne trouva personne. La flamme dépistait dans les pommes de pin et les branches encore humides dilataient en lançant des jets de vapeur. Il redescendit. A cinq heures du soir, de la garidole aux Carrières, sur un front d'une lieue, on pouvait compter quatre feux dans les collines. Ils s'éteignirent pendant la nuit sans avoir fait de mal, mais comme nous ne pouvions pas y aller, le lendemain, nous cherchâmes longtemps quelques dégâts, et, n'ayant rien trouvé, notre inquiétude en fut subitement plus lourde.

- C'est à n'y rien comprendre, grognait Martha, déçue.

- Il n'y a sans doute rien à comprendre, répondait le vieil Albert, avec sagesse.

Mais cette sagesse nous paraissait insuffisante, car, sans vous l'avouer, nous souhaitions un méfait réel pour fixer notre incertitude.

Cependant Clodius, comme s'il devinait ce désir insensé, se gardait bien de le satisfaire en causant le moindre dommage aux récoltes de Théotime. A en juger par sa conduite, on eût cru qu'il s'en méfiait. Il se tenait chaque jour à l'écart de nos cultures, et il ne patrouillait plus guère que dans la zone libre et sauvage des collines. Là, les halliers, le bois, les ravins, les grottes cachés, lui offraient un champ vaste et fait à portée sa pernicieuse agitation ; et, tout en restant invisible, il y pouvait manifester sa présence importune. Il en connaissait les sentiers les plus oubliés et les plus profonds retraits. Il savait qu'en cette saison, qui est celle où les nuisons commencent, personne n'y monte jamais des Basses-Terres, où les airs occupent toutes les familles. Moi-même je n'y vais pas herboriser. Clodius restait donc le seul habitant de ces Solitudes ; et il y promenait tout le jour son tourment de mauvais fils de la terre.

Car lui, avait abandonné la maison maternelle.

171

Jamais encore il n'avait méprisé à ce point ses devoirs agricoles. Il semblait près d'un ~~[illegible]~~ délire qui le poussait, même la nuit, à errer hors de sa ~~[illegible]~~ demeure. Tantôt un filet de fumée, tantôt un bruit de hache sur un arbre, tantôt un appel sur lancé à son troupeau, nous arrivaient d'un bois lointain ou d'une combe; et quelquefois il tirait un coup de feu à la tombée de la nuit.

– Il chasse le renard, faisait tranquillement remarquer le vieil Alibert à sa femme, qui avait sursauté un peu. Ce sera un de moins pour le poulailler.....

~~[illegible]~~ Marthe ne goûtait point ce genre de propos ~~[illegible]~~; et tout le monde savait bien que le vieil Alibert était inquiet. Quelquefois il le laissait comprendre, ~~voir~~ discrètement:

– Moins on bougera, disait-il, plus on aura de chances. S'il bouge, lui, c'est qu'il voudrait nous voir bouger ~~[illegible]~~.

Et il ajoutait avec une sorte d'estime:

– C'est naturel. Il ne manque pas de connaissance.

Nous nous efforcions, nous aussi, de n'en pas manquer. L'exemple du vieil Alibert nous maintenait un peu dans la sagesse, et le travail de la maison nous prenait par bonheur assez de temps pour nous empêcher de rêver. Mais dès que nous levions les yeux de notre tâche, nous avions devant nous les collines hantées; et la pensée de Clodius, comme un nuage sur les crêtes, menaçait la paix du travail et nous enlevait ce bonheur que donnent toujours les moissons, malgré le soleil, la fatigue et la réverbération suffocante des aires. Jamais on ne fauchait le blé à Théotime avec aussi peu de plaisir mais jamais cependant avec un plus rude courage. Les pensées étaient concentrées, les mains vigoureuses, les bras durs, les reins infatigables et rien qu'à voir tomber la faux qui entrait en crissant dans le chaume, on sentait notre volonté sur la terre.

En compagnie des Alibert, au milieu des blés, le front bas, ~~je~~ j'ahannais avec persévérence et, à pleins poumons, j'aspirais dans les colonnes de chaleur montante le souffle de la glèbe saine et la force du sol.

Le blé était beau, odorant de phosphore et il crépitait. Il montait ~~J'en avais~~ jusqu'à ~~la~~ ma poitrine et quand la lame de la faux tranchait la paille, quelquefois un paquet de grains trop mûrs tombait de l'épi.

Ce travail m'apaisait. Il n'y avait point d'ombre. Et pour ne pas voir les collines, j'avançais, tête basse, à droite du vieil Alibert, qui de ses bras noueux balançait lentement sa grande faux et creusait un large chemin droit devant lui.

Les femmes se hâtaient après nous à lier les javelles. Et Geneviève, les bras nus, un foulard sur la tête, liait aussi à côté de Françoise. Parfois je me tournais vers elles et alors elles me souriaient toutes les deux.

Toutes les deux grandes et belles, l'une mince, fauve, et liant avec nervosité sa gerbe chaude; l'autre grave, le front puissant, qui tendait ses bras bruns avec patience vers la terre.

Elles avançaient de front dans le blé, tantôt droites, tantôt courbées sur le sillon. Elles avaient piqué à leur corsage une poignée d'épis, et leurs jeunes poitrines haletaient.

La chaleur colorait leurs figures sérieuses et quand une bouffée d'air chaud montait trop vivement à leurs visages, d'un commun accord elles se relevaient.

Debout et immobiles, pendant un bref moment, elles dominaient les céréales. Et alors rien n'était aussi beau que ces deux filles.

L'endurance de Geneviève m'étonnait; elle ~~tenait~~ tête à Françoise. Sa peau halée, après le travail exhalait une odeur de jeune sang et de paille brûlante.

Quand nous étions là tous ensemble, elle, les Alibert et moi, un esprit de communauté groupait nos âmes et nous opposions ce faisceau aux maléfices.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

173

Mais dès que nous nous disperdons, notre tache finie, ~~notre~~ l'inquiétude nous reprenait. Après une longue journée de fatigue, nos corps aspiraient au repos ; cependant, malgré ce besoin, nos nuits se passaient dans l'agitation d'un mauvais sommeil. X B

En dépit du vent violent, à la métairie, les deux femmes et Jean, plus tranquilles pourtant que Geneviève et moi, ne réussissaient pas à cacher leurs craintes, depuis que les gerbiers commençaient à grandir autour des airs. Car nous habitons sur deux airs, l'Aliberte et le Théâtine. ~~Ces deux habitations~~ Elles sont éloignées ~~l'une~~ l'une de l'autre et par conséquent difficiles à surveiller ensemble. L'Aliberte est mieux protégé par la métairie que le Théâtine, tout près des limites de Clodius. De cette dernière la surveillance m'incombe ; et le souci de celui-ci est toujours chez moi assez vif pour ne pas laisser tout le reste en place et que le pillage n'ait pas fait la moindre. A ce souci qui est de règle, s'il s'ajoute une appréhension aussi obsédante que la menace vague et cependant terrible d'un homme comme Clodius, les nuits sont facilement propices à l'éveil, et l'on surprend au moindre bruit qui vient du dehors. Or les bruits ne manquent pas à la campagne. Et Théâtine est entouré de tant de communs, d'arbres, d'eaux et de haies fertiles que, la nuit, tout s'y anime peu à peu d'une vie inexplicable. Car on ne sait d'où peut tel grincement, et en quel point qui vient de pales pris de glaces, quelle bouche cherche dans les ténèbres, ~~dans~~ chaque tuile le bois de la vieille charpente, et comment il se fait que les traits longent imperceptiblement sans qu'on ait entendu souffler la moindre brise dans les arbres.

Si j'étais sensible à ces bruits, combien plus le devait-il être Geneviève, que sa nature et une aptitude singulière à l'émotion rendaient vulnérable aux attentes les plus légères. La sensibilité devenait par moments si subtile qu'elle lui rendait perceptible des variations du silence insaisissables à mes sens cependant affinés par dix années de solitude. J'ai écouté bien des silences et intercepté bien souvent leurs infimes altérations, sous leur apparente immobilité ; mais jamais je n'ai de ma vie reçu des communications aussi mystérieuses qu'en accueillait parfois Geneviève attentive aux moindres signes intérieurs.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle semblait tout percevoir du dedans ; et le monde qui l'entourait vivait deux fois : hors d'elle par sa présence, comme pour nous tous, et en elle réellement comme pour personne d'autre sur la terre. Ainsi la comédie tournait fatalement mon attention vers de menus détails de l'existence quotidienne qui à mes yeux prenaient soudainement une importance significative. Car tout avait un sens, mais il restait indéchiffrable. J'étais peu à peu entouré d'une réalité de faits ; l'objet le plus banal ne tenait à son usage que par sa liaison avec la pensée, et tout l'être soutenait de l'ombre au passage de Geneviève que tout, l'univers s'animait d'une sourde vie morale. La tension de mes sentiments atteignait alors à son paroxysme et, sans que jamais un geste ou un mot d'violence manifestât l'exaspération, nous savions, l'un et l'autre, que un choc pouvait nous porter à la démesure.

Ce choc, nous l'attendions. Il tardait ; mais nous y croyions quand même. Nous en trouvions partout les présages et les plus petits incidents nous l'annonçait. Nous y rattachions tout : les rumeurs nocturnes, le vent, la pesanteur pénible des nuées, l'excès subit de la chaleur, et ce je ne sais quoi de souverain et de lancinant qui nous enlevait la possession de nous-mêmes. Ainsi nous menions une double vie : la vie aux champs, à la rude tâche ; et la nuit, dans la nuit, en proie à l'insomnie, dans l'attente des satellites.

un blanc

Le 7 juillet il pleut pendant la nuit.

Geneviève m'appela vers onze heures, en me disant qu'un marchand dans la cour. Je lui répondis que j'y allais.

— Ce sera peu, qui est inquiet à cause des javelles.

Je sortis. Il faisait très noir. La pluie avait cessé depuis un moment. Je ne vis personne. En rentrant je trouvai Geneviève dans une extrême agitation. Je la ramenai de mon mieux et, comme j'étais [illegible], je montai me coucher.

Mais une heure plus tard Geneviève m'appela encore.

— On a frappé en bas, à la porte. Ne y va pas ! Tout de même

Tout de même je ne pouvais pas croire que Christ osât frapper à la porte d'Thérèse. Je m'apprêtais à descendre, quand Geneviève murmura :

— Tiens, écoute....

En effet un marchand dans la cour. Un pas d'homme. Il butait contre une caisse.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je m'élançai dans l'escalier, mais Geneviève me retint avec une telle vigueur que je dus me retourner pour me dégager d'elle sans violence. Alors elle m'enveloppa le corps et m'étreignit. Je lui dis :

– C'est Clodius ; il faut que j'y aille ; laisse moi.

Mais elle murmurait passionnément :

– Pascal, par pitié, si tu m'aimes ....

Ses cheveux brûlants couvraient mon visage, et, sans trop m'en apercevoir, moi aussi je l'étreignais. Elle faiblit, sa joue glissa contre ma joue et je sentis contre ma bouche sa respiration chaude, haletante.

Dehors la barrière de la cour grinça. Le chien des Alibert, au loin, aboya puis se tut.

Geneviève se sépara avec douceur de mon étreinte. Elle me dit :

– Pardonne-moi. Je devrais un peu folle, ces jours-ci ....

Je m'écartais, nerveux, mécontent. Elle tremblait. D'elle si forte, cette faiblesse me bouleversa.

– Ah ! Pascal, me dit-elle, j'ai peur de te perdre .... Tu es si sauvage ! ....

Je crus d'abord qu'elle craignait la violence de Clodius. Sans doute comprit-elle ma pensée, car elle prononça un : « non » très doux.

– Il faut que je te garde, Pascal, soupira-t-elle .... et il y a des moments où je sens que je vais détruire notre bonheur ... je perds la tête ... ~~[illegible]~~ .... Mais tu te défends bien ....

Le ton amer de ces dernières paroles me troubla. Elle le vit. Alors elle ajouta avec une résignation inattendue :

– Tu es plus sage que moi, voilà tout ....

Nous veillâmes jusqu'au matin, l'un près de l'autre, dans la salle. Comme nous tombions de fatigue, nous ne parlions pas. Mais parfois je lui prenais les mains et alors elle sourrait un peu, sans me regarder.

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le lendemain, qui était le 8 Juillet, elle ne vint pas aux champs. L'effort inaccoutumé des premiers jours de travail et l'insomnie, brusquement lui causèrent une grande fatigue. Je partis donc sans elle.

J'avais mis même la tête vide, les bras nus. Après cette nuit sans repos. Néanmoins j'accomplis à peu près une tâche habituelle.

Nous commençâmes, de bonne heure, par le carreau d'oignons qui est au sud de l'Alberte. C'est un lieu très rustique, et j'aime bien. Plus un lieu est vêtu, rude, coloré, plus il me semble un vrai lieu de la terre. Pure question de sentiment, sans doute.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que Jean Albert, qui fauchait non loin de moi, était peu parlant, ce matin. Je sais qu'ordinaire il se montre peu communicatif qu'il ne faut, encore qu'il cache un cœur bon et dévoué sous une timidité maladroite. C'est un Albert, comme les autres. Toutefois un vague pressentiment m'avertit qu'il ne se taisait pas comme d'habitude. Il se taisait, me semblait-il, non pas à cause qu'il n'avait rien à dire, mais au contraire parce qu'il savait quelque chose et que son silence lui pesait. J'essayai d'engager la conversation avec lui; mais je n'en tirai pas beaucoup. Les mots lui venaient difficilement, et il laissait toutes ses forces avec violence quand il me répondit.

Au bout d'un moment je le quittai et j'allai trouver le vieil Albert. Mais il resta impénétrable, comme toujours. Il loua modérément la récolte et regretta, avec encore plus de discrétion, qu'elle eût souffert des intempéries. Après quoi il retourna à son travail et moi au mien.

Vers onze heures, je vis Martha à la métairie, où elle était allée préparer rapidement le repas.

Elle se montra assez loquace, pas du tout gênée; mais employa deux fois à mon adresse une bizarre formule de respect, que je n'avais jamais entendue dans sa bouche.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les Alibert, ~~[illegible]~~, me manifestent guère de courtoisie verbale. Rien qui vous flatte dans leurs paroles ; pas un mot de ~~[illegible]~~ complaisance. Mais comme ils sont de cœur honnête et de voix juste, on a toujours, quand on les écoute, le sentiment d'une discrète politesse, et on les croit. Pour moi, les manifestations de respect me glacent le sang ; je m'imagine alors qu'on m'écarte, par méfiance ~~[illegible]~~, et je me trouve tout à coup peiné d'être mis à part.

Je le pus et Marthe le vit bien, car elle me dit :

– J'irai au mas avant midi. La viande est presque cuite. Ne vous inquiétez pas.

Mais elle ne prononça pas le nom de Geneviève, ce qui me donne à penser.

Je ne pus atteindre Françoise comme je l'aurais voulu. Il y avait dans l'air, de toute évidence, un nuage. Françoise s'ouvre volontiers à moi et cette confiance me plaît beaucoup. Mais elle ne se livre un peu que si les circonstances l'y obligent, et toujours quand je la vois seule ; ce qui est du reste facile car il règne entre nous une familiarité affectueuse, et nous vivons sans arrière-pensées, à la métairie aussi bien qu'au mas.

Elle travaillait près de son père. J'attendais qu'une occasion me permît de lui parler. Mais jusqu'à midi elle s'attacha au vieil Alibert qui fauchait d'un air un peu sombre sans rien dire. A midi ils partirent ensemble pour aller déjeuner à la métairie.

Je restai seul. Pas une seule fois ~~[illegible]~~ je n'avais rencontré les yeux de Françoise ~~[illegible]~~ et nous n'avions échangé que quelques mots sans importance.

Je les regardai s'éloigner tous les deux, côte à côte, et la fille était presque aussi grande que le père.

Tout à coup, à cinquante mètres de là, Françoise se retourna ~~[illegible]~~ et me regarda, en hochant légèrement la tête.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

178 Je pris ce mouvement pour un signe d'intelligence et je m'éloignai, toujours inquiet, mais avec un petit espoir.

Je ne parvins pas à cacher mon malaise à Geneviève qui me posa quelques questions auxquelles je répondis mal, mais elle ne parut pas s'en apercevoir.

Après le déjeuner je sortis du mas. On avait déjà entassé pas mal de gerbes le long de Théotime. Comme je me trouvais ampli d'un grand sommeil, à cause de cette nuit blanche, j'allai m'y allonger, bien à l'abri, pour dormir un peu, avant de reprendre mon travail. Il faisait chaud, la paille sentait bon et elle était souple, épaisse. Je m'y installai en évitant d'abîmer les épis et je ne tardai pas à m'assoupir. Sur moi vint un sommeil imperceptible, tellement que tout en dormant je ne croyais pas dormir. Je jouissais d'un immense bruissement de soleil et de paille douce et j'étais transporté par une légère puissance d'ivresse, dans le grand mouvement de la méridienne qui passait au dessus du sol flamboyant de chaleur. Ainsi en moi tout s'allégeait et je n'étais moi-même qu'une petite paille de lumière.

Une ombre passa dans mes yeux clos, s'arrêta et resta longtemps immobile. Puis quelqu'un fit crisser la paille à côté de moi et, en m'éveillant, j'aperçus, à ma gauche, Françoise agenouillée, qui liait une gerbe mal faite.

Elle murmura :

— Ils sont à l'Alibarte. Il faut que j'aille vite les rejoindre. Qu'est-ce que vous voulez me dire ?

Je me soulevai à demi. Son visage était près du mien. Tout son corps exhalait une extraordinaire odeur, de jasmin et d'herbe sauvage.

— Françoise, lui-dis-je, tout le monde me boude, ce matin.

Elle se tut.

— Toi aussi, tu me boudes.

Je les tutoie, elle et son frère ; ils ont dix ou douze ans de moins que moi.

Tout à coup une idée me vint :

– Hier soir, tu es allée à Puyloubiers ?

Elle me fit signe que oui. Je me relevai. Elle, resta agenouillée devant sa gerbe ; ainsi elle me tournait le dos. Alors elle parla : Cela s'était passé chez les Barriols ; ils tiennent une épicerie. Eux, de braves gens ; mais on y rencontre tout le monde et même les mauvaises langues, il y en a partout .... J'écoutais, le cœur déchiré. Ainsi Clodius en savait plus long que je ne pensais et il avait parlé au village. ~~[illegible]~~ Puyloubiers était au courant.... Moi, je n'y allais guère, et du reste nul n'eût osé ouvrir la bouche à la moindre allusion devant moi. On sait assez que du côté des Clodius on est peu patient. Les Aliberts ne le sont pas davantage ; c'est pourquoi on avait choisi la plus abordable de la famille, Françoise.

– Voyez-vous, M. Pascal, me disait-elle, je le sais bien, ce sont d'affreux mensonges ; et je n'en ai pas cru un mot ; mais ça m'a fait mal et le mal reste...

– Tes parents ?

– Je ne leur ai rien dit ; mais je crois qu'il y a longtemps qu'ils savent tout. Maintenant ils ont deviné que, moi aussi, je savais quelque chose. Voilà pourquoi ils sont ennuyés.

– Mais toi, tu aimes Généviève ?

– Oh ! soupira-t-elle.

Je l'obligeai à lever la tête, à me regarder.

– Et elle, Françoise, crois-tu qu'elle nous aime ?....

Elle détourna la tête d'un air farouche, et ne me répondit pas. Je lui dis :

– Lève-toi. Je crois qu'on te cherche.

J'eau l'appelait ; elle ne l'avait pas entendu.

En se relevant elle secoua la paille qui s'était attachée à sa jupe, puis elle me dit :

– Il ne faut pas être malheureux, M. Pascal. Les Aliberts ~~[illegible]~~ tiennent à vous....

Et elle partit précipitamment.

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

A Pendant les trois jours qui suivirent, Clodius continua à entretenir deux ou trois feux dans la montagne et à se montrer, tantôt le matin tantôt le soir, sur les confins.

Geneviève ne revint pas au travail ; elle resta alitée, mais elle ne voulut pas recevoir de soins. Elle avait probablement quelques soupçons ; et cependant j'étais sûr de la discrétion des Alibert. Seul le mutisme inattendu de Françoise, quand je lui avais demandé si Geneviève nous aimait, m'avait laissé une inquiétude. Mais les besoins de la moisson nous avaient tous requis immédiatement et l'on n'avait guère le loisir de penser à son cœur. Nous nous hâtions : le temps, toujours variable, après quelques journées torrides, avait tourné de nouveau à l'Ouest, et, le soir, des nuages de plus en plus volumineux s'accumulaient d'un air menaçant, sur cet horizon d'où montent la plupart des orages. L'air devenait lourd, la chaleur étouffante. On peinait ; mais le travail avançait vite, car nous avions tous du courage et nous aimions trop notre blé pour le laisser exposé au mauvais temps.

B Geneviève avait pris une espèce de fièvre intermittente qui tantôt l'exaltait, tantôt abattait ses forces ; mais elle refusa toujours avec obstination de voir le médecin. Elle n'allait plus aux champs. Tout à fait retirée à Théstimé elle errait, du matin au soir, à travers la maison. Dès la tombée de la nuit, des craintes inexplicables la saisissaient. Alors je ne la quittai guère ; elle me retenait près d'elle avec une espèce de violence maladive ; et bien souvent, (2) elle s'endormait dans mes bras, (1) après une longue veillée, à peine animée de quelques paroles. Ces veillées, elle les prolongeait par tous les moyens, en dépit de sa fatigue et de la mienne. Les insomnies l'avaient rompue. Quand elle cédait à sa lassitude, (2) comme une masse (1) elle tombait sur mon épaule ; et là elle dormait un peu, mais de brusques sursauts la traversaient. Je ne parvenais à calmer son agitation qu'en lui adressant à voix basse quelques paroles de tendresse, qu'elle entendait sans doute à travers son sommeil, puisque son corps se détendait insensiblement ; et bien qu'elle s'abandonnât, elle devenait alors plus légère.

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le 10, la fauche étant finie et le blé déjà sur les aires, le temps noircit; mais il se réserva.

Pendant la nuit du 10 au 11, on entendit un grand piétinement du côté de la source. Je voulais aller voir; mais Geneviève me supplia si fort de n'en rien faire que je cédai, de mauvais gré, à cette violente supplication. Le lendemain, on trouva le champ de maïs et une partie du potager dévastés de long en large. Le sol était fendu, creusé, fouillé, gratté, retourné avec une rare violence, sur une étendue insolite. Il y avait fallu une vingtaine de bêtes pour le moins, et des hures robustes; car le labour était profond, brutal, et la terre s'éparpillait en grosses mottes tout autour des trous. De si fortes hardes sont rares dans nos régions; et personnellement, en dix ans de séjours à Théotimé, je n'avais jamais rien vu de pareil. Parfois deux ou trois sangliers descendent de la montagne et causent quelques dommages aux récoltes. Mais leurs expéditions n'ont finalement qu'une importance négligeable.

Cette fois, sur un front de plus de cent mètres et pour autant de profondeur ils avaient tout détruit. Les traces montaient de la source. Ils y avaient bu, s'y étaient vautrés, et avaient tellement souleré de boue et de vase que l'eau, d'ordinaire si pure, en était restée trouble et polluée. Au delà, la trace continuait jusqu'à Clodius, d'où elle provenait sans aucun doute.

Le vieil Alibert remarqua que les bêtes avaient marché en colonne serrée, car le sol n'était piétiné que sur une largeur de vingt mètres à peine. Fait plus étrange encore, la harde n'avait pas fait halte jusqu'au champ de maïs.

– On dirait un troupeau, s'écria Jean

– Tel troupeau, tel berger, déclara Marthe.

Nous étions consternés et peut-être effrayés au fond de nous.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le vieil Alibert dit alors :

– Vous n'allez tout de même pas croire qu'on conduit ça comme trois moutons.

Mais il restait pensif. Nous repartîmes tous les quatre ensemble.

Jean, Françoise, et leur mère nous dépassèrent bientôt, car le vieil Alibert traînait la jambe. Quand nous fûmes seuls, il me dit :

– C'est incroyable. Pour savoir le fin mot il faudrait l'avoir vu....

Il se tut, pour me donner le temps de réfléchir. Quand il jugea que c'était fait, il ajouta :

– ~~[illegible]~~ Veillez toute la nuit, ici nous sommes tous trop fatigués pour ça. Pour sûr on s'endormirait à l'affût..... C'est dommage pourtant.... La vue doit en valoir la peine.... Si j'étais plus jeune, je me paierais ça.... A la campagne, M. Pascal, on n'a pas tellement de plaisirs....

Nous reprîmes notre travail ; et personne ne parle plus des sangliers.

– ...Veillez toute la nuit, nous sommes tous, ici, trop fatigués.... On s'endormirait à l'affût.... C'est dommage pourtant.... La vue doit en valoir la peine..... Si j'étais plus jeune je me paierais ça..... A la campagne, il n'y a pas tellement de ~~[illegible]~~ distractions....

Nous reprîmes notre travail, et de toute la journée, personne ne parla plus des sangliers

un blanc

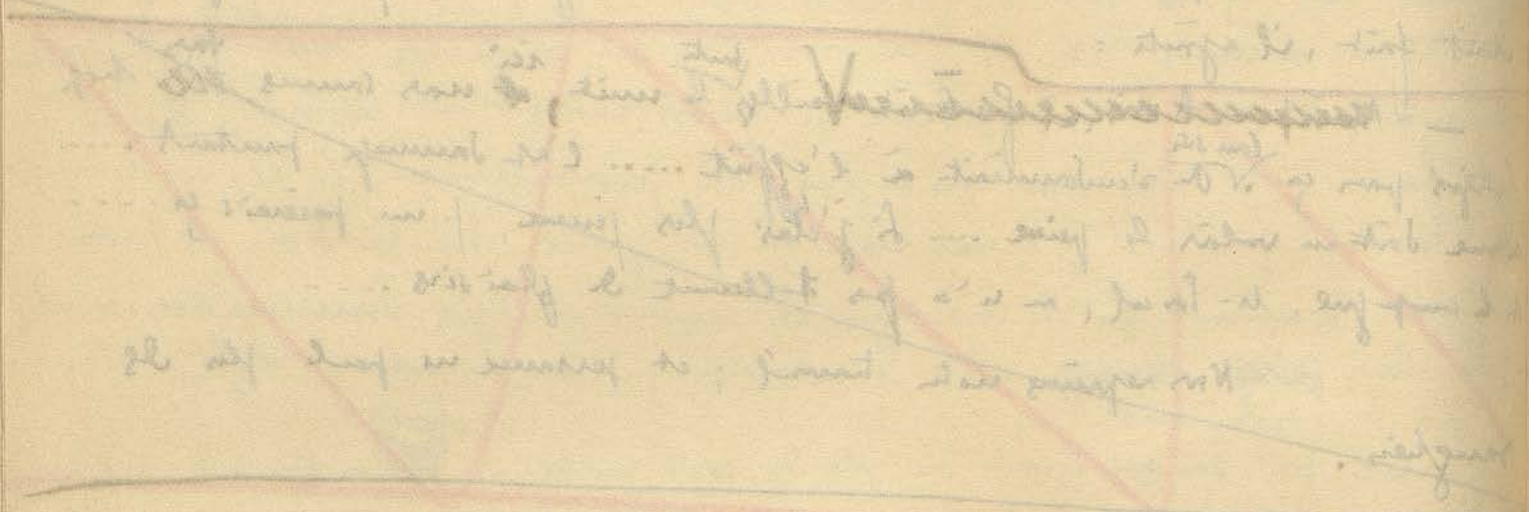
J'attendis ~~[illegible]~~ le soir sous impatience, tout en me demandant comment je m'y prendrais pour m'absenter pendant la nuit sans éveiller les soupçons de Geneviève. Je la trouvai encore plus agitée que d'habitude et j'en augurai mal pour mon projet. Elle ignorait forcément l'aventure des bêtes. Françoise n'était pas venue au mas ; et Martha, en y portant notre repas, n'avait pas rencontré Geneviève. Quant à moi, naturellement, je ne soufflai mot de rien.

Pendant le dîner Geneviève parla. ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

BJ Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle aimait rappeler notre famille et elle n'y manque pas en évoquant plusieurs figures que nous avions connues, et d'autres non ; comme un certain Thomas Métidieu, qui vivait il y a plus d'un siècle et dont on raconte chez nous qu'il fut un peu sorcier.

— Il paraît qu'il ravenait les loups, affirme Genevièvre.

J'ignorais qu'il eût ce pouvoir. Elle me demanda si j'y croyais. Je répondis que je n'y croyais guère.

— C'est dommage, murmure-t-elle.

Je haussai un peu les épaules et lui dis :

— D'ailleurs il n'y a plus de loups....

Elle me regarda d'une façon étrange, car ma réponse était bizarre et je m'en apercus à la réflexion. Il s'agissait de Thomas Métidieu, et je pensais à Clodius.

— C'est vrai, il n'y a plus de loups, ajoute-t-elle, mais à Sancergues, il existe un proverbe : ↘ Le loup s'enfuit de la forêt
quand le porc sauvage paraît.

Cette fois, je dressai l'oreille, et je lui dis :

— Je ne savais pas que tu connaissais si bien les proverbes de Sancergues.

Elle sourit d'un air ambigu.

— Quand j'étais petite, Pascal, répondit-elle, j'écoutais. Voilà tout.

Elle avait parlé d'un ton souvenir qui me déplut. Je lui dis méchamment :

— Tu as raison. Et puis j'oubliais que tu es une fille de la campagne.

— Comme Françoise, répliqua-t-elle. Avec moins de cœur.

Nous quittâmes la table. J'étais sourdement irrité contre elle et contre moi. Je lui dis cependant :

— C'est moi qui n'ai pas de cœur.

Elle répondit avec calme :

— Si tu n'en avais pas, tu m'aurais dit jadis que tu m'aimais, Pascal....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

– Est-ce que tu savais, me dit-elle, qu'il y a eu un sorcier dans la famille. Il s'appelait Thomas, et il tenait des Métidieu .....

J'avais en effet entendu parler de ce Thomas qui vivait, un peu plus d'un siècle en arrière, dans une espèce de moulin abandonné au dessus du bois de Sancergues. Mais qu'en savais pas plus long sur son compte.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je baissai la tête. Elle soupira :

– Le plus souvent on dit qu'on aime quand on aime ; mais il y a des cœurs sauvages.....

Je fis un pas vers elle. Elle m'arrêta :

– Tu as bien fait, Pascal. Car moi, je ne t'aurais pas aimé comme je t'aime.

Elle s'approche, posa sa tête sur mon cœur, et me dit :

– Maintenant toute une vie nous sépare. Il faut qu'elle nous sépare. Ici, du moins...

Un long moment elle se tut. Sa tête légère et parfumée reposait contre une poitrine. Elle la releva et je vis ses yeux. Ils étaient calmes.

– Je suis encore bien lasse, me dit-elle ; je crois qu'il est tard, et j'ai besoin de sommeil. Il ne faut pas, Pascal, que tu m'en veuilles de ce que je t'ai avoué. Je n'étais peut-être pas digne de le dire.... Mais je sais que c'est toi à qui toujours j'avais pensé..... Il faudra bien me pardonner cette folie, un jour ou l'autre..... Moi aussi, j'ai un cœur sauvage.....

Elle me donne un baiser. Puis elle s'en alla, s'un pas qui me parut étrange, car je ne l'entendis pas marcher. Il est vrai que je n'étais plus de ce monde.

Je ne fis pas un mouvement pour courir après Geneviève et longtemps je ne bougeai pas de place. Je ne m'attendais pas à ce baiser, léger et doux comme la neige. Des trois baisers de Geneviève, j'avais repoussé le premier brutalement et reçu le deuxième dans un moment de sauvagerie et de trouble. Celui-ci ne me troublait pas ; il m'illuminait. Pourtant c'était un vrai baiser de femme jeune et tiède, doué comme un baiser d'amour d'une puissance de pénétration, mais qui déjà ne viendrait plus de cette terre. Je restais calme. Je savais maintenant qu'en cette vie j'étais en possession d'un être qui ne voulait pas si, une chair ; un être dangereux qui ne savait que trop ce que la chair promet, ce qu'elle tient et ce qu'elle nous laisse. J'étais déchiré de regret et de passion insatisfaite, cependant qu'une tranquillité surnaturelle s'étendait en moi. Je comprenais que

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Guerrière jamais plus ne serait à un autre. Elle avait enfin découvert le seul point où nos cœurs ennemis pouvaient se joindre. Je n'aurais tué le fils mais plus je le sentais en moi plus je savais qu'en moi j'étais en elle. Il ne restait plus de monde que le pur souvenir d'une rencontre d'êtres sur la terre ; et je perdis ainsi le sens de l'eau, des bois, du vent et même des planètes qui veillent dans le ciel, par la nuit de juillet, sur Théotime. Cependant l'odeur fraîche des blés arrivait toujours jusqu'à moi et rassurait mon cœur qui craignait son expulsion. Elle seule avait pu m'atteindre et je mêlais ainsi, dans les profondeurs de ma vie, le plus subtil parfum de la terre à cette communion des [illegible] [illegible] du temps qui avaient dû quitter la terre, pour s'unir.

A

..... Combien de temps restai-je dans ce rêve ? Il devait être bien tard quand je m'en retirai. Je ne fus pas déçu de me retrouver au milieu des objets familiers de Théotime, parce que le plus humble d'entre eux est depuis si longtemps associé aux vicissitudes humaines qu'il s'est fait à cet usage et qu'ainsi le contact en est devenu doux. Théotime est aussi un rêve, toute chose y ayant de l'âge et cette noblesse que donne une religieuse ignorance. C'est pourquoi la forme et le prix de ces objets si longtemps passés par la main des hommes ont perdu presque toute leur matière et ne sont plus que l'apparence. On vit au milieu d'eux comme dans un monde allégé. Ils ne sont plus que les signes utiles de la vie domestique pour ceux qui les emploient sans même s'en apercevoir. Leur présence n'est pas le preuve qu'on veille, car on peut les voir aussi dans le songe ; et si l'on se tient à mi-côte entre les visions qu'on dit vraies et les pensées d'une illusion qui vous enchante, les événements les plus étranges se présentent alors avec un air de familiarité qui fait croire à leur existence.

Si je dis tout ceci, c'est pour m'expliquer à moi-même comment j'ai pu être conduit à croire que les événements de cette nuit ne s'étaient pas produits dans quelque monde imaginaire. Car jamais je n'ai pu savoir au juste si j'avais ou non assisté à ces faits ~~aux sens de l'histoire~~ décrite. Je raconte ce que j'ai vu, et j'y ai cru alors ; mais je ne suis plus sûr de l'avoir vu, tant cela aujourd'hui me paraît incroyable. Et cependant je puis affirmer que j'ai senti l'odeur des blés.

B

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il devait être un peu plus de minuit quand mon attention fut attirée par un bruit sourd et continu qui arrivait du dehors. Je sortis. Le temps était couvert ; mais la lune s'était levée depuis une heure ; et, quoiqu'on ne la vît pas dans le ciel, elle y épandait une vaste clarté à travers les ~~[illegible]~~ nuages. Je pris le vent. Il venait des collines et c'est de là qu'il apportait ce bruit. Je passai aussitôt chez Clodius et remontai vers les bois en suivant le fond ~~[illegible]~~ d'un ~~petit~~ petit torrent qui ~~[illegible]~~ descend du plateau. ~~et qui~~ Il reste à sec pendant tout l'été.

Le bruit se rapprochait rapidement de moi. ~~[illegible]~~ Des branches éclataient un peu partout, on entendait frémir des buissons défoncés et le rapide piétinement d'une centaine de sabots foulait le sol.

Le long du torrent, de distance en distance, s'élevait des chênes centenaires. Je n'eus que le temps de sauter sur le talus ; et de me coller contre un de ces arbres. Dans le lit du torrent déboucha une masse sombre. ~~[illegible]~~ Cela haletait, grognait, soufflait, barrissait même, avec une sorte de hâte furieuse, d'avidité brutale. ~~[illegible]~~ Ils avançaient en colonne noire. En tête les plus gros : ~~[illegible]~~, dos puissants, ~~[illegible]~~, hures lourdes. Encaissés par les bords escarpés du torrent, ils arrachaient en passant les broussailles. De leurs cuirs suants s'élevait ~~[illegible]~~ une odeur sauvage de crin, de boue séchée et de litière acide. Ils passaient sans me voir et descendaient vers Théotimé avec une ivresse bestiale et leur ~~[illegible]~~ irrésistible force, pour dévaster.

Ils se dirigèrent d'abord vers la « carraire » ; mais au moment d'y aboutir, ils escaladèrent le talus et se groupèrent devant les maïs. Les maïs étaient hauts, touffus. Les bêtes s'égaillèrent un peu, puis leur colonne s'enfonça à travers ~~dans~~ les tiges bruissantes. Un ~~[illegible]~~ long frémissement passa sur les feuilles ; et l'on entendit craquer les tuyaux et les quenouilles. Les mâchoires broyaient les grains dans leurs épis ; les groins fouillaient furieusement au milieu des racines, mordaient au cœur de la plante et la tranchaient.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

187

Les têtes feuillues s'agitaient un instant puis s'abattaient à droite, à gauche, et un énorme trou se creusait dans le champ avec une rapidité extraordinaire. L'assaut massif renversait tout. J'avais suivi les bêtes à distance mais je demeurais impuissant. Je n'avais pas d'arme. Même armé devant ce troupeau de monstres qu'aurais-je pesé ? ~~[illegible]~~. Je me tenais à cinquante pas en arrière, prêt à fuir. Malgré le vent qui portait de leur côté les sangliers avaient l'air d'ignorer ma présence. Pourtant plus ils s'enfonçaient dans le champ, plus leur agitation ~~[illegible]~~ devenait sensible. Une mystérieuse frénésie animale les avait peu à peu saisis et ils s'abattaient au cœur de la dévastation. On les voyait courir, sauter, foncer, s'ébrouer avec une fougue inexplicable, à mesure que leurs ravages s'étendaient. ~~[illegible]~~ Cependant la trouée qu'ils avaient ouverte dans les maïs montait tout droit vers le coteau de l'Alberte. Entre la noble vigne et ces maïs, nous venions de passer un millier de jeunes plants ~~[illegible]~~ encore tendres. Je compris qu'ils étaient perdus.

La dernière muraille tomba : je vis le terrain blanchâtre d'une petite jachère et, au delà, la pente ~~des jeunes plants~~ où s'étageaient les jeunes plants.

Les sangliers se regroupèrent ~~la lune~~ Un nuage glissa ; et pendant un moment très court la lune illumina la campagne.

Les sangliers formaient un bloc ~~[illegible]~~ d'une ~~quarantaine~~ vingtaine de têtes. Ils se pressaient les uns contre les autres et tournés vers la vigne, ils restaient immobiles. Cette immobilité m'étonna. Les maïs, sauf dans la trouée, me cachaient à droite et à gauche la vue des champs ; car, par prudence, je m'étais arrêté en contre-bas, sur le bord du torrent. Poussé par la curiosité, je gravis le talus et je fis quelques pas en avant dans la trouée.

Je vis alors quelqu'un entre les bêtes et la vigne, au milieu de la jachère.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

188

La lune se voilà si vite à ce moment que je ne pus reconnaître cette figure ; et d'ailleurs j'en étais loin. Il me sembla que c'était une femme. Je ne pensai pas à Geneviève, mais à Françoise. Le nuage était rond, et tout s'évanouit dans l'ombre : les champs, les bêtes, la figure. La lune s'enfonça dans la colossale nuée, et même sa lueur diffuse se retira à la chute des ténèbres. Celles-ci tombèrent si rapidement que je fus saisi de tous les côtés à la fois par cette lame tiède qui sentait le soufre. On ne distinguait plus les mains. J'étais perdu... Le troupeau muet, invisible, à cent mètres de là, se mit en marche ! J'entendis son piétinement. Il s'éloignait. Mais au lieu de points en avant, sur l'Alberta, il se rabattit dans les chaumes. J'espérais un peu là il ne restait plus une seule gerbe. A tout hasard je m'avançai à sa suite, mais je marchais tout à fait à l'aveuglette, guidé seulement par le bruit léger des sabots sur la paille courte. Le troupeau allait lentement. Soit qu'il fût, comme moi, désorienté dans l'ombre, ou bien par toute autre raison, il remontait le vent, qui parfois détachait une nappe brûlante, des collines où les bêtes semblaient maintenant se diriger....

....Je m'étais rapproché pour tâcher de voir à quel guide silencieux obéissaient ces animaux d'ordinaire si farouchement indociles, car ils paraissaient obéir. Mais l'obscurité restait impénétrable. Je n'aurais pas su dans quel sens nous allions, si les rares nappes d'air chaud, chargées de l'odeur résineuse des collines, ne m'eussent fourni sur la marche des bêtes une indication vague. Je reconnaissais au passage, par le simple contact du sol, que nous traversions les terrains déjà fauchés qui descendent en pente douce vers la source de Théotime.

Les bêtes ne se hâtaient pas. Elles avaient l'air de suivre un berger, invisible comme elles.

Leur frénésie s'était apaisée et on n'entendait plus que le souffle rauque de ces hures souillées de terre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tout à coup la lune se leva et, par une large trouée, inonda le sol. Alors je vis.

Le troupeau s'était arrêté entre Théotime et la source. A vingt pas en avant se dressait une femme ; elle était mince, vêtue de noir. Elle aussi, s'était arrêtée, au delà du mas, dans les terres incultes ; et elle semblait hésiter. Derrière elle on voyait le plant de chasselas et plus loin les grandes bornes, toutes blanches de lune. A droite, le torrent.

Les bêtes ne bougeaient plus. C'était un troupeau de pierre ; je n'en croyais pas mes yeux.

Soudain la silhouette noire remua ; j'entendis une plainte, et elle courut vers le torrent.

Les bêtes s'ébranlèrent. J'appelai : « Geneviève ! », car c'était elle ; j'en étais sûr.

Je la vis qui sautait dans le lit du torrent ; mais les sangliers arrivaient, sur le talus et ils dévalaient derrière elle. On entendit une furieuse galopade.

Je partis à travers la vigne pour couper le torrent plus haut. D'un élan je franchis le fossé, passai les bornes.

Tout à coup Geneviève apparut à cent mètres de là. Elle avait bondi hors du creux et, à travers l'ermas de Clodères, elle fuyait vers La Yassine, poursuivie par les sangliers, qui filaient ventre à terre. J'avais beau forcer de vitesse, je n'arrivais pas. - - -

Soudain Geneviève tomba sur les genoux ; je poussai un cri. Elle se releva d'un bond et fit feu. Les sangliers arrivaient en trombe sur elle, et tout disparut dans un tourbillon de poussière.

Je dis : « mon Dieu ! » et je me jetai en avant ; mais le poussier se dissipa aussitôt, et, de stupeur, je m'arrêtai.

Geneviève était debout. Les bêtes l'entouraient, mais ne bougeaient pas. Je les voyais bien maintenant. et j'entendais.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

190

Geneviève parlait. Que disait-elle ? J'étais trop loin pour le comprendre. Elle parlait d'une voix très rauque, et semblait se plaindre... Par moments la lune se voilait et tout le groupe s'effaçait dans l'ombre, puis il se reformait une éclaircie et ces fantômes reparaissaient.

J'étais pétrifié d'étonnement, de peur aussi sans doute ; et au lieu de courir vers Geneviève, fût-ce au péril de ma vie, je demeurais sur place à regarder cette vision fantastique. Je me disais : « Tu vas l'arracher de là ». Et pourtant je sentais que je ne pouvais rien pour le salut de Geneviève, qu'il fallait qu'il vînt d'elle seule, et que cette troupe de monstres lui avait voué une sorte d'obscurs amours devant quoi je devais reculer. Maintenant il était certain qu'elle n'en avait rien à craindre, tant leur sauvagerie semblait pacifiée, depuis qu'ils écoutaient ses plaintes étranges.

Elle se tut, puis fit un geste pour les écarter. Ils se reculèrent docilement et elle passa au milieu d'eux. Quand elle fut hors de leur cercle, elle se dirigea vers la Jassine. Ils se mirent en marche derrière elle.

Je fis un crochet à travers l'ermas et j'arrivai le premier dans le bois. Tout en courant je me disais : « Pourvu que Clodius ne soit pas là ! » De grandes tribus de nuages avaient envahi le ciel et refoulé la lune. Dans le bois, régnaient les ténèbres. Mais je n'eus pas longtemps à attendre. Le troupeau entra silencieusement sous le couvert des arbres, une ou deux minutes après moi. Il se décelait à un léger piétinement qui remuait les feuilles mortes et il venait de mon côté. Je devinai, l'ombre d'un être ; et brusquement je me jetai sur Geneviève. Elle ne poussa pas un cri, mais tout son corps s'abandonna mollement. Je le chargeai sur mon épaule et je m'enfuis. ~~Elle ne poussa pas un cri, mais tout son corps s'abandonna mollement~~. Les bêtes, étonnées, grognèrent de colère et je les entendis courir aussitôt en tout sens. Pour me mettre à l'abri je me lançai à travers un fourré où une branche craqua en cassant net. Partout les bêtes galopaient, et tout le bois frémissait de leur quête fiévreuse.

191 Tout à coup

Un volet grinça et ~~[illegible]~~ un coup de feu partit de La Jassine ; une grêle de plombs s'éparpilla dans les feuilles.

Je sortis de ma cache et me sauvai à travers champs vers Théotime. Je courais, mais difficilement, car le corps de Geneviève était lourd. ~~Je la sentais tout à fait évanouie sur mon épaule~~. Au bout d'une centaine de mètres, je dus m'arrêter au milieu de l'ermas.

Il faisait ~~toujours~~ ~~[illegible]~~ noir. J'écoutai. Pas un bruit. Certainement les bêtes ne nous suivaient pas. Le coup de feu avait dû les effrayer.

Je repris haleine, puis je rentrai, à pas lents, avec mon lourd fardeau à Théotime.

Je portai Geneviève dans sa chambre et l'étendis, toute habillée, sur son lit.

Il n'y avait là qu'une petite veilleuse qui éclairait mal. A sa pauvre clarté, le corps tout noir avait un air ~~[illegible]~~ mystérieux ; ~~[illegible]~~ Il n'appartenait plus ~~[illegible]~~ à personne ; ~~[illegible]~~. [Geneviève était toujours sans connaissance ~~[illegible]~~ ; ses cheveux fauves, dénoués, cachaient le côté droit de son visage et sa tête pendait un peu hors de l'oreille. La bouche entr'ouverte laissait luire l'émail des dents. ~~[illegible]~~ La poitrine immobile ne donnait aucun souffle ; ~~[illegible]~~ Il ne restait de ~~[illegible]~~ vie qu'une ~~petite signe de chaleur aux deux temps~~ faible tiédeur à chaque temps. Mais cette tiédeur me rassurait. Je savais que je ne pouvais donner aucun soin à Geneviève. Il fallait attendre.

Elle reprit ses sens un peu avant l'aube. Je me rappelle qu'un grillon, ~~[illegible]~~, chantait ~~[illegible]~~ dans le cours ; et qu'un peu de fraîcheur, ~~[illegible]~~, à travers les volets mi-clos, ~~[illegible]~~ pénétrait dans la chambre.

En ouvrant les yeux, Geneviève me vit. ~~[illegible]~~ Elle resta longtemps sans me parler, ~~[illegible]~~ ~~son regard~~ ~~me fixait toujours~~. A la fin, elle me demanda à boire. Je lui donnai de l'eau. Elle me dit :

— Je t'avais vu ; mais je ne pouvais pas aller vers toi. Ils t'auraient tué....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je lui demandai si elle m'avait entendu sortir de la maison.

- Oui, me répondit-elle. Et c'est alors que je t'ai suivi. Mais quand j'ai entendu les bêtes, j'ai pris peur et j'ai couru vers la rigue. De là-haut tout voir, sans danger.....

Elle avait vu.

- Quand ils sont débouché dans la jachère, j'ai compris qu'ils allaient attaquer les jeunes plants. Alors je n'ai pas trop tenu. D'ailleurs une force bizarre m'attirait : j'avais peur cependant; et, malgré tout, je suis allée à leur rencontre..... En me voyant ils se sont arrêtés..... Il y en avait d'énormes.....

(C'est à ce moment que les ténèbres étaient descendues.)

..... Ils se sont approchés de moi et ils m'ont entourée. Je n'osais plus faire un mouvement. Je sentais leurs groins mouillés contre mes jambes; leur haleine fétide me touchait; à tout moment je craignais leur brusque sauvage.... J'étais si malheureuse au milieu d'eux que j'ai parlé, je crois, à voix haute, pour me plaindre..... Alors ils se sont écartés. Je ne les voyais plus, tant il faisait noir, mais je les entendais respirer à quelques pas de moi.....

Je me mis alors tout doucement, au hasard, à courir de cette obscurité effrayante..... Aussitôt j'ai entendu un piétinement dans les feuilles. Ils me suivaient..... J'ai gardé assez bien mon sang froid. Je me dis : il faut les détourner de la rigue, les emmener du côté de Théotime. Malgré l'ombre j'ai aussitôt retrouvé mon chemin..... A ce moment-là, j'ignorais encore que, toi aussi, tu me suivais..... C'est devant le torrent que j'ai perdu la tête; je ne savais plus où aller en quittant Théotime..... Puis j'ai couru. Et tu sais le reste.....

Elle parlait fiévreusement; ses yeux brillaient; ses pommettes étaient brûlantes.

A l'aube, épuisée, elle s'endormit tout d'un coup. Mais son sommeil marqua une grande agitation; et parfois elle gémissait en balançant sa tête, au milieu de ses cheveux roux, sur l'oreiller.

Je sortis de la chambre vers cinq heures pour aller avertir Martha Silbert.

Sauf le père, je les trouvai tous les trois, réunis dans leur cuisine. Ils mangeaient.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Jean me dit :

– Allez voir les moïs, M. Pascal. C'est une ~~mère~~ misère.

Je répondis :

– Je les ai vus.

Il me regarda, étonné :

– Quand ?

– Cette nuit. Mais tranquillisé-toi. Les bêtes ne reviendront plus à Théotime.

Ils paraissaient tous les trois, effarés de m'entendre parler ainsi.

– Vous leur avez jeté un sort, M. Pascal ?

Je fis signe que oui.

Françoise me regarda à la dérobée ; je surpris son regard, et elle baissa les yeux en rougissant.

Marthe dit :

– Le café est encore chaud, M. Pascal. Prenez-en une tasse. Vous avez l'air à jeun, ce matin.

Je leur appris alors que Geneviève était malade. Marthe me servit le café et partit aussitôt après pour Théotime.

Jean sortit en même temps qu'elle. Je restai seul avec Françoise qui s'occupait à enlever les tasses de la table.

Je lui dis :

– ~~Parle~~ Réponds-moi franchement ; tu étais là, Françoise ?

Elle se retourna et me fixa de ses magnifiques yeux calmes.

– M. Pascal, murmura-t-elle, ~~j'ai bien trop d'amitié pour vous pour~~ ~~en parler à qui que ce soit, même à mon père~~ personne

j'ai de l'amitié....

194

Elle rangea les tasses avec soin, referma le placard, prit sa coiffe de paille, et se dirigea vers la porte.

Je l'arrêtai :

– Françoise, moi aussi, je t'aime....

Elle servit très pâle ; puis me repoussa doucement.

– Je le sais, me dit-elle, que vous avez de la bonté....

Je voulus lui répondre, mais elle me regarda d'un air si suppliant que je me tus. Je la laissai passer et je la suivis dans les champs.

Elle marchait sans rien dire, à côté de moi, sur les chaumes ; et sous son bras elle portait un grand van d'osier neuf, qui craquait, à chaque pas, [illegible]

Car maintenant il fallait travailler sur l'aire ;

Elle marchait à côté de moi, sans rien dire. Sous son bras gauche elle portait un grand van d'osier neuf qui craquait doucement à chaque pas qu'elle faisait à travers les chaumes.

Car nos battions [illegible] ce matin-là ; et, comme le temps menaçait toujours, il fallait profiter de la moindre embellie pour confier notre blé au souffle du vent.

un blanc

Université Nice Sophia-Antipolis. Service Commun de la Documentation

(Joi)

195

Marthe vint sur l'aire assez tard et montra quelque souci de la santé de Geneviève.

– Elle parle, me confia-t-elle ; mais ne comprend pas bien, il me semble, ce qu'elle dit....

Je quittai l'aire vers dix heures et trouvai Geneviève assoupie ; mais elle ne tarda pas à s'agiter et à prononcer des paroles vagues. Elle flottait dans un état intermédiaire entre le sommeil et une sorte de demi délire qui ne lui permit pas de me reconnaître, quand je lui parlai.

J'envoyai Jean Alibert avertir, M. ~~[illegible]~~ Bourigat, le médecin. Il fit rapidement la course ; mais M. ~~[illegible]~~ Bourigat, en tournée, ne pourrait venir que le soir.

On décida alors que Marthe, Françoise et moi, nous nous relayerions auprès de Geneviève, et sur l'aire ; car je ne voulais pas qu'elle restât seule ; et cependant le dépiquage devait se faire, en hâte, à cause du ciel.

Ce fut une journée morne, triste. Il faisait très chaud, un temps sourd, de peu de lumière, aux nuées basses.

On travaillait vite, sans parler.

Le vieil Alibert se tenait au mulet, Jean à la fourche, Françoise et moi aux gerbes.

La paille était brûlante et, à chaque brassée, sa chaleur nous montait au visage. Elle exhalait une puissante odeur de céréale dure qui m'enivrait.

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le grand mulet, ruisselant de sueur, les yeux bandés d'un chiffon rouge, tournait obstinément autour de son poteau et le ~~[illegible]~~ lourd rouleau de granit foulait les gerbes étalées sur ~~le~~ sol ~~[illegible]~~ sec, ardent, et qui se craquelait.

Quand on avait balayé un coin de l'aire et élevé, au bord, un petit tas de blé, Françoise prenait le grand vase d'osier tendre, et, cherchant dans l'air chaud le passage d'un souffle, elle secouait les grains roux, d'où s'envolaient la poussière et le balle, en blonds petits nuages.

A quelques pas de l'aire, il y a un mur bas couronné de cyprès. C'est là qu'on dépose le blé criblé au van. Jean l'y portait dans une corbeille de joncs et en faisait trois monticules qui, sous la réverbération du mur, séchaient et rayonnaient doucement contre les pierres. Malgré la chaleur, la fatigue, et le souci qui me poignait, je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ce mur, ces trois monticules de blé qui ne cessaient de croître, et ces ~~[illegible]~~ cyprès immobiles, sous le ciel gris.

De temps à autre, (mais le moins souvent possible), on allait boire une gorgée d'eau à la gargoulette pendue sous le chêne de Théotime. ~~Au~~ cause du temps bas et brûlant, l'eau restait tiède et elle avait un goût de terre. Mais comme Marthe Albert y avait mis à temps de la sauge, et qu'on avait soif, on la buvait tout de même avec plaisir.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

C'était vraiment l'été, mais un été ~~[illegible]~~ sans aventure sur la plaine, ni colonnes d'azur, au loin, du côté du fleuve. Un été à sacs, où l'on n'entendait pas la respiration des camarades, et, au milieu duquel, tous les cinq, acharnés au travail, nous battions sur nos sacs avec des bâtons sourds, parce que nous avions le cœur triste et que nous redoutions la puissance de la terre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Vers le soir, le vieux cabriolet du Docteur Mirepin arriva devant Théotime. Il faisait presque nuit quand, assisté de Marthe, je le reçus dans la cour du mas. « Comment Geneviève va-t-elle l'accueillir ? », pensais-je. Geneviève, toujours très abattue, ne nous avait pas adressé la parole de la journée.

Mais le Docteur Mirepin s'assit dans la grand'salle et se mit aussitôt à m'entretenir de ce temps dont tout le monde se plaignait à voix bien à la ronde. Il ne me posa pas une question concernant sa visite ; mais il parla longtemps des moissons, avec cette compétence que peuvent donner quarante ans de séjour à la campagne. Il avait quelque bien et le gérait sagement.

— Les épantes sont bois, m'affirma-t-il, mais je suis comme vous, je crains la pluie avant la fin du dépiquage.

Je réussis pourtant à lui parler de Geneviève.

— Est-ce que vous tenez vraiment à ce que je le voie ? me demanda-t-il, d'un air ~~[illegible]~~ incrédule.

Puis, sans attendre une réponse :

— C'est parfaitement inutile, je crois. Les malades sont ce qu'ils sont, et on n'y change rien. Il vaut mieux les soigner tels qu'on les imagine ....

Il réfléchit :

— En somme, du calme, beaucoup de calme .... ~~[illegible]~~. Peut-être un petit changement d'air .... ~~[illegible]~~ .... Vous avez encore, il me semble, un peu de famille à Sancergues .... L'air y est excellent .... Ah ! j'oubliais, le matin, au réveil, un verre d'eau fraîche

tsvp

Il se leva. Je l'accompagnai jusqu'au chemin. Il parlait déjà des prochaines vendanges.

Pourtant au moment de me quitter, il me dit :

— Et ces plantes ? Il paraît qu'on ne vous voit plus herboriser. C'est dommage. Vous avez là une jolie occupation. — Il faudra la reprendre....

Puis il me salua affectueusement et il repartit vers le village.

Geneviève passa une très mauvaise nuit.

Elle se plaignit fréquemment et parla. A plusieurs reprises elle dit : « Il faudra me pardonner, ~~[illegible]~~ ... » J'étais assis tout près de son chevet et j'écoutais avec tristesse ses paroles ~~incohérentes~~ ~~Elle ne semblait pas s'apercevoir de ma présence~~ ; ~~et pourtant une fois, me saisissant les mains, elle murmura : « Après toi, il n'y a plus que ce refuge... »~~ Vers le milieu de la nuit son agitation augmenta ; et, comme on entendait courir des rats dans les soupentes, elle s'adressa sur son oreiller, ~~le lit~~ ~~et s'écria : « Ils sont encore là. Je voyais les avoir tués... »~~ Mais un peu plus tard, elle se tourna du côté du mur, et ne remua plus.

Un petit incendie éclata, dans le montagne, au dessous de la Fort. de l'Homme, vers une heure. Le vent m'apporta l'odeur du bois brûlé ; et j'allai à la fenêtre. ~~On voyait une~~ Mais on ne voyait pas la moindre lueur dans les collines. L'incendie ~~fut~~ s'éteindit de lui-même ; cependant la fumée descendit de la couche pendant toute la nuit. Et comme je ne voulais pas quitter Geneviève, je passai ~~[illegible]~~

~~les transes, les heures~~

plusieurs heures dans les transes, avant le lever du jour. Geneviève s'endormit à l'aube, ~~avec un grand [illegible]~~ et je sortis de sa chambre, pour aller me reposer.

A sept heures Martha Alibert frappe à ma porte. Geneviève dormait toujours, et je quittai le mas ~~pour aller sur l'aire~~ ~~je sortis de la maison pour aller sur l'aire~~. ~~Déjà l'air était frais, et~~ Du côté de Farfaille, j'entendis hennir un cheval, et je ~~me dit~~ pensai : « On travaille déjà. Tu es en retard. »

En arrivant, le vieil Alibert, me tendit la fourche de bois, et me dit :

— ~~[illegible]~~. Ça n'a brûlé que quelques broussailles. On y est allé. Je me mis au travail, sans répondre ; et bientôt on entendit craquer la paille, et grincer le rouleau sur son essieu de fer.

Françoise devant le gerbier déliait les gerbes en silence ; et de temps à autre le vieil Alibert parlait au mulet avec douceur. Alors le mulet faisait un effort.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Geneviève sortit de sa torpeur comme par enchantement, et je la trouvai debout quand je retournai au mas où nous déjeunâmes ensemble.

Elle avait pris grand soin de sa toilette ; et, quoique son visage eût gardé beaucoup de pâleur, rarement je l'avais vue si belle.

La journée fut ~~douce~~ apaisante ; et l'on travailla bien. Le lendemain, l'amélioration persista et le temps se leva un peu dans la matinée. Clodius ne manifesta nulle part sa présence.

J'avais accroché un hamac entre deux chênes, à côté de la source. C'est un bien calme où, pendant la chaleur, j'aime faire la sieste ; et il m'arrive même d'y passer la partie la plus douce de la nuit. J'y installai Geneviève pour qu'elle y achevât sa petite convalescence. Elle fut enchantée comme une enfant de cette retraite ombragée, à l'abri des regards, et où cependant arrivaient à travers les feuillages, tous les bruits si réconfortants qui montent de l'air, l'été, quand on y bat.

Si le ciel se dégageait peu, on notait cependant comme une éclaircie générale et un allégement de l'air, sans que toutefois la chaleur s'atténuât beaucoup ; mais elle devenait plus respirable. Et le lilas, si sensible à ces variations, crépitait plus légèrement dans le vent d'ouest.

temps

Pendant trois jours, cette clémence relative nous permit un travail moins dur et plus efficace. Geneviève s'était à peu près rétablie, mais elle ne venait plus sur les aires. Elle ne quittait le mas que pour le repos de la source. Cette source qui, une nuit, l'avait tant inquiétée, maintenant la retenait par la limpidité de ses eaux et l'agrément de ses ombrages. Elle y passait presque tous les moments de sa journée oisive. De loin j'entendais quelquefois grincer ~~un peu~~ à peine les anneaux de fer du hamac, qui étaient vieux ; et je me disais : « Elle est là ; mais il faudra que j'huile ces anneaux ; ce bruit doit la fatiguer ... ». La vie semblait parfois avoir retrouvé sa tranquillité habituelle, entre le mas et la métairie ; et l'on sentait que toute chose cherchait sa pente naturelle et recommençait à creuser son lit.

Ce fut le 19 au matin que la lettre du cousin Barthélemy arriva à Théotimé. Je la lus dans les champs où j'avais rencontré le facteur. J'étais seul. Je me mis derrière un gerbier, et j'ouvris l'enveloppe.

Le cousin Barthélemy m'apprenait que la maison de Geneviève était vendue.

« Je ne m'explique pas, m'écrivait-il, que tu n'aies pas bougé.

200

Mais ce qu'il y a de plus bizarre encore, c'est l'acquéreur :

ton cousin Clodius, ni plus, ni moins. Pourquoi lui ? Qui s'y attendait ? et que vient-il faire, ici, à Sancergues ? C'est à huit bonnes lieues de Puyloubiers, et il n'y a pas de terres avec la maison .... »

Suivaient ~~deux~~ page de commentaires, et de regrets.

Puis, à la fin, un grand post-scriptum :

« A l'instant, j'apprends, par Clodius lui-même, qui est venu me voir, en futur voisin, m'a-t-il dit, que depuis plusieurs mois Geneviève habite avec toi à Théotime. Il va le répétant partout, à tous, et de la façon, pour toi et pour elle, la plus désagréable, tu peux m'en croire .... Je ne m'explique pas que tu m'aies ~~caché cela~~ laissé dans l'ignorance. Tu savais, par mes lettres, combien j'étais inquiet à son sujet. Le cache-t-elle ? Je ~~vois~~ crains qu'on la cherche ; au moins, des gens ~~[illegible]~~ ont fait des allusions à à Rubre, notre cousin. ~~Mais~~ Alors il faut ~~faire~~ arranger quelque chose, ~~[illegible]~~ j'arriverai demain dans ce soirée. Attends-moi tout seul sur la route, et ne lui annonce pas mon arrivée, surtout .... »

Cette lettre me fit plaisir, malgré la nouvelle fâcheuse de l'achat de la maison. J'étais heureux à la pensée de revoir Barthélemy.

TSVP

C'est un homme simple, mais sensé et qui, lorsqu'il le faut, sait gouverner son cœur, naturellement très bon. Je soupçonnais depuis longtemps qu'à Théotime nous menions, Geneviève et moi, une vie déraisonnable. Mais ses délices, à la fois innocentes et troubles, nous prenaient par tant de douceur et d'amertume passionnée que nous ne savions plus nous détacher de ce monde irréel, créé par nous, pour la satisfaction d'un amour étrange. ~~et~~ ~~qu'il risquait~~ Là était le danger latent ; et que nous en fussions menacés chaque jour davantage, ni l'un ni l'autre n'en doutions. Nous séparer, ne fût-ce que pour ~~quelques jours~~ peu de temps (seul remède à notre malaise) nous paraissait trop douloureux pour que nous en eussions conçu même la pensée. Il fallait qu'on nous imposât cette séparation ; et non pas du fait ~~d'une~~ de la force ou d'un raisonnement inattaquable ; mais par bonhomie, en donnant un amical prétexte. Je savais que Barthélemy nous aimait beaucoup, tous les deux, et qu'il ne voulait pas nous désunir ; mais je pensais aussi qu'il me proposerait de lui laisser pendant quelques jours Geneviève. Et, venant de lui, le fait de cette absence, me pèserait moins. S'il fallait, pour nous ressaisir, que, Geneviève et moi, nous fussions quelque ~~temps~~ temps éloignés l'un de l'autre, quel lieu pouvait être plus favorable à Geneviève que cette maison familiale, où, au milieu de ses enfants et de sa femme, Barthélemy avait gardé encore l'héréditaire bonté ~~et la génie si pure~~ des Mélidieu.

Il arriva, le lendemain, dans la soirée, comme il me l'avait annoncé, et j'étais allé, pour l'attendre, à un kilomètre de Théotimé, sur le chemin de Puyloubiers.

Comme il nourrit une vive antipathie contre les trains et les gares, il vint, ~~[illegible]~~, sur sa carriole.

– Nous sommes partis de très bonne heure, me dit-il aussitôt. De Sancergues, il n'y a pas moins de huit bonnes lieues. Mais Yambu est une brave bête. Naturellement je le ménage. Nous avons fait la route, en amis, à petits pas. Aux montées, je préfère descendre de la carriole. On se dégourdit les jambes; et Yambu tire moins. Dès qu'il voit une côte, il s'arrête, et il attend que je débarque. Ah! pour ça, je l'ai bien dressé! Après, on s'est ~~arrêté~~ attardé un peu partout, tantôt pour ~~voir~~ regarder les blés, tantôt les vignes ..... C'est ce qu'on appelle voyager avec profit..... La récolte ne sera pas mauvaise, malgré le temps..... On a déjeuné tous les deux, entre Calaviers et la Randonne, au bord du chemin, près d'un pigeonnier, sous un pin parasol. De là on voit toute la campagne, la Durance, un pont, et au loin, ~~[illegible]~~ Sainte Victoire ..... c'était bon ..... On est reparti vers trois heures..... Pendant la route, j'ai bien réfléchi .... et voilà ce que j'ai pensé pour Genevieve ....

Il avait pensé exactement ce que je pensais moi-même; et il venait me proposer de la prendre chez eux ~~[illegible]~~ pendant un mois. Après on verrait bien.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je lui répondis que, pour ma part, j'acceptais sa proposition. Il me communiqua alors ses inquiétudes ; mais il évita tout reproche concernant mon silence au sujet du séjour caché de Geneviève à Théotime.

Je le mis au courant, comme je le pus, de la situation morale, depuis que Clodius avait entrepris contre nous cette campagne de mauvais voisinage ~~et de~~ ~~médisances~~ dont tout le monde souffrait, ici, sans savoir comment en sortir ~~on en sortirait~~ ~~[illegible]~~ ; ce qui augmentait ~~[illegible]~~ notre inquiétude.

Il fut entendu entre nous ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ que, pour nous faire une surprise, il ne ~~[illegible]~~ m'avait pas averti de sa visite : il avait appris par des gens de Puyloubier, venus au marché de Saucergues, que la cousine de Mr Pascal séjournait à Théotime. Pour le reste, on aviserait, suivant l'humeur....

Je le quittai. Il s'attarda sur le chemin. Je pris par le plus court ; et j'étais depuis un moment dans la salle du mas, quand sa carriole franchit le portail de la cour.

Au bruit des roues sur le gravier, Geneviève accourut ~~[illegible]~~.

Moi, je ne bougeai pas : je l'entendis qui s'écriait avec stupeur :

– Oh ! Barthélemy !

Et ils s'embrassèrent. Je sortis ; et je jouai honorablement mon rôle.

Je l'avais accepté si facilement que je m'en étonnais moi-même ; car Barthélemy n'était venu que pour m'enlever Geneviève ; et non seulement j'y consentais, mais encore j'aidais à notre séparation. Il est vrai qu'elle se présentait d'une façon si familière que je ne pouvais pas en souffrir trop vivement ; et peut-être, en secret, étais-je heureux. Mon sentiment avait atteint à un tel paroxysme que je n'en touchais plus que le tourment infatigable ; et il accaparait tant de place que l'amour lui-même ne trouvait plus, en moi, un seul point libre ~~de ...~~ d'orages où manifester sa douceur. Pour retrouver les traits perdus de son véritable visage et ~~aussi~~ pouvoir aimer de nouveau Geneviève elle-même, une voix me disait qu'il nous fallait le secours de l'absence. La lassitude aidant, j'accordais au départ de l'être le plus cher une signification presque consolante ; et ~~cependant~~ pourtant j'espérais, sans m'avouer cette ~~espérance~~ espérance, qu'elle ne voudrait pas partir, au moment le plus douloureux mais aussi le plus passionné de notre amour.

Je me trompais. Car l'arrivée de Barthélemy avait transfiguré Geneviève. Elle en éprouvait une joie d'autant plus vive qu'elle ne comptait plus sur aucun secours. Et cette joie ~~...~~ paraissait. Sans doute, comme moi, et plus encore, était elle à bout de force.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les Alibert furent graves, courtois. Ils examinaient en dessous, curieusement, ce Barthélemy Métidien, si différent de son cousin. Mais Barthélemy qui connaît la terre, et qui en parle bien, ~~[illegible]~~ leur plaît tout de même. J'ai d'ailleurs constaté que les Alibert, si austères, sont sensibles au charme des Métidien. En deux heures Barthélemy eut tout vu, et tout jugé mais avec modestie; loué les blés, questionné sur l'état des vignes, admiré le verger, flatté le chien, conquis les cœurs. Il fut seulement étonné en ~~comptant~~ ~~[illegible]~~ découvrant ~~[illegible]~~ toutes nos de bornes.

– Jamais je n'en avais tant vu, avoue-t-il. C'est la coutume du pays?

– Le quartier le veut, répondit laconiquement le vieil Alibert.

Barthélemy comprit et se tut.

En rentrant au mas, il me dit :

– J'avoue que le pays est beau, la terre est bonne ...

Et il soupira.

Il voulut qu'on dînât dehors, près de la source. Il avait apporté de son jardin des pêches ~~[illegible]~~ énormes, parfumées, juteuses ~~merveilleuses~~, comme Puylaubiers n'en a jamais vues ~~[illegible]~~ ses arbres.

– Il n'y a de fruits qu'à Sancergues, fit-il remarquer avec satisfaction ~~[illegible]~~. ~~[illegible]~~ Soit dit sans vous fâcher; car après tout, nous y sommes nés, tous les trois : c'est notre pays .....

Il nous regarda et sourit amicalement.

TSVP

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

On le sentait de cœur large et tranquille ; et rien qu'à voir ses grandes mains manier le pain et les fruits, prendre un verre, poser un plat, on mangeait avec calme.

Il parla pendant le repas et dit très simplement ce qu'il avait à dire. Tout était décidé quand on se leva de table : Geneviève acceptait de partir avec lui, le lendemain, et on avait fixé à un mois la durée de son absence. Elle paraissait enchantée d'aller revoir Dancergues.

Moi, j'étais très peiné ; mais elle ne s'en doutait pas.

– Il est heureux, disait-elle à Barthélemy, en riant.

Barthélemy hochant la tête, elle ajouta :

– On l'invitera à Dancergues... Ah ! Quel dommage que je n'y aie plus de chez moi..... Sais-tu qu'il voulait racheter ma maison, pour me la rendre... ~~Barthélemy~~ j'ai refusé.....

Barthélemy ne broncha pas mais baissa la tête.

Elle le quitta ~~et [illegible]~~ : à voix basse :

, s'approcha de moi et me dit ~~[illegible]~~ :

– Pascal !... mon ami sauvage....

Sa voix tremblait. Barthélemy gêné, s'éloigna ~~de quelques pas~~. d'un air indifférent :

Je ~~dis~~ fis remarquer :

– Il est tard. Demain il ~~[illegible]~~ fondra partir de bonne heure. Et tu as un bagage à préparer.

On se sépara. Barthélemy me dit :

– Je ~~[illegible]~~ m'attarde encore un moment. Il fait si bon.....

Nous nous souhaitâmes la bonne nuit.

Mais je restai longtemps éveillé. Quant à Barthélemy il rentra assez tard. Avant de rentrer il passa par l'écurie. Comme ma fenêtre était ouverte, je l'entendis qui parlait longuement à son cheval ; et de temps à autre le cheval piaffait de plaisir.

Le départ de Geneviève se fit très simplement.

On attela à six heures et ils déjeunèrent dans la grand'salle.

– Ton vin est bon, me dit Barthélemy, en connaissant.

Geneviève n'emportait qu'une valise, le plus gros de son bagage restant ici.

– Tu viendras me voir ? me demande-t-elle.

– Oui. Peut-être, après le dépiquage : il y a encore du travail.

Tous les Alibert étaient là. Martha avait préparé une „biasse" abondante.

– On déjeunera près du pigeonnier, annonça Barthélemy, ~~sous le pin parasol~~. c'est une bonne halte, à mi-chemin. Nous y arriverons juste à midi. Je ménage la bête....

Le bête attendait devant la porte, grasse, luisante, ~~soignée~~ et de large encolure.

On chargea la valise.

Geneviève paraissait très calme.

On plaisante un peu le cheval de Barthélemy, mais Barthélemy comprend la malice. Il réplique avec bonne humeur.

Puis il monte sur la carriole où Geneviève ~~y~~ était déjà.

Au moment de partir, elle leva la main et me dit :

— Pascal, tu ne monteras pas ~~tout seul~~ sans moi à Nicolombe ?

Je lui répondis :

— Sois tranquille.

Puis la carriole s'en alla. Elle s'enfonça sous l'allée de platanes, gagna le chemin vicinal, ~~[illegible]~~ virats, disparut.

Je me retournai.

Les quatre Alibert se tenaient derrière moi.

On ~~alla~~ s'en alla ~~[illegible]~~ sur l'aire ; et on reprit, sans dire un mot, le déjeuner, ~~[illegible]~~ A midi, ~~à~~ nous déjeunions ensemble sous le chêne, j'avais apporté les ~~[illegible]~~ pêches de Barthélemy.

Marthe ~~[illegible]~~ les admira beaucoup.

205.

– Leur terre est donc, dit simplement le vieil Albert.

Et nous reprîmes notre travail.

(24 Décembre 1940)

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

208bis

Le départ de Geneviève n'eut pas immédiatement toutes les conséquences que j'avais imaginées.

Personne ne commenta cette décision subite, mais tout le monde en fut peiné secrètement. Chacun garda pour soi ses réflexions et a plus forte raison cacha son humeur. Il se forma entre nous tous comme une peine collective qui nous dispensa d'échanger trop de paroles. Peut-être devinrions-nous seulement un peu plus taciturnes; car à nos silences habituels quelquefois s'en ajoutaient d'autres dont nous savions ce qu'ils signifiaient.

Le travail qui nous occupait, du matin au soir, rudement, maintint notre souci commun dans les lieux solides et sains de l'âme... Si j'ai souffert alors avec une sorte de calme, je le dois aux taches viriles que nous imposait cette grande saison agricole qui a de si dures exigences. Je suis extrêmement sensible aux vertus de l'été; et quoique je sois né sous un signe orageux de l'automne, je vis surtout au moment des grandes chaleurs. Alors la terre me transmet plus facilement son ardeur; et je communique avec elle, dans la veille et dans le sommeil, avec une puissance accordée au rayonnement de la matière...

Quelquefois je tombe, accablé par cet afflux de flamme; et je subis d'un coup la fatigue terrible d'un ciel sec et blanc de lumière. Les nuits mêmes, noires, touffues, surchargées d'astres, m'écartent souvent du sommeil et me donnent le désir de la fraîcheur. Pourtant c'est là que je me plais; là que je prends mes joies réelles, et je tends, chaque année, vers les hauts de l'été, par un mouvement naturel du sang.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~[illegible]~~

En face du blé, sur les aires, j'atteins au meilleur de moi-même. Moi si facile, en d'autres saisons, à céder aux caprices de mes humeurs sauvages, je tiens alors de cette magnificence solaire les dons d'un esprit mâle et d'une rustique volonté.

C'est par l'influence de ces dons passagers, et non par les mérites innés de mon caractère, que j'explique ma contenance au cours des événements qui suivirent de peu le départ de Geneviève. Si je pus (alors quelquefois) maître de moi. et si ma vie et tout l'édifice moral de Théodime ont pu résister à la violence d'un drame à quoi rien ne me préparait, je sais d'où j'ai tiré mon courage. J'ai dû le salut et l'honneur à la puissance du soleil.

Un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

206

Bien qu'aucun événement ultérieur n'ait marqué la journée du partir Geneviève, il faut qu'elle ait profondément imprégné ma mémoire pour que j'en aie gardé le goût pur et amer, après tant de jours plus douloureux. Tandis que je restai avec les Alibert, sur les eaux, je n'eus pas le loisir d'éprouver violemment cette amertume. Mon chagrin, lié à celui de mes compagnons de travail, en perdit son acuité. La tristesse partagée est plus calme. Nous formions, sans trop le savoir, une communauté sentimentale, et nous revêtions un culte involontaire à une sensibilité ambiguë et secrète. Tout le monde pensait à Geneviève, mais personne ne parla d'elle.

Nous nous séparâmes seulement à la tombée de la nuit. Je rentrai seul au mas.

Il reposait au milieu des arbres, et la tranquillité m'étonna. Dans la pénombre il se détachait gravement et me présentait comme une figure morale, une sorte de forme sage et religieuse, l'amitié domestique. C'était une vieille maison de bonté et d'hommes, une maison de pain et de prière.

Cependant j'étais seul; et personne ne m'attendait pour le repos du soir. La lampe n'était pas allumée.

J'errai partout en la pointe des pieds, car Geneviève était partie. Qu'importait désormais qu'on sût que j'étais là.

Le repos fut long temps. Je mangeai un peu de pain et je bus du lait. La lampe éclairait mal; et il y avait dans la nappe un bol de faïence bleue où trempaient encore quelques fleurs.

TJVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je n'étais pas précisément triste : j'étais seul.

~~Quand on se trouve seul ainsi, il arrive qu'on se rapproche, et qu'on sente comme un reflet de sa propre présence. ~~et~~ l'on jouit~~

Une telle solitude implique le silence. Le silence intérieur m'était surtout sensible. Comme si j'eusse été absent de moi-même, tout se taisait en moi, et jusqu'au souvenir de l'être cher. J'allai dans la chambre de Geneviève, et je la trouvai calme, en ordre. Les vêtements restaient pendus à côté l'un de l'autre ; et un beau linge était rangé avec soin dans les tiroirs de la commode. J'eus honte de l'avoir ouverte ; mais j'avais fait ce geste, sans m'en rendre compte, tellement j'étais loin de moi. Sur le lit il flottait un parfum à peine perceptible de lavande et d'héliotrope. Je m'étonne aujourd'hui qu'aient subsisté dans ma mémoire des souvenirs aussi fragiles que le charme de ces odeurs naturellement si périssables. Et cependant, au moment où j'écris, je les respire encore ; elles s'exhalent de moi, qui les ai retenues, secrètement, et quoiqu'elles soient maintenant d'une nature purement immatérielle ce sont elles qui toutefois me troublent encore, quand il m'arrive d'être seul, au milieu de la nuit.

Je voulus finir ma soirée dans le grenier aux plantes, mais je n'y retrouvai pas cette atmosphère de refuge qui m'y accueillait habituellement.

Rien n'y était changé ; et j'y étais encore venu, la veille, pour y lire un peu. Mais quoique tout y fût resté en place, (même le livre) ~~ouvert à la page où j'avais laissé ma lecture~~), l'esprit familier de cette ~~chambre amie~~ retraite amicale me paraissait absent. ~~Cette chambre~~ Elle n'était plus faite à mon usage ; et je n'avais pas eu, en m'y ~~entrant~~ retirant, cette impression, qui me plaisait toujours, de revenir enfin à moi, et d'entrer dans la plus douce chambre de mon âme.

Cependant Geneviève n'y avait jamais pénétré, sauf peut-être, à mon insu, quand j'y entrais moi-même ; puisque je la portais partout au milieu de ce cœur qui ne lâche plus ce qu'il tient. Elle n'eût pas dû me manquer dans ces lieux interdits à sa curiosité et, peut-être, hélas ! à son amour. Pourtant c'est là que je me sentis le plus seul, et que je constatai mon impuissance.

Je ne pus même pas retrouver le contour de sa forme. Comme si la défense, que j'avais opposée à son amitié en lui condamnant cette porte, eût arrêté jusqu'à ~~même~~ son souvenir sur le seuil de ma retraite, j'avais beau penser à elle, sa figure ne m'apparaissait pas. Je n'avais plus que la certitude inutile de son ancienne présence dans la maison ; mais aucune image, même celle d'un pas léger ou d'un soupir, ne lui donnait une apparence.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

208

L'absence des êtres familiers qui hantent notre solitude nous laisse sans secours en face des objets matériels ; et nous découvrons le décor qui les attire, seulement le jour où cet attrait est resté impuissant sur eux. Certes je connaissais tous les coins du vaste grenier que j'habite depuis dix ans ; et chacun pour moi offre un charme singulier. Mais justement du fait que tout y jouit d'une vie secrète, rien ne s'en distingue brutalement ; et le moindre colis, le plus modeste outil, se fondent dans ce petit monde amoureusement composé sur des lois de méditation et de rêverie : qui le font gravité ~~silencieusement autour~~ sans bruit autour de ma pensée. Je ne les vois pas ; je les vis. Il n'en est point qui sollicitent indiscrètement mon attention, épandue seulement sur ces formes morales qui me les rendent d'un commerce si doux et d'un contact si indéfinissable, quand par hasard ils me viennent sous la main. A ma sauvagerie qui redoute les hommes, conviennent ces mystérieuses relations qui des objets à moi établissent des liens affectueux. Je vis dans une société magique où je ne vois plus la matière mais la seule forme des signes qu'elle me propose ; et je tiens si intimement à ce monde amical que je n'y trouve plus jamais d'obstacle au mouvement de mes songes.

Je fus donc effrayé, cette nuit-là, de ne pouvoir détacher mon regard qu'avec peine des objets sur lesquels se posaient mes yeux. Car tous s'offraient avec une netteté agressive ; et chacun

TSVP

, isolé, offensait ~~ses~~ regards en voulant s'imposer à son attention. Je ne trouvais pas d'amitié en ces présences matérielles ; mais une sorte d'âpreté à se détacher de l'anonymat. Le moindre godet de métal, soudain prenait une importance inattendue, et plus il s'affirmait en s'imposant à moi, moins je le sentais sociable. Le bois redevenait du bois, le fer, du fer ; et de ce monde clos, sentimental, secret, où avait toujours circulé une vie si spirituelle, les éléments, détachés de notre unité familière, tout à coup me semblaient inanimés.

Je me trouvais ~~[illegible]~~ dans un grenier : un grand, un confortable grenier ; mais il n'était plus le lieu de rencontre de ma vie invisible. Il y flottait ~~dans l'air~~ une ~~vieille~~ ancienne odeur de son et de paille qui venait du fond de la pièce, là où, sur le lit de repos, j'avais étendu et cloué, pour cacher une porte, ce vieux tissu ~~[illegible]~~ dans lequel Madeleine Derivat avait brodé jadis la croix, la rose, et les colombes familiales.

Derrière cette porte s'étend le reste du grenier, que j'ai coupé d'une cloison de briques pour me ménager en deçà une retraite habitable. Je n'occupe guère qu'un tiers de cette étendue ~~habitable~~ qui s'enfonce fort loin dans les profondeurs de Théotime, où des échelles et des trappes mettent en communication avec les écuries, les étables, et des communs obscurs, aujourd'hui inutilisés. On appelle ce haut « les granges », quoiqu'on n'y entrepose plus de blé depuis dix ans. Le blé, ce sont les Alibert

qui le conservent à la métairie. Ainsi « les granges » restent vides ; mais du froment qu'elles ont abrité si longtemps le parfum imprègne les bois de la charpente. Quand il fait chaud et que l'air se dilate sous les tuiles, cette odeur de meunerie passe sous la porte et atteint mon refuge.

Elle y pénétrait avec une force qui m'étonna ; tellement que je me demandai si la porte s'était ouverte. Mais cela me parut incroyable. Un gros verrou en assure solidement la fermeture ; et ce verrou, je ne l'avais jamais touché depuis mon installation.

Je passai derrière le lit et soulevai l'étoffe. La porte était entrebâillée, à peine ~~de la largeur~~ d'un doigt, il est vrai, mais si le pêne du verrou était toujours poussé, la gâche s'était détachée du chambranle, (peut-être sous une poussée du vent, toujours violent dans les greniers) ; et je la ramassai par terre.

Je pris une lampe et passai dans les granges. Il y faisait très chaud, car on se trouvait sous les tuiles. La lampe n'éclairait qu'à peine les profondeurs de ces combles immenses. On voyait, tout à fait au fond, le bout d'une échelle qui sortait d'une trappe ~~ouverte~~. Par là on descendait aux écuries. Au dessus, dans le mur, s'ouvrait une porte très basse donnant sur le fenil. Au milieu de la pièce on avait bâti avec des planches une petite chambre que fermait un vieux rideau de cretonne. J'y trouvai une sorte de grabat

TSVP

avec une paillasse. A côté, une malle vide et, pendu à un clou, contre la cloison, un fouet court. Là sans doute avait habité, dans le temps, quelque valet de ferme.

Je revins chez moi ; et ~~ne pouvant~~, du mieux que je pus, j'assujettis le battant de la porte, de façon qu'elle restât close, en attendant qu'on ~~[illegible]~~ remît la gâche au verrou.

Puis j'allai dormir dans ma chambre. Mais je mis longtemps à trouver le sommeil : ~~[illegible]~~ : Je pensais à ces « granges » dont la présence et la profondeur m'obsédaient.

Si j'en connaissais déjà l'existence, je n'y avais jamais pénétré au milieu de la nuit. Je venais d'en découvrir l'ombre et les communications oubliées. Où donnaient-elles ?....

Cette pensée me hanta si longtemps que je l'importai dans mon sommeil....

Les journées suivantes furent toutes emplies par un dur travail. On achevait de dépiquer.

Un orage monta, le 23. Il s'annonça avant midi par un brusque alourdissement de la chaleur et l'apparition à l'ouest d'un mauvais nuage. On battait alors sur l'aire Théotimé. Albert me dit :

— Nous aurons de la pluie avant ce soir. Il faut laisser là le battage et rentrer les gerbes. On va les abriter chez vous, dans les granges. C'est le plus pris. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~.

~~On remit une corde à la poulie et on hissa les gerbes. Cela dura jusqu'à sept heures du soir. J'étais en haut avec Françoise. Elle travaillait avec ardeur, sans parler, d'un air bourru.~~

On remit une corde à la poulie et on hissa les gerbes. J'étais en haut avec Françoise. Elle travaillait sans parler, d'un air bourru, furieusement, et il faisait si chaud que nos fronts ruisselaient de sueur.

A sept heures, toutes les gerbes étaient à l'abri. On les avait entassées non loin de la poulie et elles montaient jusqu'aux tuiles.

Françoise s'appuya contre la paille et s'épongea le front. Le grenier était sombre, l'orage descendait sur nous. Je dis :

– Ça va bientôt éclater. On étouffe.

Françoise soupira. Je lui demandai :

– Es-tu lasse ?

Elle s'était laissée aller contre les gerbes et, les bras étendus, la tête renversée, ~~[illegible]~~, elle respirait nerveusement ~~[illegible]~~. Je l'appelai ; mais elle ne me répondit pas. Alors je m'approchai et je vis ses yeux clos, sa figure pâle. Je lui pris la main ; elle ouvrit les yeux et me sourit :

– C'est l'orage, murmura-t-elle.

Elle avait éprouvé, sans doute, un bref malaise, qui pourtant m'étonna d'une fille habituellement si forte. Je pensai : « Il ne faut pas qu'elle descende par l'échelle. » et je lui dis :

— Viens, on va passer dans la maison.

Je la conduisis vers mon grenier, dont je dus, un peu violemment pousser la porte pour qu'elle cédât. Elle se laissait conduire.

Quand elle fut dans mon refuge, je la fis s'asseoir. Elle regarda autour d'elle ~~[illegible]~~, avec une sorte d'émerveille-ment :

— Mon Dieu, murmura-t-elle, je savais bien que vous vivez quelque part.

~~[illegible]~~ L'idée me parut si étrange que je lui en demandai l'explication.

Elle hésita, chercha, puis finit par me répondre :

— Vous n'êtes pas tout à fait comme les autres.

Cette réponse ~~[illegible]~~ banale me déçut.

Je lui dis un peu méchamment :

— Un étranger, n'est-ce pas ? M. Pascal !...

Elle me regarda avec une expression de peine si vive que j'en fus troublé.

— Oh ! non ! répliqua-t-elle. Pas un étranger. L'ami de la maison.

Elle se leva et sortit de la pièce. Je l'accompagnai jusque dans la cour. Il faisait noir. La nuit était tombée ; et les nuages ~~[illegible]~~ bruns pendaient sur toute la campagne.

— Je ne dirai rien à personne, murmura François, tout bas.

Son corps avait frôlé le mien. Elle disparut ; et je restai seul devant le portail.

211'

Le temps ne fut pas aussi mauvais que l'avait annoncé le vieil Alibert. Pendant la nuit il tomba une ou deux petites averses; mais le gros de l'orage éclata plus haut, dans les combes solitaires de la montagne. Je ne dormis guère. On entendait la voix puissante de la foudre qui se répercutait dans les vallons à trois lieues de là. Jusqu'au matin elle parla gravement, vers l'Est, au milieu des nuages; mais ne s'approcha pas de notre quartier.

Quand je me levai, de lourdes vapeurs pendaient encore en franges noires sur les flancs des collines, dans la direction de la Font-de-l'Homme. On n'apercevait pas les crêtes; mais un ~~puissant~~ violent courant d'air à mi-côte déplaçait la pleine, et on voyait courir rapidement les vapeurs les plus basses à la pointe des pinèdes. La terre exhalait une odeur fade de mauve et d'argile mouillée.

On ne travailla pas. Mais un coup de vent se leva vers le soir, qui éclaira l'Ouest, et commença à dégager les crêtes. Pendant la nuit il souffla, à plusieurs reprises, assez fort; et il y eut l'apparition de grandes étoiles.

Le lendemain on put se remettre à l'ouvrage et, en trois jours, on acheva de dépiquer.

(Sortie du 28)

TTVP

Pendant le déjeuner Clodius ne fit rien. Peut-être s'occupait-il de son propre bilan ?

Mais le 28, il sortit de son inaction en incendiant quelques terrassements et, le soir, il tira sur un chien. Jean Hubert le vit très.

Trois jours avant, j'avais reçu une lettre de Barthélemy. Ils avaient déjeuné sous le pin, à mi-route : « ..... Geneviève était gaie (écrivait-il) et elle paraissait heureuse à l'idée de revoir Lavergne. Mais lui, il avait quelques raisons d'être un peu inquiet tout de même.

« .... A la maison, ajoutait-il, tout s'est passé très simplement. Maria (c'est sa femme) et les enfants ont été intimidés, comme de juste, mais Geneviève encore davantage. J'avais beau leur dire : « nous sommes tous cousins », ils n'avaient pas l'air d'y croire. Enfin ça s'est réchauffé au dîner quand on a parlé de tir. .... »

Il continuait, en me racontant qu'il avait réussi à obtenir quelques heures entre Geneviève et les autres parents de Lavergues, qu'elle était obligée de voir. Mais tout le monde s'était montré accueillant, discret, et même quelquefois tendrement Méridien, comme au bon temps. La cousine Léonie avait offert une corbeille de pêches ; et tante Aurélie une douzaine d'œufs. Deux jours.

Mais les choses s'étaient tout de même gâtées, par ailleurs.

« Pendant trois jours, écrivait Barthélemy, elle n'a pas parlé de sa maison. Moi, je me tenais coi, tout en pensant : le moment viendra bien et il sera certainement pénible. Le moment est venu.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

212

Elle m'a interrogé, la première. Je n'ai pas pu lui cacher la vérité : « Ta maison, ma fille, a été vendue, il y a un mois. » Elle a voulu savoir à qui. Je lui réponds : « à quelqu'un de la ville, mais je ne connais pas son nom. » Alors elle m'a dit : « Je comprends maintenant pourquoi Pascal m'a proposé de l'acheter. Pauvre Pascal !... » Elle était triste. Elle l'est restée. Depuis cette conversation, je ne le reconnais plus. Rien ne l'intéresse. Elle ne veut plus voir personne des siens ; et elle s'enferme dans l'enclos ~~la pensée~~ ~~de la maison~~, avec les enfants. Les enfants l'aiment ; elle leur fait construire des cabanes ; ~~et~~ ils s'y retirent ~~[illegible]~~ tous les quatre ; et on ne les entend plus. Jamais on ne les a connus si tranquilles ; ils sont peut-être tristes, eux aussi. Elle s'est attachée surtout à l'aîné, Marcel, qui est pourtant assez sauvage ..... » Figure-toi qu'ils se battent ; et Marcel, qui est déjà fort pour ses douze ans, lui fait des bleus ~~[illegible]~~

La fin de la lettre ~~devenait~~ un grand embarras. Je n'y répondis pas tout de suite.

Le dépiquage une fois achevé, j'avais repris ma liberté habituelle. Car si je parle de ma personne, chaque fois que ~~revenaient~~ les grands travaux, moissons, vendanges, le reste du temps, je me réserve des loisirs pour mes études de botanique.

Aussitôt après la pluie, le coup de vent avait transformé la température. Les nuages partis, le ciel avait ~~retrouvé~~ repris toute sa pureté. En moins de quarante huit heures, l'air était devenu sec, cassant ; le vent était tombé ; ~~et~~ la chaleur

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~C'est pas~~ . ~~au~~ à la violence d'un drame

à qui rien ne me prépare, je sais d'où j'ai reçu ~~pris~~ mon courage ; et je n'ai voulu quelque chose que pas la

~~avait pris sa place~~ avait éclaté violemment dans la sécheresse du ciel ; ~~mais, cette fois, une vraie chaleur, éclatante, qui rayonnait~~. Après tant de jours gris, maussades, l'été brûlait enfin les flancs de la campagne ; et, en brisant le sol sous l'ardeur de sa flamme, il en tirait ~~cette odeur de fournaise et de terre roussie qui enivre~~ de grandes colonnes d'air chaud qui sentaient la fournaise. Quand ~~l'air~~ la brise ne souffle pas, la chaleur et son ~~grand parfum~~ odeur fauve s'accumulent en lourdes masses et restent immobiles. Alors des profondeurs du sol, où l'argile ~~[illegible]~~ se cuit à feu couvert, jusqu'aux hauteurs du ciel où montent, aspirées, ~~[illegible]~~ ~~flambent~~, les molécules ~~[illegible]~~ flamboyantes des poussières, s'élève l'édifice immense de l'été.

Si le gros du jour et les soirées ~~sont accablantes~~ étincelantes vous accablent, de l'aube à huit heures du matin, la campagne jouit d'un état de douceur, ~~[illegible]~~ et d'innocence végétale, qui ~~[illegible]~~ la rend délicieuse ~~[illegible]~~, surtout dans ces quartiers, comme les pentes des collines, où les plantes sauvages, toutes fraîches encore de la nuit, commencent à respirer à travers l'humidité qui humecte leurs feuillages

C'est alors qu'il fait bon herboriser. On enfonce sa main dans les feuilles humides, et, quand on les secoue, il vous pleut sur les doigts des centaines de claires gouttelettes d'eau ~~qui vous mouillent~~, tandis que le parfum de la petite plante se dégage et se mêle, au ras du sol, à l'odeur des herbes plus ~~humides~~ basses et aux puissantes émanations de la terre.

Après tant de soucis et de travaux, je ne voulus pas me priver d'un plaisir ~~[illegible]~~ que je goûte vivement parce qu'il fait le charme de mes études d'herboriste. Je connais le bonheur que donnent, lorsque vient l'hiver, les plantes d'un herbier d'été.

Je partis, le 30 juillet, pour herboriser du côté de la Font-de-l'Homme.

Le jour se levait; mais déjà, au milieu des genevriers et des houx, ~~[illegible]~~ les sentiers se dessinaient bien. J'évitai Nicolombe. Geneviève me l'avait demandé en partant. Je cueillis un peu d'origan, de satureia hortensis et d'hysope. De temps à autre, je rencontrais des traces de foyer: quatre pierres brûlées et un tas de cendres. Là était passé Clodius.

Devant la bergerie de la Font-de-l'Homme, s'étend une petite esplanade ombragée de chênes. Au beau milieu Clodius avait préparé un foyer plus grand que les autres;

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais, dérangé dans son travail (sans doute pas Jean Alibert), il avait dû l'abandonner avant que le feu eût bien pris. Les broussailles avaient flambé ; mais non pas les grosses branches, dont la flamme avait seulement calciné l'écorce. Je m'assis, un moment, devant le bergerie et je fus frappé par la sauvagerie de ce lieu. Le ravin était clos, encaissé, séparé du monde. Je pensai : « quand il le voudra, il pourra revenir ici, et mettre le feu aux étables. Tout aura brûlé, quand on verra monter les premières fumées de Théoulin. C'est une chance qu'il ait plu, et que Jean Alibert ait été là. »

J'étais inquiet. La sécheresse maintenant rendait, de nouveau, le terrain propice à l'incendie. Je me promis d'y veiller, puis, je continuai ma promenade, jusqu'à Saint-Jean où je cueillis un plant d'armoise et quelques fleurs de centaurée médicinale.

Je ne voulus pas redescendre sans avoir visité l'ermitage. Quelqu'un y était venu récemment, à en juger par l'état du maître-autel. On avait mis des bougies neuves aux deux candélabres de bois, rangé les burettes avec soin, et placé un bouquet de genêt d'Espagne dans une vase de porcelaine, à droite de la sainte table.

Au pied de l'autel, dans le nef, sur un prie-dieu de paille, je trouvai un petit missel en mauvais état

J'étais sûr qu'il n'y était pas lors de ma dernière visite ;

Aussi je ne pus m'empêcher de penser à Geneviève ; et je sortis de l'ermitage plus triste que je n'y étais entré.

En revenant, je fis un crochet par Farfaille pour lui demander un petit service. Mais Farfaille n'était pas chez lui. Je remontai alors à Théotime par le plus court, en passant devant Genevet. Genevet m'appela, ce qui m'étonna beaucoup. Genevet n'appelle jamais personne. Car il naît comme le feu qu'on l'appelle lui-même. Invisible, tremblant, il épie, et met tout son zèle à passer inaperçu de ses voisins. Pourtant cette fois il m'avait appelé :

— M. Pascal !....

J'allai vers lui, d'autant plus cordialement.

Il avait l'air embarrassé, et s'efforçait de remédier à sa gêne en faisant de petits sourires, maladroits. Il me parle de mes melons. Mes melons, je l'avoue, n'avaient pas donné. Et il en paraissait assez content. Je me dis : « Où veut-il en venir avec cette histoire ? » Mais à ce moment sa femme apparut, un melon sous chaque bras, des pièces magnifiques. Je lui en fis compliment. Elle n'attendait que cela sans doute, car elle me dit :

— Tenez, prenez-les, sans façon, M. Pascal ; ce sera pour la demoiselle de passage.

TSVP

Audisso Etienne,
Garcia Gabriel
Milland Jean. Claude
Snyers ~~Her~~ Hector.
Servetto Léon.

Ici

Tous les deux ils baissaient, ~~tous les deux~~ les yeux, coupes, mais tremblants de bonheur.

Je n'eus pas le courage de leur apprendre que Geneviève ~~était~~ partie. Je pris les mêlées!

En m'accompagnant, Geneviève s'excusa :

— Vous comprenez, je vous ai vu. Vous passiez .... Alors j'ai eu l'idée ..... C'est le hasard.....

Je faillis l'embrasser en le quittant.

Au mas, je trouvai une ~~[illegible]~~ nouvelle lettre de Barthélemy. Pour éviter tout commentaire (Geneviève ~~[illegible]~~ refusant de revoir ses autres ~~[illegible]~~ parents), ils avaient décidé de monter au Pesquié, jolie ferme que possède Barthélemy, à trois kilomètres de Lancergues, sur les coteaux. Geneviève avait accepté.

Barthélemy, le voyant toujours aussi triste, avait essayé de la chapitrer avec douceur ~~[illegible]~~. Elle n'avait fait aucune difficulté à lui donner raison.

215

Au mois je trouvais de mauvaises nouvelles :

Une deuxième lettre de Barthélemy. Geneviève continuant à ne plus voir personne, ils avaient décidé de monter au Pesquié. C'est une jolie ferme que possède Barthélemy, à trois kilomètres de Sancergues, sur le côteau. Geneviève avait accepté ce déplacement.

Barthélemy la voyant toujours aussi triste l'avait chapitrée avec sincères. Elle lui avait donné raison tout de suite : « Jamais je ne l'ai trouvée aussi soumise, écrivait-il. Cela m'inquiète, je te l'avoue. Je lui ai dit : « Il faut faire à la fin un établissement sensé. Tu devrais épouser quelqu'un qui t'aime, mais qui t'aime pour toi, et pas seulement pour tes beaux yeux ; quelqu'un de sain, de calme, qui soit à son aise, et qui habite nos pays. Nos pays sont bons pour le cœur, je t'en réponds. Regarde Pascal s'il s'est fait une vie honnête » Elle m'a répondu : « Mon bon Barthélemy, je ne suis pas libre. » Elle a dit cela d'une voix si basse, si malheureuse que j'en ai eu les larmes aux yeux. J'ai voulu cependant tirer cette affaire au clair ; mais je n'ai pas obtenu de grands éclaircissements, car elle est restée, le plus qu'elle a pu, dans le vague. Toutefois, brûler pas brûler, je suis arrivé, à me ~~faire~~ faire une idée de son histoire. Je crains beaucoup qu'elle n'ait épousé cet homme, après son divorce.

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Tu sais qui je veux dire : cet homme qui avait tout quitté, femme, enfants. Mais elle s'est lassée tout de suite de lui et a disparu. Cela se passait il y a un an environ. Il a dû le rechercher. Elle le connaît bien ; têtu, violent. Il n'a donc pas renoncé, à la reprendre ; mais jusqu'ici, il a perdu ses traces. Pourtant elle redoute de le voir surgir un beau jour, à sa porte. Cette appréhension la tourmente sans répit. C'est son cauchemar : « Je ne m'avenge pas, dit-elle : il reviendra. Aussi il voudrait bien mieux que je parte. Mais où allez maintenant ? » Voilà où nous en sommes.

Lucine

J'espère, conclurait Barthélemy, qu'un séjour au Perquié lui ~~fera~~ tout de même un peu du bien. L'air y est bon, l'eau y est bonne, et on voit au lever ~~les~~ montagnes de Puyreboulès. En arrivant ici, elle m'a dit : « Chez toi, c'est mon dernier refuge. Après, qui sait ? ... »

Je lui ai répondu : « Tu as Pascal ». Elle a secoué la tête : « Non, je n'ai plus Pascal », et elle a pleuré. Cela se passait avant-hier matin. Depuis, elle paraît un peu tranquillisée. Aujourd'hui les enfants l'ont emmenée le long du canal, et je les entends rire. ~~Nous t'attendons~~ ...

Il fait beau. La maison est agréable et le jardin ~~est~~ plein d'abricots ~~de fruits~~. Maria a mis à sécher ~~coules~~ de beaux fromages sur les éclisses ; tous les soirs, nous mangeons dehors ~~sous la treille, et~~, à l'ombre de la tonnelle, ~~tous les soirs~~ ; ~~et~~ les nuits sont douces, grâce au canal qui passe le long du jardin et qui entretient ~~le~~ un peu de fraîcheur sous les arbres. ~~et~~ ~~[illegible]~~. Il y a des moments où on se dit qu'on jouit là d'un vrai bonheur ; mais ce n'est probablement pas un vrai bonheur, puisque Geneviève se sent si triste ~~[illegible]~~. Tu nous manques, Pascal. Il faut venir ... »

Je repliai la lettre ... ~~[illegible]~~. Je ne voulais pas aller à Sancergues. J'étais libre pourtant, après le dépiquage ; mais à la vive tentation de partir et de retrouver Geneviève ~~pour Sancergue~~ (~~qui était vive~~) s'opposait un obscur mouvement de l'âme qui me retenait à Théotime.

« Jamais je ne l'ai trouvée si soumise, écrivait-il.

Cela m'inquiète, je te l'avoue. Je lui ai dit : « Il faut faire à la fin un bon établissement. Tu devrais épouser quelqu'un qui t'aime, qui t'aime pour toi, (tu me comprends ?) ~~pas pour lui~~, quelqu'un de sain et de calme, qui soit naturellement à son aise et qui habite dans nos pays. Nos pays sont bons pour le cœur, je t'en réponds. Regarde Pascal, s'il s'est fait une vie honnête. » — Elle m'a répondu : « Mon bon Barthélemy, je ne suis pas libre. » Elle a dit cela d'une voix si basse, si malheureuse, que j'en ai eu les larmes aux yeux. J'ai voulu très cependant cette affaire au clair ; mais je n'ai pas obtenu beaucoup de lumière. Elle ne m'a fourni que des réponses vagues. Toutefois, de bribe en bribe, j'ai fini par savoir ou par devinez quelque chose. Elle aurait épousé cet homme (après son divorce) que ça ne m'étonnerait pas. Tu sais que je veux dire : cet homme qui avait tout quitté, femmes, enfants. Mais elle s'est lassée tout de suite de lui et a disparu. Cela se passait, il y a un an environ. Il a dû le chercher. Tel qu'elle le connaît (têtu, violent) elle croit qu'il n'a pas renoncé à le reprendre ; mais il a jusqu'ici perdu ses traces. Pourtant elle redoute de le avoir surgir. Cette appréhension la tourmente, ~~et l'idée lui fait horreur~~ ; mais elle « je ne m'aveugle pas par ~~l'illusion~~, dit-elle ; il reviendra. ~~Il faudra que je reparte~~. Mais où aller ? maintenant ? Aussi il vaudrait mieux que je reparte.

217

Et pour tout dire c'est Théotime même qui me retenait.

Il s'élève toujours des lieux que j'habite une sorte d'âme exigeante qui me repousse ou qui m'attire à elle. Théotime, que j'aime, s'est attaché à moi, qui l'ai relevé de son sommeil. En dix ans de coexistence nous nous sommes mêlés tellement l'un à l'autre que quelquefois je me demande si j'ai vraiment une maison et une terre ou si, plus vraisemblablement, tout cela n'est pas le pays et le toit familiers de ma vie secrète. Ainsi en moi c'est naturellement Théotime qui pense, qui aime, qui veut; et je n'entreprends rien sans que ses lois n'imposent, peu ou prou, à ma volonté, leurs raisons, qui sont fortes et nobles, j'en conviens; mais dont s'accommode parfois difficilement la ~~[illegible]~~ violence de mes désirs.

Théotime me conseillait de ne pas aller à Sancergues. C'était le conseil du bon sens, de l'honnêteté. Les nouvelles que m'envoyait Barthélemy concernant le mystérieux mariage de Geneviève éclairaient la situation morale. A persister dans un espoir renversé, mais puissant, et sans doute bientôt terrible, bien loin de la sauver, en la maintenant dans une voie droite, je contribuais à sa perte. J'entrais, moi aussi, à mon tour, comme un instrument de déchéance, dans la succession de tous ceux qui, attirés, sans doute malgré elle, par l'attrait fatal de ses charmes, n'ayant pas su se l'attacher, n'avaient pu que l'abandonner aux instincts violents et malheureux dont leur propre passion avait attisé l'ardeur.

TTVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il est vrai que, peut-être, elle m'aimait ; mais n'avait-elle pas aussi aimé les autres, en leur temps, ou du moins eu à quelque amour ? — A parler franchement, je ne le pensais pas ; mais je me méfiais tellement de moi-même que je craignais d'être trompé par ~~[illegible]~~ mes désirs. De toute façon, mariée (s'il était avéré qu'elle le fût), elle m'échappait à coup sûr, ~~[illegible]~~ ; car je me devais, ~~[illegible]~~, de ne plus la revoir. Il était nécessaire qu'elle ~~ne revînt pas à Théotime~~ n'apparût plus dans une maison.

Cette pensée, que je formulais ~~courageusement~~ avec courage, me déchirait le cœur. Et quand je me disais qu'il ne fallait pas aller à Sauvagnes, en moi, l'espoir voilé se levait dangereusement que mon absence lui devînt insupportable et que, cédant alors au besoin de me retrouver, elle revînt, malgré moi, à Théotime, peut-être pour m'y perdre avec elle, mais ~~[illegible]~~ comportée enfin pas cet élan de passion sauvage que j'attendais depuis mon enfance, et que je ne me sentais plus la force de repousser.

Ces sentiments contradictoires m'agitèrent violemment pendant deux jours. La chaleur, qui montait depuis le retour du beau temps jusqu'à atteindre à une puissance extraordinaire, commençait à me peser ~~[illegible]~~. Fatigué par le dur travail des moissons et les soucis de l'âme, je subissais péniblement ~~je cédais à~~ cette mise de lumière, de feu et d'immenses poussières d'été.

218

Si tous mes points de résistance tenaient bon, par l'effet d'une exaltation encore vive, j'éprouvais cependant un étrange besoin de lassitude. J'aurais voulu pouvoir doucement m'endormir, ~~oublier~~ et tout oublier.

Le 31 juillet, qui était un samedi, les Alibert m'annoncèrent qu'ils comptaient s'absenter le lendemain, tous les quatre. Ils avaient une cousine qui se mariait, à Chevallon, petit ~~un~~ chameau voisin. On m'invita, mais je refusai. ~~Ils me dirent~~ Pour me décider, ils me dirent que Farfouille en serait et Genevet, peut-être. ~~[illegible]~~.

— ~~Il ne reste~~ que vous dans le quartier, ~~[illegible]~~ — Il ne reste plus un fils remarque Marthe.

— Et Clodius, lui répliquai-je.

Le nom de Clodius fut mon argument décisif : il fallait que quelqu'un surveillât Clodius. On finit par en convenir.

~~Et ils s'embarquèrent, tous les quatre, endimanchés, et sur leur voiture.~~

~~[illegible]~~ Ils partirent de bon matin, ~~endimanchés~~, sur une propre voiture, qui est un petit break commode, et léger, en assez bon état.

Farfouille les suivit et mène Genevet dans une seule carriole bleue. J'aperçus les deux véhicules, sur le côté qui monte à Puyloubier.

Une heure après, je vis Clodius, s'en aller à son tour, un bâton à la main, vers le village. Il était indimanché. Il marchait à grands pas ~~tout vêtu de noir~~, ~~et il portait~~ et, de temps à autre, il ~~s'arrêtait~~, donnait un grand coup de bâton sur les cailloux du ~~chemin~~. Je le suivis du regard jusqu'au col. Quand il s'eut passé, je me trouvai seul.

C'était bien ce que je souhaitais.

Au calme ~~[illegible]~~ qui m'envahit aussitôt, je le compris ; et cette bonne lassitude à laquelle j'aspirais depuis plusieurs jours se coula dans mon corps et s'étendit jusqu'à prendre ~~[illegible]~~ contact avec de mon âme, sur ces points où l'on peut facilement y atteindre. L'imagination s'évanouit, la pensée s'arrêta sur elle-même, et de ma ~~[illegible]~~ sensibilité à vif les mouvements peu à peu se ralentirent.

~~Une paix [illegible]~~ L'immobilité, s'établit dans ce vide intérieur et je jouis d'une félicité impersonnelle, cependant qu'au dehors le solitude des champs vers le soleil, s'accordait à la paix, et au silence de mon âme.

Je passai ma matinée à ne rien faire, allant de la source au verger, des étables à la maison, sans but, mais sans ennui ni souci du temps, sans faut d'être ici aussi bien que là, et prenant mon plaisir à respirer enfin les odeurs de la campagne, en amateur des champs et non plus en cultivateur intéressé.

219

Mon peu de goût pour l'oisiveté du Dimanche ~~et son oisiveté matérielle et morale~~, cette fois, ne m'empêchaient pas d'accueillir avec faveur les bienfaits de ces vacances dominicales, et je me promettais de continuer jusqu'au soir à profiter, ~~sans remords pour une nonchalance~~, des avantages que m'offrait ce jour de repos confidentiel. Ainsi ma matinée ne fut que douceur ; car tout me paraissait facile depuis que je n'étais plus un obstacle à moi-même.

Je déjeunai agréablement, dans la pénombre de la salle basse, tous volets clos, la lumière n'entrant que par la fente étroite des battants de la porte, où tombait un rideau de cordelettes.

Après le repos, je me reposai. La chaleur montait depuis plusieurs heures ~~depuis dix heures du matin~~. Elle inondait le mas et, tout autour, la croûte durcie des terrains.

Je m'étendis sur un vieux cornage de paille, au fond de la pièce, où la voûte et les murs épais conservaient ~~quelques~~ une provision de ~~[illegible]~~ fraîcheur. Je m'y trouvai si bien que je ne pus pas m'endormir, tant ce bien-être me semblât reposant par lui-même ; et j'y abandonnais tout ce qui me restait d'inquiétude avec une confiance ingénue qui était elle-même une volupté.

TSVP

Parfois j'entendais dans les hauts de la maison craquer un plancher ou remuer une poutre ; et je voyais dans une mouche, obstinée et maladroite, dans le rais de lumière de la porte. J'étais hors de moi, loin du temps, et pourtant à l'abri au fond d'une énorme bâtisse qui, même, au plein été, sous la chaleur tombée, conservait ses réservoirs d'ombre et d'humidité.

Le silence m'était sensible par le bruit hésitant du balancier qui, à l'autre bout de la pièce, battait dans l'horloge. J'aime cette horloge, dressée près de la porte, parce que le mécanisme en est doux et qu'un petit marteau de feutre n'en tire que des temps lointains, des heures pures, qui ne comptent pas.

Je sais pourtant qu'elle sonna cinq heures, à un moment donné, et que peu après j'entendis quelqu'un qui marchait dans le cours.

Simone

Ce pas me surprit et m'inquiéta car il était lourd, mais hésitant. On devinait un pas étranger à la maison, le pas de quelqu'un qui ne sait trop où s'adresse, qui cherche.

Je ne bougeai pas.

Une ombre humaine passa devant les rais de la porte, et on frappa avec un bâton contre le battant.

Je ne répondis rien. J'aurais bien voulu savoir qui était là, mais sans me montrer.

Les deux battants étaient retenus l'un à l'autre par un crochet qui permettait, pendant le jour, de les croiser mais sans les joindre, de façon à laisser entrer un peu d'air et de lumière à travers la porte ainsi ménagée.

Du fond de la pièce, je vis une main qui passait à travers cette fente pour essayer d'ouvrir. Elle s'arrêta un moment, sans doute pour saisir le crochet, mais elle ne le trouva pas. C'était une grande main, une main d'homme, large. Elle secoua le battant puis se retira.

Pendant un moment rien ne remua plus. L'ombre restait immobile devant la porte.

J'éprouvais un malaise ~~indéfini~~, à la fois physique et moral, qui tenait de la peur, sans doute, et qui se manifestait par une impuissance à rien faire.

Enfin l'ombre se déplaça, et le pas s'éloigna vers le portail.

TSVP

Aussitôt je pus me lever, et, sur la pointe des pieds, je courus jusqu'à la porte. J'eus le temps d'apercevoir un homme. Il s'en allait. Sur le dos il avait une balle de toile, et il portait une sacoche de cuir en bandoulière. De la balle s'échappaient des bouts de serviettes et de cretonne rouge.

C'était un de ces colporteurs piémontais qui voyagent dans les campagnes; ils vendent aux fermes isolées, du fil, des aiguilles, un peu de toile, et même à l'occasion des allumettes de contrebande. On ne sait d'où ils viennent ni où ils vont; car ils parcourent quelquefois sept à huit lieues dans la journée, toujours à travers champs et plutôt sur les sentiers que sur les routes.

Ces gens-là n'ont pas bonne réputation, quoique dans nos quartiers on n'ait jamais eu à s'en plaindre. Mais à la campagne, un isolé, un passant n'est jamais vu d'un bon œil.

Celui-ci était grand, fort, à en juger par le volume de sa balle. Comme elle lui cachait la tête, je ne vis de lui que ce dos puissant.

Il hésita sous le portail, puis il prit par la gauche et je pensai qu'il partait du côté de Clodius.

Quand je jugeai qu'il devait être assez loin, je sortis et allai jusqu'à la source. Mais je ne le vis nulle part.

Cette disparition me laissa ~~comme~~ une inquiétude, ~~une appréhension vague~~. Pourtant ce n'était pas la première fois que Théotimé recevait pareille visite. Chaque deux ou trois mois, un de ces colporteurs passait au mas et à la métairie ; et on lui achetait toujours soit une bobine de fil à reprises, soit un petit carton d'épingles ou de boutons de nacre.

Je fis quelques pas autour de la maison avant le dîner et je poussai jusqu'à la métairie que je trouvai close. Les Alphants avaient commencé ~~jusqu'au~~ le chien. « Il aime, lui aussi, les bons morceaux, avait déclaré Martha, et il en tombera bien quelques-uns ~~[illegible]~~, pendant la noce ».

J'étais vraiment seul. J'avais vu partir, mais non pas retourner, Clodius. Cependant je pensais qu'il avait dû rentrer chez lui ; car, un dimanche soir, qu'aurait-il fait à Puylubiers où il n'avait ni un parent ni un ami ?

L'air était très lourd ~~Il faisait très chaud~~. La chaleur vous prenait par la nuque et les deux épaules. Toutes les fois que je faisais un pas, je me sentais ~~les jambes tombées~~ du plomb aux jambes ~~[illegible]~~.

Je dînai assez tristement à la tombée de la nuit. J'avais très soif et je bus beaucoup d'eau, sans réussir à me désaltérer. Je n'en pas ensuite que plus ~~[illegible]~~ alourdi.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Dans ma chambre l'atmosphère était devenue si étouffante que je ne pus pas y rester ~~longtemps~~ ; j'avais les mains sèches, et la gorge me brûlait.

Je descendis dans la cour. La réverbération de l'épaisse façade et du sol, qui rendaient le feu sourd dont ils étaient gorgés, créait une fournaise. En s'exhalant de ces murailles la chaleur dégageait de puissants odeurs de pierre calcinée. Je me dis que la nuit serait probablement intolérable, et je pensai à ce hamac que j'avais installé par Geneviève, à côté de la source.

J'y allai. Par précaution, j'en retendis les cordes, puis je me hissai un peu maladroitement. Le hamac oscilla et les anneaux de fer grincèrent. J'avais oublié de les huiler, comme j'en avais eu l'intention. Le grincement m'étant désagréable, par l'écrit, je me laissai aller dans le filet, de tout mon poids, et, les mains pendantes, je restai parfaitement immobile.

Il régnait un grand silence dans la campagne. Le hamac étant suspendu entre deux chênes. Sur ma tête s'étendait leur immense feuillage qui bloquait une masse de chaleur. Pas d'étoiles. La nuit était sans lune, mais ces frondaisons colossales me cachaient le ciel.

J'essayais de voir la source. Mais du fond de ces ombres, il n'en partait pas une lueur, pas un bruit. Sous la surface lisse et sombre de ses eaux dormantes, le mystérieux surgeon qui l'alimentait ne soulevait pas même une bulle d'air. Pourtant parfois un clapotis déculait l'existence d'une rainette qui venait respirer un moment entre les roseaux. Mais n'eût été cette légère éclosion de gouttelettes, rien n'aurait trahi le secret des eaux invisibles.

D'abord j'avais eu de la peine à rester tout à fait immobile et, sans le vouloir, j'avais agité le hamac dont les anneaux de fer avaient aussitôt grincé. Ce frottement, pourtant à peine perceptible, avait traversé ce silence comme un cri qui devait porter très loin dans la campagne. Cette campagne, lourde et close dans ses ténèbres, cachait peut-être une bête issue des collines et qui, perdue au fond de l'ombre, le museau levé dans l'air chaud, attendait, le plus faible indice de vie, une odeur, un son, ou le moindre souffle, pour se diriger vers lui à pas de loup.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

23

Puis je pensais au colporteur. Où se trouvait-il ?..... Depuis cinq heures, il avait dû faire du chemin. Mais, après Clodus, on ne trouve plus qu'une seule ferme, la Jalabière, à une heure de là, et plutôt du côté de la route. Au nord c'est les bois, la montagne, et les sentes à charbonnier, ou les „carrairs". Là se rencontrent quelques „Jas", abandonnés pendant l'été, quand les troupeaux vivent encore dans les alpages ; mais on y peut dormir, s'il reste un peu de paille dans les ratelées. J'y ai couché, moi-même ; on étend la paille sur le sol, et, quand on est bien fatigué, on s'endort au bout d'un moment.

Peut-être y avait-il fait halte, soit à la Font-de-l'Homme, soit plus haut au Jas-du-Milan. Peut-être aussi s'était-il couché par là, dans un fossé, avec son ballot sous la tête ; et, en attendant le sommeil, regardait-il en l'air ce ciel noir, embrié. Sans doute pensait-il à ces mas isolés, qu'il avait tous visités vers la fin de l'après-midi et où personne ne lui avait répondu. Mais pourquoi avait-il essayé d'entrer dans la salle de Théstimé ? Croyait-il donc la maison vide, quoique la porte fût entrebâillée ? et n'allait-il pas, cette nuit, revenir rôder autour du mas ?

Depuis son départ il flottait un malaise, comme si quelqu'un eût guetté ma vie dans la solitude. Et la masse de Théstimé me semblait si mystérieuse que j'en redoutais la présence non loin de moi. Je me disais, entre ces pensées déjà incertaines et le demi-sommeil, que j'étais mieux placé, ici près de la source, que dans cette maison si sombre où, si quelqu'un s'introduisait, il me chercherait vainement, à tâtons. Qui pouvait s'imaginer que je reposais là en pleine nuit ? Moi-même j'y songeais à peine. Tout était devenu si opaque, si noir et d'un tel silence que je n'étais pas attaché au monde. Je ne tenais en l'air que par deux cordes invisibles tendues je ne savais plus où, et qui me suspendaient non pas entre ciel et terre mais au-dessus d'un élément immatériel issu de ces ténèbres inconnaissables. Par moments j'oubliais jusqu'à ces cordes et je m'allégeais de mon poids en montant et en descendant, par un mouvement insensible, d'une veille fuyante à un sommeil précaire et de ce sommeil au monde à peine que du songe.

124

Je ne sais quand j'abandonnai le sentiment de la nuit pour les vues plus divines de cet autre monde ; et je me séparai, sans savoir quand ni où, de ce rivage noir et brûlant pour glisser sur le fil de ces eaux imaginaires encore sombres et dérivés longtemps et loin des bords.

Je n'ai pas souvenir d'un rêve, mais d'une confusion de vies superposées qui se pénétraient, et qui, passant l'une dans l'autre comme des nuages, éclairaient mon ombre mentale de reflets éphémères. Cependant, ~~[illegible]~~ dans ce sommeil encore perméable à l'ombre et à la vie nocturne, le malaise qui pesait sur la campagne arrivait à filtrer ; et c'était le seul lien qui me mît en contact avec les présences éparses dans la nuit. Au cours de mon assoupissement je ne perçus que deux bruits sourds, comme deux explosions étouffées, qui détachèrent, des brouillards de mon demi-rêve, un bout de ciel, une colline vers le soir, et par dessus la crête, l'apparition de deux boules de feu qui retombèrent aussitôt ~~[illegible]~~ derrière la colline. Rien ne suivit cette vision intérieure après laquelle je m'endormis.

Si ce sommeil dure longtemps, je ne sais, car je n'en avais plus conscience, et je ne la repris que sous l'effet d'un trouble intérieur qui me fit remonter quelque part du fond de cet anéantissement. J'éprouvais une gêne au cœur, et, pour respirer, chaque fois, je devais volontairement soulever ma poitrine, comme si le poids d'un objet étrange m'eût oppressé. Je dis bien s'étrange, car je percevais, au dessus de moi, la présence d'une chose impalpable, à quoi nulle forme ne s'attachait, et cependant ~~[illegible]~~ cela était lourd, mais immatériel. ~~[illegible]~~ Par moments j'avais la sensation qu'une masse mentale ~~[illegible]~~ descendait lentement sur moi pour m'écraser. En faisant des efforts pour soulever ce poids, je sentais que je m'éveillais peu à peu ; mais je ne savais pas sur quel point de ~~[illegible]~~ de moi-même j'étais en train de repasser ~~[illegible]~~ de cette angoisse anonyme à la conscience ~~[illegible]~~ que l'être reprenait de la nuit ~~qui~~ toujours immobile sur la terre. ~~avec la nuit~~. ~~[illegible]~~

125

Car lorsque, dégagé de cette somnolence, je compris enfin que je ne dormais plus, j'eus l'impression qu'il faisait nuit, et que je venais d'un monde moins sombre ~~et cette nuit~~ était épaisse, matérielle. Elle me présentait une masse sans fissure ~~et chantait en était chaud~~. On n'y distinguait rien, pas même le tronc colossal des arbres auxquels mon corps flottant était encore suspendu. Rien ne bougeait.

Je ne sais, dans ces conditions, pourquoi mon attention fut attirée à gauche, car le noir y ~~était~~ aussi compact que partout ailleurs. Mais il ne venait quelque chose ; et, malgré moi, quoiqu'on ne pût y discerner le moindre forme, je tournai la tête de ce côté....

Et alors j'eus peur jusqu'au sang.

Il y avait là un regard. Pas des yeux. Des yeux, je ne les aurais pas vus ; mais un regard. Il me fixait. Un regard personnel, qui peu à peu créait autour de lui son visage. Car, soit qu'il fût formé par mon épouvante, soit qu'il sortît réellement avec lenteur des ~~[illegible]~~ ténèbres, un vrai visage commençait à apparaître. Un visage moulé dans une sorte de chair noire, prise à la matière même de l'ombre. Un ~~[illegible]~~ visage osseux, muet, la figure fatale d'un homme, ~~arrêté à deux pas de moi~~ à côté, ~~à la hauteur de ma propre figure~~ qui se formait à la hauteur de mon propre visage. D'un homme arrêté, contre le bassesse, et qui le touchait. ~~[illegible]~~ De ce masque immobile ~~[illegible]~~ montait un odeur ~~de sueur~~ de sang fiévreux, de sueur animale ; et ~~[illegible]~~, maintenant je l'entendrais ~~[illegible]~~ qui respirait difficilement.

~~On me parla~~ :

A mesure qu'il se formait, mon épouvante se changeait en une glaciale certitude, et le désordre de mes sens tombait jusqu'à une peur blanche et lucide qui me dépouillait de toute ma force.

Elle me fut rendue par le sentiment que je pris du ridicule, pourtant dramatique, de ma situation. Devant cet homme droit et grand, j'étais allongé, suspendu entre deux arbres. Ma position horizontale donnait à cette confrontation mettait une irréalité de mauvais rêve. mais, malgré la nuit et l'ombre, j'étais sensible à une humiliation ; et ce mouvement fut si vif qu'il échauffa ma peur et me rendit, à défaut de courage, ~~[illegible]~~ une sorte de colère.

Je dis :

- C'est vous, le colporteur ?....

L'autre se tut.

Je continuai :

- Je vous reconnais bien. Vous avez essayé d'ouvrir la porte ; j'étais dans la maison. Que voulez vous ?

L'autre respira violemment, puis il parla :

- Je ne sais pas ce que vous me reprochez. Tout à l'heure, je me suis perdu dans les champs et maintenant je suis fatigué de chercher le chemin. Je voudrais dormir....

La voix était lente, basse. On aurait dit que cet inconnu trouvait ces questions inutiles, inopportunes. Il voulait dormir : voilà tout. Mais dans sa voix il traînait quelque chose de louche, de menaçant.

Je dis :

- Vous dormirez, il n'y a que le grenier....

Il répondit avec insistance :

- Le grenier sera bon. N'est-il ?

Je me laissai glisser à terre et, quand je fus debout, je m'éloignai de quelques pas, sans hâte. Sans doute en eut-il le soupçon, car j'entendis qui bougeait. Il me dit :

- Je ne vous vois pas. Où allez-vous ?

- Chercher une lanterne.

- C'est inutile. Je saurai bien vous suivre. Parlez-moi.

Hors des arbres, on y voyait faiblement. Arrivé là, j'appelai. Il mit un moment à venir ; et je le conduisis jusqu'à l'échelle du grenier. Il marchait avec peine.

Je lui dis :

- Là haut, c'est plein de paille. N'oubliez pas trop les gerbes.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

27

Il ne répondit rien. Il gravit l'échelle, en s'arrêtant pour respirer, tous les deux ou trois échelons; puis il disparut dans le grenier sans avoir prononcé un mot de remerciement. Je l'entendis qui remuait la paille, et il gémit; du moins il me semble.

Je restai un moment au pied de l'échelle. Mon effroi avait disparu; mais j'étais inquiet.

— Je ne pouvais pas lui refuser, pensai-je..... Mais où diable a-t-il laissé sa balle?

En fait je n'avais pas vu sa figure et je le regrettais. Je n'en connaissais qu'une sorte de double étrange, d'émanation, qui me laissait tout à fait incapable de reconnaître l'homme que je venais d'héberger de si mauvaise grâce.

Je ne sais pourquoi l'envie me prit bizarrement de retirer l'échelle; et plus je la trouvais absurde, plus j'étais tenté d'y céder. A la fin cependant je repoussai cette tentation un peu puérile.

En haut, l'homme ne bougeait plus. A peine ébauché des ténèbres il s'était refondu dans les ténèbres. Il n'avait existé vraiment que par le son; c'était moins une forme humaine qu'une voix; et parfois je me demandais si mon désir obscur de retirer l'échelle ne me venait pas du besoin de retenir ce corps, que je n'avais pas vu, pour m'assurer, au jour, de son existence charnelle.

Je finis par m'en aller. Tout en marchant je ~~me demandais comment~~ n'étonnais que cet homme m'eût découvert, à travers une telle obscurité, sur le hamac. Je pensai que le hamac en bougeant avait grincé; et l'homme était venu au bruit. Cette idée augmenta mon inquiétude. Je rentrai donc à Théotime avec l'intention d'aller dormir dans mon grenier. Mais, au moment d'y pénétrer, je me rappelai tout à coup que je n'avais pas eu le temps de réparer le verrou de la porte qui donne directement sur les granges, où l'inconnu était couché.

Cette constatation mit le comble à mon malaise. Je restai un moment indécis; puis j'allai dans ma chambre où je m'enfermai.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

228

Je regardai l'heure. Il était à peu près minuit. J'éteignis et j'attendis le sommeil qui ne vint pas. Cependant rien ne remuait dans la maison ni au dehors ; mais l'atmosphère de ma chambre était irrespirable. Une crainte, à peine distincte, m'empêchait d'ouvrir mes volets sur la campagne d'où, peut-être, il me serait venu un peu d'air. J'appréhendais sans doute d'entendre se poser l'échelle du pailler contre la façade et de revoir l'émanation d'un ténébreux visage dans l'encadrement de la fenêtre. Par bonheur, vers une heure, les roues du breack firent gémir les cailloux du chemin, qui conduit à la métairie. Les Alibert rentraient chez eux. Leur présence dut me rassurer, car mon malaise s'évanouit aussitôt ; et je pus, peu après, trouver un sommeil assez calme où je me reposai de mon agitation jusqu'au matin.

A la distance de quelques années, c'est le calme de ce sommeil qui m'est resté le plus sensible. J'en dus jouir si vivement, m'y délasser avec un tel abandon de tout souci, que, de ce plaisir, éprouvé cependant en dehors de ma conscience apparente, le souvenir (si l'on peut employer ce mot, ici), lorsque j'y pense, me revient dans toute sa fraîcheur.

Je me levai dispos, et je pris tout mon temps pour achever une longue toilette, comme on a coutume de faire, quand on s'apprête à vivre une bonne journée. Mes inquiétudes s'étaient si bien dissipées que, lorsque je pensai au colporteur, ce fut seulement pour me dire qu'il avait dû partir à l'aube ; et, sans plus m'occuper de lui, je me dirigeai vers la métairie, où j'allais demander des nouvelles de la noce. De loin, je remarquai devant le portail, Marthe, Françoise et Jean, à côté l'un de l'autre, Marthe, une main au dessus de ses yeux contre le soleil, regardait attentivement dans la direction de La Jassine, à laquelle, moi, en marchant, je tournais le dos. Les deux autres regardaient aussi de ce côté. Le vieil Alibert n'y était pas ; cependant je crus reconnaître un peu plus loin, sur le droite, à l'embranchement du chemin vicinal, Farfaille et sa femme, arrêtés sur un talus.

J'avoue que cela m'étonna un peu. Toutefois à la campagne on n'est pas curieux, ou du moins, si on l'est, on a une curiosité lente qu'il survienne un événement anormal, on cherche à savoir ; mais on prend son temps, comme s'il ne pouvait pas tout.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les trois Alibert étaient tellement absorbés par leur contemplation qu'ils me saluèrent à peine quand j'arrivai ~~vers eux~~ à leur hauteur. Pourtant Marthe me dit :

– Il se passe quelque chose d'extraordinaire chez Clodius.

Je me retournai.

En effet, il se passait quelque chose d'extraordinaire chez Clodius. Devant le bois, on voyait une sorte de breack, pareil au mien. Il était arrêté. Çà et là une douzaine d'hommes, par groupes de trois ou de quatre. De loin, ils paraissaient tout noirs. Marthe, qui a de bons yeux, s'écria :

– C'est curieux : ~~On dirait que~~ je vois deux gendarmes....

Jean voulut plaisanter :

– Ce n'est pas trop tôt.....

Mais sa mère fronça le sourcil ; il rougit et se tut.

A ce moment trois hommes sortirent du bois, où est enfoncé la Jassine ; et, après un bref conciliabule, ils prirent le chemin de Théotimé. Les deux gendarmes leur avaient emboîté le pas.

Le vieil Alibert apparut. Il venait du côté de la route. En arrivant, il dit :

– On a assassiné Clodius. C'est le facteur qui l'a trouvé.

Le facteur était en effet passé vers six heures ; il avait une lettre pour Clodius. Le fait valait la peine d'être signalé. Aussi s'était-il arrêté chez Fafaille pour le ~~lui dire~~ mettre au courant, et on lui avait offert le café chaud.

– Où l'a-t-il trouvé ? demandai-je.

– Juste devant sa porte. Il tenait encore son fusil.

Le vieil Alibert ne paraissait pas très ému. Je lui dis :

– Vous en revenez ?

– Non. C'est Fafaille qui m'a raconté l'histoire. Le facteur est reparti en courant, un quart d'heure après, pour avertir le maire. La justice est là.

– Elle est tôt arrivée, ~~dis-je~~ remarquai-je. Il est neuf heures.

Le vieil Alibert hocha la tête, mais ne répondit rien.

— Les voilà qui viennent chez nous, s'écria Marthe.

Les cinq hommes se trouvaient maintenant non loin de Théotime. Je dis :

— Je vais les recevoir. On aura, peut-être, besoin de vous. Restez par là.

Et je les quittai.

Comme le vieil Alibert, je n'étais guère ému. Ces cinq petits bonshommes noirs qu'on voyait, de loin, marcher péniblement dans les terres, ne me semblaient pas vrais. Ils étaient si peu faits pour traverser ce paysage. Quant à l'assassinat de Clodius, on n'y pouvait pas croire. Car Clodius, depuis six mois, avait perdu toutes les apparences de sa réalité humaine. Ses manifestations avaient pris à nos yeux un caractère si étrange qu'elles ne semblaient pas le fait d'un homme, et d'ailleurs depuis quelque temps on ne le voyait plus. Il était devenu une sorte d'idée du mal ; et, si l'on éprouvait sa malfaisance, lui, demeurait insaisissable. Ses projets nous restaient toujours mystérieux, ses démarches cachées, et l'on n'assurait plus que des signes lointains de sa présence : un coup de feu dans les bois, vers la nuit, un appel lointain lancé à ses bêtes, ou bien une fumée qui montait tout à coup d'une ravine solitaire ..... Pour nous, Clodius n'avait plus de corps....

J'arrivai à Théotime un peu après les visiteurs. Je les trouvai dans la cour, à regarder en l'air, pendant qu'un gendarme frappait à la porte. Je les saluai. Seuls les gendarmes répondirent. Un petit homme gras, qui avait largement dépassé la cinquantaine (il était tout blanc) me dit sans préambule :

— On a assassiné quelqu'un près de chez vous. Vous allez nous dire ce que vous savez.

Ce petit homme était vêtu d'un veston noir et d'un pantalon rayé. Il portait des bottines vernies. Je fus étonné de le voir si bien habillé, le matin, à la campagne. Car sa tenue, quoique sévère, montrait une certaine élégance. Le veste et le pantalon sortaient de l'armoire ; ils avaient le plis. Je me dis : « C'est le juge d'instruction. Il n'a pas l'air aimable. »

Il se méprit sur mon expression d'étonnement, car il s'écria :

— Cela a l'air de vous surprendre. Tout de même, vous n'allez pas me faire croire que vous ignorez cet assassinat, on l'a commis à deux pas de votre porte !... Quelle heure est-il ? ... Neuf heures ? ... A neuf heures, ne rien savoir ! ~~quand on a commis le crime a minuit~~ ? ... A d'autres, mon ami, à d'autres !...

Je pensai : « S'il se trompe déjà si lourdement, l'assassin peut courir... » Le petit homme ne me troublait pas. Je lui dis :

— Il est en effet à peu près neuf heures... ~~[illegible]~~ Mais je suis entièrement à votre service ....

Je poussai la porte et les fis entrer. Mon indifférence choqua le petit juge, qui regarda l'un de ses acolytes. Celui-ci, qui portait une serviette sous le bras, me parut être le greffier. Il avait des lognons et un chapeau de paille. Tous s'assirent devant la table, sauf les gendarmes, dont l'un se posta devant la porte et l'autre au pied de l'escalier. Il existe cependant une troisième issue (celle qui mène aux caves), mais ils ne la remarquèrent pas.

Une fois installé, le juge prit la parole :

— Admettons que vous ne sachiez rien — c'est parfait. Cependant on voisine à la campagne. Il n'y a pas tellement de maisons dans ce quartier ...

Je compris sa pensée.

— Mais non, lui dis-je, on ne voisine pas toujours à la campagne. D'ailleurs je suis brouillé avec mon cousin Cladius.

Il s'épanouit.

— Et voilà ! on finit toujours par apprendre quelque chose !

Le greffier sourit discrètement et ouvrit aussitôt sa serviette. Impossible de se méprendre sur les intentions de ces gens : ils ne pouvaient pas les cacher, tellement ils se sentaient aisés de posséder déjà une opinion toute faite. Certes, elle ne m'était pas favorable. Cependant j'y prenais du plaisir, parce qu'ils se trompaient et qu'ils étaient contents.

Le troisième personnage, lui, ne disait rien. Il me regardait. J'avais beau me savoir sans reproche, je n'aimais point ce regard. Sans doute n'avait-il pas fixé beaucoup d'innocents dans la vie. J'évitais de le rencontrer ; il devait s'en apercevoir car il ne bougeait pas. Il partait d'un œil lourd, et à peu près inexpressif mais il me pesait.

Le juge tapota sur la table et m'apprit bien des choses :

— Une balle au cœur, vous comprenez ?..... En ce moment, le docteur est en train de la lui extraire ..... Ce Clodius tenait un fusil à la main .... Lui aussi a tiré ..... Deux coups de feu !.... Et vous n'avez rien entendu ?.....

Je secouai la tête ~~Je fis signe que non~~ :

Il fit semblant de réfléchir :

— En somme, une espèce de duel ..... Pourquoi pas après tout ?.... Car on n'a rien volé ..... Pas ça !..... D'ailleurs, des voleurs pour attaquer cet autre, où en trouverait-on ?..... Il faut évidemment chercher ailleurs ..... Seule une haine personnelle, peut-être ..... Ce Clodius, à ce que l'on m'a dit, n'était pas très commode ..... Un mauvais voisin ..... ~~[illegible]~~ Vous devez en savoir quelque chose, n'est-ce pas ?....

Pour ne pas interrompre son monologue, je fis signe que oui. Il ne put s'empêcher d'en marquer quelque déception ; car il devint nerveux, et me demanda à brûle-pourpoint :

— Ne vous a-t-il pas déjà attaqué, ~~[illegible]~~, une fois ?..... On me l'a raconté, il me semble.....

Le personnage muet ouvrit la bouche :

— Il porte une cicatrice à la tête, dit-il.

Je avoue que je sentis un choc au cœur.

Par bonheur la porte s'ouvrit, et le médecin entra. Il avait extrait la balle. ~~[illegible]~~ Une balle de revolver, petit calibre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

31

Malgré la vue de cette balle (à peine plus grosse qu'un pois) je n'arrivais pas à me faire une image concrète de l'assassinat de Clodius ; j'y croyais à peine. Cependant ces trois hommes noirs, ce médecin (venu de la ville), leurs prétentions à vouloir créer cette affaire, me prouvaient bien que je ne flottais pas dans les nuages. Je me surpris à murmurer :

— Je dois rêver, sans doute. Tout ceci n'est pas raisonnable....

Le juge et le greffier échangèrent aussitôt un petit signe d'intelligence qui signifiait à peu près : je vous l'avais bien dit .... Et ils me regardaient avec une sorte d'admiration affectueuse, comme si, détenteur d'un secret qui leur restait encore inaccessible, j'eusse été véritablement un homme à part, un homme dont ils attendaient je ne sais quelle marque de sympathie. Je n'avais en effet ~~qu'un geste à faire~~, qu'un mot à dire pour leur conférer une puissance souveraine. Tout au fond de moi je pensais : « Évidemment, si cela était possible, il ne faudrait pas les décevoir. Ils m'en voudraient à mort.... » Cependant mon silence leur paraissait tellement significatif qu'ils avaient la patience d'attendre. Ils ne me pressaient plus de question. A leur idée l'aveu allait sortir, malgré moi, de ma bouche. Mais moi, pendant ce temps, je faisais une étrange découverte : je venais de me rappeler le colporteur. Je l'avais vraiment oublié. Puis tout à coup, il m'était revenu à l'esprit quand j'avais murmuré : « Je dois rêver, sans doute. » Le mot attira la figure. Cependant je croyais si peu à la mort de Clodius que je ne fais pas tout d'abord un rapprochement net entre ce meurtre et l'apparition de mon hôte nocturne. Après tout, me disais-je, je peux bien leur parler de cet homme. Il doit être loin maintenant. Et au train dont ils marchent, il fera encore du chemin avant qu'ils le rattrapent.... » Car je ne tenais pas à le voir prendre. Cela peut sembler monstrueux ; pourtant je ne puis m'en dédire ; mais, par plus que le voyageur de la nuit, ce drame et ce jeu dangereux ne me paraissaient tout à fait réels.

Cet état d'esprit anormal (que ne pouvaient imaginer mes interlocuteurs) me donnait une telle aisance et m'inspirait des réponses tellement imprévues que j'échappais sans difficulté à leurs attaques. Ces attaques d'ailleurs ne pouvaient que sembler puériles à un homme assez sûr de son innocence pour ne pas croire aux paroles qu'il entendait. Car je me disais que

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

moi seul au monde aurais pu tuer Clodius. ~~Et~~ Je savais bien que je ne l'avais pas tué. De là à penser qu'il ~~ne pouvait pas être~~ n'était pas mort, la distance était ~~petite~~ courte. Je ne voyais donc pas pourquoi ~~je ne présenterais pas à ces figures malveillantes~~ je me priverais du plaisir de tirer de son ombre et de faire entrer dans le drame, pour la confusion de mon petit juge, la figure du colporteur.

— Tout en faisant ces réflexions, j'apercevais, à travers un brouillard, le visage gras et rasé ~~du juge~~ du magistrat. ~~[illegible]~~ Il me souriait avec bienveillance.

— Je sais quelque chose, lui dis-je.

Il plissa les yeux, les baissa sur ses mains, qu'il croisa, et attendit doucement l'avenir inévitable.

— Un colporteur est passé ici, vers minuit. Je lui ai donné l'hospitalité dans la grange.

Je vis qu'il ~~[illegible]~~ sursautait

— Comment? un colporteur?

Brusquement, il était devenu ~~[illegible]~~ rouge de colère. Le greffier ~~[illegible]~~ baissa les épaules; ~~mais~~ les gendarmes se rapprochèrent, involontairement.

— Un colporteur? un colporteur? criait le juge. C'est impossible. Nous ne sommes plus au temps des colporteurs!..... Il y a des ~~[illegible]~~ mercenaires dans tous les villages..... De quoi vivraient-ils, vos colporteurs?.... Et puis ~~on~~ un colporteur ne voyage pas à cette heure. A cette heure, il dort. ~~Il n'y a pas de colporteurs~~ ~~On dort~~ Il se leva de sa chaise et me tourna le dos.

Alors le personnage taciturne ouvrit encore la bouche. Et dit:

— On pourrait voir la grange.

— La grange? ricana le juge. Si ça vous amuse!.... On étouffe ici. Je vais prendre l'air.

Il sortit dans la cour. Le greffier le suivit. Et tous les deux descendirent vers la source.

Les gendarmes avaient repris leur poste.

— Nous allons? me demanda le policier, d'un air assez aimable.

Je fis signe que j'étais à ses ordres; et je passai devant.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Nous traversâmes lentement la cour et, après avoir contourné la bergerie, nous arrivâmes devant l'échelle de la grange.

— C'est là, dis-je. On peut monter.

L'homme s'arrêta cependant au pied de l'échelle. Il ne paraissait pas pressé de visiter la grange. Il me demanda doucement :

— Maintenant que nous sommes seuls, pouvez-vous un peu me le prendre, votre colporteur ?....

— Mal, répondis-je. Il faisait très sombre. Il m'a paru grand, osseux.

— En effet, il y a des colporteurs qui sont grands et osseux, murmure-t-il.

Il réfléchit, puis il reprit de son ton confidentiel :

— A moi, vous pouvez me le dire : est-ce que vous n'avez pas trouvé un peu bizarre, une pareille visite en pleine nuit ?...

Ce ton (de familiarité complice), ces questions, cette voix (paisible), commençaient à me donner un ~~[illegible]~~ lourd malaise. Je fis un geste vague. Il n'insista pas :

— Et à propos, où étiez-vous, quand il est venu ?

— Je dormais dehors. Il y a un hamac près de la source....

— Voyez-vous, me confia-t-il, si vous dites cela au juge, il ne vous croira pas facilement ; et peut-être il aura quelque excuse. Cependant, à mon sens, ce n'est pas impossible.... Allons voir tout de même le grenier.

— Je crains, lui fis-je remarquer, qu'il ne soit vide.

— Naturellement. Mais sait-on jamais ? — Voulez-vous me montrer le chemin.

Il me suivit pesamment sur l'échelle.

Dans le grenier il faisait très chaud. Il ôta son chapeau noir et s'épongea le front en soupirant.

La paille montait jusqu'aux tuiles. Toutefois vers le fond, à gauche, on avait aussi une espèce de lit.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

L'homme y alla.

— On a pu dormir là, dit-il, j'en conviens. Mais, voyez-vous, Monsieur (il était très poli) tant que nous n'aurons pas remené le dormeur, en chair et en os, vous resterez sur la sellette. M. Gassard a son idée sur vous....

— J'en suis aperçu, lui répondis-je.

— D'ailleurs M. Gassard a toujours son idée. Grâce à ce don il trouve immédiatement un ~~coupable~~ prévenu... Il ne lui reste plus alors qu'à tirer des aveux.... question de patience, de tact.... Moi, j'ai d'autres goûts, un autre système. Je préfère qu'on ne trouve personne, d'abord.... J'aime chercher : c'est mon faible.... Ainsi je serais désolé que vous soyez coupable.... Vous êtes bien de mon avis?.... Tout serait fini aussitôt;... Alors, à quoi bon?....

— Mais vous trouvez toujours? lui demandai-je.

— Souvent. Pas toujours.

— Et dans ce cas?

— Hé bien, dans ce cas, j'ai eu le plaisir de chercher. Cela fait un peu travailler la tête; car tout est là, Monsieur : la tête!....

Et il se frappait le front.

— D'ailleurs je n'aime pas arrêter. Je me débrouille toujours pour laisser ce soin aux gendarmes. Il y en a deux en bas. C'est leur métier. Un pénible métier, il faut en convenir. Ces gens-là ont du mérite. On les paye si mal!...

Il soupire derechef; mais tout en soupirant il furetait.

— Et le ballot? demanda-t-il. Comment diable était-il le ballot de votre homme?

— Ma foi, je n'ai point vu de ballot. Et cela m'a même étonné.....

— Evidemment!.... J'étais presque certain que votre colporteur n'avait pas de ballot.... De là à en conclure....

— Il s'arrête. A en conclure, quoi? lui demandai-je.

— .... Qu'il est encore ici, parbleu! Un vrai colporteur, cela s'en va tranquillement à l'aube.... Tandis qu'un autre....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il parcourut d'un regard l'immense grenier.

— Que de place, murmure-t-il ! Et il n'y a pas que ce grenier....

Il désigna une porte.

— J'habite là, lui dis-je.

— Hé bien, visitons, visitons..... puisqu'il le faut.....

Il essaya d'ouvrir, mais la porte résiste à son effort.

— C'est fermé à clef ?

— Non, il n'y a qu'un verrou ; mais il ne tient pas....

Je passai devant et poussai. Le verrou céda et un gros plâtras tomba sur le sol.

— Tiens, pensai-je, qui a remis la gâche ?

On se souvient qu'elle était déjà tombée ; et que j'avais négligé de réparer ce petit dégât.

Je ramassai la gâche par terre.

Le policier s'empêtra dans la tenture des colombes. Si je le tirai.

— Ma foi, grogna-t-il, du moment que cette porte était fermée au verrou, c'est que personne n'est passé par là....

Il restait sur le seuil. Mais il s'avisa que je tenais la gâche.

— Mauvaise fermeture, dit-il. Ça a cédé tout de suite..... Voyons....

Je lui passai la gâche. Il se mit à l'examiner.

Moi, je tournais les yeux vers l'autre porte, celle qui, au bout de la pièce, s'ouvre sur l'escalier qui descend à travers toute la maison.

A gauche, dans le mur, il y a trois lucarnes ; et sous les lucarnes, deux grandes armoires de chêne. Elles sont séparées l'une de l'autre tout au plus par un demi-mètre d'intervalle.

La lumière d'une lucarne tombait d'en haut sur cet étroit espace et projetait une ombre sur le sol.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

D'abord je n'y prêtai pas attention ; puis elle me frappa. C'était une ombre étrange : la déformation d'une longue tête. Il me semble qu'elle venait de bouger. Je crus que j'avais un vertige et je fis deux pas en avant, uniquement pour m'assurer que je tenais debout....

.... Je faillis crier : entre les deux armoires, raide, plaqué contre le mur, se dressait un homme. Un homme très grand, fort, avec des yeux pâles ; de grands yeux qui me regardaient. Les bras collés au corps, d'une immobilité de pierre, il semblait ne pas respirer. Il plantait ses yeux dans les miens. Pas des yeux implorants ; ~~[illegible]~~ mais des yeux durs dans une figure brutale, volontaire ; des yeux cruels, impérieux. Ils me disaient : « Pas un mot. Tais-toi. Passe. » Avec une expression de haine qui acheva de me glacer le cœur....

Derrière moi le policier se mit à dire :

— Cette gâche ne tenait pas..... On a donc pu pousser la porte, la refermer, puis remettre ceci en place, et le verrou dedans..... Ainsi on passe du grenier dans cette pièce et de cette pièce dans la maison. Car (si j'ai bien fait mes calculs) cette porte, là-bas, au fond, donne sur votre escalier. C'est un excellent itinéraire..... Et vous l'avez échappé belle..... Car vous risquiez gros à dormir ici... Mais, par bonheur, il faisait chaud ; et vous avez préféré aller dans le hamac.....

Je dus faire un effort extraordinaire pour détacher mes yeux de l'homme et me retourner vers le policier.

— Vous voilà bien pâle, remarque-t-il. Ce que je vous ai raconté vous a ému ?

Je ne pus pas répondre.

— Le fait est, ajoute-t-il avec une indifférence brutale, que ça aurait fait deux cousins sur le carreau, Clodius et vous.

Il me tendit la gâche.

— Reprenez-la. Maintenant, moi aussi, j'ai mon idée.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Voulez-vous le connaître ? ... Rien de plus simple ....

Ce Clodis, on nous l'a ~~tué~~ abattu pas méprise ... Voyons ! cela saute aux yeux ! ... Il s'est trouvé là, avec son fusil, sur le chemin de l'autre ... C'était un fou ... Il a payé ..... Reste à savoir, dès lors, quel était l'homme qu'on voulait tuer .....

Il releva la tête et me fixa.

— ~~Pensez-vous~~ Pensez-vous à quelqu'un ? lui dis-je ....

Il me fit un signe bizarre, comme pour m'imposer le silence.

— Entendez-vous ? On dirait que quelqu'un respire ? ...

Il allait traverser la pièce, lorsqu'~~arriva~~ éclata la voix du juge. Une voix aiguë, irritée, qui venait du pied de l'échelle. ~~Le juge~~, Le juge criait :

— Par ici ! Par ici ! Redescendez ! Il faut en finir ! Allons ! M. Rambout, assez d'histoires ! Revenez ~~par ici~~ près de moi ! Le notaire vient d'arriver. Pensons un peu aux affaires sérieuses ! ... Il est temps ! ...

— Je m'appelle en effet Rambout, me dit le policier. Et, sans même hausser les épaules, il repassa dans le grenier, et ~~et~~ Nous redescendîmes par l'échelle.

En bas, avec le juge et le greffier, il y avait le notaire Me Gazan, le vieil Alibert, le docteur et le maire.

Me Gazan me sera le maire. Le maire ~~était gêné~~ aussi, mais sans beaucoup de chaleur. Quant au vieil Alibert, il quitta le groupe et vint se placer à côté de moi.

Pour les huit, sans parler, nous nous dirigeâmes lentement vers le Yassine où le notaire nous ~~[illegible]~~ avait pris de le suivre.

— J'ai le testament de Clodis ~~Alibert~~ ~~avant~~ nous dit-il dit — et une lettre d'instructions m'enjoignant de la lire en présence de Me Pascal et de son fermier Alibert, le jour même de son décès.

Il apportait le testament de Clodius. ~~et une lettre d'instructions lui enjoignant de l'ouvrir et de le lire, le jour même de son décès, en présence de son cousin, Pascal Dérivat, et de~~

Une lettre d'instructions lui enjoignant de l'ouvrir, le jour même du décès. ~~en présence de moi, Pascal Dérivat, son cousin, et d'Albert le vieux de Théotimé~~

« En présence de mon cousin, écrivait Clodius, et d'Anselme Alibert, fermier de Théotimé »

Il apportait le testament de Clodius. Une lettre d'instructions ~~olographe~~ lui enjoignant de l'ouvrir, à la Jassine le jour même du décès, ~~à la Jassine~~

« En présence de mon cousin, Pascal Dérivat de Sancergues, écrivait Clodius, et d'Anselme Alibert, fermier de Théotimé, ~~devant moi, corps, chez moi, de quelque façon que je meure.~~

C'est ma volonté. » Nous allions à la Jassine ~~à la troupe~~ ~~à la troupe~~

Le juge avait pris la tête, en compagnie de M. Gazan ; et il parlait. M. Gazan ne doutait pas ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ le juge, il se parlait [illegible] par l'intérêt. Derrière venaient le greffier et le maire, flanqués du médecin. Le greffier battait entre deux mottes ; et il avait mis un grand mouchoir à ~~[illegible]~~ sur son canotier, pour protéger sa nuque du soleil. Car le soleil flambait et la terre ~~Alibert~~ était déjà chaude. Alibert marchait ~~sans rien~~ dire à côté de moi. M. Rambout suivait, à vingt pas en arrière, tout seul, et de temps à autre, il donnait ~~un petit coup de pied~~ aux cailloux du champ. ~~On avait oublié les gendarmes à Théotimé~~

un petit coup ~~du bout de son soulier~~ de pied, ~~mais~~ pour le [illegible]

Il apportait le testament de Clodius. Une lettre d'instructions impératives lui enjoignait d'ouvrir le testament, le jour même du décès, à ~~La Yassine~~.

« En présence de mon cousin Pascal Dérivat de Sancergues, j'invite Clodius, et d'Anselme Albert, fermier de Théotime; et ~~de~~, devant mon corps, dans ma maison ..... »

Nous allions donc à La Yassine.

Le juge avait pris la tête du groupe, en compagnie de Me Gazan. Il parlait et gesticulait. Me Gazan ne disait rien; mais comme il était grand, il se penchait pour mieux entendre. Derrière eux venaient le greffier et le maire, flanqués du médecin. Tous les dix pas, le greffier butait contre une motte. Il protégeait sa nuque du soleil, il avait mis un grand mouchoir sous la visière de sa casquette. Albert marchait à côté de moi. M. Rambaut suivait à vingt pas en arrière, tout seul. De temps à autre, il donnait un coup de pied, pour se distraire, et il sifflotait entre ses dents.

A part le juge, personne ne parlait. On avait oublié les gendarmes à Théotime.

Nous fûmes accueillis à La Yassine par le garde-champêtre et une dizaine de personnes; des gens du village, qui étaient montés jusque là, par curiosité. Mais pas un voisin : ni Genevet, ni Farfaille. Le garde défendait la porte. Il découvrit la tête en me voyant.

– Le corps est en bas, dit le juge.

On entra dans la maison, qui était sombre, humide. Par les volets mi-clos il n'arrivait qu'une faible lumière verte. Les murs exhalaient une odeur de moisissure.

Ils avaient allongé le corps de Clodius sur ~~une~~ table. Il était nu jusqu'à la ceinture, le médecin ne s'étant pas rhabillé après avoir extrait la balle. A côté, on voyait encore une chemise sale, qui portait une grande plaque de sang caillé. Il y avait si peu de jour dans cette pièce que rien n'y semblait tout à fait réel : le corps surtout. J'étais au pied, et de là je ne voyais pas la figure, renversée en arrière sur la table. Je n'en apercevais, dans cette pénombre verdâtre, que un peu de barbe grise, ~~et~~ broussailleuse, et aussi les deux narines.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je trouvai cette vue si pénible que je m'écartai un peu. Le juge, qui surprit mon mouvement, eut un petit sourire et leva le menton d'un air entendu.

Mr Gazan s'assit devant un guéridon que M. Rambout, toujours obligeant, avait approché. Il tira une grosse enveloppe de sa poche et la plaça devant lui.

— Allons-y, ordonne le juge. Tout le monde est là.

Mr Gazan retira ses lunettes, souffla dessus, les essuya, les remit sur son nez, croisa les mains sur l'enveloppe, et dit :

— C'est Clodius, ici présent, qui va parler. Avant d'ouvrir le ~~testament~~ j'aimerais qu'on couvrît le corps du testataire. Ce serait plus décent, il me semble, ~~[illegible]~~

Le juge souleva légèrement les bras, comme pour dire : « Si telle est votre idée, » mais il acquiesça. M. Rambout sortit à point de l'ombre pour placer une vieille veste sur la poitrine de Clodius. Comme les manches pendaient de chaque côté de la table, il y revint, et les arrangea avec soin le long du corps. Puis il alla s'appuyer contre le mur, et regarda la plafond. On entendait voler une grosse mouche qui cherchait à entrer ~~[illegible]~~ ; ~~mais~~ ~~[illegible]~~ dans la pièce par l'étroite fente des volets. Mais elle n'y arrivait pas ; et son bourdonnement têtu emplissait le silence.

Mr Gazan glissa son canif sous l'enveloppe ~~[illegible]~~ ~~avec son canif~~, en tira ~~déploya~~ une grande feuille ~~[illegible]~~ : , la déploya soigneusement, posa sa main dessus, regarda tout le monde, puis, ayant pris son temps, il lut :

« Ceci est mon testament à moi. Ma volonté.

Je l'ai fait.

C'est moi avec toute ma connaissance. Nicolas-Juste Clodius, âgé de cinquante huit ans, propriétaire. Toute La Jassine m'appartient, 110 hectares, comme sur le cadastre. J'ai les titres. Il y a du tout : des prés, des vignes, des bois, ...»

Me Gazan s'arrêta, parcourut des yeux quelques lignes, fronça légèrement le sourcil, fit un petit effort de respiration et reprit :

« ... Mais pas de femme, pas d'enfant. Quasiment personne au monde, ou tout comme. Car il me reste bien un parent, mon voisin. Mais c'est un mauvais parent, un sale bougre : il n'est pas d'ici, Pascal Derivat, ni à Sancergues...»

Me Gazan, ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ regarda l'assistance furtivement. Tout le monde baissait les yeux, même le juge.

« ... Ni à Sancergues, répéta le notaire ...»

Puis il continua :

« On se déteste, on s'est battu. Mais il a une qualité : il connaît la terre. Il y a dix ans que je le vois pratiquer. Il le connaît bien ; et il a de bons métayers, les Alibert ....»

Le notaire s'épongea le front. Il respirait mieux ; d'une voix plus forte il reprit :

« J'ai eu beau me creuser la cervelle, il n'y avait que ça à faire. Je lui lègue tout ; et je n'en suis pas fâché. Avec eux je suis bien tranquille : on ne va pas me faire des parcelles. On me gardera tout entier. Je les connais bien. Ils sont, comme moi, des empiéteurs. Moi, j'ai bien arrondi : en vingt-cinq ans, soixante trois hectares, voilà ce que j'ai ajouté à ma maison ; et j'ai tout fait tomber autour de moi, sauf lui, Pascal et l'héritier. ~~[illegible]~~ ....»

Le notaire tourna la feuille :

« Maintenant je suis mort ; et je sais qu'il est là, devant moi, qui m'écoute et il n'a pas que du plaisir ....»

J'écoutais en effet, ~~mais~~ j'étais de pierre. Je ne voyais plus personne pas même le mort.

Le notaire éleva la voix, malgré lui :

« Cousin, ~~[illegible]~~ de mon vivant tu ne m'as rien lâché. Maintenant je suis mort et j'ai su attendre mon heure. Nous y sommes ....

« Ce n'est pas toi qui me prends ~~Thea~~ Jassine. C'est moi qui te prends Thestine. Ma terre a attiré ta terre. Elle te tient maintenant, puisque je te lègue tout, mais tu feras ma volonté.

A une condition pourtant : au milieu du chemin je veux qu'on m'enterre, chez moi, touchant la maison, comme ça, vous me verrez tous les jours ; et il y aura un maître. Les bêtes passeront sur moi, ~~et~~ ça me caroleria un peu du reste.

Les Alibert creuseront le trou. La caisse est prête. Vous le trouverez dans le grains. Je l'ai fabriquée moi-même à ma mesure, il y a six mois. Elle est quasiment ~~[illegible]~~ neuve.

Si cette clause n'est pas acceptée, le testament ne vaut plus rien. Je déshérite. On se débrouillera. Mais je suis bien tranquille ?)

~~[illegible]~~. »

Suivait la date, la signature, et un bref codicille concernant les obsèques. Quoique catholique de naissance, Clodius exigeait qu'on l'enterrât suivant le rite de la religion réformée. « Ainsi, disait-il, le pasteur vous fera un beau discours sur mes vertus. Ici c'est le continuer. ~~et [illegible] quelqu'un vous~~

Quand la lecture fut finie, le notaire me dit :

— M. Derivat, vous avez jusqu'à ~~ce soir~~ demain matin, dix heures, pour dire oui ou non. En attendant je vous apposerai les scellés.

Et il se leva.

—

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un moment il resta ~~immobile~~, debout.

Moi je ne disais rien. Je regardais le mort et je n'arrivais pas à croire que de cette chose immobile, un tel testament fut sorti. Ce paquet raide, sourd, muet, me semblait insignifiant. Car (c'est affreux à avouer, peut-être, mais je l'avoue) ce mort désormais, pour moi, n'avait plus de sens. Je voyais bien un corps, un corps mal habillé, avec des spontalons souillés de terre, mais pas davantage. Et ce corps était là, inutile, passé. Pourquoi étions-nous réunis autour de cette table? Et que faisait cet objet dur au milieu de ces huit personnes, tièdes, vivantes? Des ces hommes diversement émus? Car une émotion extraordinaire serrait l'âme de chacun de nous. Mais ce n'était pas le spectacle de cette forme vidée qui nous troublait dans toute notre profondeur. Cette forme, on la regardait sans la comprendre. Car Clodius l'avait quittée, et sur la table on n'avait étendu qu'un objet inhumain. Il n'y avait plus de mort dans la pièce. Dans la pièce il y avait Clodius, et il était vivant. On venait d'entendre sa voix, dure, ironique, mais mâle et d'une sorte de grandeur qui nous dominait, même moi, qui l'avais haï, et qui savais pourtant ce que peut inspirer un cœur sauvage. Du mien, une sorte d'amour ~~[illegible]~~ aussi farouche portait vers lui, et je me disais, tout en moi, avec un orgueil ~~[illegible]~~ chaud et sombre, que c'était mon sang qui venait de parler.

Tous les autres (sauf Alibert dont je sentais l'épaule) m'importaient peu. Je regardai le juge durement. Il était écrasé, le juge. Car le testament proclamait que tout cela n'était point affaire de justice, mais passion de la terre; et qu'il devait quitter les lieux, lui, le citadin, arrivé en intrus ignorant, à la fin d'un drame où désormais tout avait été dit par Clodius. Il ne s'agissait pas en effet de trouver un coupable, mais bien de savoir, avant le lendemain matin, à dix heures, si La Jassine et Theotime formeraient désormais un seul tènement dans les mains du dernier héritier ~~d'une race encore forte~~ de la race.

38

Vivant, Clodius s'était montré farouchement vindicatif ; mort, il ne réclamait pas de vengeance. Il voulait simplement qu'on nous laissât tout seuls, lui et moi, le plus tôt possible, afin de voir si j'étais vraiment capable de porter sur mes épaules le poids moral de la succession qu'il m'offrait.

Ce poids était pire qu'il n'avait pu l'imaginer dans sa malice ; car l'homme qui l'avait tué était chez moi ; je le savais puisque je l'avais vu ; et je ne l'avais pas encore dénoncé.

Cet homme, un moment effacé de ma mémoire, je venais de le retrouver, en moi, profond, caché à tous ; et son apparition me bouleversait l'esprit. Il ne rêvait pas. Il existait. ....

Une voix m'interpella :

— M. Derivat, vous êtes libre ....

Je pus tout de même dire quelque chose :

— Et le mort, est-ce qu'on va le laisser seul ?

M. Rambout me répondit :

— Soyez sans inquiétude, je m'occuperai de tout. Cette nuit, je le veillerai .....

Suivi de Clodius, je passai devant le juge. Il évita de me regarder en face. Mr Gazan me dit :

— Faut-il avertir le pasteur ? Vous avez entendu le codicille ? ....

— Il faut l'avertir, répondis-je. C'est une volonté.

Je sortis en compagnie du vieil Alibert. Le maire s'éloigna du côté de la route, tout seul, car le notaire était resté dans la maison avec le juge.

Nous prîmes à travers champ pour gagner Théotime.

Françoise nous attendait à la limite. Elle nous dit :

— On vous espère à la métairie. C'est midi sonné.

~~— Vous partagerez notre repas. Venez chez nous. Comme j'hésitai, elle ajouta :~~

TJVP

— Et les gendarmes, lui demandai-je.

— Ils ont déjà mangé. Je les ai mis dehors et puis j'ai fermé la maison.

Nous la suivîmes.

Pendant le repos, on ne parla guère ; et les femmes, pourtant curieuses de nature, ne demandèrent même pas comment on avait tué Clodius.

Tout le monde mangea beaucoup, car on avait faim, et on sentait un grand besoin de nourriture.

Avec le vieil Alibert nous réglâmes les travaux de l'après-midi et du lendemain, à supposer qu'on pût travailler.

Vers deux heures un gendarme vint me chercher de la part du juge, qui avait décidé de siéger en plein air, à la source où, de sa propre autorité, il avait fait porter une table et des chaises. M. Rambout n'était pas avec lui, ce qui me contraria un peu. Je le réclamai, pour avoir le plaisir de indisposer le juge. Il me répondit sèchement que M. Rambout, n'ayant rien à faire, s'était consacré à la surveillance de La Jassine, où il avait relevé de sa faction le garde-champêtre. Après quoi il commença un interminable interrogatoire et je lui répondis de mon mieux. Mais, en lui, un ressort s'était brisé. Il n'avait plus sa verve du matin ; on eût dit qu'il avait perdu toute cette confiance en lui-même qui le rendait si agressif et peut-être, après tout, fort dangereux. Probablement se sentait-il à peu près inutile ; mais comme il devait se piquer de remplir ses fonctions avec beaucoup de conscience, il continua à m'interroger, tandis que son greffier moins sensible mettait le plus grand soin à transcrire mes réponses.

Ce long dialogue me fit du bien, car il me prit assez d'attention pour me distraire de mes angoisses. C'était une sorte de jeu où je savais bien que j'allais gagner le dernier coup ; mais je m'y appliquais bonnement un peu par politesse, un peu pour le faire durer, longtemps possible. Je réussis à le mener jusqu'à la tombée de la nuit. Alors le juge visiblement épuisé se retira vers La Jassine, où nous le vîmes s'embarquer sur le break du maire, qui partit au pas.

Jean et Françoise rôdaient non loin de Théotime. Quand le juge et tous ses acolytes se furent éloignés, ils se rapprochèrent prudemment. Je leur dis :

– Ce soir, vous m'invitez, ~~encore~~, n'est-ce pas ?

J'avais peur de rentrer tout seul à Théotime.

Nous soupâmes en silence ; mais et tous paraissaient attendre quelque chose.

Au milieu du repos, je me décidai :

– Vous connaissez le testament, sans doute, Marthe ?

– ~~Marthe, vous connaissez, sans doute, le testament~~ ? . . . .

Marthe me répondit que toute la famille le connaissait. Alibert leur en avait parlé dans le courant de l'après-midi. ①

– Dans ce cas on va le régler, ce soir. ② Il faut que je décide : C'est oui ou non. Mais je ne veux rien faire sans vous consulter. ~~Êtes-vous d'accord~~ ?

Alibert dit : Mais il vaut mieux aller chez vous.

– On est d'accord, M. Pascal. ~~Mais on ira cela chez vous, tout à l'heure~~ pour dictes. C'est plus convenable.

~~Je n'osai refuser la proposition d'Alibert.~~ L'idée n'était que trop juste ; pourtant j'aurais payé gros pour qu'on restât à la métairie ~~chez eux~~ indécrotes.

A neuf heures Nous partîmes ~~quittâmes tous les cinq~~ ~~[illegible]~~ ~~la métairie~~. Il faisait très noir. Les deux femmes avaient pris les devants pour allumer la lampe. Je marchais entre les deux hommes, le vieil Alibert à ma droite, son fils Jean à ma gauche. Malgré l'obscurité nous avions pris par le plus court, à travers champs, et tous les trois nous connaissions si bien notre terre que nous posions le pied sur les mottes noires, sans jamais broncher. ~~Il faisait toujours très chaud~~ L'air ~~était chaud~~.

~~Je sentais l'odeur de Alibert. Leur peau cuite, mais saine et savonnée, exhalait une odeur de soleil et d'argile ; qui passait à travers leurs ~~[illegible]~~ et leur grosse chemise de laine, et c'était une bonne odeur d'homme, ~~mâle~~ ~~[illegible]~~ ~~et on devinait~~ ~~[illegible]~~ ~~une odeur mâle~~. des hommes vraiment mâles,~~

8.11.41 cher ami, je ne puis mettre le délai d'une heure entre votre lettre et ma

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En arrivant nous trouvâmes deux lampes allumées.

Je priai tout le monde de s'asseoir. Alibert et son fils prirent des chaises, mais les deux femmes restèrent debout. Marthe dit :

— ~~J'ai failli ... ...~~ Tout à l'heure, j'ai entendu du bruit, en haut, du côté des granges. Pourtant c'est moi ce soir qui ai mis à la porte les gendarmes ; et j'avais fermé à clef.

— Tu es allée voir ? demanda Jean.

— Naturellement ~~mais j'ai rien trouvé~~ ... mais je n'ai rien trouvé ....

— Ce sera un rat ....

Jean avait dit cela timidement ; mais personne n'ajouta un mot. Pendant un bon moment tout le monde garda le silence. Françoise était en train de moudre du café ; et l'on entendait l'eau qui chantait légèrement dans la bouilloire. [Le vieil Alibert avait posé sa main sur le bord de la table, près de la lampe. Une main calme, laborieuse. Le soleil et le maniement de la terre en avaient cuit et durci la peau. Je la connaissais bien. Cependant je ne l'avais jamais aussi bien vue : c'était une main qui me faisait confiance. Rien qu'à la façon familière dont elle prenait le bord de la table, cette confiance parlait.

Moi je ne pouvais pas ouvrir la bouche ; je mourais de honte. Car cette main m'avertissait de ce qu'Alibert allait me dire et je pensais :

« En ce moment l'assassin de Clodius est sur notre tête, dans la maison, et je sais bien ce qu'ils attendent, tous. Ils veulent que je dise : oui, je ne peux pas. »

Tous cependant respectaient mon silence. Ils sont patients et ils ne doutaient pas de mon courage ; mais ils voyaient que j'avais mon cœur sombre, et que je n'arrivais pas facilement à m'en détacher. Qu'imaginaient-ils ? Je l'ignore. Peut-être à leur façon austère, respectaient-ils mon embarras au point de ne pas en chercher les raisons. Il leur suffisait d'être là, pour pouvoir me répondre quand je m'adresserais à eux ; leur rôle, pensaient-ils sans doute, ne devait commencer, qu'à partir du moment où je les mettrais en cause. Et je ne savais que trop déjà, comment alors ils me parleraient.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

241

Pour moi, je ne trouvais rien à leur dire parce que j'écoutais. J'écoutais, avec une appréhension violente d'entendre un pas dans les hauts de la maison, le pas de cet inconnu qui avait tué mon cousin. La fièvre me mangeait la peau, mais ma lucidité devenait terrible. J'arrivais à me voir moi-même, et je n'étais plus un homme, un homme libre, un homme peut-être ombrageux, dur, mais tout de même un homme; j'étais un héritier. Car j'héritais: j'héritais de cent dix hectares: des bois, des prés, des vignes. J'héritais du mas, le plus gros du quartier après Théstime; j'héritais du nom, Le Jossin, et de l'âme du nom, sa sauvagerie; il n'y avait personne d'autre. L'héritier, le seul, c'était bel et bien moi; Clodius m'avait tout légué, même son corps; et pourtant je cachais dans ma maison l'homme qui l'avait assassiné. J'étais le complice du meurtre; et j'allais prendre, grâce au meurtre, de mes mains, mes encore chaudes de haine contre Clodius, pourtant le sang de mon sang, cette grande étendue de terres, chargée d'arbres, fraîche de sources, dans toute sa puissance d'été.... Non, je ne pouvais pas....

Et cependant les Alibert, les yeux baissés, attendaient patiemment. Ils étaient sûrs de ma réponse. Pour eux déjà j'avais dit: oui. Je me taisais, parce que les maîtres ont le droit de se taire aussi longtemps qu'il leur plaît et qu'ils aiment se taire. Mais qu'avais-je besoin de parler, puisque mon devoir s'imposait clairement aux yeux de tous?

Je finis par me secouer: Je dis:

— Il y a d'abord Théstime....

D'abord personne ne bouge, ni ne souffle mot.

J'eus l'impression d'avoir commis une maladresse. ~~Mais que les Alibert pensent~~ ~~Concevoir le moindre doute~~ ~~sur la portée de mes paroles~~ cependant mes paroles ~~démontraient peut-être une hérédité déplacée~~ ~~qui incombait à l'homme~~ ~~et la charge de la bonne de cet héritage.~~

Puis ~~Ca~~ Le vieil Alibert prit la parole. ~~Il me dit~~:

— M. Pascal, vous avez raison: il y a Théstime, mais il y a Clodius aussi. On s'est bien battu contre Clodius et je ne regrette rien, car il était méchant; mais il n'avait pas peur et il nous estimait bien. Il vient de la

TIVP

le prouver tantôt ; et tout de même, M. Pascal, ça a dû vous faire plaisir.
J'avoue que moi, sauf respect pour le mort, j'ai été content. On ne se doit plus rien ; et du moment que vous acceptez....

Je fis un geste ; il n'en tint pas compte.

— .... on l'enterrera honnêtement, selon son vouloir, à la place qu'il s'est choisie. C'est un bon choix, et je ne suis pas fâché qu'il reste là, avec nous. Il verra comment on travaille son bien ; et après tout, s'il est encore capable de se rendre compte, il sera peut-être un peu vexé. C'est toujours ça... Je sais bien que toute sa terre n'est pas bonne ; mais il y a des coins (je les connais) qui ne paient pas de mine, des coins tendres sous la croûte ; il suffira de les gratter, M. Pascal : ils n'attendent que la vie. Dans ce pays je ne connais guère de terres qui se reposent à l'amitié ; et celle-ci, foi d'Albert, M. Pascal, en trois ans de courage, on peut vous la faire chanter....

Il reprit haleine.

Tous l'écoutaient les yeux mi-clos, lourds, massifs, et secrètement fiers. De sa vie il n'avait tant parlé devant les siens.

— Jean va se marier, un de ces jours, continua-t-il, ~~[illegible]~~ avec une grande force paternelle ; et le plus tôt ce sera le mieux. Il prendra La Jassine. Ce n'est pas une maison bien avenante, j'en conviens. Mais Jean est sérieux ; Et on blanchira tout à la chaux, ~~[illegible]~~ toutes les pièces ; puis on fera brûler du soufre....

Ici Martha et moi, on continuera à ~~[illegible]~~ conduire le métairie, et François nous aidera, en attendant. Il vous suffira, si vous le voulez bien, M. Pascal, de nous donner un petit coup de main en plus, les jours de presse. Ce ne sera pas de refus .... ~~[illegible]~~ Vous avez la main ~~[illegible]~~ capable....

Martha ~~[illegible]~~ versa le café. Personne ne se regardait. Je me tus un moment, puis je dis ~~[illegible]~~ dans les tasses,

— Ça va.

Et je posai ma main, sans la voilà sur le bord de la table, comme Albert.

Marthe nous versa le café.

On le but sans rien dire. Quand on l'eut fini, le vieil Alibert se leva :

— Maintenant on vous laisse. Il faut être seul pour décider.

Et ils s'en allèrent.

Je les accompagnai jusqu'à la porte. Au moment de sortir, Françoise (elle était la dernière) se retourna ; et elle me sourit tristement.

Puis je restai seul.

Je fis quelques pas dans la salle, puis je m'arrêtai au pied de l'escalier. Il régnait un silence pur dans la maison. En moi aussi.

Je connaissais le devoir qui m'attendait immédiatement et je me trouvais si lucide que je me demandai si vraiment ~~[illegible]~~ j'avais peur. Car cette lucidité était telle qu'elle ne laissait pas en moi une parcelle libre. Pourtant ~~[illegible]~~ j'avais peur.

Je savais que l'homme était resté dans le grenier, ou dans les granges, qu'il était fort, armé, qu'il avait déjà tué mon cousin. Mais tout cela ne m'effrayait pas. L'absurde, lui poser la première question, voilà ce qui glaçait mon courage. J'avais peur de la conversation inévitable que j'allais avoir avec lui.

Maintenant je me rappelais : tel que je l'avais aperçu dans le grenier aux plantes, il était habillé de lerun, ~~[illegible]~~ avec une ~~[illegible]~~ certaine élégance. C'était un homme de la ville, et non pas un vagabond, un colporteur. M. Rambout avait deviné juste. Or il avait tué Clodius, à Vouzinit, dans le quartier le plus désert du territoire, et où, depuis dix ans, peut-être, on n'avait pas vu d'autres hommes que les Alibert, les Farfouille, les Genevet. Jamais un citadin. Sa présence, sa figure, son crime, tout de lui demeurait inexplicable, et j'appréhendais l'explication.

Bibl. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Car j'y avais droit. Du moment où, obéissant à la muette injonction, je ne l'avais pas dénoncé (pourquoi ? je n'osais me le demander encore) j'avais acquis sur lui ce droit, que je payais en prenant une part du crime ; ce crime, dont ainsi j'étais devenu le complice, sans en connaître la raison, et qui menaçait de m'entraîner jusqu'à sa fatale issue.

Je me disais : « L'autre fois, tu as cru avoir tué Clodius, et tu as souffert trois jours d'angoisses terribles. Clodius cependant n'était pas mort. Aujourd'hui Clodius est mort, l'assassin est là, tu le caches, et tu n'éprouves rien de ce malaise. Ton cœur est sûr. Cependant, si tu caches le meurtrier, est-ce par une obscure gratitude de ce qu'il t'avait, à ton insu, délivré de ton implacable ennemi ? Non. Tu ressens maintenant pour Clodius comme une farouche amitié. Clodius, c'est toi, en plus sauvage. Alors que me veux-tu ? »

Cette idée de vengeance ne m'était pas désagréable. Mais une autre idée, étrange, puissante m'immobilisait : « Ce matin, tu lui as fait étrangement une promesse, en le délivrant de ton hôte de nuit. Jusqu'à nouvel ordre, l'assassin de Clodius est ton hôte. »

Le mot d'hôte me troubla. Je pensai : « Il n'a pas mangé depuis hier. Il doit avoir faim ..... »

Brusquement je quittai le pied de l'escalier, j'allai vers la resserre, je pris du pain, un fromage, une bouteille, et je montai au second étage sans hésiter.

Avant d'entrer je regardai sous la porte et je vis qu'il n'y avait pas de lumière dans le grenier. J'y pénétrai. L'obscurité était complète; mais je connaissais si bien les lieux que j'atteignis facilement la table où j'allumai la lampe.

Je savais que l'homme était dans la pièce et qu'il m'avait entendu monter. Maintenant il devait me regarder tandis que je déposais le pain et la bouteille à côté de la lampe.

Je dis:

— Vous devez avoir faim depuis hier. On vous avait oublié.

Et je tournai la tête.

Je le vis, étendu sur mon lit, au fond. Une de ses grandes jambes pendait. Il me regardait en effet, sans parler. J'ajoutai:

— Je n'ai que du vin, du pain et du fromage.

Il se souleva péniblement à force de bras, en traînant sa jambe droite, allongée sur le lit.

Il dit:

— Je me lèverai tout de même. Approchez-vous.

J'obéis. Il passa son bras autour de mon cou et il se dressa sur une seule jambe.

— J'ai reçu le coup dans le mollet, fit-il. [illegible]; et [illegible] cela me gêne [illegible] droit.

Nous allâmes jusqu'à la table. Il s'assit et je lui poussai une chaise, où il étendit sa jambe [illegible] blessée.

Moi j'étais debout.

— Je vous parlerai, lui dis-je.

Il se coupa une grande tranche de pain, prit du fromage et commença à manger en silence.

TS VP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

J'allai à mon placard où je pris de la gaze, des ciseaux, un flacon d'alcool.

L'homme mangeait toujours, un peu brutalement, par grandes bouches car il avait faim, malgré la fièvre ; mais il ne levait pas les yeux de son pain.

Je posai les médicaments sur la table et je m'agenouillai pour retrousser le bas du pantalon. L'étoffe, à cause du sang coagulé était collée contre ~~l'étoffe~~ la chair ; et je dus tirer. L'homme ne broncha pas. Il me dit :

— J'ai voulu me bander la jambe avec mon mouchoir ; mais je ne l'ai plus retrouvé, j'ai dû le perdre. ~~[illegible]~~

Je lavai soigneusement la blessure ; elle n'était pas très profonde ; et aucune artère n'avait été lésée. Dans trois jours, il pourrait marcher ~~[illegible]~~ en boitant ~~[illegible]~~ un peu.

Je le lui dis :

~~[illegible]~~

— Vous n'avez pas reçu de gloire. (c'est une chance) ; mais une seule chevrotine. Elle est grosse, d'ailleurs. La voici.

Je l'avais retirée avec mon canif. ~~[illegible]~~ Il n'avait point paru s'en apercevoir. Il ne la regarda même pas ; il mangeait toujours. Je lui bandai le mollet et rebaissai le pantalon. Il but un grand verre de vin, reposa le verre sur la table, et me dit :

— Comment vous appelez-vous ?

J'étais toujours agenouillé, et je tenais encore sa jambe dans mes doigts ~~[illegible]~~. Une ~~[illegible]~~ brusque colère me saisit ; et je fus près d'un si farouche désir de le renverser que j'eus peur de mes mains.

— Pourvu que je n'aie pas très serré, me dis-je.

Je retirai mes mains et je les étendis toutes deux devant moi pour les regarder. [illegible]

L'homme s'en aperçut et me demanda avec un certain étonnement :

- Que diable faites vous là ?

Mais il ne remarqua pas mon trouble. Je me relevai, repris mes ustensiles et allai les replacer dans le placard. Cela me permit de retrouver quelque sang-froid.

Une obscure méfiance m'envahissait. Je revins vers l'homme et je lui parlai :

- Demain, vous déjeunerez tard. Je ne pourrai pas monter avant l'après-midi, à cause de l'enterrement....

- Ah ! oui, murmura-t-il, [illegible], l'enterrement....

- Il est mort sur le coup, repris-je. Une balle au cœur.

Il soupira, s'humecta les lèvres et allongea son grand bras sur la table.

- Il faisait nuit comme dans un four, remarqua-t-il.

Je me tus un moment, puis je lui demandai :

- C'est lui qui a tiré le premier, n'est-ce pas ?

- Oui. Il m'accusait pour un voleur. Qu'était-ce ?

- Mon cousin.

Il se borna à dire : « Tiens ? » d'une voix légère. Puis, au bout d'un moment, il ajouta :

- Je me suis perdu dans les bois. Je venais de la gare.

- En plein jour, lui dis-je, vous ne vous serez pas perdu.

Son regard se leva sur moi ; puis il baissa les yeux et sa figure devint très sombre.

Moi, je gardais le silence. Il finit par me demander :

- Est-ce qu'ils cherchent encore ?

- Je crois que c'est fini. Le juge s'en ira, je pense, après les obsèques demain soir. Il est à boire.

- Et l'autre ?

- L'autre, il ne cherche pas.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le 31 Janvier 41

Cher ami

Nous comptions aller à Casa demain pour le vernissage de Rion. Mais Rion n'est pas arrivé et j'ai la grippe. Alors nous renvoyons le voyage à Jeudi et Edm. Le grand nous accompagnera. Je tiens en effet beaucoup à voir l'exposition de Rion. Il y a si longtemps que je n'ai rien vu de lui. Peut-être, si nous trouvons une chambre d'hôtel, arriverons-nous Mercredi après-midi et nous en profiterons pour faire quelques courses.

J'avoue que cela m'ébranle un peu ; ~~et je pense le pas.~~ ~~Comme j'aurai tout le milieu, je suis~~ Mais ~~à la campagne on~~ ~~je n'essayai pas~~ n'est ~~de triangles~~ mais à la campagne, on n'est pas amis ; on dit mais si on l'est, on a une curiosité lente. ~~On se dit : je vais bien savoir, et on fait, sans but, ce qu'il faut pas cela, mais sans se presser.~~

~~Et~~ On est frappé par un incident annuel ; ~~et on cherche à suivre,~~ et on ~~se dit qu'on~~ ~~mais on cherche sans se presser.~~

Qu'il suivrait ~~quelque~~ un ~~incident~~ annuel, on cherche à suivre, mais on ne fait pas ~~tout de suite~~ tout de suite en campagne ; ~~et~~ ~~et~~ On prend son temps, comme pour tout ce qu'il fait

— Que fait-il alors ?

— Il attend.

La figure de l'homme se plissa et il me regarda de nouveau ; mais en dessous. Il me voyait mal, parce que je me tenais dans l'ombre.

Il s'enfonça alors dans un long ~~[illegible]~~ silence.

Je pensais : Pourquoi ne s'étonne-t-il pas que je ne l'aie point dénoncé ? Et comment se fait-il que je ne m'en étonne pas, moi-même ? Cela me semble-t-il si naturel que je n'éprouve aucune envie d'en chercher la raison ? Aurai-je donc agi sous l'effet de sa volonté ? ..... Mais je me connais trop pour croire que je pouvais subir à ce point, et en de telles conjonctures, une ~~[illegible]~~ influence d'homme. Il me semblait plutôt qu'une force plus grande et que lui et que moi m'avait obscurément imposé une conduite.

~~Nous étions seuls~~ : « Qu'y a-t-il, ici, de plus grand que nous deux, me demandais-je, avec une sourde inquiétude, mais je ne voyais rien. Nous étions seuls.

~~Pourtant je sentais quelque chose ; mais je n'aurais pas ~~[illegible]~~ situé. Cela était en moi, sur moi, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, et tout autour de moi ; ~~comme~~ tel un fluide mental épandu et puissant, une matière d'âme où j'étais pris, comme on est pris dans une masse d'air lourde et chaude qui vous enveloppe et ~~[illegible]~~ vous monte à la gorge où elle nourrit votre souffle.~~

Pourtant j'éprouvais un malaise, indéfinissable.

C'était une sorte d'oppression mentale, mais qui m'affectait aussi physiquement. Cela pesait sur moi, en moi, sans que je puisse situer ~~ni~~ le lieu d'émission, ni le point de contact avec moi-même, de cette puissance obscure.

L'homme me tira de mes réflexions. Je l'entendis parler.

— Qui hérite ? demanda-t-il.

Cette question inattendue me fit brusquement battre le cœur.

— Moi, répondis-je. J'étais le seul parent.

Il fencha sa vie dans l'ombre et réfléchit. Je regardais son poing. Il l'avait posé sur la table et lentement, à son insu, il le serrait. Les muscles et les os se mirent à saillir, ~~puis la main se détendit et resta immobile sur la table~~ jusqu'à un paroxysme de violence qui dénotait un farouche débat intérieur. Très peu à peu le poing se détendit, les grands muscles rentrèrent et la main élargie resta immobile sur la table.

~~Tai~~ Il me dit :

— Il faudra que je reste encore, ici, deux ou trois jours, jusqu'à ce que je puisse marcher.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je ne répondis rien. Il ajouta :

— Tout cela est fâcheux....

Mais si bas, qu'il devait se parler à lui-même.

~~[illegible]~~. Désormais la situation était telle que j'étais enchaîné à lui, du moins jusqu'à son départ. Je n'arrivais guère à comprendre comment les événements avaient pris ce tour ; mais je les acceptais. ~~[illegible]~~ Une idée m'obsédait pourtant : savoir qui il était, et ce qu'il ~~était~~ venu faire, chez nous, en pleine nuit, pour son malheur et celui de Clodius.

Les questions me brûlaient la langue ; mais toutes les fois que je voulais parler, un bizarre sentiment de méfiance me fermait la bouche. Un sentiment inexplicable, mais fort ; un choc venu du cœur à la gorge, et qui aussitôt étouffait ma parole. ~~Et~~ J'avais l'impression inexplicable d'un danger latent. Il aurait suffi d'un seul mot pour le déchaîner.

Ce danger, je l'avais déjà flairé quand il m'avait si brutalement demandé mon nom ; et je ne avais rien répondu. Sa question intempestive m'avait mis sur mes gardes et je m'étais promis alors de ne point satisfaire la curiosité de cet homme qui, lui-même, gardait si jalousement un terrible anonymat.

TSVP

Il interrompit ma pensée :

— Votre maison, dit-il, m'a tout l'air d'être vaste. Vous vivez seul ?

Il ne me regardait pas.

— Voyez-vous, lui répondis-je, il vaut mieux de toutes façons, pour cette nuit, que vous pensiez que je suis seul. Vous n'en dormiez que mieux. Toutefois s'il vous arrivait d'entendre quelqu'un dans l'escalier, je crois que agiriez sagement en passant dans la grange. Vous en connaissez la porte, puisque vous l'avez ouverte, ce matin, pour venir ici.

Il se dressa.

— Aidez-moi, je vous prie. et je lui dis :

Je m'approchai ~~[illegible]~~ ~~et je lui dis~~ ~~[illegible]~~

— Il vous ~~[illegible]~~ suffira de vous appuyer ~~[illegible]~~ sur mon épaule. Votre blessure n'est pas si grave ! ....

Il me répondit doucement :

— C'est vrai ; mais elle me fait encore souffrir.

Il était bien plus grand que moi, et certainement d'une force peu commune. Sa main ~~[illegible]~~ touche à peine mon épaule, et il arriva jusqu'au lit assez facilement.

— Vous aviez raison, me dit-il. Vos soins m'ont soulagé.

Il sourit ~~[illegible]~~ ~~et~~ la sourire mettant une trouble. ~~[illegible]~~ Il se formait ~~[illegible]~~ non pas sur son visage, mais seulement au fond de ses yeux ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~,

Leur bleu ordinairement dur, s'assombrissait et devenait d'une douceur inquiétante.

Il murmura avec un certain embarras :

– Puis-je savoir .....

Mais il n'osa pas aller plus loin : j'étais muet. Peu après je me retirai, en emportant la lampe et je le laissai dans le noir, seul.

Arrivé dans la grande salle, j'éteignis et sortis dans la cour.

L'immobilité, le poids, la chaleur de la nuit

En bas, j'éteignis la lampe, puis je quittai la maison pour aller à la Jasmine.

Je n'avais aucun dessein ; mais le désir de revoir la Jasmine, cette nuit-là, me tourmentait. Par ailleurs j'estimais cette démarche nécessaire après la substitution avec les Aliberti et l'entrevue dans le jardin. Je n'oubliais pas qu'il me fallait prendre une décision, à l'aube ; car j'avais fixé cette heure. Jusque-là je ne pouvais que veiller ; et il me semblait que cette veille, je devais la passer avec le corps de Chadeis. Je n'appréhendais pas la présence de son cadavre. Pourtant le moment m'était toujours pénible, mais comme j'avais dit rien de lui, à mon sens, n'habitait plus dans cette dépouille.

Le cœur cependant me battait, quand j'aperçus, de loin, sur le bois, une petite lumière. Elle annonçait l'existence de la maison. Cette maison, que j'avais vue toujours éteinte, s'était éclairée cette nuit-là pour qu'il y eut un point dans les ténèbres.

L'immobilité, le poids, l'épaississement de la nuit cernaient la campagne. Pourtant, de temps à autre, un grillon chantait, dans les guérets brûlés

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je m'approchai de la maison. La lumière ~~venait~~ sortait d'une fenêtre ~~entrouverte~~, au rez-de-chaussée. (A travers les volets mi-clos) Elle venait toucher le tronc colossal d'un ~~[illegible]~~ platane.

Je regardai par ~~[illegible]~~ cette fente.

On voyait le corps de Clodius allongé sur la table. On l'avait habillé et sa tête reposait sur un oreiller blanc.

A ses pieds se tenait M. Rambout, assis sur une chaise. D'abord je crus qu'il dormait, tant il paraissait immobile. Une lampe à pétrole ~~[illegible]~~ éclairait pauvrement la pièce. Le verre en était jaune, sale; et la mèche fuilait. L'odeur écœurante du pétrole arrivait jusqu'à moi. Elle dut incommoder M. Rambout qui ~~essaya~~ se leva pour moucher la ~~[illegible]~~ lampe; mais sans succès.

Je m'aperçus alors qu'il tenait un livre à la main. Il le posa sur la commode, s'approcha du cadavre, tira un mouchoir de sa poche et essuya le front du mort, avec précaution. Puis il reprit son livre, retourna à sa chaise, s'assit et redevint immobile. Les mouvements avaient été si doux et son pas si feutré que rien ne s'était détaché du silence. Cette immobilité, ce mort, le peu de lumière, les ombres, ~~[illegible]~~ ne me livraient que l'irréel de cette étrange veillée funèbre. Le sentiment en fut si fort que pendant un moment je ne discernai plus si j'y voyais encore avec mes yeux ou si cette vision ne venait pas d'éclore ~~[illegible]~~ sous un choc hallucinatoire. Une violente émotion me parcourut. Alors que la réalité terrible n'avait pu entamer mon sang-froid, cette fausse hallucination me bouleversait le cœur. Je ne sais combien de temps dura ce trouble, mais quand j'entrai dans la maison, j'avais les tempes encore brûlantes, le gorge sèche, et je n'osais pas avancer.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Au bout du couloir, à droite, la porte de la salle où reposait le corps de Clodius était restée ouverte. On y voyait la lumière de la lampe. Je dus m'arrêter un moment dans ce couloir, et m'appuyer contre le mur; j'avais la figure en sueur. Le mur restait humide, gras; et j'en retirai ma main avec dégoût.

Pas un bruit ne venait de la chambre. La lumière jaune de la lampe ne bougeait pas; mais par bonheur l'odeur du pétrole était si forte que je ne pouvais pas douter de la réalité des objets, encore invisibles, que j'allais voir dans cette pièce mortuaire. Or si les spectres du songe m'épouvantent l'horreur du réel, que je sens cependant avec une singulière violence, presque jamais n'offusque ma raison ni ne trouble mon courage.

C'est pourquoi ma défaillance fut brève, et je glissai, à pas légers, le long du mur, jusqu'à cette porte si calme.

M. Rambout, assis, me tournait le dos. Il ne bougeait pas plus que le mort: il lisait. La clarté de la lampe était si pauvre que je n'arrivais pas à comprendre comment il pouvait lire, et j'eus un moment le soupçon qu'il feignait de le faire; mais j'en fus détrompé, car tout à coup je vis son doigt tourner la page et j'entendis comme un petit soupir. Je franchis le seuil.

M. Rambout ferma son livre, se retourna sur sa chaise, et me regarda:

— Figurez-vous que je vous attendais, me dit-il. Mais vous venez bien tard. Sans doute, on vous aura retenu?.....

Il parlait à voix basse, et il s'en excusa en me montrant le mort, puis il m'offrit une chaise.

— Les veillés sont un peu longues, m'avoua-t-il. Notez que je ne m'ennuie pas..... Je lis.....

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il me tendit son livre, dont le titre me stupéfia : « Les fous et les nuits des oiseaux » par Jacques Delamain. Mon étonnement sembla le ravir, car il me dit avec vivacité :

— J'adore ces petites listes. Et vous ?

— Moi aussi, répondis-je.

Il se renversa sur sa chaise, cligna des yeux, et chuchota :

— Un nid !.. Merveux, un nid !.. qu'y a-t-il de plus beau et de plus touchant au monde ?..... Un nid de pinson, par exemple..... En avez-vous un de nids de pinson ?.....

Il n'écouta pas ma réponse

— Les petits œufs, reposent sur des bris de laine, entremêlés, il y en a toujours quatre ou cinq, bien cachés ~~dans~~ bien au chaud, dans la mousse et dans le duvet.....

Il se tut (pendant un moment). Puis ~~brusquement~~ tout à coup, il sortit de sa rêverie :

— Ah ! grommela-t-il, cette lampe empoisonne l'air de la pièce ! Et tous ces fumerons qui montent de la mèche sale ! Vous les voyez ? Ils vont jusqu'au plafond, puis ils tombent en tourbillonnant sur la figure du mort..... J'ai bien essayé de les enlever avec ~~un~~ mon mouchoir, mais ils collent à la peau, et cela y fait des raies noires, de vilains taches de graisse.....

Il parlait maintenant d'une voix morne.

— J'ai eu beaucoup de peine à trouver une paire de chaussures convenables. Votre voisin était nu-pieds. Du reste il avait l'habitude si j'en juge par les pieds morts. C'est de la corne. Une épine n'y entrerait pas..... Mais tout de même il faut des souliers à un mort..... Ceux-ci (et il les toucha du bout) sont neufs et bien faits..... et il n'y a pas de crêpe dans la maison. J'ai dû les graisser.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Par moments un insecte noir qui volait dans la pièce essayait de se poser sur le visage de Clodius. Alors M. Rambout se levait brusquement et le chassait. Puis il revenait à sa chaise et continuait son discours :

— Personne n'a voulu l'habiller. Les gendarmes ont refusé de me donner un coup de main : ils ne voulaient pas toucher le corps. Alors j'ai failli aller vous chercher ; puis j'ai pensé que ça vous serait trop pénible. J'ai fini par faire sa toilette, ~~[illegible]~~ ; et ça n'a pas été facile, parce qu'il était déjà raide. C'est tout muscle ; et quoique maigre, je puis vous assurer qu'il pèse son poids.....

J'étais horrifié ; mais il ne paraissait pas s'en apercevoir.

— J'ai vérifié la caisse, .. elle ira. Toute en beau chêne ; Il avait même préparé les vis. Je les ai trouvées dans le fond. Elle est là, toute prête, dans la pièce à côté. Je l'ai descendue sur mon dos, après le départ de tout le monde ; et il faisait ~~[illegible]~~ si noir que j'ai failli tomber dans l'escalier. Il n'aurait plus manqué que ça.....

Il se balançait sur sa chaise, l'œil vague, le visage calme.

— Le notaire a trouvé un papier dans le tiroir de la commode ... Il paraît que ça vous concerne .... Il l'apportera demain ... Pour le pasteur, il a fait dire qu'il viendrait enterrer le mort .... Vous le connaissez ce pasteur ?...

— Parfaitement. C'est un ami.

— Une difficile corvée, fit remarquer M. Rambout.

TSVP

— C'est pour cela que le pasteur l'a acceptée, lui répondis-je.

— Et vous pensez qu'il pourra s'en tirer à son honneur?

— J'en suis sûr.

M. Rambout hocha la tête; mais je ne sus pas si c'était ~~en~~ en signe d'incrédulité ou d'admiration.

Il changea de sujet:

— A la gare de Puyloubier, personne n'a débarqué, avant-hier soir. Mais à celle de Peyrecade, on a vu quelqu'un, au train de neuf heures. Le colporteur a été arrêté à Colovard; ~~mais~~ comme il a un bon alibi, ~~il~~ on l'a relâché tout de suite. Ce n'est que justice. Le juge partira demain ~~soir~~ matin, en compagnie de ~~avec~~ son greffier; et les gendarmes rentreront dans leur caserne, après l'enterrement..... Moi, je reste.

Il se leva, s'approcha du corps et se pencha au dessus ~~de la~~ du visage ~~figure~~. ~~et murmura~~ Je l'entendis qui murmurait:

— Il faudrait le mettre en bière, cette nuit.....

Je ne bronchai pas. Je savais ce qu'il allait me demander:

— Voyez-vous, me dit-il, si le juge savait que vous êtes ~~venu~~, il en tirerait toutes sortes de conséquences.....

Et il haussa les épaules.

— Moi, non. C'est pourquoi je vais vous demander un service.

Je n'avais jamais touché ~~au~~ cadavre; ~~j'avais~~ ~~la chair glacée~~. Néanmoins je me levai et je dis à M. Rambout:

— Quand vous voudrez.

50

— Nous transportâmes d'abord le cercueil à côté de la table, ~~et~~ nous le plaçâmes sur deux chaises.

M. Rambout en retira les vis qu'il déposa sur la commode ; et il dressa le couvercle contre le mur.

— Je vous laisse les pieds, me dit-il ; c'est moins lourd, et moins désagréable, pour qui n'a pas l'habitude.

~~Pour ne pas subir un contact qui m'effrayait je pris~~

Je soulevai le corps par les souliers. Ils étaient tellement graissés qu'ils faillirent me glisser de la main. Toutefois j'eus la force de ne pas fermer les yeux. M. Rambout arrangea lui-même le corps avec beaucoup de soin dans la bière, croisa les bras, ~~mit~~ glissa l'oreiller sous la tête. Je le regardais faire, la chair glacée, ~~avec horreur~~.

Quand il eut fini, il me demanda l'heure.

— ~~Quelle heure est-il~~ ?

Il était quatre heures.

— ~~Le jour ne va pas tarder à se lever~~ L'aube n'est pas loin, remarque-t-il. Vous devriez aller ~~faire un petit somme~~ prendre un peu de repos. La journée a été rude. Quand vous serez parti, je visserai moi-même le couvercle. Pour ce travail, on n'a pas besoin d'être deux.

— Je voudrais me laver les mains, lui dis-je.

Il me conduisit à l'évier, dans la cuisine. Il connaissait la maison mieux que moi. Puis il m'accompagna jusqu'à la porte, et resta, un moment, sur le seuil ~~avec la lampe~~, pour m'éclairer. Car il avait emporté la lampe.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Resté seul, il rentra seulement quand je fus hors du bois. Je fis encore quelque pas, au hasard, dans les ténèbres, puis, ne sachant plus où aller, je m'assis, au milieu d'un champ, sur une grosse pierre, pour attendre le lever du jour.

Longtemps je demeurai comme hébété. Rien ne bougeait en moi des pensées et des sentiments que je contiens. Mon immobilité intérieure était telle que seules quelques faibles sensations, incapables d'ailleurs de m'émouvoir, me liaient à la vie. Elles émanaient d'une nuit elle-même immobile. L'étendue des terres incultes, autour de cette pierre où je m'étais assis, pour attendre le matin, gardait le silence. Je ne recevais rien et je ne donnais rien. De ce monde endormi ne se levait parfois qu'un hargneux parfum d'herbe sèche, sans doute détaché d'une touffe épineuse par le rayonnement nocturne de la terre. Ici, terre de houx, de ronces, de chardons aigus. Le néant de ma vie morale s'accordait à l'inanité de la nuit. J'étais mon corps et pas davantage. De moi l'horreur physique avait tout chassé; ~~et du creux de mon être muet, il ne s'élevait pas une vapeur, même maléfique~~. Forme vide, sensible seulement par mon contour charnel à la chaleur nocturne, pas même une vapeur maléfique ne m'habitait. J'étais là pourtant : je veillais dans la campagne solitaire; mais je ne sentais pas ma présence réelle au milieu de ces champs déserts, tellement j'étais séparé de ma vigilance intérieure par ~~[illegible]~~ l'épaisseur de mon insensibilité. Je ne souffrais pas; j'attendais l'aube, non point comme on attend le lever d'un espoir, mais simplement, parce que l'aube vient au bout de la nuit, et que je le savais encore faiblement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

C'est une légère fraîcheur qui d'abord atteignit ma tempe. Sans qu'il se fût levé un souffle d'air, toute la campagne se rafraîchit autour de moi et je sentis tomber un peu d'humidité sur mes ~~bras~~ mains. L'ombre cependant s'étendait encore sur les champs ; mais les quelques étoiles de la nuit étouffés jusqu'alors par la chaleur, avaient pris de l'éclat en s'élevant au dessus de Théotime. Celles qui touchaient aux collines brûlaient vivement sur les crêtes et les plateaux, où dormaient encore les forêts.

Mon apathie se dissipait ; et, sous ce repos accablant où j'avais sombré à la fin de la nuit, recommençaient à circuler les petits courants de ma vie secrète. Déjà je reprenais çà et là, sous ma chair, quelque contact avec les sources de mon âme ; et j'étais étonné de leur fraîcheur.

Sans que je m'en fusse aperçu, l'ombre avait coulé vers l'Ouest, et du sol s'était élevé, pour s'épandre un peu tristement sur la terre, une grisaille pauvre. Cette émanation incolore errait au ras des cailloux, dans le champ inculte où je me trouvais ; et c'est alors seulement que je sentis ma solitude : Autour de moi, des pierres éparses, du gravier, quelques plants rabougris. En moi, une aride lucidité.

Bientôt je vis le bois de La Yassine, Théotime et la métairie ~~[illegible]~~ : La Yassine et son mort veillé par le Rambaut ; Théotime abritant le meurtrier ; la métairie où dormaient les Aliberti. Il n'était plus besoin de réfléchir, de scruter les motifs cachés de ma conduite (j'y arriverai plus tard). Ces trois masses de pierre encore sombres posaient lourdement le problème, à ma volonté. Dans la désolation de cette misérable clarté qui remplit tout le terre, j'étais seul, sans conseil ; et l'humidité du matin, par moments, faisait frissonner mon corps privé de sommeil depuis deux jours.

Je sentais que la décision que j'allais prendre (car l'heure l'approchait) viendrait à moi dans la lumière la plus triste, au milieu du champ le plus pauvre, et devant l'âme la plus lasse que j'eusse connue de ma vie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Une intelligence exacte et morne des choses m'assurait que j'avais maintenant sous les yeux les pires éléments de ma situation. Et je la jugeais affreuse. Cependant je craignais encore plus. Soit méfiance naturelle, soit ironie amère, j'appréhendais comme une menace encore très vague, un danger réservé. Mais je ne cherchai même pas à savoir lequel. Depuis un moment j'avais les yeux fixés sur Théotime.

Car Théotime s'éclairait. Tout alentour la campagne traînait encore dans la médiocrité du petit jour. Mais déjà un peu de lumière se formait sur les tuiles de Théotime, rondes et douces, où se coloraient le lichen et la mousse des toits. Cette lumière impalpable ne semblait point se reflétes sur l'argile cuite des tuiles, mais émanes mystérieusement de leur terre poreuse, en formant des taches rousses. Tout le mas sortait de la nuit. Du côté de La Pont-de-l'Homme, à l'Est, on entendait l'appel vif des premiers oiseaux que touchait la clarté de l'aube, dans les bois, aux crêtes des collines, quelques coulées d'air pur, venues des plateaux odorants, traversaient la campagne, où déjà une petite calandre voletait. La vie familière de mes terres, que je surprenais juste à son éveil avant les travaux, pour la première fois, peut-être, m'apparaissait dans toute sa innocence. Et j'aimais l'innocence de la terre. Ce petit monde dépendait de moi qui dépendais de Théotime. Car le vieux mas devenait grand à mesure que le jour montait. Maintenant on en voyait toute la force : les murs épais, les contreforts, la masse bien assise et, tout autour, l'épaulant depuis le sol dur, les étables, les écuries, les granges, les celliers, les bergeries immenses, groupement grave et presque religieux de bâtisses basses, serrées autour de la demeure humaine où vivait le vieux nom de Théotime.

BU Lettres Nice

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Et ce n'est pas un nom banal ; c'est un nom qui parle ~~[illegible]~~. Il signifie, ~~[illegible]~~ : « Tu m'honoreras comme un dieu. » — Je le savais ; et, moi chétif, assis sur cette pierre, au milieu des guérets, le corps brisé, l'âme seule, j'avais, à moi, ce nom, ce mas, ces terres, et pourtant j'hésitais encore..... La cheminée de Théotimé se mit à fumer doucement.

~~[illegible]~~. Le chien de la métairie aboya. Je vis Abbeil et son fils qui sortaient de leur maison. Ils se dirigèrent vers La Jassine. Ils portaient chacun une bêche sur leur épaule. Un dernier frisson me traversa et ~~[illegible]~~ je me levai.

Quand j'arrivai à Théotimé, je trouvai Marthe qui faisait chauffer mon café. Nous nous saluâmes familièrement. Elle ne me demanda pas d'où je venais, si tôt, mais elle me servit du pain, du lait ~~[illegible]~~, et quelques fruits.

J'avais faim.

Je dis à Marthe :

— Que tout le monde soit à La Jassine avant dix heures.

— Bien, M. Pascal, me dit-elle.

Elle était calme ; on voyait qu'elle avait bien dormi.

Quand elle eut quitté la maison, je passai ~~[illegible]~~ dans une chambre, pour changer de vêtement ; puis je sortis, et j'allai m'asseoir près de la source où j'attendis sans impatience ~~l'heure~~ le moment de me rendre à La Jassine.

Il faisait tout à fait jour et il montait une grande fraîcheur de ~~la source~~. l'eau calme de la source où nageait une carpe solitaire.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je restai longtemps à contempler cette bête tranquille qui évoluait avec aisance sur les fonds sombres où poussent des plantes un peu mystérieuses ; monde sans marin qui se perd dans une ombre glauque où afflue le surgeon invisible de la source. Tantôt elle montait vers moi ; mais, à peine touchée d'un rayon de lumière épandu sous les eaux, elle donnait un coup de queue et s'enfonçait en ondulant dans les profondeurs (où son corps) retenait une tache noire puis s'évanouissait. Il reparaissait bientôt sur une autre rive et je suivais son ascension silencieuse : la gueule ouverte, les yeux ronds et par moments une fugitive lueur sur les nageoires. Les évolutions de ce petit monstre occupaient mon esprit, et je reçois de la source la plus lucide du matin et le sentiment d'un mystère. Dans cette vasque d'argile si profonde, où l'eau naissait sans qu'on sût d'où, et où se reflétaient les colossaux feuillages des arbres tropicaux, nourris de sa substance, l'apparence seule des choses émergeait à mes yeux d'une vie souterraine qui ne laissait filtrer qu'un filet d'eau inaccessible, chétive et pure émanation des nappes lacustres, cachées sous la masse calcaire des plateaux. Bientôt je me perdis dans les replis obscurs de ces infiltrations et je fus attiré si loin de moi par les images indistinctes issues de ce miroir où paissaient des formes indéfinissables que j'eus un moment de bonheur en accord avec l'eau et le calme du matin s'éteindre.

Ce fut en quelque sorte mon sommeil, le repos de ce corps affaibli par les veilles, l'excessive lucidité et les tourments d'une âme trop vigilante. Je m'y lavai tout des souillures nocturnes de l'esprit que des contacts funèbres ; et ce délassement, ce pur plaisir, éveilla dans mes sens un tel amour des choses de la terre que j'en oubliai ses secrètes exigences pour m'abandonner aux promesses des fruits et des feuillages.

Je fus tiré du monde imaginaire par un reflet qui toucha la nappe de la source ; et je vis un être debout qui me regardait du milieu des eaux. Elles gardaient une telle pureté que l'image de cette fille familière ne se déformait pas dans son miroir liquide. Je reconnaissais mon amie Sarah de la métairie

qui était arrivée ~~[illegible]~~ en silence derrière moi et qui attendait ~~[illegible]~~ mon retour de ce voyage chimérique. Je revenais de loin, et sans doute le devinait-elle puisqu'elle se taisait amicalement. Pourtant je ne pouvais pas lui parler de ces souterraines demeures ; mais j'étais heureux que la terre m'eût envoyé à mon retour sur la rive diurne cette fille aux yeux bienveillants qui sentait le blé.

Elle était la figure la plus douce qui put me venir de l'heure inévitable, et je compris qu'on m'attendait là-bas depuis un moment.

Je me retournai :

— Ah ! Françoise, lui dis-je, connais-tu ton bonheur ? ce matin ?

— Mr Pascal, murmure-t-elle, on connaît son bonheur quand on connaît ses peines ; et ~~vos~~ peines sont les nôtres. Nous sommes là.

Je me levai.

— Sais-tu, lui demandai-je, ce que je vais dire tantôt ?

Je lui mis les deux mains sur les épaules et regardai avec attention son beau visage. Elle ne baissa pas les yeux.

— Je le sais, me répondit-elle.

Nous partîmes vers La Yassine, et elle marchait à ma droite, à travers les terres de Clodius.

254

A mesure que je m'approchais de la Massine une obscure émotion se formait en moi ; et plus je m'éloignais de la source plus ce malaise grandissait. Si toute horreur physique, tout souvenir affreux du toucher et de l'odorat étaient portés, une sorte d'angoisse préalable serrait ses nœuds sur ma poitrine où se gonflait la masse de mon cœur dont le sang alourdi circulait mal. Ma décision était prise et je savais parfaitement ce que j'allais répondre ; mais j'appréhendais le choc douloureux de la question et je n'étais pas sûr de pouvoir faire, en homme, et d'une voix intelligible, cette réponse qu'on attendait, devant le cercueil de Clodius. J'évaluais la valeur de mot, du seul mot à dire, et je pensais en bien connaître toutes les conséquences morales et matérielles qui commenceraient à agir dès que je l'aurais prononcé. Pourtant je n'en avais pas peur. Mais je ressentais un danger que je n'aurais pu définir, une brusque révélation, ou bien l'apparition lente, plus tard, d'une figure encore inconnue de nous tous.

On voyait devant la maison une vingtaine de personnes. Le juge se tenait à part avec son greffier. Les autres formaient de petits groupes. Quand j'arrivai tout le monde s'écarta. Françoise elle-même alla rejoindre sa mère, qui se tenait avec les femmes de Genevet et de Farfille et quelques habitants du village, devant les hangars.

Je m'avançai seul sur le chemin. La première chose que je vis ce fut la fosse que les Silibert avaient creusée, non pas tout à fait au milieu de l'allée, mais plutôt sur le bord. J'y jetai un coup d'œil. Elle me parut extraordinairement profonde. On voyait les grands coups de hache sous la terre humide où des racines toutes fraîches pendaient encore, tranchées net. Le fond était bien sec et il y était tombé quelques cailloux.

On avait sorti le cercueil devant la maison, à l'ombre des arbres ; et il reposait sur deux petits tréteaux qu'on avait dû prendre dans le cellier.

De l'autre côté du chemin le notaire parlait à voix basse avec M. Ormel le pasteur. Les deux hommes Silibert, habillés de noir de la tête aux pieds, se tenaient près de la porte, avec le maire. M. Rambut, très à l'écart derrière les groupes, se promenait lentement de long en large. Il avait bien fait les choses ; car c'était certainement lui qui avait déposé sur le cercueil une branche de chêne.

En me voyant, le pasteur et le notaire traversèrent le chemin et vinrent me serrer la main. Ils étaient tous les deux habillés de noir, comme moi.

— Alors vous avez accepté ? demandai-je au pasteur.

— Je n'ai vu, me répondit-il, dans le désir de Clodius que le service de Dieu. C'est mon rôle. Et puis je tenais à me trouver auprès de vous, ce matin.

Il était assez jeune, mais sa large figure vivante, au milieu de tous ces visages fermés, épandait une sorte de lumière qui me réchauffa le cœur. Il émanait de lui une noblesse calme : on sentait qu'une âme lucide était là.

— J'ai demandé à M. Ormel de faire d'abord son office, me dit le notaire. Y voyez-vous quelque inconvénient ?

Je pris regret que non.

Alors le pasteur alla se placer, en face de moi, à la tête du mort.

TVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Moi, je restai tout seul sur le chemin, au pied du cercueil.

Le pasteur prit un livre dans sa poche, l'ouvrit, et lentement il promena son regard sur toute l'assistance. Les hommes se découvrirent.

Alors il lut :

« L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères.

Comme une fleur il germe et il est foulé aux pieds ; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais dans le même état.

Et Vous jugez digne de Vous d'ouvrir les yeux sur lui, et de le faire entrer en jugement avec Vous ?

Qui peut rendre pur celui qui a été conçu dans l'impureté ?

N'est-ce pas Vous seul qui le pouvez ? ....»

Il lisait d'une voix chaude, chantante et qui tout à coup devenait proche, presque familière,

Je le regardais. Jamais je ne l'avais aussi bien vu. Il est vrai qu'un rayon de soleil tombait sur sa figure. Il éclairait son front large, chauve, ses pommettes saillantes et ce nez droit, cette bouche impérieuse et convaincue.

Cependant il disait :

« Pourquoi m'avez-Vous mis en butte à Vos coups, et m'avez-Vous rendu insupportable à moi-même ?

Pourquoi n'enlevez-Vous pas mon péché, et ne me pardonnez-Vous pas mon iniquité ?

Je vais bientôt dormir dans la poussière et quand Vous me chercherez le matin, je ne serai plus ....»

Il s'arrêta.

La matinée était très douce ; et il venait (vers nous) des hauts quartiers de Micolombe ou de La Font-de-l'Homme, par grandes nappes déjà tièdes, les parfums de la lavande et de l'hysope des garrigues que je connais bien.

Le pasteur se taisait. Il regardait les champs, les fermes, les collines qui apparaissaient à travers le feuillage des arbres immenses qui nous couvraient. Son silence dura bien peu, mais il y prit sans doute une telle amitié (car visiblement il aimait ce pays si beau et ces hommes) que ses paroles s'élevèrent naturellement de la mort comme s'il parlait de la vie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

55

« Les voies du Seigneur sont droites, disait-il ; celles de l'homme souvent tortueuses ; mais Dieu les redresse à son bénéfice et au bénéfice de l'homme.

Il ne nous est pas difficile d'apprécier avec justice le désir du défunt, ici présent, qui a demandé notre ministère. Nous ne le louerons pas d'avoir abandonné sa propre église ; mais il la fréquentait peu, semble-t-il. Toutefois nous devons nous réjouir qu'inspiré par un sentiment, peut-être condamnable, de son pauvre cœur, il ait permis, malgré tout, de faire entendre la parole de Dieu sur cette tombe, où il descend si tragiquement. Il lui en sera tenu compte. ... »

Il fit une pause et me regarda avec amitié :

« Je le louerai donc, ici, devant un homme de son sang ; un homme qu'il n'aimait pas. Pourquoi le faire ? .... Mais il le tenait en si haute estime lui et ses serviteurs, que malgré cette inimitié déplorable, il lui a légué son bien le plus cher, son seul bien : la terre. Nous savons tous ici, dans le village, ce qu'est pour nous la terre ; et nous connaissons tous l'amour violent, parfois étrange, que Clodius avait voué à la sienne : Celle-ci ; celle que vous voyez, à travers les arbres, et qui monte jusqu'aux collines ; celle qui soutient la maison ; celle qui va reprendre et ensevelir le corps.

Écoutons la Parole de l'Apôtre, la Parole de Jean :

« Ne nuisez point à la terre ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. »

Clodius n'a pas voulu nuire à la terre. Voilà sa vertu éminente, car il a eu (sa vertu éminente) ; et la terre aujourd'hui est tenue pour de bonnes mains. La réconciliation est faite.

Remercions notre Dieu et prions pour le paix de l'âme. »

Il se tut, ferma les yeux, se recueillit et pria. Les. Leurs ne remuaient point ; mais on sentait en lui le mouvement de la prière quand il eut fini, il se recula un peu et attendit.

TSVP

Le notaire parla ensuite :

— Le moment est venu pour M. Pascal Dérivat de nous faire connaître sa décision. Je pense qu'il est inutile de relire le testament, vous l'avez certainement présent à l'esprit.

Je fis un signe d'assentiment.

Il continua :

— Toutefois, en sus, j'ai trouvé ici, dans un tiroir, un acte de propriété qui n'est pas mentionné dans les dispositions testamentaires. Mais comme vous êtes le seul héritier de votre cousin, il va de soi que, de plein droit, cette possession vous revient.

Je n'arrivais pas à comprendre de quelle possession il pouvait s'agir.

— Voici, expliqua le notaire, en quels termes cet acte est rédigé :

« A M. Nicolas Juste-Clodius de Puyloubiers, il est vendu contre payement de vingt quatre mille cinq cents francs, versés comptant entre nos mains, une propriété sise à Sancergues, et dénommée "La Maison des Métidiers" — »

Le coup porta au cœur. Le notaire lut encore quelques phrases ; mais je ne les entends pas. Ma tête bourdonnait affreusement, et je fermai les yeux pour ne pas tomber.

— Mon Dieu ! pensai-je, c'était donc cela ; j'avais oublié Geneviève....

Le notaire se tut. Le silence me parut incompréhensible. « Pourquoi ne parle-t-il plus ? » me demandai-je.

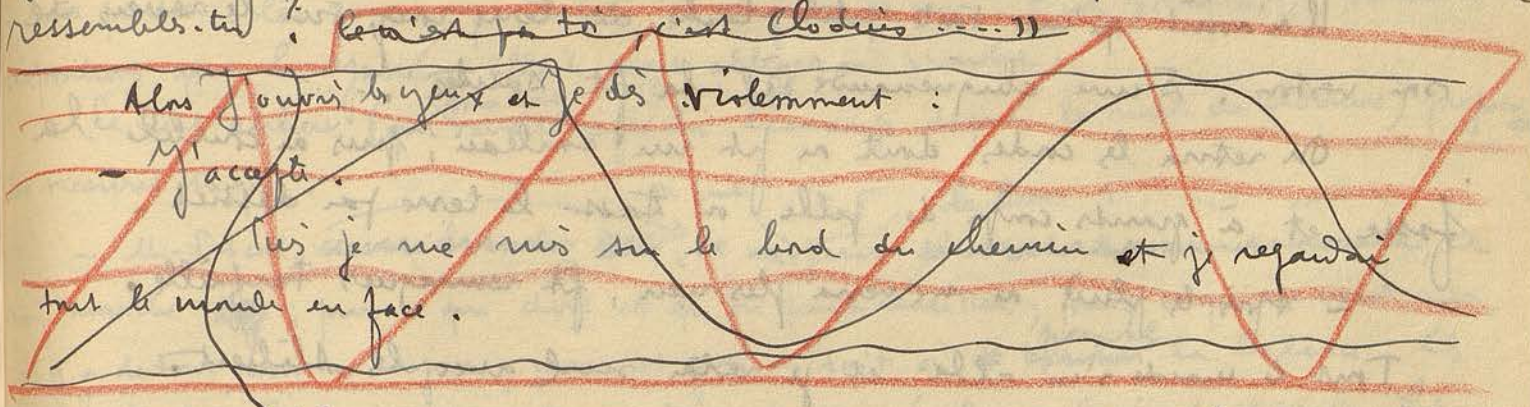
— Sa voix s'éleva de nouveau. Elle venait de très loin. Elle disait :

— M. Dérivat, répondez ; acceptez-vous le legs qui vous est fait ici avec toutes ses charges ?

Je ne savais plus que répondre : Obstinément je gardais les paupières closes, et je me disais : « Tu es seul au milieu du chemin, devant ce cercueil, et certainement tous ces gens te regardent. »

Mais je n'osais pas ouvrir les yeux de peur de les voir.

Tant que j'ai les yeux fermés, il n'existait que moi au monde. Il est vrai que j'existais. J'étais là, en face de moi, tout près, seul ; je me voyais. J'avais une face dure, marquée par les colères sourdes ; et je me disais : « A qui je me ressemble-t-il ? Ce n'est pas toi, c'est Clodius ... »



Alors j'ouvris les yeux et je dis violemment :

— J'accepte.

Puis je me mis sur le bord du chemin et je regardai tout le monde en face.

« Ce visage, ce n'est pas toi ; c'est Clodius ; Clodius vivant ... »

Et la ressemblance était si frappante que je me jetai de côté plus longtemps ; j'ouvris les yeux et je dis :

— Oui,

Puis je me mis sur le bord du chemin, et je m'appuyai contre un arbre.

Le vieil Albert et son fils, suivis de Gervaise et de Farfaille, s'avançaient vers le cercueil. Comme celui-ci n'avait pas d'anses, ils nouèrent deux cordes, une à la tête, l'autre au pied, et portèrent le corps vers la fosse. Tout le monde se rapprocha, sauf le juge et son greffier.

Je me mis entre la fosse et le restant, sur le bord de la fosse. De l'autre côté, M. Rambaut, les mains derrière le dos, regardait. Quand la caisse fut au fond du trou, il demanda :

— Et les cordes, vous n'allez pas les laisser tout de même ?

On n'avait pas pensé au moyen de ramener les cordes.

M. Rambaut s'approcha de Jean qui en tenait une soigneusement roulée à son piquet.

Il lui dit :

— Surtout ne lâche pas.

Et il se laissa glisser dans la fosse avec une extraordinaire agilité.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Là il déplia les cordes. puis, à force de bras, il se hissa jusqu'au bord de la fosse où Farfaille lui tendait la main.

Il n'avait qu'une toute petite tache de terre rouge sur le revers de son veston. D'une chiquenaude il la fit sauter.

On retira les cordes dont on fit un rouleau, puis on combla la fosse et à grands coups de pelle on tassa la terre par dessus.

— Après la pluie on ne verra plus rien, fit remarquer Farfaille.

Tout le monde s'en alla et je restai seul avec les Hibert.

M-Rambaut, qui était allé replacer les cordes dans le hangar vint vers nous et me dit :

— Je compte rester quatre jours dans le pays. Si vous avez besoin de moi, envoyez quelqu'un à l'auberge. Du reste, il se peut bien, si je m'ennuie trop, que je vous fasse une petite visite.

Je l'y engageai. Il nous salua et partit. En passant devant la fosse il souleva son chapeau ; et, quand il fut sur le chemin, il se pencha vers le talus et cueillit des fleurs ; puis il disparut à son tour derrière les haies d'aubépine qui bordent la route quand on monte vers Puylaubiers.

Martha me dit en montrant La Yassine :

— J'ai laissé tout ouvert pour bien aérer. Je remonterai cet après-midi mettre un peu d'ordre, nettoyer les pièces.

J'approuvai. Elle ajouta :

— Vous allez manger avec nous, aujourd'hui. J'ai mis votre couvert.

Nous rentrâmes tous les cinq ensemble à la métairie. Nous marchions lentement à travers les terres, moi, le premier, à côté d'Hibert qui se taisait. Les femmes venaient par derrière et de temps à autre elles échangeaient une parole.

* * *

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Vers la fin du repas je rompis ~~[illegible]~~ le silence. ~~[illegible]~~ ; car les Alibert voyant mon air soucieux, par discrétion me laissaient à mes pensées. Ces pensées, je voulais les éloigner de moi - c'est pourquoi je parlai des dispositions que La Yassine allait nous obliger à prendre.

Le vieil Alibert, (qui sans doute avait réfléchi beaucoup depuis la mort de Clodius) proposa des mesures sages.

— M. Pascal, ~~[illegible]~~, on peut d'abord peser le bien : ~~[illegible]~~, ce qui marche ~~[illegible]~~ ; puis ce qui dort et qu'on peut réveiller ; puis ce qui ne vaut rien. Il y a de tout, comme toujours ; mais en gros on sait où ~~[illegible]~~ penche la balance. Les femmes verront la maison, ça les connaît ; nous, on évaluera la vie des terres. Les maisons sont finies et on a un peu de tranquillité, par bonheur. Après on ouvrira la campagne.

Je tombai d'accord avec lui.

— Mais d'abord, conseilla Marthe, il faut que M. Pascal se repose, un jour ou deux. Nous, pendant ce temps, on commencera.

Je protestai.

Marthe répliqua doucement :

— A votre place, j'irais dormir vingt quatre heures d'une pièce. Vous en avez besoin. On lit sur votre figure.

Ces derniers mots m'épouvantèrent ; mais j'étais si las que, contrairement à ce qu'affirmait Marthe, rien ne passa, je crois, sur mon visage.

Pendant tout le repas j'avais été torturé par deux pensées. Je me répétais sans cesse : « Tu avais oublié Geneviève, et c'est l'assassin que tu caches qui te rend héritier de sa maison. » De voir Geneviève entrer dans ce drame, et de cette horrible façon, m'emplissait d'un amer dégoût. ~~[illegible]~~ Entre temps je me disais : « Quoique tu penses, l'homme est là, maintenant. Il faut lui donner à manger ; tu l'as promis. Mais il ne doit pas y avoir de provisions à La Yassine. Voilà deux jours que tu n'y prends plus tes repas. »

Je ne savais que faire.

TSVP

– Vous avez raison, dis-je à Martha, j'ai dormi un bout de temps ; mais donnez-moi tout de même un quignon de pain, quelques fruits, du fromage. J'aurai peut-être envie de manger, cette nuit, si je m'éveille ; car je m'éveille souvent, la nuit, et alors j'ai faim.....

Ce discours dut lui paraître bizarre, car elle cacha mal son étonnement.

– Bon, bon, répondit-elle.

Et elle me prépara quelques provisions que j'emportai dans un petit panier.

* * *

Le facteur était passé par Théotime en mon absence et avait laissé une lettre ~~recommandée~~ sous la porte. Elle était de Barthélemy. Il disait :

« Pourquoi n'es-tu pas venu, Pascal ? Si je te l'avais demandé, c'est que je le jugeais nécessaire ; et Geneviève s'était un peu apaisée à cette nouvelle. Mais en ne te voyant pas arriver, je n'ai plus su quoi inventer pour la distraire ; et elle a deviné que tu nous avais trouvé de bonnes paroles. Elle en a conçu une inquiétude excessive que rien ne justifie et positivement elle ne vit plus. Tantôt elle suppose que tu avais l'intention vraiment de venir et qu'un événement obscur (mais elle ne précise pas lequel) t'en a empêché ; tantôt au contraire elle raconte d'un air malheureux que tu es bien trop heureux dans ta sauvagière pour en sortir, simplement avec l'intention de nous voir. Les enfants, qu'elle a complètement abandonnés, rôdent autour d'elle, tristement, et font du chagrin. Nous aussi. Si tu veux mon avis, pour moi, tout cela parle. Et quand on a des yeux, c'est pour y voir, et des oreilles, c'est pour entendre. Tu n'es ni aveugle ni sourd ; alors que diable pratiques-tu tout seul dans ton repaire ? Il faut décider, une fois pour toutes.....»

Il y avait encore une page de conseils. Le mot décider (et cela semblait un fait exprès) revenait plusieurs fois. Décide devenait une fonction par excellence. Et j'en pouvais plus car justement j'aurais voulu jouir d'un délai, avoir un temps de répit, et tout de suite. Je touchais de sommeil, j'avais fini des fusées ; ma tête n'était plus qu'un chaos, mon cœur, à force de, ~~de~~ semblait incapable d'une haine, d'un amour ; et sans haine, sans amour, comment éveiller sa volonté ?

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je mis la lettre dans ma poche et pensai :

– Dire que maintenant il faut voir cet homme ....

Je montai tout de même jusqu'au grenier et poussai la porte. Le grenier était vide. Sans doute, en entendant des pas, l'homme, suivant mon conseil, s'était réfugié dans les granges. Je me hâtai de déposer les vivres sur la table et de me retirer. En partant je donnai, aussi discrètement que possible, un tour de clef à la porte ; mais, ayant fait cela, j'eus aussitôt le sentiment d'une lâcheté. Je me dis : « On n'enferme pas un hôte, même un hôte pareil ... » et je rouvris, mais la serrure grinça. Je me retirai dans ma chambre et me jetai sur mon lit où je m'endormis immédiatement.

Je ne m'éveillai qu'à la tombée de la nuit.

Ce n'était pas encore la nuit close. Il errait sur les bords du ciel cette lueur diffuse qui, après la chute du jour, l'été, continue très longtemps à éclairer avec douceur la campagne, où bêtes et gens viennent respirer un peu d'air au seuil de leurs retraites et de leurs habitations. Cette lueur pénétrait jusque sous la voûte des arbres et baignait Théotimie. Une rainette coassait, à la source ; des milliers de grillons faisaient vibrer d'immenses étendues. De temps à autre un chien perdu, très loin, dans quelque mas, lançait un aboiement plaintif, puis se taisait, puis appelait encore. La race des chiens est plaintive, et sa plainte tenace. Pendant un long moment, je fus pris par le plaisir de goûter la douceur d'une nuit si calme, d'une vraie nuit à la campagne ; et j'éprouvais cet étrange sentiment de repos parfait et de bienveillance du corps qui accompagne tous les mouvements du réveil quand on ouvre les yeux à la tombée de la nuit. Ce n'est point l'heure normale du réveil. D'habitude, on arrive, las d'une lourde journée, à la fin du jour ; et de s'y sentir déjà reposé par miracle, étonne et ravit l'être qui s'éveille pour jouir de la vie nocturne.

Un blanc

Mon ravissement fut de courte durée, car mes soucis s'imposèrent bientôt, mais d'abord sans violence. La satisfaction de mon corps délassé de ses fatigues s'étendait encore à mon âme et l'empêchait à tous moments de s'ébranler vers ses peines immenses, à mesure qu'apparaissaient les images menaçantes de mon nouveau destin. Cette quiétude relative laissait reposer ces images dans une clarté suffisante à les bien voir et à les bien juger.

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je me demandai, avec assez de calme, d'abord, pourquoi je n'avais pas dénoncé le meurtrier de Clodius. Peut-être avais-je obéi à un mouvement instinctif : cet homme était mon hôte. Pourtant je n'avais pas eu conscience de céder au choc de cet instinct qui sommeillait en moi, à mon insu. Jusqu'alors je ne m'étais jamais trouvé en sa présence, et il avait fallu une occasion extraordinaire pour le faire surgir inopinément d'une retraite dont j'ignorais, en moi, l'existence cachée. ~~Je n'avais pas eu le temps de réfléchir~~. J'avais agi. Le sens de l'hospitalité l'avait emporté sur le sens moral. L'irruption en avait été si violente que j'avais fait, involontairement, ce que, de sang froid, je n'eusse jamais consenti à faire. Mais l'instinct s'était imposé et avait écarté la réflexion.

J'essaye aujourd'hui d'expliquer par ces raisons le mouvement étrange de ma conduite ; mais, pas plus aujourd'hui qu'alors, elles ne peuvent satisfaire mon esprit.

Cependant les conséquences terribles d'un premier geste irréfléchi m'apparaissaient cruellement. Je pensais : « Tu es maintenant son complice ; il t'a lié, son complice pour un meurtre abhorré, dont tu es devenu le bénéficiaire et qui te vaut d'attirer sur toi des soupçons infamants. Moralement, par les avantages reçus, matériellement, par ces soupçons qui te menacent, tu es placé dans la plus dangereuse situation. De toi, tout maintenant est en péril : la valeur de ton âme, ta liberté. »

Et je me demandais si j'avais perdu mon bon sens, ma sensibilité, mon sang-froid naturels. Je ne le croyais pas, car je me rendais compte que, depuis l'annonce du meurtre, j'avais agi, presque toujours, avec cette lucidité singulière et ce détachement qui, dans les circonstances graves, s'emparent de moi.

« Il faut donc, me disais-je, que j'aie été poussé par une force obscure ; car, après le premier mouvement fatal, je n'ai pas eu un mouvement contraire. Le jeu, le refus, le remords ne m'ont pas, une seule fois, conseillé de livrer l'assassin.

Et je cherchais la nature de cette force dont la pression continuait à me menacer.

Je m'efforçais de raisonner

259 « Lorsque j'ai découvert cette homme, qu'ai-je éprouvé ? — Un saisissement : la surprise qu'il ne fût pas tel que je l'imaginais : un colporteur. J'ai douté aussitôt du meurtre ; il me paraissait impossible. Ou bien, pensai-je, cet homme n'a pas tué Clodius, ou bien il l'a tué pour une raison inexplicable. Crime absurde à tel point que j'y flairais un mystère, et par conséquent un danger plus terrible encore, peut-être, que l'assassinat de Clodius. Cet assassinat n'était-il pas accidentel ? J'inclinais à le croire. Mais alors avec quel dessein cet homme, ignorant du pays, était-il arrivé, en pleine nuit, ~~dans~~ sur les Basses-Terres ~~quartier sauvage~~ ? Il n'y pouvait ~~[illegible]~~ chercher Farfaille, Genevet, Aliberti ? seuls habitants (sauf Clodius) de ce ~~[illegible]~~ quartier sauvage. Sauf Clodius, et moi. Car moi aussi, après tout, je pouvais entrer ~~[illegible]~~ dans son jeu terrible. Mais pourquoi m'eût-il recherché ? Je n'arrivais pas à le comprendre. ~~[illegible]~~ Cet homme, qui était armé (et par conséquent prêt au meurtre), ne pouvait pas en vouloir à ma vie ; car, sauf Clodius, je ne me connaissais pas un seul ennemi au monde.....

~~[illegible]~~ Cependant une obscure inquiétude m'agitait. Je devinais ~~dans~~ chez cet hôte inconnu une inexplicable malveillance, qui ne cherchait qu'une occasion propice pour se préciser, prendre corps et se déchaîner, dans cette maison encore calme. Cette occasion ~~[illegible]~~, il fallait éviter de la lui offrir. La moindre question pouvait le faire naître. J'étais bien décidé à n'en poser aucune ; et, s'il m'interrogeait, à esquiver les réponses ~~compromettantes~~ nettes. S'il conservait l'anonymat, ne devais-je pas l'imiter ; et s'il levait ce voile, n'avais-je pas tout avantage à rester inconnu ? Je comprenais bien qu'à la longue cela me serait difficile ; et ~~j'espérais~~ je souhaitais que mon hôte n'abusât pas trop longtemps de mon refuge. ~~Mais~~ Je craignais qu'il s'y attardât au delà de sa guérison. La blessure ~~était~~ le bénigne, et il ~~serait~~ devait, me semblait-il, être capable de ~~[illegible]~~ marcher convenablement, dans deux ou trois jours. Mais alors comment partirait-il ?

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je n'arrivais pas à l'imaginer ; car je ne voyais que peu d'issues à son aventure. Il pouvait se livrer à l'énigmatique M. Rambaut qui attendait à l'auberge du village ; il pouvait s'enfuir mutamment et à tout jamais disparaître ; il pouvait se tuer. S'il se livrait, parlerait-il de son séjour à Théotime ? Je ne le croyais pas, mais en fait je n'étais sûr de rien : tout en cet homme ~~restait~~ servait ~~dans~~ le mystère. S'il s'enfuyait sans laisser de traces, un soupçon affreux pèserait sur moi, pendant tout le reste de ma vie. Pourrais-je le supporter ? S'il se tuait ..... Mais, pensais-je, il n'a pas l'intention de se tuer. Il est venu ici avec un dessein passionné, et tant qu'il ne l'aura pas accompli, il restera, et bien vivant, prêt à tuer encore, peut-être .....

Ainsi je raisonnais avec une lucidité et une sécheresse d'âme qui m'apparurent tout à coup et me parent cruelles, tellement que je ne pus supporter le silence de ma chambre. Je m'habillai et je sortis de ~~ma~~ maison, mais le calme de la nuit ne put me pénétrer. J'errai un moment sous les arbres, dont le charme et la puissance paternelle, auxquels je, étais généralement si sensibles, ne réussirent pas à apaiser cette stérile agitation de l'esprit. Car ma raison (qui fonctionne à peu près comme celle de tous les hommes) ne me livre jamais que des connaissances stériles. Il me faut le contact chaud de l'âme elle-même, pour me donner, à défaut d'une certitude, quelques-uns de ces doutes actifs qui vous mettent du moins en communication avec la frémissance de la vie obscure.

Cependant ce n'est que fort tard dans la nuit que je me résolus à affronter, une fois encore, mon hôte. Malgré ma vive répugnance, je cédai au désir (et peut-être à la crainte latente) de tirer quelques clartés de cette rencontre.

260

Une fois décidé, je montai rapidement au grenier, mais sans faire de bruit. A mon insu d'ailleurs, car je me surpris à gravir les marches sur la pointe des pieds. Sans doute errait-il en moi je ne sais quel besoin d'être furtif, ou peut-être l'espoir inavoué de surgir devant l'inconnu, à l'improviste. L'idée bizarre me hantait qu'il ne fallait pas troubler le silence. Car dans le silence, cet homme n'existait plus, le moindre bruit le recréerait fatalement ; et j'avais peur de son existence.

J'entrai dans la pièce et je constatai aussitôt qu'on avait tiré les rideaux de l'alcôve. Ils se joignaient si exactement qu'il était impossible de voir si quelqu'un reposait sur le lit. — Mais cette précaution trahissait une présence.

Je restai un moment immobile, la lampe à la main, au milieu du grenier ; et j'entendis une respiration régulière : « Il dort », pensai-je ; et je m'avançai vers le lit, à pas de loup.

Il dormait en effet.

Il s'était allongé sur la courte-pointe et avait dénoué sa cravate et le col de sa chemise. Sa veste était pendue au bois du lit, près de la tête ; et à son poignet droit était lacé un petit bracelet de cuir. Au dessus se gonflait un avant-bras large, musclé, où le sang bleuissait une grande veine.

Il dormait sans agitation, avec une sorte de mépris, comme si, sûr de lui et de sa grande force, il eût dédaigné le danger d'une surprise. Sa respiration cependant paraissait douce pour la largeur de sa poitrine et, malgré son menton massif, on était frappé surtout par la finesse de ses lèvres. Elles étaient closes, serrées, sous une petite moustache rousse, taillée très court. La face, un peu pâle, collait à de grands os qui faisaient saillir les pommettes, et des sourcils larges et fauves donnaient à tout le haut du visage une expression d'orgueil et d'audace.

TJVP

Cette face, ce corps m'inspiraient une sourde colère que je sentais montés de mon cœur à ma tête avec un mélange de joie et d'inquiétude. Je comprenais que cet homme me faisait peur, peut-être parce que le spectacle de ~~sa~~ force physique m'écrasait, peut-être aussi parce que je le devinais hostile. Ma joie naissait du sentiment obscur de cette hostilité, car elle justifiait l'antipathie dure, sournoise, qui avait animé mon cœur spontanément, dès que j'avais vu cet homme, dès qu'il m'avait parlé. ~~Ce~~ C'était la peur ~~[illegible]~~ qui soulevait en moi une colère contenue, ~~mais~~ d'autant plus vive, dont l'amertume coulait déjà dans mon sang si prompt à s'assombrir. Je le sentais qui s'échauffait rapidement et de là provenait ~~ma~~ ma bizarre inquiétude, comme si, du plus profond de moi-même, une forme encore bien vague, se fût détachée, qui me donnait le sentiment d'une intrusion. Quelqu'un semblait ~~[illegible]~~ s'être glissé dans les parties basses et peu connues de mon âme, et, à travers l'obscurité qui y régnait encore, il cherchait en tâtonnant à arriver jusqu'à moi, déjà troublé ~~de~~ de son approche silencieuse. Peu à peu j'étais pris par le besoin étrange de m'approcher, moi aussi, de la figure du dormeur; mais je ne bougeais pas; je résistais avec une horreur grandissante, à mesure que j'y voyais plus clair, en moi. ~~[illegible]~~

J'avais écarté un rideau, et ma lampe, que je tenais toujours, éclairait toute l'alcôve. On y voyait ~~[illegible]~~, au fond, la tapisserie brune, ~~[illegible]~~ avec ses deux colombes fauves et au milieu, le grand cœur percé d'une croix. Ces figures ~~[illegible]~~ nobles et calmes, apparaissaient à peine sur l'étoffe, tant elles étaient vieilles; mais de l'effacement de leurs contours le peu qui ~~[illegible]~~ subsistait n'en prenait qu'une apparence plus étrange. C'était comme l'âme des formes et il en émanait un sens si mystérieux que je fus

troublé. Je ne comprenais pas ce sens, inscrit pourtant dans des figures familières ; mais je sentais qu'il y était, et j'étais étonné de le voir apparaître, cette nuit-là, à l'improviste, après tant d'années d'inutiles contemplation.

Quand mes yeux retombèrent sur l'homme ~~[illegible]~~, je compris avec épouvante de quel démon cauteleux j'avais été tenté. L'homme dormait toujours, et avec autant d'absurde hauteur. Il donnait envie de le tuer.

Je me retirai avec beaucoup de précautions ~~[illegible]~~ et ~~[illegible]~~. Je réussis à ~~[illegible]~~ quitter la pièce sans l'avoir éveillé de son sommeil insolent, car j'ai, quand je le veux, le pas léger.

Un blanc

Jamais jusqu'alors ma vie ne m'avait amené à faire de ma volonté un usage violent. J'en ignorais la puissance et l'étendue. Je n'avais aucune raison de la croire forte ; car si je cache avec beaucoup de soin mes sentiments, c'est plutôt pas ~~[illegible]~~ goût naturel ou par ~~[illegible]~~ impuissance, que de propos délibéré. Mais toujours j'ai perçu, ~~[illegible]~~ compris, détesté mes faiblesses ; et si je suis incapable de les vaincre, du moins je les connais. En face de cet inconnu dont la présence menaçait des biens qui m'~~étaient~~ chers, je ne savais donc pas jusqu'où pouvaient brusquement m'entraîner les mouvements si passionnés qui parfois troublent l'équilibre de mon âme. Par contre je ~~[illegible]~~ savais ~~[illegible]~~ quel empire sur moi peut prendre une idée fixe. Je résolus donc ~~[illegible]~~ d'écarter tout de suite celle qui déjà commençait à fasciner mon attention.

Pour en détacher mon esprit, je résolus d'accompagner, dès le matin, les Albert dans leur tournée à La Yassine. Mais ce n'était là qu'un expédient : il fallait faire plus. « Si tu hais cet homme, pensai-je, (et tu le hais) ~~[illegible]~~ pour couper court aux ~~[illegible]~~ suggestions de cette haine, tu vas ~~[illegible]~~ te dévouer ~~[illegible]~~ de toutes tes forces ; ~~[illegible]~~ à son salut. »

TSVP

~~Tu agiras comme si tu l'aimais ; Utefant lui manifestes une sympathie, une amitié totale. Ce sera d'autant plus difficile que, le haïssant en sorte, tu ne pourras pas lui montrer une amitié quelconque, mais tu dépasseras fatalement les bornes, et tous tes mouvements seront excessifs. Peut-être en sera-t-il choqué.~~

Agis comme si tu l'aimais. Montre lui l'amitié le plus activé. Sauve-le. ~~Mais je savais que~~ Je comprenais pourtant les difficultés de cette nouvelle conduite. Haïssant, en secret, cet homme je ne pourrais pas lui offrir une amitié quelconque ; je serais entraîné fatalement à dépasser les bornes, et tous mes mouvements deviendraient excessifs. Peut-être en serait-il choqué. Et (sentiment étrange) l'idée de le choquer par un excès de zèle me faisait frémir de colère et de honte. Je tenais à traiter d'égal à égal avec cet inconnu qui avait l'air de me mépriser ; et sans doute, à servir avec trop de chaleur sa cause criminelle, augmenterais-je ce mépris où ma haine avait jeté des racines déjà si vivaces. « Qu'il parte ! me disais-je, et qu'il parte vite ! » Car de nouveau je redoutais un accès de violence ; et, sentant qu'il me haïssait autant que je le haïssais moi-même, je craignais qu'un éclat jailli du voisinage de ces haines ne vînt briser ma vie, la sienne, et la grandeur encore intacte de Théotime.

Je m'endormis tard et sans plaisir. Le sommeil ne m'apporta pas de repos ; et si, de mon agitation ne surgit aucun rêve, c'est sans doute qu'elle reste jusqu'au jour assez forte pour occuper toute l'étendue de mon esprit. Je m'éveillai avec une âme sèche, une et je n'en augurai rien de bon pour la journée.

Un blanc

★ ★ ★

Marthe, qui prépare tous mes repas, sait que je suis très sobre. Aussi m'était-il difficile de prélever de quoi nourrir mon hôte sur ma faible pitance ; et je n'avais aucune raison valable de la faire augmenter. C'eût été provoquer de l'étonnement, et peut-être un soupçon. Je fouillai dans les placards de Théotime ; mais, sauf de petits ingrédients comme le café et le sucre, je ne trouvai rien.

Je m'en allai à l'Aliberte.

A l'Aliberte il n'y avait personne. Je poussai la porte, entrai dans la cuisine, allai à la huche, pris un demi-pain et quelques poignées de haricots secs que je fourrai dans mes poches. Puis je sortis.

Je ne rencontrai personne à mon retour. Arrivé à Théotime, je fermai la porte à clef, allumai du feu, et mis les légumes à cuire. « Ils sont occupés à La Jassine, pensais-je, je ne risque rien. » En effet personne ne vint me troubler. A neuf heures, le repas étant prêt, je le ~~portai~~ montai dans le grenier où je ne trouvai personne. Les rideaux de l'alcôve étaient ouverts ; mais sur le lit, dont les matelas affaissés portaient le marque d'un corps lourd, mon hôte avait laissé un livre ~~ouvert~~ : « Une Flore des Îles d'Hyères ». ~~Je~~ Je les trouvai toujours sur ma table. Je m'aperçus aussi qu'il avait dérivé une lampe que je garde en réserve dans un bahut. J'en fus extrêmement contrarié. Aussi raflai-je tous les papiers qui traînaient sur la table (simples notes de botanique) et je les mis sous clef. A dessein je fis du bruit, mais l'homme ne se montra pas. En m'allant, je fis ~~heurter~~ battre la porte, ~~mais n'osai tout de même pas la fermer à clef~~ puis je m'arrêtai, sur le palier.

Au bout d'un moment on poussa le lit avec précaution et on entra. ~~[illegible]~~ L'homme découvrit le repas, et tira une chaise. J'entendis un bruit de couverts, à peine perceptible, et le choc du goulot de la bouteille contre le verre. L'homme soupira à deux reprises, puis murmura ~~grommela~~ je ne sais quoi. ~~[illegible]~~ Après je n'entendis plus rien, et je me retirai sur la pointe des pieds.

TSVP

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je rejoignis le vieil Alibert dans un champ, loin des mas. Le mas, je l'évitai. Sans doute Marthe et Francis y travaillaient-elles déjà, aidées par Jean. Par hasard, dans un terrain caché, je découvris le vieil Alibert : c'était un grand quadrilatère nu, entièrement bordé d'une haute futaie de pins et de chênes. Ces arbres verts se dressaient sur les quatre côtés du champ comme une muraille sévère, à l'abri de quoi s'étendait cet espace roux, semé de galets ronds, où se tordaient de maigres touffes de thym et d'aspic. Rien n'y poussait rien. Je n'étais jamais venu là ; mais je savais, par ouï-dire, qu'il existait, sur le territoire de La Gastine, un quartier appelé « La Vieille ville ». De mémoire d'homme on n'y avait jamais rien récolté. Même les anciens Clodiers, plus soigneux de leur bien que nous autres, n'y semaient pas. Un troupeau y paissait de temps à autre, mais en passant, car l'herbe y était rare, et, dès quelques coups de dent, le pas qui se verdissait autour était tondu. Des tessons de tuile de cruche, jonchaient le sol ; et, du côté du Nord, une muraille d'une quinzaine de grands pins-parasols, plus hauts que les maisons, et qui étonnaient en ce lieu. Car il n'existait pas un seul arbre de cette espèce dans toute la région, et il fallait bien qu'un jour quelqu'un les eût plantés. Mais personne ne savait qui, ni quand ; et, bien que le bois fût très fréquenté, on n'y allait guère. Il avait mauvaise réputation.

Naturellement, il y avait bien des années que les gens du village déclaraient se moquer de ces superstitions puériles ; mais, sauf quelques gaillards qui tenaient à montrer leur bravoure, les bergers, les chasseurs, et les amateurs de champignons, évitaient ce bois désolé, où, disait-on, quelques-uns (et parmi eux des bergers, des chasseurs, des cueilleurs de champignons) avaient, en différentes années, rencontré d'étranges choses.

Naturellement les gens du village, depuis bien des années, se moquaient de ces craintes superstitieuses. Mais, sauf quelques gaillards qui tenaient à montrer leur bravoure, les bergers, les chasseurs, et les amateurs de champignons, évitaient ce bois désolé, où, disait-on, quelques-uns (et parmi eux des bergers, des chasseurs, des cueilleurs de champignons) avaient, en différentes années, rencontré d'étranges choses.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

63

J'atteignis le champ par le Sud et j'en découvris brusquement toute l'étendue, jusqu'à ce bois de pins qui le barrait à l'autre bout.

Il était à peu près neuf heures et le sol frais luisait ~~encore~~ encore faiblement. Tout se taisait, même le bois, en face. Le soleil déjà haut l'atteignant de côté, détachait de son ombre des masses rondes de feuillages qui se doraient; mais les profondeurs restaient impénétrables.

J'aperçus le vieil Alibert non loin de moi. Il ne m'avait pas entendu venir. Comme moi, il s'était arrêté sur le bord du champ et le regardait. J'évitai d'attirer son attention afin de l'observer, pendant un moment, à mon aise. J'étais assez près de lui pour bien le voir, et son attitude m'avait frappé. Il ne bougeait pas. Posé à plat dans sa main droite, qu'il soulevait très doucement comme pour soupeser, il tenait un caillou; et, le cou tendu en avant, d'un air d'extrême méfiance, il examinait l'immense friche. L'immense friche ne bougeait pas plus que lui, et il s'en élevait une telle impression de paix et de solitude que le vieil Alibert lui-même, pourtant si dur aux terres sauvages, semblait frappé d'un respect religieux. Il s'appuyait sur une bêche et l'on voyait, qu'il avait essayé de l'enfoncer dans ce sol ingrat. Mais il l'avait à peine égratigné. Devant cette étendue noble et stérile, il marquait quelque inquiétude. Pas un seul épi n'y levait. Cependant il était visible que là, jadis étaient venus des hommes, pour tracer au cordeau les bords de cet immense quadrilatère, où rien ne poussait; ~~[illegible]~~ Car, malgré l'abandon du lieu, les bois ni la broussaille ne l'avaient envahi, au cours des années.

Longtemps le vieil Alibert, immobile, contempla ce terrain inutilisable, puis il mit le caillou dans sa poche, souleva sa bêche et repartit pas où il était venu, sans me voir.

Alors j'entrai moi-même dans le champ et me dirigeai vers le bois de pins.

A mesure que j'en approchais il m'arrivait un bruit de vols et de ramages. Des milliers d'oiseaux habitaient le bois. Le soleil déjà haut l'avait chauffé et les nids commençaient à tiédir, cependant que les pins distillaient leur résine amère. Quand je fus arrivé à cent mètres du bois, tous les oiseaux se turent. Ils m'avaient vu et j'en éprouvai une vive émotion. J'entrai néanmoins sous le couvert des arbres. La lisière était défendue par une futaie impénétrable de hauts épineux. Mais je découvris un sentier. A l'intérieur s'étendaient de vastes clairières jonchées de ronces flexibles. Les arbres étaient vieux et grands et d'en haut descendait une très douce lumière qui faisait fermenter le sol. Il sentait la racine et le champignon. Un sentier s'enfonçait dans le sous-bois où l'épaisseur de la végétation créait des profondeurs plus sombres, des retraites à peu près inaccessibles. Le silence, tombé si brusquement des branches, à travers l'immense rumeur des oiseaux, me paraissait étrange. Parfois un pépiement vite étouffé, un frémissement d'ailes, en décelaient la vraie nature et la fragilité. J'avançais, ravi, dans le bois. Je puisais de l'amère ivresse des arbres, et des plantes plus basses, mes yeux attentifs de ces milliers de bêtes, rampantes ou ailées, qui de toutes parts m'observaient et attendaient de moi quelque signe de haine ou d'amitié avant de reprendre leurs chants et leurs ébats. Mais à signe, j'avais beau en sentir la nécessité, je n'en trouvais pas la figure ; et pourtant j'étais seul, inoffensif, heureux ; pour quelques instants j'avais oublié toutes mes peines. Mais sans doute portais-je en moi un tel poids de misère que je ne pouvais pas en dégager le geste, ce mot, ce regard (ou peut-être ce simple sentiment), qui eût aussitôt déchaîné la joie des bêtes. Je devinais, sous moi, autour de moi, et un peu partout sur ma tête, des milliers de petites inquiétudes, et que, malgré mon éphémère innocence, j'en étais pas moins un homme. Car les bêtes sont payées pour savoir ce qu'annonce souvent une telle présence ; et sans doute depuis longtemps n'avaient-elles rien vu de pareil dans ces quartiers. J'avais troublé la paix du site et violé par mon intrusion les accords d'une antique loi de refuge. Je sortis du bois, un peu attristé. Quand j'en fus à quelque distance, je m'arrêtai pour écouter si le chant des oiseaux avait repris. Mais le bois gardait le silence. Alors je me mis à la recherche d'Albert. TSVP

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

[Il n'était pas loin. Sans doute m'avait-il aperçu traversant au retour le champ désert de Vieille-Ville. Il m'attendait, assis au pied d'un olivier. Sa bêche était plantée à quelques pas de lui, et, de ses yeux si pénétrants, il examinait avec attention un petit groupe d'amandiers (pas plus d'une vingtaine) laissé depuis longtemps à l'abandon contre une falaise rocheuse, où l'on voyait aussi deux ou trois ruches en mauvais état. Partout ailleurs la friche, et çà et là d'énormes genêts.

Il me fit un rapport de la valeur des terres. Sur cent trente hectares il y en avait une quarantaine de cultivables : dix en vignes, trente en céréales. Le reste : des guérets, des bois. Beaucoup de bois.

— On n'y touchera pas, lui dis-je.

Il ne répondit rien. Au bout d'un moment, il reprit :

— On va s'occuper d'abord de rentrer le blé. La presse. Le pauvre Clodius avait à peine commencé. Il y en a tout de même un peu. J'ai vu aussi les vignes. Pas soignées, naturellement. Tantôt on en tirera bien une petite récolte : le raisin est bon. Et puis il y a l'oliveraie : six cents pieds. Les arbres sont vieux, pas soignés ; des rejets partout ; mais l'olive y est saine. Du reste vous n'avez qu'à voir....

Et il fit un signe de tête. Nous étions assis, ~~[illegible]~~, au milieu ~~des bois d'oliviers~~ des oliviers.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les arbres étaient bas, noueux. Sur le sol, où le roc pointait ~~partout~~, ils jetaient de fortes racines qui allaient chercher la vie Dieu sait où. ~~une vie difficile~~. Car l'humus rare, l'eau lointaine, ne devaient pas fournir des aliments bien vifs à cette végétation souterraine. Mais cette race d'arbres mord avec une telle âpreté à la terre, qui ceux-ci ~~qui ils~~ en tiraient ~~[illegible]~~ une sève sèche, ~~et~~ robuste, et de petites olives dures, rebelles à la mouche. Le feuillage ~~[illegible]~~ était mat mais tout argent ; ~~et je l'aimais, quoiqu'il fût rare~~ ~~[illegible]~~

et, s'il ne donnait qu'un peu d'ombre, nous l'aimions, Alibert et moi, même au cœur de l'été, parce qu'il est la couronne la plus ancienne de nos terres.

— Pour le blé, me dit Alibert, il faudra l'engranger à Théotime. Ici, les greniers sont pourris de rats.

Je reçus le coup sans broncher.

— Quand ~~peut-on~~ va-t-on commencer ? lui demandai-je.

— Peut-être, ce soir ; peut-être, demain. Le plus tôt sera le mieux.

— En effet, dis-je. Pour moi, je serai au grenier ; je vous y donnerai un coup de main, cet après-midi, s'il le faut.

Il réfléchit.

— Ce n'est pas de refus ; mais, au grenier, peut-être que les femmes suffiront.

Je fus tellement contrarié de cette réponse, que je ne pus m'empêcher de dire (sans doute un peu sèchement) :

— Les femmes ont assez à faire à La Jassine. Je tiens que tout y soit remis en ordre, sans tarder.

Alibert ne me répondit pas. Il se leva, prit sa bêche et me demanda si je déjeunais à la métairie.

— Ce matin, fit-il remarquer, Marthe m'a dit : « Voilà Masiers Pascal qui se met en cuisine. Sa cheminée fume. Il doit avoir des invités. Et moi qui avais préparé une si bonne poule ! ... »

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Je dus accepter d'aller ~~[illegible]~~ à la métairie. Et nous rentrâmes ~~[illegible]~~, à travers les terres brûlantes, sans nous arrêter à Théotimé. ~~[illegible]~~

Vers la fin du repas il fut décidé qu'on engrangerait le blé laissé par Clodius, dans le courant de l'après-midi. Mais aussitôt le vieil Alibert tira ~~[illegible]~~ de sa poche ~~une sorte d'~~ un inventaire des objets déjà recensés à La Jassine, ~~qui comptait bien quatre grandes feuilles~~. Il fallut lire quatre grandes pages ~~[illegible]~~ que nous les examinions Marthe, François et Jean disparurent ~~[illegible]~~ discrètement. ~~[illegible]~~ D'abord je ne remarquai pas leur absence ; puis le temps passa, on discuta, on prit des décisions, et quand tout fut fini, il était plus de trois heures. Je demandai :

— Où sont les autres ?

— Ils engrangent déjà chez vous, me répondit tranquillement Alibert.

J'eus une sueur froide. Je dis :

— Allons les aider.

— Oh ! ça ne presse pas, répliqua le vieux. Ils suffiront à la tâche. Clodius a laissé si peu.....

Comme je voulais cacher mon trouble, ~~[illegible]~~ je ne pouvais pas presser le départ ~~à Théotimé~~. Le vieil Alibert prit son temps. Il était en veine de parler. La prise de possession de La Jassine le mettait en joie. Une joie sobre, contenue, mais qui pourtant le rendait quelque peu loquace.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

266

Quand nous arrivâmes à La Jassine, nous trouvâmes une ridelle à demi déchargée. En haut, dans le grenier se tenait Marthe, en bas, Françoise et Jean. J'allai rejoindre Marthe qui me dit aussitôt :

— Tenez, j'ai mis de côté votre veste. Vous l'aviez oubliée sur la paille.

Elle me montra un veste marron, posée sur un lit de gerbes, où l'on voyait aussi creusée, la place d'un corps.

— Et vous n'avez pas chaud, à sieste ici ? me demanda-t-elle. La maison est plus fraîche, tout de même.

Je répondis :

— Je ne sieste pas. C'est l'autre jour que j'ai dû oublier la veste.

Elle parut admettre mon explication... Une balle arriva, devant la fenêtre, lissée par la poulie. Nous l'empoignâmes et on la plaça, près de la veste.

Je découvris alors quelque chose qui m'épouvanta. Marthe s'aperçut de mon trouble, car elle me demanda d'un air étonné :

— Hé ! Qu'avez-vous, M. Pascal ?.... Vous voilà bien pâle !...

De la poche de la veste, sortait la crosse d'une arme. Marthe l'avait-elle vue ?.... Je pris la veste et allai l'accrocher plus loin, à un clou planté dans le mur, tout près de la porte de communication qui mène chez moi.

TJVP

Nous nous remîmes au travail. La poulie grinçait, la paille ~~chaude~~ fermentait ; il faisait chaud, et le temps devenait plus lourd, à mesure qu'on approchait du soir.

Tout à coup Marthe me dit :

- C'est curieux, on dirait que quelqu'un a bougé, ~~[illegible]~~ derrière le chêne.

Je n'avais rien entendu.

- On a remué une chaise ;... Je vous assure, M. Foscal. Déjà tout à l'heure, j'avais cru entendre ..... j'ai failli aller voir.....

- Vous n'auriez pas pu, lui dis-je. La porte est fermée au verrou, de l'autre côté.

Vers cinq heures tout était engrangé. ~~[illegible]~~ Au moment de descendre par l'échelle, Marthe me dit :

- ~~[illegible]~~, M. Foscal, vous oubliez encore votre veste !

Elle avait déjà descendu trois ou quatre échelons, mais sa tête dépassait ~~[illegible]~~ le rebord de la fenêtre, et elle pouvait voir ~~tout l'intérieur du grenier~~ tout le grenier.

J'allai vivement vers le fond ~~près de~~ pour prendre le vest. ~~Quelque chose bougea~~.

Mais le vest avait disparu.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le vieux contre le mur, j'osais plus bouger. Marthe attendait, derrière moi, sur son échelle. Par bonheur le vieil Alibert l'appela, et je l'entendis qui descendait.

D'en haut, je criai :

– Je range encore quelques gerbes. Ne m'attendez pas.

Ils partirent, et je restai seul dans le grenier.

J'allai vers la porte et doucement je la poussai. Mais elle tint bon. ~~[illegible]~~ ou du moins

Je n'insistai pas ; et, comme en entendais encore les Alibert qui parlaient, non loin de là, sur les aires, je m'assis près de la fenêtre et j'essayai de réfléchir.

On me montait l'orage ; et, de mon cœur sec et fiévreux, partaient des flots de songes violents et irréguliers qui ébranlaient les points les plus sûrs de mon âme et déjà dégageaient de mauvaises ombres : la peur d'abord, puis la colère, une colère de haine, étrite, chaude, et dont tout mon être vibrait intérieurement.

En face de moi, sur la campagne, se levaient lentement de gros nuages. Ils naissaient par dilatation du sein de leur propre puissance et se gonflaient ~~[illegible]~~ en volutes rondes, ~~[illegible]~~, dont les vapeurs [illegible] s'accumulaient peu à peu, à l'ouest, sur une colline solitaire.

TSVP

Le soleil en frappant sur ce colossal édifice l'animait d'une vie mystérieuse ; et, sous l'effet de sa chaleur encore forte, des blocs de nuages, épais comme des murailles bouillantes se déplaçaient avec ~~une~~ lenteur d'un point de l'horizon à l'autre, pour se concentrer sur les plateaux et de là menacer la paix des terres agricoles.

Déjà ~~leur~~ épaisseur des nuées bloquait le rayonnement ~~des~~ des terrains surchauffés par l'ardeur du ~~soleil~~ jour. Sous leur réverbération, des colonnes de poussières impalpables s'élevaient du sol et tourbillonnaient. Les oiseaux volaient bas, en sifflant de crainte ; et, de temps à autre, une tuile craquait dans la charpente du grenier, où l'air devenait irrespirable.

L'orage, ~~qui se formait~~ ainsi ~~sur le pays~~, s'organisait sous hâte avec une sorte de prudence ~~et même de~~ sournoise, de ~~sournoiserie~~ préméditation. L'une après l'autre, il ~~se~~ occupait les positions dominantes, et il nous investissait silencieusement. Derrière la ligne des bois, sous les crêtes, il avait dû ~~déjà~~ pousser déjà des réserves profondes, défilées dans le creux des ravins, immobiles, mais prêtes ~~à la tempête~~ à monter dans la tempête.

L'orage qui s'organisait ne développait ses desseins qu'avec une sorte de prudence, de préméditation ; et, avant de se déchaîner, il occupait, l'une après l'autre, toutes les positions qui dominent les Basses-Terres. Ainsi silencieusement il nous investissait. Derrière la ligne des bois, au-delà des crêtes, il avait dû passer déjà des réserves profondes, encore déployées dans le creux des ravins, immobiles, mais prêtes à monter dans la tempête.

Les émanations, qui venaient de la terre à l'appel de ces forces magnétiques, soulevaient en moi un sang plus obscur qui m'échauffait. J'avais les paumes sèches et le palais aride ; et peu à peu la sensation me pénétrait de fermentations animales. Tout mon sang se portait du côté de l'orage et le déplacement de mes forces organiques me déséquilibrait. Autour de jugement, de la volonté, terres basses mais sûres, se gonflaient ces nuages menaçants ; et, à mesure que venait l'orage, du côté de l'ouest, sur les plateaux, en moi grandissait ~~[illegible]~~ l'ombre soumise d'une ~~[illegible]~~ mauvaise âme dont l'approche me troublait.

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je restai dans le grenier jusqu'à la nuit. L'air, immobilisé sous les tuiles brûlantes, y était devenu si compact, ~~et si lourd~~, que je haletais ; ce qui accroissait encore mon malaise. J'aurais dû quitter ces combles inhabitables, et aller respirer près de la source ; mais j'étais si profondément possédé par la puissance magnétique de l'orage que je prenais ~~un~~ plaisir ~~[illegible]~~ à en goûter l'atmosphère étouffante dans le lieu le plus ~~brûlant~~ étouffant de la maison. D'ailleurs si mon intelligence en souffrit ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ sous le poids cette torpeur ~~qui la laissait [illegible]~~ amère, ~~ma passion~~ mon pouvoir passionnel s'exaltait d'autant plus, et je jouissais par moments d'une plénitude bestiale.

Un blanc

J'entendis passer Marthe qui m'apportait à dîner, cependant ~~[illegible]~~ je ne bougeai pas. Ce ne fut que longtemps après son départ que je quittai, mais à regret, le grenier brûlant

Un blanc

Le couvert était mis, mais je m'aperçus tout de suite qu'on avait touché à mon repas. Le pain ~~[illegible]~~ n'était plus sans sa corbeille, coupé maladroitement, et on avait oublié de recouvrir le plat de légumes. Un tel oubli, en aucune façon ne pouvait être attribué à Marthe.

Néanmoins je dînai ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ Sur ma maigre portion, par acquit de conscience ~~[illegible]~~ je prélevai d'abord, ~~[illegible]~~, la part de l'homme, ~~[illegible]~~ et je la mis dans une assiette. ~~J'avais déjà préparé ce couvert lorsque~~. Tout à coup, à la porte, Françoise parut. J'étais déjà devant l'escalier. Elle vit que je tenais l'assiette et que je m'apprêtais à monter. Son beau visage exprimait une inquiétude. Elle me dit :

— M. Pascal, il y a quelqu'un qui rôde dans les champs.

Je la fis asseoir. Elle regardait avec étonnement l'assiette pleine que j'avais déposée sur la table.

— Où, dans les champs ? lui demandai-je.

Elle me répondit qu'en allant fermer ~~la porte de~~ l'étable, derrière la métairie, il y avait un quart d'heure environ, elle avait aperçu un homme entre le potager et l'aire. Il faisait déjà nuit : aussi ne l'avait-elle pas reconnu.

Je lui demandai s'il était grand.

— Non, plutôt court, trapu. Il a disparu ~~vers~~ dans "la carraire".

Je pensai à M. Rambout.

— J'ai voulu vous avertir, ajouta-t-elle..

— Tu as-tu parlé à la maison ?

Elle n'en avait pas parlé. Je n'osai pas lui demander pourquoi : il me semblait qu'elle devait savoir quelque chose. Peut-être avait-elle peur ; mais elle n'en laissait rien voir. Néanmoins je l'accompagnai. Il faisait en effet très sombre. L'orage, depuis la tombée de la nuit, avait dû s'étendre sur le quartier ; et c'est à peine si, à l'Est, il restait encore une ou deux étoiles. En rentrant je n'aperçus personne dans les champs ; mais la présence de ce rôdeur m'avait ~~[illegible]~~ ébranlé les nerfs ; et, comme j'étais aussi un peu angoissé, ~~mon humeur devenait sauvage~~ de minute en minute mon humeur devenait plus sauvage.

TSVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

La vue de l'assiette garnie acheva de m'exaspérer. Je la laissai sur la table et grimpai vivement jusqu'au grenier. Comme j'avais chaussé, ce jour-là, des sandales à cordes, j'y arrivai sans bruit. « Je vais le surprendre, pensai-je, et on verra bien. » Je m'arrêtai sur le palier pour écouter. D'abord rien ; puis on remua un tabouret, une chaise. Alors j'entrai. La porte, dont les gonds étaient huilés, tourna silencieusement et l'homme ne l'entendit pas qui s'ouvrait. Il se tenait debout sur une chaise, la tête et le haut des épaules passés dans une des lucarnes qui donnent sur le toit. Dehors il faisait noir. Peut-être voulait-il simplement s'aérer un peu : le grenier, ce soir-là, semblait inhabitable. Peut-être aussi cherchait-il un chemin, au cas où l'escalier et les granges, s'il devait fuir, seraient coupés.

Il resta un bon moment dans cette position, puis il retira sa tête de la lucarne, la referma le volet, et sauta assez légèrement sur le sol. C'est alors qu'il me vit.

Il eut un brusque mouvement de défense et porta sa main à sa poche. Je lui dis :

– Vous voilà devenu bien ingambe. Permettez-moi de m'en réjouir.

Il se ressaisit aussitôt ; mais sa figure, qui s'était durcie, garda une expression ~~menaçante~~ brutale.

– ~~Alors vous voilà, me dit-il~~ ? – Je ne vous attendais plus, me dit-il.

Il m'examinait maintenant avec une curiosité bizarre. Ma colère montait.

– Pourquoi avez-vous quitté cette pièce ? – Qui vous a permis de descendre, et de vous promener dans la maison ?

A cette question, posée rudement, il répondit :

– J'avais faim. Voilà tout. Vous ne me donnez rien à manger.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

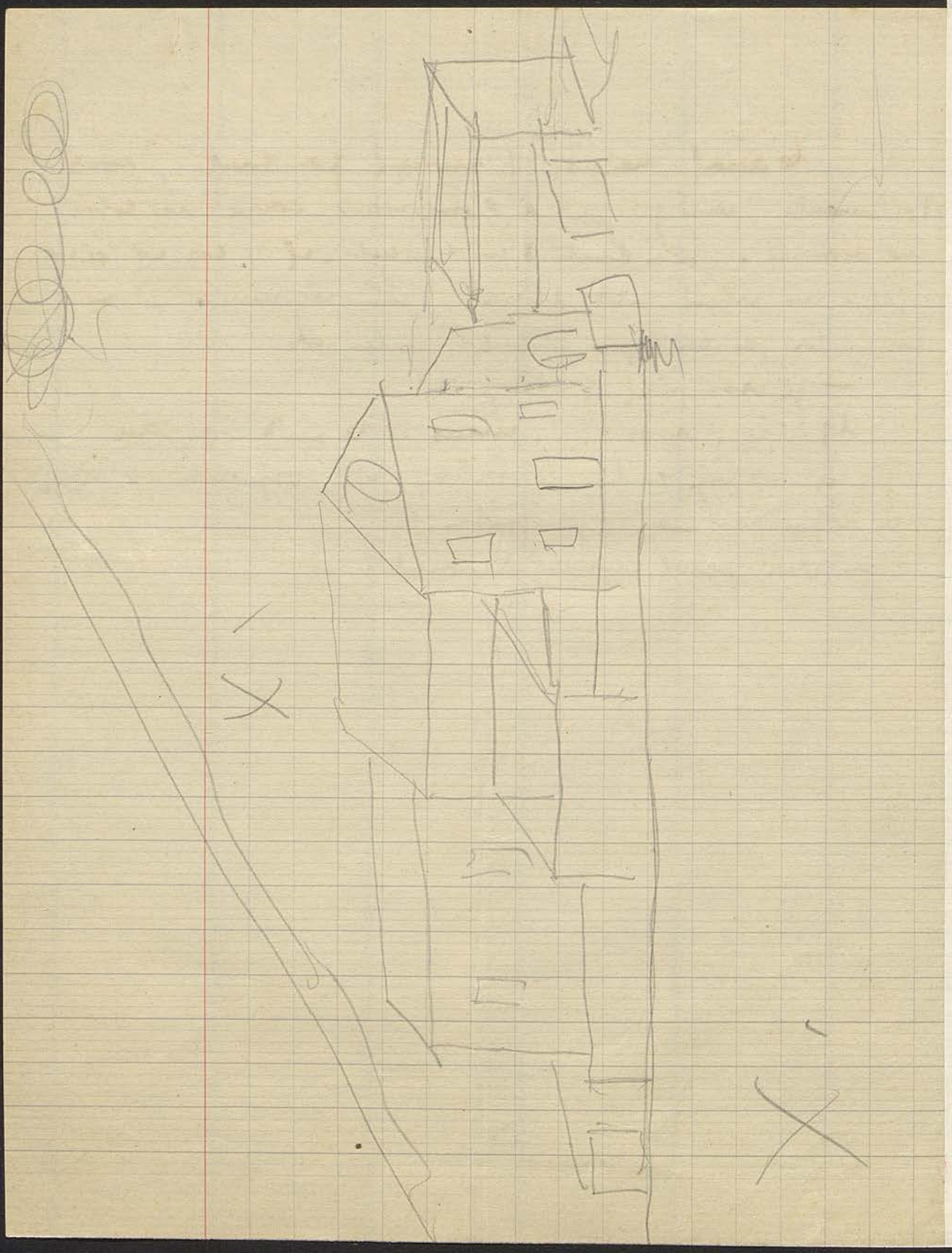
Ce délai matériel (auquel pourtant j'avais tellement pensé) jeté à l'improviste contre ma colère, me démonta. Sans doute s'en aperçut-il, car il laissa passer un vilain petit sourire, vite réprimé. Dans la plus paisible que je pus, je lui dis :

— Je crois qu'il faut partir....

Il s'assit, croisa les mains, regarda par terre. J'étais appuyé contre la table, et voyant qu'il ne répondait rien, j'ajoutai :

— Vous pouvez rendre maintenant.

Pas de chance



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

270 bis

Il secoua la tête :

– Mais non..... mal, très mal..... Vous vous trompez.

Je poursuivis tout de même :

– Il fait très sombre, et il y aura bientôt de l'orage. Tout le monde est chez soi, à cette heure. Personne ne peut vous voir ni vous poursuivre. Vous n'avez qu'à marcher vers Carneval. Le chemin est désert....

Il réfléchit :

– Et après ?

Cette question me stupéfia.

– Comment après ?

– Oui, après, où voulez-vous que j'aille ?

– Mais à l'endroit d'où vous venez, parbleu !

– Je ne peux plus retourner en arrière. Il faut que j'achève, tant bien que mal, ce que j'ai entrepris. ~~Ap~~

– Quoi ?

Il leva sur moi des yeux clairs, calmes. Puis il secoua la tête, avec une sorte de ~~mépris~~ pitié :

– Vous avez pourtant le beau rôle, ~~[illegible]~~.

Il avait prononcé ces mots à mi-voix, et je dus exercer sur moi un effort extraordinaire pour ne pas lui sauter à la gorge. Mais je réussis à me dominer.

TSVP

Il ne manifesta en rien qu'il eût vu ma colère et mon effort ; mais je compris que cependant il en avait deviné quelque chose, car il me dit :

— Je regrette de vous irriter, mais je ne puis pas partir cette nuit.

Sans s'asseoir de violence je ne pouvais rien faire. Il le savait bien, car il ajouta :

— Vous ne pouvez ni me renvoyer, ni me mettre dehors. Alors patientez.

Le cynisme, pour odieux qu'il fût, m'eut désarmé si le ton de l'homme lui-même n'eût entretenu ma colère.

Sans doute, malgré son assurance, me tenait-il pour à l'accoster, puisqu'il me dit :

— Vous m'avez rendu un grand service. Je le reconnais.

Mais aussitôt, comme pris de regret, il ajouta

— Le cœur n'y était pas, certes. Vous l'avez eu un peu malgré vous..... Mais enfin, je suis là, libre..... et j'essaie d'être juste.....

Je ne répondis rien. Je ne voulais ni bouger ni répondre. Le moindre mot, le moindre geste, et je déclenchais la bataille. Nous restâmes un bon moment l'un et l'autre silencieux.

— On étouffe, dit-il enfin à très haute voix c'est votre nègre. Il n'y a plus d'air dans la cage. J'ai soif.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je pris la carafe et lui tournai le dos. Soudain il murmura : « Chut ! écoutez ! »

Quelqu'un marchait dans la cour. On entendait crisser le gravier. Je fis signe à l'homme de se lever rapidement et d'aller au fond de la pièce. Il m'obéit. Arrivé près du lit, il souleva la tenture, et disparut.

Après avoir hésité un moment, je sortis de la pièce, tirai la porte derrière moi, et, le cœur battant, je descendis sur le pouce des pieds.

Il n'y avait personne dans la grand' salle ; mais j'étais tellement ému, que je dus m'asseoir. « Il faut pourtant lui porter à boire, me disais-je » ; mais je ne pouvais pas ~~me lever de~~ quitter ma chaise.

L'air était devenu très lourd, mais l'orage se réservait. Je tenais toujours la carafe à la main ; soudain je tressaillis : de nouveau on marchait dehors, dans la cour. Je dus faire un effort pour me soulever ; j'avais peur. Je sortis vivement, comme si je voulais surprendre ce visiteur nocturne, mais mes jambes tremblaient.

A part un faible rectangle de lumière qui venait de la porte, la cour n'était que ténèbres. Quelqu'un ~~était~~ se tenait là pourtant, qui me voyait, peut-être, et que, moi, je ne pouvais voir. Qui ? où ? On ne pouvait l'imaginer. Je pensai, ou même je dis, peut-être, à haute voix : « Il ne faudrait pas devenir fou », ~~et~~ ~~j'allai à la source~~. Je me dirigeai vers ~~j'allai à~~ puis, pour secouer mes terreurs, la source.

Et c'est alors qu'elle m'appela.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

272

Naturellement je crus que c'était Françoise qui revenait : on n'y voyait rien à deux mètres devant soi. Je ressentis quelque humeur car je m'imaginais que Françoise m'apportait une fâcheuse nouvelle. C'est pourquoi je lui demandai assez rudement :

– Où es-tu ? Qu'y a-t-il encore ?

Comme elle ne répondait pas, je lui criai :

– Hé bien ! Françoise, approche ! Tu ne vas pas jouer à cache-cache.....

J'étais tout près de la barrière. Quelqu'un m'appela de nouveau ~~pas mon nom~~ si doucement : Pascal ! que je tressaillis, mais je ne pouvais pas y croire et je demandai : « Qui est là ? » avec un peu moins de rudesse.

Geneviève vint tout de suite et me toucha le bras.

– Tu n'as pas reconnu ma voix ? me dit-elle ..... Que te voulait Françoise ?.....

~~Je reçus au cœur un tel choc que, le temps d'un éclair, je dus perdre conscience. Et, même revenu à moi, tout d'abord je n'eus pas une idée de la catastrophe. La claire vision de la catastrophe. J'étais simplement stupéfait, car j'avais oublié Geneviève ; et j'étais épouvanté de cet oubli. cet oubli, d'où la présence inattendue me tirait violemment, me laissait je me faisait doute de moi-même. et de l'heure, et et je chancelais. un peu.~~

Je chancelais.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je reçus au cœur un tel choc que, même revenu à moi, tout d'abord je n'eus pas la claire vision de ~~mon malheur~~ sa présence. J'étais stupéfait car j'avais oublié Geneviève et cet oubli, d'où ~~sa présence~~ son apparition inattendue me tirait violemment, me faisait douter de moi-même : je chancelais.

Elle s'en aperçut, car elle était venue tout contre moi.

– Oh ! Pascal, me dit-elle, ton cœur bat, je le sens, qu'as-tu ? ~~Tu ai fait peur~~ ? Je t'ai fait peur ?....

Et elle s'efforça de rire, mais son rire mourut tout de suite.

Je balbutiais :

– Tu es là ? Pourquoi ? A cette heure ! que fais-tu ici ? Et Barthélemy ?.....

Questions absurdes, car je les formulais sans y attacher de sens. Elle s'était serrée contre moi et, sans rien me répondre, elle me tenait avec douceur, comme on fait à un enfant.

Je lui dis :

– Lâche-moi. Il faut que j'aille chercher de l'eau.

Pourtant je réussis à réfléchir un peu, et je lui demandai :

– Mais comment es-tu venue depuis la gare ? qui t'a conduite ? Où est ta valise ?

– Calme-toi, Pascal, murmurait-elle. Je suis venue pour toi. J'étais malheureuse, sans toi, chez le bon Barthélemy.

Je lui demandai :

TSVP

— Tu n'as rencontré personne, au moins, sur la route ?....

Elle s'étonne :

— Mais qui veux-tu que l'on rencontre, à cette heure ?....

J'eus honte de mon trouble et je cherchai à écarter de moi le corps si doux de Geneviève ; mais elle s'attacha avec une fermeté tendre, insinuante, et me dit à voix basse :

— Laisse-moi là, Pascal. Je suis ton amie....

Peu à peu, cette voix si chère me calmait ; mais à mesure que ce calme s'établissait en moi, je voyais se recomposer les visages terribles qui hantaient ~~depuis~~ ~~[illegible]~~ et qui menaçaient la paix et l'honneur de ma vie.

— Pascal, murmurait Geneviève, je veux vivre ici, près de toi....

— Comment es-tu partie ?

— Je leur ai dit que je m'absentais pour deux jours ~~seulement~~ et que je reviendrais. Barthélemy voulait me conduire. Je crois pourtant qu'il a compris, car il m'a finalement laissée partir toute seule....

— Ils ont dû avoir de la peine, fis-je ~~remarquer~~ remarquer :

— Mais toi, tu aurais dû venir, Pascal, répondit Geneviève. Tu me l'avais promis....

Je me tus. Tout à coup, elle ~~remarqua~~ murmura :

— Oh ! tu n'as pas l'air heureux de me revoir, ~~Pascal~~....

Et moi, qui pensais te faire une si bonne surprise....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

274 Elle se recule un peu ; je la retiens. Alors elle me demande :

– Pourquoi appelais-tu Françoise ? Françoise, si tard, est couchée, d'habitude .....

– Elle est venue me voir, tout à l'heure, à la nuit. Elle avait vu errer un homme dans les champs, et voulait m'avertir ..... c'est tout .....

– Un homme ? Mais dans tes quartiers, tu as de bons voisins ;....

Elle s'arrête, car elle venait de penser à Clodius.

– Il est mort, lui dis-je.

Elle tressaillit. J'avais bien deviné sa pensée.

~~– Comment est-il mort ? me demande-t-elle. Mon Dieu !.....~~

~~Je lui mentis :~~

~~– D'une attaque, sans doute. Il était si violent. On l'a trouvé chez lui inanimé.~~

– Mon Dieu ! soupire-t-elle...

Puis elle me demande comment il était mort – je lui mentis :

– D'une attaque d'apoplexie. On l'a trouvé chez lui, inanimé.

– Et pourquoi n'as-tu rien écrit à Sancergues ?

– A quoi bon ?.... C'était une triste nouvelle.....

– Oui, murmure-t-elle, ~~[illegible]~~. Et toi ? Pascal ?

– Moi, dis-je sincèrement, j'ai du chagrin.

HP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle se serre contre moi, et plus doucement, mais garde le silence. Rien ne bougeait dans la campagne. La masse énorme de l'orage, invisible et ~~pesant~~ lourd, l'immobilisait. Le sol exhalait un parfum enivrant de feuilles sèches ; et le rayonnement sourd et noir, qui montait des profondeurs brûlantes, dans son ascension à travers l'air chaud, électrisait les yeux et tordait un sang noir sous la peau fiévreuse.

Tout restait sombre, ~~clos~~, ~~[illegible]~~ dans la nuit close qui couvait la tempête.

Geneviève appuyait son front brûlant ~~[illegible]~~ contre ma joue. Elle me dit :

— J'ai soif. Tu as raison : allons chercher de l'eau.

J'avais oublié l'eau. Elle voulut prendre la cruche ; mais je l'en empêchai avec une telle violence qu'elle se plaignit :

— Pascal, pourquoi cette sauvagerie, maintenant ?...

Ce « maintenant » me tordit le cœur. « Ma Dieu, pensai-je, comment lui cacher ?.... Pourvu qu'elle ne découvre rien cette nuit !.... » J'aurais voulu qu'elle fût loin, et pourtant j'étais heureux jusqu'à la folie de la sentir là, dans cette ombre chaude. Car je la sentais ~~toute [illegible]~~ toute entière.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

175 elle respirait ; elle épandait son odeur douce ; et je cédais parfois au mouvement involontaire de son épaule qui s'était blottie sous mon bras et qui y vivait.

Pourtant nous descendîmes vers la source. Sous l'accumulation des ombres, la nappe restait invisible, et je dus m'agenouiller pour chercher à tâtons le contact de l'eau. Il me fit frissonner.

J'emplis la carafe et nous rentrâmes à la maison.

Geneviève était venue à pied, de la gare de Puyloubier, où elle était arrivée par le train du soir. Elle n'avait apporté qu'un léger sac.

— Je me suis hâtée, me dit-elle ; car je voyais monter l'orage ; mais je crois qu'il ira éclater ailleurs.

Je ne le voyais pas, moi, mais je n'en dis mot. Je savais qu'il était arrêté sur notre tête, silencieux, et je n'en augurais rien de bon.

Elle but un verre d'eau.

Depuis notre retour à la maison, je n'avais qu'une idée : comment porter à boire à l'homme sans éveiller la curiosité de Geneviève ?

Elle s'était assise et semblait heureuse, quoiqu'un léger tourment inquiétât parfois son visage mobile, mais il passait vite.

TMP

— Maintenant j'ai faim, m'avoua-t-elle. Tu n'as rien à manger ?

Elle alla au placard aux provisions qui était vide, et s'en montra déçue.

— Marthe te nourrissait mieux quand j'étais là..... Oh bien tu as redoublé d'appétit pendant mon absence.....

Tout à coup elle découvrit l'assiette que j'avais oublié sur la crédence.

— Oh ! un repas ! qui m'attendais-tu ?

J'étais au supplice. Elle s'aperçut de ma contrariété car elle repoussa l'assiette et me regarda d'un air de peine qui, malgré moi, me rendit encore plus désagréable ; car, si je ne dis rien, ma figure assombrie ne parlait que trop. Elle ne put s'empêcher de murmurer : « quel caractère ! » sur un tel ton de déception et de reproche qu'elle-même en fut tout émue et qu'aussitôt, venant vers moi, elle me prit les mains et me dit tendrement :

— Pardonne-moi, Pascal ! j'ai tort de me plaindre de toi..... Mais je voudrais tellement être heureuse.....

Son bonheur était tout de me revoir, que je lui gâchais. Je le comprenais bien ; et, quoique je fisse, l'obsession de cet inconnu, qui attendait là haut, dans le grenier brûlant, un verre d'eau pour se désaltérer, était devenue telle, que tout en moi décelait une gêne bizarre dont les signes n'échappaient pas aux yeux si attentifs de Geneviève.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle alla droit au but :

— Tu as une peine, Pascal.....

J'essayai de sourire. Elle devina l'effort que je faisais et une expression angoissée bouleversa sa figure. Mais elle se reprit et, après un moment de silence, elle me demanda, du ton le plus calme, ce qu'allait devenir la propriété de Clodius.

Je répondis :

— Elle est à moi. Il m'a tout laissé.

Je la vis tressaillir.

— Et tu as accepté ?

— Oui.

J'avais cru percevoir un peu d'étonnement dans sa question. Désapprouvait-elle ma conduite ?..... Et pourtant elle ne savait rien encore de ce drame.

— Que de choses en peu de jours ! murmura-t-elle. J'ai eu ~~tout~~ de te quitter.....

A quoi pensait-elle en disant ces mots ? Nous nous taisions, sans plus nous comprendre ; et jamais cependant les racines vivaces de nos cœurs ne s'étaient si passionnément cherchées. Contrairement aux apparences, cette absence en effet avait été mauvaise, et je le sentais, mais je n'en voyais pas les raisons. Ste-Geneviève avait été présente : Théotime, lors de la mort de Clodius, sans doute la situation ~~avait été~~ se ~~serait~~ compliquée tragiquement ; mais un instinct obscur m'avertissait que le danger devenait maintenant plus terrible encore.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Pascal, me dit-elle tout à coup, il faudra peut-être que je reparte .....

Je lui demandai pourquoi.

— Je ne sais pas ..... L'air est changé ....

Brusquement je souffris.

— Mais, moi, Geneviève ? .....

— Toi, Pascal ? Sois franc, tu n'es pas content de me revoir.

~~Soudain Ce reproche me fit du bien, tellement qu'il détendit la pression de mon âme, et je pus enfin, m'abandonner. Je ne dis rien ; car je ne pouvais plus parler, mais il dut se s'élever un tel bonheur sur mon visage, qu'elle le vit,~~

Ce reproche si net, si matériel me toucha vivement ; j'en pus heureux. Toute mon âme se détendit et je m'abandonnai. Je ne dis rien, mais il dut s'élever sur mon visage une telle expression de bonheur absurde, que Geneviève, qui la vit, à son tour fut émue ; et elle sourit.

— Nous allions nous quereller, me dit-elle....

La banalité de cette phrase me rassura ; et sans doute la devine-t-elle, car ~~elle~~ ~~enfin~~ vis se former comme un vague regret dans ses yeux, soudain ~~attaqué~~ plus sombre, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ le regret passa, mais il en resta un nuage.

277

A vrai dire j'étais à bout de forces, et peut-être elle aussi, épuisée par l'émotion, la marche, n'en pouvait-elle plus. Notre faiblesse ~~pouvait~~ nous sauvait. Je lui dis :

— Il est bien tard. Tu dois être lasse.

Elle se leva et nous montâmes jusqu'à sa chambre.

— J'ai encore soif, me dit-elle. Va me chercher la carafe.

Elle s'arrêta, pour me attendre, sur le palier.

Je descendis, pris la carafe et remontai en hâte. Je trouvai Geneviève toute pâle :

— Pascal, je viens d'avoir une hallucination....

Déjà l'épouvante me glaçait.

— On a bougé dans ton grenier.... j'ai bien entendu....

Je la rassurai :

— Le fatigué, voyons....

Mon cœur battait à peine. Tout le drame était revenu sur nous. Le moindre faux pas, un souffle, un rien, et il nous broyait..... Hésitez ? que faire ? Un vertige me prit et je sentis que j'allais tomber en arrière. Alors je saisis Geneviève et je poussai la porte de sa chambre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Toute la nuit, nous restâmes, serrés ~~et~~ l'un contre l'autre, sans bouger ; et l'orage n'éclata pas sur les Basses-Terres.

★ ★ ★

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

278

1

Nous passâmes, Geneviève et moi, la journée du lendemain à nos écrits. Elle s'enferma dans sa chambre, cependant que, malgré mes craintes, je devais m'absenter du mas, car il fallait avertir les Alibert. Je quittai Geneviève au point du jour, alors qu'elle sommeillait ; et, sans prendre le temps de déjeuner, je courus à la métairie.

Les Alibert surent cacher leurs sentiments. On ne vit ni joie, ni regret, ni surprise sur leurs figures. Toutefois je crus bon de leur fournir quelques explications, et je le fis trop longuement, comme si je plaidais. Ils en furent assez gênés pour que je le sentisse, et Martha finit par me dire qu'un couvert de plus ou de moins, cela n'avait pas d'importance. Cette remarque me vexa, et tout le monde s'en aperçut, si bien que le gêne n'en devint que plus lourde. Je les quittai donc, mécontent de moi, et assez désemparé.

J'aurais aimé accompagner le vieil Alibert, mais il ne m'en avait pas prié ; et je ne voulais à aucun prix lui imposer ma présence. Certes, ne pouvant rien lui révéler de ma triste situation, je n'en aurais tiré aucun secours ; mais sa compagnie est par elle-même rassurante, et j'avais avant tout besoin de me rassurer. J'en fus donc réduit à mes propres réflexions. Ne sachant trop que faire, je me dirigeai vers „Les Bornes", car je désirais m'isoler de Théotimé, pendant une heure ou deux, le temps de remettre un peu d'ordre dans la confusion de mes sentiments et de mes pensées.

Les Alibert étant partis pour La Jassine, toute l'étendue de Théotimé restait solitaire.

L'orage qui, la veille avait menacé le pays, s'était replié sur les crêtes, où ses volumineuses vapeurs ~~[illegible]~~ comparaient encore ~~[illegible]~~ ; cependant que ~~[illegible]~~ plaquait plus bas, sur la campagne, une brume grise où flottaient des bancs de chaleur immobiles, entre le sol, qui brûlait toujours secrètement, et ce ciel bas, plafonné de nuages.

Des « Bornes » ont voit Théotimé. A Théotimé était le clef du drame. Pour lors tout y paraissait bien calme. Aucun signe de vie ne s'y manifestait. Cependant, sous les frondaisons des arbres séculaires, ce vieux toit aux deux pentes si douces (l'une au nord plus rapide, l'autre au sud à peine inclinée) aboutaient deux êtres terribles, dont l'un me haïssait un peu plus d'heure en heure et dont l'autre semblait m'aimer.

TJVP

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ils s'éloignaient encore. L'un dormait juste sous le toit ; l'autre, beaucoup plus bas, au premier étage, du côté de la campagne, vers l'Est. Tant qu'ils signaient mon salut restait possible, qu'ils fussent, en contrebas, et tout s'écroulait. Lui, il ne savait pas très bien qui allait et venait dans la maison. Des pas, des voix devaient certainement l'inciter à la retraite. Mais Geneviève, elle, savait que je vivais seul et sa curiosité serait mise en éveil par le moindre bruit insolite. Déjà la veille, elle avait [illegible] en jeux. Il fallait, à tout prix, éviter (2) (1) le plus vague soupçon. Mais il me semblait impossible qu'à la longue un indice même bête, n'attirât pas son attention toujours en éveil, et par ailleurs quelle précaution prendre qui ne l'intriguât pas aussitôt ?..... Sortir ? abandonner la maison à elle-même et La Galissière ? emmener Geneviève ?..... Mais où ?.... Chez Barthélemy ? Ce serait lui désarmer s'avoir quitté, pour moi, Lancergues et la bonne marche de nos études. Sans doute se prêterait-elle à tout. D'ailleurs je ne sais quel instinct m'avertissait que pour ce cœur d'échange, Thérèse et moi nous ne faisions qu'un. S'il était vrai qu'elle m'aimât, c'était pris dans ses veilles fières, et elle ne lâcherait à rien autant à cause de la foi que le mois imposait à son âme craintive que par l'attrait de sa sang tendre qui coulait en moi. La maison était close, [illegible] et j'étais chez moi. Vrai ce qu'elle aimait. [illegible] l'homme [illegible] et deux bras, [illegible] vie [illegible] sa chair, le trouble et la foi de cœur.

le tourment et la foi de cœur

exalté fortifié à la fois le tourment et la foi de cœur.

de qui [illegible] et [illegible] son âme : le tourment et la foi de cœur.

Elle trouvait enfin, réunis et mêlés comme dans un seul être, de qui exalté et fortifié son âme, à la fois le tourment et la foi de cœur.

Finalement je renonçai à toute initiative. Le plus sage ne pouvait être de ne pas déranger l'économie de la maison, j'entamais, Geneviève au Salon, pour des courses dans les collines, au bois et se remettre à l'étude.

Mais, de retour à Thérèse, je ne la vis pas. De l'escalier j'entendis qu'on parlait dans sa chambre et je reconnus la voix de Francis. Elles restèrent longtemps à causer, et Francis redescendit seule. Elle m'apprit que Geneviève avait l'intention de déjeuner à la métairie mais ne m'invita pas à me joindre à elle. D'ailleurs un repas était déjà déposé sur la table, dans un grand panier que je connaissais bien. Francis ne pouvait gêner, et certainement elle me haïssait fort.

J'en fus si peiné que je faillis lui en demander la raison - mais une tristesse tout à coup désuète si lourde que je n'eus même pas le courage de me révolter

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Après son départ, je subis encore une impulsion violente qui me portait à mi-chemin de la chambre de Geneviève, dans l'escalier. Mais, par un mouvement contraire, qui me montra le ridicule et la petitesse de mon dépit, je retombai dans ma tristesse et aussitôt je repoussai toute démarche.

Revenu en bas, j'attendis un moment, avec l'espoir, l'angoisse, d'un regret, un mot amical, de Geneviève, qui ne vint pas. Je manquai bientôt de patience, et je ne pus tenir en place, dans le grand salon, où cependant Geneviève devait passer pour aller sortir de la maison. Il est vrai qu'elle gardait un tel silence que bien, assurément, n'annonçait plus qu'elle sortît.

Cet effacement me parut tout à coup si singulier que, pendant un moment, autour de moi (et sans doute en moi-même), chaque objet, quittant le réel, sembla prendre un vague étrange, fictif. Déjà je n'accordais plus de réalité aux personnages de mes sens inoccupés et j'étais sur le point de penser que je rêvais à travers un mauvais rêve, lorsque, surmontant cette faiblesse, je reprit contact avec les choses inanimées. Et je retrouvai le silence, mais il me parut plus matériel. Hors il n'était qu'une immobilité des choses, abandonnés par le temps de nouveau inerte et le épais sommeil de la nuit qui se prolongeait.

J'étais malheureux. Je l'étais en toute simplicité, comme il se doit quand on l'est vraiment. Je voyais mon abandon : et toute une peine était mise devant mes yeux. Elle m'apportait une sorte de netteté propre et un peu vulgaire, qui tenait de la peine d'amour, car c'en était une, et ne s'élevait pas aux dettes de fait, après tout banal, qui l'avait provoquée si naturellement. C'était une peine, [illegible] sentais [illegible], l'indigence, [illegible] ; ce n'était [illegible] une peine pauvre, une vraie peine. J'en jouissais avec une sorte de dérision. Elle enlaidissait tout : et, de mes objets familiers, ceux qui étaient chers, elle avait dissipé cette sympathie vivifiante qui accordait à leur présence une justice et des émotions. De telle sorte que plus rien dans la maison ne répondait à ma détresse choisie, et j'avais beau regarder la lumière du matin qui touchait les meubles, les murs, et quelques fleurs de givre sur un étang, rien ne vibrait plus.

Je ne pus supporter la présence de ce monde ingrat, et je sortis. Je savais quels dangers j'allais affronter ainsi : mais par un mouvement de mon âme irritée, je souhaitais presque, en m'éloignant, que la catastrophe survînt tout de suite, pour déchaîner enfin tous ces malheurs qu'un absurde destin avait accumulés sur moi, et tout, malgré une violente résistance, je ne pouvais plus soutenir le poids d'irréalité.

Je me rappelle que j'errai, sans but précis au hasard, comme si [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

~~Pour me mentir, j'accomplis comme une exploration méthodique des terres et je me refusai d'en sortir, comme si j'eusse craint, par un vagabondage, de céder à je ne savais quel désir orageux de me perdre qui me tourmentait.~~

J'explorai ~~[illegible]~~ les terres de La Jossine et de Théotime, en quelque sorte méthodiquement, mais ~~[illegible]~~ franchis leurs limites, comme si j'eusse craint, en les dépassant, de céder au désir orageux de me perdre qui me tourmentait. Ces limites, quoique fictives, me retenaient en moi, me liaient; et peut-être ne serais-je plus retourné à Théotime, si j'en avais quitté la terre amicale et puissante, ~~pour~~ vagabonds à travers ~~[illegible]~~, où je n'étais plus le maître du sol.

> ces revins et ces bois ↗

J'évitai cependant de visiter la maison ~~[illegible]~~ de La Jossine ~~où se trouvait~~ ~~[illegible]~~ Marthe, et le quartier lointain de Vieille Ville. Je circulais d'un point à l'autre, comme si j'avais eu un devoir à remplir; mais le seul fait de suivre un itinéraire voulu suffisait à user ~~[illegible]~~ mes restes ~~[illegible]~~ d'énergie, et ~~au cours de cette exploration méthodique~~ et, je ne cessais de penser à Geneviève. Plus que la danger ~~[illegible]~~ menaçant ~~tous les deux~~, le parti pris qu'elle montrait de ne pas me voir accaparait tout mon esprit. Je ne pensais plus qu'à cela, et, tout en soupçonnant les motifs profonds de ce ~~[illegible]~~ recul, je ne cessais de le juger inexplicable, quand je me parlais à moi-même, avec passion.

Vers la fin de la matinée, je me trouvai non loin de la métairie; et comme j'avais ~~[illegible]~~ aperçu le vieil Alibert et son fils qui y rentraient, j'en conclus que Geneviève ne tarderait pas à paraître. Je la vis en effet qui arrivait à travers champs, en compagnie de Marthe et de François, et je me cachai ~~[illegible]~~ dans le potager. Marthe parlait avec assez d'animation, François avançant, tête basse, et Geneviève se taisait. Toutes les trois avant de pénétrer dans la maison, allèrent aux remises. Là ~~[illegible]~~ Marthe appela Jean qui sortit aussitôt: ~~[illegible]~~ il rougit en voyant Geneviève et il avait l'air embarrassé. ~~[illegible]~~ J'entendis qu'elle lui parlait en riant, ce qui me fit souffrir. Puis tous les quatre disparurent dans la maison.

Je ne comprenais pas la conduite des Alibert, ~~et~~ je la jugeai tellement discourtoise que je faillis faire un esclandre. ~~—~~ Mais ce ne put qu'une velléité et je cherchai une cachette sûre pour y attendre la fin du repas. ~~[illegible]~~ Je voulais revoir Geneviève.

Je me couchai sous un buisson, où il faisait très chaud. Ma joue à deux doigts de la terre était brûlante, et des herbes séchées, aux odeurs acides m'enivraient. Le temps me parut long. Les hommes sortirent d'abord, puis Marthe toute seule; enfin, Françoise apparut, mais non pas Geneviève. Françoise traversa la cour et prit le chemin de La Jassine. Je courus après elle. En entendant mon pas, elle se retourna vivement et me dit :

— On vous a cherché partout, pas déjeuner. Vous avez fait de la peine à Geneviève.

— Pourquoi n'est-elle pas sortie avec toi maintenant?

Françoise hésita, puis me répondit, d'une voix excédée :

— Elle est restée chez nous; elle se repose dans une chambre. Laissez-la.

Venez à La Jassine.

Je la suivis. Il pouvait être trois heures. J'avais oublié de manger, mais je n'avais faim ni soif, et une seule inquiétude me préoccupait qui était de rencontrer Marthe. Le temps restant à l'orage. Pendant la matinée, de grands bancs de chaleur étaient arrivés de la plaine; et depuis midi, on voyait grandir et se refermer les mêmes nuages sournois qui étaient apparus la veille au soir. Pour une raison inconnue, pendant la nuit ils s'étaient retirés derrière les plateaux, et de là, renforcés par d'autres vapeurs, sous la lente impulsion des courants tellurjes et des nappes d'air ascendantes, ils s'élevaient l'un après l'autre, avec une menaçante majesté, sur le pays.

Marthe ne se trouvait pas à La Jassine. Nous y entrâmes par la cour, de telle sorte que je ne vis pas la tombe de Clodius.

Françoise me dit :

— Restez avec moi. Je vais vous montrer la maison. Elle est déjà plus propre; mais il y a encore beaucoup de travail.

Nous restâmes dans l'intérieur de La Jassine jusqu'à six heures.

On avait balayé et lavé les carreaux, nettoyé le plafond, les vitres, frotté les meubles, et rejeté dans le cour de gros tas de gravats, de vieux ~~[illegible]~~ lavigne, d'immondices. ~~Tous les placards ouverts s'aéraient et on avait porté~~ Au plein soleil ~~[illegible]~~ richement les matelas et les paillasses qui en exhalaient une odeur de ~~vieilles~~ feuilles de maïs et de laine moisie. Les bois de lit étaient dressés contre les murs, et ~~[illegible]~~ dans des assiettes de faïence, sur le sol, on voyait ~~[illegible]~~ à ~~[illegible]~~ de petits tas de soufre. Les placards grands ouverts avaient été vidés, et de bas en haut, ~~[illegible]~~ à travers toute la maison aux fenêtres ouvertes ~~il circulait un~~ de ~~[illegible]~~ des colonnes d'air chaud circulaient lentement, où ~~[illegible]~~ montaient de minuscules poussières. Partout s'affirmait le passage d'une volonté saine, et la prise de possession était si forte que fugitivement j'en fus jaloux.. Ils n'avaient respecté qu'une aile où se trouvaient deux pièces, un petit cabinet fermé à clef et la chambre de Clodius.

— On vous attendait pour y entrer, me dit Françoise.

Le respect de mes droits, quoiqu'il me parût dérisoire, me donna une obscure satisfaction. Je n'avais nulle envie de pénétrer dans ces deux pièces; mais le reste de la maison était devenu tellement inhabitable, que j'eus la curiosité de savoir ce qu'était, avant notre intrusion, le coin de La Jassine où habitait mon cousin, le maître. Je poussai la porte.

Il faisait très noir dans la chambre. Je dis à Françoise :

— Va ouvrir les volets.

Elle les ouvrit, et l'air chaud, en entrant, souleva de vieilles odeurs tristes de vêtements usés et d'homme. ~~Il [illegible] portait aussi les relets des bois [illegible] de l'armoire, [illegible] en chêne massif. Le lit était [illegible] défait, et il y avait trois cartouches sur la table de nuit.~~ Sur le lit encore défait

Les draps étaient déchirés, sales, et dans la poche d'un vieux calendrier pendu au mur on voyait la photographie d'une femme. Je la pris. ~~[illegible]~~ La femme était assez belle, ~~[illegible]~~ calme; mais je ne la connaissais pas.

J'ouvris l'armoire. Il y restait un peu de linge; et, dans un tiroir je trouvai un vieux portefeuille contenant seulement des reçus et un petit bout de ruban fané. ~~[illegible]~~ ~~[illegible] à Françoise.~~

Cette visite m'avait rendu triste. ~~et si cette tristesse~~ et François ne me parlait pas. ~~Elle semblait~~ Je le regardais à la dérobée, ~~et~~ Par moments il passait sur son ~~calme~~ visage comme une expression de désespoir ~~que je n'aurais pas pu imaginer~~, mais difficilement, car ses traits d'ordinaire si calmes se crispaient sous l'effort. qu'aussitôt elle contenait,

En m'en allant j'avisai trois cartouches ~~sur~~ sur la table de nuit.

~~— Après avoir tout nettoyé, il faudra tout remettre bien en place et fermer à clef.~~ dis-je à François

Je tirai la porte derrière moi et je la fermai à clef.

François me suivit à travers la maison, jusqu'au seuil. Toujours en silence. Comme j'avais tout visité, ~~et tout~~ je ne savais pas que lui dire, et je voulais m'en aller ailleurs ; mais un ~~obscur sentiment~~ indéfinissable sentiment me retenait près d'elle. Il me semblait qu'elle attendait de moi un gest, une parole, un regard, comme si, dépouillée de sa ~~robuste~~ naïve confiance ~~naturelle~~, elle eût ~~pas quelque obscur combat qui se livrait au secret de son cœur.~~ ~~réclamé~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~le secours de ma [illegible]~~

implorer mon secours pour le combat obscur qui la déchirait au secret de son cœur.

Mais je ne devinais pas quel secours, et je ne savais rien que répondre pas le silence le plus vulgaire au silence si douloureux qu'elle m'adressait. Je la quittai donc, et je me retrouvai seul dans le bois de la Jassine.

Les bois aiment l'orage. ~~Même quand il ne [illegible] Mais alors même qu'il n'a [illegible] qu'il n'a élevé que~~ ~~[illegible] leur séjour est dangereux.~~ Même alors qu'il n'a élevé que ~~[illegible]~~ Mais alors ~~[illegible]~~ leur séjour est dangereux. Dans les masses d'air chaud qui errent sous les arbres, le fluide s'accumule, ~~et~~ à peine est-on entré dans le sous-bois, qu'on est ~~pris~~ ~~[illegible]~~ saisi ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ cette matière électrique, et une étrange ~~[illegible]~~ excitation des cellules vivantes ~~[illegible]~~ irrite les nerfs ~~[illegible]~~. ~~et~~ La peau ~~[illegible]~~ ~~se~~ sèche, le sang brûle, ~~et~~ une angoisse qui étreint les poitrines ; ~~et~~ l'âme ~~[illegible]~~ jouit, une volupté trouble et se gonfle d'un désir brûlant mais sans objet. ~~Il n'est rien qui déséquilibre autant~~

Le jugement paralysé faiblit et l'on perd toute sa lumière, cependant que, sous la clarté d'une phosphorescence ~~sourde~~ intérieure, de vagues images se pressent ~~et~~ comme des nuées et traversent l'âme, où elles soulèvent les premiers tourbillons de la tempête.

Peut-être ai-je tort de me complaire de cette étrange volupté dans le sous-bois ; ~~mais~~, Quand j'en sortis, ~~[illegible]~~ mon exaltation ~~était~~ violente ~~et le [illegible] orage~~ ~~et je marchai vers la Justine~~ s'était élevée à une sorte de voluptueux ivresse

Peut-être ai-je tort de m'attarder dans le sous-bois. Quand j'en sortis mon exaltation avait atteint à une sorte ~~de voluptueux~~ mauvais ivresse ~~et d'angoisse~~, faite de attente, d'anxiété et d'un désir inavoué de ~~[illegible]~~ violence. Je marchai vers Théotimé, qui déjà, ~~[illegible]~~, s'était resserré sur lui-même, regroupé, enfoncé dans la terre, et qui offrait sa masse sombre, violette, toute pleine de force humaine et de volonté ~~[illegible]~~ dure, ~~à la menace de l'orage~~ à l'approche de l'orage.

Dans la salle basse je trouvai l'inconnu qui cherchait de manger. Il était encore assis, et ne se leva pas en me voyant ~~[illegible]~~. J'eus immédiatement la certitude que Geneviève n'était pas encore ~~[illegible]~~ rentrée ; mais ~~j'eus un [illegible]~~ aussitôt une peur ~~[illegible]~~ atroce me prit, qu'elle survînt. Il était tard. Ech pouvait arriver d'un moment à l'autre.

L'homme me dit :

— Comme personne ne s'occupe de moi, j'ai commis une imprudence.

— Ce sera le dernier, ~~[illegible]~~ répliqué-je. Cette nuit, il faut que vous partiez. Je vous le répète pour la dernière fois.

~~Il réfléchit, posa son couteau, et me répondit~~ :

— ~~Non. J'ai bien [illegible]~~

Il se versa un verre de vin, le but lentement, s'essuya la bouche, et me répondit.

— Non. J'ai bien réfléchi. Chez vous, je ne crains pas grand chose. Je suis votre hôte. Mais une fois dehors, je ne pourrai plus compter que sur moi. Alors je reste.

Il se leva :

— Je reste, ~~[illegible]~~ répète-t-il. Du moment que vous êtes seul dans la maison, je ne vous gêne guère. Personne ~~ne peut~~ au monde ne peut maintenant soupçonner que je m'y trouve. Et vous le voyez, je me contente de peu pour la nourriture

~~Il se leva :~~

~~– Je reste, répéta-t-il. Du moment que vous êtes~~

284

Il se leva :

– Je reste, répéta-t-il. Vous le voyez, je me contente d'une médiocre nourriture. Personne au monde ne peut maintenant soupçonner que je me trouve ici. Et du moment que vous êtes tout seul dans la maison, je n'ai rien à craindre.

Dehors quelqu'un parle. Les voix arrivent de la source. Je devrais blêmir. L'homme dut s'en apercevoir, car il s'arrête au pied de l'escalier, et me regarde. ~~Je ne voulais pas lui montrer que j'avais hâte qu'il quittât la pièce, bien que ce désir fût naturel~~ ; ~~mais~~ je n'ai pas fallu qu'il devinât la vraie nature de mon angoisse, et son regard était devenu si étrange que je crus qu'il lisait en moi. Mais, s'il y découvrit un reflet de l'image que je tenais pour dessous tout à lui cacher, il y dut voir brûler aussi une telle haine ~~et une si sombre colère~~ que, malgré sa force et son assurance, il fit un mouvement en arrière sans me perdre des yeux. Et à reculons, il disparut dans l'escalier.

J'étais resté debout au milieu de la pièce et je n'en bougeai pas que je n'eusse entendu se refermer la porte du grenier.

blanc,

Jean Alibert m'appela de la cour. J'y allai et il me donna une lettre, qu'un enfant du village avait apportée à la métairie.

Je lui demandai :

– Comment va Genevière ?

Il me répondit :

– Mieux que ce matin. On vous a regretté à midi. Venez dîner avec nous ce soir. Après vous la ramènerez ici tranquillement.

J'acceptai, mais je voulais lire la lettre et je rentrai dans la maison en lui disant que je le rejoindrais. Il s'en alla.

~~La lettre~~ venant de M. Rambert qui m'écrivait :

~~« J'ai acquis la conviction que le monde de votre Cobedis (ce malgré tout~~

~~« J'ai eu le tentative, très soir, d'aller chez vous. Pour y travailler, car l'auberge n'offre guère de ressources. Mais au dernier moment j'ai craint d'être indiscret, et après avoir fait un tour dans les champs, je suis rentré au village. Vos vos tems (que cette nuit tout admirablement bien)~~

Pendant que je lisais la lettre je sentais une peur m'entraîner. Je ne discernai pas ~~[illegible]~~ jusqu'où M. Rauchet avait porté son regard pénétrant, mais, qu'il ~~sût~~ rapidement (ou même qu'il sût quelque chose) cela ne semblait indiscutible ~~évident~~. D'ailleurs, les mains, ses propos, la politesse, et cette ~~affectation~~ ce délicatement peut être affecté (je n'en dis pas tout) ~~[illegible]~~ m'entre déjà dans un bond malaise.

Qui lui inspirait toutes ces plus lentes, et invidieuses, ensuite suppl., ~~à défaut de pire~~ à un dîner une affreux

Malaise,

- Pascal montre dans la chambre. Entrevue avec l'inconnu.
- Geneviève arrive à Thiaumé. –
- Pascal descend. Scène. –
- Ils vont dîner. –

Le prix de cette [illegible] fut si fort que je dus ~~[illegible]~~ en peu perdre le reste du temps

---

~~quand je me [illegible]~~ Quand je m'en détachai, mon

Je cédai à une forme de sauvage et

[illegible] au lit au pied, j'en avais vraiment le pied.

L'heure début dans le lit, regardait la ~~grande~~ tapisserie aux colonnes.

Il se retourne et me dit :

– ~~j'admire~~ Vous avez là, ~~de bien curieux~~ un ~~[illegible]~~ bonheur bien étrange. Ces figures ont l'air parlant et on ne les comprend pas.

– Vous comprendrez son [illegible] mieux ceci, lui répondis-je, en lui tendant la lettre.

Il la prit, la retourne, ~~la lut~~.

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

un blanc

RABAT, le

285

BU Lettres Nice

La lettre venait de M. Rambout qui m'écrivait longuement :

un blanc

« Il faut, Monsieur, que vous me pardonniez d'avoir, sans votre permission, poussé, hier soir, à la tombée du jour, une petite pointe sur vos terres. Elles sont admirablement tenues et vous pouvez en adresser mes compliments à votre métayer. Il n'est d'ailleurs que de le voir : c'est un homme sérieux.

L'auberge du village n'offrant guère de ressources (j'en suis l'unique client), j'étais parti avec l'intention de vous faire une visite, à la seule fin de bavarder un peu. Mais arrivé en vue de votre logis, il m'est apparu si fermé et si noir que je n'ai pas osé troubler une solitude parfaite. Il n'y brillait pas la moindre lumière, et l'on montre toujours quelque indiscrétion à frapper chez des gens qui n'ont pas allumé leur lampe. Je me suis donc tenu à bonne distance de votre demeure, et, après un tour dans les champs, j'ai repris le chemin du village. Mais le mouvement de la marche ayant éveillé mes idées (un peu endormies à l'auberge) je me suis remis à penser à cet accident douloureux qui me retient ici. Et peu à peu mes réflexions m'ont amené à croire que le meurtrier de votre cousin est encore dans le pays. Je ne puis vous donner (car il serait fastidieux) le détail de mes réflexions ; mais, celles-ci, je les juge assez solides pour vous en livrer tout au moins le résultat. Je suis sûr, absolument sûr, que l'homme n'a pas quitté votre quartier. Comme il n'y était pas venu (j'en jurerais) pour y nuire à votre cousin, mais qu'il portait pourtant une arrière-pensée d'où il n'excluait pas la pire violence, je crains que le meurtre accidentel qu'il a commis, ne soit pas le point terminal de ses méfaits. A vous dire toute la vérité j'appréhende un second drame.

C'est pourquoi je nourris quelque inquiétude. L'homme se terre dans vos parages. Où ? je ne sais. Sans doute dans un cellier, dans une grange inoccupée. On peut d'ailleurs se demander comment il y subsiste, du moment qu'on ne lui connaît pas de complice. On dit, avec raison, que la faim fait sortir le loup du bois. Or le loup ne sort pas du bois ; et s'il y reste, c'est qu'il mange. Qui lui donne à manger ?..... Là est tout le problème ; Et il semble à peu près impossible de résoudre parce qu'il n'existe personne qui ait intérêt à nourrir un assassin, dans ce quartier

Du moins je le suppose ; mais, après tout, je n'en sais rien. Qui pourrait m'éclairer ? Personne ; sauf vous, peut-être, qui connaissez bien et les lieux et les habitants. Mais je n'ose vous le demander ; et d'ailleurs les honnêtes gens, surtout à la campagne, n'aiment guère collaborer avec les représentants d'une justice qui les trouble toujours un peu, et dont, à tort, ils n'attendent rien que des ennuis.

Toutefois si, pris du désir de venir en aide à quelqu'un qui a su vous manifester quelque sympathie, vous consentez, le cas échéant, à m'éclairer, j'en serais extrêmement aise. Car, faut-il vous l'avouer sans façons ?.... Obscurus eo per noctem.... Je me déclare tellement incapable d'y voir clair que je ne compte plus que sur vous, cher Monsieur, pour me permettre de mener à bien ce que la Justice et le devoir exigent de moi — et de vous, naturellement.

C'est pourquoi vous pourrez me croire, si je vous assure que j'ai nourri à votre sujet, des sentiments de bien haute estime.

Sylvestre Rambout. »

Un blanc

Pendant que je lisais la lettre, une peur noire m'envahissait. Je ne discernais pas jusqu'où M. Rambout avait porté son regard si pénétrant ; mais qu'il soupçonnât (ou même qu'il sût quelque chose) cela me semblait indiscutable. D'ailleurs ses manières, sa politesse, et ce détachement, peut-être affecté, où s'inspiraient toujours ces phrases lentes et insidieuses, qui se glissaient en vous pour vous troubler, eussent suffi à me donner un sourd malaise. Mais la lettre apportait, en plus, des allusions ; et même çà et là, on y voyait point une menace encore vague, qui, plus encore que tout le reste, m'épouvantait. Je cédai à une poussée panique et, montant en hâte jusqu'au grenier, j'ouvris violemment la porte.

L'homme, debout devant le lit, regardait attentivement la tapisserie aux colombes. Il se retourna et me dit :

— Vous le voyez, j'admire. Car vous avez là de bien étranges broderies. Toutes ces figures sont parlantes et pourtant on ne comprend pas ce qu'elles disent ....

— Vous comprendrez facilement ceci, lui répondis-je, avec colère.

Et je lui donnai la lettre.

Il la prit, la retourna, et se mit à la lire. Quand il l'eut achevée, il me la rendit, non sans l'avoir bien repliée en quatre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

186

— Ce M. Rambout écrit bien, avoua-t-il. Et il est perspicace. Je crois en effet ~~que~~ ~~[illegible]~~ que j'aurais tort de m'attarder sous votre toit.

Il se tut. Tout à coup il releva la tête et regarda le mur où s'étalait la tapisserie :

— Pourtant, murmura-t-il, je voudrais bien savoir, avant de m'en aller d'ici, ce que signifient ces curieuses images....

Je crus qu'il se moquait, et je le lui dis avec ~~colère~~ violence. Il ne s'en émut pas.

— Vous vous trompez, répondit-il, je parle tout à fait sérieusement. Après tout, moi aussi, je suis un homme, et il m'arrive d'avoir peur, tout comme vous : Car en ce moment M. Rambout vous fait peur. Hé bien ! moi, voyez-vous, ce qui ~~me inquiète~~ me trouble d'une façon inexplicable, c'est cette croix plantée dans un cœur....

Il la contempla un bon moment, puis il ajouta, avec une sorte d'inquiétude :

— Si toutefois cela est bien un cœur....

Il ~~avait l'air~~ montrait un visage si tourmenté que je ne sus quoi lui répondre. Mais je pensai qu'il avait un peu perdu la tête. Il le devina, et ~~me dit~~ m'en avertit du ton le plus calme :

— Ne croyez pas que je devienne fou, et allez vous coucher tranquillement. J'ai toute ma raison. Je passerai encore cette nuit dans votre grenier. M. Rambout ne fera rien avant demain, si j'en crois sa lettre, et demain je serai parti sans doute....

Il s'était appuyé contre le lit, et regardait du côté de la porte que j'avais laissée ouverte. Tout à coup sa figure devint ~~tout à coup~~ attentive, et il me dit :

— Quelqu'un est entré dans la maison, en bas. Avez-vous entendu ?

— Je vais voir, répondis-je.. ~~[illegible]~~.

Et je le laissai. ~~[illegible]~~ ~~Mais en partant, je fermai~~

~~Chef~~

En bas, je trouvai Geneviève.

Un blanc

Elle se tenait au milieu de la salle.

— Avec qui parlais-tu ? me demanda-t-elle.

Je sentis que je pâlissais, mais elle ne put pas le voir, car la lampe n'éclairait pas mon visage.

— Avec personne, répondis-je.

— J'ai entendu des voix, cependant....

— Une seule voix, Geneviève : la mienne. Je suis un vieux maniaque, tu le sais ; et quelquefois je me parle. C'est absurde....

Je m'efforçai de rire, mais si mal qu'elle secoua la tête d'un air mi-incrédule mi-fâché.

— Allons dîner ! lui dis-je. Les Alibert nous attendent. Je te croyais chez eux.

Je lui pris le bras et l'entraînai dehors un peu trop vivement sans doute, car elle me le fit remarquer.

— Tu es brusque, Pascal. Lâche-moi....

J'eus honte et je posai ma main sur son épaule. Elle céda alors à un mouvement très tendre et vint se blottir contre moi si doucement que mon cœur se mit à battre.

Nous marchions. Soudain elle tressaillit.

— Quelqu'un a traversé l'allée, chuchota-t-elle.... Là-bas, au bout, entre les deux marronniers,.... je l'ai vu....

Je dus tressaillir à mon tour, et elle sentit le secousse :

— Mon Dieu ! Pascal, s'écria-t-elle, tu es nerveux, ce soir....

— C'est l'orage, répliquai-je : Mais tu as rêvé....

— Peut-être. En venant aussi j'ai une vois une ombre qui se glissait derrière la haie, près de l'olivette.... J'ai eu peur, j'ai failli me retourner....

Je l'entraînai plus vite et nous arrivâmes sans encombre à la métairie. Les nous attendaient depuis un moment.

On dîna, mais presque en silence. Geneviève me parut très pâle, et les Alibert graves, préoccupés, surtout Martha.

Françoise avait, peut-être, pleuré. Et Jean avait un air entrepris, malheureux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Le vieil Alibert prononça tout de même quelques paroles. Moi je pensais : « Il faut que Geneviève couche ici, cette nuit et demain ». Mais je ne voyais aucun moyen, ouvertement ou non, de l'y obliger. En parler aux Alibert me paraissait tout à fait impossible, et même pis. Comme le repas touchait à sa fin, je sentais que le temps pressait, et je ne savais où donner de la tête. Mon trouble était devenu si intense que il me sembla soudain que Geneviève et les Alibert lisaient en moi. Je baissai la tête, confus, et alors je m'aperçus que tout le monde se taisait. Ce silence m'écrasa. Il était bas, volumineux, comme cette pièce enfumée, cette cuisine sombre, où nous mangions. Rien ne semblait pouvoir en soulever le bloc épais. C'était un silence durable, un silence sans espoir, comme il s'en établit seulement dans les lieux clos. (Celui des champs est toujours vaste, et traversé d'imperceptibles vibrations aériennes). –

Dans cette pièce où nous nous tenions, tous les six, muets, c'est parce que nous nous taisions qu'il y avait du silence ; mais nos six arrière-pensées n'en vivaient pas moins autour de la table.

Dans cette pièce, où tous les six, muets, nous nous tenions, le silence prenait corps dans une pâte humaine. Il était charnel comme nous ; il était vraiment bien notre silence, car nos six arrière-pensées vivaient autour de la table, et on n'entendait plus aucun bruit dans la maison, parce qu'elles brûlaient secrètement en nous et que nous avions peur de laisser échapper quelque mieux de ce feu sourd.

Les uns aussi bien que les autres de laisser échapper quelque mieux de ce feu sourd.

On frappe : la porte et Geneviève entre. Il semblait plus craintif encore que de coutume, et la visite inopinée, à cette heure, étonna tout le monde. On n'en laissa rien voir, mais il flaira ! et il a le flair si sensible, qu'il décèle le moindre signe.

et il a le flair si sensible qu'il décèle le moindre signe ce qu'il ~~est~~ dit l'absent ~~[illegible]~~ [illegible]

Dans notre [illegible] malaise collectif et je crois qu'il allait étouffer ; il ~~[illegible]~~ [illegible] ~~[illegible]~~ [illegible] ~~[illegible]~~ Il eut une ~~[illegible]~~ de haut. le corps ; ~~[illegible]~~ Avant d'oser s'avancer dans la pièce, il nous regarda timidement tous, d'un coup d'œil rapide, effrayé.

~~et il eut beaucoup de peine à nous dire~~ :

~~Puis il marche vers la pendule, et dit~~ :

~~Il hésite~~ . ~~[illegible]~~

— Entrez donc, lui cria Martha, [illegible] quelqu'un à [illegible].

— C'est bien tard, répondit-il.

~~Puis~~ Il se rapprocha vers la pendule, où il ~~[illegible]~~ trouva une chaise, et il s'assit.

Je craignis un moment qu'il ne fût ~~[illegible]~~ suivi par notre silence.

Car il se tout, ~~[illegible]~~ en baissant les yeux. ~~[illegible]~~ Martha ne le laissa pas se pétrifier, et

Elle prit une tasse de café et le lui porta. Il but, et ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ : ~~Que vient-il faire à cette heure?~~ Qu'est-il venu faire ici à cette heure? Tout le monde ~~[illegible]~~

— ~~Il fait lord~~ Le temps est lourd, n'est-ce pas ? ~~[illegible]~~ Martha..... Et cet orage qui ne veut rien ~~[illegible]~~ savoir....

~~[illegible]~~ On est hanté.....

— C'est ça, c'est ça, s'empressa des ajoutés Genevot, et quel ciel, ce soir..... très mauvais

J'ai hanté six fois sur la chaise avant d'arriver ici..... Il faut ça me coûte....

~~Il parlait~~ Il hocha la tête :

— J'avoue que j'ai failli retourner chez moi..... ~~Mais, vous pensez~~ ?

Il nous yeut ~~[illegible]~~ à la ~~[illegible]~~ [illegible]

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Martha, ~~[illegible]~~ d'un ton [illegible]

— ~~Genevot pensait à la tortue. Il avait peur de parler.~~ ~~[illegible]~~

~~Qu'il~~ ~~[illegible]~~ Genevot tressaillit [illegible].

— Ah ! soupira-t-il, il faudrait que je vous avertisse. Il y a une [illegible] dans la [illegible].....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Ah ! soupire-t-il, il fallait que je vous avertisse ..... Mais peut-être que vous l'avez aussi vu .....

Il était à la torture. Ce qu'il allait dire l'effrayait.

— Nous n'avons rien vu, assura Martha. De qui parlez-vous ?

— Il y a un rôdeur, murmure Genevet ..... Depuis deux jours, il circule, à la nuit, dans notre quartier ..... Tout à l'heure même en vent, il m'a semblé l'épouser à vous-même. Vous aussi j'ai peur par les ~~fenêtres~~ arbres ..... Ils tentent .... Et mon chien m'a quitté ..... ~~Voilà~~, si vous pouvez, pour une fois ou deux, me prêter la voiture .... Il y a une bonne cabane .... ~~Ah ! il [illegible]~~

En l'attachant .....

~~[illegible]~~, ~~la pauvre~~ ....

Il s'arrête, ébauche tout à fait un geste comme pour dire : il le faut bien, puis s'excusa ~~[illegible]~~ d'un air désolé :

— Pour une nuit ou deux, il s'en contentera, peut-être .....

Il fit un effort, avança la tête et supplia ~~à voix~~ une voix blanche :

— Depuis l'accident de ce jeune Clodis, ~~[illegible]~~ :

Mais il ne peut pas chercher pas. Tout le monde se tourne vers Geneviève.

Elle se tient au bout de la table, assise, ~~et elle~~

~~[illegible]~~. Son regard me fixait, large, plein d'épouvante.

~~Mais elle ne dit rien~~

J'eus la force de ne pas baisser les yeux.

Elle ne dit rien.

— Jean, va prendre le chien, grommela le vieil Alibert

Genevet se retire, en remuant tout le monde.

— ~~Vous~~ Vous allez mon dernier ici, cette nuit, ordonne dit Martha à Geneviève. ~~[illegible]~~ Vous avez le visage mon patron que vous êtes mon fatigué. Demain ça ira mieux.

François se leva, puis Jean. Je prisonnier et quitte le métaux.

[illegible]

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS

PRÉSIDENT : HENRI BOSCO
AVENUE DE MARRAKECH
TÉL. RABAT 29.40

RABAT, le

Le vieil Alibert prononça tout de même quelques paroles. Il pensait : « Il faut que Genevieve mêle mon [illegible] cette nuit. » Mais je ne voyais aucun moyen de l'y obliger, ouvertement ou non. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ Le poète aux Alibert me paraît tout à fait impossible, et même pis. Tout le monde ne se taisait. Ma pensée était si intense qu'il me semble soudain qu'il devait suffire de ~~[illegible]~~ mes regards pour lire en moi. Je baissai les têtes-coupes, et alors je m'aperçus que tout le monde se taisait.

Le silence m'écrase. Il était lourd, volumineux, carré et bas comme la pièce ~~[illegible]~~ enfermée, un peu sombre, où nous mangions. Rien ne semblait devoir en rompre le bloc épais. C'était un silence durable, et cependant ~~[illegible]~~, ~~le silence de six êtres humains~~ ~~[illegible]~~, comme il s'en établit seulement, dans les mêmes. (celui des champs est toujours vaste, lisse) ~~un silence~~ et trouve d'impeccables réflexions aériennes). Dans cette ~~[illegible]~~, Tandis que si j'ai mon cœur, tous les six, on n'entendait pas un bruit, pour que

Dans cette pièce où tous les six, muets, nous nous tenions, ~~le silence était~~ le silence était pris dans une pâte humaine ; ~~il était charmant, et parfois~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ charmant que

Je fis d'abord quelques pas au hasard, puis d'instinct je m'acheminai vers Théotime. Je m'orientais en moi-même, guidé sur ce sens intérieur qui me donnait la direction du mas dont l'image me hantait. Car si l'ombre impénétrable me le dérobait, en moi, je le voyais, immobile et déjà sombre, tel qu'il m'était apparu au crépuscule, et tel qu'il se montre souvent, pour peu qu'on nourrisse en soi-même une pensée sérieuse en accord avec sa sévérité.

Je ne pensais à rien ~~[illegible]~~ je savais tout. L'homme occupait une maison qu'il ne voulait pas déloger. Il avait entendu la voix de Geneviève, qui avait entendu sa voix. Maintenant, grâce à Geneviève, elle savait que Clodius, entendu à trois cents pas de là depuis trois jours à peine, avait été assassiné. M. Rambaut rôdait autour de la maison. Tout le monde l'avait vu, sauf moi. Les Alibert se méfiaient; et rien qu'à la façon dont ils protégeaient Geneviève, on voyait bien sur qui se portait leur méfiance.

J'étais suspect.

La nuit lourde, et en quelque sorte étoffée, m'enveloppait le corps et l'âme à la fois; et, sous ce vêtement énorme, qui m'accablait de son poids et de sa chaleur, j'avançais péniblement vers le mas. J'en sentais la proximité à cette odeur de paille et de pierre brûlante qui s'élève, l'été, pendant la nuit, des fermes solitaires où fermentent les gerbes de la moisson. Je ralentis le pas et je louvoyai. Je distinguais mal les abords de cette île noire où ne brûlait pas une lumière, et je cherchais, à atteindre le port éteint et semblait-il, inhabité, avec la crainte ~~[illegible]~~ de toucher tout à coup à un écueil invisible. — Bientôt il me parut que, cette nuit-là, je ne pourrais pas y aborder, et qu'à trop errer sur ces bords j'risquais quelque fâcheuse rencontre. Je me retirai vers une meule qui, non loin de la maison, m'offrait à la fois un bon repos et une guette, d'où je pourrais surveiller les parages de Théotime.

Je me couchai sur la paille, assez haut au dessus du sol, et là, me creusai une sorte de lit où je m'étendis sur le dos. La paille craqua sous mon poids et un immense bruissement agita la meule tout entière, ~~[illegible]~~ Les pointes des tiges ~~[illegible]~~ brûlantes me piquaient le nez et les oreilles et j'entrai en contact avec des fourmillements de bêtes. Sur moi, j'avais beau fermer les yeux, le ciel restait clos, étouffant, sans astre. Et je vis bientôt renaître à fixer les ténèbres. Elles bloquaient ma vue, mais le mental et la main de telle sorte que il n'était impossible de savoir ce qui s'y passait; et j'étais anxieux de le connaître. →

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Incapable d'y voir, je concentrai toute mon attention sur mon ouïe, et, comme je l'ai fixé, au bout d'un moment je commençai à percevoir çà et là quelques bruits très légers.

Les uns venaient de la campagne, mais restaient si indistincts qu'il m'était impossible de les situer dans l'étendue des champs. Peut-être un vol velouté de rapace nocturne aux plumes silencieuses, ou peut-être parfois un soupir, ou un imperceptible gémissement aussitôt étouffé.... Au bout d'un moment, la maison se fit entendre.... D'abord elle ne livra que des craquements connus.

Il y avait des tuiles qui bougeaient dans la toiture, sous le mouvement lent d'une poutre maîtresse qui cédait, dans le mur, à la chaleur des pierres calcinées. Quoique ces signes fussent émouvants dans les ténèbres, je les avais si souvent entendus sur ma tête, qu'ils ne me troublaient guère plus que d'habitude. Mais quelquefois tous les bruits se taisaient, et alors, en tendant intensément l'oreille, je percevais une vibration très basse, et si grave qu'elle devait rester imperceptible à mon sens auditif habituel, car les sons ne descendent pas en de telles profondeurs; et je la captai au delà de l'ouïe humaine, sur des cordes sensibles, aux plus lents messages. Je ne saurai donner un nom à ces ondes indéfinissables dont le rayonnement nocturne pour la première fois m'atteignait sans doute par le privilège d'un accord précaire, dû au concours de cette nuit ardente, des tourments anormaux de mon âme, et, peut-être d'une plus puissante expression du génie caché de Théotimé. J'en étais bouleversé. Car c'était là mon sang qui montait et qui descendait avec lenteur, en roulant mes angoisses et mon épouvante, dont les violences ne parvenaient pas à briser le rythme large le chant intérieur de cette vie commune, où Théotimé et moi, en fondant la chair de la pierre, nous ne formions plus qu'une seule âme, anxieuse de son salut, et peut-être, déjà en quête de son dieu secret. Mais de ce dieu je ne discernais pas encore le visage que je pressentais cependant rustique et dur.

Longtemps je m'absorbai dans cette étrange communion. Puis peu à peu s'affaiblit, et se dissipa la faculté communicative et je me retrouvai tout seul, dans la nuit sourde, avec ma crainte, et ma pauvre volonté, et la menace du matin inévitable.

Jusqu'à minuit, à partir les petits bruits dont j'ai parlé, tout resta immobile. Je ne dormis pas, attendant, pourtant très bien, résista sans faiblir à la pression des ténèbres du silence accablant, et de la chaleur.—

Vers minuit une bête traversa les aires, sans doute un renard. Il se dirigea vers la source et remonta du côté de La Jassine, par le chemin creux. Je pus suivre sa marche au frémissement des buissons qui s'agitaient à son passage.

Un peu plus tard, un autre animal vint boire à la source; un sanglier, je pense, car tout à coup l'eau clapota brutalement; puis ~~[illegible]~~, la bête s'éloigna. Elle repartit, elle aussi, par le chemin creux, et tout retomba dans le silence.

La maison ne donnait aucun signe de vie, et ~~[illegible]~~ alentour pas une feuille ne remuait, depuis le passage des bêtes. La nuit dura longtemps. Du moins il me sembla, quoique je n'eusse aucune envie de voir se lever l'aube. L'orage, suspendu sur nos têtes, ~~[illegible]~~ écrasait ~~tout~~ sous cette menace ~~[illegible]~~ la vie, ~~[illegible]~~, se traînait au ras du sol, et le temps lui-même. J'attendis le matin sans bouger de la meule, toute fourmillante d'insectes invisibles; et, quand il se leva, triste et gris, à l'Est, j'étais ~~[illegible]~~ brisé de fatigue, mais éveillé.

La campagne reposait dans une brièvre basse. Vers les bois, à travers les terres, on voyait s'enfuir une bête, sans doute le renard qui avait visité, pendant la nuit, les abords de Théotime. Mais à cause de la brièvre on le distinguait mal.

Une ou deux alouettes s'envolèrent, lourdement, au milieu des vignes. J'avais soif. La chaleur de la paille m'avait séché la langue, qui était amère, et le gosier, mis à vif, fendillé. Les paumes de mes mains brûlaient de fièvre; et une lucidité anormale me faisait voir un monde sec. Sous cette brièvre de chaleur, tous les objets avaient perdu leurs couleurs matinales, leur volume et leur poids familiers. Rien ne vivait; pas un relief ne s'échappait ~~[illegible]~~ de ce dessin tenu de buissons d'arbres et de béatisses, tracé sur la surface plate d'un écran de lumière ~~[illegible]~~ où ne passait pas une vibration.

A sept heures un blanc marble apparut. Elle entra à Théotime, pour y préparer mon déjeuner. Peu après ~~[illegible]~~ elle en ressortit et partit vers La Jassine. J'attendis un moment, puis, ne voyant arriver personne d'autre, je ~~[illegible]~~ me hissai glissé du haut de la meule et je descendis vers la source.

Je m'agenouillai sur le bord et plongeai doucement un tête dans l'eau, qui était fraîche et limpide. J'en bus même quelques gorgées qui me parurent très bonnes ~~[illegible]~~ et d'une incroyable légèreté.

A huit heures j'allai déjeuner à la maison. Le café était froid, et le pain cassant; j'en mangeai quelques bouchées sans aucun plaisir.

Autour de moi rien ne bougeait. Quoique le matinée fût triste, ce silence m'était agréable. L'air sentait le café, le pain, le cendre tiède, et le balancier de l'horloge frémissait légèrement, chaque fois qu'au bout de sa course, la tige de métal vibrait un peu, avant de retomber dans le vide.

Je restai assis très longtemps, repris par la douceur de ces murs familiers; et cependant, en moi, amer et d'un médiocre courage. Aussi, quand Geneviève entra, je ne pensai pas même à me lever. Elle vint s'asseoir, sans parler, en face de moi, de l'autre côté de la table, où j'avais machinalement émietté du pain autour de ma tasse. Elle me regardait avec beaucoup de tendresse et un peu de pitié, sans qu'il fût possible de voir, sur son visage fatigué par l'insomnie, ce qu'elle pensait maintenant de moi. J'essayai de lui sourire. Elle secoua tristement la tête et continua de se taire. Enfin elle se leva et je m'approchai d'elle.

— ~~[illegible]~~

Elle me dit :

— Maintenant monte dans ta chambre. Il faut te reposer. Je le veux.

Je lui pris la main : elle était brûlante. Pourtant je lui obéis et je montai.

~~[illegible]~~

— Le soir je dormirai à Théâtre, me dit-elle. Je ne te quitte plus.

Je l'attirai vers moi ; elle céda, mais comme à regret. Puis s'étant détachée, elle ajoute :

— Tâche de dormir une heure ou deux. Je reviendrai.

Et elle sortit de la chambre.

D'abord je restai éveillé, car je l'entendais qui, en bas, rangeait la tasse et le cafetière que j'avais laissés sur la table. Je me levai sans bruit et me glissai jusqu'au grenier. Il était silencieux. Je donnai un tour de clef à la porte et revins me coucher. Au bout d'un moment Geneviève alla dans sa chambre, elle y resta longtemps, sans doute, car m'étant assoupi, je perdis la notion exacte de ce qui se passait dans la maison. Mais j'en gardai, pourtant, dans mon fragile sommeil, une conscience brumeuse, car il me semblait par moments que quelqu'un errait d'une pièce à l'autre, et c'était moins un corps, pour mes sens atténués, qu'un fantôme de l'inquiétude, furtif et tendre.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Bientôt ces mouvements ~~[illegible]~~, réels ou non, dégagèrent de moi un souci diffus qui s'épandit à travers ma somnolence, où il effaça les images paisibles qui commençaient à naître ; et, si vague que fût encore une pensée, la hantise de l'inconnu finit par se fixer en moi jusqu'à y susciter une peur d'autant plus angoissante que, dans la torpeur où j'avais sombré, je n'en pouvais plus ~~[illegible]~~ briser l'obsession. Il fallut qu'un bruit réel me réveillât : celui d'une porte qu'on fermait. Je me dressai, en sursaut, car soudain j'avais pensé que le chef du grenier était resté dans la serrure. L'homme ne pouvait pas sortir de sa cachette, ~~et~~ venir dans la maison ; ~~[illegible]~~ mais de la maison, on pouvait entrer dans son refuge.

Je me levai ; j'allai sur la pointe, ~~[illegible]~~ je gravis quelques marches. Dans l'escalier il faisait très sombre. Comme j'étais pieds nus on ne m'entendait pas marcher.

En haut j'aperçus Geneviève qui écoutait. De la main droite elle s'appuyait à la porte ~~[illegible]~~ et, la tête penchée en avant, elle tendait l'oreille. ~~[illegible]~~ Mais le grenier restait silencieux, ~~[illegible]~~ elle se retira, ~~[illegible]~~ j'eus le temps de me cacher ~~[illegible]~~ dans ma chambre, ~~[illegible]~~.

En bas, elle dut trouver Marthe et François, qui apportaient notre repas ; car je les entendis parler pendant un bon moment. Quand Marthe et François ~~[illegible]~~ furent partis, je descendis à mon tour, sur la pointe des pieds, afin de surprendre Geneviève.

Elle avait posé un panier sur la table ; et elle y rangeait des assiettes, des verres, un pain enveloppé d'un linge, ~~et [illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~venait de lui donner~~. ~~des aliments, des fruits~~ une petite pièce clos

Rien d'annuel ne 2 pp

Elle me dit :

— Nous allons déjeuner dans la campagne.

— Où ? tu voudras Pascal, mais lui l'ici. Il y a les bois....

Le temps restant lourd, ~~et nous~~ le ciel bas ; et l'on mettait avec peine à tuer ces temps !

~~Vieille~~ ~~Germaine~~ aussi ~~et tête basse, ses deux pieds chaussés de~~ ~~feuilles, avançait et ne parlait pas. Il parlait pas.~~

Germaine ne parlait pas ; ~~elle avait les yeux baissés~~ ~~Les yeux~~ ~~Elle tenait les yeux baissés~~ ~~et sol. d'où remettait~~

Un moment on me dit vieille ville, je lui dis :

— Tu te vois ici, rien ne pousse. ~~Et n'a pas pu~~ ~~C'est un sol~~ C'est un sol à ce tendre.

— Je te vois, me répondit-elle. Et

Un moment à la lisière de la forêt, elle s'arrête, relève du chapeau, ~~et~~ regarde les arbres.

— ~~Et~~ Les oiseaux se taisent, remarque-t-elle.

~~Enfin~~ — C'est vrai, répondit-je, et il fait très chaud. Les oiseaux sont là, comme nous.....

Elle soupire,

— ~~Quel étrange pays~~ ! Oui, l'orage.... Et il n'éclate pas.... quel étrange pays.

Nous entrons dans la forêt

L'air y était étouffant, et des milliers de feuilles sèches qui couvrent le sol, s'élevait ~~une vapeur~~ une vieille odeur ~~brûlante~~ ~~violente~~. de feu, de fibre et d

n°2

Je me levai ; j'allai sur le palier ; je gravis quelques marches. Dans l'escalier il faisait très sombre. Comme je n'étais pas encore habitué aux ténèbres. En haut j'aperçus Geneviève qui, la main appuyée contre la porte, tendait l'oreille.

Mais le grenier restait silencieux. Au bout d'un moment elle se retira. J'eus le temps de me cacher dans une chambre.

En bas elle trouva Martha et Françoise qui apportaient notre repas. Elles parlaient avec animation. Puis la mère et la fille s'en allèrent, et je descendis à mon tour.

Dans un panier posé sur la table (une blanche), Geneviève rangeait des verres, des assiettes, un pain, de la viande, des fruits, au milieu d'un grand linge blanc. Son visage sérieux ne trahissait aucun souci, et ses gestes semblaient calmes. Elle me dit :

— Nous allons déjeuner à la campagne.

— Et où ? lui demandai-je.

— Où tu voudras, Pascal. Dans le bois, peut-être.....

Je pensai à „Vieille ville".

— C'est une bonne idée, je connais un endroit.....

Elle prit le panier, et nous sortîmes.

Le temps restait lourd, le ciel bas, et l'on marchait avec peine à travers les rues.

Geneviève ne parlait pas. Lorsque nous arrivâmes en vue de „Vieille ville", je lui dis :

— Tu le vois, ici rien ne pousse.

— Je le vois, me répondit-elle.

Et elle retomba dans son silence.

A la lisière du bois, elle s'arrêta pour regarder les arbres :

— Les oiseaux se taisent, remarqua-t-elle.

— C'est midi, répliquai-je, et il fait très chaud. Les oiseaux sont las, comme nous....

— ~~Oui, l'orage~~ Elle suppléa :

— Oui, l'orage.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Nous entrâmes dans la forêt. L'air y était étouffant. ~~[illegible]~~ (s'élevait des milliers de feuilles sèches qui jonchaient le sol.) ~~[illegible]~~ Une odeur de feu et de fibres. Nous cherchâmes pendant longtemps un site agréable et commode. A la fin nous nous installâmes sous un roc couronné de chênes, où suintait un fil d'eau ; à peine de quoi aliments de pâcheurs et de vie, une botte de cresson et deux boutons d'or.

Pendant le repos, Geneviève resta taciturne, pensive ; et son regard, baissé avec obstination, fuyait le mien. ~~[illegible]~~ Nous étions malheureux l'un et l'autre. Sous l'arrière-pensée qui assombrissait son visage, je ne pouvais avoir que des soupçons, mais ils suffisaient à créer un tourment affreux.

Je finis par lui dire :

– Pauvre Geneviève, tu es revenue me voir dans un bien mauvais moment....

Elle secoua la tête :

– Mais non, Pascal, puisque je t'aime....

J'aurais voulu lui parler davantage ; mais je ne pouvais rien lui raconter sans lui mentir ; et alors, de dégoût et d'effroi, je me taisais. – D'elle, pas un reproche. ~~Pourtant~~ Cependant elle me voyait réticent, gêné. Sans doute avait-elle compris que je lui cachais quelque chose ; et ~~[illegible]~~ un secret, concernant Clodius assassiné, ne pouvait être que terrible.

– Tu as soif, me dit-elle doucement. Cela se voit à ta figure. Il fait si chaud.....

Elle emplit mon verre et me le tendit. Nos regards se croisèrent. Le sien me parut clair et étrangement interrogatif. Mon cœur en reçut un coup sourd qui l'ébranla. Je grondai :

– Non, Geneviève, pas cela !

Et je voulus me lever. Mais elle me prit par le bras et me força à me rasseoir, devant elle.

Un pas fit craquer les feuilles et M. Rambout apparut.

Il avait dû s'approcher de nous avec quelques précautions, ~~[illegible]~~ Geneviève tressaillit. Il leva poliment son chapeau :

– Je me suis égaré, affirma-t-il....

Tout noir, aussi large que haut, massif, le regard doux, il se dressait contre le roc, et ses larges pieds avaient écrasé un bouton d'or.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il lui dit :

– Soyez le bienvenu. Asseyez-vous. Voulez-vous un peu de café ?....

Il accepta. Il le présentait à Geneviève.

– C'est bien par hasard, reprit-il, que je vais de temps en temps. Car vous ne faites pas de bruit .....

Il parlait d'une voix monotone, indifférente.

– Un beau bois, remarqua-t-il, en buvant. Il est à vous, je crois .....

Je fis un signe de la tête.

– ..... Et plein d'oiseaux ! .... j'y suis venu l'autre matin. Des milliers ! j'en ai entendu des milliers !..... Il est vrai que c'était de loin ..... car ils se taisent, dès qu'on approche ..... Quel dommage !..... [j'aime le chant des oiseaux .... Tenez, la bonne, quel accent ! Trois notes vigoureuses, un timbre pur !.... Mais vous le connaissez certainement..... Il a de jolies airs, et il chante en jeune chanteur ..... Sauf dans ce bois, où rien ne chante,..... Nous avons effrayé toutes les tribus de l'air.]...

Il avait repris la parole, et il nous regardait, Geneviève et moi, tour à tour, de cet œil sans chaleur qui semblait ne rien voir.

Je compris que Geneviève était inconsolée ; mais il continuait à parler des oiseaux avec une éloquence impersonnelle, qui augmentait le malaise. Une pensée suite qui il aimait beaucoup les oiseaux ; et c'était bien là ce qui donnait à ses propos une allure équivoque ; car on savait aussi qu'en parlant d'eux, il ne perdait pas de vue l'accomplissement de son dessein. – Il jouait, et il jouait tristement, car au fond il était un homme triste, mécontent de soi.

– Nous avons effrayé les tribus de l'air, disait-il.

Geneviève, d'un air coupable, rougissait beaucoup. Elle voulait quitter le bois, et M. Rambert. M. Rambert, de son côté, eût peut-être quitté le bois sans déplaisir, mais il restait visiblement à cette compagnie ; et je me souvenais que le roman était Théodore. Cependant il parlait :

– Du temps de nos Chasseurs, nos prédécesseurs, ces bêtes ne devaient jamais voir de visites. C'est pourquoi aujourd'hui notre présence les effarouche..... L'homme est pour rien, pour tuer..... Vous le savez comme moi ; et les oiseaux s'en doutent un peu ..... Ils nous épient certainement du haut des arbres, et attendent notre départ pour se remettre à chanter .... Mais je crois qu'ils ne chanteront plus avec une telle insouciance..... Désormais ils vivront dans l'inquiétude....

Il soupira une ou deux fois et il ~~[illegible]~~ répéta d'un air malheureux :

— Quel dommage !

~~[illegible]~~ Je lui proposai de monter jusqu'aux bergeries ; et je me levai. Il se déclara prêt à « visiter » ces « bâtisses » ~~[illegible]~~. A la sortie du bois, Geneviève dit brusquement :

— J'ai trop chaud. Je rentre au mas.

Nous la quittâmes, et, en silence, nous prîmes le sentier de ~~[illegible]~~ Le Font de l'Homme. Le ciel restait ~~[illegible]~~ couvert ; et, sous cette calotte basse, on étouffait. Aussi M. Rambout était-il en grande transpiration ; mais il marchait ~~[illegible]~~ sans traîner la jambe ni se plaindre. Dans le creux de Le Font de l'Homme la chaleur, écrasée entre les falaises, brûlait les mains, les joues ; angoissait le cœur surchauffé par la marche, et on haletait. M. Rambout ne cessait d'éponger son gros front, sans dire un mot.

Je lui ouvris la bergerie : — Il y entra.

— Je mets là quatre cents moutons, pendant l'hiver, lui dis-je. C'est un coin bien abrité ~~[illegible]~~.

Il admira, comme de juste, ~~l'étendue des crèches~~ les crèches, le fenil, et l'habitation du berger. Je ne lui fis grâce de rien, car je voulais le retenir le plus longtemps, et le plus loin possible, de Théstimé, où, cependant la présence, ~~[illegible]~~ sans moi, de Geneviève, ~~[illegible]~~ m'inquiétait effrénément. Mais entre deux périls, j'avais choisi celui qui me semblait le moins redoutable.

A la fin, on s'assit près de l'abreuvoir, pour souffler un peu.

M. Rambout prit la parole :

— Cette affaire, dit-il d'un ton bizarre, maintenant j'en ~~comprends~~ saisis très bien le sens ..... Oh ! certes, j'ai suivi, ~~[illegible]~~, c'est le cas de le dire et suivi sang et eau à la trousse ... Tout cela ne tenait qu'à un fil, et un fil invisible ... mais ce fil, je l'ai aperçu miraculeusement, pendant que vous parliez de vos moutons ..... je m'en excuse ... ~~Et quel fil~~ !....

Il me regarda. Comme je restais impassible, il crut bon d'ajouter :

— Je vous le donne en mille ! ... Vous ne devez pas ? ...

Je fis signe que non.

— Hé bien ! le meurtre inexplicable de votre cousin Clodius, n'est autre, chez Maurice, qu'un ~~[illegible]~~ crime passionnel. Tout simplement ....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

14

Il en paraissait profondément désolé. Je lui en fis la remarque.

– Je crains, me répondit-il doucement, je crains que vous ne m'ayez pas compris....

Il parlait sur un ton presque affectueux qui m'irritait.

– Mais, voyons, Clodius !... m'écriai-je ... Clodius !....

Il m'interrompit :

– Clodius n'est pas en question. Il ne s'agit pas de Clodius. Clodius était là. On l'a tué. Bien malheureusement pour lui, car il a joué de malchance, la pauvre homme !.... Mais on ne le cherchait pas, cela saute aux yeux ..... On en cherchait un autre .... et comme l'assassin n'est pas du pays, il ne peut ~~pas~~ s'agir d'intérêt ..... D'ailleurs, les gens du village l'ont compris tout de suite ..... ~~[illegible]~~ Crime passionnel, le Derivat, crime manqué .... ~~[illegible]~~ L'assassin est là, j'en suis sûr, et pas très loin de sa victime ..... Encore en vie, j'vous l'accord. volontiers, ~~cette [illegible] victime~~, mais pour combien de temps encore ?.....

Il s'épongea les cheveux qui ruisselaient :

– Bien vivante, pour le moment, je vous l'accorde volontiers, cette victime ; mais, ce soir, qui nous dit ?....

Il s'arrêta :

– Vous me comprenez ? murmura-t-il. C'est comme si j'avais charge d'âme.. On a une conscience tout de même.....

J'étais gêné d'honneur. En effet j'avais compris. Je dus si terriblement pâlir qu'il me tapota ~~amicalement~~ sur l'épaule.

– Je suis là... Tant que je suis là, il reste une chance.... Mais il faut que je parte demain soir ..... Ce sont des ordres..... Et alors, ...

Il n'acheva pas. Je me redressai.

Nous nous séparâmes, à la hauteur de la Jassine. Il fit un grand détour pour ne pas repasser devant la maison, et il ~~disparut~~ s'éloigna sur la route, sans se retourner une seule fois.

Un blanc

Bibl. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un blanc

~~Pour étrange que cela paraisse, à peine eut-il disparu que je le regrettai. Il m'avait abandonné au milieu des champs. J'y restai, indécis, pendant un moment, ~~pendant un moment~~ ~~La présence de M. Rambout me réconfortait, et je le reconnaissais avec étonnement~~ comme si privé d'un soutien, dont la force se révélait impérieusement à moi,~~

Pour étrange que cela paraisse, à peine eut-il disparu que je le regrettai. Il m'avait abandonné au milieu des champs. Sa présence me réconfortait ; son absence me laissait sans soutien : (je le reconnaissais, à l'improviste, avec étonnement), et, sans lui, je restais, indécis, en vue de Théotime, dont les murs déjà assombris par l'arrivée du soir, mais encore tranquilles, recelaient ~~tout de menaces~~ l'orage. A la fin je m'acheminai pourtant vers la maison. J'y fus porté, plutôt par un besoin fatal d'apprendre quelque chose que par mon courage. Je savais maintenant qui était l'homme et ce qu'il était venu chercher.

L'homme, je ne le craignais plus ; mais j'appréhendais ses actes ; et, tout en marchant, je me disais qu'il fallait fuir : ~~[illegible]~~. Je ne pensais pas au danger, à la mort, mais j'étais pris d'une peur blanche à l'idée qu'il pouvait (si ce n'était fait), rencontrer, d'un moment à l'autre, Geneviève. — Fuir, la mettait, provisoirement, à l'abri de ce malheur ; car je comprenais vivement que, de cette rencontre, éclaterait un drame où l'homme — Geneviève, moi, nous ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, nous briserions.

Un blanc

Geneviève se tenait dans la salle du bas. Il faisait presque nuit. Elle avait allumé une petite lampe, posée sur le rebord de la cheminée ; et elle m'attendait.

A peine fus-je entré, qu'elle parle :

— Pascal, tu as beaucoup tardé. ~~[illegible]~~. Tu savais cependant que j'étais seule ; et cette maison est bien triste, maintenant.....

Je lui dis :

— Il faut partir tout de suite, Geneviève.

Elle ne montre aucune surprise :

– Je partirai. Mais toi ?

– Moi, je t'accompagne.....

Elle réfléchit.

– Ah ! Pascal, murmure-t-elle, si nous partons d'ici [hors d'ici], où te mènerai-je ?

Elle relève la tête :

– Depuis mon retour, tu ne vis plus. Un souci te torture. Tout le monde le voit. Il faut être franc. Parle, ne me cache rien. Qu'est-il arrivé, ici ? –

Je lui dis :

– L'assassin de Clodius est dans la maison.

Elle ne bouche pas :

– C'est donc lui que j'ai entendu dans ton grenier.

Je fis un signe affirmatif.

– Qui est-ce ?

– Je ne sais pas.

Elle me regarde, étonnée ; puis soudain se lève, pâle, comme un linge ~~[illegible]~~. Elle gémit :

– Mon Dieu !....

Je voulus aller vers elle, car elle semblait défaillir ; mais elle se reprit, et me fit signe de ne pas bouger.

J'obéis.

– Pauvre Clodius ! murmure-t-elle.....

Je dis :

– C'était la nuit. Il a cru voir un rôdeur. Il a tiré. L'autre était armé, naturellement.....

~~[illegible]~~.

~~Elle soupire~~, ~~puis me demande~~, ~~[illegible]~~ :

– ~~Et toi, Pascal~~ ?....

Elle me demanda avec rudesse :

– Et toi, Pascal ?

Je haussai les épaules, irrité :

– L'homme est là-haut. Tu peux l'interroger....

Elle me regarda :

– Ah ! Pascal, si tu savais... ~~[illegible]~~....

Je l'interrompis :

– Je sais, Geneviève. Voilà pourquoi tu dois partir, cette nuit même.

Je crus qu'elle allait tomber. Mais encore une fois elle se ressaisit.

Nous parlions ~~à voix basse~~ bas, ~~mais~~ d'un ton qui semblait calme, naturel ; tant nous avions peur d'un éclat ; et nous maîtrisions notre cœur, jusqu'à garder cette voix blanche, sans timbre, impersonnelle. Car nous ne souffrions pas. On ne souffre pas en plein drame. On se trouve ~~[illegible]~~ au delà de la douleur, et la fatalité y apparaît tellement écrasante que l'âme, sous son poids, ne peut plus remuer. Elle attend la mort.

Geneviève reprit :

– Non, tu ne sais pas tout.... Je l'ai épousé : il a des droits.

Je résistai bien à ce coup. Maintenant la situation était nette : j'étais plus lié que jamais.

– Elle continua :

– Il me cherchait.... Il ne partira pas sans moi : il nous tuerait ~~[illegible]~~ plutôt....

Je lui dis :

– Et tu l'aimes ?

Elle baissa la tête, d'un air farouche. J'eus un geste d'impatience ~~de colère~~ ; mais elle étendit la main et m'arrêta :

– Oh ! Pascal, murmura-t-elle ; ~~[illegible]~~. ~~Et elle releva la [illegible]~~, ~~pour me regarder~~, Son ~~[illegible]~~ regard m'émut et je lui dis :

– J'espérais te garder, ~~[illegible]~~ voilà tout.....

Nous étions séparés par la largeur de la table ; et cela suffisait déjà à nous rendre étrangers.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

297

Pendant quelques minutes nous gardâmes le silence. Puis Geneviève soupira :

– Il faut tout de même le voir. Je vais monter.....

Je fis le tour de la table et coupai le chemin de l'escalier.

A ce moment quelqu'un ~~[illegible]~~ traversa la cour et s'approcha de la maison. On appela :

– M. Pascal ?

Je reconnus la voix de Françoise. Sans attendre une réponse, elle entra et nous vit ; mais son visage resta impassible. Cependant d'un coup d'œil je compris qu'elle savait tout.

– Les gendarmes sont sur les terres, annonça-t-elle. Il y en a six. Jean les a aperçus tout à l'heure : deux sont postés à la « carraire », deux sur le chemin vicinal et les deux autres près de la Jassine. Ils ont l'air de vouloir passer la nuit dehors, malgré le temps qui menace. L'orage va peut-être éclater, cette nuit. Il y a des éclairs du côté de Chênneval, derrière les crêtes. ~~[illegible]~~

– Et M. Rambout ? demandai-je.

– M. Rambout, personne ne l'a vu.

Geneviève alla vers Françoise qui lui sourit ~~tristement~~.

– Veux-tu nous laisser un moment ? me demanda Geneviève. Il le faut.

Sa voix était douce, son regard tendre : j'obéis. Je sortis dans la cour et allai jusqu'au portail. Là je m'appuyai contre la pilier et j'attendis. La chaleur était étouffante : on voyait, faiblement ~~[illegible]~~ éclairée par la lampe, la porte ouverte sur la cour. Tout le reste plongeait dans le noir, muet, mort.

Françoise sortit de la maison et vint vers moi. Elle avait deviné que je l'attendais près du portail.

Elle me dit :

– J'ai voulu vous avertir. Venez, je vais vous montrer où ils sont.

Je refusai. Elle en parut contrariée.

— Si vous avez besoin de moi, M. Pascal ..... même cette nuit ....

— Je n'ai besoin de personne, répondis-je.

Elle hésita, puis doucement elle murmura :

— Je le sais .....

Il faisait si sombre que je l'entrevoyais à peine, appuyée contre le portail. Nous nous taisions. Je voulais rentrer ; mais elle, cependant avait quelque chose à me dire, je le sentais bien, sans deviner quoi. De temps à autre, un grand éclair s'élevait du côté de Chenneval, derrière les crêtes, très loin, mais il n'en arrivait aucun grondement de tonnerre.

— Il ne se passera rien, dis-je, à Françoise. C'est de la chaleur.

Comme elle gardait le silence, je la quittai et retournai à la maison.

La salle était vide, en bas. Geneviève l'avait quittée. Malgré mon calme affreux, je sentis que mon cœur venait de tordre un gros paquet de sang, puis le rejetait. Ma tête tremblait un peu, mes oreilles bourdonnèrent. Je me dis : « Il faut monter et voir ..... ».

Je gravis l'escalier sans bruit. Dès le palier je vis pas la lueur qui éclairait l'étage, que le grenier était ouvert. Je me arrêtai. Ma poitrine battait, j'avais le cou brûlant, les mains mortes. Il me fallut un moment de repos pour reprendre souffle. Mais je réussis à dominer ce halètement épouvantable qui me coupait bras et jambes, et j'arrivai jusqu'au grenier.

La porte en effet était ouverte. Ils ne m'avaient pas entendu.

Geneviève se tenait debout contre le lit et me faisait face. L'homme tournait le dos. Ils se faisaient. Aucun d'eux ne m'avait vu. L'homme parla :

— Nous allons partir, cette nuit même. Toi, d'abord, moi, un quart d'heure après. J'ai confiance en toi, naturellement, quoique tu aies fait. Aujourd'hui ma vie et mon honneur sont entre tes mains. Tu m'attendras au point que je t'ai indiqué. Même la nuit il est reconnaissable ; à ceux du carrefour, de la croix et des quatre cyprès.

18

J'arriverai, et tu n'auras plus qu'à me suivre ..... j'ai des moyens de sortir du pays sans qu'on le sache. Nous nous embarquerons ~~[illegible]~~ demain ..... ~~[illegible]~~ maintenant, tu peux descendre et revoir ton cousin, Tu lui feras part de mes décisions. Pas un geste douteux, surtout ..... Tu me comprends? .....

Il y avait une arme sur le table.

Geneviève ~~[illegible]~~ demeurait immobile, les yeux baissés.

— Hé bien? demande-t-il, tu ne bouges pas?

Elle semblait de pierre. Alors il s'avança vers elle, et lui saisit le bras.

J'entrai dans le grenier. Je ne fis aucun bruit, mais Geneviève, leva brusquement les yeux et m'aperçut; elle ne tressaillit pas. Rien ne montra sur son visage qu'elle me vît. Je pris l'arme ~~[illegible]~~ la mis dans une poche puis je dis aussi lentement que je le pense:

— Laissez Geneviève.

L'homme ne tourna que la tête, et me regarda par dessus son épaule. Il tenait toujours le poignet de Geneviève.

Je lui répétai:

— Lâchez-le.

~~Il la dépassait de toute la tête, et pour ses épaules massives elle paraissait petite, l'irrasait.~~

De toute sa taille puissante, grand et massif, il l'irrasait. ~~Il était noir, elle était blanche, Le lampe l'éclairait à peine. Il était noir.~~

~~L'étalage de~~

~~La puissance de cette masse, au dessus du corps frêle de Geneviève anima une sourde jalousie, en moi,~~

~~Le rapprochement de ces corps, et ce poids, qui~~

~~Ce poids, ces deux corps rapprochés, et le [illegible] de Geneviève.~~ allumant une jalousie et une colère.

Cet écrasement, avait quelque chose de palpable, de matériel ; qui alluma une jalousie. ~~et~~ ~~[illegible]~~

Mais je la contrôle. Pourtant elle me ~~[illegible]~~ déchirait à même le pain et la chair, ~~[illegible]~~, comme une bête.

L'homme lâcha le poignet de Geneviève et fit un mouvement vers la table. Il s'aperçut que l'arme avait disparu et gronda sourdement ; mais je lui dis :

— Soyez tranquille. Je n'ai pas l'intention de vous tuer. Pourtant il faut partir. Les gendarmes sont dans les terres ; je vous en avertis. ~~[illegible]~~ Le temps presse. Toutefois vous pouvez tenter votre chance ; et je vous y aide.

Il fit un effort et me répondit d'un ton calme :

— Si Geneviève part, je partirai. Je ne suis venu ici que pour elle ; ne vous y trompez pas. Dès le premier jour, j'ai découvert chez qui j'étais tombé après cet absurde accident, et si j'ai tardé à m'enfuir, c'est que je l'attendais elle. J'ai bien vite compris qu'elle ne se trouvait pas dans la maison. Maintenant elle est revenue. Je suis son mari ; elle doit me suivre.

— Elle choisira, répondis-je, et je ne ferai rien pour la retenir. Mais partez d'abord. Si quelqu'un doit être arrêté, c'est vous, et non pas elle. Geneviève doit rester à l'écart de votre crime.

Il me regarda avec haine ; mais c'était un homme fort, et il réussit, une fois encore, à se dominer. Il s'éloigna de lit, et parut

— ~~[illegible]~~. réfléchir. Tout à coup il me dit :

— ~~[illegible]~~ J'ai besoin de mon arme.

— Pour vous défendre ? demandai-je.

— Non. ~~[illegible]~~ S'ils m'arrêtent, je me tuerai. ~~[illegible]~~ Mais croyez-vous ~~[illegible]~~ qu'elle vous aime ?

299 Je me tournai vers ~~regardai~~ Geneviève. Je vis ses yeux. Ils étaient larges, fixes, étincelants. Pourtant ils ne regardaient rien ; mais derrière sa tête sombre, contre la muraille, se levaient les colombes pâles et la croix plantée dans le cœur.

Je rendis l'arme.

— Je m'appelle Jacques Lebreux, dit l'homme.

Et il mit l'arme dans sa poche.

— Êtes-vous prêt ? lui demandai-je.

— Me fou !.... répondit-il, puis il fit un geste évasif.

Je dis :

— Je vous conduirai moi-même hors d'ici. Je connais parfaitement bien le carrefour dont vous parlez tout à l'heure. Venez.

J'allai vers la porte. Il sortit sans se retourner ~~vers Geneviève~~ ; mais une fois ~~dans l'escalier~~ sur le palier, il dit d'une voix forte.

— Je t'attendrai jusqu'à onze heures, là-bas. Si tu viens, tout va pour le mieux : Nous disparaîtrons. Passé onze heures, je me livre .... Tu me connais ....

Et il descendit le premier l'escalier de Théotime.

En bas, je l'avertis :

— Il faut me suivre aveuglément. Je connais un chemin sûr pour aller jusqu'à la croix. Le difficile est de sortir de la maison. Attendez-moi ; je reviens.

Je passai dans la cour. J'étais toujours chaussé de mes sandales et on ne m'entendait pas marcher. Arrivé au portail, je chuchotai :

— Françoise !...

Elle vint.

— Ils se sont rapprochés, me souffle-t-elle. Il y en a un à la source. Tout à l'heure je l'ai entendu revenir.

— Quoiqu'il arrive, attends-moi là ! lui commandai-je.

Elle me demanda :

— Et Geneviève ?

— Elle est restée dans la maison. Adieu.

Je rentrai. Je fis signe à l'homme de me suivre. Nous passâmes dans le cellier et de là, à travers la porcherie dans une étable, au fond de laquelle un portillon s'ouvre sur la campagne. Le fossé qui traverse les champs non loin de cette issue conduit jusqu'au ravineau de La Jussine. Par le ravineau on atteint facilement un bois de pins et, dès lors, on marche à couvert.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

300

J'eus quelque mal à déverrouiller le portillon qui ne sert jamais ; cependant avec beaucoup de patience, je réussis à le faire jouer sans qu'il grinçât.

Une fois dehors nous trouvâmes sans peine le fossé, mais ~~[illegible]~~ pris peur dans le ravineau, car le fond en était couvert de feuilles sèches qui se mirent à craquer sous nos pas. Nous dûmes ~~[illegible]~~ marcher sur les bords, dans l'herbe.

J'appréhendais un peu le bois de pins, mais nous n'y relevâmes rien de suspect au passage. D'ailleurs il faisait ~~[illegible]~~ très noir. Par moments cependant un ~~[illegible]~~ long éclair bleuâtre électrisait les crêtes, vers Chennevel, et une nappe de clarté balayait la campagne, illuminait tout. ~~[illegible]~~ Alors j'étais effrayé. ~~[illegible]~~ Mais la pinède nous abritait bien, et nous atteignîmes la croix, sans encombre, après trois quarts d'heure de marche silencieuse.

La croix se dresse sur un socle au croisement de deux sentiers dans un petit vallon désert où l'on faisait jadis un pèlerinage. ~~[illegible]~~ Le pèlerinage est mort et personne ne vient plus dans le vallon. L'herbe a mangé les deux sentiers, mais les quatre cyprès centenaires, plantés là lors d'une mission, sont devenus énormes, et la croix tient bon.

On appelle ce lieu ~~[illegible]~~ L'Epi-de-Saint-Jean. Je ne demandai pas à l'homme comment il le connaissait ni par quel moyen il pensait ~~[illegible]~~ partir de là et se tirer d'affaire.

Il reconnut la croix et alla s'asseoir sur le socle ; puis il voulut savoir l'heure : il était neuf heures et demie. Il me dit :

– C'est bien. J'attendrai ici. Et vous ?

– Je rentre, répondis-je.

Il hésita un peu et finit par me demander si j'allais revoir Geneviève. J'hésitai à mon tour, mais je vous qu'il fallait répondre : non ; et je le fis.

Il se tut alors pendant un moment ; sans doute s'interrogeait-il pour savoir s'il pouvait me faire confiance. A la fin, il me dit :

– Comme vous voudrez. Vous pouvez partir. Je n'ai plus besoin de vous.

Je le quittai avec un bizarre regret de le laisser seul.

J'avais le cœur serré. Il faisait très chaud ; et j'avançai à travers la pénitence en me demandant ce qui allait arriver. Car depuis mon départ de Théâtre, je vivais, en dehors de moi, et de là je voyais les événements rapides qui se déroulaient dans la nuit, comme s'ils n'eussent pas entraîné ma vie avec eux. Tous mes actes devenaient purs, dégagés qu'ils étaient soudain de leur matière passionnelle, car j'avais, sous un choc, été si bien séparé de mon âme qu'en vain, elle me suivait dans ma course ~~[illegible]~~ sans pouvoir attendre sa douleur.

301 J'avais hâte de rentrer et, pour arriver plus vite à Théotimé, maintenant que j'étais seul, au lieu de suivre un itinéraire détourné, je pris par le sentier, plus court. Mais à la hauteur de vieille ville, que je laissai à droite, j'entendis du bruit devant moi, et je me jetai à travers champs, ce qui me porta assez loin, car je m'égarai.

J'atteignis La Jassine seulement vers onze heures, mais j'en évitai les abords. ~~[illegible]~~ Toutefois je naignais en rentrant à Théotimé de tomber sur une ~~[illegible]~~ embuscade, et j'allai me coucher dans une ~~[illegible]~~ petite meule que les Alibert avaient ~~[illegible]~~ élevée la veille, avec les gerbes de Clodées, entre la maison et les bois ~~d'olivières~~. Par ailleurs je voulais ~~[illegible]~~ respecter ~~[illegible]~~ une fausse promesse et ne pas essayer de revoir Geneviève pendant la nuit ~~en disant au nom de Geneviève que je ne~~ ~~le reverrais pas~~. Je préférais donc me tenir loin du mas jusqu'au lendemain matin. Un lieu sûr pour le sommeil ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ pas

La meule était bonne, mais très chaude — cependant je m'y étendis, car on s'y ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ à l'abri de tout ~~[illegible]~~ chi. Mais j'étais trop agité pour dormir. ~~[illegible]~~ Le corps rompu, la tête vide, la fatigue m'avait abattu au point que je ne savais plus quoi souhaiter. En fait je ne désirais rien, pas même que Geneviève restât.

Je ne cours pas vite, mais bien et longtemps. Avec de rapides
~~[illegible]~~ marchons j'aurais risqué gros. mais ces hommes avaient le
pas lourd et il faisait si sombre qu'à trois mètres devant
~~[illegible]~~ ~~il n'aurait pas une vie~~ ils n'y voyaient rien.

Il faut, me dis-je, tout en payant, gagner une
heure, et je ne puis pas dormir au delà
rien

Et ~~[illegible]~~ je ne puis pas ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ au delà !

~~[illegible]~~. Tout en battant, comme si j'avais [illegible]
Dieu, je ~~[illegible]~~ ;

Je espérais [illegible] retour une,
une bon [illegible], à une retour.

J'aurai ses mains, s'élève de cité à [illegible] ville.
mais j'écrite [illegible] pour que je ne [illegible] pas [illegible]
[illegible]. [illegible] je [illegible] je.

302

Par ailleurs je voulais respecter ma promesse de ne pas revoir Geneviève pendant la nuit. Je préférais donc me tenir loin du mas jusqu'au matin ; et j'allai me coucher dans une petite meule que les Alibert avaient élevée, la veille, avec les gerbes de Clodius, entre la maison et les bois.

La meule était bonne, mais très chaude ; cependant je m'y étendis, car on y semblait à l'abri de tout : un lieu rêvé pour le sommeil ; mais j'étais trop agité pour dormir. La fatigue m'avait abattu au point que je ne savais plus que souhaiter. En fait je ne désirais rien, pas même que Geneviève restât. Peut-être avait-elle quitté le mas à cette heure ; mais nul cri ne montait en moi pour la rappeler. Non que je fusse indifférent, car je savais que je souffrais, quelque part, en moi, dans les profondeurs ; mais je n'avais plus la force de le sentir.

Je dormis quelques minutes, un peu avant l'aube. Je me rappelle qu'en me réveillant je me dis qu'il valait mieux en finir tout de suite, et je me levai brusquement pour aller à Théotimé, avec le désir de n'y plus retrouver Geneviève. Je souhaitais qu'elle fût partie sans esprit de retour. Je le souhaitais tout simplement par besoin de repos et de paix. Je constatai mon détachement, mon calme et, après l'avoir fugitivement regretté, je me dis que cela était bien, qu'il valait mieux.

La porte de ~~[illegible]~~ Théotimé était close. Mais j'eus beau chercher Geneviève, je ne la trouvai plus. Elle était partie.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

D'abord, apparemment, je n'en parus pas très touché ; mais aussitôt, avec une clairvoyance bizarre, je compris que j'allais tout de même souffrir.

Le souffrance se fit un peu attendre ; mais elle vint. Elle vint d'en bas, du fond ! Ce fut cette masse de chair, de sang, de vie, toute humide encore, et qui prend habituellement au dessous de mon âme, qui monta. Dès qu'elle m'atteignit, un choc sourd ébranla mon cœur encore calme et une petite amertume s'infiltra dans mes veines, puis s'étendit. De mon corps, saisi peu à peu par ce poison actif, le mal s'éleva jusqu'aux parties obscures de mon âme, et tout l'édifice fut ébranlé. D'un point noir situé en moi, qui se mit à vibrer, de grandes ondes se formèrent avec une rapidité croissante ; et, au bout d'un moment, leur intensité devint telle que, sous ces vibrations, une lucidité vacille et je fus aveuglé par les vapeurs d'une ivresse sombre, cruelle, chaude. Je souffrais bien. Plus j'allais, plus ma souffrance se rapprochait de moi. Bientôt elle m'enveloppa de la tête aux pieds ; et je sentis qu'elle me touchait, me palpait, pénétrait, imprégnait, occupait, tous les lieux vides de mon être, jusqu'à chasser irrésistiblement de ma conscience épouvantée tout ce qui n'était pas elle. Cette douleur, ce n'était plus la douleur de Pascal ; c'était Pascal. Pascal souffrait. En deçà, au delà, il n'en restait plus rien. Mais là où brûlait la douleur, Pascal vivait. Aucun lien ne m'attachait plus à ma personne, car je n'avais plus de personne. J'habitais un délire, une onde, qui me faisait tourner rapidement, et du cœur de ce tourbillon l'acuité d'une pointe de feu me transpersait.

303

[Je me souviens que, de temps à autre, je tapotais contre le chevet de mon lit ; car je me trouvais dans ma chambre, où j'étais venu avec l'idée absurde que, peut-être, Geneviève s'y ~~était~~ réfugiée. D'abord j'avais couru au grenier – le grenier était vide. J'avais alors frappé à la porte de Geneviève : personne ne m'ayant répondu, j'étais entré. C'était là que j'avais commencé à souffrir. De palier j'avais appelé ; mais ma voix m'avait fait un effet si étrange que j'en avais eu peur, et je m'étais tu. ~~J'étais~~ Alors j'avais exploré, une à une, toutes les pièces de l'étage, visité les combles, puis le cellier, les caves. A la fin, je m'étais introduit dans ma chambre, le cœur battant, car c'était là mon dernier recours et il était absurde. Je le savais si bien que j'avais hésité un moment à aller, pour garder ~~avoir~~ une raison d'espoir. Pourtant j'avais déjà compris que Geneviève ~~m'~~avait abandonné la maison ; mais j'agissais toujours comme si elle eût encore été là ; je me promettais de lui faire des reproches ; et je lui parlais en moi-même comme il arrive que l'on parle à une personne familière qui, d'un moment à l'autre, peut apparaître devant vous, avec son corps, sa voix, son regard, et la puissance de son âme. Geneviève était bien partie ; je le savais ; ~~[illegible]~~ et cependant l'absence qu'elle avait laissée ~~[illegible]~~ créait ~~[illegible]~~ une extraordinaire présence. Partout où, la cherchant, je ne la retrouvais plus, je la voyais surgir du vide matériel, pour prendre corps ; et plus je découvrais de points d'où elle était absente, plus sa présence se multipliait. Je ne la voyais nulle part et elle était partout, cependant je ne pouvais plus l'atteindre. Si elle n'avait pas disparu ; elle s'était rendue inaccessible.

Je pris les manchons, Albert se mit à
ma droite, et son fils, devant les chevaux,
~~avec son~~ son ramon de chêne à la main.

Je parlai aux lits. très doucement. Leurs
longs cercles ~~[illegible]~~ ~~elles tirent~~ ~~leurs croupes~~ de
leurs jarrets se gonflent, et ~~[illegible]~~ l'enflèchure
tremble, puis les deux pénètrent dans
le terre, ~~et~~ un long pouvant ~~[illegible]~~ montre
~~de l'acier~~ de bois du versoir au timon, de bois sur
Aimon au manchons dont je tenais les
deux courts poignées, et pleines mains,

Cette étrange ~~[illegible]~~ impression me rendit le séjour de la maison intenable, et je descendis de ma chambre, comme un fou, pour gagner les champs.

En bas, ~~il y avait~~ je rencontrai Françoise. Elle se tenait debout, entre l'escalier et la porte, au milieu de la salle. En me voyant venir elle ne bougea pas. Je lui dis :

— ~~[illegible]~~ où est Geneviève ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Qui l'a conduite à la Croix-de-Saint-Jean ? C'est toi !

Elle ne répondit rien. Je la laissai là ; je sortis. Une colère basse m'échauffait le sang. A mesure qu'elle montait je sentais bien que je perdais le peu d'influence sur moi que je gardais encore. Et, dans ce sang qui fermentait, des germes lourds, entraînés par les battements de cette fièvre, arrivaient jusqu'à mon cœur, où ils se plantaient. Germes vils, arrachés tout à coup de la boue qui couvre les bas-fonds de l'âme. Je marchais dans les champs à grands pas, vers « les Harnes ». Je ne savais pas trop ce que j'allais faire ; ni pourquoi j'avançais si vite, pas ce chemin, qui est le plus court pour aller au village, car « le carrarié » coupe tout droit. Mais je devinais bien que, n'ayant plus de volonté à dresser contre une douleur, je fouçais, tête basse, vers ~~[illegible]~~ un autre encore caché, mais vil, sans aucun doute.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

En arrivant aux « Borns ». Je vis devant moi la « carraire » qui grimpe droit sur le coteau ~~[illegible]~~ pour retomber, derrière la crête, sur Puyloubier.

Au bord du chemin, à deux cents mètres, se ~~tenait~~ immobile, un petit homme noir, arrêté à l'ombre d'un chêne. Il semblait attendre. Je pensai à M. Rambert. Je compris aussitôt ce que je cherchais. « Il faut aller vers lui, me dis-je, et vite ! Ils sont loin, mais je vois bien pas où ils ont passé. » Je fis un pas ; mais, quoique je n'eusse pas haute, tout je brûlais de douleur, et de jalouse, je fus arrêté. ~~[illegible]~~ Une brise m'avait apporté une odeur de fumée que je connaissais bien. Il était six heures, et Martha venait d'allumer du feu à Thiestum pour mon déjeuner du matin, ~~« Ah ! pensai-je, il faut dire, ici même, adieu à tout cela ! et je me retournai. »~~

Malgré moi je me retournai pour regarder ma maison.

Un peu de brume flottait sur le campagne, mais la brise la dissipait. Du toit calme de Thiestum la fumée s'élevait, droite, bleue. Et, au delà, au milieu des champs, une grande charrue était déjà au travail.

Je le reconnus ; c'était le charme du vieil Alibert.

— Que fait-il là ? me dis-je.

307 Car la charrue était arrêtée au milieu de ce terrain inculte qui s'étend du mas Théotime aux limites de Clodius.

Tout à coup le vieil Alibert se pencha, ~~en avant~~ ~~et~~ les quatre bêtes tendirent les palonniers, ~~[illegible]~~. Le soc s'enfonça péniblement, la charrue s'ébranla d'un coup, écorchant cette terre maigre; puis peu à peu l'acier disparut dans le sol, ~~[illegible]~~ pressé, et un sillon creusa ~~[illegible]~~ l'argile rude ~~[illegible]~~, où l'acier ~~grinçait~~, tintait chaque fois quand il rencontrait un caillou de silex qu'il rejetait.

~~C'était un sillon droit aux bords [illegible]~~

~~C'était un sillon [illegible] en cet endroit, à cause de la pauvreté du sol, mais le vieil Alibert le traçait droit, comme une raie, et il le dirigeait vers Clodius. En avant des chevaux des quatre chevaux aux encolures~~

~~Le vieil Alibert traçait droit, comme une raie, et il se dirigeait vers Clodius. En avant des quatre chevaux marchait son fils, un rameau de chêne à la main. De temps Son fils qui, par un mot aux bêtes,~~

~~C'était un labour de relevage.~~

~~— Qu'en veut-il en semer? lui demandai-je. Et quelle idée le vieux a-t-il de prendre le labour, ce champ [illegible] qui n'a jamais porté rien~~

Tout à coup je compris. Les arrivés, ~~à la hauteur~~ au ras de Clodis, s'arrêtent, sur attelage. ~~Les~~ ~~son fils~~ Là se trouvait une des pierres lumineuses qui séparent les deux propriétés. Jean Albert prit une bêche. Le bouc s'abattit. Alors le vieux revint à sa charrue, et ~~[illegible]~~ le corps penché en avant sur les manchons, il poussa le sillon chez Clodis. –

– Je quittai bonjour une place et je descendis vers la charrue,

Quand j'arrivai devant près des deux bœufs, le vieil Albert, avait achevé son sillon. Nous étions à l'aire du lieu de la fourrière.

Il me salua. Puis il me dit :

– Mr Pascal, à votre tour, cela vous veut.

306

Le vieil Alibert traçait droit, et il se dirigeait vers Clodius. En avant des quatre chevaux marchait son fils, un rameau de chêne à la main. Pas un cri, pas un mot aux bêtes. C'était un labour silencieux.

— Où veut-il en venir ? me demandai-je ; et quelle idée le prend, ce matin, de déjeuner ce champ où ~~[illegible]~~ rien ne pousse ? ~~à peine à pousser ?~~

Tout à coup je compris. Car arrivé au ras de Clodius il arrêta son attelage. Là se dressait une des grandes pierres limitrophes qui séparaient les deux propriétés. Jean Alibert prit une bêche. La borne s'abattit. Alors le vieux revint à la charrue et, le corps penché en avant, il poussa le sillon chez Clodius.

Je quittai brusquement la vigne, et je descendis vers la charrue.

Quand j'arrivai près des deux hommes, le vieil Alibert, avait achevé son sillon. Nous étions à l'orée de La Jassine.

Les deux hommes me saluèrent, puis le vieil Alibert me dit :

— M. Pascal, à votre tour. Cela vous revient.

Je saisis les mancherons ; Alibert se mit à ma droite et son fils devant les chevaux, son rameau de chêne à la main.

Je parlai aux bêtes très doucement. Leurs oreilles pointèrent, puis se rabattirent vers moi en arrière ; un frisson hérissa leurs larges encolures ; leurs jarrets gonflés se tendirent rigoureusement et toute l'enfli-chure tremble ; puis le soc pénètre en grinçant dans la terre, une terre froide, sauvage ; Là long frémissement de l'acier du versoir ~~au tuyau~~ secoua le tuyau et je le sentis dans mes bras, qui se durcissaient sous la vibration. Je baissai la tête en avant, et l'énorme attelage s'ébranle.

Je me souviens qu'il faisait déjà très chaud, et que je traçais mon sillon en marchant tout droit vers Théotime.

en appuyant

J'appuyai de tout mon poids sur les deux manchons de chêne et l'énorme attelage s'ébranle

Pentecôte 1er juin 1941

Commence ici sur une nouvelle page

1 307

Au récit des événements que je viens de faire, je ne puis ajouter que bien peu de choses.

On connaît maintenant les faits et je n'ai rien caché, me semble-t-il, de ce que je fus.

Sans doute ne suis-je pas devenu meilleur ; mais je me juge. Je me juge, sans vouloir me justifier, par une confession.

Car ceci en est une. Si, pendant quelque temps encore, je la réserve et la tiens secrète, sa fin n'en est pas moins de révéler, un jour, mes erreurs et les sentiments, quelquefois peu louables, dont je fus troublé.

Mais le mal que je n'ai point fait, et dont on m'a chargé, peut-être, sur des apparences plausibles, j'en ai voulu montrer aussi les causes, les auteurs, les conséquences funestes.

Je suis un homme, et de pauvre chair, comme les autres ; et si l'épreuve a été dure, pour eux comme pour moi, ils étaient, eux, de cette pâte ferme dont on pétrit les âmes ~~[illegible]~~ aventureuses.

Moi, non.

Eux, ils sont repartis vers d'autres aventures fortes, et, leurs destins ont dû diverger. Du moins ont-ils suivi, tous les deux, des chemins de grandeur. Car la mort et le ciel sont grands.

Pour moi, qui n'ai point voulu bouger d'ici, je ne regrette pas mon lot plus humble. ~~Car d'abord j'étais~~ Car d'abord je suis bien que j'étais inégal à ces destins. Mais ne l'eussi-je pas été, que je n'en aurais point, aujourd'hui, de déplaisir. ~~Je suis ici sur ma terre~~

La terre m'a sauvé, et je suis resté, ~~seul, de~~ attaché à la terre. Car la terre m'est douce, ~~[illegible]~~, et je ne puis longtemps vivre loin d'elle. Je me suis appliqué aux travaux convenables pour qu'en sa saison le blé nourricier emplît mes granges jusqu'au toit.

J'ai semé, labouré, moissonné mon (je veux dire peu de souillures passionnelles) et j'ai achevé en leur temps tous les travaux du grain, de l'huile et de la vigne.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Cependant je ne voudrais pas qu'on vît, dans l'énumération de mes tâches obscures, l'orgueil de l'homme qui se sent désormais maître de soi. Je ne suis sûr de rien, sinon de ma bonne volonté.

Pour les autres, dont les destins, qui me dépassent, se sont écartés de ma route monotone, je ne les ai point oubliés ; cette confession le prouve.

Ce qu'est devenu l'homme, peu m'importe. Il n'était ni de mon sang ni de ma terre. Vivant au mort, il est disparu.

Mais Geneviève vit encore. Et c'est d'elle que je veux encore parler.

Lundi de la Pentecôte

~~Mon récit sera bref.~~

~~Je n'ai plus guère d'événements à raconter, sauf de mon âme. Quelques lettres et les notes de mon Journal m'y aideront. C'est pourquoi ce récit, ~~aussi~~ bref ~~que possible~~, sera quelquefois complété par l'insertion de lettres, ou par les notes de mon Journal. Les lettres, ce sont celles que j'ai écrites alors à mon cousin Barthélemy. Il me les a rendues et j'y ai joint les siennes. Le Journal, je l'avais commencé depuis bien des années ; mais toujours j'ai été assez inconstant à le tenir. Quand Geneviève ~~était~~ habitait au mas, je n'y ai pas tracé une ligne. Mais aussitôt après son départ, je l'ai repris.~~

~~Il a été mon confident et quelquefois mon consolateur.~~

Un grand blanc

2 98

Mon récit sera bref, car je n'ai plus guère d'événements à raconter. ~~supprimé~~.

Quelques lettres et les notes de mon Journal m'y aideront.

Les lettres, ce sont celles que j'ai écrites alors à mon cousin Barthélemy. Il me les a rendues et j'y ai joint les siennes.

Le Journal, je l'avais commencé depuis plusieurs années, mais toujours j'ai été bien inconstant à le tenir. Quand Geneviève habitait au mas, je n'y ai pas tracé une ligne. Mais aussitôt après son départ, je l'ai repris.

Il a été mon confident et quelquefois mon consolateur.

Octave de la Fontecôte.

un blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ce fut deux semaines environ après le départ de Geneviève que je reçus une lettre de Barthélemy.

Je n'avais pas tenté de la rejoindre ni même de savoir ce qu'elle était devenue.

Le sens de son départ m'était apparu immédiatement : il n'était pas une fuite, mais une irrévocable séparation. Le destin avait parlé et je n'avais plus qu'à obéir.

Certes je souffris, mais je ne goûtai guère à ma douleur. Je fus servi alors par une âme très sobre, qui se contentait de peu, chaque jour, et qui ne voyait pas le lendemain. Quant à ma douleur, elle se tenait dans une sorte de réserve sombre, qui m'inspirait de la méfiance — car j'en suspectais (car je n'étais pas encore bien sûr de la pureté d'abord de mon instrument de l'épreuve) — j'en suspectais d'abord de me pas se juger, avec trop de faveurs. Mais sans doute avais-je tort de craindre ainsi, car, au lieu de chercher une issue pour la violence, mes douleurs s'enfonçait (secrètement en moi), c'était une douleur qui ne déchirait pas le chair, mais qui creusait bien à l'âme. Elle ne visait pas à me détruire, mais à trouver en moi un refuge sûr, où survivre au malheur qui m'avait frappé.

Les travaux des champs m'occupaient bien. Je me m'y livrai pas avec cette ardeur résolue qui amène plus de désespoir que de volonté. Je réglai mes tâches, non pas sur mes désirs mais sur les nécessités de la terre. Je me trouvai toujours bien trouvé d'accorder ma conduite aux exigences de saisons.

Les Aliberts se tenaient silencieusement autour de moi. Le vieil Aliberte restait calme. A peine si parfois un geste, ou un mot plus sûrs, décelaient sa méditation. Barthe s'efforçait d'être gaie, et si par moment sa gaîté semblait un peu forcée, elle s'en apercevait elle-même et son visage devenait soucieux. Jean respirait toujours la force et l'innocence, avec un je ne sais quoi d'étonné et de doux qui, chez un grand corps déjà loyal, révélait la préadolescence du cœur. François se taisait.

Quand on eut abattu tous les bois, qui jusqu'alors avaient séparé Christine de Clorius, le vieil Aliberte alla les planter plus au Nord, pour marquer fermement nos nouvelles limites.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les bornes se dressèrent au fond des ravins, dans les bois, à travers la solitude des collines, de Micalombe à la Font-de-l'Homme et plus loin jusqu'aux hauts pitais de Vieille-Ville. Elles touchaient partout à la forêt domaniale, et le vieil Alibert était content.

La Jassine fut aménagée. Les femmes l'ayant lavée, briquée, aérée, nichée vigoureusement, nous la blanchîmes au Sidaris avec de grands laits de chaux. On remit en ordre les communs et on répara l'outillage agricole.

Puis on commença les labours. Il y fallut trois charrues car cette année-là, je dus me donner entièrement au travail des champs, jusqu'à l'automne. Je pris à mon compte un grand attelage, ~~et à la première jour je fus fatigué~~ Les premiers jours, le labour me fatigua, mais par la suite je m'y accoutumai assez bien. Il avait plu le lendemain du 15 Août. Le sol étant alors de bonne prise, nous nous mîmes tous à l'ouvrage.

On ne toucha pas aux terres novales de Clodius. Je leur laissai porter leurs herbes courtes et leurs petits taillis de ronces, où nichent les perdreaux. Mais nous attaquâmes avec force les terres grasses, argileuses qui, ombragées au Nord par la ligne des bois, conservent plus facilement leur humidité.

Nous travaillâmes avec soin. Partout où passa le charrue, le sol fut ameublé profondément, mélangé, et ouvert à la pénétration de la lumière. Comme le soleil était fort, quelquefois, vers le soir, la terre fumait.

Là où elle n'a que peu de fond, dans les quartiers sauvages, on réserva pour le bétail des espaces incultes, en pensant à l'hiver.

Pendant tous les labours les charrues travaillèrent bien et les bêtes furent bonnes et courageuses.

Le Alibert se firent un devoir de le dire (une fois ou deux), pour marquer leur satisfaction.

Ces travaux nous menèrent jusqu'aux premiers jours de Septembre et c'est alors que Barthélemy m'écrivit.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Un blanc

Je me rappelle que, lorsque le facteur arriva, j'étais assis sous la treille de la métairie, en compagnie de Marthe et de Françoise. Elles préparaient notre nourriture ; car, à l'époque des labours, on mange, à midi, en pleins champs et, le matin, il faut emporter son repas, comme quand on part à la chasse.

Je reconnus l'écriture de Barthélemy mais j'eus la constance d'attendre jusqu'au soir et mon retour à Théotime pour lire ce qu'il m'écrivait.

Il avait reçu la visite de M. Rambout :

« ..... C'est un homme instruit et courtois, me disait-il. Il a voulu visiter le jardin et nous sommes montés jusqu'à la ferme. S'il n'avait pas un peu effrayé les enfants, je l'aurais invité à déjeuner avec nous ; car il a jugé de nos fruits avec compétence et n'a pas caché son admiration. En partant il a emporté un petit panier d'abricots-muscats ..... »

M. Rambout avait parlé ; il avait dit :

« Nous avons dû arrêter l'homme : c'était notre devoir. Mais, dans la nuit du Samedi au Dimanche (je n'étais plus là, naturellement), il a réussi à s'évader de la gendarmerie ; et on n'a pas pu le rejoindre ..... Cela vaut peut-être mieux ~~pour tout le monde~~ ..... »

M. Rambout avait raconté ~~[illegible]~~ tout le drame, et ses révélations, « faites pourtant avec délicatesse », avaient épouvanté Barthélemy :

« Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Je serais accouru à ton secours ..... »

C'était là justement ce que j'avais craint.

Tout d'abord M. Rambout n'avait fait aucune allusion à Geneviève et ce pauvre Barthélemy, quoique mourant d'inquiétude, n'avait pas cru prudent de l'en questionner. Mais M. Rambout, qui lit dans les âmes, avait conclu négligemment :

« Maintenant l'affaire est classée : l'homme est parti Dieu sait où ; la femme a disparu (elle était d'ailleurs hors de question) ; votre cousin, M. Pascal, va pouvoir consacrer tout son temps aux travaux de la terre ; car il a un bien belle propriété ..... »

C'est dans sa propre carriole que Barthélemy avait accompagné M. Rambout jusqu'à la gare.

Et pour finir, il m'écrivait :

« Après les labours viens nous voir ; et si jusque là le temps te pèse, écris-moi, Pascal, et j'irai d'une traite chez toi, avec Marie et les enfants ; car je crois qu'il doit faire noir dans ton ménage ; et si le pain qu'on mange y est toujours le pain, quand on se trouve tout seul à le manger, il paraît quelquefois bien amer ..... »

Juste après les labours j'allai passer quatre jours à Sancergues.

Ce furent quatre jours ~~[illegible]~~ très doux. En arrivant je compris que Barthélemy avait une confidence à me faire, mais il hésitait. Nous montions chaque soir jusqu'à la ferme, dans les collines, près du canal d'arrosage, au beau milieu des pins d'Alep qui, brûlés par l'été, embaumaient la résine amère.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les enfants nous accompagnaient. Or arrosait le verger, un peu avant la nuit, et ensuite on dînait sous la tonnelle. L'eau qui descendait du canal irriguait les arbres fruitiers disposés dans des creux ou sur de petites terrasses. On mangeait paisiblement dans le demi-jour. L'odeur de l'eau qui imbibait l'argile des rigoles se mêlait au parfum des fruits mûrs et à des coulées d'air qui glissaient jusqu'à nous, à travers les arbres, depuis une gorge boisée pleine de plantes aromatiques. Quand Maria et les enfants s'étaient assis autour de la table, où fumait la soupe du soir, et que le saladier sentait l'huile fruitée, tous les visages devenaient heureux et Barthélemy me regardait en souriant. J'admirais la paix de ces âmes et la pureté de la nourriture. Maria était une femme calme et laborieuse, faite pour les soins familiaux et l'amitié inaltérable d'un homme bon; et je la trouvais encore jolie quand, une corbeille sur le bras, elle cueillait des abricots dans le verger. Les enfants étaient beaux et sans turbulence. Pendant que nous étions à table, je ne pouvais m'empêcher quelquefois de les regarder avec un peu d'attendrissement et ils avaient de si bonnes natures qu'ils pendaient contenance et levaient les yeux vers leur mère, tout en rougissant de confusion. Ils semblaient comme leurs parents nés pour vivre dans les jardins. Quand je pensais, en les voyant, à la dureté et à la force de mes terres, j'avais le regret que mon sang, en ses jours de jeunesse, n'eût pas pris au sang fraternel des Métidien, dont eux étaient l'image grave et tendre, plus de facilité à vivre et d'aptitude à goûter le bonheur. Comme j'avais ce bonheur devant moi, je le désirais pas moments avec une telle innocence que je me demandais si vraiment j'étais incapable d'être heureux. Sans doute ces sentiments purs se peignaient-ils sur mon visage, car je surprenais les enfants à me regarder, en cachette, avec des yeux tout à fait émerveillés. Et leur mère avait beau leur dire de se bien tenir devant moi, leur étonnement était tel qu'ils n'entendaient pas ses paroles de tendres reproches.

— Pas cela, disait alors Barthélemy, tu nous manquais.

~~Et nous sentions tous que nous nous aimions~~, à cause du sang Métidien.

Et nous sentions bien que nous nous aimions →

Un blanc

5

311

Ce fut le jour de mon départ que Barthélemy me parla. Nous étions montés seuls jusqu'à la ferme et nous nous promenions dans le verger. Je lui disais :

— Je reviendrai, Barthélemy. Ici je suis ~~[illegible]~~ bien.

Il fit deux pas et me répondit doucement :

— Nous n'avons peut-être pas le bonheur, mais nous connaissons la tranquillité.

Le soir tombait. La journée avait été chaude ; mais l'eau du canal donnait un peu de fraîcheur au jardin.

Barthélemy me dit :

— J'ai revu Geneviève. Elle est aux Trinitaires de ~~Saint-Jean~~ Marseille.

Je ne répondis rien.

Il m'apprit alors que son mari avait réussi à partir, à passer outre-mer, et qu'il la laissait libre.

— Mais elle a renoncé à tout, ajouta-t-il : ce sont ses propres paroles.

Comme je me taisais toujours, il murmura :

— Elle te dit adieu. Voilà, Pascal : j'ai fait la commission.

Il était très ému. Nous fîmes encore quelques pas sous les arbres. ~~Nous~~ ~~[illegible]~~ puis nous rentrâmes au village, et je repartis, le lendemain, pour Puyloubier.

un blanc

De retour à Théotimé, je repris mes barbarisations, en attendant les vendanges. Je vécus quelque temps à part, à cause de ma peine et du besoin que j'éprouvais de purifier mon cœur d'un désir désormais inutile. Je ne voulais y parvenir que par le seul effort du travail de mon âme, sans secours porté du dehors ni intrusion, même amicale, dans un monde où résumaient encore tant de formes redoutables.

Ce que j'ai dit, ce que j'ai ~~fait~~ essayé alors, pour m'affranchir d'une passion dont j'avais le secret espoir de conserver pourtant la ~~substance~~ douceur épurée, nul ne le sait que moi, car je n'ai jamais fait à d'autre qu'à moi-même, de vraie confidence.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Mais à moi, j'en ai fait, car de moi j'avais grand besoin, alors.
Beaucoup se sont perdues ; ~~et~~ Nous ne retenons que des bribes de nos douleurs et de nos joies. Le peu que j'ai pu conserver, se trouve ici, dans les notes de ce Journal que je recopie fidèlement.
~~que je veux joindre à mon récit, pour le compléter, avant de me taire.~~
Elles compléteront le récit que j'ai fait, avec toute la sincérité dont je suis capable. L'homme d'aujourd'hui doit se taire : il est à l'abri. C'est à l'homme d'hier de parler à son tour, car, lui, a dû marcher longtemps avant d'atteindre le refuge.

Journal de Pascal Dérivat

Changé de page

Herboristin

6 Septembre

Ce matin, j'ai herborisé. Je suis parti de très bonne heure, et j'ai exploré les terrains qui s'étagent sur les premières pentes des collines un peu au dessus de La Font-de-l'Homme. Comme j'avais l'intention de passer la journée dehors, j'avais emporté des provisions ; et j'ai déjeuné sous les chênes, dans un ravineau où coule une toute petite source. Elle ne tarit pas pendant l'été, mais ce n'est qu'un fil.

Je n'ai pas rapporté une grande récolte : ~~Quelques~~ deux Achillées extrêmement amères et ~~un peu~~ trois brins de fenouil du Portugal que j'ai découvert par hasard, très haut, sous une roche, dans un terrain mêlé de sable et de coquillages fossiles.

L'été a brûlé la montagne et les plantes y languissent. Quelques « chardons bénis » ont bien résisté et ces clématites odorantes qu'on appelle ici « jasmin des ânes ».

Les collines m'ont paru tristes et le bois sec y grésillait sous la chaleur.

J'ai passé cependant une bonne journée.

J'ai fait lever quelques perdreaux et un lièvre, mais ils ne paraissaient pas effarouchés. Bien que la chasse soit ouverte et qu'on entende, çà et là, crépiter des coups de feu, ce quartier n'est pas fréquenté par les chasseurs. Le souvenir de Clodius agit encore et suffit à les écarter, même de la forêt domaniale qui touche à nos bois, ~~vers le Nord~~ au Levant et vers le Nord.

Je ne m'en plains pas, car j'aime les bêtes.

8 Septembre. -

Aujourd'hui : La Nativité de la Vierge.

J'ai toujours été attentif aux noms des fêtes religieuses qui ornent le calendrier de l'Eglise latine, ma Mère.

« Ante colles ego parturiebar », dit la liturgie de ce jour : « J'étais enfantée avant les collines. Et elle ajoute, en faisant parler la Sagesse : « qui me invenerit inveniet vitam » Celui qui m'aura trouvée trouvera la vie .... quelle vie? ....

Je me sens, depuis hier, inquiète en secret à travers de l'été qui décline déjà sous l'influence de septembre, vers la saison qui vient, mon âme (devenue très) sensible aux variations du ciel, des eaux et de la terre.

Maintenant, mais, je vis tout seul, ~~[illegible]~~.

Silencieux et sensibles, les Alibat paraissent près disparaître; et c'est à peine si nous nous parlons tant nos âmes sont devenues communicatives.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

7

313

10 Septembre.-

Il fait encore très chaud. L'été s'enfonce dans septembre avec ses grandes poussières, ses brises du matin et le soir, ses parfums immenses d'herbes sèches, de pins, de rocailles brûlantes et de bois calciné.

Il faut que je pense aux prochains travaux agricoles : le raisin est presque mûr.

12 Septembre

Genevet m'a envoyé un panier de pêches. Comment le remercier ?

Mes voisins se montrent peu, mais manifestent toutefois une bienveillance méritoire, si l'on pense à l'humeur sévère des Alibert et à ma sauvagerie.

Farfaille a ramené les trois moutons de Clodius : ils s'étaient égarés après l'accident.

Farfaille les avait recueillis sans en rien dire à personne.

Il les a bien nourris.

Le laine leur est revenue, un peu. Ils ont quelque embonpoint et ne claudiquent presque plus.

Quand ils me voient, ils se serrent l'un contre l'autre, et attendent que je m'approche.

Dès que je m'éloigne, ils se mettent sur mes talons et me suivent silencieusement partout où je vais.

Cet attachement me trouble beaucoup.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

13 Septembre.

Chaque matin, Marthe et François vont ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres de La Jassine. L'air y circule jusqu'à la tombée du jour. Alors on referme la maison, sauf les lucarnes des combles, qui on laisse ouvertes même la nuit. Marthe prétend que jusqu'à la fin de septembre, les nuits sont douces aux vieilles maisons, et que l'aération nocturne, s'il ne pleut pas, a une bonne influence sur le mobilier.

Je ne vais que rarement à La Jassine. Mais elle est maintenant habitable. Il n'y manque que l'habitant. Tout y est prêt pour la recession : la table, la buche, la vaisselle. On a porté du bois dans le bûcher. Le peu de linge que l'on trouvé a été mis en place, propre, plié, racommodé, bourré de fleurs de lavande. Pour préparer les lits il ne faut qu'un quart d'heure ~~pour préparer les lits~~, et toutes les lampes sont garnies, ~~et rangées cite à cote~~ mouchées, luisantes. ~~Dans la dépense~~.

Sauf la chambre de Clodius qu'on tient fermée (tel est mon désir) partout l'air de l'été a chauffé les murs et transporté de la lumière.

Pourtant la maison ne s'est pas livrée. On dirait qu'elle se méfie encore de nous. On a beau librement y pénétrer et aller des caves aux mansardes, il semble qu'on y soit toujours en visite. On ne le possède pas, on la parcourt. Elle vit cependant, mais ne ~~livre~~ ~~donne~~ confie point son secret.

8

Je ne sais ~~[illegible]~~ si elle nous est hostile. Peut-être attend-elle de nous une marque singulière de bienveillance, ou, plus profondément, quelque mystérieuse preuve de nos droits de domination.

Cette réserve, tout le monde le sent. Martha m'a dit :

— On y est gêné, M. Pascal, ~~[illegible]~~. Même quand on travaille. Et je n'aimerais pas y dormir.

Pourtant Martha sait bien (c'est notre accord) que, le jour où Jean se mariera, je le logerai à La Jossine avec sa femme.

Jean ne dit rien pour le moment : il travaille dans l'ombre de son père

15 Septembre

Je ne demeure guère au mas. Le soir, j'y mange ; car, dans la journée, quand je le peux, je déjeune en plein air.

J'ai fait réparer la porte de communication du grenier aux plantes et j'ai moi-même recloué par dessus le battant le tapisserie aux colombes.

J'ai eu assez de force pour chasser les visages qui commençaient à hanter cette pièce, si utile à mes études. Aussi ai-je pu y revenir et y travailler.

Je ne prétends pas que j'y sois toujours calme, car je n'ai pu dissiper ces fantômes qu'en les contraignant à rentrer en moi. Ils y manifestent quelquefois leur présence.

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Je ne crois pas que Geneviève reste longtemps aux Trinitaires de Marseille. ~~[illegible]~~ Après un temps de repos, elle reprendra son pauvre voyage sur la terre.

Généralement je dors bien, mais il y a des nuits cependant où tout mon sommeil m'abandonne. Alors je me suis seul. Mais je ne pense à rien, et j'attends, sans fermer les yeux, le lever du jour.

17 Septembre

Le curé de Puyloubiers, M. Janselme, est venu me voir cet après-midi. Il m'a paru un peu vieilli mais il est toujours d'un commerce agréable. Sans doute avait-il quelque demande à m'adresser, car je l'ai trouvé ~~[illegible]~~ moins naturel que de coutume. ~~[illegible]~~, Quoiqu'il en soit, il ne m'a rien dit.

Comme du reste nous nous sommes entretenus d'abord de la saison, puis des récoltes. C'est lui qui le premier m'a parlé des vendanges, et il m'a cité un proverbe :

Pour Notre-Dame-de-Septembre
Tes grappes de raisin, tu les prends dans ta chambre.

Il fait son vin lui-même (à peine une barrique) et il prend grand soin de sa vigne, qui est petite mais bien exposée au soleil, près de la cure.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

9 315

J'ai été content de le voir. Il vient rarement à Théotimie, car Théotimie est loin du village, les chemins sont mauvais, et ses jambes à lui déjà bien vieilles.

Il m'a dit :

— Mon arrière-grand père maternel, Adrien Connebergue, était, comme vous, natif de Sauceignes.....

On a retrouvé des cousins et, je ne sais comment, on a parlé de Barthélemy. L'abbé le connaît, paraît-il, ce que j'ignorais. Il en a fait l'éloge, ~~mais~~.

Avant de s'en aller je lui ai offert des fruits. Il a accepté une pêche qu'il a fourrée dans sa soutane; mais il bu un verre d'eau à la source.

Je l'ai accompagné un bout de chemin. Tout en marchant, il s'est mis à parler des Rogations qui se ~~faisaient~~ célébraient jadis dans les villages cinq semaines après Pâques. La procession partait à travers la campagne. Le curé portait une étole et une chape violettes. Il était accompagné de deux chantres en surplis empesés et d'un clergeon. Les autres venaient par derrière. Quand on rencontrait une croix dans les champs (car alors on savait des croix au bord des chemins) on y faisait une station pour bénir la terre.

« Seigneur, à la couronne de l'année votre bénédiction et votre bienveillance »

disaient les chantres.

Et tout le monde répondait :

« De leur fécondité, que nos champs en regorgent ! »

Après quoi le prêtre aspergeait d'eau bénite les quatre points cardinaux, d'où viennent les nuages et les vents.

L'abbé m'a dit :

— La procession montait là haut jusqu'à Saint-Jean à travers toute la colline, car alors Saint Jean était honoré je ne sais trop pourquoi, comme le Protecteur des eaux souterrai et des sources. Et vous savez que toute vie nous vient des sources. C'est donc là qu'on disait la messe, le Mardi, à dix heures du matin, et on y lisait un bien bel Evangile. Vous le connaissez sans doute : « Petite et Sabitus. Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez ; frappez à la porte et on vous ouvrira .... Pulsate et aperietur vobis .... ».

L'abbé a soupiré, puis il a ajouté tristement :

— Tout cela est disparu. Plus personne ne monte à Saint-Jean, aujourd'hui. Pas même moi, qui le devrais, ~~[illegible]~~ en somme ...

Je lui ai dit :

— J'y monte quelquefois. ~~[illegible]~~.

Il a hoché la tête.

— Mais le toit, m'a-t-il demandé, comment tient-il le toit ?

10

— Mal, ai-je répondu, très mal. La poutre maîtresse est à moitié pourrie, et il manque ~~pas mal~~ passablement de tuiles. Tout cela peut tomber d'un moment à l'autre : Un coup de vent, ou un peu trop de neige, en Décembre....

L'abbé a ~~encore~~ soupiré plus fort :

— Il faudra que j'y aille, un jour, avant l'hiver. Si le cœur vous en dit, M. Pascal....

J'ai accepté, mais j'ai éprouvé aussitôt un sentiment confus, qui tenait du désir et du remords, puis j'ai pensé à Geneviève....

L'abbé m'a regardé et il a souri amicalement :

— Nous nous reverrons d'ici là, sans doute.

Je l'ai prié de revenir ~~[illegible]~~. Il a bougonné quelque chose, et, comme je l'entendais mal, je lui ai demandé ce qu'il ~~disait~~ voulait dire :

— Rien, rien, a-t-il murmuré, un peu plus fort. Je me rappelais ce bel Evangile : « Et pulsanti aperietur. » A mon âge, on rabâche.... Mais ce sont là tout de même de grands paroles ! « Et on ouvrira à qui frappe... ». Certainement ! ~~Mais~~ Quelquefois, apport M. Pascal, on ne pense pas à frapper et la porte s'ouvre tout de même. Quelqu'un a demandé pour nous, à notre insu : Cela se voit ! Et l'on est tout étonné de cette lumière du ciel qui nous illumine brusquement....

C'est tout ce qu'il me dit.

Puis ~~Et~~ il s'en est allé du côté du village, sans m'avoir éclairé sur la raison de sa visite.

30 Septembre.

Les vendanges sont terminées.

~~Le 16 Septembre~~. A la Saint Cyprien, on a soufré les tonnes, nettoyé le pressoir, lavé les cuves. Et on est entré dans les vignes, une semaine après, en avance sur la saison; car le raisin, à cause des chaleurs de ~~mois d'Août~~ Septembre, a été, cette année, étrangement précoce.

On a vendangé en silence. Les vendanges, chez nous, restent toujours austères; et d'ailleurs trop de souvenirs douloureux nous pesaient au cœur pour que nous eussions, cette fois, le goût du plaisir.

Néanmoins on se sentait forts; car le raisin a été bon, dur; quoique peu abondant; mais il donnera un vin noble.

A voir la grappe aussi serrée ~~[illegible]~~ qui sentait déjà le miel et l'alcool, nous avions une grande idée de la puissance de cette terre Théotinée, et cela par moments, en allégeant ma peine, me consolait. J'ai montré aux vendanges autant de courage qu'aux labours.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

11 317

[Les Genevet et les Farfaille, nous ont aidés comme tous les ans. Les deux nièces de Genevet, venues de Combe-relles, ~~nous~~ ont donné aussi un bon coup de main.

Nous étions onze dans le vigne. J'ai toujours travaillé entre Françoise et Marthe. Quelquefois en levant la tête je regardais toute l'étendue du vignoble et j'étais secrètement heureux qu'il fût ~~[illegible]~~ à moi.

L'une des nièces de Genevet est une fille grande et presque aussi belle que Françoise. Elle s'appelle Catherine Clastre. Elle m'a paru plaire aux Alibert. On l'avait placée au travail entre Jean et sa mère. ~~C'est une~~ c'est une créature calme ~~fille brune~~, qui monte du cœur à l'ouvrage, se tait à table et, quand on lui parle, rougit, mais ne baisse pas les yeux. Je l'ai appréciée.

2 Octobre

Il y a juste un mois que j'étais chez Barthélemy à Sancergues.

Il m'a écrit. Il parle des enfants, du Maria et de l'eau du canal qui a baissé; car en amont, au bief, la rivière est tombée très bas au dessous de l'étiage. Il n'a pas plu depuis longtemps, paraît-il, dans les Alpes; ~~d'où provient cette belle eau~~, et, dans l'immense lit de la rivière brûlé par ~~[illegible]~~, on voit maintenant se former, entre les le chaleurs.

~~2 Octobre~~

oserais, des plages de cailloux ou de vase blanchie que la chaleur fendille et qui luisent comme du sel sous le soleil.

Barthélemy me demande ~~quelques~~ des nouvelles des vendanges et m'invite à revenir, ~~et~~ avant la fin de l'automne à Sauvegros.

Il termine en disant :

« J'ai fait désherber ton jardin ~~et~~ et posé quelques tuiles à ta toiture. — Pour ce qui est de la maison de Geneviève, qui maintenant t'appartient, je n'ai rien osé entreprendre sans tes ordres. Mais les ronces y poussent si fort qu'on ne peut plus guère y circuler, tout les allées sont obstruées par toute cette broussaille d'épineux ....»

4 Octobre.

Bien qu'il fasse encore chaud, l'été décline. Déjà la lumière est plus basse; elle se charge de couleurs, surtout le matin et le soir, quand l'humidité de la nuit a purifié l'air et imprégné les terres.

De temps à autre je herborise. Quand on se penche sur le sol, on sent déjà l'approche de l'automne. L'odeur des cailloux et de l'argile n'est plus la même qu'en Août, ou qu'en Juillet, alors que les racines brûlent et que les silex sont ardents. Maintenant la vie se défait dans les profondeurs de la terre, ~~et la charge de vie s'en fonce diminue, qui alimentait où les plantes alimentaient~~

La racine séchée faiblit et les aliments souterrains ne montent plus jusqu'à la pointe des feuilles qui bientôt vont commencer à devenir friables.

Rien n'a bougé encore, ni la forme ni la couleur des végétaux, mais une sourde lassitude alourdit la vie des campagnes ; et, à mesure qu'elles s'abandonnent, le charme des prés et des vignes devient plus sensible.

Je tiens à ces variations du ciel, des eaux et de la terre pour des liens mystérieux. Les mouvements qui les transforment me transforment aussi. Au ralentissement de mon sang alourdi par la fatigue de l'été, qui a activé ses pièges, je pense que déjà s'accorde une langueur dans la sève des bois encore chauds.

Ainsi tout se tient en ce petit monde des campagnes ; et c'est avec mon cœur que bat le cœur de la terre, suivant les hauts et les bas de l'année, le point saisonnier du soleil quand il se lève sur les crêts, et la position des astres nocturnes.

Mais lui-même à quel cœur tient-il, et autour de quel axe inaccessible tournent ces prés, ces bois et ces collines, ces vieilles constellations ?

Cette nuit, je suis seul dans mon grenier ; et, tout en classant quelques plants, je pense à l'emplacement de Saint-Jean, dans la solitude des collines ; à Saint Jean dont le cœur et la croix disparaîtront, si j'en crois, avant l'hiver, étayer les murs de la chapelle.

Pourquoi ce cœur et cette croix plantés au milieu de l'image, dans cette pauvre église de montagne consacrée à l'Ami de Dieu ?

Ni le cœur ni la croix ne bougent, comme s'ils se tenaient au centre invisible du monde.

Ils ne bougent pas plus que, devant moi, tous les murs sombres de mon grenier, le même cœur, la même croix, ~~dressés entre les deux colombes~~.

que je vois se formes entre les deux colombes, quand je lève la tête de mon travail, pour me délasser.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

6 octobre.

13

Nous avons commencé les semailles en travaillant chez Clodius.

J'ai voulu qu'on inaugurât la saison séminale, cette année, sur les tenants de La Jassine, en hommage à la mémoire de mon cousin mort, qui m'a légué son bien, et aussi par bonne amitié pour ces vieux terrains agricoles, qui étaient au repos depuis vingt ou trente ans.

Nous avons choisi un sol de bruyère que le charrue avait largement défoncé et ameublé. Ce terreau riche et noir, composé de débris végétaux et d'humus friable, retourné par le sac, nous a paru propre à la fermentation.

Ni trop gras ni trop tendre, et déjà naturellement bien fumé.

Nous y avons semé des avoines d'automne, de l'orge, du millet.

C'est moi qui ai voulu jeter le premier ~~[illegible]~~ grain. ~~Des céréales d'hiver, qui donneront leur fruit, l'été prochain~~

Je me suis avancé ~~le premier~~ tout seul dans le labour. Les quatre Alibert se tenaient derrière moi. J'étais un peu ému, car en passant du sol intact, qui est resté dur, dans ce terreau si meuble, mon pied s'est enfoncé ~~profondément~~ jusqu'à la Cheville, et j'ai failli perdre l'équilibre.

Mais, au lieu de ~~le~~ retirer, j'ai enfoncé

mon pied encore davantage, jusqu'à ce que j'aie pu écraser par dessous assez de terre pour me faire un point d'appui sûr. Alors j'ai repris mon aplomb, et j'ai jeté une première poignée de graines. Puis j'ai avancé dans le sillon, et les deux hommes sont entrés dans le champ, derrière moi, pour l'ensemencer. ~~[illegible]~~

8 Octobre..

On continue les semailles : épautre, blé rouge d'automne, mitach, seigle, tout va bien.

Il y a juste trente jours que Guerrière est parti. Les Alibert, qui s'étaient tus pendant un mois, se sont rapprochés. Ils parlent un peu.

On a déjà hersé de grandes étendues. Le temps se maintient au beau.

9 Octobre.

François, ce matin, m'a ~~parlé~~ arrêté ~~adressé la parole, la première.~~

~~C'était, derrière l'olivette, et je la traversais, allant vers le "carrain", quand je l'ai vue, sous les arbres, debout et arrêté.~~

Je traversais l'olivette, quand je l'ai aperçu ~~vue~~ debout, sous les arbres, un panier à la main. ~~[illegible]~~

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle m'a vu venir et n'a pas bougé. Je lui ai dit :
– Que fais-tu là ?
Elle m'a répondu :
– Je vous attendais. Jean a aperçu dans le village, hier soir, votre cousin Barthélemy. Il sortait de la cure.
– Hier soir ?
– Hier soir, juste à la nuit. Le curé l'a accompagné jusqu'à la gare. Voilà : Adieu.....
Elle a fait mine de s'éloigner. Je lui ai dit :
– Où vas-tu ? Reste avec moi encore un moment.
Elle a souri un peu, d'un air contraint, triste :
– Il y a de l'ouvrage, M. Pascal.....
Je l'ai prise par le bras et je l'ai emmenée.
– Vicus. Une fois n'est pas coutume. Je vais te montrer Vieille-Ville.
Elle a eu l'air étonné.
– Tu ne connais pas Vieille-Ville ?
Elle a secoué la tête. Alors je lui ai tâché le bras, mais elle m'a suivi docilement.
Tout en marchant, je la regardais. Nous nous taisions. On ne voyait personne sur les terres. Alibert et son fils travaillaient dans un creux, derrière "les Bornes", et Marthe était restée à la maison.
Il était huit heures, quand nous sommes arrivés à Vieille-Ville, par la lisière Sud.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Les oiseaux se taisaient. Après avoir fait quelques pas sous les arbres, je me suis retourné vers Françoise, et je lui ai demandé un peu nerveusement :

– Tu aimes ça ?

Elle a paru troublée.

– C'est si calme, m'a-t-elle répondu.

Un ramier s'est mis à chanter, tout seul, non loin de là, sur un peuplier. Nous l'avons écouté pendant un moment, puis nous sommes sortis du bois pour retourner à notre travail.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

10 Octobre

Jean a dû se tromper. Ce n'est pas Barthélemy qu'il a aperçu. Il est tout à fait impossible que Barthélemy soit venu à Puyloubiers, sans s'arrêter chez moi, à Théstime. Et cette visite chez l'abbé Jauselme ? — Plus je réfléchis, moins je comprends.

11 Octobre

J'ai revu Françoise. Elle se rapproche de moi, et montre une amitié un peu plus communicative. Quelquefois elle me parle. Elle ne me dit rien que d'ordinaire, mais sa voix devient tout à coup un peu rauque. Il semble qu'elle ne puisse plus parler des riens de notre vie habituelle, sans une émotion sourde, qu'elle contient, et qui cependant monte à sa gorge. Mais son visage reste calme et grave, comme toujours.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

12 Octobre

Le temps va bientôt changer. Du côté des Alpes, parfois un nuage se lève, lointain, volumineux. Il reste longtemps immobile et chaque jour il grandit un peu, au bord du ciel.

Déjà les troupeaux ont quitté les alpages. La nouvelle en est arrivée hier au soir à Théoulin. J'ai six cents bêtes, depuis ce printemps, dans les hautes vallées. Ce matin, nous avons préparé les étables pour leur retour. Je suis monté hier à la Font-de-l'Homme. Les bâtiments y sont en très bon état. On a porté du foin dans les soupentes, et entassé beaucoup de paille fraîche, en grosses balles bien serrées, jusqu'au toit de la bergerie.

Déjà les feuilles des noyers tombent dans l'auge de la source, que Jean a nettoyée avec un grand soin, devant moi, pour que l'eau reste limpide. Car les bêtes aiment l'eau pure.

J'irai attendre le troupeau au col de Bormes. Arnaviel, mon berger, prend, dès Canneval, par les « carraires », car c'est un vieux qui n'aime pas les routes; et si le sentier est plus rude, il est aussi plus court, et encore assez herbeux.

Ce ne sont, il est vrai, qu'herbes dures et sèches: cytisés, thyms, aspics, lavandiers et chardons gris, sur ces plateaux pierreux qui a grillé l'été. Mais Arnaviel, depuis trente ans qu'il conduit les troupeaux vers les Alpes, n'a jamais pris d'autre chemin à son retour.

Il aime les lieux sauvages, les hauteurs. Il est dans sa nature de hautes volontiers les crêtes des collines. Comme on y rencontre parfois de vieilles cabanes de pierre, ~~bâtis en forme de bonnet~~, il en profite pour s'y abriter, et reste ainsi sur les Hauts le plus longtemps possible, quand il pâture, à la bonne saison, ~~sur~~ avec toutes ses bêtes, ~~sur les~~ le long des plateaux de Peyreloubes.

Ce sont là des parcours depuis longtemps abandonnés, car on ne trouve plus, au ~~pays~~ village, de pâtres qui se plaisent à la solitude; et, n'était Arnaviel, pourtant déjà vieux, on ne verrait plus ~~ni~~ un mouton, ni un chien, ni une âme humaine sur ces étendues solitaires où passe le vent.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

3.23 17

Octobre.

Ce matin, en m'éveillant j'ai senti que la bonne saison allait finir. Aussi ai-je voulu profiter de cette journée pour herboriser encore une fois, avant les premières pluies.

~~Je suis parti au point du jour et~~

J'ai quitté Théolune au point du jour et je suis arrivé à la Fort-de-l'Homme, quand le vallon où s'abrite la bergerie sommeillait encore dans l'ombre. L'air y était resté bleuâtre, et l'humidité de la nuit mouillait les genévriers et les houx épineux.

Le sentier est jonché de ramas de pin : aussi ~~[illegible]~~ je ne faisais pas sans faire le moindre bruit....

Une bête buvait dans l'auge de la source. Elle ne m'avait pas entendu venir, et se désaltérait avec confiance. C'était une espèce de caleri au poil roux, tacheté de lunules blanches. Les pattes de devant dressées sur la margelle, le col tendu ~~[illegible]~~, d'un museau délicat, elle buvait, en humant l'eau pure, cependant que ses grandes oreilles, le pavillon tourné en arrière, écoutaient, craintivement.

L'animal ne s'est pas aperçu de ma présence. Après avoir calmé sa soif, il s'est ébroué une fois ou deux, puis il est reparti à petits pas, à travers les cailloux, sur une pente couverte de ronces épaisses, où je l'ai perdu de vue.

C'est la première fois que je rencontre cette sorte de bête gracieuse ~~de chevreuse~~ ~~animal~~, et personne, à ma connaissance, n'en a vu de pareil dans nos collines. Il est vrai que les hauts de la montagne sont vastes et mal explorés, même des chasseurs, qui préfèrent promener leurs guêtres de cuir, à mi-côte, dans les guérets faciles, où ils tirent le gibier habituel : lapins, perdreaux à peu de frais, et sans grande fatigue pour leurs jambes.

Cette rencontre m'a ému. J'en ai oublié mes projets d'herborisation, et, charmé par la vision de cette bête matinale je suis allé me installer sous un arbre, à quelques mètres de la bergerie. Il y faisait si bon, l'air y était resté si frais que je me suis allongé ~~sur la~~ par terre, à l'abri d'une touffe de genêt. Et aussitôt j'ai attendu....

Je ne sais pas d'où m'est venu ce sentiment d'attente, si ~~subit~~ violent, et que rien ne m'avait annoncé. Peut-être y fus disposé par la présence de cette touffe de genêt énorme, qui me cachait si bien qu'elle a pu me donner l'envie d'épier...

Quoiqu'il en soit, à jeûne allongé sur le sol, les coudes dans le thym, la tête dans l'herbe odorante, j'ai senti l'esprit de l'affût souffler sur moi. Je me suis mis à surveiller les abords de la bergerie, tout en examinant, avec une légère angoisse, la calme profondeur du petit vallon boisé.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

18 324

Pendant longtemps rien n'a bougé. J'ai fini par penser que mon attente serait vaine et j'allais sortir de ma cache lorsque j'ai entendu des pas dans le sentier qui vient de Micolumbe et qui monte à Saint-Jean. « Alibert ou son fils », pensai-je. Mais ce n'était ~~pas~~ ~~[illegible]~~ ni l'un ni l'autre. C'était Françoise.

Elle avait dû marcher très vite, car elle paraissait ~~[illegible]~~ essoufflée.

Elle s'est arrêtée un moment devant la source pour s'y reposer. ~~[illegible]~~

Puis elle s'est levée, mais au lieu de se diriger vers la bergerie, comme je m'y attendais, elle a pris le chemin de l'ermitage.

Je suis sorti de ma cachette et je l'ai suivie de loin.

Je l'ai vue entrer dans la chapelle. Elle connaissait mal les lieux, car, ~~[illegible]~~ trouvant la porte fermée, elle a fait le tour de la bâtisse ~~l'ermitage~~, ~~pour~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. Elle a fini par découvrir la sacristie d'où, ~~[illegible]~~ en poussant un volet bas, on peut pénétrer dans ~~[illegible]~~ l'ermitage.

Je me suis glissé derrière elle.

D'abord elle s'est arrêtée devant le maître-autel. Comme il fait assez sombre sous les voûtes, elle a paru un peu désorientée.

Bibl. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle est allée du côté de la porte, a regardé le bénitier, et le chemin de croix, curieusement. ~~Il était clair qu'elle n'était jamais venue~~

Elle n'était jamais venue du vernis dans la chapelle, car elle montrait bien clairement que tout lui paraissait nouveau, extraordinaire.

Soudain son regard s'est fixé sur le mur de l'abside.

Elle s'est arrêtée au milieu de l'église.

Je le voyais bien alors, car je me trouvais en face d'elle, et j'ai compris aussitôt qu'elle avait peur.

Elle avait découvert le cœur et la croix.

Sur la pointe des pieds je suis sorti, pour redescendre à la Font. de l'Homme.

Elle y est repassée un quart d'heure plus tard.

Quand elle m'a aperçu devant la bergerie, elle est devenue très pâle.

Je lui ai dit :

— Qu'es-tu allé faire là-haut, Françoise ?

Elle ne m'a pas répondu. Je l'ai prise par la main et je l'ai obligée à s'asseoir sur le banc de la bergerie. Mais toutes mes questions ont été inutiles.

— C'est mon droit de me promener, affirmait-elle faiblement.

A la fin je l'ai laissée partir, puis j'ai herboisé jusqu'au soir, sans ardeur

14 Octobre.

19 325

Un orage violent a éclaté cette nuit. Les nuages ont paru à l'Ouest, vers quatre heures de l'après-midi, et se sont étendus sur nous avec une extraordinaire rapidité. Ils étaient lourds, bas.

A la nuit il tonnait sur les combes de Haute-Yaze, à dix kilomètres d'ici et l'on voyait de longs éclairs balayer les crêtes vers Sylvéréal.

La pluie s'est abattue brusquement à onze heures. L'eau drue tombait par colonnes épaisses et le crépitement de ses milliers de doigts durs sur le toit faisait sauter toutes les tuiles qui cliquetaient. Les éclairs continuellement illuminaient les abords de Théstimé et les aires flamboyaient.

La foudre est tombée sur un peuplier mort, à cent mètres à peine du mas, et l'a fendue de haut en bas, d'un seul coup. Il a brûlé.

Ce matin, à cinq heures, il tonnait encore; mais il ne pleuvait plus.

Malgré la violence de la pluie et les rafales, les terres n'ont pas souffert.

De grandes flaques luisent çà et là dans l'argile trempée, au milieu des champs, et l'eau de la source est bouteuse.

Le vent souffle toujours du Sud et de nouveaux nuages passent rapidement sur la ligne du ciel orageux.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ils se hâtent vers les plateaux, tout fumants de vapeurs colossales, où l'on entend gronder, derrière l'oeil terrible et noir d'une nuée, un tonnerre qui parle haut, qui plaint et menace les terres avec une colère majestueuse. Elle se répand, et s'enfonce aux échos des ravins, en roulements répercutés de falaise en falaise qui vont se perdre dans la profondeur des combes.

Le facteur, le dos arrondi sous sa pèlerine de laine-bleue, vient vers le mas : je le vois par la lucarne du grenier qui marche à grands pas, d'un air inquiet, en regardant vers les collines.

Il doit apporter une lettre de Barthélemy.

15 Octobre

C'était en effet une lettre de Barthélemy.

Il ne m'y parle pas de ce voyage qu'il aurait fait ici, à Puylaubiers. Cependant j'ai interrogé moi-même Jean Alibert qui reste affirmatif : il a vu Barthélemy, de ses yeux, ~~et a vu pas~~ ~~[illegible]~~.

~~Jean~~ Il m'a fait part aussi d'une rumeur qui court dans le village. M. Jantelme, le curé, aurait convoqué, ce soir-là, au presbytère, Flavien Litaut, le maçon du pays, et ils auraient conciliabulé. Naturellement on s'est jeté sur Flavien ; mais Flavien a déçu les curieux ; et sa femme elle-même n'en a rien pu tirer, à son grand étonnement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

20

326

[Dans sa lettre Barthélemy parle un peu de tout : l'eau a remonté au canal ; il y en a même trop maintenant. C'est naturel. En post-scriptum ceci :

« Je sais que tu as bien vendu ton blé et produit un vin solide que tu placeras facilement. Tant mieux. Tu le méritais bien. Et puis ça te fait du disponible. Il y a de bons placements et il y en a de mauvais, certes. Tu verras toi-même. » ~~Mais si tu avais quatre ou cinq mille francs de disponible libres, ça serait bien. Pas pour moi naturellement. D'ailleurs on en reparlera. A bientôt.~~ »

De la part de Barthélemy de tels propos sont tout à fait extraordinaires. J'entends cela pour la première fois. Jamais il n'a soulevé ~~autrefois~~ de questions d'argent. Que peut-il bien avoir en tête ? ~~cette fois-ci~~ ?

Je lui ai répondu :

« Viens passer quelques jours à la maison avec Maria et les enfants. Les troupeaux ne sont plus très loin et vous ~~les~~ assisteriez à la ~~vente~~ rentrée des Alpes. Chez Clodius on n'a pas épargné sa peine et je crois que tu seras content, quand tu verras notre travail. Certes on n'a pas tout labouré, mais ce qu'on a retourné, à grands coups de soc, finalement n'est pas aussi mauvais qu'on le craignait d'abord. Il y aura du blé, de l'avoine, du seigle. Mais je voudrais ~~faire~~ plantes aussi un verger sur la terre de Clodius. Je crois devoir trouvé un joli coin, à l'abri d'une petite falaise, bien au midi, avec un peu d'eau, dans un grand pesquié. Là, j'ai besoin de tes conseils. Tu es compétent.

agréable Arrive donc, Barthélemy. Théotimé n'est pas aussi ~~[illegible]~~ que Sauvergues ; mais vous y verrez tout de même de grands arbres, une bonne source ; et je te conduirai chez Genevet, mon voisin, qui aime, comme ~~[illegible]~~ toi, la pêche, l'abricot, la prune et la poire : vous vous comprendrez. ~~[illegible]~~ D'ailleurs c'est un homme bon ....."

blanc

20 Octobre.

Ce matin, il m'a semblé que le vieil Alibert avait quelque chose à me dire, ~~[illegible]~~ cependant il n'a pas parlé. Mais je commence à le connaître un peu, et je comprends quelques-uns de ses silences. ~~[illegible]~~ Il a plusieurs façons de se taire qui couvrent toutes des paroles intérieures. Car il est plein de paroles intérieures, et sa vie taciturne est une continuelle méditation dont il ne ~~[illegible]~~ fait confidence à personne. Mais par ses actes, ou quelques allusions inévitables, on en devine la nature, sinon le contenu profond, qui reste inaccessible ; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~.

Il m'a dit simplement :

— Jean Alibert est devenu un grand garçon.

On parlait des travaux qu'on ferait pendant l'hiver. Cette phrase est sortie péniblement de la bouche du vieil Alibert, sans raison ; car elle n'avait pas de lien avec ce que je venais d'expliquer.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

3 327 21

Le ton en était sourd. J'ai bien compris qu'il fallait sous-entendre une arrière-pensée ~~[illegible]~~. Mais le vieil Alibert est resté ferme sur sa réticence et je me suis bien gardé de lui poser la moindre question. Je vais attendre.

blanc

Octobre.

Barthélemy ne répond pas.

Les troupeaux se trouvaient, hier soir, à huit lieues de Canneval. Demain je monterai au col de Bormes. J'ai hâte de revoir Arnaviel, les chiens, les bêtes.

Il a encore tonné et plu à verses, cette nuit. Maintenant il vente, tantôt du Sud, tantôt de l'Ouest, par rafales courtes.

Des trouées de clarté, des bancs de nuages, et un grand mouvement de vents, dans le ciel variable, tourmenté. Çà et là des coups de pluie : une trombe d'eau, près le soleil. C'est bien l'automne, cette fois.

blanc

On raconte au village (François me l'a rapporté) que Flavien Litaut va travailler pour l'abbé Jauselme. Mais comme la cure est en bon état, on se demande où le curé va employer Flavien.

Mille suppositions, et rien de sûr. Le secret semble bien gardé, jusqu'à maintenant.

blanc

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

27 Octobre - Voyage au col de Bornes.

Je suis parti Samedi ~~matin~~, de très ~~bonne heure~~ bon matin, tout seul, à pied, pour le col de Bornes. Il faut compter six bonnes heures de chemin.

J'ai visité rapidement les bergeries. ~~[illegible]~~ Il faisait ⟶ peine jour, mais le jeune Alibert travaillait déjà à La Font-de-l'Homme. Il y avait ~~[illegible]~~ couché.

J'ai pris le raidillon qui, par Saint-Jean, rejoint la « carraire » sur le plateau de Gardiolo. Il grimpe dur, mais on gagne du temps.

Près de Saint Jean, j'ai rencontré Flavien Litaut, le maçon. Il a paru gêné. Je lui ai dit : « Où vas-tu si matin ? » Comme il n'avait pas son fusil, il m'a répondu « Aux champignons ». C'était plausible, mais je ne l'ai pas cru. J'ai donc fait mine de m'éloigner et je suis allé me poster derrière un rocher, à cinquante mètres de là.

Flavien n'a pas tardé à paraître. Il a examiné avec soin les alentours, car visiblement il tenait à être seul. Comme il ne m'a pas découvert, ~~[illegible]~~ j'ai pu l'épier tout à mon aise.

D'abord il a fait le tour de l'ermitage, tâtant les murs, décroissant un plâtras, sondant une lézarde. Ensuite il est entré dans la chapelle et, au bout d'un moment, il a surgi à la fenêtre du clocher. De là il s'est avancé sur le toit ; il s'est baissé ; il a touché les tuiles et puis quelques mesures avec son mètre dépliant. Après quoi il s'est retiré et je l'ai vu qui s'en allait vers le village.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

22

328

Nul doute maintenant : c'est à la restauration de Saint-Jean que va l'employer l'abbé Jauselme. Mais que vient faire Barthélemy dans cette entreprise pieuse ?

blanc

Après l'ermitage, le raidillon part à travers les bosquets de myrtes et, par les cets rapides, il escalade le flanc méridional de Puyrelouba. Il est bon de le gravir tôt le matin, car il baigne encore dans l'ombre, et ainsi on n'a pas à souffrir du soleil, encore chaud, en cette saison.

Après la pluie, ces rocailles poreuses, où s'accrochent des plantes courtes, élèvent dans l'air matinal, tout frais de la nuit, une puissante odeur de lavande, de thym et de genièvre. L'évaporation des terrains, où coule un peu d'argile rouge, ne trouble pas la pureté de cet air naturellement limpide et vif.

Juste sous le plateau se dresse une muraille à pic, trouée de vieux nids d'aigles, où s'accrochent, tordus par les bises d'hiver, quelques chênes-nains.

Je me suis reposé un moment sous cette falaise roussâtre. De là-haut, on découvre tout le pays :

Au milieu des chênes, plus bas, à trois cents mètres, l'ermitage de Saint Jean, serré autour de son clocher trapu

dont les pierres dorées, le toit rustique émergent à peine du feuillage sombre. Plus bas encore, et à main gauche, le ravin de La Font-de-l'Homme, où la grande bergerie s'adosse aux roches. Dans une vaste dépression qui creuse la colline, le bois mystérieux de Vieille-Ville sur lequel quelques pointes de peupliers commencent à jaunir. Au delà les guérets, l'olive plus claire, et les champs de labours, grandes pièces rectangulaires étendues peu de petits mamelons brunes et doux. La Jassine invisible sous ses arbres, et Théotime qu'on devine à sa masse bleuâtre, et le métairié calme; Genevet, Farfaille, la route. Enfin, là-bas, les premiers fumées de Puyloubiers, fils légers, fragiles, qui montent tout droit dans l'air paisible du matin, hésitent, puis s'évanouissent très haut. Au delà le vallée au jour levant qui s'illumine, de proche en proche. Déjà on y brûle des herbes. Il fait doux. Une grive chante, dans le ravin, et des perdreaux traversent sur une voie, en sautillant, une petite clairière entre les sujets. A l'ouest, posé sur sa butte, on voit le cube blanc de Nicolombe, avec son toit à quatre pentes et la pinède où nichent des ramiers et des palombes bleues.

Mon cœur est tranquille, j'écoute. Des chiens aboient dans le campagne, et des coqs se répondent orgueilleusement de loin en loin, dans les fermes solitaires. Au dessus de moi, un grand oiseau roux s'est élevé du flanc de la falaise.

23 Il se laisse glisser plus bas et, pendant un moment, ~~il~~ le cou rentré dans les épaules, ses ailes fauves étendues, il plane. Puis, en décrivant lentement de grands cercles, il descend peu à peu ~~[illegible]~~ sur l'ermitage, ~~et je reprends le chemin~~ ~~[illegible]~~. Encore enseveli dans une ombre bleuâtre, et je le perds de vue.

Tout se tait. Je reprends le chemin du plateau.

blanc

J'arrive le plateau des Gardiols, où l'on rencontre quelquefois des lièvres, quand on arrive tôt le matin et qu'on ne fait pas de bruit.

Des halliers de buis et de houx épineux, entre lesquels s'ouvrent de grands espaces libres, coupent le terrain où s'effritent de petits cailloux secs qui sentent le soufre et la pierre à fusil. Là poussent ~~des~~ beaux plants d'hysope et de genepi qu'on cueille en été.

Je suis arrivé sur les hauts quand déjà le soleil rasait la grande dalle ~~[illegible]~~ du plateau désert. Tout vibrait : l'air, ~~le~~ pas sur le sol, les plantes, la lumière jaune.

J'ai marché vers l'Est jusqu'aux environs de midi.

Je me suis arrêté sous un ~~[illegible]~~ cèdre ~~[illegible]~~ déjeuner.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il a poussé là, isolé, car les cèdres sont rares dans notre montagne. ~~A deux lieues de là, un bois qu'on a planté, il y a cinquante ans~~, ~~Mais on y a planté un bois~~

J'ai mangé de bon appétit et me suis reposé ~~[illegible]~~ jusqu'à deux heures, car il faisait chaud. Après quoi, j'ai repris, ~~[illegible]~~, le chemin du col de Bornes et j'ai un peu herborisé. Je n'étais pas pressé d'arriver au bout de mon voyage. ~~Ici~~ J'avais calculé en effet qu'Amaviel et ses bêtes, ~~ne l'atteindraient~~ partis, au point du jour ~~à l'autre~~ de Canneval, ne ~~l'atteindraient~~ pas seul avant cinq heures de l'après midi.

Avant le col, en contre-bas, coule une source où l'on a creusé un abreuvoir. La source débite peu d'eau, mais elle est extrême pure et toute parfumée de Lavandière.

Je me

Pourtant j'aime Théotime ; mais Théotime ~~tient~~ déjà à la montagne, par les racines, par les eaux, par la pierre dont on l'a bâti ses murailles. Théotime est un poste avancé des collines, et le lieu de rencontre où s'équilibre à leur sauvagerie l'aménité des premiers jardins et la force des premiers blés.

Son génie est aussi pastoral qu'agricole. Et s'il a sa grandeur céréale au midi, par contre, vers le Nord, ce sont ses troupeaux qui broutent l'herbe sèche des collines.

~~Je suis arrivé au col à quatre heures, et je me suis assis, devant la cabane de pierre, pour attendre le troupeau.~~

ses bergers et ses bêtes qui, durant six mois de l'année, hantent les plateaux. ~~Le [illegible] de la [illegible] et de la [illegible]~~

~~Je suis arrivé au col à quatre heures. Un peu en deçà, à l'abri, se dresse une hutte de pierre.~~

Je suis arrivé au col à quatre heures. Là se dresse une hutte de pierre. A l'intérieur j'ai trouvé un lit de ~~il y a~~ ~~[illegible]~~ paille fraîche, ~~sur lequel on peut dormir~~. ~~C'est~~ ~~Tout autour~~ Une murette ~~basse~~ circulaire forme un vaste enclos où l'on parque les moutons. Ils ~~boivent, avant d'arriver au col, sur le versant, à une source qui coule dans une auge en pierre~~.

~~Déjà assez haut, le feuillage bleu, et couvert de quenouilles dures. Il a poussé là, isolé; car les cèdres sont rares ~~dans~~ sur le plateau. Plus loin, ~~à l'Est~~, on en a planté tout un bois. Il y a près d'un demi-siècle, et ils ont prospéré. Sans doute le vent d'Est a-t-il apporté une graine qui aura germé.~~

24

Déjà assez haut, le feuillage bleu, et couvert de quenouilles dures. Il a poussé là, isolé; car les cèdres sont rares sur a plateau. Beaucoup plus loin ~~sur~~ derrière une courbe profonde, sur une ~~haute~~ autre plateau, celui d'Escal, du côté du Levant, il y a près d'un demi-siècle, on en a planté tout un bois qui a prospéré. Sans doute le vent d'Est a-t-il apporté une graine.

J'ai mangé de bon appétit et me suis reposé jusqu'à deux heures, car il faisait chaud. Après quoi j'ai repris le chemin du col, et j'ai un peu herborisé. Je n'étais pas pressé d'arriver à Bormes. J'avais calculé en effet qu'Arnaviel et ses bêtes, partis au point du jour de Lanneval, n'atteindraient pas le col avant cinq heures de l'après-midi.

J'ai cru, en cueillant des plantes, ~~à travers le maquis~~, heureux d'être tout seul. Car on n'est vraiment seul qu'en haut. Ce goût de la hauteur semble plus vif, chez moi, que l'amour de l'abri et du toit familiers dans la plaine villageoise.

28 Avant le col, en contre-bas, coule une source où l'on a creusé dans le roc un abreuvoir. La source débite peu d'eau, mais elle est extrêmement pure et toute parfumée de lavande.

[Je me suis assis devant la hutte pour attendre le troupeau.

Du col sur l'autre versant, la carraire descend tout droit dans le ravin, au milieu des chênes-verts. Ils forment une voûte sombre où s'enfonce le sol raboteux du chemin pastoral. Les troupeaux arrivent dans ce fond, par le ravin et gravissent la pente. On les entend venir de loin. Les bêlements, les lamentations des agneaux, à l'abri [illegible] des chênes montent des bas-fonds vers le col, avant qu'on ait vu le troupeau; ~~et les clochettes tintent déjà [illegible]~~ On entend tinter des clarines de cuivre et de bronze, grelots légers, ou cloches lentes, cependant que le berger parle, ~~à haute voix, pour~~ on ne sait où, à haute voix, pour appeler les chiens, ~~[illegible]~~ enivrés par l'air vif, et l'odeur sauvage de la montagne. Le piétinement des moutons sur le tapis de feuilles mortes ~~répété~~ annonce l'approche du troupeau, et aussitôt une odeur de suint et de ~~[illegible]~~ monte dans les nappes d'air chaud que le ravin exhale. Les premières têtes laineuses, ~~deux ou trois brebis seules~~ apparaissent sous les chênes, et un grand bélier, seul, gravit le sentier

331

Deux ou trois brebis isolées passent en broutant entre les chênes ; et un grand bélier, seul, gravit le sentier jusqu'au col, où il s'arrête pour humer le vent.

Un blanc

Comme je l'avais calculé, ils sont arrivés à cinq heures de l'après-midi.

Les chiens m'ont reconnu ~~[illegible]~~ de loin, et ont aboyé. (Il y en a trois, dont un grand, qu'on appelle Clarimon et qui est aussi beau et aussi fort qu'un loup.)

Les six cents bêtes dispersées dans le sous-bois occupaient tout un flanc de la montagne. Elles étaient en marche depuis l'aube mais me paraissaient pas trop fatiguées. Heureuses de brouter à l'ombre, elles erraient dans les caillaux ~~paresseusement~~. Pourtant dès qu'elles ont senti, plus haut, le fraîcheur de la source, elles se sont groupées d'elles-mêmes, en hélant, sur la carraire et ont commencé à gravir la pente, cependant qu'Amaniel apparaissait.

Il est venu vers moi, sans se ~~presser~~ hâter, deux chiens sur ses talons, son bâton à la main ; et je l'ai salué d'abord, comme l'exige la coutume. Car il se montre pointilleux sur les usages ; et il est enseigné chez nous, et de bon augure, que le maître soit accueilli d'abord, par un mot d'amitié, le berger qui revient, ~~[illegible]~~ avec tout son troupeau de la montagne pour passer l'hiver ~~[illegible]~~ près de lui.

26 Arnaviel m'a dit :

— Tout va bien, monsieur Pascal. Cette année, l'Alpe est bonne. J'ai quarante agneaux neufs, et trente brebis pleines. Le lait est gras.

Ces paroles m'ont fait plaisir ; j'ai remercié Arnaviel, et nous avons regardé boire les bêtes.

Je lui ai dit :

— En bas, tout est prêt dans les crèches. Nous passerons la nuit ici, ~~dans la parc~~. Alibert a apporté de la paille ~~[illegible]~~. Demain soir nous serons à Théotime. Le temps est beau.

Il m'a demandé :

— Et l'été, M. Pascal ?

— L'été a été dur, mon bon Arnaviel. Clodius est mort.

Il a hoché la tête. J'ai ajouté péniblement :

— ~~Et maintenant~~, c'est moi qui ai son bien. Il me l'a laissé...

~~Il s'est~~ ~~Il n'a pas paru étonné de cette nouvelle.~~

Arnaviel n'a ~~[illegible]~~ manifesté aucun étonnement en apprenant cette nouvelle. Il s'est borné à dire avec tranquillité :

— On pourra nourrir cent têtes de plus.

Et il a soupiré. J'ai compris ce soupir. Au bout d'un moment il a dit : — Mais Melhuret, ~~[illegible]~~, je suis bien vieux, pour m'occuper de tant de bêtes. Et il n'y a plus de bergers dans le pays.

Le troupeau s'étant abreuvé, nous l'avons ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ groupé, sur la pente, et poussé vers ~~le col~~ ~~[illegible]~~

~~le col, où~~ l'enclos où ~~il~~ très docilement il s'est parqué, ~~pour passer la nuit~~

~~Nous avons repoussé la barrière de bois, et~~

La barrière de bois poussée ~~poussée~~, nous sommes allés à la hutte, et nous avons ~~allumé du feu~~.

Arnaviel m'a donné un bon fromage de brebis, enveloppé de feuilles fraîches, mangé en regardant toutes le miel. Nous avons allumé du feu entre deux pierres. J'avais des figues de septembre, un peu sèches déjà, mais sucrées ~~et riches~~ comme du miel. Le pain rassis sentait le blé et l'eau de la source étant très bonne à boire, avec son goût de pierre douce, et sa pureté.

~~Notre feu~~

~~Comme il faisait très beau, et que l'air restait calme, la ~~flamme~~ fumée de notre feu s'élevait tout droit, l'état des~~

Comme il faisait très beau, l'air restant calme, et la fumée de notre feu montant ~~très haut~~ ~~sans~~ ~~[illegible]~~ au dessus de la hutte en pierre.

~~Arnaviel~~ Le jour s'était éteint ~~[illegible]~~, et la nuit s'étalait peu à peu ~~[illegible]~~, surtout vers l'Orient, d'où montaient toutes les étoiles.

Le feu de nous, assez loin, sur ~~un autre~~ deux autres plateaux, l'Escal, et la Carène, deux autres feux brûlaient.

l'enclos où très docilement il s'est parqué. La barrière de bois fermée, nous sommes revenus à la hutte, où nous avons mangé en regardant tomber la nuit.

Arnaviel m'a offert un bon fromage de brebis enveloppé de feuilles fraîches. Nous avons allumé du feu entre deux pierres. J'avais des figues de septembre, un peu sèches déjà, mais sucrées, riches de miel. Le pain rassis sentait le blé ; l'eau de la source était très légère à boire, avec son goût de pierre douce et sa pureté.

Comme il faisait très beau l'air restait calme et la fumée de notre feu montait tranquillement par dessus le bonnet de la hutte de pierre.

Le jour s'était éteint, la nuit s'étalait peu à peu, surtout vers l'Orient d'où montaient toutes les étoiles. En face de nous, assez loin, sur deux autres plateaux, l'Escal et la Corène, deux autres feux brûlaient.

— Celui d'Escal, me dit Arnaviel, c'est Daret du mas de Saint-Etienne, et l'autre, qui est loin et qui a l'air à peine de brûler, c'est Papin, qui va pâturer pour le compte des Cabassol, dans les salants du Vaccarès, près de la mer. Il a encore un bon bout de voyage.....

Une grande paix régnait sur les crêtes.

— Jadis, à la Noël, ajouta Arnaviel, on se parlait par feux de troupeau en troupeau, tout le long de notre montagne, avant de descendre à Saint-Jean,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

pour l'offrande de l'agnelet. Maintenant Saint-Jean est bien oublié dans nos villages, M. Pascal ; et les gens d'en bas ont peur de la neige, car il neige par là au temps de la Noël, et personne n'entretient plus le chemin de Dieu.....

Nous restâmes longtemps éveillés, près du feu, devant la hutte.

La nuit d'octobre était si belle que, malgré la fatigue de la route, on ne pouvait pas s'endormir. Parfois du parc un bêlement montait, on frémissait une clarine ; et on entendait l'eau de la source qui s'égouttait dans l'abreuvoir, au dessus du col.

Jean Blanc

28 Octobre - Théotimé. 10 28 334

Barthélemy écrit et s'excuse de ne pas avoir encore répondu à mon invitation : Jacques, l'aîné de ses fils, est souffrant ; les soins à donner au jardin l'ont retenu ; et il a dû faire un bref voyage à Marseille.

Sans doute y est-il allé voir Geneviève, mais il ne me parle pas d'elle, non plus que de son passage à Puylaubiers.

Je commence à croire qu'il y est vraiment venu, comme l'affirme Jean ; mais je n'arrive toujours pas m'expliquer qu'il l'ait fait en secret, à mon insu.

J'en suis assez peiné pour ne pas lui demander cette explication, qu'il devra bien me fournir, un jour ou l'autre. Car nous nous aimons trop pour nous faire des cachotteries.

Il écrit :

« Je ne suis pas mécontent de l'automne. Les pluies ont soulagé les arbres que cet été, si long et si lourd, commençait à fatiguer. Ma vigne a donné peu, mais bon. J'ai une cuvée vive et qui embaume le raisin, tel que je l'aime, un peu sec. pas trop doux, mais qui ne râpe pas avec sa fine odeur de caillou, de racine, et de feuillage aiglelet, à l'odeur même du côteau.

Nous en boirons !.... L'hiver approche. On le comprend à mille petits signes, quoiqu'il fasse parfois bien chaud encore, surtout l'après-midi.... Pense à tes oliviers. Pascal. Je crains que ceux de La Jassine n'aient pas reçu les soins qu'ils auraient mérités, du temps de Clodius. Mais toi, tu dois aimer l'olivier et l'olive, tel que je te connais ; et je te sais friand d'huile naturelle.

A Sauvagues la récolte sera ~~[illegible]~~ satisfaisante.... Bonne huile, bonne année, disaient les ~~vieux~~ Anciens. Et dans ~~un~~ tes vieux livre de prières, que j'ai retrouvé par hasard, l'autre jour, au grenier, j'ai lu ceci :

Sainte Vierge, donne à l'olive
L'huile que nous consommerons ;
Si ta Sagesse nous ~~[illegible]~~ arrive,
C'est par elle que nous l'avons.

Il y a là tout un Cantique, bien naïf, ~~[illegible]~~ qui m'a plu. ~~[illegible]~~ Il se termine ainsi ; écoute bien :

L'olivier couronne tes temps
Lumière ~~[illegible]~~ ~~Sagesse~~, qui ne meurs jamais,
L'huile qui brûle dans tes lampes
~~[illegible]~~ Eclaire l'éternelle Paix.

J'ai mis de côté ce vieux livre, pour te le montrer, quand tu viendras. Il a appartenu, je crois, à cette Madeleine Dérivat, tu te rappelles ? qui était dans les ordres. Du moins, on lit au verso de la couverture, sur le carton,

Visitandines de Nazareth.

Est-ce qu'elle n'est pas morte là-bas, dans un couvent ? Tu as encore, à Théolinée, cette grande tapisserie qu'elle avait brodée elle-même : un cœur, une croix, des colombes. Si j'ai bon souvenir..... Hé bien, ce cœur, cette croix, ces colombes, on les retrouve dans ce Bréviaire, dessinés, à la plume, ~~sur la mention~~ avec cette mention

Si tu veux retrouver la Parole perdue...

« Le reste est illisible, car le carton est noir, et l'encre très pâle.

Pourquoi t'ai-je raconté tout cela, Pascal ? .... J'avais du temps à perdre, sans doute ....

Nous t'embrassons,

Barthélemy. »

30 Octobre. -

BU Lettres Nice

Depuis que je suis redescendu du col de Bonus, je me sens plus calme.

Si dans ce Journal, où pourtant je me parle à moi-même, je n'ai point jusqu'ici fait état de certains mouvements de mon cœur, c'est que, même seul avec moi, je ne puis jamais tout me dire. Le plus vrai de mon âme se tait toujours. Ce que j'en vois et ce n'est bien souvent qu'une fugitive figure répugne à des confidences verbales qui divisent, dans ce qu'on sent, l'être qui se confie de celui qu'il écoute. Or ce dédoublement m'inquiète. Il me semble parfois que je ne suis plus seul et que, tout en pesant mes paroles qu'à moi-même, l'auditeur que j'ai créé en moi, et que j'ai cru créé de ma substance, n'est qu'un mystérieux étranger issu de l'ombre, attentif à m'épier.

Il reste incorporel ; il est invisible. C'est pour lui donner corps et pas conséquent l'éloigner que j'écris ce que j'ai à lui dire. Car une force obscure et puissante parfois exige que je parle. Mais ainsi bien souvent je ne lui livre qu'un reflet des pays et des êtres lointains que je rencontre dans mon âme. Et s'il ne s'en peut ~~[illegible]~~ satisfaire, il arrive qu'il me ~~[illegible]~~ tourmente et demande à vous autre chose. Mais le monde que je lui cache reste inaccessible. On ne peut rien en détacher que la parole ~~[illegible]~~ sache transportés sur cette rive ; et sans doute y est-on déjà trop loin de la terre et trop pris d'un mystère ineffable pour sortir du silence. Non que ce soit un signe de sérénité. Le drame y jette ses fureurs et l'âme y subit ses tortures. Mais je ne saurais les traduire ; et, si je ne dis rien, c'est moins pas volonté de ne rien dire que par impuissance à parler des profondeurs.

Mais aujourd'hui, vraiment, je suis plus calme. Je peux me l'avouer.

Ce voyage au col m'a pacifié

Les nuits sur les plateaux épandent, semble-t-il, de bonnes influences, et l'on vit pour dans les solitudes des hautes terres.

X

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

12

30 336

Quand le temps est un beau l'âme y connaît des accalmies et la transparence d'un air naturellement limpide la dispose à la pureté.

Un'est de paix que dans les purs et il n'est sans doute de purs que les solitaires.

C'est pourquoi, moi qui suis couvert de ~~tout~~ souillures médiocres, j'aspire à mon apaisement par les voies de la solitude, auxquelles telles ! ne m'~~est~~ prédisposé que ma sauvagerie native et non point une naturelle élévation de l'esprit. Je me connais.

Je ne pourrai jamais goûter, sur les cols de montagne, qu'un repos éphémère et ces plaisirs des haltes courtes pendant lesquels ont peut jeter un grand regard sur la terre, avant de redescendre aux ténèbres de la vallée. Regard bref qui suffit pourtant à donner le goût des hauteurs.

Quant à moi je suis né pour habiter les terres basses, dans les quartiers où on laboure, avec les hommes, autour des maisons familiales qui livrent le pain, l'huile et le lait. Je vis pour les horizons clos et l'amitié des bêtes lentes, le verger, le souci du soir, et le feu d'hiver. Là ~~on~~ devient modeste et laborieux. Là on peine de longs jours sur une pensée, et l'on pèse, au bout de l'année, le poids des quatre saisons qui est bien lourd.

On n'atteint à la paix du cœur, si elle est de ce monde,

que pas le travail inlassable, la déception fréquente, et le sentiment d'une juste humilité. ~~Destin médiocre et sérieux dont je n'ose me plaindre. J'ai pris un homme d'Eloi pour, là, la bonne ma vue, et le ciel n'est pas fait pour moi.~~

4 Novembre.

Je ne m'étais pas trompé. C'est bien à Saint-Jean que Flavien Litaut travaille. Il y a installé ~~son~~ équipe ~~[illegible]~~ : un charpentier, trois ou quatre maçons. On consolide tout : les murs, la toiture. On répare les portes, les fenêtres, le sacristie, mais discrètement. Ces travaux sont faits avec goût. L'ermitage sera sauvé, et son aspect restera ~~[illegible]~~ vieux et vénérable. Litaut travaille bien, consciencieusement.

Je tiens tous ces détails de François et de Jean. Ils sont montés à l'ermitage, bien, tous les deux.

A leurs questions, Litaut a répondu :

— ~~[illegible]~~ C'est pour le compte de M. Janselme, notre curé.

— On ne savait pas M. Janselme aussi riche, a remarqué François.

— ~~[illegible]~~ J'en ai pour douze mille francs, a répondu avec un certain orgueil Flavien. Quelquefois les gens font de jolis dons ....

~~— Quelquefois les gens font des jolis dons, a insinué François.~~

~~Mais Flavien est resté de pierre. Il s'est borné à dire :~~

31 337

François et Jean ont cru qu'il allait en dire davantage. Mais il s'est repris brusquement, et là se sont bornées ses confidences.

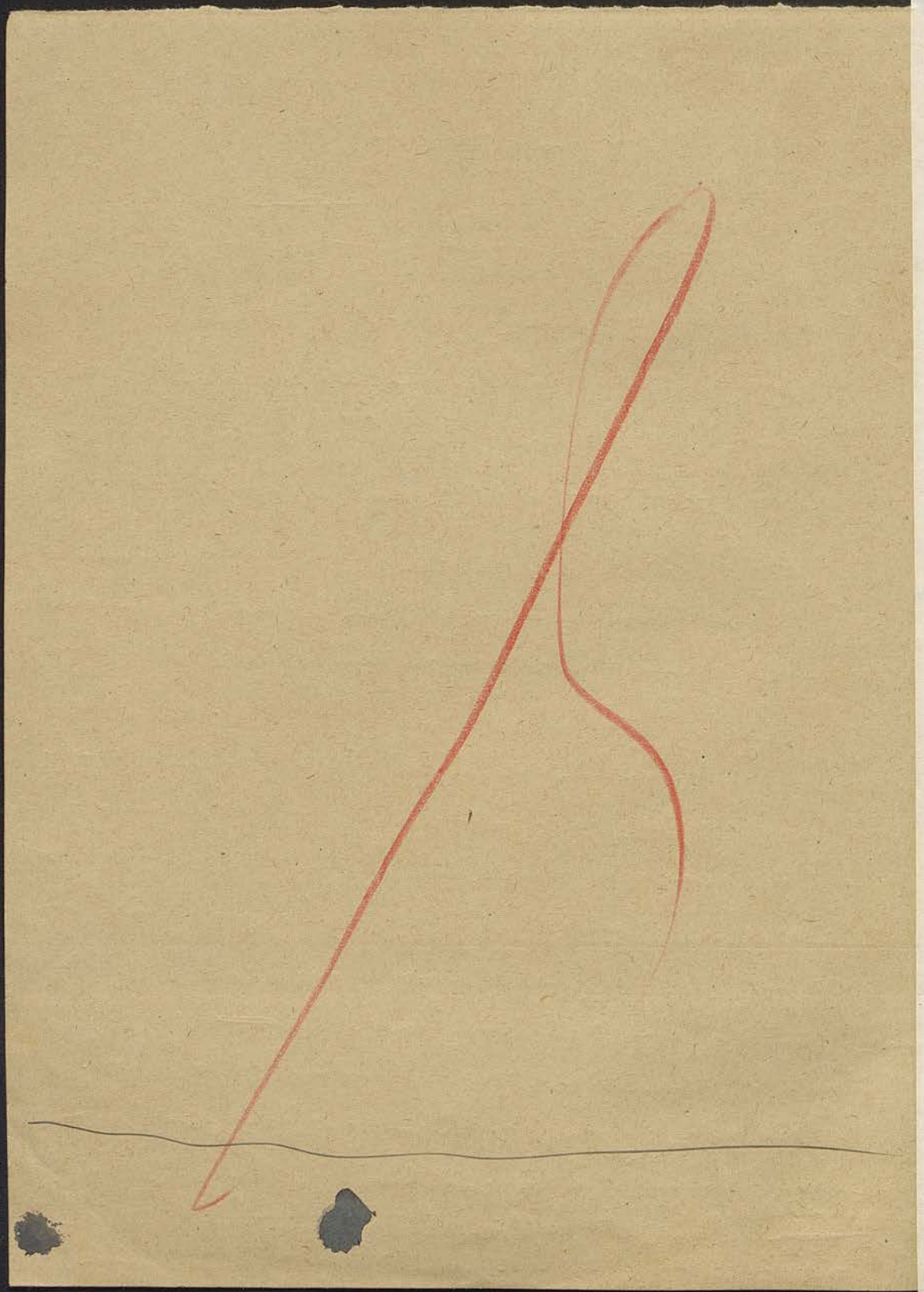
~~Il s'est contenté d'ajouter, pour lui quelque chose~~ :

Il s'est contenté d'ajouter :

– J'ai retrouvé la source, mais elle est obstruée – On va la déboucher – Allez y voir. C'est un peu au dessous de la sacristie, entre deux chênes. On aperçoit encore le bassin.

Il existe en effet un petit bassin maçonné contre le roc, mais il disparaît sous le lierre, signe que l'eau doit dormir quelque part, non loin de là, dans une poche.

L'ermitage et le sol qui en dépend (quatre hectares de maquis) n'appartiennent pas à le curé; mais ont échu, en dernier lieu, je ne sais comment, par voie d'héritage, à un certain M. Gigard, propriétaire à Cannaval, qui n'y est jamais venu. Ce ne peut être lui qui, pris d'un zèle inexplicable, a ordonné ces travaux de restauration. A-t-il vendu? Peut-être. Mais qui, dans le pays (j'y connais tout le monde), a pu soudain s'intéresser à ce sanctuaire désert depuis un demi-siècle. Car il y a cinquante ans, bien sonnés, qu'on n'y est plus venu dire la messe. Et Armoiel a vu, quand il était



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

encore tout enfant, le dernier pèlerinage ; Amaril est vieux ; et il en parle volontiers, car c'est là un sujet qui lui ~~[illegible]~~ tient à cœur :

— A la Noël, m'a-t-il raconté, on allumait le feu sur l'aire, à vingt mètres au dessus de la chapelle. C'était notre feu à nous, le feu des bergers. Un beau feu, je vous en réponds. On le voyait à dix lieues à la ronde, et bien au delà de Sauvergues, votre pays, M. Porcel, ~~tant il~~ était nourri de broussailles et de bois flambant. Ça il flambait ! La flamme rouplait dans la bise, et il montait haut vers le ciel, tout craquant d'étincelles, comme un vrai feu de la Saint-Jean. Le bois n'y manquait pas ni la broussaille. On en ~~entassait~~ ramassait tout l'été, et tout l'automne, ~~sur les granges~~, ~~sur les étables~~, pour la grande fête d'hiver. Le feu brûlait quatre jours pleins. On l'allumait, une heure ou deux avant minuit, la veille de Noël, et il vivait deux jours encore après la fête, pour honorer aussi Saint-Jean — l'Apôtre, celui qui garde l'Ermitage, et à qui le Bon Dieu a confié sa mère, avant de mourir sur la croix, comme vous le savez..... C'était un ami, un ~~bon~~ vrai Saint..... ~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

16 Novembre –

Françoise revient. Elle a l'amitié ombrageuse, mais de bonne prise, lente à venir, difficile à se détacher.

~~Car~~ Elle se porte peu et comme à regret vers ceux qu'elle aime, non par méfiance sans doute, ~~que~~ mais par décence innée naturelle. C'est une âme attentive et tendre qui répugne à s'attendrir, par dignité. Car le sang Albert, si vigoureux, n'a ~~été~~ d'élans que secrets, animé qu'il est par un cœur difficile à entendre. Ce cœur peut battre fort, (car cela arrive aussi) mais toujours régulièrement, et le bruit en est étouffé par une volonté plus lourde, souveraine du cœur. Ils ont un sentiment très grand de l'honneur du visage; et, pour eux n'y laisser rien paraître de l'âme, est un souci si naturel qu'ils en gardent ce pli de gravité par où seulement ils nous livrent le signe de leur vie intérieure.

Malgré sa jeunesse et ce je ne sais quoi de plus charmant qui lui donne (surtout quand elle se contient) une grâce assez tendre, Françoise est bien de sa race sérieuse. Tout en elle annonce le goût du calme : son pas qui prend si bien possession de la terre, ses mains lentes et laborieuses, son regard attentif, et sa parole utile, sensée. Mais la voix reste toujours douce et d'un timbre pur. Prise au cœur, elle tient d'une âme ~~[illegible]~~ sans impatience cette douceur et cette pureté.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~J'aime entendre parler Françoise, quoiqu'elle dise, ou se contente, sa bouche est faite à l'amitié.~~

1er Dimanche de l'Avent. —

Les jours passent. L'accalmie se prolonge. Par moment on dirait qu'elle atteint à la paix. Mais plus elle s'étend moins je m'en parle ; et c'est pas l'échange de leurs silences que celui qui s'éloigne et celui qui s'approche, en moi, se disent un adieu avant de se séparer pour toujours.

Mais est-ce pour toujours ? Et cet apaisement qui tombe sur mon âme n'est-il pas un répit qui m'est accordé avant de nouveaux orages ? ou bien vois-je pas lents vers des pays de douceur et de patience où, purifié par l'épreuve, je prendrai ce qu'on peut en prendre sur la terre, des biens de la sérénité.

Cependant pourrai-je jamais oublier Genevrèvre et le temps charmant où je l'eus près de moi à Thérèse ? Saurais-je décemment aspirer à l'oubli après tant de souffrances ? Et de ce cœur changeant et fidèle n'ai-je pas connu le meilleur, ici, dans l'austère maison où je vivais seul ?

C'est le premier Dimanche de l'Avent. Je suis plus calme. L'hiver est derrière les crêtes, tout près de nous ; car, dit-il, il a déjà un peu neigé, dans la vallée de l'Orve, et sur l'Escal, à six lieues d'ici.

Cependant les journées restent belles encore dans nos quartiers si bien abrités de la bise, au pied des collines. ~~[illegible]~~. Rien n'y semble changé. Le temps y dure, et les bonnes saisons surtout, qui entretiennent ~~[illegible]~~ au ~~[illegible]~~ bord des falaises, tant de petits jardins cultivés ou sauvages, d'olivettes cachées dans des creux ignorés du vent ~~[illegible]~~, et de vignes blottées sous d'énormes rochers qui gardent ~~longtemps la chaleur~~ quelquefois jusqu'à l'hiver les dernières chaleurs de l'automne. Longtemps après les ~~[illegible]~~ gelées de Novembre, les nids de la mésange ou du Traîne-buisson y tiédissent encore.

Ce matin, Françoise est venue un à la source, pour y laver du linge. Elle est arrivée de bonne heure, et je l'ai entendue qui descendait vers l'eau au moment où j'allais partir.

Je l'ai trouvée à genoux, sur le bord d'un petit lavoir. Il est en contrebas de la nappe où se forme l'eau vive de la source. On ne l'utilise jamais, car tous les travaux de lavage se font d'ordinaire à la métairie.

Sur la petite cuve en pierre creusée au ras du sol, elle tendait ses bras et rinçait le linge. Le savon troublait l'eau limpide d'un nuage bleuâtre, puis se dissolvait en volutes légères, à travers ce miroir assombri par le reflet d'un noir feuillage. Les deux chênes-verts couvrent les lavoirs de leur ombre. Françoise à pleines mains tordait le linge et, sous l'effort, ses bras ~~vigoureux~~ se durcissaient jusqu'à soulever ses belles ~~grandes~~ épaules. Tout son dos souple et solide travaillait.

et tant elle prenait du plaisir de sa force que, par moments elle dressait cette lourde torsade gonflée d'eau, en l'air, au dessus de sa tête, pour la regarder ruisseler dans la cuve de pierre. Après quoi, la posant ~~dans~~ dans l'herbe, elle se penchait, en avant, ~~et~~ restait un moment immobile, ~~et un peu pensive dans la contemplation~~ — et distraitement elle touchait l'eau de ses doigts.

Elle a rougi en me voyant; ~~honteuse que~~ car je l'ai surprise inattentive et désœuvrée, près de son ouvrage,

Je l'ai plaisantée discrètement :

— Tu as un beau miroir, Françoise, ce matin....

Elle a regardé l'eau. Appuyée sur un bras, tout le corps allongé dans l'herbe haute, elle s'abandonnait au plaisir d'être là, et de sentir sa jeunesse et sa force en communion avec les eaux, le sol herbeux, et le grand feuillage des arbres de la source.

Elle ne disait rien. Un peu alanguie, mais tranquille, elle semblait heureuse, de céder à quelque abandon.

Je ~~me~~ suis assis près d'elle. Elle a pris une tige d'herbe et la mordille

Nous ~~restâmes~~ sommes restés longtemps à côté l'un de l'autre. Sans nous parler.

le génie du vent.
les signes d'ombre et de vie

35

341

Le temps ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ était pur ; et, de la bouche même de la source, les nouvelles eaux de l'automne, invisibles, montaient sans troubles, ~~[illegible]~~ d'une bulle d'air, la surface ~~[illegible]~~ immobile de la nappe pure.

3 Décembre. — En montant au Jas-du-plateau, où Amaviel, pendant le jour même encore ses bêtes, j'ai vu sur l'Escal les premières neiges. A peine une poudre fraîche ~~sur le~~ au bord de la crête, mais tenace pourtant, et qui déjà, en quelques points, touche les premières pentes.

Elle est apparue, ~~[illegible]~~, silencieusement. Un épais nuage bleuâtre avait pendant deux jours coiffé le plateau. ~~Quand~~ Puis le vent l'a ~~[illegible]~~ poussé vers l'Est ~~plus loin~~, et on a vu la neige, Mardi, vers neuf heures du matin.

Depuis, le ciel est devenu plus pur, et quand un peu de ~~bise~~ souffle, elle coupe ~~[illegible]~~ comme un fil. Les bêtes broutent dans les bruyères, mais ne s'éparpillent plus. Le sentiment obscur de l'hiver les inquiète. Elles se groupent près des chiens ou autour du berger, et flairent le sol peureusement. De temps à ~~temps~~ autre Amaviel leur parle. Le ~~vent~~ ~~[illegible]~~ bise rebrousse le poil des chiens, et tout le troupeau se déplace instinctivement du sommet, vers les ~~[illegible]~~ terres ~~[illegible]~~ abrités, en suivant la pente du plateau.

le Décembre. -

Ils ont tous l'air de savoir quelque chose qu'ils me cachent. Passe pour le vieil Albert ; on y est habitué : il sait et ne dit rien. Martha, un peu plus avenante et d'apparence assez communicative, pourtant ne livre qu'une faible part de ce qu'elle pense. Jean est bon mais silencieux. Quant à François mon amie, si confiante quelquefois (pour peu qu'on l'aime), elle reste aujourd'hui Résistante, évasive ; et sans qu'on ait risqué l'allusion la plus légère, je sens qu'on a parlé de moi et qu'on se tait en me voyant venir.

Les mots simples, dont nous nous sommes entre nous, ont pris un poids plus lourd ; et derrière leur sens banal, ils laissent devines tout à coup une signification allusive que je ne puis comprendre.

Je suis retourné à la bergerie. Arnaviel a quitté le plateau, que la bise, ~~qui vient à passer sur le sujet d'Escal~~ venue d'Escal, a refroidi depuis huit jours. Il a groupé ses six cents bêtes à mi-pente du Pugrelaubes. Elles circulent dans les plantes aromatiques dont ce versant est parfumé, et l'on entend craquer leurs petites tiges, sous la lente et sonde mastication du troupeau qui broute entre les cailloux, à l'abri du vent.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

~~Amaviel, lui aussi, est au courant des conversations qui ont dû~~

Je soupçonne Amaviel d'être, lui aussi, au courant des conversations qu'on me cache ; mais il est muet, là-dessus, autant que tous les Alibert ensemble.

On a parlé du lait et des éclisses, de la tonte et des agnelages.

En redescendant de la Fort-de-l'Homme, il faisait presque nuit. J'étais encore dans le ravin, et je hâtais le pas pour en sortir, avant qu'il ne fît trop sombre. Tout-à-coup d'un hallier, devant moi, à vingt mètres à peine, a débouché un sanglier. Il était lourd, trapu, et de sa hure noire sortaient ~~deux~~ grands boutons. En me voyant il s'est arrêté ; et j'ai vu qu'il était d'humeur sauvage. Devant cette bête solitaire et d'une force peu commune, j'ai hésité à continuer mon chemin. L'animal, le groin bas, a grogné, et suppli dans les feuilles sèches. Je me suis écarté vers un petit roche ~~qui est tombé près de la sente~~, et j'ai attendu. ~~Il est venu vers moi~~,

~~Le sanglier, après m'avoir~~

Le sanglier m'a observé, un bref moment, puis il a remonté la sente, sans daigner, en passant, me jeter un regard.

Toutefois il paraissait inquiet ; et rien qu'à la façon dont il flairait le sol, on devinait qu'il suivait une piste légère. Ce n'étaient point des traces d'animal, marcassins égarés en forêt, ni le parfum des racines nourricières, qu'il cherchait dans la rocaille, mais peut-être bien l'odeur même de la terre déjà travaillée par l'hiver prochain.

Ce qu'il cherchait dans la rocaille du ravin, ce n'étaient point des traces d'animal, marcassins égarés en forêt, ni le parfum des racines nourricières, mais peut-être bien l'odeur même de la terre travaillée par l'hiver prochain.

peut-être bien

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

37 343

6 Décembre.–

La bête l'avait bien flairé : l'hiver est venu. Pendant la nuit la neige est descendue, ~~sans bruit~~, sur les pentes du Puyrelubes ; et ce matin, en ouvrant la fenêtre, on a vu cette nappe ~~[illegible]~~ ~~et~~ immatérielle ~~tranquille~~, posée ~~légèrement~~ sur les terrains, depuis le plateau jusqu'aux bois de Vieilleville. Seule l'olivette de Clodius, appuyée aux premières falaises, encore tièdes, n'a gardé, ~~[illegible]~~ par endroits, que de petites plaques cristallines qui fondent doucement, sous le rocher. Partout ailleurs, et même dans les hauts-labours, le sol brun est couvert de ce tapis friable, et sensible aux moindres bosselures. La Jassine noire apparaît, à travers son bois dépouillé, comme une lourde bête de l'hiver, accroupie dans la neige. Çà et là un corbeau sautille sur ~~[illegible]~~ cette blancheur, et fait un trou avec son bec.–

On entend siffler dans le sang dans les oreilles.

Le silence est extraordinaire. Un ciel bas, ouaté, étouffe les sons. Il ne neige plus ; mais ~~je crois que~~ ce n'est qu'un répit, avant le soir. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~.

De la courbe, cachée par un épaulement, on s'est blottie le Fort. De l'Homme s'élève un fil de fumée. Arnavial fait du feu dans la bergerie.

Partout les maisons fument : Genevet, Farfouille, les Alibert ~~[illegible]~~. Pas un souffle ~~[illegible]~~ : Tout est calme. C'est le premier jour de l'hiver, l'aube des neiges.

un blanc

Vers le soir, j'ai pensé à Geneviève. Son visage était de neige ; elle ne parlait pas et j'entendais. Je l'ai trouvée pourtant moins irréelle qu'au temps où nous jouions dans notre enfance, aux jardins de Sancergues. Son corps léger et son visage m'étaient merveilleusement devenus insaisissables. Il n'en restait ~~qu'une apparence~~, qu'une fragile et indéfinissable transparence au fond de laquelle un contour, aussi doux que ce corps évanoui, décelait tous les mouvements de l'âme. ~~Les~~ Ces seuls mouvements suffisaient à me la faire entendre ; et ils offraient un sens qui me paraissait pur, bien qu'il restât inexprimable. Je voyais s'élever les émotions et passer l'appel du cœur invisible, ~~surgir~~ travailler le regret, ~~se former le souvenir~~ surgir le souvenir dans la mémoire, et comme la neige tombait à travers ces figures personnelles, il n'y avait plus qu'innocence dans l'image d'hiver de Geneviève.

Je me tenais derrière la vitre, à regarder neiger, je ne savais plus où, ni d'ailleurs sous quelle neige ; et je ~~[illegible]~~ dérivais peu à peu dans une vie imaginaire, ~~[illegible]~~ et allégée. Les ~~métaux~~ maisons y étaient de liège ~~[illegible]~~ paysage ~~[illegible]~~, précaire,

C'était l'heure où les vieux village de montagne semblent descendre dans la plaine pour s'y grouper, avant la tombée de la nuit, et mieux résister au froid. Les métairies se détachent des hautes terres et suivent les villages. Seules les bergeries gonflées de paille, avec leurs crèches de bois tièdes, odorantes, leurs étables bien closes, restent blotties contre les collines, et sous l'ensevelissement de la neige qui tombe, elles conservent leur chaleur et l'intimité ~~d'une~~ de la vie pastorale. Enfouies jusqu'au toit sous la masse tiède des neiges, elles bêlent plaintivement, très tard dans la nuit. Et les bêtes sauvages de la montagne, inquiètes, égarées loin des pistes de chasse, flairent dans le vent l'odeur du lait et de la laine, avant de s'éloigner, à regret, vers les solitudes du plateau où se cachent leurs pauvres terriers.

Cette nuit, je suis seul. La maison et l'hiver s'accordent pour me protéger contre l'~~[illegible]~~ absence qui m'appelle, et garder doucement ici cette vie médiocre où m'a ~~ramené~~ maintenu mon destin.

J'ai voulu m'échapper de moi, et m'élever du corps à l'âme même, car le puissant amour me ~~[illegible]~~ rendait fou. Mais il n'est pas de corps sans âme, ni probablement d'âme sans corps, du moins sur cette terre; et je n'ai pu, quoique

BU Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

me déchirant avec sauvagerie, brisez l'unité de mon être tenace

Je suis né pour ~~la~~ mon double servitude. Il me reste maintenant à l'accepter. J'y inclure ; car je ne cherche plus le bonheur, mais la paix.

Peut-être la paix est-elle plus que le bonheur.....

Je ne sais. Et d'ailleurs qu'importe ? Ne suis-je pas seul, cette nuit ; et pendant que la neige tombe, n'ai-je pas, devant moi, mon peu d'hiver ?

Ce sont là deux signes de force : cette solitude et le flamme de Décembre.

Car plus je me vois solitaire, plus ~~je désirerai~~ j'atteins aux sons ~~[illegible]~~ d'invisible. Je comprends peu à peu le sens inexprimable des objets usuels qui m'entourent ici. Ils gagnent chaque jour du poids et prennent de la forme. Ils sont un peu plus ce qu'ils sont, là où ils le sont. A mesure qu'ils prennent corps, leur signe secret se précise ; et c'est dans leur matière même que je commence à apercevoir ~~[illegible]~~ l'âme modeste qu'ils aident à vivre. Tout me parle, dans la vieille maison de mes pères : la table, le pain, et la lampe qui nous éclaire, cette nuit.

C'est le dernier lampe de ses maîtres. Ils sont morts, et moi je vis, ~~dans~~ je suis assis devant le feu où ils chauffaient leurs grandes jambes de laboureurs et de bergers.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

39 345

C'est leur bois qui brûle dans l'âtre ; et voici les mains (moins noueuses mais aussi brunes que les leurs) que je tends vers le feu, pour chauffer tout ce qui reste de leur sang.

Ce sont là de grands dons : le sang, la maison et le feu, Pascal ; ici, surtout où, avant toi, depuis que ce quartier porte sur ses coteaux le froment et l'olive, les tiens ont vécu, ont bâti et ont entretenu le feu domestique.

Décembre..

(2) (1)

J'allais dîner. Il avait neigé ~~vers~~ vers la fin de l'après-midi et vers la nuit toute la campagne était blanche. Marthe venait de s'en aller, après avoir mis le couvert... [quelqu'un] on a parlé dans le fond de la cour, puis ~~quelqu'un~~ on a frappé. J'étais déjà assis devant une soupière fumante et j'ai crié :

— Entrez, mais refermez vite la porte. Il fait froid.

C'est Barthélemy qui est entré. Je ne l'ai pas reconnu ~~[illegible]~~ tout d'abord, tant il était emmitouflé dans son manteau.

Il en a secoué la neige, puis a tapé de pied deux ou trois fois pour nettoyer ses gros souliers à clous.

Quand il a enlevé son capuchon, je l'ai reconnu, mais sans y croire : il m'a dit :

Université Nice Sophia Antipolis, Service Commun de la Documentation

— J'arrive à point. Ta soupe embaume. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. J'ai faim et froid. Ça va me réchauffer. Quel temps !....

Je me suis levé, d'un air ~~[illegible]~~ chahi ~~sans doute~~, qu'il s'est mis à rire ; ~~[illegible]~~ et il s'est écrié, soit-dit, joyeux :

— Touche-moi : C'est Barthélemy ! J'arrive un peu tard, mais enfin j'arrive....

En effet, c'était ~~vraiment~~ bien lui. Je suis allé chercher une assiette, un verre ; et nous avons mangé, en face l'un de l'autre. Lui, il tournait le dos au feu ; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. ~~[illegible]~~ Il a parlé tout en mangeant :

— J'ai eu ~~[illegible]~~ peine à venir, depuis cette ~~[illegible]~~ maudite gare ; car avec ce temps, tu penses bien que je n'ai pas attelé : la bête aurait fait froid. J'ai fait la route à pied depuis le train... ~~[illegible]~~ Près de deux lieues, et ~~[illegible]~~ un bon matelas de neige sur la route. Mais je voulais dîner avec ~~[illegible]~~, te voir, te parler, ~~[illegible]~~ je t'imaginais tellement seul dans ta vieille maison, mon pauvre Pascal, que je n'y ai pas tenu. J'ai fait le voyage.

Il parlait en mangeant,

Enfin ~~[illegible]~~ ça y est. Il fait bon, ~~[illegible]~~, ton feu chauffe, et je suis content d'être là, Pascal !... Mais quel hiver ! On n'avait pas vu ça depuis cinquante ans....

8 Décembre

~~J'allais dîner devant mon feu.~~ (tout seul;)

Vers la fin de l'après-midi, il avait neigé, et, à la tombée de la nuit, ~~[illegible]~~ la campagne était blanche.

Marthe venait de s'en aller, après avoir mis le couvert.

Quelqu'un lui a parlé ~~[illegible]~~ au fond de la cour, puis on a frappé. J'étais déjà installé devant ma soupière fumante; et j'ai crié :

— Entrez ! mais refermez vite (la porte) : il fait froid !

C'est Barthélemy qui est entré. Tout d'abord je ne l'ai pas reconnu, tant il était emmitouflé dans son caban. Il en a secoué la neige, puis a tapé du pied deux ou trois fois pour nettoyer ses gros souliers à clous.

Quand il a enlevé son capuchon, je l'ai reconnu, mais sans y croire. Il m'a dit :

— J'arrive à point ! Ta soupe embaume ; j'ai faim et j'ai froid. Ça va me réchauffer. Mais quel temps ! ....

Je me suis levé d'un air si ébahi qu'il s'est mis à rire. :

— Touche-moi, Porcel ! Pas de doute ! C'est bien Barthélemy !

Il avait raison : C'était bien Barthélemy ...

Je suis allé chercher une assiette, un verre ; et nous avons mangé, en face l'un de l'autre. Lui il tournait le dos au feu. Il a parlé tout en mangeant.

— J'ai eu peine à venir, depuis cette maudite gare ; car avec ce temps, tu penses bien que je n'ai pas attelé ; la bête aurait pris froid ; elle a les poumons sensibles.... j'ai fait la route à pied depuis le tracé.... près de deux lieues et un bon matelas de neige sur la route !.... Enfin ça y est me voilà rendu : ton feu chauffe, il fait bon, et je suis content d'être là, Pascal !.... Mais quel hiver !.... On n'avait pas vu ça depuis cinquante ans.....

— Tu as choisi un bien mauvais jour.....

Il a ~~[illegible]~~ souri :

— Non, Pascal ; c'était le meilleur.....

— Que veux-tu dire ?

— Avec cette neige, ce froid, je m'imaginais bien que tu restais tout seul devant ton feu, à regards brûlés les bûches. Alors j'ai fait le voyage.....

Il a mangé de grand appétit. J'étais heureux mais ~~[illegible]~~ inquiet aussi de sa visite : les jours, l'heure, le temps, la rendaient si étrange.... Pourtant je ne lui ai pas posé de questions ; et il a parlé tout son saoul. Des enfants, de sa femme, de son bien, du cheval.....

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

41

347

Jamais je ne l'avais vu si communicatif, lui, qui déjà l'est tellement.

Tout en parlant, il brisait de grands morceaux de pain ; puis il les portait lentement à sa bouche ; et, de sa main gauche, parfois, il tapotait sur le bois de la table, pour donner plus de ton à son récit.

A la fin ~~[illegible]~~ il m'a dit ce qu'il avait à me dire.

Geneviève a quitté les Visitandines de Marseille.

9 Décembre

J'ai écrit et lu, une partie de la nuit. Barthélemy est allé se coucher de bonne heure : il était fatigué. La neige, ce matin, ne tombait plus. J'ai ouvert la fenêtre. L'air presque doux semblait ouaté. Il régnait sur toute la campagne un merveilleux silence.

Barthélemy s'est levé tôt ; et je l'ai retrouvé, dans la grand'salle, qui allumait le feu.

Quand je suis descendu il causait avec Marthe. Des broussailles brûlaient en ronflant dans la cheminée

Le bois sec pétillait, les flammes se ruaient dans le canon noir ; et l'odeur du café moulu s'épandait entre les murs déjà tièdes.

Nous avons déjeuné de bon appétit. Barthélemy n'a plus reparlé de Geneviève. Il a loué le pain, tout frais, craquant ; le lait crémeux, le miel et le beurre de la métairie.

C'est à neuf heures que l'abbé Janselme est arrivé. Rien ne laissait prévoir sa visite. Je lui ai présenté Barthélemy. Il a souri malicieusement :

— Nous nous connaissons un peu, déjà.....

Il a bu un bol de café, et nous a annoncé son intention de monter à Saint-Jean, ~~à~~

— Il doit y avoir pas mal de neige, ai-je fait remarquer.

— Les ouvriers, ont ~~[illegible]~~ déblayé ~~[illegible]~~, a-t-il répondu aussitôt. Ils y travaillent, ~~[illegible]~~, depuis bien matin. ~~Les~~ Les réparations sont ~~[illegible]~~ finies !, et ils savent que je dois monter aujourd'hui, avec vous. Je viens vous rappeler votre promesse.....

— Je vous accompagne, a ajouté Barthélemy en ~~[illegible]~~ mettant son manteau.

J'ai ~~[illegible]~~ décroché le mien, et nous sommes partis pour Saint Jean, tous les trois.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Comme je connais le chemin, j'ai pris la tête. L'abbé venait derrière moi, puis Barthélemy. On a passé par Nicolaube où la neige était haute. ~~[illegible]~~ Autour de la terrasse, elle avait, ~~[illegible]~~ formé des ~~[illegible]~~ talus, brillants et ~~[illegible]~~ fraîches.

Tout le long du chemin, les bois portaient sur leurs rameaux, des grands fardeaux de neige qui les faisaient plier. Par là, ce ne sont que pins et que chênes verts, dont l'hiver n'abat point la feuille noire, vivace. Entre leurs troncs et sous ces frondaisons obscures, les pentes enneigées, descendaient jusqu'au fond des ravins, où des houx, chargés de leurs bais rouges, restaient à moitié enfouis dans la ~~[illegible]~~ blancheur.

Le ciel restait bas, tout mouillé, mais brillant ~~[illegible]~~ de neige suspendue ~~[illegible]~~

et l'air, devenu doux, avait le goût de l'eau.

De temps à autre l'abbé toussotait. Barthélemy ne parlait pas. J'allais, le premier, en avant, ~~[illegible]~~ heureux de respirer l'odeur, ~~[illegible]~~ des bois humides.

~~Nous avons marché pendant une heure.~~

~~On avait [illegible] Liteau nous attendait devant la porte de la chapelle. Il avait [illegible] attaché~~

Nous avons marché pendant une bonne heure. Litaut nous attendait devant la porte. Sur les cloches, il avait lié à la croix une branche de houx.

Nous sommes entrés dans la chapelle. L'abbé est allé droit à l'autel et s'est agenouillé. ~~[illegible]~~

Barthélemy et moi, nous l'avons attendu près des ~~[illegible]~~ fonts baptismaux :

En se relevant il a dit :

— L'église est toujours consacrée. On peut y célébrer la messe. Je me suis bornée, à la remettre en bon état. On n'a rien abîmé de ce qui était vieux, vénérable. Regardez la croix et le cœur : ils sont intacts. On a retrouvé le ciboire, et deux burettes. J'ai fait monter le reste : la patène, le corporel, ~~[illegible]~~ la clochette de l'Elévation. Tenez, la voici..... C'est un cadeau....

~~La clochette~~, une vieille cloche de bronze, ~~[illegible]~~ était posée sur la première marche de l'autel. ~~C'était~~ C'était une cloche pastorale, enlevée du col d'une chèvre ou d'une brebis.

Litant aussi était entré dans la chapelle ; et, ne sachant que faire, il s'appuyait contre le pilier de la porte.

— M. Pascal, m'a dit l'abbé, la chapelle est à vous : je vous la livre, comme le donateur, qui l'a acquise et réparée de son argent, m'a prié de le faire. La charpente est consolidée de bout en bout ; on a posé des tuiles neuves ; les murs sont renforcés ; la source coule sous la neige, et on a entassé quatre piles de bois sur l'aire, en prévision du feu, qui dure quatre jours, ici, de la Nativité à la Saint-Jean-d'Hiver, patron de l'Ermitage. Venez, regardez, tout est bon, solide, fort. Nous en avons maintenant pour deux siècles. Il ne vous reste donc (M. Pascal) qu'un mot à dire, et ce sera votre contribution. Mais un mot est un mot, et celui-ci doit emporter l'âme. Ce mot, c'est : oui, pas davantage. Il vous rendra possesseur de l'église, propriétaire de Saint-Jean. ~~Il vous~~ L'acte est tout prêt ; je l'ai en poche ; un bel acte, bien fait, en règle, clair. Il va vous suffire de le signer. Il y a une plume et de l'encre dans la sacristie, et voici deux témoins honorables. Venez ....

Prendre ensuite B — au revers de la page 43.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

— Le donateur est là, a ajouté l'abbé Jouselme, en désignant la porte.

Je me suis retourné, et j'aime le vieil Arnavial. Son lourd manteau gris se dressait sur la neige et le ciel d'hiver. Chapeau bas, le bâton au poing, et le grand Clarimond contre ses jambes, il attendait.

— Entrez ! lui a dit Barthélemy. C'est ici votre maison, ~~Arnavial~~ ....

Le vieux est entré.

— Et nous y ferons le Noël, a annoncé brusquement l'abbé Jouselme. Avec le feu, le feu des bergers, Arnavial ! ....

Arnavial ne bougeait pas, ne disait rien. Il me regardait.

voir 44

Le tant aussi était entré dans la chapelle, et il s'appuyait contre le pilier de la porte.

— M. Pascal, m'a dit l'abbé, la chapelle est à vous. Je vous l'a livre, comme le donateur qui l'a acquise et réparée m'a prié de le faire ~~à vous~~. La charpente est consolidée de bout en bout ; on a posé des tuiles neuves ; les murs sont renforcés ; la source coule sous la neige, et on a entassé quatre piles de bois sur l'aire, en prévision du feu d'hiver qui dure quatre jours, ici. Venez, regardez : tout est bon, solide, fort. Il ne vous reste plus qu'un mot à dire ; et le sera votre contribution !

Un seul mot ; celui qui vous rendra possesseur de l'église, propriétaire de Saint-Jean. L'acte est prêt : je l'ai pris sur moi. Il vous suffit de le signer. Il y a une plume et de l'encre, dans la sacristie, ~~[illegible]~~, et deux témoins honorables. Venez....

(13)

Barthélemy n'a pas pensé pas l'épaule. J'étais abasourdi. L'abbé a déplié l'acte, l'a posé sur la table, m'a mis la plume dans la main, et j'ai signé.

J'ai signé sans savoir pourquoi. J'ai signé aveuglément. J'ai signé au bas de la feuille, ~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ d'une écriture large, ferme : Pascal Dérivat, propriétaire..

Et puis j'ai lu

« Moi, Geneviève Métidien, je donne..... »

Le reste s'est brouillé dans ma tête. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~. Pourtant j'ai essayé de lire encore, d'aller plus loin ; mais je devais avoir des larmes dans les yeux, car je n'ai rien pu déchiffrer de ce gimmoire...

Quand j'ai levé la tête, je me suis retrouvé tout seul, dans la sacristie blanche.

Et alors, je l'avoue. j'ai pleuré sur vergogne, pendant un bon moment.

~~L'abbé Barthélemy et le vieil Arnaud~~

Rendu 45

45
591

Puis je suis sorti de l'église et j'ai rejoint l'abbé Jeuselme et mon cousin Barthélemy, qui m'attendaient à mi-chemin de Micolombe.

Nous avons déjeuné à Thétime et pris ensemble toutes les dispositions pour célébrer le Noël à Saint-Jean, dans quinze jours.

Barthélemy viendra avec ses enfants et sa femme. Les Sibert ont été avisés. Il y a ici, au total, de quoi loger tout le monde.

Barthélemy est reparti à cinq heures. Je l'ai accompagné jusqu'à la gare.

Il neige de nouveau; et un vent très léger, venu de l'Est, pousse la neige contre la maison.

10 Décembre.

Je n'ai rien appris de plus sur le compte de Geneviève.

Elle a quitté les Trinitaires de Marseille, en compagnie de trois religieux de cet Ordre qui s'embarquaient pour l'Orient.

Barthélemy n'en sait pas davantage.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Geneviève est partie ~~a quitté~~ ~~Marseille~~, le 24 Octobre, il y a près de deux mois.

Barthélemy l'a vue, la veille de son départ. Je l'ai questionné.

— Elle n'a pas l'intention de revenir, a-t-il fini par m'avouer. C'est tout ce que je peux te dire.

Il a fallu me contenter de cette réponse. Barthélemy ne pense pas qu'elle veuille entrer dans les ordres, ~~[illegible]~~ ; mais se mettre à l'écart, se retirer.

— Elle parle souvent du cœur et de la croix, et des colombes de Sancergues, m'a-t-il confié ~~[illegible]~~, avant de partir. Je crois qu'elle t'aime ; mais il faut ~~[illegible]~~ dire adieu à tout cela, renoncer, Pascal...

Barthélemy est monté dans le train.

Le train l'a emporté. Je me suis trouvé seul sur le quai de la gare. ~~Je suis rentré au pas à cause de la neige qui rendait le chemin glissant, surtout après~~

~~Il faisait déjà nuit. A cause de la neige qui rendait le chemin glissant sur les sabots du cheval, je suis rentré au pas à Théotime, et, tout le temps de mon retour, j'ai pensé à Geneviève, là-bas, en Orient, mais qui sait où, dans ce couvent des Trinitaires...~~

~~Après dîner je suis monté dans le grenier aux plantes et j'y ai dormi.~~

~~Le sommeil m'a donné la paix.~~

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Il faisait nuit. A cause de la neige, qui rendait le chemin glissant sous les sabots du cheval, je suis rentré au pas à Théâtine ; et tout le temps de mon retour, j'ai pensé à Geneviève. ~~Où est-elle maintenant~~ « Où sera-t-elle, me disais-je, pour le Noël, ici-bas, en Orient ? » Car je ~~ne~~ sais où de couvent des Trinitaires.

Après dîner, je suis monté dans le grenier aux plantes, et j'y ai dormi.

Le sommeil m'a saisi le prix.

11 Décembre.

Oui, le prix.

Non pas l'oubli, ni l'indifférence. Car tout est là, sous mes yeux, présent : les désirs, les espoirs, les joies, les regrets, les souffrances subies ; et je vois tout, et je tiens tout dans mes mains, comme hier : cette vie médiocre et ce piètre génie, sur lesquels a flambé l'amour.....

Cependant cette paix étrange me pénètre. Elle calme les mouvements.

Est-ce l'effet du temps d'hiver si propice au repli, aux calmes retours vers les profondeurs ?

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

12 Décembre

Ce matin, le vieil Alibert est venu me trouver à Théotime.

Je finissais de déjeuner. Marthe était là. Il m'a dit :

— Je voudrais vous parler, M. Pascal.

J'ai remarqué ~~[illegible]~~ que Marthe avait l'air grave.

Le vieil Alibert s'est assis et a bu le café, posément. J'ai vu qu'il le trouvait bon ; mais il a refusé une seconde tasse.

— Marthe le fait bien, ai-je dit.

Il a approuvé, puis il a regardé le feu ; ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ enfin, il m'a parlé de son fils :

— Jean veut se marier, M. Pascal. Il l'a dit à sa mère. Rien de plus juste naturellement ; mais il faut choisir.....

— Et il a sûrement choisi, n'est-ce pas Marthe ?

~~A ma question Marthe n'a pas répondu~~.

Marthe n'a pas répondu à ma question. De la tête, elle m'a montré son mari, qui attendait. Je me suis retourné vers le vieil Alibert.

Le vieil Alibert a repris :

— Vous connaissez Jean. C'est un garçon de confiance. Il a dit la chose à sa mère et l'a chargée de m'en parler, hier soir, après le souper. J'ai bien réfléchi. Il ne faut rien faire à la légère..... Nous avons devant nous trois partis, très honorables. La fille Méritier, Angèle, qui

a du bien et qu'on dit sérieuse. Sa mère est morte ; et elle a l'habitude du ménage ; Mérités n'a pas d'autre enfant.

Après Angèle Mérités, nous avons pensé à la petite Irène, celle des Camberoux, mais elle est un peu chétive. Les Camberoux ont deux métayers et une grande terre ; mais ils ne ~~veuillent~~ veulent pas que leur fille travaille aux champs. Ils disent qu'elle est faible et ils ont peut-être raison. Enfin il y a la nièce à Genevet, Catherine Clastre. Vous l'avez vue, elle est venue vendanger avec nous, en Septembre. Ils ne sont pas riches, les Clastres ; mais la fille a de la santé. Une chose vaut l'autre.

~~A part ces trois-là je n'en vois pas d'autres.~~

A part ça, je crois que c'est tout. ~~A part ces trois-là, je ne vois rien~~ ~~[illegible]~~.

Il avait parlé un peu brutalement, car il était ému, et ainsi il voulait cacher son émotion, ~~du moins le croyait-il~~.

— Et Jean ? lui ai-je demandé ~~demandai-je~~.

— Jean est d'accord. On l'a mis au courant.

— Et il n'a pas une préférence, un faible ?

— Sans doute. Mais ~~[illegible]~~ il n'en parle pas, comme de juste : Nous sommes ses parents.

— Alors qui choisira ?

~~Le vieil Alibert se leva de sa chaise, et me dit, l'air désagréable, [illegible]~~ et prit un air désagréable.

~~— Vous, M. Pascal. Vous êtes notre maître.~~

Le vieil Albert ~~se leva~~ s'est levé de sa chaise, et ~~prit~~ a pris un air désagréable.

— C'est vous, M. Pascal. ~~Vous êtes notre maître~~. Le tems est à vous.

Martha ~~ajouta~~ a ajouté aussitôt :

— On ne peut pas mettre n'importe qui sur votre bien.

Alors j'ai dit :

— Il faut lui donner Catherine Clastre. Elle est presque aussi bonne que Françoise.

— J'y avais pensé, a répliqué le vieil Albert ; mais je ne voulais rien faire sans vous.

Je me suis levé à mon tour.

— Où est Jean ? ai-je demandé.

— Dans la remise. Il répare un timon cassé.

Nous sommes sortis tous les trois. La neige était dure, craquante, mais l'air tranquille, ~~[illegible]~~ et le temps très doux sur les terres.

— Si le fils se lève, a remarqué le vieil Albert, (et j'y crois), nous aurons un beau ciel pour la Nativité.

Nous sommes entrés dans la remise. Jean s'est dressé, ému, ~~et il a rougi~~ en nous voyant :

— Alors tu épouses, Catherine, lui-ai-je annoncé, en riant. Dit-il et en lui a donné une petite tape sur l'épaule.

Il a regardé sa mère. Françoise lui-dessus est arrivée. On lui a annoncé la nouvelle ; Elle a rougi ! et pendant un moment tout le monde s'est tu.

Les fiançailles se feront, l'avant-veille de la Noël, ici, chez moi.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

14 Décembre.

Cette démarche des Alibert m'a réconforté. Les liens sont renoués d'eux à moi et de moi à la terre.

Nous sommes les gens de ce lieu, les possesseurs héréditaires du quartier. ~~[illegible]~~

Il est à moi, je suis à lui; le sol et l'homme ne font qu'un, et le sang et la sève. ~~[illegible]~~ l'accord;

Ici nous avons ~~[illegible]~~ dressé l'acte, signé et marqué les confins du travail agricole. C'est là que se sont arrêtés mes pères, juste au pied des collines, sous le roc. Le roc est dur, mais en deçà la terre reste meuble, et encore sensible aux soins de l'homme.

Cette terre, mes pères l'ont aimée. Elle les a fait vivre. Ils sont venus de ce village caché derrière le coteau de Puyloubiers; et comme ils étaient les plus durs, et les plus obstinés à rendre la terre fertile, ils ont poussé leur charrue jusqu'ici, où commencent les bois et les solitudes. Et ils ont aimé les bois et les solitudes, si j'en crois mon sang.

Mais ils n'ont pas cédé aux attraits du sauvage, car c'étaient des paysans sûrs, des laboureurs qualifiés. Ils n'ont pris de ces beaux déserts et redoutables que les émanations, les ~~parfums~~ odeurs forestières, qui cicatrisent si bien les blessures, et durcissent la poitrine.

Bibl. Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Ils ~~ont~~ bien rarement regardé plus haut que leur tâche, et levé leurs yeux défiants au dessus de l'épi.

Ils ont eu du blé et de l'huile, des fils, des filles et des maisons. Et tous, ont soutenu avec obstination, pendant des années longues, dures, souvent hostiles, la fécondité de la terre, sans rien voir au delà du labour, des semailles et de la moisson.

Ils savaient simplement, de père en fils, que ces grands actes agricoles sont réglés par le passage des saisons ; et que les saisons relèvent de Dieu.

En ~~les~~ respectant leur majesté ~~ils~~ se sont accordés soumis à la pensée du monde, et ainsi ils ont été justes, religieux.

Ils sont morts. Je suis le dernier.

Et je sais qu'ils sont morts et que je suis le dernier.

Mais savoir ne saurait suffire. On ne détache pas la connaissance de l'amour ni l'amour de l'acte.

~~Et~~ J'aime ~~mes frères~~ mon sang, celui des miens. Ils sont partis d'un seul, qui a voulu, et qui a fait. Celui-là est mon père.

Ils sont retombés à un seul, moi, ce dernier.

C'est de moi qu'il faut repartir ; car tout est à refaire

Mais je ne suis privé ni de force, ni d'espérance. Et si j'ai regardé au dessus de l'épi, c'est qu'ils sont maintenant au dessus de l'épi. ~~J'irai vers eux~~ Je les vois et je vais vers eux.

~~[illegible] Décembre~~ 21 Décembre

Depuis trois jours la bise souffle. ~~Mais~~ Albert avait vu juste. Le ciel se dégage ; ~~Il fait froid~~. mais le froid pince.

Ce soir, j'irai coucher à la Fort-de-l'Homme. Arnaviel y est seul, et peut-être aura-t-il plaisir à me parler des bêtes, de la Noël qui vient, ~~et~~ des feux d'hiver.

Il fait chaud dans la bergerie. La petite chambre y est propre, blanchie de neuf ; et la cheminée tirée. On y a installé ~~Il y a~~ deux lits, avec de bonnes paillasses dont le maïs est ~~[illegible]~~ coupé de l'année, tout craquant.

A travers la porte on entend ~~le [illegible]~~ respirer, souffler, ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, et parfois se plaindre, les bêtes qui sommeillent dans les profondeurs des étables, éclairées vaguement par une veilleuse peu dure à la maîtresse-poutre ~~[illegible]~~.

L'odeur chaude et lourde ~~[illegible]~~ des crèches passe dans la chambre, poussée par l'haleine puissante des six cents bêtes endormies.

Dehors, la nuit ~~est noire, mais étincelante~~ gloire ~~[illegible]~~ étincelle d'étoiles. La neige s'est givrée sur les rames de pins, et il fait très froid.

Dedans ~~l'air~~ une tiède vapeur flotte sur le troupeau, dans l'ombre ~~tout le long~~ de la bergerie, qui ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, à l'abri de l'hiver.

~~Après avoir veillé une heure ou deux, en devisant avec Arnaviel,~~

On devise avec Arnaviel : il parle, comme tous les vieux, assez volontiers de sa jeunesse, mais il reste toujours modeste dans le louange de ~~[illegible]~~ ce temps, qui fut le sien.

On se met au lit assez tard, et on s'endort tranquillement en regardant ~~brûler~~ monter et descendre le feu, ~~cependant~~ ~~qu'au dehors~~ ~~qui est toujours calme~~, qui durera jusqu'au matin, car on brûle du chêne.

On se met au lit assez tard, ~~et on s'endort tranquillement en regardant~~ et pendant un moment on regarde ~~et monter~~ monter et descendre la flamme du foyer, au milieu de la braise, ~~chaude~~ et puis s'endort peu à peu ~~tranquillement~~, en pensant que le feu durera tout

50
356

On devise avec Amaviel : il parle, comme tous les vieux, assez volontiers de sa jeunesse, mais il reste toujours modeste dans le louange de ce temps, qui fut le sien.

On se met au lit assez tard, et, pendant un moment, on regarde, au milieu de la braise immobile, monter et descendre la flamme du foyer ; et puis on s'endort peu à peu, en pensant que le feu durera ~~[illegible]~~ jusqu'au matin, car ici on brûle du chêne, et c'est un bois très sûr qui tient longtemps. ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~.

22 Décembre.

C'est en revenant de La Font-de-l'Homme, ce matin, que j'ai rencontré Françoise dans l'olivette.

J'avais descendu prudemment le sentier, qui est rapide, et où pendant la nuit la neige avait glacé. (On glissait à chaque pas.) Mais dans le creux de l'olivette, sous la falaise, il faisait ~~plus~~ doux. C'est un jardin que le moindre rayon tiédit; ~~[illegible]~~ il est bien abrité. Dans le ciel, le temps restait pur et un beau soleil d'hiver éclairait ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ l'olivette.

Françoise, en me voyant ~~[illegible]~~, de loin, m'a créé :

– Les olives sont bonnes, cette année ....

J'ai été ~~[illegible]~~ content de la voir, car elle est mon amie; et d'ailleurs je l'ai trouvée belle.

Je lui ai dit :

– Il est bien tôt, Françoise, pour venir ici, le matin ....

Elle m'a répondu :

– Je vous ai aperçu, quand vous descendiez le sentier. Le temps est clair : on y voit de loin. J'étais à Théotimé.

J'ai souri; elle est devenue un peu rouge, puis elle a ajouté bravement, en relevant la tête :

– Je suis venue à votre rencontre ..... Il fait si beau! ....

Elle paraissait heureuse et je lui ai dit :

– C'est demain qu'on fiance Jean, ~~à la maison~~. Tu es contente?

– Mais oui, Monsieur Pascal. Ils prendront La Jassine. C'est un bien pour tout le monde.

Le ton de sa voix m'a ému, je ne sais pourquoi.

– Et toi? lui ai-je demandé,

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Elle m'a regardé franchement, mais n'a pas répondu.

J'ai pris ses mains, un peu rudes, mais fraîches. Elle s'est approchée de moi et de nouveau m'a regardé, puis elle a dit naïvement :

— J'ai un ami, M. Pascal, n'est-ce pas vrai ?

Elle était si près de mon cœur qu'elle s'est blottie contre moi, tout naturellement, sans penser à mal.

~~[illegible]~~

un blanc

En revenant à Théotime, nous avons marché côte à côte, sans nous regarder une seule fois.

De temps en temps nous échangions pourtant une parole.

— On pourra oliver juste après le Noël, disait Françoise. Le temps est sec.

Elle respirait le bonheur. Et de le voir ainsi je me sentais heureux, parce qu'elle était grande, belle, et qu'elle marchait près de moi, avec confiance, à pas lents, comme une vraie femme de la terre.

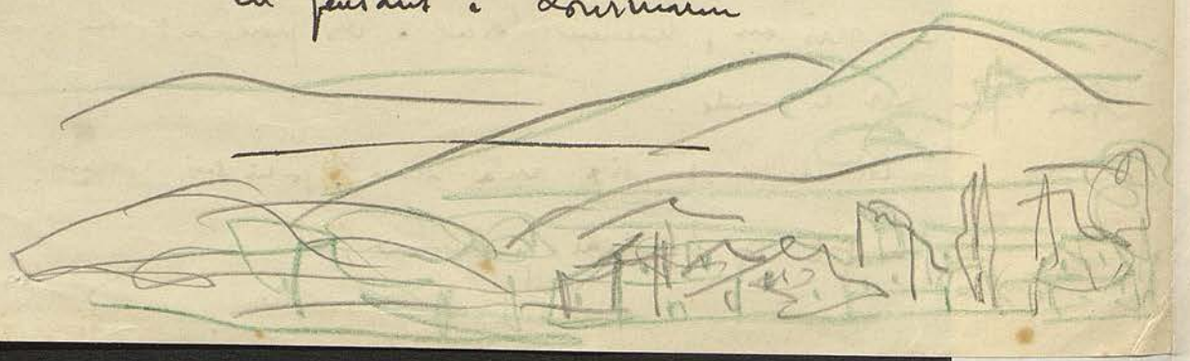
Henri Bosco

Lettres Nice

Rabat. le Samedi 12 juillet 1941

Tout ceci a été écrit

en pensant à Lourmarin



Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

(A) 189 359

Leur frénésie s'était apaisée et, sauf ~~leur~~ leur piétinement, on n'entendait rien que le souffle rauque de ces quarante bures souillées de terre.

Tout à coup se forma la masse énorme de Théotime. Le troupeau s'arrêta et j'entendis grincer la barrière à claires-voies qui ferme la cour. Malgré l'obscurité je m'aventurai sur le flanc gauche du troupeau, et j'atteignis ~~[illegible]~~ le mur, puis la barrière. Elle était close.

En passant je frôlai une bête qui ne bougea pas. ~~Mais je ne vis~~ Elle me sembla énorme ; mais je ne vis rien : l'obscurité était plus noire que jamais.

La harde, dont les ~~[illegible]~~ seules émanations et le souffle ~~[illegible]~~ décelaient la présence, devait s'être immobilisée devant le portail. Je me glissai dans la cour et consolidai tant bien que mal la barrière.

Dans la cour il n'y avait personne.

J'entrai dans la maison et appelai Geneviève ; mais elle ne répondit pas. Inquiet, je montai au premier étage et écoutai à la porte de sa chambre. J'appelai encore, d'abord ~~[illegible]~~ à voix très basse, puis plus fort, mais en vain ; alors je frappai. ~~[illegible]~~ N'ayant point de réponse, j'entrai dans la chambre.

Une petite veilleuse brûlait sur la commode ; mais ~~elle~~ éclairait à peine ~~[illegible]~~.

Geneviève était étendue en travers du lit. Elle haletait. Ses cheveux fauves, dénoués, voilaient en partie son visage ; et sa tête pendait ~~[illegible]~~ hors du lit, du côté de la fenêtre.

J'approchai la veilleuse.

Les yeux étaient clos, mais la bouche entr'ouverte laissait luire l'émail humide des dents.

Je ramenai la tête sur l'oreiller. Elle était lourde, brûlante. ~~[illegible]~~

J'arrangeai les cheveux, ~~[illegible]~~ et tout en caressant le front, je dis deux ou trois mots à Geneviève ; n'importe lesquels : des mots — mais très doucement.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

(A)

19° (B) Elle n'entendit pas. Sa respiration rapide, irrégulière, soulevait quelquefois d'un spasme ses épaules. 360

Je lui pris la main et la serrai ; mais ses doigts restèrent inertes. Je les abandonnai avec un vague effroi.

Elle portait encore ses souliers ; et je remarquai qu'ils étaient couverts de terre. Je les enlevai et les rangeai sous le lit. Geneviève ne se rendit compte de rien. Ayant effleuré sa joue, je la trouvai si fiévreuse que j'eus l'idée de faire des compresses ; et j'ouvris un tiroir de la commode pour y prendre des linges.

En soulevant une serviette, je fis tomber un feuillet blanc sur lequel on avait écrit deux ou trois lignes : « Mon bon Barthélemy, je vois bien t'étonne : voilà plus de quatre mois que je vis chez Pascal, à Théotime ; et tu l'ignorais, comme tout le monde ; mais hélas ! maintenant il faut..... »

La phrase était inachevée ; et la lettre ne portait pas de date.

Je la remis en place et, troublé, je revins auprès de Geneviève. La respiration devenait plus longue et une expression de repos commençait à détendre son visage. Parfois un faible gémissement s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes ; et alors sa physionomie s'animait d'une telle ardeur qu'on eût dit que les yeux allaient s'ouvrir et Geneviève s'éveiller. J'eus peur de cet éveil ; car je pensais qu'il ne fallait pas qu'elle sût que j'étais entré dans sa chambre, pour la surprendre, dans un désarroi humiliant. Je sortis sur la pointe des pieds et je descendis dans la grand salle.

Dehors pas un bruit. Etonné j'allai dans la cour. Tout y était calme. Le temps s'était levé, et par moments il arrivait une peu de lune.

De l'autre côté du portail, le silence. Je m'avançai. Je allai jusqu'à la barrière et j'attendis une éclaircie.

Elle vint. Une nappe blanche traversa la cour, et s'étendit sur le chemin jusqu'à la source.

Le tonneau avait disparu.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

111 (1) 11

Alors je rentrai. J'avais sommeil, et tellement que j'ai oublié ce que j'ai fait à partir de ce moment-là. J'ai dû rester en bas dans la grand salle, car le lendemain, un peu avant l'aube, c'est là que je me suis éveillé. J'étais assis dans un vieux fauteuil, près de la cheminée éteinte. 361

Du foyer, il montait une odeur de cendre. Un grillon chantait dans le coin. Et toute la maison dormait encore.

Je me levai et allai me jeter sur mon lit, où je dormis profondément jusqu'au lever du soleil.

J'entendis alors dans le coin la voix de Jean Hibert qui m'appelait.

Je me hâtai de descendre. A peine en bas, je lui parlai :

— Je les ai vus. Ils étaient plus de quarante.

Il me regarda s'en aller, ébahi.

— Ils ont ravagé les maïs.

Il secoua la tête.

— Les maïs, j'en viens. On n'a rien ravagé du tout, M. Pascal.

Nous sortîmes de la cour, sur la chemin.

— Tiens, regarde, lui dis-je, en lui montrant des centaines de petits trous dans le passier. Ce sont leurs sabots, que diantre ! Tu les vois ? dis-je encore.

Il se pencha, étonné.

— Je les vois, me répondit-il.

Le père Hibert arriva avec les bêtes. ~~Nous nous mîmes~~ et nous commençâmes le dépiquage, sans perdre de temps, car le ciel menaçait.

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

112 (E) (D) 362

Je lui demandai si elle m'avait entendu sortir de la maison.

– Oui, me répondit-elle. Et c'est alors que je t'ai suivi. Mais quand j'ai entendu les bêtes, j'ai eu peur, et j'ai couru vers la vigne. Je pensais tout voir de là-haut, sans danger ....

Elle avait vu.

– Quand ils ont débouché dans la jachère, j'ai compris qu'ils allaient attaquer les jeunes plants. Alors je n'ai pas pu y tenir d'aller. Une force bizarre m'attirait. J'avais peur, cependant et malgré tout je suis allée à leur rencontre ..... En me voyant, ils se sont arrêtés .... Il y en avait d'énormes .... Je

C'était peut-être en ce moment-là qu'ils descendaient les bêtes

A ce moment les ténèbres étaient troublées.

– Ils se sont approchés de moi, et ils m'ont entouré. Je n'osais plus faire un mouvement. Je sentais leurs gros bouts, contre mes jambes; ils ne leurs haleines me touchaient; ... Je craignais à tout moment, un accès ... Je craignais à tout moment, un accès de leur sang .... j'étais si malheureux que j'ai fait un cri, à voix haut, pas une plaindre.

Alors ils se sont écartés. Je ne les voyais plus, tout il faut voir mais je les entendais respirer à quelque pas de moi. J'ai fait quelques pas, pas m'éloigner, mais un peu, et au bord, je à cause de cette l'obscurité ... Mais bientôt j'ai entendu leur prélude des jambes. Ils me suivent ... J'ai gardé tout de même ...

Je me suis dit qu'il fallait les détourner de la vigne, et m'en aller vers Instinct ..... Malgré l'ombre j'ai retrouvé mon chemin ..... A ce moment-là je ne sais pas que tu me suivais, si ainsi ..... C'est devant le tout que j'ai perdu la tête à chaque, car je ne sais plus où aller, et j'ai couru ..... Tu sais la suite

Elle avait les poulets brûlants, et se gagne bientôt. A l'aube, poulets ils s'entraînent. J'en suis assez profond, et j'ai quitté la chambre.

Ces 4 feuillets
A-D marqués p. 189 à 192
se rapportent à l'épisode
des Sanglier et aux
p. 186 et suivantes
du Manuscrit
définitif

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Lettres Nice

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation

HENRI BOSCO

LE MAS THÉOTIME

MANUSCRIT

Université Nice Sophia Antipolis. Service Commun de la Documentation